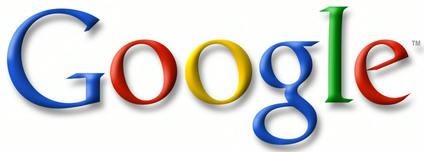
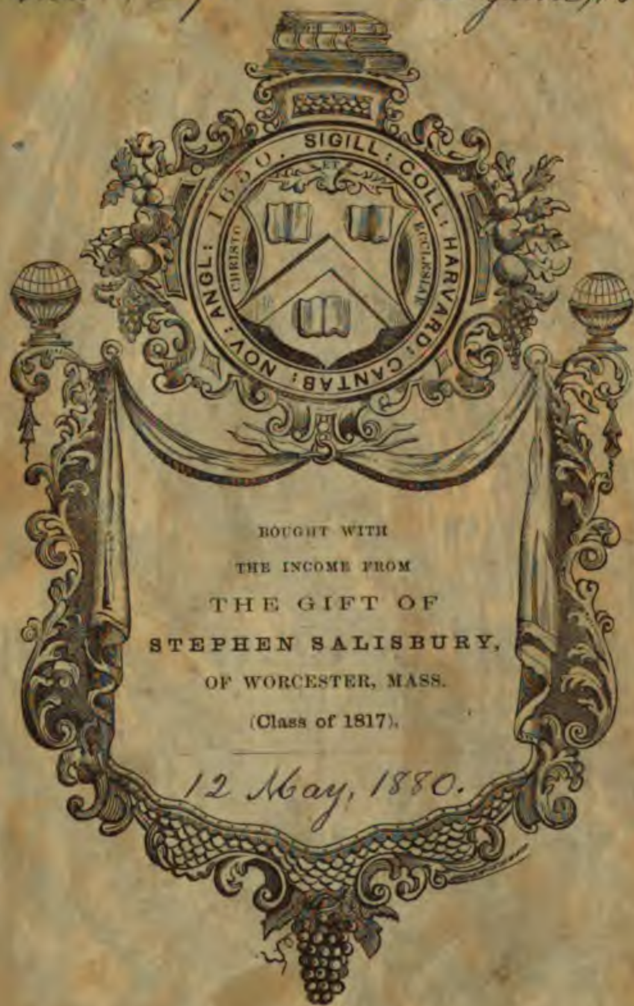
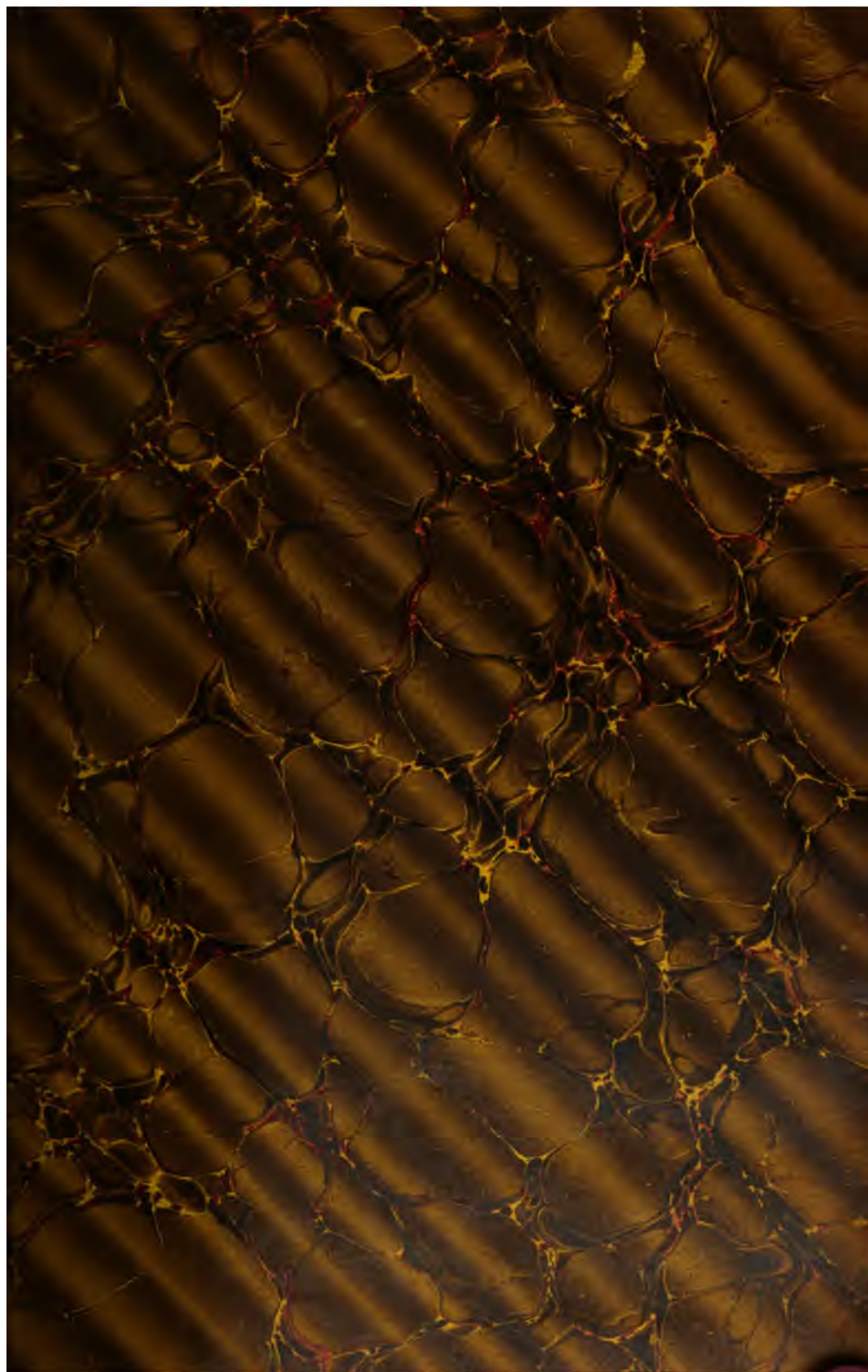





SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIÆ
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE GIFT OF
STEPHEN SALISBURY,
OF WORCESTER, MASS.
(Class of 1817).
12 May, 1880.



4.95

ANNUAIRE

DE L'ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869.)

13e Année, 1879

PARIS

AU SIÈGE DE L'ASSOCIATION, ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

14, RUE BONAPARTE, 14

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1879

AVIS

Le Comité de l'*Association pour l'encouragement des Études grecques en France,* voulant montrer l'intérêt qu'il attache à l'étude des œuvres de l'art grec, et reconnaissant les inconvénients que le format in-8° présente pour les planches gravées, a décidé que la partie archéologique de l'*Annuaire* formerait à part un fascicule in-4°, sous le titre de *Monuments grecs*. Toutes les fois que l'Association aura l'occasion de publier des planches, elle donnera un nouveau fascicule de ce genre, portant un numéro d'ordre, de manière que l'ensemble puisse être réuni plus tard en volume.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient commencer à former la collection complète des *Monuments grecs* sont prévenus que le n° 1, année 1872 (contenant la *coupe de Thésée* et d'*Amphitrite*, avec la notice de M. de Witte), est en vente, chez notre éditeur, au prix de 5 fr. Cette réimpression in-4° n'a été tirée qu'à 200 exemplaires. Elle est presque épuisée.

Le prix des n°s 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8, années 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878 et 1879, est également fixé à 5 fr. chaque fascicule, pour les personnes qui ne font pas partie de l'Association. Les sociétaires ont droit à une remise de 30 p. 100. (S'adresser à l'agent-bibliothécaire.)

ANNUAIRE DE L'ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

Les réunions du Comité ont lieu à l'École des Beaux-Arts, à quatre heures, le premier jeudi de chaque mois; tous les membres de la Société ont le droit d'y assister, et ont voix consultative. Elles sont interrompues pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre.

L'Assemblée générale annuelle a lieu le premier jeudi qui suit la fête de Pâques.

La bibliothèque de l'Association (19, rue Jacob) est ouverte tous les jeudis de 1 à 4 heures.

Les demandes de renseignements et les communications relatives aux travaux de l'Association doivent être adressées franc de port, à l'École des Beaux-Arts, 14, rue Bonaparte.

Les membres de l'Association sont priés de vouloir bien envoyer le montant de leur cotisation, en un mandat de poste, à M. Ch.-Émile Ruelle, agent et bibliothécaire de l'Association, 1, rue de Lille.



ANNUAIRE

DE L'ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869)

13e Année, 1879

PARIS

AU SIÈGE DE L'ASSOCIATION

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS, 14, RUE BONAPARTE

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1879

1880. May 12,
Salisbury Fund.
1.50

ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869.)

STATUTS.

§ I. Objet de l'Association.

Art. 1er. L'Association encourage la propagation des meilleures méthodes et la publication des livres les plus utiles pour le progrès des études grecques. Elle décerne, à cet effet, des récompenses.

2. Elle encourage par tous les moyens en son pouvoir le zèle des maîtres et des élèves.

3. Elle propose, s'il y a lieu, des sujets de prix.

4. Elle entretient des rapports avec les hellénistes étrangers.

5. Elle publie un annuaire ou un bulletin, contenant l'exposé de ses actes et de ses travaux, ainsi que l'indication des faits et des documents les plus importants qui concernent les études grecques.

§ II. Nomination des membres et cotisations.

6. Le nombre des membres de l'Association est illimité. Les Français et les étrangers peuvent également en faire partie.

7. L'admission est prononcée par le Comité, sur la présentation d'un membre de l'Association.

8. Les cinquante membres qui par leur zèle et leur influence ont particulièrement contribué à l'établissement de l'Association ont le titre de *membres fondateurs*.

9. Le taux de la cotisation annuelle est fixé au *minimum* de dix francs.

10. La cotisation annuelle peut être remplacée par le payement, une fois fait, d'une somme décuple. La personne qui a fait ce versement reçoit le titre de *membre donateur*.

§ III. Direction de l'Association.

11. L'Association est dirigée par un Bureau et un Comité, dont le Bureau fait partie de droit.

12. Le Bureau est composé de :

Un Président,
Deux Vice-Présidents,

et de au moins :

Un Secrétaire-Archiviste,
Un Trésorier.

Il est renouvelé annuellement de la manière suivante :

1° Le Président sortant ne peut faire partie du Bureau qu'au bout d'un an;

2° Le premier Vice-Président devient Président de droit;

3° Les autres membres sont rééligibles;

4° Les élections sont faites par l'Assemblée générale, à la pluralité des suffrages.

13. Le Comité, non compris le Bureau, est composé de vingt et un membres. Il est renouvelé annuellement par tiers. Les élections sont faites par l'Assemblée générale. Les sept membres sortants ne sont rééligibles qu'après un an.

14. Tout membre, soit du Bureau, soit du Comité, qui

n'aura pas assisté de l'année aux séances sera réputé démissionnaire.

15. Le Comité se réunit régulièrement au moins une fois par mois. Il peut être convoqué extraordinairement par le Président.

Le Secrétaire rédige les procès-verbaux des séances; ils sont régulièrement transcrits sur un registre.

Tous les membres de l'Association sont admis aux séances ordinaires du Comité, et ils y ont voix consultative.

Les séances seront suspendues pendant trois mois, du 1er août au 1er novembre.

16. Une Commission administrative et des Commissions de correspondance et de publication sont nommées par le Comité. Tout membre de l'Association peut en faire partie.

17. Le Comité fait dresser annuellement le budget des recettes et des dépenses de l'Association. Aucune dépense non inscrite au budget ne peut être autorisée par le Comité que sur la proposition ou bien après l'avis de la Commission administrative.

18. Le compte détaillé des recettes et dépenses de l'année écoulée est également dressé, présenté par le Comité à l'approbation de l'Assemblée générale, et publié.

§ IV. Assemblée générale.

19. L'Association tient, au moins une fois chaque année, une Assemblée générale. Les convocations ont lieu à domicile. L'Assemblée entend le rapport qui lui est présenté par le Secrétaire sur les travaux de l'Association, et le rapport de la Commission administrative sur les recettes et les dépenses de l'année.

Elle procède au remplacement des membres sortants du Comité et du Bureau.

Tous les membres de l'Association résidant en France

sont admis à voter, soit en personne, soit par correspondance.

§ V.

20. Les présents statuts ne pourront être modifiés que par un vote du Comité, rendu à la majorité des deux tiers des membres présents, dans une séance convoquée expressément pour cet objet, huit jours à l'avance. Ces modifications, après l'approbation de l'Assemblée générale, seront soumises au Conseil d'État.

LA MÉDAILLE DE L'ASSOCIATION.

Cette médaille porte au droit une tête de Minerve, dont le casque, décoré de fleurons, de feuilles d'olivier et d'une figure de Sphinx, rappelle à la fois les anciennes monnaies d'Athènes et les belles monnaies de Thurium. Le module est de 55 millimètres.

Elle est avant tout destinée à être distribuée avec les prix que nous décernons ; on en fera graver la mention sur le revers, avec le nom des auteurs qui les auront remportés.

Elle pourra être décernée avec une inscription spéciale, par un vote du Comité, aux personnes qui auront rendu à l'Association des services exceptionnels.

Le Comité a décidé aussi qu'elle serait mise à la disposition de tous les membres de l'Association qui désireraient l'acquérir. Dans ce cas, elle portera, sur le revers, le nom du possesseur avec la date de son entrée dans l'Association. Le prix en a été fixé comme il suit :

L'exemplaire	en bronze. . . .	10 fr.
Id.	en argent. . . .	30

Ceux de nos Confrères qui voudraient posséder cette œuvre d'art, devront adresser leur demande à M. Ruelle, agent et bibliothécaire de l'Association, à l'École des Beaux-Arts, rue Bonaparte, Paris. Ils sont priés d'envoyer d'avance la somme fixée, suivant qu'ils préfèrent la médaille en argent ou en bronze, afin que l'on puisse y faire graver leur nom. Ils voudront bien, de plus, joindre à cet envoi l'indication des noms et prénoms qui doivent former la légende. Les membres qui habitent la province ou l'étranger devront désigner en même temps la personne de confiance par laquelle ils désirent que la médaille soit retirée pour eux, ou le mode d'envoi qui leur convient. Les frais d'expédition seront naturellement à leur charge.

MEMBRES FONDATEURS DE L'ASSOCIATION.

(1867.)

MM.

ADERT, ancien professeur de littérature grecque à l'Académie de Genève, rédacteur en chef du *Journal de Genève*.

† ALEXANDRE (Ch.) (1), membre de l'Institut.

BERTRAND (Alexandre) directeur du Musée de Saint-Germain.

† BEULÉ, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

BRÉAL (Michel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

† BRUNET DE PRESLE, membre de l'Institut.

BURNOUF (Émile), ancien directeur de l'École française d'Athènes.

CAMPAUX, professeur à la Faculté des lettres de Nancy.

CHASSANG, inspecteur général de l'instruction publique.

† DAREMBERG, de la bibliothèque Mazarine.

DAVID (baron Jérôme), ancien vice-président du Corps législatif.

† DEHÈQUE, membre de l'Institut.

DELYANNIS (Théodore-P.), ancien ministre plénipotentiaire de S. M. Hellénique.

† DEVILLE (Gustave), membre de l'École d'Athènes.

† DIDOT (Ambroise-Firmin), membre de l'Institut.

† DÜBNER, helléniste.

DURUY (Victor), membre de l'Institut, ancien ministre de l'instruction publique.

EGGER, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.

EICHTHAL (Gustave d'), membre de la Société asiatique.

GIDEL, proviseur du lycée Louis-le-Grand.

GIRARD (Jules), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.

GOUMY, ancien rédacteur en chef de la *Revue de l'Instruction publique*.

† GUIGNIAUT, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions.

HAVET, professeur au Collège de France.

HEUZEY (Léon), membre de l'Institut, professeur à l'École des Beaux-Arts.

HIGNARD, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

HILLEBRAND, ancien professeur à la Faculté des lettres de Douai,

(1) La croix indique les membres fondateurs décédés.

JOURDAIN (Charles), membre de l'Institut.
LEGOUVÉ, de l'Académie française.
LÉVÊQUE (Charles), membre de l'Institut.
LONGPÉRIER (Adrien de), membre de l'Institut.
MAURY (Alfred), membre de l'Institut.
MÉLAS (Constantin), de la maison Mélas frères (Marseille).
MILLER (Emm.), membre de l'Institut.
† NAUDET, membre de l'Institut.
† PATIN, de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres de Paris.
PERROT (Georges), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.
RAVAISSON (Félix), membre de l'Institut.
RENAN (Ernest), membre de l'Institut.
RENIER (Léon), membre de l'Institut.
† SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
THÉNON (l'abbé), directeur de l'École Bossuet.
THUROT, membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure.
VALETTAS (J.-N.), professeur (Londres).
† VILLEMAIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
† VINCENT (A.-J.-H.), membre de l'Institut.
WADDINGTON (W.-Henry), membre de l'Institut, sénateur.
WEIL (Henri), maître de conférences à l'École normale supérieure.
WESCHER (Carle), conservateur à la Bibliothèque nationale.
WITTE (baron J. de), membre de l'Institut.

MEMBRES FONDATEURS POUR LES MONUMENTS GRECS.

(1875-1879.)

Le Ministère de l'instruction publique.
Le Musée du Louvre.
L'École nationale des Beaux-Arts.
L'Université d'Athènes.
Le Syllogue d'Athènes pour la propagation des études grecques.
Le Syllogue littéraire hellénique du Caire l'*Union*.

MM.
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.
BASILI (Demetrio).
BRAULT (Léonce).
† BRUNET DE PRESLE.
CASTORCHI (Euthymios).
CHASLES (Michel).
COROMILAS.
† DIDOT (A. F.).
DRÈME.
DUMONT (Albert).
EGGER (Émile).
EICHTHAL (Gustave d').
FOUCART (Paul).
HACHETTE et C[ie], libraires-éditeurs.
HEUZEY (Léon).
LAPRADE (V. de).
LECOMTE (Ch.).
OCHER DE BEAUPRÉ.
PARMENTIER (général).
PERROT (Georges).
PIAT.
QUEUX DE SAINT-HILAIRE (marquis de).
RODOCANAKI (P.).
SARIPOLOS (Nicolas).
† SYMVOULIDIS.
SYNGROS (A.).
VERNA (baron de).
WITTE (baron J. de).
† WYNDHAM (Georges).
WYNDHAM (Charles).
ZOGRAPHOS (Christakis Effendi).

M. Zographos, déjà fondateur du prix qui porte son nom, a souscrit à l'œuvre des Monuments grecs pour une somme de cinq mille francs.—M. le baron de Witte a souscrit pour une somme de quatre cents francs.

ANCIENS PRÉSIDENTS DE L'ASSOCIATION.

1867. MM. PATIN, membre de l'Institut.
1868. EGGER, *id.*
1869. BEULÉ, *id.*
1870. BRUNET DE PRESLE, *id.*
1871. EGGER, *id.*
1872. THUROT, *id.*
1873. MILLER. *id.*
1874. HEUZEY. *id.*
1875. PERROT. *id.*
1876. EGGER. *id.*
1877. CHASSANG. inspecteur gén. de l'Université.
1878. FOUCART, membre de l'Institut.

MEMBRES DU BUREAU POUR 1879-1880.

Président honoraire : M. Ém. EGGER.
Président : M. Ch. GIDEL.
1er *Vice-président :* M. R. DARESTE.
2e *Vice-président :* M. H. WEIL.
Secrétaire-archiviste : M. A. CROISET.
Secrétaire-adjoint (pour l'étranger) : M. DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE.
Trésorier : M. Ém. PEPIN-LEHALLEUR.
Trésorier-adjoint : M. Ém. LEGRAND.

MEMBRES DU COMITÉ POUR 1879-1880.

Nommés en 1877.

MM. CARAPANOS.
CARRIÈRE.
DIDOT (Alfred).
GLACHANT.
RAYET (O.).
THUROT.
WEIL (Henri), élu vice-président, remplacé par M. l'abbé THENON.

Nommés en 1878.

MM. CHASSANG.
CLERMONT-TONNERRE (comte Aynard de).
COURTAUD-DIVERNERESSE, décédé, remplacé par M. FALLEX.
GRAUX (Ch.).
JOURDAIN (Ch.).
MASPERO.
TALBOT.

Nommés en 1879.

MM. BIKÉLAS.
DIDION.
EICHTHAL (G. d').
FOUCART.
HEUZEY.
MILLER.
SATHAS.

COMMISSION ADMINISTRATIVE.

MM. CHASSANG.
DIDION.
EICHTHAL (Gustave d').
JOURDAIN (Ch.)
LAPERCHE.
TALBOT.

COMMISSION DE PUBLICATION.

MM. HEUZEY.
MILLER.
PERROT.
TALBOT.
MASPERO.

COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE.

MM. **Dumont** (Albert).
Guillaume.
Heuzey (L.).
Perrot (G.)
Ravaisson.
Witte (de).

MEMBRES DONATEURS.

MM.

Alphérakis (Achille), à Taganrog (Russie).
Anquetil, inspecteur d'Académie, à Versailles.
Antrobus (Fr.), à Londres.
Athanasiadis (Athanasios), à Taganrog (Russie).
Avgerinos (Antonios), à Taganrog.
Banque nationale de Grèce, à Athènes.
Barenton (Arm.), à Paris.
Baret, avocat, à Paris.
Basiadis (Héraclès-Constantin), à Constantinople.
Bikélas (D.), à Paris.
Blampignon (l'abbé), à Paris.
Bounos (Élie), à Paris.
Brault (Léonce), procureur de la république, à Nogent-sur-Seine.
Bryennios (Philothéos), métropolitain, à Serrhes (Turquie).
Calvet-Rogniat (le baron Pierre), licencié ès lettres.
Carapanos (Constantin), docteur en droit, à Paris.
Carathéodory, ministre de Turquie, à Bruxelles.
Casso (Mme), à Paris.
Castorchi (Euth.), professeur à l'Université d'Athènes.
Charamis (Adamantios), professeur à Taganrog.
Chasles (Michel), membre de l'Institut.
Chassiotis (G.), fondateur du lycée de Péra, à Paris.
Chevrier (Ad.), avocat-général, à Paris.
Chrysobelonis (Léonidas), négociant, à Manchester.
Combothecras (Sp.), à Odessa.
Constantinidis (Zanos), à Constantinople.
Coumanoudis (Ét.-A.), professeur à l'Université (Athènes).

Cousté (E.), directeur de la manufacture des tabacs, à Paris.
Cucheval (Victor), à Paris.
Damaschinos, à Paris.
Dellaporta (Vrasidas), à Taganrog.
Delyannis (N.), chargé d'affaires de Grèce, à Paris.
Desjardins, à Versailles.
Devillè (Mme veuve), à Paris.
Didion, inspecteur général des ponts et chaussées, à Paris.
Didot (Alfred), à Paris.
Dorisas (L.), à Odessa.
Doudas (D.), à Constantinople.
Dozon (Aug.), consul de France à Larnaka (Chypre).
Drème, président à la cour d'Agen (Lot-et-Garonne).
Duruy (Victor), membre de l'Institut.
École hellénique d'Odessa.
Egger, membre de l'Institut.
Eichthal (Gustave d'), membre de la Société asiatique, à Paris.
Faliéros (Nicolas), à Taganrog (Russie).
Fallex (Eug.), censeur des études du lycée Charlemagne.
Fix (Théodore), chef d'escadron d'état-major, à Lille.
Foucart (Paul), membre de l'Institut.
Gennadios, chargé d'affaires de Grèce, à Londres.
Giannaros (Thrasybule), négociant, à Constantinople.
Gonnet (l'abbé), docteur ès lettres, à Lyon.
Grégoire, archevêque de Chios, à Constantinople.
Gumuchguerdane (Michalakis), à Philippopolis (Turquie).
Gymnase de Janina (pour 15 ans).
Hachette (L.) et Ce, libraires-éditeurs, à Paris.
Havet (Ernest), professeur au Collège de France.
Havet (Louis), répétiteur à l'École des Hautes Études.
Havet (Julien), attaché à la Bibliothèque Nationale.
Heuzey, conseiller, à Rouen.
Heuzey (Léon), membre de l'Institut.
Houssaye (Henry), homme de lettres.
Johannidis (Emmanuel), à Taganrog.
Jordan (Camille), ingénieur des mines, à Paris.
Kalvocoressis (J. Démétrius), négociant, à Constantinople.
Kontostavlos (Alexandre), à Athènes.
Kontostavlos (Othon), à Marseille.
Kostès (Léonidas), à Taganrog.

Labitte (Ad.), libraire, à Paris.
Lacroix (Louis), professeur à la Faculté des lettres, à Paris.
Landelle (Charles), peintre, à Paris.
Laperche, à Paris et à Provins.
Lecomte (Ch.), à Paris.
Legantinis (J.-E.), à Odessa.
Macmillan (Georges-A.), éditeur à Londres.
Maggiar (Octave), négociant, à Paris.
Maisonneuve, libraire-éditeur, à Paris.
Mallortie (H. de), principal du collège d'Arras.
Manoussis (Constantinos), à Taganrog.
Manoussis (Demetrios), à Taganrog.
Mantzavinos (R.), à Odessa.
Martin (Th.-Henri), membre de l'Institut (Rennes).
Mavro (Sp.), à Odessa.
Mavrocordato (Nicolas), ancien nomarque de Corfou.
Mavrocordato (le colonel Alexandre-Constantin).
Maximos (P.), à Odessa.
Mélas (B.), négociant, à Londres.
Mourier (Ad.), vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris.
Negreponte (Michel), négociant, à Paris.
Négropontis (Démétrios), à Taganrog.
Nicolaïdès (G.), de l'île de Crète (à Athènes).
Nicolaïdès (Nicolaos), à Taganrog.
Parissi, à Paris.
Parmentier (Théod.), général, à Paris.
Paspatti (J.-F.), à Odessa.
Pélicier, archiviste de la Marne, à Châlons.
Perrin (Ernest), à Paris.
Persopoulo, à Odessa.
Pesson, ingénieur des ponts et chaussées, à Paris.
Pispas (Dr B.), à Odessa.
Queux de Saint-Hilaire (m^{is} de), à Paris.
Renieri, gouverneur de la Banque nationale, à Athènes.
Riant (comte), docteur ès lettres, de la Société des antiquaires.
Richard-Kœnig, à Paris.
Robertet, licencié ès lettres, à Paris.
Rodocanachi (P.-Th.), à Odessa.
Rodocanachi (Th.-P.), à Odessa.
Romanos (J.), à Corfou.

Sabitzianos (C.), à Corfou.
Sarakiotis (Basileios), à Constantinople.
Saraphis (Aristide), négociant, à Constantinople.
Saripolos (Nicolas), professeur à l'université (Athènes).
Sathas (Constantin), à Paris.
Sayce, professeur à l'Université d'Oxford.
Scaramangas (Pierre-Jean), à Paris.
Scaramangas (Jean-E.), à Marseille.
Scaramangas (Jean-P.), à Taganrog.
Scaramangas (Jean-A.), à Taganrog.
Scaramangas (Doucas J.), à Taganrog.
Scaramangas (Stamatios), à Taganrog.
Schliemann (H.), à Athènes.
Sclavo (Michel), à Odessa.
Somakis (Mme Hélène), à Paris.
Souchu-Servinière, à Laval.
Souvazoglou (Basili), banquier, à Constantinople.
Stephanovic (Zanos), négociant, à Constantinople.
Svoronos (Michel), négociant, à Constantinople.
Syngros (A.), à Constantinople.
Tarlas (Th.), à Taganrog.
Telfy, professeur à l'Université de Pesth.
Tilière (marquis de), à Paris.
Tougard (l'abbé), professeur au petit séminaire de Rouen.
Tournier (Éd.), maître de conférences à l'École normale supre.
Tsacalotos (E.-D.), à Taganrog.
Université d'Athènes.
Valieri (N.), à Odessa.
Vallianos (Andréas), négociant, à Constantinople.
Vlastos (Ét. A.), à Marseille.
Voulismas (E.), archimandrite, à Odessa.
Vucina (Al.), à Odessa.
Vucina (J.), à Odessa.
Wescher (Carle), conservateur à la Bibliothèque nationale.
Xydias (Sp.), à Odessa.
Zariphis (Georges), négociant, à Constantinople.
Ziffos (L.), négociant, à Londres.
Zographos (Christakis Effendi), négociant, à Constantinople.
Zolothorew (Mme), à Paris.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES AU 1er SEPTEMBRE 1879.

NOTA. L'astérisque désigne les membres donateurs.

MM.

ACATOS (Nicolas), négociant, à Constantinople. — 1868.

ADERT, ancien professeur de littérature grecque à l'Académie de Genève, rédacteur en chef du *Journal de Genève*. — 1867.

AFENDOULI (Théodore), professeur à l'École de Médecine (Athènes). — 1867.

ALBERT frères, négociants, rue du Tapis-Vert, 15 (Marseille). — 1868.

ALEXANDRIDIS (Zacharias), négociant, à Constantinople. — 1868.

ALEXANDRIDIS (Démétrios), docteur en médecine, à Ibraïla. — 1876.

ALLAIRE, 103, rue du Bac. — 1867.

* ALPHERAKIS (Achilleus), à Taganrog (Russie). — 1869.

AMBANAPOULOS, négociant, 112, rue Sylvabelle (Marseille). — 1867.

ANAGNOSTAKIS (Georges), négociant, à Alexandrie. — 1877.

ANDRÉADIS (Mme), directrice de la maison d'éducation franco-grecque, au Caire. — 1867.

* ANQUETIL, inspecteur d'Académie, avenue de Paris, 1 (Versailles). — 1872.

ANTHOPOULOS (Constantin), membre du tribunal de commerce (Constantinople). — 1868.

* ANTROBUS (Fr.), oratory, S. W. (Londres). — 1879.

APHENDOULIS (Constantin), chaviarchan, nº 4, à Constantinople. — 1876.

APOSTOLIDIS (D.), au Caire. — 1876.

ARGYROPOULOS (Alciviadis), major dans l'artillerie de l'armée hellénique, à Athènes. — 1873.

ARGYROPOULOS (Spyridion), à Paris. — 1875.

ARISTARCHY-BEY (Stavrachis), membre du conseil d'État (Constantinople). — 1868.

Aristoclès (Jean D.), professeur de la grande École patriarcale, à Constantinople. — 1868.
Armingaud, professeur au collège Rollin, 17, rue Cassette. — 1868.
Arytaios (Théodore), professeur à l'École de Médecine (Athènes). — 1868.
* Athanasiadis (Athanasios), à Taganrog (Russie). — 1869.
Athénogénès (Georges), négociant (Constantinople). — 1868.
Aubé, professeur au lycée Fontanes, 11, rue de Lisbonne. — 1868.
Auvray (l'abbé Emmanuel), professeur au petit séminaire (Rouen). — 1869.
Auxentiadis (Jean), négociant, à Alexandrie. — 1877.
*Avgerinos (Antonios), à Taganrog (Russie). — 1869.
Avierinos (André), ancien ministre à Athènes. — 1873.

Baguenault de Puchesse (Gustave), docteur ès lettres, 156, rue Bannier, à Orléans (Loiret). — 1867.
Bailly (Anatole), professeur au lycée (Orléans). — 1867.
Bailly (Ch.-Édouard), 38, boulevard Ornano. — 1869.
Balanos (Spiridion), professeur à l'École de Droit (Athènes). — 1868.
Ballakis (Chr.), négociant (Constantinople). — 1868.
Bambakis (N.), négociant, à Constantinople. — 1872.
* Banque nationale de Grèce (Athènes). — 1868.
* Barenton (Arm.), 80, boulevard Malesherbes. — 1877.
* Baret, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel, 7, rue de Bréa. — 1871.
Baron (L.), ancien député, Fontenay (Vendée). — 1867.
Barrias, 34, rue de Bruxelles. — 1867.
Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, 29 *bis*, rue d'Astorg. — 1867.
Bary, professeur au collège Rollin, 47, rue Pigalle. — 1867.
* Basiadis (Héraclès-Constantin), docteur ès lettres et en médecine, rue Hamel-Bachi (Constantinople.) — 1868.
Basili (G.-A.), sous-gouverneur de la banque nationale de Grèce (Athènes). — 1867.
Basili (D.-M.), négociant, 32, rue Breteuil (Marseille). — 1867.
Battier, professeur au lycée Saint-Louis. 224, rue de Rivoli. — 1875.

Baude (Alph.), inspecteur général des ponts et chaussées, 10, rue Royale St-Honoré. — 1869.

Baudreuil (de), 29, rue Bonaparte. — 1867.

Bayet (Ch.), professeur à la Faculté des lettres de Lyon. — 1875.

Beau, professeur au lycée Fontanes, 4, rue de Berlin. — 1873.

Beaujean, inspecteur d'Académie à Paris, 39, rue de l'Université. — 1867.

Beaussire, député, 90, boulevard Saint-Germain. — 1867.

Beautemps-Beaupré, juge au tribunal de la Seine, 22, rue de Vaugirard. — 1878.

***Beer** (Guillaume), 88, rue Neuve des Mathurins. — 1872.

Becq de Fouquières, 1, rue d'Argenson. — 1869.

Belhomme, 15, rue Milton. — 1876.

Belin (Ferdinand), inspecteur d'Académie honoraire. — 1870.

Belot, professeur à la Faculté des lettres (Lyon). — 1867.

Beluze, président du cercle catholique, 75, rue de Madame. — 1872.

Benizelos (Miltiadès), professeur à l'École de Médecine (Athènes). — 1868.

Benloew, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Dijon. — — 1869.

Benoist (Eugène), professeur à la Faculté des lettres, 17, rue de Bréa. — 1868.

Benoît (Ch.), doyen de la Faculté des lettres de Nancy. — 1868.

Bergaigne, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, 37, rue Gay-Lussac. — 1867.

Bernard (l'abbé Eugène), 5, rue Gay-Lussac. — 1871.

Bernardakis (Grégoire), à Berlin. — 1867.

Bernardakis (Athanase-N.), à Athènes. — 1877.

***Berranger** (l'abbé H. de), à Surville, par Pont-Lévêque (Calvados). — 1869.

Bersot (Ernest), membre de l'Institut, directeur de l'École normale supérieure. — 1874.

Bertault (V^tor^), au Grand-Montrouge, 88, rue de l'Église. — 1875.

Bertrand (Alexandre), directeur du musée gallo-romain (St-Germain en Laye). — 1867.

Bertrand (Gustave), membre du comité des travaux historiques (section d'archéologie). — 1870.

Bibliothèque publique de Versailles, représentée par son conservateur, M. Ém. Délerot, à Versailles. — 1875.

* BIKÉLAS (D.), à Athènes, et, à Paris, 224, boulevard Saint-Germain. — 1867.

BIMPOS (Théoclète), archevêque de Mantinée (Grèce). — 1868.

BLACHE (Dr René), 5, rue de Suresnes. — 1872.

* BLAMPIGNON (l'abbé), professeur à la Faculté de théologie de Paris. — 1869.

BLANC (Charles), de l'Académie des Beaux-Arts, au palais de l'Institut. — 1867.

BLANCARD (Jules), ancien répétiteur de grec moderne à l'École des langues orientales vivantes, 18, boulevard Baille (Marseille). — 1867.

BLANCARD (Théodore), 1, rue des Deux-Ponts. — 1876.

BLOCH (Am.), professeur d'archéologie grecque et latine à la Faculté des lettres (Lyon). — 1877.

BLOCK (R. de), professeur à l'Athénée royal de Liège (Belgique). — 1872.

BLOT (Alfred), rédacteur en chef de l'*Instruction publique*, 42, rue du Cherche-Midi. — 1872.

BLOTNICKI, hôtel Lambert, 2, rue Saint-Louis-en-l'Ile. — 1867.

BOISSIER (Gaston), de l'Académie française, professeur au Collège de France, 93, rue des Feuillantines. — 1869.

BOISSONADE (G.), professeur agrégé à la Faculté de droit, 28, rue Gay-Lussac. — 1867.

BOMPOIS (Ferdinand), à Marzy, près Nevers. — 1877.

BONAFOUS (Norbert), doyen de la Faculté des lettres (Aix). — 1868.

BONDOURIS (Stamaty), à Athènes. — 1878.

BORDIER (Henri), de la Société des Antiquaires de France, 182, rue de Rivoli. — 1877.

BOUCHER DE MOLANDON, à Orléans. — 1879.

BOUCHERIE, maître de conférences à la Faculté des lettres (Montpellier). — 1867.

BOUGOT (A.), professeur suppléant à la Faculté des lettres (Dijon). — 1878.

BOUILLIER, inspecteur général honoraire de l'Université, 31, rue Saint-Guillaume. — 1867.

BOULATIGNIER, conseiller d'État, 48, rue de Clichy. — 1870.

* BOUNOS (Élie), 11, rue Montyon. — 1875.

BOURGAULT-DUCOUDRAY, professeur d'histoire musicale au Conservatoire, 12, avenue de la Mothe-Piquet. — 1874.

Bouros (J.-D.), rentier, à Athènes. — 1872.

Bourquin (Ernest-Jules), professeur du lycée de Bar-le-Duc, en congé à Verzy (Marne). — 1879.

Boutmy (Émile), directeur de l'École libre des sciences politiques, 85, boulevard Saint-Michel. — 1870.

Braud (J.-B.), professeur, 9, rue Sainte-Croix (Nantes). — 1868.

* Brault (Léonce), procureur de la République, à Nogent-sur-Seine, et à Paris, 44, rue de Luxembourg. — 1876.

Bréal (Michel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 63, boulevard Saint-Michel. — 1868.

Brédif, recteur de l'Académie de Chambéry. — 1876.

Brelay (Ernest), propriétaire, 31, rue d'Offémont, place Malesherbes. — 1867.

Briau (le Dr René), bibliothécaire de l'Académie de Médecine, 37, rue Joubert. — 1867.

Broglie (le duc de), de l'Académie française, 10, rue de Solferino. — 1871.

Brosselard (P.), 82, rue des Feuillantines. — 1873.

* Bryennios (Philothéos), métropolitain à Serres (Turquie). — 1876.

Buisson (Benjamin), professeur, Godalming college, Godalming, Surrey (Angleterre). — 1870.

Buret, docteur en droit, avocat, 25, rue Dusommerard. — 1868.

Burnouf (Émile), ancien directeur de l'École française d'Athènes, 93, rue du Bac. — 1867.

Bussières (baron de), ancien ambassadeur, 84, rue de Lille. — 1873.

Cabanel, membre de l'Institut, 8, rue de Vigny. — 1867.

Cabinet de lecture de Corfou (Grèce). — 1874.

Caffiaux, receveur municipal de la ville (Valenciennes). — 1868.

Cahen d'Anvers (Louis), 66, avenue Montaigne. — 1867.

Caillemer (Exupère), doyen de la Faculté de droit (Lyon). — 1867.

Calliady-Bey (Constantin), conseiller d'État, à Constantinople. — 1868.

Calligas (Paul), professeur à l'École de droit (Athènes). — 1868.

* Calvet-Rogniat (le baron Pierre), licencié ès lettres, 374, rue Saint-Honoré. — 1875.

Camber (F.), à Odessa. — 1873.

Cambouroglou, rédacteur en chef de l'*Éphéméris*, à Athènes. — 1875.

Campaux, professeur à la Faculté des lettres (Nancy). — 1867.

* Carapanos (Constantin), docteur en droit, ancien président du Syllogue littéraire hellénique de Constantinople ; à Paris, 9, rue Vezelay. — 1868.

Carathéodory (Constantin), docteur-médecin, à Constantinople. — 1868.

* Carathéodory (Ét.), docteur en droit, ministre de Turquie, à Bruxelles. — 1872.

Carathéodory (Th.), ingénieur des ponts et chaussées, à Constantinople. — 1876.

Carel (l'abbé), professeur au collège de Juilly. — 1875.

Carrière (Auguste), répétiteur à l'école pratique des Hautes-Études, secrétaire de l'École des langues orientales vivantes, rue de Lille. — 1873.

Cartault (Augustin), professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, 11, rue du Pré-aux-Clercs. — 1875.

* Casso (Mme), 65, rue de Morny. — 1875.

* Castorchi (Euthymios), professeur de philosophie à l'Université (Athènes). — 1868.

Catzigras Cosmas, négociant (Marseille). — 1867.

Caussade (de), bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine. — 1868.

Cerquand, inspecteur d'Académie honoraire. — 1873.

Chabaneau, maître de conférences à la Faculté des lettres de Montpellier. — 1872.

Chaber (Alfred), 6, place Louis XVI (Montpellier). — 1877.

Chabouillet, conservateur-directeur du Cabinet des médailles, 12, rue Colbert. — 1867.

Chaignet, professeur à la Faculté des Lettres (Poitiers). — 1871.

Chantepie (de), bibliothécaire à l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm. — 1867.

Chaplain (J.-C.), graveur en médailles, 86, boulevard Montparnasse. — 1876.

Chappuis, recteur de l'Académie de Toulouse. — 1868.

Chapu, statuaire, 28, rue Notre-Dame-des-Champs. — 1876.

* Charamis (Adamantios), professeur à Taganrog (Russie). — 1868.

Charissi (Ch.), à Odessa. — 1873.

* **Chasles** (Michel), membre de l'Institut, 3, passage Sainte-Marie, rue du Bac. — 1867.

Chassang, inspecteur général de l'instruction publique, 9, rue de l'Odéon.

* **Chassiotis** (G.), professeur, fondateur du Lycée grec de Péra, à Paris, 16, rue Monge. — 1872.

Chatel (Eug.), archiviste du département du Calvados (Caen). — 1867.

Chaulnes (duc Paul de), 63, rue de Varennes. — 1869.

Chénier (G. de), 55, rue Bellechasse. — 1867.

Chevreul, membre de l'Institut, au Jardin des plantes. — 1867.

* **Chevrier** (Adolphe), avocat-général, 13, rue de Téhéran. — 1873.

Choisy, ingénieur des ponts et chaussées, 84 *bis*, rue de Grenelle. — 1867.

* **Chrysobelonis** (Léonidas), négociant, à Manchester. — 1869.

Circourt (comte A. de), aux Bruyères, près Bougival (Seine-et-Oise). — 1867.

Citoleux, professeur au lycée Henri IV, 1, carrefour de l'Observatoire. — 1872.

Clavel, professeur à la Faculté des lettres (Lyon). — 1876.

Cléanthe (Zénon), architecte (Constantinople). — 1868.

Clermont-Tonnerre (duc de), 11, boulevard de La Tour-Maubourg. — 1867.

Clermont-Tonnerre (général comte Aynard de), 9, avenue de Villars. — 1872.

Codrika (A. de), ancien chargé d'affaires et consul général de France, 29, boulevard des Batignolles. — 1874.

Cogordan (Georges), avocat, attaché au ministère des affaires étrangères, 52, boulevard Saint-Michel. — 1873.

Collard (Auguste), commandant d'artillerie, au château de Pescelière, par Sancerre (Cher). — 1875.

Collard (F.), professeur à l'Université de Louvain, 109, rue de la Station. — 1879.

Collas (Démétrius), 8, quai du Louvre. — 1875.

Collignon (Max.), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. — 1875.

Colmet d'Aage, conseiller à la cour des comptes, 44, rue de Londres. — 1872.

COLMET D'AAGE, doyen de la Faculté de droit, à l'École de droit. — 1872.

* COMBOTHECRAS (S.), à Odessa. — 1873.

COMNOS, ancien administrateur de la Bibliothèque nationale d'Athènes. — 1876.

CONDURIOTTI, ministre plénipotentiaire de Grèce à Vienne. — 1868.

CONSTANTIN (Othon), négociant (Alexandrie). — 1879.

* CONSTANTINIDIS (Zanos), négociant, à Constantinople. — 1863.

CONSTANTINIDIS, professeur de lettres helléniques, 84, Kensington Gartens-Square; Baiswaiter (Londres). — 1873.

CONTAL, 16, avenue de Villiers. — 1869.

CORGIALÉGNO (André), négociant, Cours Bonaparte, 87 (Marseille). — 1867.

COROMILAS (Lambros), libraire-éditeur à Athènes. — 1878.

COSSOUDIS (Thémistocle), négociant (Constantinople). — 1868.

COSTAKIS (N.), président du tribunal civil de Sainte-Maure (Grèce). — 1878.

COSTE (Olivier de la), licencié ès lettres, vicaire à Puteaux. — 1867.

COUAT, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. — 1876.

COUDRAY, 2, rue d'Erlanger (Paris-Auteuil). — 1869.

COUGNY, inspecteur d'Académie à Paris, 3, avenue de Saint-Cloud (Versailles). — 1871.

* COUMANOUDIS (Étienne-A.), professeur à l'Université (Athènes). — 1873.

COURBAUD, professeur au lycée Fontanes, 3, rue Vézelay. — 1876.

COURCOUMELIS (P.), à Odessa. — 1873.

COURDAVEAUX, professeur à la Faculté des lettres de Douai. — 1876.

COURET (Casimir-Alphonse), procureur de la république, à Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir). — 1867.

* COUSTÉ (Augustin-E.), directeur de la manufacture des tabacs, 63, quai d'Orsay. — 1868.

CRASSAS (Johannès), à Taganrog (Russie). — 1869.

CRÉPIN (A.), professeur au lycée Charlemagne, 262, boulevard Saint-Germain. — 1870.

CROISET (P.), ancien professeur au lycée Saint-Louis, 85, rue des Feuillantines. — 1874.

Croiset (Alfred), maître de conférences à la Faculté des lettres, 66, rue de Vaugirard. — 1873.

Croiset (Maurice), professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. — 1873.

* Cucheval (Victor), professeur au lycée Fontanes, 41, rue de Clichy. — 1876.

* Damaschinos, 26, rue de l'Université. — 1879.

Dareste (Rodolphe), membre de l'Institut, conseiller à la Cour de Cassation, 9, quai Malaquais. — 1867.

Dareste de la Chavanne (Cléophas), ancien recteur de l'Académie de Lyon. — 1868.

Dauphin, banquier, 10, rue du Conservatoire. — 1875.

Decastros (Auguste), négociant, à Constantinople. — 1873.

Decharme (Paul), professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres (Nancy). — 1868.

Decrue, licencié de la Faculté des lettres, à Genève, et à Paris, 11, rue Dusommerard. — 1877.

Deglerris (D.), au Caire. — 1874.

Dehaye (Alexandre), ancien professeur au collège Stanislas, 12, rue de Seine. — 1877.

Delacroix, professeur au lycée Louis le Grand, 78, boulevard Saint-Michel. — 1868.

Delagrave, libraire-éditeur, 15, rue Soufflot. — 1867.

Delalain (Henri), libraire, 56, rue des Écoles. — 1867.

Delisle (Léopold), membre de l'Institut, administrateur-directeur de la Bibliothèque nationale. — 1874.

* Dellaporta (Vrasidas), à Taganrog. — 1873.

Deloche (Maximin), membre de l'Institut, 13, rue de Solferino. — 1874.

Delorme (S.), 79, boulevard Malesherbes. — 1869.

Delpech, professeur, Christ's-Hospital (Londres). — 1868.

Delta (Thomas), banque de Constantinople, 3, Winchester Buildings (Londres). — 1867.

Deltour, inspecteur général de l'Université, 42, rue Abbatucci. — 1867.

Delyannis (Théodore-P.), ancien ministre plénipotentiaire du roi des Hellènes à Paris (Athènes). — 1867.

* Delyannis (N.), chargé d'affaires de Grèce, à Paris, 19, Avenue de Messine. — 1875.

Delzant (Alidor), avocat, 36, avenue Duquesne. — 1878.
Demetrelias (C.), à Odessa. — 1873.
Depasta (A.-N.), libraire (Constantinople). — 1868.
Depasta (Antoine), négociant (Constantinople). — 1868
Deprat, professeur au collège Sainte-Barbe-des-Champs. — 1875.
Dervieu (Édouard), banquier, 49, rue Taitbout. — 1870.
Deschamps (Arsène), professeur à l'Athénée royal (Liège). — 1867.
Des Francs, docteur ès lettres, ancien professeur de rhétorique, 94, rue du Rempart (Niort). — 1867.
* Desjardins, 11, rue Maurepas (Versailles). — 1867.
Desnoyers, chanoine, à Orléans. — 1879.
* Deville (Mme veuve), 112, rue de Provence. — 1868.
Devin, avocat, au conseil d'État et à la cour de cassation, 9, rue Guénégaud. — 1867.
Dezeimeris (Reinhold), correspondant de l'Institut, 11, rue Vital-Carle (Bordeaux). — 1869.
* Didion, inspecteur général des ponts et chaussées, 9, rue Boissy d'Anglas. — 1873.
* Didot (Alfred), 56, rue Jacob. — 1876.
Dimitza, professeur à Athènes. — 1875.
Dobigny (le docteur), à Coullemogne, par Marseille le Petit (Oise). — 1872.
* Dorisas (L.), à Odessa. — 1873.
Doucet (Camille), secrétaire perpétuel de l'Académie française, au palais de l'Institut. — 1869.
* Doudas (D.), banquier, à Constantinople. — 1872.
* Dozon, consul de France, à Larnaka (Chypre). — 1869.
Dragoumi (Marc) secrétaire de la légation hellénique, au Caire. — 1872.
Drapeyron (Ludovic), professeur au lycée Charlemagne, 69, rue des Feuillantines. — 1867.
* Drème, président à la Cour d'Agen (Lot-et-Garonne). — 1867.
Druon, proviseur du lycée (Poitiers). — 1874.
Dubief, directeur de l'institution Sainte-Barbe. — 1874.
Duc, membre de l'Institut, 162, rue de Rivoli. — 1867.
Du Camp (Maxime), 62, rue de Rome. — 1867.
Duchesne (l'abbé L.), 71, rue de Rennes. — 1877.
Dufaure, de l'Académie française, 127, boulevard Haussmann. — 1869.

Dugit, professeur à la Faculté des lettres (Grenoble). — 1869.
Dugué (J.-A.), professeur au collège Rollin, 12, rue Bochard-de-Saron. — 1876.
Dukas (Jules), membre de la Société asiatique, 10, rue Coquillière. — 1878.
Dumas, professeur au lycée de Vanves. — 1875.
Dumont, inspecteur de l'enseignement moyen, rue Montoyer (Bruxelles). — 1869.
Dumont (Albert), correspondant de l'Institut, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'instruction publique. — 1869.
Dupré, professeur de rhétorique au lycée Fontanes, 20, rue Saint-Georges. — 1878.
Duquesne, 58, rue de Châteaudun. — 1867.
Durand (Auguste), ancien libraire-éditeur, 20, rue du Cherche-Midi. — 1867.
Durand (Charles-Henri), 92, rue du Bac. — 1874.
Durassier (Édouard), ancien secrétaire de la direction des ports au ministère de la marine, 76, rue de Miromesnil. — 1875.
Duret (Mme), 1, quai d'Orsay. — 1867.
* Duruy (Victor), membre de l'Institut, ancien ministre de l'Instruction publique, 5, rue de Médicis. — 1867.
Dussouchet, professeur au lycée de Vanves, 240, rue de Vaugirard. — 1871.
Dutilh (E.), consul des Pays-Bas, au Caire. — 1876.
Duvaux (Jules), député de Meurthe-et-Moselle (Nancy). — 1869.

École des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille. — 1877.
* École Hellénique d'Odessa. — 1873.
* Egger (Émile), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres, 68, rue Madame. — 1867.
Egger (Victor), maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux, 49, rue Saint-Sernin. — 1872.
Eichthal (Adolphe d'), ancien député, 42, rue Neuve-des-Mathurins. — 1867.
* Eichthal (Gustave d'), membre de la Société asiatique, 44, rue Neuve-des-Mathurins. — 1867.
Eichthal (Émile d'), 3, Park place Villas, Maida Hill. W. (Londres). — 1871.

EICHTHAL (Eugène d'), 6, rue de Greffulhe. — 1871.

ÉLÈVES (les) de l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm. — 1869.

ÉLÈVES (les) du Lycée d'Orléans. — 1869.

ÉLÈVES (les) du collège de Valenciennes. — 1869.

ÉLÈVES (les) de rhétorique du collège Stanislas, rue Notre-Dame-des-Champs. — 1869.

ÉLÈVES (les) de rhétorique du lycée Fontanes (division Gidel-Talbot). — 1869.

ÉLIADE-BEZANOS (Léonidas), journaliste, à Athènes. — 1867.

ELLUIN (le Père A.), pour le collège français à Smyrne, chez M. Mailly, 95, rue de Sèvres. — 1873.

EMMANUEL (Charles), 36, boulevard des Batignolles. — 1876.

ERLANGER (Émile), banquier, consul général de Grèce, 20, rue Taitbout. — 1869.

ESSARTS (Emmanuel des), professeur à la Faculté des lettres (Clermont-Ferrand). — 1867.

ESTOURNELLES DE CONSTANT (baron Paul d'), 51, rue de Verneuil. — 1872.

EUCLIDIS (Jean), avocat, à Athènes. — 1875.

EUMORPHOPOULOS (A.-G.), négociant, Ethelburg house, Bishopsgate street (Londres). — 1867.

ÉVELARD, professeur au lycée Saint-Louis, 54, rue du Faubourg Saint-Honoré. — 1868.

FABRE (l'abbé Antonin), curé à Champigny (Seine). — 1870.

* FALIÉROS (Nicolaos), à Taganrog (Russie). — 1873.

* FALLEX (Eugène), censeur des études du lycée Charlemagne. — 1873.

FASSY (L.), professeur, 73, rue des Batignolles. — 1879.

FAUCON (Maurice), élève de l'École des chartes, 168, boulevard Saint-Germain. — 1877.

FAURE (André), secrétaire général de la préfecture de l'Oise, à Beauvais. — 1867.

FAVRE (Léopold), ancien élève de l'École des hautes études, 6, rue des Granges (Genève). — 1868.

FEUARDENT, antiquaire, 4, place Louvois. — 1877.

FILLEUL (E.), 37, rue d'Amsterdam. — 1873.

* FIX (Théodore), chef d'escadron d'état-major, donateur de la bibliothèque grecque de Théobald Fix (Lille). — 1877.

Fleurichand (Clovis), professeur au lycée du Havre. — 1874.
Florent-Lefèvre, conseiller général du département du Pas-de-Calais, 29, rue du Vieux-Colombier. — 1867.
Follioley (l'abbé), proviseur du lycée (Laval). — 1872.
Fontaine (Médéric), ancien notaire, 7, rue Léonie. — 1868.
Fortoul (l'abbé), à l'église Saint-Leu, rue Saint-Denis. — 1870.
* **Foucart** (Paul), membre de l'Institut, directeur de l'École française d'Athènes, à Paris, 13, rue de Tournon. — 1867.
Foulon (Mgr), évêque de Nancy. — 1869.
Froment, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. — 1878.
Frontier (Mme Sophie), directrice du pensionnat de jeunes filles de la communauté grecque (Alexandrie). — 1876.
Froté (Émile), pharmacien, à Sainte-Menehould. — 1877.

Gaffarel (Paul), professeur à la faculté des lettres (Dijon). — 1867.
Galusky (Ch.), domaine du Buisson, par Lessay (Manche). — 1868.
Ganneau (Paul), directeur de l'Institution Houllier, 25, boulevard Gouvion Saint-Cyr (Ternes). — 1868.
Gantrelle, professeur à l'Université de Gand (Belgique). — 1873.
Garnier (Auguste), libraire, 6, rue des Saints-Pères. — 1867.
Garnier (Hippolyte), libraire, 6, rue des Saints-Pères. — 1867.
Gaspard (E.), professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, 101, rue des Feuillantines. — 1878.
Gatteaux (J.-Éd.), membre de l'Institut, 41, rue de Lille. — 1867.
Gaufrès, chef d'institution, 8, rue Puteaux, à Batignolles. — 1870.
Gault (Ch.-Maurice), avocat, 16, boulevard Malesherbes. — 1878.
Gautier (Joseph-Léon), 33. rue de Châteaudun. — 1876.
Gautier, proviseur du lycée Saint-Louis. — 1878.
Gazier, professeur au collège Rollin. — 1874.
Gebhardt, professeur à la Faculté des lettres (Nancy). — 1868.
Geffroy, membre de l'Institut, directeur de l'École archéologique de Rome, 32, rue du Bac. — 1872.
Génin (Aug.), 11, rue du Plat (Lyon). — 1871.
* **Gennadios** (Jean), chargé d'affaires de Grèce, à Londres.

GENOUILLE (Jules), professeur de l'Université, 114, rue du Bac. — 1869.

GEORGANTHOPOULOS (J.), doct. en droit, avocat (Constantinople). — 1869.

GEORGEL, professeur au lycée (Nancy). — 1868.

GEORGIADÈS (Apostolos), 16, boulevard Saint-Michel.

GEORGIADÈS (Dimitri), négociant, au Caire. — 1886.

GÉRARDIN (A.), inspecteur général de l'enseignement primaire, 21, rue de Vaugirard. — 1877.

GÉRIN, professeur, 1, impasse du Tour-de-Ville (Senlis). — 1875.

GERMAIN, doyen de la Faculté des lettres (Montpellier). — 1872.

GÉROME, membre de l'Institut, 65, boulevard de Clichy. — 1867.

*GIANNAROS (Thrasybule), négociant (Constantinople). — 1868.

GIDEL, proviseur du lycée Louis-le-Grand. — 1867.

GIGUET, homme de lettres, à Sens (Yonne). — 1867.

GIRARD (Amédée), médecin, à Riom (Puy-de-Dôme). — 1873.

GIRARD (Jules), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres, 21, rue de l'Odéon. — 1867.

GIRARD (Julien), proviseur du lycée Fontanes, 8, rue du Havre. — 1859.

GIRAUD (Charles), membre de l'Institut, à l'École de droit. — 1869.

GLACHANT, inspecteur général de l'instruction publique, 1, rue David. — 1868.

GLYCAS (Nicéphore), évêque d'Imbros. — 1868.

GOGOS, archimandrite de l'église hellénique à Ibraïla (Roumanie). — 1869.

GOLDSCHMITH (Léopold), 12, rue de Rembrandt. — 1876.

*GONNET (l'abbé), docteur ès lettres, professeur à l'Université catholique de Lyon. — 1878.

GOUIN (Ernest), ingénieur, 4, rue Cambacérès. — 1867.

GOUMY, maître de conférences à l'École normale supérieure, 90, boulevard Saint-Germain. — 1867.

GOURJU (C.), professeur de rhétorique au lycée de Cherbourg. — 1877.

GRANDGEORGES (Gaston), 28, rue des Jeûneurs. — 1872.

GRAUX (Charles), répétiteur à l'École des hautes études, 26, rue Monge. — 1872.

GRAVIER (Léopold), sous-préfet, à Toulon. — 1869.

Gréard (Octave), membre de l'Institut, vice-recteur de l'Académie de Paris. — 1867.

* Grégoire, archevêque de Chios, à Constantinople. — 1872.

Grisot (J.), professeur au lycée Charlemagne, 8, rue de Rivoli. — 1875.

Grollos (François), négociant à Odessa. — 1876.

Gros (Dr), médecin en chef de l'hôpital civil (Boulogne-sur-Mer). — 1879.

Gryparis (S. N.), professeur de grec, à Marseille. — 1869.

Gryparis (Alcibiade), négociant (Odessa). — 1877.

Guénin, sténographe réviseur du Sénat, 47, avenue de Saint-Cloud (Versailles). — 1878.

Guérard, directeur de Sainte-Barbe-des-Champs (Fontenay-aux-Roses). — 1867.

Guillaume, membre de l'Institut, 238, boulevard Saint-Germain. — 1867.

Guillemot (Adolphe), professeur au lycée Fontanes, 2, rue de la Pépinière. — 1869.

Guimet (Émile), membre de l'Académie de Lyon, 1, place de la Miséricorde (Lyon). — 1868.

Guion (Jean), docteur en droit (Constantinople). — 1869.

Guizot (Guillaume), professeur au Collège de France, 42, rue de Monceau. — 1877.

* Gumuchguerdane (Michalakis), à Philippopolis (Turquie). — 1869.

* Gymnase de Janina (Turquie). — 1872.

* Hachette et Cie, libraires-éditeurs, 79, boulevard Saint-Germain. — 1867.

Hallberg, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. — 1870,

Halphen (Eugène), avocat, 111, rue de l'Empereur (Passy). — 1869.

Hanriot, maître de conférences de langue et de littérature grecques à la Faculté des lettres (Poitiers). — 1876.

Hatzfeld, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, 7, rue de l'Odéon. — 1869.

* Havet (Ernest), professeur au Collège de France, à Vitry (Seine). — 1867.

* Havet (Louis), répétiteur à l'École des hautes études, à Vitry. — 1869.

*HAVET (Julien), archiviste-paléographe, employé à la Bibliothèque nationale, à Vitry. — 1870.

HEINRICH, doyen de la Faculté des lettres, 29, avenue de Noailles (Lyon). — 1867.

HÉLIOPOULOS (Timoléon), 46, boulevard Saint-Germain. — 1878.

HENNE (Alphonse), professeur de dessin, à Paris. — 1878.

HENNEGUY (Félix), 54, rue Denfert-Rochereau. — 1873.

HÉRELLE (G.), professeur de philosophie au collège de Vitry-le-François. — 1877.

HÉRON DE VILLEFOSSE, attaché au dépôt des antiques, au Louvre. — 1872.

HÉSAIAS (Élias), à Taganrog (Russie).

*HEUZEY, conseiller, 4, rue de Crosne (Rouen). — 1867.

HEUZEY (Gustave), 25, rue Jeanne d'Arc (Rouen). — 1857.

*HEUZEY (Léon), membre de l'Institut, conservateur au musée du Louvre, 241, boulevard Saint-Germain. — 1867.

HIÉRODIACONOS (Polycarpos), à Constantinople. — 1873.

HIGNARD, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, 9, rue Sala (Lyon). — 1867.

HINSTIN, professeur à la Faculté des lettres (Dijon). — 1868.

HITTORFF (Charles), 54, avenue de Villeneuve-l'Étang, à Versailles. — 1867.

HODJI (S.), 16, rue Monge. — 1876.

HOMOLLE, prof. à la Faculté des lettres de Nancy. — 1876.

*HOUSSAYE (Henry), 49, avenue de Friedland. — 1868.

HUBAULT (G.), professeur au lycée Louis-le-Grand, 13, rue Bonaparte. — 1867.

HUILLIER (Paul), notaire, 83, boulevard Haussmann. — 1874.

HUIT (Ch.), docteur ès lettres, professeur à l'Université catholique de Paris, 74, rue Bonaparte. — 1878.

HUMBERT, professeur au collège Rollin, 3, rue Cretet. — 1875.

HYPERIDIS (G.-C.), rue Arménienne, Church of Scotland-Mission, à Smyrne. — 1876.

HYVER (Ch.), chanoine, professeur à la Faculté libre des lettres de Lille. — 1879.

IALEMOS (Ulysse), journaliste, à Constantinople. — 1876.

IATROUDAKIS, avocat, au Caire. — 1876.

ICONOMOPOULOS (Denis), médecin-chirurgien, au Caire. — 1874.

ILIASCO (Constantin), à Constantinople. — 1869.

INGLESSIS (Panaghis), négociant (Constantinople). — 1868.
ISERENTANT, professeur de rhétorique au Collège de Malines (Belgique). — 1879.

JANNETAZ, professeur au lycée Saint-Louis, 9, rue Guy-Labrosse. — 1874.
JARDIN, avocat, 30, rue Lepeletier. — 1871.
JAVAL (Émile), 58, rue de Grenelle. — 1867.
JEUCH (Jules), 3, rue d'Uzès. — 1876.
* JOHANNIDIS (Emmanuel), censeur hellène, à Saint-Pétersbourg. — 1869.
JOLY (A.), doyen de la Faculté des lettres (Caen). — 1867.
* JORDAN (Camille), ingénieur des mines, 64, rue de Rennes. — 1874.
JOURDAIN, membre de l'Institut, 21, rue de Luxembourg. — 1867.
JOURDAN (Louis) rédacteur en chef du journal *le Siècle*, 14, rue Chauchat. — 1871.

* KALVOCORESSIS (J. Démétrius), négociant (Constantinople). — 1873.
KANAKIS (Athanase), négociant (Constantinople). — 1868.
KANAKIS (Constantin), négociant (Constantinople). — 1868.
KEBEDGY (Stavro-M.), négociant (Constantinople). — 1868.
KEHAYA (Mme Calliope), directrice de l'École normale Zappeion, à Constantinople. — 1876.
KEHAYAS (E.-J.), sous-gouverneur de la Banque de Grèce (Athènes). — 1872.
KOCCONIS (D.-J.), négociant (Constantinople). — 1868.
KONDAKOFF, privat-docent, à l'Université d'Odessa. — 1876.
KONTOPOULOS, professeur, à Athènes. — 1875.
* KONTOSTAVLOS (Othon), à Marseille, 39, cours du Chapitre. — 1875.
* KONTOSTAVLOS (Alexandre), ministre des affaires étrangères, à Athènes. — 1876.
KOSSOS (Démétrios), statuaire, 112, rue du Cherche-Midi. — 1878.
KOUMPARIS (Aristide), astronome (Constantinople). — 1868.
KREBS (Adrien), élève de l'École des hautes études, 7, rue Tronchet. — 1878.

KRINOS, pharmacien, à Athènes. — 1875.
KROKIDAS (Constantin), à Athènes. — 1875.

L.... présenté par M. Gustave d'Eichthal.
LABARTE (Jules), membre de l'Institut, 2, rue Drouot. — 1869.
LABBÉ (E.), professeur au lycée Saint-Louis, 35, rue Vavin.
LABITTE (Adolphe), libraire, 4, rue de Lille. — 1868.
LABOULAYE (Édouard), sénateur, membre de l'Institut, administrateur du Collège de France. — 1870.
LA COULONCHE (de), maître de conférences à l'École normale supérieure, 53, quai des Grands-Augustins. — 1874.
LACROIX (Jules), 22, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — 1867.
* LACROIX (Louis), professeur à la Faculté des lettres, 9, rue Servandoni. — 1872.
LAGRANGE (l'abbé), à l'Évêché (Orléans). — 1869.
LA GUICHE (marquis de), 16, rue Matignon. — 1867.
LALLIER, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. — 1876.
LAMARE, sous-préfet des études à l'institution Sainte-Barbe, place du Panthéon. — 1870.
LAMAZE (Albéric de), 6, rue de Tivoli. — 1870.
LAMBRINOS (Georges), directeur de la compagnie d'assurances grecque *le Phénix*, à Ibraïla. — 1876.
LAMBROS père (Paul), à Athènes. — 1877.
LAMBROS (Michel), à Athènes. — 1873.
LAMBROS (Spyridion), à Athènes. — 1873.
LAMBRYLLOS (Kyriacos), à Athènes. — 1877.
* LANDELLE (Charles), 17, quai Voltaire. — 1868.
* LAPERCHE (Alexis-Michel), à Provins, et à Paris, 63, rue des Saints-Pères. — 1872.
LAPRADE (Victor de), de l'Académie française, 10, rue de Castrise (Lyon). — 1867.
LATTRY (Al.), à Odessa. — 1873.
LATTRY (docteur Pélopidas), à Odessa. — 1873.
LAURENT-PICHAT, sénateur, 39, rue de l'Université. — 1867.
LAVOTTE (Henri), 3, rue Drouot. — 1867.
LAZOPOULOS (Georges), professeur (Constantinople). — 1869.
LEBAIGUE, professeur au lycée Charlemagne, 24, rue de Rivoli. — 1872.

Lebègue (Albert), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. — 1876.
Lebert (Julien), ancien élève de l'École des langues orientales, 11, rue Bailly. — 1872.
Le Blant (E.), membre de l'Institut, 3, rue Leroux (avenue du Bois de Boulogne). — 1867.
Le Bret (Paul), 148, boulevard Haussmann. — 1867.
* Lecomte (Ch.), négociant, 41, rue du Sentier. — 1875.
Lecomte (Eug.), agent de change, 30, rue Lepeletier. — 1877.
* Legantinis (J.-E.), négociant, à Odessa. — 1873.
Legentil (V.), professeur au lycée (Caen). — 1868.
Legouez, professeur au lycée Fontanes, 28, rue de la Rochefoucauld. — 1867.
Legrand (Émile), répétiteur à l'École des langues orientales vivantes, 25, rue des Petits-Hôtels. — 1870.
Lehmann, membre de l'Institut, 23, rue Balzac. — 1867.
Lemaître, professeur au lycée d'Angoulême (Charente). — 1872.
Lemaître (Raoul), licencié ès lettres, 22, rue de Saint-Pétersbourg. — 1874.
Lemoinne (John), 58, rue de Clichy. — 1870.
Lenient, professeur à la Faculté des lettres, 14, rue Cardinal-Lemoine. — 1867.
Léotard (Eug.), docteur ès lettres, doyen de la Faculté des lettres à l'Université catholique, 3, cours Morand (Lyon). — 1868.
Lequarré (Nicolas), prof. à l'Athénée royal de Liège (Belgique). — 1872.
Lereboullet (Dr Léon), 37, rue de Lille. — 1872.
Leriche (J.), professeur agrégé de l'Université de France pour la langue anglaise, 19, Tavistock Road, Westbourne Park, Londres. — 1877.
Leroy (Alph.), professeur à l'Université, 34, rue Fusch (Liège). — 1868.
Leroy-Beaulieu (Anatole), 67, rue Pigalle. — 1870.
Lescure (Odon), 30, rue Vital-Carle (Bordeaux). — 1873.
Letronne (Mlle), 17, quai Voltaire. — 1869.
Lévêque (Charles), membre de l'Institut, professeur au Collège de France (Bellevue, près Paris). — 1867.
Lillers (de), 23 *bis*, avenue Montaigne. — 1868.
Limpritis, avocat (Alexandrie). — 1877.

LINOL, élève de l'École des langues orientales vivantes, 50, rue Jacob. — 1876.

LINTILHAC, licencié ès lettres, maître répétiteur au lycée Saint-Louis. — 1877.

LOISEAU (Arthur), docteur ès lettres, professeur au lycée de Vanves, 13, rue des Treilles. — 1868.

LONGPÉRIER (Adrien de), membre de l'Institut, 50, rue de Londres. — 1868.

* MACMILLAN (Georges-A.), éditeur, Bedfort Street, Covent-Garden, W. C. Londres. — 1878.

MAGGIAR (Louis), banquier, à Alexandrie (Égypte). — 1870.

* MAGGIAR (Octave), négociant, 76, rue Taitbout. — 1868.

MAGNABAL, agrégé de l'Université, chef de division au ministère de l'instruction publique, 110, rue de Grenelle-Saint-Germain. — 1867.

MAGNIER (l'abbé), curé de Fontaine-lez-Vervins (Aisne). — 1872.

MAGNIFICO (Pierre), à Smyrne. — 1875.

MAIGRET (Édouard), 8, rue Saint-Arnauld. — 1867.

MAIGRET (Théodore), 8, rue Saint-Arnaud. — 1867.

* MAISONNEUVE, libraire-éditeur, 25, quai Voltaire. — 1875.

MALIACA (Abraham), professeur (Constantinople). — 1868.

MALIADIS (Démétrius), docteur en droit, avocat (Constantinople). — 1868.

* MALLORTIE (H. de), principal du collège (Arras). — 1870.

MANDRAS (Georgios), à Taganrog (Russie). — 1870.

MANOLOPOULOS (K.), négociant à Alexandrie (Égypte). — 1872.

MANOS (Alexandre), consul général, agent politique de S. M. Hellénique à Bucharest. — 1873.

* MANOUSSIS (Constantinos), à Taganrog (Russie). — 1870.

* MANOUSSIS (Démétrios), à Taganrog (Russie). — 1869.

MANUEL, inspecteur général de l'Instruction publique, 17, boulevard de la Madeleine. — 1871.

* MANTZAVINOS (R.), à Odessa. — 1873.

MARATOS (le D^{r}), au Caire. — 1873.

MARCOU (Georges), élève de l'École normale supérieure, 41, rue d'Ulm. — 1878.

MARIE-CARDINE, au lycée Fontanes. — 1874.

MARIETTE, membre de l'Institut, au Caire (Égypte). — 1867.

MARINOS, négociant, 21, Great-Winchester-Street; City (Londres). — 1873.

MARION, inspecteur d'Académie à Cahors. — 1868.

MARKIDI (Jean), à Odessa. — 1873.

MARTEL, président du Sénat, 180, boulevard Haussmann. — 1879.

MARTHA, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres, 55, rue du Cherche-Midi. — 1873.

* MARTIN (Th.-Henri), membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres, 2, quai Saint-Yves (Rennes). — 1867.

MASPERO (G.), professeur au Collège de France, 43, boulevard Saint-Germain. — 1877.

MASSON (Gustave), professeur de littérature française à l'école de Harrow, Middlesex (Angleterre). — 1871.

MATHIUDAKIS (Alexandre), docteur en droit, juge au tribunal consulaire hellénique (Constantinople). — 1868.

MATZAS (Antoine), ingénieur (Alexandrie). — 1877.

MAUCOMBLE (Émile), avoué près le tribunal civil de la Seine, 11, rue Laffitte. — 1876.

MAUNOIR (Charles), secrétaire de la Société de géographie, 14, rue Jacob. — 1869.

MAURY (Alfred), de l'Institut, directeur des Archives nationales. — 1867.

* MAVRO (Spiridion), à Odessa. — 1873.

* MAVROCORDATO (le colonel Alexandre-Constantin), 50, boulevard Saint-Michel. — 1873.

* MAVROCORDATO (Nicolas), à Athènes. — 1868.

MAVROGENIS, à Constantinople. — 1874.

MAVROGENIS (Mme Maria), à Constantinople. — 1874.

MAVROGORDATO (Dimitrios-A.), négociant (Liverpool). — 1867.

MAVROGORDATO (Fr. A.), trésorier de la Société commerciale ottomane, à Constantinople. — 1874.

MAVROGORDATO (M.), à Odessa. — 1873.

MAVROGORDATO (Emmanuel), négociant, Fenchurch house Fenchurch street (Londres). — 1871.

MAYRARGUES (Alfred), ancien professeur, 82, rue de Miroménil. — 1868.

* MAXIMOS (P.), à Odessa. — 1879.

MAZARAKIS (Gerasimos), professeur de langue, au Caire. — 1873.

*MÉLAS (B.), négociant, à Athènes. — 1867.

MÉLAS (Constantin), 103, Cours Bonaparte (Marseille). — 1867.

Mélas (Michel), à Athènes. — 1868.
Ménault, 15, rue Michel-Ange. — 1878.
Mercier (Louis-Victor), licencié en droit, 60, rue Taitbout. — 1878.
Merlet, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, 64, boulevard Saint-Germain. — 1869.
Métaxas (St.), docteur-médecin, allée des Capucines, 25 (Marseille). — 1867.
Métaxas (Dr S.), à Odessa. — 1873.
Meunier du Houssoy, 35, rue de Clichy. — 1870.
Mézières, de l'Académie française, professeur à la Faculté des lettres, 57, boulevard Saint-Michel. — 1867.
Michaelidis (Cleanthis), 6, Lloyds-House (Manchester).— 1874.
Michaud (Antonin), professeur au collège Rollin. — 1876.
Miliarakis, sténographe, à Athènes. — 1875.
Miller (Emm.), membre de l'Institut, bibliothécaire de la Chambre des députés, au palais du Corps législatif. — 1867.
Milne Edwards, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences, au Jardin des Plantes. — 1870.
Miot, colonel, chef d'état-major de la 10e division (Orléans). — 1878.
Molinos (Léon), ingénieur, 2, rue de Châteaudun. — 1869.
Monginot, professeur au lycée Fontanes. — 1867.
Monod (Gabriel), répétiteur à l'École des hautes études, 76, rue d'Assas. — 1869.
Montagne (Edmond), professeur à Sainte-Barbe-des-Champs (Fontenay-aux-Roses). — 1868.
Montaut (l'abbé), professeur à l'Université catholique de Toulouse. — 1877.
Moraïtès (Dem.), professeur de lettres helléniques, 84, Kensington Gardens Square (Londres). — 1879.
Moraïtini (Jean), à Odessa. — 1873.
Morand, juge au tribunal (Boulogne-sur-Mer). — 1868.
Moreau-Chaslon (Georges), 45, rue de Chazelles. — 1869.
Mortemart (marquis de), 16, rue Matignon. — 1867.
Moschatos (Jean), docteur-médecin (Alexandrie). — 1877.
Moshakis (Ignace), docteur en philosophie, professeur à l'Université, à Athènes. — 1875.
Mossot, professeur au lycée Fontanes, 20, rue de Verneuil. — 1878.

Motzo (N.), à Odessa. — 1873.

* Mourier (Ad.), vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris, 220, rue de Rivoli. — 1867.

Myriantheus (Hiéronymos), 84, Kensington Gardens Square (Londres). — 1879.

Nasos, directeur de la C[ie] d'assurance *le Phénix*, à Athènes. — 1868.

Naville (Édouard), licencié ès lettres (Genève). — 1867.

* Negreponte (Michel), négociant, à Marseille. — 1876.

* Négropontès (Demetrios), à Taganrog (Russie). — 1869.

Nève (Félix), professeur à l'Université catholique de Louvain (Belgique). — 1872.

* Nicolaïdès (G.), de l'île de Crète (Athènes). — 1868.

* Nicolaïdès (Nicolaos), à Odessa (Russie). — 1869.

Nicolaïdès (Nicolas-Jean), à Smyrne. — 1870.

Nicolaïdès (J.), à Odessa. — 1875.

Nicolaidès, attaché militaire à la légation hellénique, à Paris, 25, rue de Penthièvre. — 1878.

Nicolas (Michel), professeur à la Faculté de théologie protestante (Montauban). — 1867.

Nicot (Augustin), pharmacien, 62, rue Jeanne-d'Arc. — 1876.

Nisard (Auguste), inspecteur honoraire d'Académie, 89, boulevard Haussmann. — 1867.

Nisard (Charles), membre de l'Institut, 6, rue des Batignolles. — 1867.

Nisard (Désiré), de l'Académie française, 12, rue de Tournon. — 1867.

Nouguier (Henri), ancien avocat au conseil d'État et à la cour de Cassation, 2, rue de Provence. — 1870.

* Ocher de Beaupré, colonel d'artillerie, 78, boulevard Haussmann. — 1877.

Ohmer, proviseur du lycée Charlemagne. — 1874.

Ollé-Laprune, maître de conférences à l'École normale supérieure, 31, rue Gozlin. — 1869.

Orphanidès (Démétrius), président de l'Académie de médecine, professeur à l'Université (Athènes). — 1868.

OURSEL (Paul), 16, rue Neuve-des-Capucines. — 1867.

* PISPAS (le d[r] B.), à Odessa.

PAISANT (Alfred), président du tribunal civil, à Saint-Quentin. — 1871.

PALLAKIS (Chr.), à Constantinople. — 1876.

PANAS (le D[r] F.), chirurgien de l'hôpital Lariboisière, 17, rue Malesherbes. — 1875.

PANTÉLIDÈS (Thémistocle), curé de l'Église grecque orthodoxe, rue de la Grande-Armée, 23 (Marseille). — 1869.

PAPARRIGOPOULOS (K.), professeur de droit à l'Université (Athènes). — 1868.

PAPPA (Daniel), négociant (Constantinople). — 1868.

PAPPADOPOULOS (Démétrius), docteur-médecin (Constantinople). — 1868.

PAPPAS (N.), consul de Grèce, à Montpellier (Hérault). — 1872.

PARAPANTAPOULOS (Jean), professeur de l'École commerciale hellénique de Chalki (Constantinople). — 1868.

PARIS (Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 7, rue du Regard. — 1868.

*PARISSI, 27, place de la Madeleine. — 1878.

*PARMENTIER (Th.), général, membre du comité des fortifications, 5, rue du Cirque. — 1872.

PASPALLI (Nicolas), négociant, à Constantinople. — 1868.

PASPATIS (Alexandre), docteur-médecin (Constantinople). — 1868.

* PASPATTI (J.-F.), à Odessa. — 1879.

PASQUET, professeur au lycée Fontanes, 13 *bis*, rue Neuve-des-Mathurins. — 1867.

PASSERAT (J.), professeur au lycée (Tours). — 1874.

PASSY (Louis), député, 45, rue de Clichy. — 1867.

PASTRÉ, 12, rue de Penthièvre. — 1870.

PATÉ (Lucien), attaché à la Direction des beaux-arts, 66, rue de Rennes. — 1877.

PEDONE-LAURIEL, libraire-éditeur, 13, rue Soufflot. — 1868.

*PÉLICIER, archiviste de la Marne, à Châlons. — 1867.

PEPIN-LEHALLEUR (Émile), docteur en droit, 14, rue de Castiglione. — 1867.

PERDIKIDÈS (C.), négociant, à Constantinople. — 1872.

PÉRIER (Pierre-Casimir), député, ancien sous-secrétaire d'État, 62, rue Galilée. — 1868.

* Perrin (Ernest), 11, avenue Friedland. — 1873.

Perrot (Georges), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres, 74, rue de Seine. — 1867.

Person (Léonce), professeur au lycée Saint-Louis. — 1877.

Person (Émile), professeur au lycée Charlemagne, 13, rue Béranger. — 1877.

* Persopoulo (C.), à Odessa. — 1873.

* Pesson, ingénieur des ponts et chaussées, 25, boulevard Malesherbes. — 1878.

Petit (Mme veuve), à Senlis (Oise). — 1872.

Petit de Julleville, professeur à la Faculté des lettres (Dijon). — 1868.

Petsalis (Alexandre), ancien député, à Athènes. — 1873.

Petsalis (S. Rasty), pharmacien de la cour, à Braïla (Roumanie). — 1873.

Petsalis (Périclès-Rasty), docteur en médecine, à Mazorello (Roumanie). — 1876.

Peyre (Roger), licencié ès lettres. — 1879.

Philippos Ioannou, professeur à l'Université (Athènes). — 1868.

Phostiropoulos (Constantin), à Athènes. — 1878.

Photiadis (Nicolas), négociant (Constantinople). — 1868.

Piat (Albert), 85, rue Saint-Maur-Popincourt. — 1867.

Picard (Alph.), libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte. — 1879.

Piot (Eug.), 20, rue Saint-Fiacre. — 1873.

* Pispas (B.), à Odessa. — 1879.

Poffandis, 26, rue de l'Université. — 1879.

Poitrineau, professeur au lycée (Lorient). — 1869.

Potron, 14, rue de l'Arcade. — 1867.

Pottier (René-Jean), professeur, 65, boulevard Malesherbes. — 1870.

Prarond (E.), 14, rue de Tournon. — 1871.

Pratt (Hodgson), Lancaster Terrace, n° 8, Regent Park (Londres). — 1871.

Pretenterès (Typaldos), médecin de S. M. Hellénique, professeur à l'École de médecine (Athènes). — 1868.

Prilejaeff (l'archiprêtre), aumônier de l'ambassade de Russie à Paris, à l'église russe, 8, rue Daru. — 1869.

Prou (Victor), ingénieur civil, 54, rue Saint-Sabin. — 1876.

Psaras, professeur de grec, 17, Alexander street, Westbourne Park (Londres). — 1871.

PSYCHARIS (Mme Marie-A.) (Constantinople). — 1868.
PSYCHARIS (Antoine), négociant (Constantinople). — 1868.
PSYCHARY (Jean) 44, rue de Varennes. — 1879.

*QUEUX DE SAINT-HILAIRE (mis de), 3, rue Soufflot. — 1867.
QUINOT, professeur au lycée Fontanes. — 1872.

RALLI (Georges), négociant (Alexandrie). — 1877.
RALLI (Théodore), négociant, Ethelburga house, Bishopsgate street (Londres). — 1867.
RALLI SCHILIZZI ARGENTI, négociant, 41, allée des Capucines (Marseille). — 1867.
RAMBAUD, chef du cabinet du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — 1870.
RAMPIN, secrétaire à la légation française (Athènes). — 1876.
RANGABÉ (Rizo), ministre plénipotentiaire de Grèce, Regenten-Strasse, à Berlin. — 1868.
RAVAISSON-MOLLIEN, membre de l'Institut, 9, quai Voltaire. — 1867.
RAYET (Olivier), 75, rue Notre-Dame des Champs.
RAYNAL (de), procureur général à la Cour de Cassation, 14, rue de Matignon. — 1874.
REINACH (Salomon), élève de l'École normale supérieure. — 1878.
RENAN (Ernest), membre de l'Institut, 16, rue Saint-Guillaume. — 1867.
RENIERI, gouverneur de la Banque nationale à Athènes. — 1867.
RENOUARD (Léopold), 48, avenue Bugeaud. — 1867.
REVILLOUT, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. — 1869.
RHALLIS (Étienne), négociant (Constantinople). — 1868.
RHASIS (Démétrius), premier drogman (Athènes). — 1868.
* RIANT (le comte Paul), docteur ès lettres, de la Société des Antiquaires, 248, rue du faubourg Saint-Honoré. — 1867.
*RICHARD-KŒNIG, négociant, 6, rue de Copenhague. — 1869.
RIDOUX, inspecteur d'Académie, à Lons-le-Saulnier. — 1872.
RIEDER, directeur de l'École alsacienne, 92, rue d'Assas. — 1878.
RIGOLLOT, professeur au collège de Vendôme.
RILLIET (Albert), ancien professeur de littérature étrangère à l'Académie de Genève (Genève). — 1867.

Rinn (Charles), professeur au collège Rollin, 59, rue Rodier. — 1876.

Rizo (Michel), consul général, à Alexandrie (Égypte). — 1873.

Robert (Charles), membre de l'Institut, 25, boulevard de Latour-Maubourg. — 1867.

* Robertet (G.), bibliothécaire du ministère de l'Instruction publique, 10, quai des Célestins. — 1873.

Roberti (A.), 9, rue de l'Arsenal. — 1873.

Robiou (Félix), professeur à la Faculté des lettres (Rennes). — 1873.

Rochas d'Aiglun (A. de), capitaine du génie, à l'École polytechnique. — 1873.

Roche du Teilloy (Alexandre de), professeur au lycée, 5, rue de Rigny (Nancy). — 1868.

Rocheterie (Maxime de la), à Orléans). — 1879.

Rodillon, supérieur du petit séminaire, à Crest (Drôme). — 1878.

* Rodocanachi (P.-Th.), à Odessa. — 1873.

Rodocanachi (Pandia), négociant (Alexandrie). — 1877.

Rodocanaki (T.-E.), négociant (Marseille). — 1867.

Rodocanaki (Michel), nég^{t}, allée des Capucines, 25 (Marseille). — 1867.

Rodocanaki (P.), 42, avenue Gabriel. — 1867.

* Rodocanaki (Th.-P.), président de la communauté grecque, à Odessa. — 1875.

Roedts, 8, rue Tronchet. — 1867.

Roersch, professeur à l'Université (Liège). — 1873.

* Romanos (Jean), professeur au gymnase de Corfou (Grèce). — 1873.

Ronchaud (Louis de), conseiller général du Jura, 38, rue de Malesherbes. — 1867.

Rothschild (baron Alphonse de), 21, ruè Laffitte. — 1867.

Rothschild (baron Jamès de), 38, avenue Friedland. — 1869.

Rouch, professeur, 161, rue Saint-Jacques. — 1871.

Rouzé, professeur au lycée Louis-le-Grand, 88, rue des Feuillantines. — 1875.

Ruelle (Ch.-Émile), bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1, rue de Lille. — 1869.

* Sabitsianos (Constantin), docteur en médecine, à Corfou (Grèce). — 1874.

SAGLIO (Edmond), conservateur au musée du Louvre, 31, rue Saint-Martin (Versailles). — 1868.

SAINT-MARC GIRARDIN (Barthélemy). — 1873.

SAINT-PAUL (Georges), avocat, 22, rue d'Aumale. — 1877.

SAKELLAROPOULO (Spyridion), docteur en philosophie à Athènes. — 1874.

SALOMON, professeur au lycée Louis-le-Grand, 6, boulevard Saint-Michel. — 1867.

SALVAGO PANTALEONE, négociant (Alexandrie). — 1867.

SAPOUNZAKIS (B.), colonel, inspecteur de l'armée hellénique à Athènes. — 1873.

* SARAKIOTIS (Basileios), docteur-médecin à Constantinople. — 1872.

* SARAPHIS (Aristide), négociant (Constantinople). — 1868.

SARCEY (Francisque), 59, rue de Douai. — 1868.

* SARIPOLOS (Nicolas), professeur à l'Université (Athènes). — 1868.

* SATHAS (Constantin), 6, place du Palais Bourbon. — 1874.

* SAYCE, professeur à l'université d'Oxford, King's College. — 1879.

* SCARAMANGAS (Doucas), à Taganrog (Russie). — 1870.

* SCARAMANGAS (Jean-P.), à Taganrog (Russie). — 1870.

* SCARAMANGAS (Jean-A.), à Taganrog (Russie). — 1870.

* SCARAMANGAS (Pierre), attaché à la légation hellénique à Paris, 1, rue Malesherbes. — 1872.

* SCARAMANGAS (Stamatios), à Taganrog (Russie). — 1870.

* SCARAMANGAS (Jean-E.), 39, cours du chapitre (Marseille) — 1876.

* SCHLIEMANN (Henri), à Athènes. — 1868.

* SCLAVO (Michel), à Odessa. — 1879.

SCLAVOS (P. C.), négociant, 76, Palmerston Buildings (Londres). — 1867.

SCLIRI (L.), à Odessa. — 1873.

SCLIROS (Georges), chirurgien-dentiste, à Londres. — 1876.

SCOULOUDIS (Étienne), négociant (Athènes). — 1868.

SELLET (Eug.), professeur au lycée de Laval. — 1876.

SÉNART (Émile), licencié ès lettres, 34, rue Barbet-de-Jouy. — 1867.

SEVASTOPOULO (Alexandre), négociant (Constantinople). — 1868.

SIPHNAIOS (Jean), négociant (Constantinople). — 1868,

Siphnaios (Théodore), à Taganrog (Russie).— 1873.
Skylizzi (Jean Isidoridis), à Alexandrie. — 1868.
Solomonidis (S.), directeur du *Bion,* à Smyrne. — 1879.
* Somakis (Mme Hélène), 98, avenue de Saint-Mandé. — 1874.
Sorel (Albert), secrétaire de la présidence du Sénat, à Versailles. — 1871.
* Souchu-Servinière, docteur-médecin, à Laval. — 1876.
Soury (Jules), attaché à la Bibliothèque nationale, 52, boulevard Saint-Germain. — 1870.
Soutzo (A.), secrétaire de légation, à Athènes. — 1872.
* Souvadzoglous (Basile), négociant (Constantinople). — 1868
Stamatiadis (E.), 7, rue de Rougemont. — 1876.
Stamélis (Athanase), docteur en médecine (Alexandrie). — 1879.
Stamoulis (A.), à Constantinople. — 1874.
Steglianoudis (N.), à Odessa. — 1873.
* Stephanovic (Zanos), à Constantinople. — 1868.
Sugdury, négociant, Gresham-house, Mauro Basich, 50 (Londres). — 1867.
Surell, ingénieur en chef des ponts et chaussées, 10, rue du parc de Clagny (Versailles). — 1868.
* Syllogue littéraire l'*Hermès*, à Manchester. — 1874.
Syllogue littéraire hellénique l'*Union*, au Caire. — 1876.
* Syngros (A.), à Constantinople. — 1877.

Taghis (Théochare), professeur. — 1876.
Talbert (F.), professeur au Prytanée militaire (la Flèche). — 1874.
Talbot (Eugène), professeur au lycée Fontanes, 108, rue du Bac. — 1867.
Tambacos (N.-D.), à Constantinople. — 1874.
Tamy, ancien professeur, 35, rue de Grenelle. — 1877.
Tardieu (Amédée), bibliothécaire de l'Institut. — 1872.
* Tarlas (Th.), à Taganrog (Russie). — 1873.
Tavernier, 82, rue d'Assas. — 1872.
* Telfy (J.-B.), professeur de littérature classique à l'Université de Pesth. — 1869.
Ternaux-Compans, secrétaire de la légation de France à Athènes; à Paris, 18, rue d'Aguesseau. — 1878.
Terrier, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur au lycée Louis-le-Grand, 54, rue Notre-Dame-des-Champs.

Tertu (comte de), à Tertu par Trun (Orne). — 1867.

Thédenat (le père Henri), de l'Oratoire, au collège de Juilly. — 1867.

Thenon (l'abbé), directeur de l'école Bossuet, 53, rue de Madame. — 1867.

Théodoridis (Nicolas), pharmacien (Constantinople). — 1868.

Théologos, chef de la maison P. Théologos, de Manchester, à Athènes. — 1872.

Thirion (Ch.), professeur au lycée Fontanes, 64, rue Bayen. — 1867.

Thomas, professeur de l'Université, 78, r. des Feuillantines. — 1874.

Thurot (Charles), membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure, 22, rue de Vaugirard. — 1867.

* Tilière (marquis de), 14, rue de Marignan. — 1873.

Toufectsoff (M.), à Odessa. — 1873.

* Tougard (l'abbé Alb.), docteur ès lettres, professeur au petit séminaire (Rouen). — 1867.

* Tournier, maître de conférences à l'École normale supérieure, 16, rue de Tournon. — 1867.

Tourtoulon (baron de), à Château-Randon, près Montpellier. — 1869.

Tranchau, inspecteur d'Académie, à Orléans (Loiret). — 1868.

Travers (Émile), conseiller de préfecture à Caen (Calvados). — 1867.

Trélat (Émile), directeur de l'École spéciale d'architecture, 134, boulevard Montparnasse. — 1877.

Tresse, 184, rue de Rivoli. — 1867.

Tréverret (Armand de), professeur à la Faculté des lettres (Bordeaux). — 1869.

Triaire, professeur au lycée Henri IV, 53, rue d'Assas. — 1872.

Triantafillis (C.), professeur à l'École commerciale (Venise). — 1871.

* Tsacalotos (E. D.), à Taganrog. — 1873.

Turrettini (Auguste), ancien conseiller d'État de la république (Genève). — 1867.

Ubicini, publicité, 19, rue Jacob. — 1871.

* Université d'Athènes. — 1868 (1).

(1) L'Université d'Athènes s'inscrit annuellement pour une somme de 400 francs.

URBAIN (Ismayl), conseiller rapporteur honoraire du Conseil de gouvernement de l'Algérie, 24, rue Reinard (Marseille). — 1867.

VALASSOPOULOS (Athanase), négociant (Constantinople). — 1868.
VALETTAS (J.-N.), directeur de l'École hellénique, 84, Kensington garden square, Bayswater (Londres). — 1867.
* VALIERI (N.), à Odessa. — 1879.
VALLIANOS (André), négociant (Marseille). — 1868.
VALLIÉRI (Jérôme), négociant, 94, rue Sylvabelle (Marseille). — 1867.
VANEY (Emmanuel), conseiller à la Cour, 14, rue Duphot. — 1872.
VAPHIADIS (Apostolos), docteur-médecin (Constantinople). — 1868.
VAPHIADIS (Georges), journaliste (Constantinople). — 1868.
VAST (Henri), professeur au lycée Fontanes, 9, rue de Greffulhe. — 1875.
VATIKIOTIS (le docteur), à Alexandrie (Égypte). — 1870.
VAUZELLE (Ludovic de), conseiller à la cour d'appel (Orléans). — 1867.
VÉNÉTOCLÈS (Dem.), directeur du lycée grec (Alexandrie). — 1879.
VÉNÉTOCLÈS (Minos), avocat (Alexandrie). — 1879.
VERGOTIS (M.), professeur de grec, 27, boulevard du Nord (Marseille). — 1869.
VÉRIN, professeur de philosophie à l'École de Pont-Levoy (Loir-et-Cher). — 1869.
VERNA (baron de), au château de Haute-Pierre, par Crémieu (Isère). — 1869.
VERNARDAKIS (Georges), professeur à Alexandrie. — 1874.
VERNUDACHI, (P.), 5, rue Notre-Dame-des-Victoires. — 1873.
VÉRON-DUVERGER, professeur à la Faculté de droit, 2 *bis*, rue Soufflot. — 1872.
VIDAL-LABLACHE, maître de conférences à l'École normale supérieure, 25, rue Gay-Lussac. — 1870.
VITALIS (Georges), avocat (Alexandrie). — 1876.
VLACHOS (Angelos), ancien chef de division au ministère de l'instruction publique, à Athènes. — 1868.
VLASSO (Ercole), à Odessa. — 1874.
VLASSOPOULOS (Solon), pharmacien, à Ibraïla. — 1876.

* VLASTOS (Étienne-A.), 12, allée des Capucines (Marseille). — 1875.
VOGÜÉ (Melchior de), membre de l'Institut, ancien ambassadeur, 2, rue Fabert. — 1875.
VOINCHET, professeur au lycée de Vanves. — 1878.
VOLTERA (Gerasimos), négociant, au Caire. — 1876.
* VOULISMAS (Eust.), archimandrite, à Odessa. — 1873.
VOUTYRAS (Stavros-Jean), journaliste (Constantinople). — 1868.
VRETOS (Jean-A.), journaliste (Constantinople). — 1868.
VUCINA (Emmanuel G.), à Odessa. — 1873.
* VUCINA (Al. G.) à Odessa. — 1873.
* VUCINA (Jean G.), à Odessa. — 1873.

WADDINGTON (W.-Henry), membre de l'Institut, sénateur, 11 *bis*, rue Dumont d'Urville. — 1867.
WADDINGTON (Ch.), professeur à la Faculté des lettres, 50, rue de la Tour d'Auvergne. — 1873.
WAGENER (A.), professeur à l'Université (Gand). — 1873.
WALLON (Henri), sénateur, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au palais de l'Institut. 1869.
WATEL, professeur au lycée de Douai. — 1871.
WEIL (H.), maître de conférences à l'École normale supérieure, 64, rue de Madame. — 1867.
* WESCHER (Carle), conservateur à la Bibliothèque nationale, 89, rue de Vaugirard. — 1867.
WILLENICH (Michel), 6, rue de Copenhague. — 1869.
WITTE (baron de), membre de l'Institut, 5, rue Fortin. — 1867.
WORMS (Justin), banquier, 10, rue du Conservatoire. — 1876.
WYNDHAM (Charles), à Aix en Provence. — 1873.

* XYDIAS (S.), à Odessa. — 1873.

YEMENIZ fils, consul de Grèce (Lyon). — 1867.
YSEUX, maire de Nogent-le-Bernard (par Saint-Côme, Sarthe). — 1870.
YUNG (Eugène), directeur de la Revue politique et littéraire, 46, rue de Rennes. — 1867.

Zafiropulo (Étienne), président du comité Coray (Marseille). — 1877.

Zaïmis (Thrasybule), ancien député, ancien ministre (Athènes). — 1868.

Zaïmis, 224, boulevard Saint-Germain. — 1879.

Zarifi (Léonidas), négociant, à Constantinople. — 1867.

Zarifi (Périclès), négociant (Marseille). — 1867.

* Zariphis, négociant, à Constantinople. — 1868.

* Zographos (Christakis Effendi), négociant, fondateur du prix Zographos (Constantinople). — 1868.

Zographos (Xénophon), docteur-médecin (Constantinople). — 1868.

Zographos (Solon), 16, rue Monge. — 1876.

* Zolothorew (M[me]), 55, avenue Joséphine. — 1874.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Paris.

Société bibliographique universelle.

Alexandrie.

Syllogue littéraire hellénique le *Sérapéum*.

Athènes.

Société archéologique.

Syllogue des amis de l'instruction le *Parnasse*.

— pour la propagation des études grecques

— d'enseignement (διδασκαλικός.)

— littéraire le *Byron*.

Braïla.

Syllogue littéraire hellénique.

Caire.

Syllogue littéraire hellénique l'*Union* (ἡ Ἑνότης).

Constantinople.

Syllogue littéraire hellénique.
— épirote des amis de l'instruction.
— thrace. *Id.*
— *Coray.*
— *Pallas.*
— pour l'étude du moyen âge.

Manchester.

Syllogue littéraire l'*Hermès.*

Marseille.

Comité *Coray.*

Salonique.

Syllogue des amis de l'instruction.

Serres.

Syllogue macédonien des amis de l'instruction.

Smyrne.

Syllogue des amis de l'instruction l'*Homère.*

Vodéna.

Syllogue littéraire.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

ANNUELLE

TENUE AU PALAIS DES BEAUX-ARTS LE 17 AVRIL 1879.

DISCOURS DE M. GIDEL

VICE-PRÉSIDENT.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Ce n'était pas à moi que revenait, cette année-ci, l'honneur de prendre la parole devant vous. Notre cher président, M. Foucart, vous devait le discours d'usage. C'est par substitution que je suis à sa place aujourd'hui. Je vous en demande bien pardon, et vous prie de ne m'en pas vouloir. Il n'y a pas de ma faute. C'est le sort des vice-présidents d'avoir quelque chose de néfaste. Ils remplacent un président ou malade ou empêché. Ils se joint à leurs fonctions, quoi qu'ils fassent, l'idée d'un accident ou d'un malheur.

J'ai la satisfaction pourtant de ne pas devoir à de tristes circonstances l'honneur qui m'incombe en ce moment. Au contraire, c'est par trop de bonheur que M. Foucart est éloigné de nous. Cette année même, il lui est échu deux grands biens : l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'a choisi pour être l'un de ses membres, et le Gouvernement l'a appelé à la direction de notre École française d'Athènes. Voilà comment j'échappe au fâcheux office d'un vice-président en deuil. Rien ne manque à la joie de M. Foucart; mais il manque à notre fête. Nous le regrettons tous, et je crains bien qu'à ces regrets de pure amitié je n'ajoute ceux qui naîtront de ma maladresse et de mon insuffisance.

Le double honneur que l'Institut et le ministre de l'instruction publique ont fait à notre président doit nous inspirer une juste fierté. Dans toute association, le mérite de ses membres les plus éminents tourne à la gloire même des plus humbles.

Ce n'est pas le premier sujet d'orgueil que nous donne l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cinq fois déjà, elle a distingué dans nos rangs et pris au fauteuil de notre président de savants confrères pour les associer à ses travaux. Nous ne pourrions pas souhaiter mieux. Obtenir le suffrage de cette illustre compagnie, c'est pour nous l'honneur suprême. C'est là que nous trouvons en effet les juges les plus compétents de nos études. Un choix fait par elle au milieu de nous, c'est un brevet d'utilité et d'activité qu'elle nous donne; c'est un lien de parenté qu'elle reconnaît entre elle et nous.

Un autre jury, dans le concours que la France avait ouvert au Champ de Mars entre toutes les nations du monde, a récompensé notre Association. Notre *Annuaire*, notre publication des monuments de l'antiquité figurée surtout, ont fixé l'attention des juges chargés de distribuer les prix. Nous n'avons pas été au-dessous de ce que l'on pouvait attendre de nous, et les arbitres de ces combats pacifiques nous ont décerné une médaille d'or.

Ce prix, obtenu dans un concours où figuraient les Sociétés savantes de presque tous les pays, recommande hautement nos travaux à l'estime de nos compatriotes. Il nous donne le droit de réclamer de leur part une plus large contribution à notre œuvre, afin que nous puissions, chaque jour, faire davantage et mieux, et justifier de plus en plus la sympathie que nos travaux excitent parmi les étrangers.

Nous en avons reçu, de la Grèce elle-même, un témoignage précieux. A la fin de l'Exposition universelle, le président de la commission centrale du comité chargée de l'exposition littéraire de ce pays nous a fait don de tous les livres envoyés au Champ de Mars. Notre bibliothèque s'est augmentée de cette collection vraiment curieuse. Le présent a été si riche, qu'après un choix fait des livres à garder pour nous, nous avons pu nous montrer généreux à notre tour et faire profiter de la libéralité de la commission centrale l'École des langues orientales. Vous ne refuserez pas de joindre vos remerciements à ceux que j'adresse à M. Spiliotaki pour cette précieuse offrande.

Un autre témoignage de sympathie qui nous honore, c'est l'admission dans notre Société de M. Schlieman, l'heureux inventeur du trésor de Priam et des tombeaux de Mycènes. Il est désormais notre confrère. En devenant, grâce à la séduction de M. Egger, membre donateur de notre Association, il a uni son nom au nôtre, et nous voilà intéressés autrement que par l'amour de la science aux célèbres découvertes qu'il pourra faire à l'avenir.

Nous ne pouvons pas espérer tous les jours des adhésions aussi glorieuses. Nous devons, tous les jours, en souhaiter de nouvelles. Le temps, en effet, chaque année, nous enlève des collaborateurs, et, cette année-ci la mort nous a fait éprouver bien des pertes regrettables.

Nous avons vu disparaître de nos rangs MM. Basiliadis,

négociant à Marseille, Eugène Favard, de Paris, Aristide Rangabé, Symvoulidis, conseiller d'état, médecin principal des lanciers de la garde impériale à Saint-Pétersbourg, Gillieron, professeur au gymnase de Lausanne, l'abbé Bourgeois, directeur de l'École de Pontlevoy, Verdé-Delisle, Grellet-Dumazeau, président honoraire de la Cour d'appel de Riom. Ces membres honorables de notre Association, sans partager directement nos travaux, y prenaient l'intérêt que les gens instruits trouvent dans les études libérales; ils nous soutenaient de leur sympathie, et nous ne saurions trop regretter de les avoir perdus pour toujours.

L'année dernière, notre cher et honorable président, M. Chassang, déplorait la mort de M. Grandgagnage, romaniste distingué, auteur d'un glossaire de la langue wallonne; la mort, cette année, n'a pas épargné la même famille et nous avons encore à mettre dans cette triste nomenclature le nom de M. Grandgagnage de Liège, le neveu du savant linguiste dont je viens de rappeler le souvenir.

Un de nos confrères vient de disparaître dans toute la verdeur et la vivacité de la jeunesse; c'est M. Henri de Longpérier, membre de l'École des hautes études, le fils de notre confrère M. Adrien de Longpérier de l'Institut. La nouvelle de cette mort nous a surpris autant qu'affligés. Ce jeune homme ne semblait pas fait pour s'éteindre sitôt. Comme beaucoup d'autres de sa génération, il avait commencé la vie par les épreuves de l'année terrible. Au sortir du lycée, il avait dû se faire soldat pour défendre Paris. Nous l'avons vu, pendant le siège, sous l'uniforme d'artilleur, faire le rude apprentissage de son art. La lutte achevée, il était revenu aux études où son père le guidait. Plein d'un zèle infatigable, il avait organisé une exposition curieuse et neuve d'ethnographie. A la grande Exposition de 1878, il avait activement secondé son père dans l'installation de cette revue rétrospective du mobilier et des arts qui a fait passer sous les yeux du

monde entier tant de richesses et de curiosités. On pouvait attendre beaucoup de son ardeur et de la direction que son père donnait à ses goûts studieux. Il ne reste plus rien de lui que le souvenir de ses qualités. Dans le chagrin que cette mort nous fait éprouver, moi qui fus son maître, je trouve un triste plaisir à adresser à son malheureux père l'expression de toute notre sympathie douloureuse.

Je n'ai pas encore fini cette liste funéraire. La mort nous a attaqués d'une manière bien sensible quand elle nous a pris deux hellénistes, deux hellénistes praticants, M. Pierron et M. Courtaud-Diverneresse.

En disparaissant d'au milieu de nous, M. Pierron a laissé un grand vide dans notre Association. Il en avait été l'un des premiers adhérents, l'un des premiers secrétaires, l'un des plus estimés lauréats. Il ne m'appartient pas de recommencer un éloge si bien fait ici même et par M. Egger et par M. Talbot. Tous les deux ont rendu un juste et touchant hommage aux belles qualités de Pierron. Après ces maîtres éloquents, il ne me reste rien à dire. Ils vous ont montré quelle a été sa vie, quelle ardeur il a mise à répandre l'enseignement du grec, par quels ouvrages il y a contribué; comment, de degré en degré, il s'est élevé jusqu'à sa dernière œuvre de critique et de savant, jusqu'à cette belle édition d'Homère qui fait tant d'honneur à la philologie française. Nous avons tous apprécié son esprit droit et honnête, sa franchise qui ne connaissait pas les biais d'une expression tortueuse, son amour de la vérité et du devoir. Sa mémoire nous restera toujours chère.

M. Courtaud-Diverneresse est mort à quatre-vingt-cinq ans, au mois de février dernier. Il aurait pu naître Grec, mais c'eût été un Grec de Sparte et non d'Athènes. Il en avait la rude franchise et l'âpreté. Ses principes de conduite n'ont jamais fléchi. Ce qu'il croyait être la vérité, il l'a soutenu avec une rigueur intrépide et souvent nuisible à ses intérêts. Il ne fuyait pas la lutte, il la recher-

chait même et ne lâchait jamais pied devant un adversaire. Sa carrière a été des plus laborieuses et consacrée tout entière à l'étude du grec.

Né à Felletin, dans la Creuse, le 19 novembre 1794, il y fut élevé par son grand-père, juge de paix en cette ville. Il y fit ses études et vint au lycée Louis-le-Grand passer les deux années de la rhétorique et de la philosophie. L'École normale supérieure était le but qu'il voulait atteindre. La conscription l'empêcha de concourir; il devint soldat et servit deux ans dans le huitième régiment des hussards.

Libéré du service après la chute de l'Empire, il fut successivement régent de troisième à Tulle, à Montignac, à Bergerac, lieux et noms où l'on ne trouve rien d'attique. S'étant pourvu du grade de docteur ès lettres, il devint professeur de rhétorique à Cahors, puis à Avignon. Reçu agrégé, il fut censeur-adjoint au Collège Charlemagne, professeur de sixième à Louis-le-Grand, de seconde au même établissement, professeur titulaire de sixième au Collège Bourbon, censeur au même Collège de 1848 à 1849, époque où il fut mis à la retraite.

Cette vie de professeur ne coula pas tout unie. Elle eut des incidents, des suspensions, des disgrâces qu'amenèrent à diverses reprises les opinions politiques de M. Courtaud-Diverneresse, déployées avec une vivacité plus loyale et désintéressée que prudente. On a pu quelquefois blâmer les saillies de son humeur, mais ses collègues ne lui ont jamais refusé leur estime.

Le grec, de bonne heure, attira sa curiosité et concentra ses efforts. En 1821, il publia une méthode nouvelle et complète pour étudier la langue grecque, avec syntaxe analytique; en 1867, cette méthode en était à sa dixième édition. Trop chargée de détails, et bonne pour des professeurs, une pareille grammaire exigeait une réduction pour devenir d'un usage élémentaire; M. Courtaud-Divernéresse fit cet abrégé en 1830.

Son œuvre principale fut son dictionnaire français-

grec. Déjà, en composant sa grammaire, il réunissait les matériaux dont il devait former ce grand lexique. On y trouve non-seulement les scholiastes, les lexicographes tels que Hésychius, Suidas, Pollux. M. Courtaud-Diverneresse descend jusqu'au douzième siècle, et il invoque même l'autorité des philologues modernes, tels que Budé, Casaubon, Du Cange, Estienne, Coray, Schræder, Boissonnade. Durant trente-sept années, il n'a cessé d'y donner toutes ses veilles. Quelques heures de sommeil lui suffisaient, et, dès quatre heures du matin, tous les jours il était au travail. C'est ainsi qu'il acheva, en 1859, cette œuvre de longue haleine. En 1874, il en donna une nouvelle édition dont notre éminent confrère, M. E. Miller, a rendu un compte élogieux dans le *Journal des Savants*, au mois de février 1878.

Pour cet immense labeur, M. Courtaud-Diverneresse n'admit aucun aide, il n'eut aucun collaborateur; il voulut être le seul éditeur, le seul propriétaire d'un ouvrage qui n'était dû qu'à lui seul. Il y mit toute sa vie, toute sa fortune; il dépensa plus de 80,000 francs pour l'impression de cette œuvre, dont il ne retira presque rien. N'est-il pas bien juste que notre Société récompense d'un hommage public ce rare exemple de constance et de sacrifice?

Elle lui doit encore des éloges pour des opuscules savants, pour des travaux ingénieux sur la métrique grecque et latine, pour des brochures destinées à propager l'idée de certaines réformes à introduire dans l'enseignement secondaire, à maintenir avec honneur le grec dans nos classes. *Le grec fait les bonnes études,* c'était sa conviction; c'est le titre de l'un de ses écrits publié en 1870. Il devait donc être de tout cœur avec nous. Lorsque l'idée vint à quelques amis des bonnes études de fonder notre Association pour défendre le grec alors menacé, il se hâta d'entrer dans nos rangs. Vous ne voudrez pas refuser vos regrets à l'un des plus vaillants champions de l'idée qui soutient notre Association et lui donne sa force.

Cette idée, en effet, de maintenir au grec sa place dans notre enseignement secondaire, d'en répandre la connaissance, d'en perfectionner la méthode, est chère à chacun de nous, parce que nous la croyons utile au développement de l'esprit français. Il n'y a chez nous, sur ce point, ni superstition ni vanité pédantesques. L'alliance du génie grec avec le génie français a produit dans notre littérature, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, de trop heureux effets pour qu'on nous accuse de poursuivre des chimères. S'il fallait défendre notre entreprise, nous n'aurions qu'à citer la plus belle époque de notre histoire littéraire. Quand notre langue eut-elle plus d'harmonie et plus d'éclat, plus de souplesse et plus de grâce que lorsqu'elle fut maniée par des écrivains habitués à contempler le beau et le vrai dans les œuvres d'Homère, de Platon ou de Sophocle?

Travaillons donc, messieurs, à nous faire des prosélytes; que chacun de nous mette sa gloire à nous donner des confrères nouveaux, à répandre la connaissance de notre œuvre. Ne laissons ignorer à personne que nous sommes une Société qui vit, qui travaille, qui produit. Engageons à venir à nous tous ceux qui chérissent les bonnes études. Nous sommes nombreux déjà; nous avons besoin de l'être plus encore. Peut-être y a-t-il plus d'un endroit où l'on nous ignore; c'est là qu'il faut faire pénétrer notre nom et répandre le zèle de notre propagande. Les meilleures choses périssent ou n'ont qu'une chétive existence, si l'on ne prend la peine de les recommander à l'attention d'un public, bien disposé sans doute, mais distrait et occupé d'autres soins. Le silence amène l'oubli, et l'oubli presque toujours injuste devient meurtrier.

Permettez-moi de vous en donner un exemple. Un artiste de grand mérite, M. Chaplain, a gravé pour notre Association une médaille d'un art exquis. Elle porte au droit une tête de Minerve, dont le casque, décoré de fleurons, de feuilles d'olivier et d'une figure de sphinx,

rappelle à la fois les anciennes monnaies d'Athènes et les belles monnaies de Thurium. C'est un bijou charmant. Chacun de nos confrères peut se la procurer ici, soit en argent, soit en bronze. La connaît-on assez? En est-il beaucoup qui la possèdent? Vous me pardonnerez d'appeler votre attention sur ce point. Nous avons là, pour ainsi dire, un moyen de nous reconnaître, un signe de ralliement. C'est le symbole de notre amour pour les études grecques, de notre confiance dans leur avenir. Qui nous empêche de nous dire à chacun de nous en tenant cette médaille : *In hoc signo vinces?*

RAPPORT DE M. ALFRED CROISET

SECRÉTAIRE

SUR

LES TRAVAUX ET LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1878-79.

MESSIEURS,

J'ai à vous rendre compte des résolutions adoptées par votre Commission des prix, et à vous parler des ouvrages qu'elle a jugés dignes d'obtenir cette année les récompenses de l'Association.

Vous savez dans quelles limites notre choix se renferme. Tous les ouvrages récemment offerts à la bibliothèque de l'Association, et surtout ceux qui ont été reçus depuis le dernier concours, sont examinés par votre Commission, qui n'exclut de son examen que les travaux des membres du Comité. La nouveauté des recherches est un mérite qu'elle apprécie vivement ; mais elle n'oublie pas non plus que le rôle essentiel de notre Association, sa véritable raison d'être, est d'encourager les études grecques en France ; aussi, entre des travaux d'une science égale, elle accorde une attention particulière à ceux où se rencontre, avec la sûreté de la méthode et la solidité du savoir, un emploi de la science plus spécialement conforme à l'objet propre de notre Société.

Cette année, Messieurs, votre Commission n'a eu que l'embarras du choix. Plusieurs ouvrages d'un très-sérieux mérite ont passé sous ses yeux et ont attiré son attention. Mais je dois dire que deux d'entre eux se sont presque aussitôt imposés à ses préférences par la réunion de toutes les qualités auxquelles les conditions mêmes de nos statuts nous font une loi d'être particulièrement sensibles. Ces deux ouvrages sont le premier volume du *Dictionnaire des Antiquités grecques et latines*, de MM. Daremberg et Saglio, et la *Mythologie de la Grèce antique*, de M. Decharme. Votre Commission décerne à M. Saglio (qui dirige seul, presque depuis l'origine, la publication du *Dictionnaire*) le prix ordinaire de l'Association, et à M. Decharme, pour sa *Mythologie*, le prix Zographos, chacun d'une valeur de 1,000 francs.

C'est en 1873 que parut le premier fascicule du grand *Dictionnaire* dont un volume est aujourd'hui achevé. M. Daremberg en avait conçu la première pensée, mais la mort l'avait empêché de poursuivre son entreprise, et c'est M. Saglio qui dut remplir seul la tâche difficile de faire passer l'idée de M. Daremberg de l'état de projet à l'exécution. Une courte préface mise en tête du premier fascicule exposait le but et le plan de l'ouvrage.

Faire pénétrer le lecteur moderne dans les mille détails, si souvent obscurs, de la vie antique; lui expliquer non-seulement le sens littéral des mots, mais la nature des choses auxquelles ces mots correspondent, — institutions politiques, judiciaires et religieuses, usages domestiques, procédés des arts et des métiers, — faire revivre toutes ces choses non-seulement pour l'esprit, mais autant que possible pour les yeux, par un heureux choix de figures exactes et authentiques; et tout cela sous la forme la plus commode pour le lecteur, sous la forme d'un dictionnaire qui ait sur chaque point une réponse précise et toujours prête : c'est là une entreprise considérable par elle-même, mais qui le devient bien plus encore quand on la conçoit sur le plan si

vaste du nouvel éditeur, quand on veut faire d'un dictionnaire de ce genre, non-seulement un *mémento* commode à consulter, mais encore, grâce à l'étendue des informations, grâce à l'indication précise des sources et de la bibliographie, un précieux auxiliaire pour les recherches des savants eux-mêmes. « Nous nous sommes « efforcé, disait le nouvel éditeur, de faire un livre qui « fût pour tout le monde d'une lecture facile, une aide « pour tous ceux qui voudraient entrer dans les mœurs « antiques plus avant qu'on ne le fait dans les classes, « en même temps qu'un instrument de travail pour « ceux qui s'occupent particulièrement de l'antiquité. » Et, en finissant, M. Saglio ajoutait : « Au moment où « un livre paraît, un auteur consciencieux ressent plus « vivement les difficultés de l'œuvre qu'il a entreprise et « en voit mieux les imperfections. Celle-ci doit subir à « son tour les critiques ; nous les appelons ; qu'on veuille « bien nous les adresser dans le même esprit qui nous « a constamment dirigé, c'est-à-dire avec le sincère « désir d'être utile et de servir la science. » Les critiques, que M. Saglio appelait de si bonne grâce, lui ont été épargnées à peu près complètement. En revanche, les éloges ne lui ont pas manqué. Dès l'apparition du premier fascicule, les recueils les plus autorisés, le *Journal des Savants,* la *Revue archéologique,* la *Revue critique,* signalèrent l'importance de l'œuvre nouvelle, et sa supériorité marquée sur les autres travaux du même genre. Le public a été du même avis que la critique, et les premières livraisons de l'œuvre encore inachevée sont déjà parvenues à leur deuxième édition. J'ai à peine besoin d'ajouter que la bonne opinion provoquée par les débuts de l'entreprise a été confirmée par les cinq fascicules qui ont suivi. Le seul reproche qu'on ait plusieurs fois adressé à l'œuvre de M. Saglio, celui de paraître trop lentement, n'était que l'expression flatteuse de l'impatience avec laquelle le public savant ou simplement curieux des nobles études attendait chaque nouvelle livraison de ce

grand travail. Ce jugement de l'opinion générale est la meilleure justification de celui que votre Commission des prix me charge aujourd'hui, Messieurs, de vous faire connaître. Loin d'avoir à le motiver davantage, nous aurions plutôt à prévenir le reproche d'avoir fait attendre trop longtemps à cet important ouvrage le prix de notre Association. Mais si votre Comité, Messieurs, depuis longtemps attentif aux mérites du *Dictionnaire* de M. Saglio, ajournait une décision certaine, c'était avec la confiance que l'achèvement d'un premier volume viendrait bientôt offrir à l'Association des Études grecques une occasion particulièrement favorable pour dire publiquement tout le bien qu'elle en pensait.

En décernant le prix de l'Association à M. Saglio nominalement, votre Commission des prix n'a pas, d'ailleurs, mis en oubli la part très-efficace qui revient, dans l'honneur de cette œuvre collective, à tant de collaborateurs distingués, dont plusieurs même sont parmi les plus éminents de nos confrères. Mais elle n'a pas cru non plus que ce concours si utile, si indispensable, dût affaiblir à ses yeux les titres personnels de celui qui, depuis plusieurs années, avec autant de dévouement que de savoir, avec une persévérance que ne rebutent ni les difficultés matérielles, ni les contrariétés de toute sorte qu'une pareille tâche traîne toujours après elle, imprime à l'œuvre commune une direction constante et habile.

Le *Dictionnaire des Antiquites*, selon la déclaration expresse qu'en fait M. Saglio dans la préface, laisse de côté la mythologie. Les noms des dieux et des héros, et à plus forte raison leurs légendes, ne s'y rencontrent que dans la mesure où cela était rendu nécessaire par la présence d'articles consacrés à leurs cultes ou à leurs fêtes, aux objets de toute sorte qui offrent quelque représentation figurée de ces personnages divins ou semi-divins. C'est cette lacune volontaire du *Dictionnaire des Antiquités* que le livre de M. Decharme, par une coïnci-

dence pleine d'à-propos, se trouve combler dorénavant de la manière la plus heureuse. La *Mythologie de la Grèce antique* est, en effet, consacrée à raconter et à coordonner toutes ces poétiques légendes que l'imagination de la race hellénique avait accueillies ou créées en nombre si considérable, et qui sont la matière par excellence de presque toutes les formes de l'art grec.

Le premier objet d'un traité sur la mythologie est de rassembler ces légendes, d'en présenter un exposé méthodique et détaillé. Ce travail, même après tant de publications analogues, reste long et difficile pour qui veut, comme l'auteur du présent livre, toujours recourir aux sources, et, sans négliger les recherches des modernes, toujours contrôler leurs assertions.

Ce n'est là pourtant que la moindre partie de l'œuvre imposée à l'auteur d'un pareil livre. « La mythologie « grecque, ainsi que le dit très-bien M. Decharme, ne « peut plus être aujourd'hui pour nous ce qu'elle était « pour les contemporains de Boileau, un froid catalogue « de divinités mortes, un simple répertoire d'allégories et « de figures. » Le sens profond de l'histoire, l'intelligence des manières de sentir et de penser qui ne sont plus les nôtres, le besoin de retrouver et de comprendre, sous les mots et sous les formes de la littérature ou de l'art, moins l'application de je ne sais quelles règles *à priori*, que l'inspiration sincère et changeante de certaines âmes humaines et de certaines époques, tous ces besoins nouveaux de notre temps, qui ont transformé l'étude du passé, ont aussi modifié l'esprit dans lequel il convient d'aborder l'étude des mythologies. La mythologie d'un peuple, comme son langage, comme l'ensemble de ses institutions et de ses mœurs, est un des éléments offerts à la curiosité scientifique des modernes pour suivre, à travers ses manifestations partielles et successives, l'histoire même de la pensée humaine. Nous ne pouvons plus nous contenter de voir dans les mythes des figures de rhétorique, ou nous en tenir aux explications superficielles

de l'Évhémérisme. Nous sommes obligés de chercher l'explication des faits mythologiques, et de reconnaître en même temps, presque à chaque pas, combien l'explication cherchée est souvent obscure et fuyante, combien ces faits plongent profondément par leurs racines dans les ténèbres soit des âges sans histoire, soit de la psychologie humaine la moins consciente et la moins accessible à l'observation directe. De là mille difficultés. Une mythologie qui n'expliquerait rien des mythes antiques resterait absolument au-dessous de l'attente excitée aujourd'hui par ce genre de recherches. Et, d'autre part, une mythologie qui prétendrait tout expliquer, qui dans ces obscurités croirait toujours voir clair, qui ne saurait pas se résigner à douter ou même à ignorer tout à fait, qui n'aurait pas la crainte salutaire des théories tranchantes et des systèmes rigoureux, une telle mythologie risquerait de compromettre, par l'abus des affirmations, même les parties les plus solides de ses recherches. C'est entre ces deux excès que M. Decharme a voulu se tenir : « Les personnes, dit-il, qui sont versées « dans la mythologie comparée, nous trouveront sans « doute trop timide; celles qui sont étrangères à cet « ordre d'études, et les esprits rigoureux qui n'admet- « tent aucune assertion qui ne soit appuyée de preuves « indiscutables, nous accuseront de témérité. »

On voit assez par là quel esprit de mesure et de prudence a inspiré le travail de M. Decharme. Le meilleur moyen, d'ailleurs, en toute matière, d'être prudent à bon escient, c'est de savoir avec exactitude quels systèmes ont été déjà proposés pour expliquer les faits qu'on veut étudier à son tour. L'histoire des opinions est l'introduction nécessaire aujourd'hui de presque toute étude approfondie sur un sujet quelconque de l'antiquité. C'est par là que débute M. Decharme. Il expose d'abord en abrégé les systèmes de ses prédécesseurs, ou plutôt les principes qui ont inspiré ces divers systèmes; et, en rendant justice à chacun d'eux, de même qu'en les cri-

tiquant sur les points où ils lui semblent criticables, M. Decharme indique de la meilleure manière le point de vue qu'il adopte personnellement. Il ne se croit pas tenu, d'ailleurs, de les rabaisser, et ses propres lecteurs n'en seront que plus disposés à reconnaître et à louer tout ce qu'il y a de mérite dans la conception et la rédaction d'un livre si solide, si au courant de la science, si agréable en outre par la simplicité élégante du style, et enfin d'une utilité si manifeste.

Ce caractère d'utilité pratique, Messieurs, est, avec la solidité du savoir, une qualité commune aux deux ouvrages aujourd'hui couronnés par l'Association. Votre Commission se plaît à la signaler, et à y voir une justification tout à fait décisive de son choix. Quoi de plus propre, en effet, à encourager les études grecques en France, que des ouvrages où l'érudition la plus sûre s'applique à des recherches d'un intérêt aussi général que celles qui font l'objet de ces deux livres? Quoi de plus capable de faire connaître et goûter la Grèce antique, que des travaux destinés à répandre une vive et abondante lumière sur tout l'ensemble de ses mœurs, de ses croyances, de ses conceptions religieuses ou poétiques? Quoi de plus convenable en outre à l'état même de nos études en France, que ces œuvres de vulgarisation sans doute, mais de vulgarisation savante, dans lesquelles on trouve, à côté de certaines vues nouvelles et originales dont l'intérêt n'a pas besoin d'être signalé, une synthèse habilement faite des idées si nombreuses, si difficiles à la fois et si nécessaires à bien connaître, que les efforts multipliés des savants ont accumulées de nos jours sur des sujets de grande importance? Nous ne pouvons que souhaiter à nos concours, Messieurs, de retrouver prochainement une pareille fortune, et d'avoir souvent l'occasion de rendre justice à des ouvrages aussi dignes que ceux-ci d'obtenir la reconnaissance du public et des travailleurs.

PRIX DÉCERNÉS PAR L'ASSOCIATION

DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES

EN 1878.

CONCOURS GÉNÉRAL DES LYCÉES ET COLLÈGES DE PARIS ET DE VERSAILLES.

Rhétorique. Puech (Pierre-Marie-Aimé-Joseph), élève du lycée Louis-le-Grand.
Seconde. Defrance (Robert-Edgar), élève du lycée Charlemagne.
Troisième. Morand (Léon-Hippolyte), élève du lycée Louis-le-Grand.

CONCOURS ACADÉMIQUES.

Académie de Douai. Courcout (François-Paul), élève de seconde du lycée d'Amiens.
— *de Paris.* Jamot (Paul), élève de 3e du lycée de Reims.
— *de Dijon.* Flogny (Camille), élève de 3e du lycée de Troyes.

PUBLICATIONS REÇUES PAR L'ASSOCIATION

DANS LES SÉANCES D'AVRIL 1878 A MARS 1879.

N. B. La provenance n'est pas indiquée lorsque la publication offerte est un don de l'auteur.

BARET (Paul). — Essai historique sur la prononciation du grec. Thèse pour le doctorat. Paris, 1877, in-8.

L'auteur a fait don, en outre, à l'Association, de la partie encore disponible de l'édition de cet ouvrage.

BIKÉLAS (D.). — Les Grecs au moyen âge; traduction par Émile Legrand. Paris, Maisonneuve, 1878, in-12.

BOURQUIN. — Oppien de Cilicie, poème des Halieutiques; Oppien de Syrie, poème des Cynégétiques; traduction française. Coulommiers, 1877, in-8.

CAMPOS LEYZA (Et. de). — Clef de l'interprétation hébraïque; analyse étymologique des racines de cette langue. Paris, E. Leroux, 1878, gr. in-8.

— Analyse étymologique des racines de la langue latine. *Id.*, *ibid.*, gr. in-8.

CARAPANOS (Constantin). — Dodone et ses ruines; texte et planches. Paris, Hachette, 1878, 2 vol. gr. in-4.

CORDELLA (A.). — La Grèce sous le rapport géologique et minéralogique; rapport à la commission centrale de la Grèce pour l'Exposition universelle de 1878. Paris, 1878, in-8.

— Même ouvrage, en langue grecque.

COROMILAS. — Catalogue des livres imprimés en Grèce depuis 1868 jusqu'en 1877. Athènes, 1878, 2 vol. in-8.

COUGNY (Edm.), pour la Société de l'Histoire de France. Γαλλικῶν συγγραφεῖς ἑλληνικοί. Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules, t. I (Géographie), 1878. Paris, libr. Renouard, Loones successeur, in-8.

CROISET (Maurice). — Le Nigrinus, épisode de la vie de Lucien (Extr. des Mém. de l'Acad. des sc. et lettres de Montpellier), 1877, gr. in-4.

Daremberg et Saglio. — Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines. 6e fascicule (C A E — C A S). Paris, Hachette, 1879, gr. in-4, fig. (Don de l'éditeur.)

Decharme (P.). — Mythologie de la Grèce antique. Paris, Garnier frères, 1879, gr. in-8, fig.

Delpech (Henri). — Un dernier mot sur la bataille de Muret, avec trois plans topogr. Montpellier, 1878, in-8.

Dozon (Aug.). — Manuel de la langue chkipe ou albanaise. Paris, 1878, in-8.

Eichthal (G. d'). — Les deux mondes. Paris, 1836, in-8.

Eliade Bezanos. — Lettre politique de M***, traduite du grec. — La question d'Orient et la grande idée hellénique. Athènes, 1878, in-8.

Estournelles (Bon Paul d'). — La Vie de province en Grèce. Paris, 1878, in-12.

Fialon (Eug.). — Saint Athanase. Étude littéraire, suivie de l'apologie à l'empereur Constance et de l'apologie de sa fuite, traduites en français. Paris, Thorin, 1877, in-8.

Heldreich (Th. de). — La Faune de la Grèce; 1re partie, animaux vertébrés. Athènes, 1878, in-8.

Huit (Ch.). — De l'Authenticité du Parménide. (Thèse.) Paris, Thorin, 1873, in-8.

— De priorum Pythagoreorum doctrina et scriptis disquisitio (Thèse.) *Id.*, *ibid.*, in-8.

Humbert. — Édition classique de la 1re philippique de Démosthène. 1878, in-12.

Hyperidis (G. C.). — Ἀλέξιος Σπάνος. Smyrne, 1878, in-8.

— Βυζαντιακὰ καὶ νεοελληνικὰ ἀνάλεκτα. Smyrne, n° 3, in-8.

Lamarre (Cl.) et Mis de Queux de Saint-Hilaire. — La Grèce et l'Exposition de 1878. Paris, Delagrave, 1878, in-12.

Lambros (Sp. P.). — Λόγος εἰσιτήριος εἰς τὸ μάθημα τῆς ἑλληνικῆς ἱστορίας κτλ. Athènes, 1878, in-8.

— Collection de romans grecs, en prose et en vers, publiés d'après les manuscrits de Leyde et d'Oxford. Paris, 1879, in-8.

Livadas (Th.) — Ἀλεξάνδρου Μαυροκορδάτου τοῦ ἐξ ἀποῤῥήτων ἐπιστολαὶ ρ'. Trieste, 1879, in-4.

Mansolas (A.). — La Grèce à l'Exposition universelle de Paris. Notions statistiques. Catalogue des exposants. Athènes, 1878, in-8.

— Il Raja, poesia. *Id.*, 1876, in-8.

Martinelis (Georges). — Οἱ Ἥρωες τοῦ Μαυροβουνίου. Les héros du Montenègre. Ode avec traduction française. Corfou, 1878, in-8.

— Ὁ Διακονάρης, poésie. *Id.*, 1876, in-8.

Peridis. — Dictionnaire italien-grec et grec-italien. 2 vol. in-12.

Queux de St-Hilaire (M[is] de). — Des syllogues grecs en Orient et en Europe, et du progrès des études littéraires dans la Grèce de nos jours. (Extr. de l'Annuaire, année 1877.) Paris, 1878, in-8.

— Nouvelles lettres françaises inédites de Coray à M. Prevost de Genève. (Extr. de l'Annuaire.) Paris, 1878, in-8.

Rangabé (Cléon) — Ἰουλιανὸς ὁ παραβάτης, ποίημα δραματικὸν εἰς μέρη πέντε. Athènes, 1877, in-8.

Riant (C[te] P.). — Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ. Genève, 1878, 2 vol. in-8.

Ruelle (Ch.-Ém.). — Deux textes grecs anonymes concernant le canon musical, publiés et traduits. (Extr. de l'Annuaire, 1878.) Paris, Baur, 1878, in-8.

Saffray (M[lle] Blanche de). — La Grèce à l'Exposition, poésie. Vire, 1878, in-8.

Sathas (Constantin). — Κρητικὸν θέατρον. Venise, 1879, in-8.

— Ἱστορικὸν δοκίμιον περὶ τοῦ θεάτρου καὶ τῆς μουσικῆς τῶν Βυζαντίνων. Venise, 1879, in-8.

Sauger (le p. P.). — Traduction d'Alex. M. Karalis. Ἱστορία τῶν ἀρχαίων δούκων καὶ τῶν λοιπῶν ἡγεμόνων τοῦ Αἰγαίου πελάγους. Hermopolis de Syra, 1878, in-8.

Semitelos (D.). — Σχόλια Πινδάρου πατμιακά. Athènes, 1875, in-8.

Stamatiadis. — Φθογγολογία τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης. 1878, in-8.

Steyn Parvé (D. J.). — Organisation de l'instruction primaire, secondaire et supérieure, dans le royaume des Pays-Bas. (Pour la Commission royale néerlandaise de l'Exposition universelle de 1878.) Leide, 1878, in-8.

Synvet (A.). — Les Grecs de l'empire ottoman, étude statistique et ethnographique. Constantinople, 1878, in-8.

Tipaldo Foresti (P.). — Biografia di G. Tipaldo Cefaleno. Venise, 1877, in-8.

Tombasis (Alex. G.). — La Grèce sous le point de vue agricole (pour la Commission centrale de l'Exposition universelle de 1878.) Athènes, 1878, in-8.

Triantafilli (C.). Nuovi Studi su Nicolo Macchiavelli : « il Principe ». Venise, 1878, in-8.

Vast (Henri). — Étude historique et littéraire sur Bessarion. Paris, 1879, in-8.

Zannoubios. — Ἱερὰ κατήχησις. Athènes, 1873, in-12.

— Ἱερὰ ἱστορία, 2[e] éd. Athènes, 1878, in-12.

Exposition universelle de 1878. Grèce. Catalogue descriptif des produits de l'exploitation des mines et de la métallurgie. Athènes, 1878, in-8.

— Catalogue des eaux minérales de Grèce. Paris, 1878, in-8.
— Catalogue officiel. Liste des récompenses. Paris, 1878, in-8.

PÉRIODIQUES

échangés avec les publications de l'Association
pendant l'année 1878-79.

Paris.

Polybiblion.
Revue critique.

Athènes et Paris.

Bulletin de correspondance hellénique publié par l'École française d'Athènes.

Athènes.

Actes de la Société archéologique d'Athènes.
Compte rendu annuel du Syllogue pour la propagation des lettres grecques.
Actes du Syllogue d'enseignement.
Le Parnasse.
Le Byron.
Ἀθήναιον.
Ἑστία (le Foyer).
L'Éphéméris.
L'Hora.
Le Journal des savants.

Zante.

Corinna.

Trieste.

Clio.
Nea Himera.

Braïla.

Les Syllogues.

Constantinople.

Recueil du Syllogue littéraire hellénique de C. P.
Le Néologos.
La Thrace.

Smyrne.

L'Homéros.
Le Bion.

Alexandrie.

Le Sérapéum.

Sont offerts pour être donnés en prix, au nom de l'Association, aux lauréats du concours général des lycées de Paris et de Versailles et à ceux des concours académiques, deux exemplaires des ouvrages suivants :

1° Les Œuvres d'Isocrate, traduites en français par le duc de Clermont-Tonnerre, 3 vol. gr. in-8;

2° Les Œuvres de Démosthène, traduites en français par Plougoulm, 2 vol. gr. in-8. (Dons anonymes.)

M. Kossos, statuaire, a fait don d'une statue d'Homère.

RAPPORT

DE

LA COMMISSION ADMINISTRATIVE.

Messieurs,

La Commission administrative a l'honneur de vous soumettre les comptes de l'exercice 1878-1879 et de vous présenter le budget du présent exercice.

D'après le résultat du précédent compte, et en dehors des fonds consolidés, c'est-à-dire des obligations du chemin de fer de l'Ouest et des obligations du chemin de fer du Midi, à la garde de la Société générale, et de la rente de 500 francs 3 0/0, donnée par Mme veuve Deville, dont l'inscription est dans les mains du trésorier; l'actif de la Société se composait des trois premiers articles de l'état des recettes qui suit :

COMPTE DU 20 AVRIL 1878 AU 10 AVRIL 1879

Recettes.

Solde, au 20 avril 1878, du compte de l'Association avec la Société générale	8,420 91
Encaisse du trésorier....................	4 70
Encaisse de l'agent bibliothécaire..........	92 10
Intérêts bonifiés par la Société générale....	33 05
Coupons des obligations (juillet 1878 et janvier 1879)	1,978 78
A reporter.	10,529 54

Report.	10,529 54
Cinq trimestres de la rente Deville (y compris avril)	625 »
Subvention du ministère de l'Instruction publique	500 »
Don de l'Université d'Athènes	400 »
Souscriptions pour *Monuments grecs*	200 »
Donations	1,700 »
Solde du compte des médailles	124 60
Solde du compte des publications	1,119 60
Cotisations perçues jusqu'au 10 avril 1879	5,060 »
Total des recettes	20,258 74

Dépenses.

Publication de l'*Annuaire*	3,891 50
— des *Monuments grecs*	1,368 85
Impressions diverses	150 »
Prix Zographos	1,000 »
Prix de l'Association	1,000 »
Prix dans les lycées	279 15
Indemnité de l'agent bibliothécaire	1,000 »
Envoi des *Annuaires* et des *Monuments*	462 »
Local de la rue Jacob (trois termes de loyer, contributions, assurances, service)	562 »
Service à l'École des Beaux-Arts	128 »
Voitures et commissions	128 65
Frais de correspondance	111 75
— de bureau	161 85
— de reliure et d'acquisition de livres	209 »
— de recouvrement	34 65
Encaisse de l'agent bibliothécaire	248 55
Encaisse du trésorier (y compris une traite de 650 francs sur Marseille, au 15 mai 1879)	513 35
Droit de garde, chèques timbrés, etc., à la Société générale	16 35
Total des dépenses	11,265 65

Les recettes ont donc été de.......	20,258 74
Les dépenses de.................	11,265 65
La différence de.....	8,993 09

est représentée par la somme égale, formant au 10 avril 1879 le solde actif du compte de l'Association avec la Société générale.

Il suit de là que l'actif net de notre Association, au 10 avril 1879, indépendamment des fonds consolidés en obligations de chemins de fer et en rente française 3 0/0, se compose des valeurs disponibles suivantes :

A la Société générale.............	8,993 09
Entre les mains du trésorier (y compris la traite de 650 fr.)........	513 35
Entre les mains de l'agent bibliothécaire........................	248 55
Au total, de....	9,754 99

Mais il faut distinguer, dans cette somme : 1° ce qui appartient au fonds spécial des *Monuments grecs;* 2° ce qui appartient à l'Association, en dehors de ce fonds spécial.

Une faute de calcul avait fait porter, dans le précédent compte rendu, au 20 avril 1878, le fonds des *Monuments grecs* à 5,505 fr. 31. C'était 10 francs de trop.

Il n'était, en réalité, que de....................	5,495 31
Les souscriptions de MM. Ocher de Beaupré et Coromilas l'ont augmenté de..........................	200 »
Soit..................	5,695 31

Report.....		5,695 31
Les dépenses ont été de :		
Impressions (par Chamerot)..........	748 75	
Photographie (par Edmunds)........	20 10	
Gravures (par MM. Dubouchet et Jacquet)...........................	600 »	
	1,368 85	
A déduire le contingent de l'Association............................	500 »	
Reste........... ..		868 85
Le fonds spécial des *Monuments grecs,* au 10 avril 1879, est de..................................		4,826 46

Si, maintenant, du total de la somme disponible s'élevant à..................................	9,754 99
on déduit le montant du fonds spécial des *Monuments grecs*..................................	4,826 46
Il reste pour l'excédant, applicable aux dépenses ordinaires de l'Association.........................	4,928 53

Il convient, à présent, de comparer ces résultats positifs avec les prévisions du budget, que la Commission administrative avait présenté et qui avait été adopté pour l'exercice 1878-1879.

La prévision, en recettes, n'avait été que 12,391 fr. 18. Elle aura dépassé 15,000 francs en faisant abstraction, comme de raison, du fonds spécial des *Monuments grecs*.

Ce résultat satisfaisant provient, pour la plus grande partie, de ce que le budget n'avait fait aucune prévision, ni pour les donations, ni pour le produit des médailles et des publications. Il y avait, de ces deux derniers chefs, des comptes spéciaux à régler, dont le résultat a été avantageux; c'est ce qui ne saurait se reproduire, dans la même proportion, à l'avenir. Les donations ont produit 1,700 francs, parce que onze de nos Sociétaires d'Odessa ont trouvé plus commode, pour eux et pour

nous, de devenir donateurs. On ne saurait s'attendre à un résultat semblable pour les années prochaines. Il y a même à noter que, par suite de ce changement de qualité, si les donations ont été plus considérables, la perception des cotisations proprement dites a nécessairement diminué. Le budget avait, de ce chef, une prévision de 6,000 fr. La réalisation n'a été que de 5,060 francs.

Il est vrai qu'il nous reste un arriéré considérable sur les cotisations de 1877 et 1878.

Nous sommes, en effet, très-gênés pour nos recouvrements par une circonstance, qui ne devrait être qu'accidentelle et qui tend à devenir habituelle. Nous voulons parler du retard dans la publication de l'*Annuaire*. Il importerait de faire cette publication au moins six mois plus tôt. Il faut bien se dire qu'une cotisation arriérée est toujours d'un recouvrement incertain.

Nos prévisions de dépenses avaient été de 9,950 francs. Elles n'ont pas été dépassées, si l'on fait encore, comme de raison, la déduction des dépenses à la charge du fonds spécial des *Monuments*. Cependant il n'avait été porté, pour la publication de l'*Annuaire*, que la somme de 3,000 francs, et il a été dépensé de ce chef près de 3,900 francs. La Commission administrative persiste à penser qu'il conviendrait de se renfermer dans les limites du crédit de 3,000 francs. Heureusement la prévision de dépense pour les autres articles avait été portée au *maximum*, de sorte que, sur l'ensemble, il n'y a pas eu de déception.

Nous avions l'honneur de vous dire, il y a un an, qu'un budget de 10,000 francs nous paraissait devoir être, pour quelques années, le budget normal des dépenses de l'Association. Nous ne pourrons, en effet, considérer notre établissement comme reposant sur des bases parfaitement solides, que lorsque la rente de notre capital fondé couvrira la dépense des prix que nous distribuons, de l'indemnité de notre agent bibliothécaire et de notre local; lorsqu'enfin nous n'aurons à compter sur

nos cotisations que pour les frais de nos publications et nos autres dépenses variables.

Conformément à ces observations, nous allons avoir, Messieurs, l'honneur de vous soumettre un projet de budget pour 1879-1880, sur les mêmes bases que celles qui ont servi à établir le budget de l'exercice 1878-1879.

Budget de 1879-1880.

Recettes.

1° La somme restant disponible après le prélèvement du fonds spécial des *Monuments*	4,928	53
2° Coupons de juillet 1879 et de janvier 1880 des obligations de Chemins de fer.................. ...	1,978	78
3° Une année de la rente Deville..	500	»
4° Don du ministère de l'Instruction publique.....	500	»
5° Don de l'Université d'Athènes.................	400	»
6° Cotisations.............................. ..	6,000	»
Total des recettes prévues....... .	14,307	31

Dépenses.

1° Frais d'impression, de brochage et de rédaction bibliographique de l'*Annuaire* de 1879........	3,000	»
2° Contingent de l'Association pour les *Monuments grecs*....................................	500	»
3° Frais d'envoi et de distribution de l'*Annuaire* et des *Monuments*	600	»
4° Impressions diverses.........................	200	»
5° Indemnité de l'agent bibliothécaire............	1,000	»
6° Local et service rue Jacob, contributions, assurances	800	»
7° Service à l'École des Beaux-Arts.............	200	»
8° Prix Zographos............................	1,000	»
9° Prix de l'Association..	1,000	»
A reporter.	8,300	»

	Report..	8,300 »
10° Prix dans les lycées...........		300 »
11° Frais de reliures et acquisitions de livres......		200 »
12° Frais d'agence..............		600 »
(Frais de bureau, de correspond., de voitures, etc.)		
13° Frais de trésorerie.....................		200 »
14° Imprévu...........		400 »
	Total des dépenses prévues........	10,000 »

Balance.

Prévisions du budget des recettes................	14,307 31
— — des dépenses...........	10,000 »
Excédant prévu....	4,307 31

L'expérience de l'année qui vient de s'écouler nous permet de considérer ce chiffre d'excédant comme un *minimum*.

Nous pourrions, d'après cela, penser à faire un placement de deux ou trois mille francs pour augmenter notre fonds consolidé. Mais il n'y a pas une concordance assez bien établie entre le mouvement de nos recettes et celui de nos dépenses, pour qu'il soit prudent de diminuer le fonds disponible.

Il n'y a pas de présomption à espérer qu'il en pourra être autrement l'année prochaine.

Les Membres de la Commission administrative,

CHASSANG, DIDION, G. D'EICHTHAL, CH. JOURDAIN, LAPERCHE.

Le Trésorier,

Émile PEPIN-LEHALLEUR.

SOUSCRIPTION

POUR LA

PUBLICATION DES MONUMENTS GRECS

A MESSIEURS LES MEMBRES

DE

L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE.

Nos confrères sont témoins des sacrifices que nous faisons depuis six ans pour mettre chaque année sous leurs yeux quelques beaux ouvrages de l'art grec, dont les reproductions, exécutées par des artistes habiles, ont obtenu le suffrage de tous les connaisseurs. Malgré les dépenses qu'entraînent toujours les publications de ce genre, le *Comité de l'Association* désire que les fascicules de nos *Monuments grecs* puissent toujours être envoyés, comme l'Annuaire, à tous les Membres de l'Association, sans aucun changement de prix dans la cotisation annuelle de 10 francs.

En conséquence, le Comité a résolu de s'adresser à la générosité déjà éprouvée des Membres de l'Association, et d'ouvrir une souscription permanente et toute volontaire, à l'effet de former peu à peu un fonds de réserve pour le dessin et la gravure des planches. Il recommande vivement cette souscription à tous ceux de nos confrères qui s'intéressent au développement de cette partie de notre œuvre.

Les conditions de la souscription sont les suivantes :

ARTICLE PREMIER.

La souscription pour les *Monuments grecs* est fixée au minimum de 100 francs une fois versés.

ART. 2.

Les souscripteurs recevront le titre de *Membres Fondateurs pour les Monuments grecs;* leurs noms formeront une liste à part, qui sera imprimée sur la couverture de chaque fascicule de notre publication archéologique.

ART. 3.

S'il y a des renouvellements de souscription, ils seront indiqués sur cette liste par la mention des années où la souscription aura été renouvelée.

ART. 4.

Les souscriptions qui dépasseraient le chiffre de 100 francs seront naturellement l'objet d'une mention spéciale dans le rapport annuel du trésorier.

ART. 5.

L'argent produit par les souscriptions formera un fonds de réserve, dans lequel on ne pourra puiser que sur une demande de la *Commission archéologique* et sur un vote favorable du Comité.

LE COMITÉ DE L'ASSOCIATION.

NOTA. — Les souscriptions devront être adressées à M. Ruelle. agent-bibliothécaire de l'Association, École des Beaux-Arts, 14, rue Bonaparte.

MÉMOIRES ET NOTICES

SOCRATE

ET LE

DIALOGUE SOCRATIQUE

PAR M. É. EGGER

« Jansénius, disait M. Saint-Marc Girardin, fonda une secte dont peut-être il n'était pas. » Ce mot spirituel ne pourrait-il pas s'appliquer sérieusement au rôle de Socrate dans la littérature grecque? L'homme étonnant qui fut le maître de tant de philosophes illustres n'a laissé aucun écrit de sa main. Platon, dans le *Phèdre* (1), lui attribue même une certaine répugnance pour l'usage de l'écriture : c'est dans sa bouche qu'il met un charmant récit sur l'invention de cet art par l'Égyptien Theut, et il tire de ce récit les plus ingénieuses déductions contre la

(1) *Phèdre*, t. VI, p. 121 de la trad. de Platon de M. Cousin. Comparer sur ce sujet notre mémoire sur l'introduction du papyrus en Grèce, à la suite de l'*Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*, page 485.

science humaine ainsi fixée sur le papier et dans les livres. Et pourtant Socrate a fondé, non-seulement une méthode philosophique, mais une littérature. Nous voudrions mettre en lumière ce fait singulier, qui n'a pu échapper aux historiens de la philosophie, mais qui, sous un certain point de vue, n'a pas obtenu toute l'attention qu'il mérite (1).

Et d'abord, constatons que, d'après le témoignage unanime des anciens (2), Socrate, en effet, n'écrivit aucun livre. Durant sa captivité, il versifia quelques-uns des apologues qui circulaient sous le nom d'Ésope ; un des disciples qui assistèrent à ses derniers moments atteste, dans le *Phédon* de Platon (3), que le vieux philosophe, sous l'inspiration d'un dieu, composa au moins le commencement d'un hymne à Apollon. Mais aucun de ces petits et tardifs essais ne fut conservé, et il est probable que Socrate lui-même ne chercha en les composant qu'une distraction à ses loisirs durant l'intervalle qui sépara sa condamnation de sa mort; de même qu'alors aussi il s'exerçait à dire par cœur et à réciter en musique des vers de Stésichore, « pour apprendre encore quelque chose avant de mourir » (4). D'ailleurs, il n'était pas besoin, en ce temps, d'être poète pour écrire en vers une ou deux jolies pages. Aristote, qui nous a laissé dans sa *Poétique* une si magistrale esquisse des principes et des règles de cet art, s'était peut-être lui aussi essayé à écrire en vers. Il nous est parvenu sous son nom et sous le titre de *Péplos* un petit recueil de distiques lapidaires qui montre quelque facilité à exprimer sous forme métrique des souvenirs de la fable ou de l'histoire. On con-

(1) Voir, sur ce sujet, J. Bake, *Scholica Hypomnemata,* 2e vol., n° I. *Disputatur de ortu Dialogi Socratici deque ejus imitatione.* Leyde, 1839, in-12.

(2) V. Chaignet, *Vie de Socrate.* Paris, 1868, in-12, p. 1 et 274.

(3) *Phédon,* chap. IV.

(4) V. Ammien Marcellin, XXXIII, 4, dont le témoignage est judicieusement discuté par M. Chaignet, *Vie de Socrate,* page 274.

naît et on cite souvent, avec trop d'éloges, selon nous, son *Hymne à la Vertu*, qui n'est guère qu'une page pleine d'idées banales en vers tels que tout homme d'esprit pouvait les écrire dans un siècle où la langue poétique des Grecs s'était assouplie et enrichie par le travail des Eschyle, des Sophocle, des Aristophane, des Simonide et de tant d'autres. Peu importe donc que Socrate ait ou n'ait pas été quelquefois un assez habile versificateur. Il n'importe pas davantage que l'on tienne pour authentique ou non la tradition d'après laquelle, fils d'un modeste sculpteur, Socrate aurait dans sa jeunesse exécuté un groupe des trois Grâces (1) sous lequel on lisait son nom. Ce nom d'ailleurs était assez commun chez les Athéniens, et le philosophe pouvait avoir eu des homonymes. Mais, de la rareté même de tous ces témoignages et de l'incertitude de ces traditions, on peut justement conclure que Socrate pratiqua très peu les arts dont il étudia la théorie avec une si pénétrante finesse.

En prose, on ne connaît sous son nom que les sept lettres qui figurent dans la collection dite des *Lettres socratiques*. Mais aucun critique sérieux n'a essayé jusqu'ici d'en défendre l'authenticité ; elles ne renferment que des faits maintes fois attestés ailleurs, des sentiments et des idées d'une banalité qui laissent voir la main d'un faussaire. Les relations épistolaires devaient être rares au siècle de Périclès. Le papier était alors très coûteux, ce qui gênait fort le commerce de la vie privée (2). On sait d'ailleurs que Socrate ne quitta presque jamais Athènes, et qu'il eut ainsi moins d'occasions de correspondre par écrit avec ses amis et sa famille. Seulement on peut croire que, de bonne heure, les rhéteurs dans leurs

(1) Voir les témoignages réunis et discutés par M. Chaignet, *Vie de Socrate*, page 17.

(2) Voir, dans nos Mémoires d'histoire ancienne et de philologie, n° 6, p. 135, *Note sur le prix du papier au temps de Périclès*, 1863.

écoles donnèrent pour sujet d'exercice à leurs élèves, comme cela se fait encore de nos jours pour des personnages célèbres, des lettres de Socrate à tel ou tel de ses contemporains. Comme initiateur en philosophie, l'importance du rôle de Socrate domine de si haut tous ces douteux souvenirs qu'il est inutile de les examiner longtemps et d'en discuter la valeur.

Nous serions plus curieux de savoir à quelle date de sa longue vie il commença à se faire l'instituteur volontaire de tant de disciples. Il est certain que vingt-trois ans avant sa mort, lorsque Aristophane dirigea contre lui dans la comédie des *Nuées* tant de bouffonneries mordantes (et nous savons qu'Aristophane ne soutint pas seul cette guerre de la comédie contre Socrate), il était déjà en possession d'une grande popularité; déjà probablement, comme plus tard au temps où Platon nous le représente, on l'écoutait, on le suivait, à la ville, à la campagne; il se formait chaque jour autour de sa personne des groupes d'auditeurs séduits par le charme de sa parole, curieux de s'instruire et surtout d'apprendre par son exemple la méthode des recherches philosophiques. Ce devait être vraiment un incomparable spectacle que celui d'Athènes dans les années qui précèdent la guerre du Péloponnèse et durant cette orageuse période de la lutte des Athéniens et de leurs alliés avec les peuples ligués contre eux sous l'autorité de Lacédémone. S'ils vainquirent souvent avec gloire, souvent aussi ils subirent de cruelles défaites, et, dès le début de la guerre, un fléau terrible, la peste, s'ajouta aux épreuves où était engagée la fortune de l'orgueilleuse République. Il semble pourtant que ni les guerres au dehors, ni les agitations intérieures, ne ralentirent les efforts et la fécondité du génie athénien pour toutes les productions de la littérature et de l'art : les plus beaux monuments de l'Acropole, les chefs-d'œuvre de la sculpture, ceux de la tragédie et de la comédie se multiplièrent durant ce quart de siècle comme si Athènes eût joui alors de toute

la sécurité d'une vie prospère (1). Socrate reflète pour sa part cette sérénité merveilleuse du génie athénien : soldat quant il le fallait, membre du Conseil des Cinq-Cents, aussi ferme dans l'orage des discussions politiques que dans les camps et sur les champs de bataille, sa pensée ne se détourne jamais des plus hauts intérêts de la morale publique ou privée, des plus austères méditations de la philosophie, et ce que l'on a justement appelé son apostolat paraît se continuer sans détour et sans interruption jusqu'au jour où la haine de ses ennemis le fit succomber devant un tribunal. Or, ce long enseignement, par sa forme familière, s'imprima si vivement dans l'esprit de nombreux disciples qu'il devint l'origine d'un genre d'écrits dont Socrate se trouvait avoir fourni l'exemple sans avoir jamais songé à en donner les règles.

Aristote, dans son livre aujourd'hui perdu *sur les Poètes*, et, d'après lui probablement, le compilateur Favorinus nommaient un certain Alexamène de Styra ou de Téos, personnage inconnu d'ailleurs, comme l'inventeur du dialogue *socratique* (2). D'autres attribuèrent le premier exemple d'un écrit philosophique en forme de dialogue au célèbre Zénon d'Élée (3), qui vint à Athènes vers le milieu du ve siècle avant notre ère et qui par conséquent ne peut à aucun titre être rangé dans la grande famille des élèves de Socrate. Zénon d'Élée, étant le premier maître de la philosophie dialectique ou disputative, a pu, en effet, écrire, sous forme d'entretiens à plusieurs personnages, quelques parties de sa doctrine. Mais, à vrai dire, il ne faut pas chercher l'inventeur de ce genre de composition : le premier qui rédigea sous forme de dialogue une discussion sur des matières de philosophie ne songea pas même à rien inventer : il écrivit comme il

(1) Voir, dans la *Revue des cours littéraires* de 1870 (22 octobre), notre leçon sur *la Littérature à Athènes pendant la guerre.*

(2) Athénée, XI, p. 505 B.

(3) Diogène Laërce, III, 48.

avait philosophé : il se représenta discutant des problèmes philosophiques en compagnie d'esprits curieux, associés avec lui à la recherche du vrai ; et Socrate a donné si longtemps et avec tant d'autorité l'exemple d'un enseignement par la conversation qu'il est naturel de le considérer comme le principal créateur du dialogue auquel son nom reste ainsi justement attaché.

Plus d'un témoignage nous autorise à expliquer les choses de cette façon. Selon Diogène Laërce (1), Xénophon rédigea les *Mémorables* d'après des notes qu'il avait prises au temps où il se mêlait aux entretiens de son maître ; ainsi faisait de son côté le cordonnier Simon, lorsque Socrate était venu discuter dans sa boutique (2). Les *Mémoires* de Xénophon sur Socrate ne sont le plus souvent qu'une rédaction, écrite sans ordre et avec une certaine négligence, de ces entretiens sur les matières les plus diverses : politique, morale, théorie de l'art, etc. Le *Banquet* et l'*Économique* du même auteur, quelque date qu'il leur faille d'ailleurs assigner, marquent un nouvel effort et comme un second degré dans la rédaction des entretiens de Socrate. Au cordonnier Simon, les anciens attribuaient trente-trois dialogues (3) du même genre, qui probablement n'avaient pas un grand mérite littéraire ; on en attribuait d'autres à Eschine, dit le Socratique, à Antisthène, à Euclide, à Phédon (4). Quelques-uns des dialogues de Simon et d'Eschine figurent peut-être aujourd'hui, on l'a conjecturé sans invraisemblance (5), parmi les ouvrages que les manuscrits nous

(1) Livre II, 48. Peu importe ici de savoir à l'aide de quelle écriture plus ou moins abréviative ces notes avaient pu être prises.

(2) Diogène Laërce, II, chap. XIII, § 122-123.

(3) Diogène Laërce, *ibid.*

(4) Diogène Laërce, II, § 64, qui rapporte là-dessus un témoignage de Panétius.

(5) Fischer : *Æschinis Socratici Dialogi tres,* Lipsiæ, 1786 ; Bœckh, *In Platonis Minoem,* Halle, 1806, in-8, et *Simonis Socratici ut videtur Dialogi quatuor,* Heidelberg, 1810, in-8.

ont transmis sous le nom de Platon. Ce dernier, continuateur ingénieux et hardi, plutôt que simple interprète de la philosophie de son maître, a naturellement éclipsé tous ceux qui employaient autour de lui la même méthode dans l'exposition des théories philosophiques. La bibliographie chez les anciens n'avait pas tous les moyens d'exactitude dont elle dispose aujourd'hui (1). Beaucoup d'ouvrages circulaient dans le public sans nom d'auteurs ou sous des noms supposés. L'analogie des sujets a dû souvent faire grouper autour de l'œuvre de Platon des opuscules composés par des imitateurs de second ou de troisième ordre. Il serait sans doute intéressant de pouvoir faire exactement la part d'un Simon ou d'un Eschine dans la collection des petits dialogues dits platoniques; mais, à moins de découvertes que l'on ne peut guère plus espérer (2), la critique ne réussira pas à marquer nettement dans cette riche collection le point où s'arrête la main de Platon et où commence la main de ses médiocres rivaux. D'ailleurs, c'est un principe dangereux, en de telles matières, que d'écarter de l'héritage d'un grand écrivain tout ouvrage qui ne semble pas digne de son talent. Il faut permettre au génie de descendre quelquefois un peu au-dessous de lui-même.

Quoi qu'il en soit, à cet égard, l'apparition des dialogues socratiques doit être considérée comme un véritable évènement dans l'histoire de la littérature et, en particulier, de la philosophie grecque.

(1) Voir notre mémoire sur *Callimaque considéré comme bibliographe,* dans l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques, 1876.

(2) Il est bon néanmoins de considérer, à cet égard, le témoignage, si imprévu pour nous, de l'épicurien Philodème, qui, dans son livre sur l'Économie domestique, retrouvé parmi les papyrus d'Herculanum, attribue formellement à Théophraste la partie considérée jusqu'ici comme la plus authentique des *Œconomica* d'Aristote. Qui sait si les mêmes papyrus ne nous réservent pas quelques découvertes du même genre?

Les écrits philosophiques antérieurs à l'école de Socrate peuvent se partager en deux classes principales. La première comprend les poèmes de Xénophane, de Parménide et d'Empédocle, où la philosophie ne rompt pas ouvertement avec les mythes religieux et rend au moins à la poésie des vieux âges un dernier et presque involontaire hommage, en lui empruntant encore sa langue et sa forme métrique. La seconde classe est celle des prosateurs comme Philolaüs, comme Héraclite et Anaxagore, qui ne recherchèrent aucun agrément particulier de style et ne se proposèrent que l'expression la plus exacte de leurs pensées. Entre ces deux familles semble se placer Démocrite, à qui les anciens font honneur d'un style abondant et coloré d'une certaine poésie (1). Mais ces diverses écoles d'écrivains ont toutes un caractère commun : philosopher était, pour chacun de ces maîtres, un exercice tout personnel de son génie; leur pensée tantôt s'enveloppait, comme chez Empédocle, sous une large draperie poétique et affectait des airs de prophétie obscure, tantôt repoussait toute séduction de langage et arrivait à la même obscurité par la recherche des formules abstraites, trouvant d'ailleurs dans l'insuffisance d'une prose encore à ses débuts mainte difficulté d'expression dont notre philosophie moderne ne peut se faire une idée dans les conditions si différentes où elle se développe. En tout cas, soit par intention, soit sans le vouloir, la philosophie antésocratique resta une œuvre presque fermée à l'intelligence populaire; elle ne s'adressa guère qu'à des disciples choisis, à un auditoire d'école; la tradition nous représente même l'école de Pythagore comme une sorte de couvent où un petit nombre d'initiés était soumis à une règle de vie austère (2). Socrate vint changer le cours et les traditions

(1) Cicéron, *Or.* 20, 67. Cf. *de Or.* I, 11, 49.

(2) Voyez Chaignet : *Pythagore et la philosophie pythagoricienne*, Paris, 1873, in-8, 1er vol., 1re partie, chap. IV, p. 97-154.— Krische :

de l'enseignement philosophique. On a répété mainte fois, d'après un mot célèbre de Cicéron, qu'il fit descendre la philosophie du ciel sur la terre (1). Il serait aussi juste de dire qu'il la fit sortir de l'étroite enceinte des écoles et qu'il l'ouvrit, par la variété familière de ses leçons, à une publicité qu'elle n'avait pas encore connue. Mainte excitation du dehors venait seconder ce mouvement. Athènes était alors la capitale intellectuelle de la Grèce; par la liberté de ses institutions, par le grand nombre des fêtes où elle conviait tous les amis de l'art et de la science, elle multipliait pour Socrate les occasions de rencontrer, dans les cérémonies religieuses, dans la maison des riches citoyens, les Hippias, les Gorgias, les Protagoras, tous ces fastueux sophistes qui promenaient à travers la Grèce le charme de leur parole brillante et de leurs doctrines plus ou moins sceptiques. Chacune de ces rencontres, chacun de ces entretiens mettait l'esprit ingénieux de Socrate et sa raison exigeante de vérité rigoureuse aux prises avec les théories les plus diverses. Discuter devint ainsi presque sa seule manière d'enseigner, et, comme il discutait toujours en plein air ou tout au moins devant des assemblées où les ignorants se mêlaient aux savants, son langage prenait naturellement les formes et les tons les plus divers, sa logique s'exerçait à tous les procédés. S'il ne trouvait pas toujours la lumière, du moins il la cherchait toujours, et pour cela il avait besoin de parler le langage le plus intelligible à des auditeurs si différents d'éducation et de savoir. Le rhéteur Fronton a décrit, dans une excellente page (2) qu'on ne saurait trop rappeler, cet art de familiarité séduisante où se retrouvent les plus délicates qualités de l'atticisme.

De Societatis a Pythagora in urbe Crotoniatarum conditæ scopo politico commentatio, Gœttingue, 1830, in-4.

(1) *Tusc.* V, 4. Cf. *Acad.* I, 4, § 15.

(2) Fronton : *Lettres à Marc-Aurèle,* III, xv, p. 79, de l'édition de Rome, 1823.

De l'atticisme, avons-nous dit; ce mot si connu de la critique littéraire mérite d'être défini d'une façon particulière au point de vue où nous sommes placés. L'atticisme en philosophie, c'est l'emploi élégant, mais toujours familier, d'un dialecte devenu alors le dialecte le plus populaire de la Grèce et qu'avait perfectionné le travail des meilleurs esprits, depuis un demi-siècle, en tous les genres de littérature. Il offrait dans Athènes un caractère particulier. Ailleurs, le dialecte des grands écrivains était un langage demi-artificiel, un style d'école. Pindare n'écrivait pas en son dialecte natal, qui était le béotien; Hérodote et Hippocrate n'écrivaient pas non plus en leur dialecte natal, qui était le dorien. Pindare s'était formé à son usage une langue surtout dorique et spécialement appropriée à l'esprit religieux de sa poésie; Hérodote s'était fait Ionien, à l'imitation des autres logographes; l'école hippocratique suivait une tradition du même genre. Athènes était la seule ville où le dialecte national, c'est-à-dire l'attique, fût l'unique langue de tous les poètes et de tous les prosateurs nés sous son heureux climat (1). Assurément on y devait sentir, dans la conversation journalière, la différence d'un simple bourgeois, d'un homme du peuple et d'un lettré; mais cette différence était moins grande que dans tout autre pays de la Grèce. Une certaine égalité du bon goût en toute chose s'établissait entre les diverses classes des citoyens. Le théâtre, la poésie lyrique, la peinture, l'architecture, la statuaire, multipliant pour les oreilles et pour la vue d'excellents modèles de l'art, habituaient tous les esprits à une délicatesse de sentiments et de langage qui rapprochait les classes d'une population, d'ailleurs peu nombreuse, malgré les inégalités de la fortune et de l'instruction. Jusque dans sa vie privée, jusque dans ses repas, l'Athénien était jaloux d'une cer-

(1) Voir, dans nos *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie*, n° 1, sur Polémon, le voyageur archéologue, p, 55 et suiv.

taine mesure d'élégance (1), et l'atticisme était pour lui comme une seconde forme du patriotisme. Socrate fut, à cet égard, un Athénien par excellence; il avait toutes les qualités qui pouvaient attirer et retenir autour de lui un nombreux auditoire d'amis et de disciples. Athènes semble vivre tout entière, et comme en raccourci, dans cette famille socratique. La philosophie y prend un air d'aisance et de confiance aimable qu'elle n'eut jamais dans les écoles d'un Héraclite, d'un Pythagore ou d'un Zénon. On a conservé bien peu de pages authentiques de ces célèbres penseurs, et les analyses que nous donnent de leurs doctrines des écrivains plus récents en reproduisent rarement les formules littérales. Mais tout ce qui nous reste d'eux laisse voir un effort laborieux du langage, une sorte de pédantisme involontaire bien fait pour écarter la foule et pour décourager les hommes que le maître n'avait pas appelés au secret de son enseignement. Les néologismes n'y sont pas rares, et souvent ils sont d'une obscurité qui semble calculée pour cacher aux profanes les mystères d'une pensée quelque peu égoïste. Au contraire, l'enseignement socratique, tel que nous le présentent Xénophon et Platon, respire l'esprit d'une philosophie libéralement ouverte à tous, et tour à tour descendant aux vérités les plus humbles ou s'élevant aux abstractions les plus sublimes. Quelle est, au juste, la part du maître lui-même dans l'éblouissante richesse de doctrines et de discussions que nous offre le dialogue socratique chez Platon? C'est ce que nul ne peut dire aujourd'hui avec précision. Toutefois on n'y saurait méconnaître les caractères généraux et l'influence pénétrante de leçons que le génie d'un disciple a sans doute agrandies, mais où se conservent fidèlement les traits d'une évolution qu'on doit appeler décisive dans l'histoire de la philosophie et de la langue grecques.

(1) Voyez Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis,* chap. xx et chap. xxv, tableaux qui n'ont pas encore vieilli, malgré la date déjà ancienne de cet ouvrage.

On dit que Platon avait rapporté de Sicile les *Mimes*, espèce de comédies en prose, de Sophron, qu'il en faisait ses délices et qu'il para plus d'une fois son style des grâces du dialogue sicilien. Épicharme, le maître de Sophron, est même allégué comme un des auteurs que Platon aurait eus sous les yeux et qui lui auraient suggéré, soit pour le fond, soit pour la forme, quelques pages de ses dialogues (1). Rien n'empêche de le croire. Rien n'empêche non plus d'admettre que la comédie attique, à son tour, surtout la comédie Moyenne, moins vive ou, si l'on veut, moins violente dans sa verve que la comédie des vieux âges, ait fourni çà et là aux philosophes socratiques quelques modèles de discussion aimable et piquante. Déjà, chez Aristophane même, dans une pièce où Socrate est tourné en ridicule, son personnage ne nous amuse-t-il pas sans offenser le bon goût, en nous exposant la prétendue découverte du genre des noms et la manière de mesurer le saut d'une puce? Un esprit aussi ouvert que celui de Platon a dû, comme on l'a dit plus tard de Molière, prendre son bien partout où il le trouvait. Son art d'écrivain ne lui est pas, pour cela, moins personnel, et la méthode du dialogue philosophique ne relève pas moins du maître par excellence en dialectique.

Ainsi le dialogue philosophique, même perfectionné d'après quelques modèles voisins et quelques conseils accessoires, reste une véritable création de l'école de Socrate. Une fois introduit dans la littérature, il y demeura comme un genre classique, par un effet naturel de la tradition littéraire. Nous ne savons guère ce qu'il fut chez Aristote (2) et chez les autres successeurs de

(1) Diogène Laërce, III, 16, 18. Quant aux Ἰωνικοὶ λόγοι de Xénarque, dont l'indication se trouve dans Suidas au mot Σωτάδης, il est trop difficile d'en déterminer le caractère pour que nous puissions y voir le moindre rapport avec les dialogues de Platon.

(2) Voyez cependant les fragments qui en restent dans les collections de Heitz et de Rose, et les dissertations suivantes : *Die Dia-*

Platon. Toutes les œuvres des écoles qui suivirent ces deux maîtres sont perdues aujourd'hui ou ne nous sont connues que par de courts fragments; et il faut descendre jusqu'aux imitations latines qu'en a faites Cicéron, pour y trouver un reflet de la méthode socratique. Après Cicéron, Plutarque et Lucien nous aident à renouer la chaîne des auteurs grecs de dialogues philosophiques, chaîne qui ne sera jamais tout à fait rompue, même durant le moyen âge. Mais, ni Cicéron, ni Plutarque, ni Lucien, ni les sophistes ou les docteurs chrétiens ne nous rendent cette fleur de naturel et d'exquise élégance qui caractérise le dialogue platonique. Lucien n'est pas un *attique* proprement dit, c'est un *atticiste*, chez qui le style comme la pensée laisse partout sentir le raffinement et l'effort. Plutarque, à la bonne grâce de son esprit, mêle une abondance de souvenirs érudits qui gênent et alourdissent un peu ses meilleures pages. Quant à Cicéron, un seul trait suffit à montrer quelle différence le sépare de Platon, dans la conception de ses dialogues. Il prépare, pour la mise en scène de ses personnages, des préambules (*proœmia*), il s'en est fait un cahier (*est mihi liber proœmiorum*) où il puise tantôt un morceau tantôt un autre, qui doit briller en tête de tel ou tel dialogue, mais qui n'y tiendra, le plus souvent, par aucun lien naturel; aussi lui arrive-t-il une fois (c'est lui-même qui nous l'a naïvement raconté) de coudre, sans s'en apercevoir, le même *proœmium* au début de deux dialogues différents (le dialogue *de Gloria* et le troisième livre des *Academica*). Il faut que son éditeur et ami Atticus l'aide à réparer cette maladresse (1). Y a-t-il un seul dialogue platonicien, j'entends de ceux qui ont quelque importance,

loge des Aristoteles, von J. Bernays, Berlin, 1863, in-4.— Bywater : *Aristotle's Dialogue, « on Philosophy »*, extrait du vol. VII du *Journal of Philology*.

(1) Cic. ad Att., XVI, 6... *Agnovi erratum meum. Itaque statim novum proœmium exaravi, tibi misi. Tu illud desecabis, hoc agglutinabis.*

où au contraire la mise en scène ne soit intimement unie au sujet philosophique? L'imitation peut produire une œuvre brillante; quelquefois même elle peut atteindre à une sorte d'originalité. Cicéron en est l'exemple en quelques-uns de ses dialogues, surtout dans ses trois livres de l'*Orateur;* mais les modèles gardent leur caractère vraiment original. La vie de Socrate et son enseignement représentent toute une phase de l'esprit grec; le talent du disciple qui les peint et les idéalise exprime aussi une phase de l'art grec dont rien désormais ne pouvait reproduire la beauté native.

DE L'ART ÉGYPTIEN

ET

DE L'ART ASSYRIEN

QU'IL EST NÉCESSAIRE DE LES ÉTUDIER

POUR SE PRÉPARER A L'ÉTUDE

DE L'ART GREC ET DE SES ORIGINES

Leçon d'ouverture du cours d'archéologie professé à la Faculté des lettres de Paris, en 1877-78

PAR M. GEORGES PERROT

I

Quelques-uns d'entre vous, Messieurs, se souviennent peut-être encore des idées et des vues que nous exposions, lorsque, il y a deux ans, nous avions l'honneur d'inaugurer, à la Sorbonne, l'enseignement de l'archéologie (1); or, il y a, nous ne nous le dissimulons pas, une

(1) Cette première leçon du cours a été publiée dans le numéro du 20 mai 1876 de la *Revue politique et littéraire*.

contradiction au moins apparente entre le programme que nous tracions alors et les études qui nous ont occupés jusqu'ici. Le seul enseignement archéologique qui fût à sa place en Sorbonne, disions-nous, c'est l'étude de l'art grec et romain ; ici, ce que nous devons nous proposer avant tout, c'est de faire connaître, c'est de faire aimer sous un aspect nouveau le génie de ces peuples dont les œuvres littéraires commencent au collège l'éducation de notre esprit, dont la langue, les lettres et l'histoire s'enseignent dans les chaires voisines de celle que nous venions d'être appelé à remplir. Les pensées et les sentiments que la Grèce et Rome ont exprimés par la parole et qu'elles nous ont transmis par l'écriture sont au fond les mêmes que les pensées et les sentiments qui ont été traduits par leurs artistes en formes vivantes ; seul, le mode d'expression diffère. C'est là une vérité qui risque de paraître presque banale à ceux qui ont suivi les progrès de nos études et qui en connaissent les méthodes. On l'a pourtant bien longtemps méconnue, et, aujourd'hui même, on n'en tient que bien peu de compte dans la pratique. Cette vérité, nous avons maintenant à la faire pénétrer dans tous les esprits cultivés, à la leur rendre assez familière pour que l'influence de ces recherches et de ces découvertes se fasse sentir avec le temps, jusque dans notre enseignement secondaire. Quelques pas ont été déjà faits dans cette voie ; il a été inséré dans les programmes universitaires des questions qui touchent à l'histoire des arts, et surtout il a été mis entre les mains de nos élèves des livres, tels que cet excellent *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, dont nous ne saurons jamais assez de gré à la grande maison de librairie qui en a conçu le plan, et à M. Edmond Saglio, qui s'est dévoué tout entier à cette œuvre lente et pénible. Ce n'est, d'ailleurs, là qu'un commencement ; bien des années encore s'écouleront avant que la science archéologique soit sortie de l'enceinte, trop étroite et trop fermée, des sociétés savantes et des académies, avant

que l'on ait appris à lire la langue des monuments figurés comme on lit celle des livres immortels, fils des mêmes races et des mêmes siècles. C'est à hâter ce moment que nous devons consacrer ici tous nos efforts ; nous croirons n'avoir pas perdu nos peines si, en étudiant avec vous l'architecture, la sculpture et la peinture grecques, nous réussissons à vous donner du génie hellénique une idée qui soit tout ensemble plus large et plus précise, qui embrasse plus d'objets et qui, pourtant, présente des lignes et des contours plus arrêtés. Ce que nous prétendons, c'est arriver à saisir, tout au fond de l'âme antique, dans l'identité de leur principe et la diversité de leurs manifestations, les facultés et les énergies secrètes d'où sont nées les œuvres des poètes et des prosateurs classiques aussi bien que celles des Ictinos, des Phidias et des Zeuxis.

C'était par ces réflexions que je vous expliquais, il y a deux ans, comment et pourquoi un ministre sorti de nos rangs, M. Wallon, avait tenu à honneur d'introduire, dans nos facultés des lettres, un enseignement qui jusqu'alors n'y avait pas eu droit de bourgeoisie. Je n'ai point changé d'avis à ce sujet ; je comprends toujours de la même manière les devoirs et la tâche du professeur d'archéologie en Sorbonne, et cependant j'ai passé deux années entières à étudier avec vous l'art de l'Égypte, celui de l'Assyrie et celui de la Perse. Tout en me suivant dans ces régions lointaines, au-delà des bornes du monde classique, plus d'un parmi vous a pu se demander pourquoi je sortais ainsi de la route que je m'étais tracée à moi-même, pourquoi je n'entrais pas tout d'abord dans le vif de mon sujet, tel que je l'avais moi-même compris et défini dès le premier jour. Il me sera facile de répondre à ces doutes et à ces objections ; si j'ai pu paraître manquer à la lettre de ce programme que votre bienveillance avait approuvé, je ne m'en suis écarté que pour rester plus fidèle à l'esprit qui me l'avait dicté. C'est ce que je m'attacherai d'abord à vous faire

canton détourné et d'un accès difficile, dans une île inabordable. Est-ce ainsi que les choses se sont passées?

Tout au contraire, vers l'époque à laquelle remontent ses plus lointains souvenirs, nous la trouvons établie en plein bassin oriental de la Méditerranée, dans une péninsule qui, toute voisine de l'Asie, semble se détacher de l'Europe pour s'avancer au-devant de l'Afrique avec le cortège d'îles qui l'entourent et la précèdent. Entre la côte d'Asie et la péninsule, ici des détroits que traverse le bras d'un vaillant nageur, là de nombreuses îles, en vue l'une de l'autre, qui semblent inviter les moins hardis à se lancer sur cette route qu'elles jalonnent; on dirait ces cailloux que la main du paysan jette au milieu du ruisseau, quand le pied ne saurait le franchir d'un bond; en sautant de l'un à l'autre, on a bientôt gagné la rive opposée.

La race grecque, par la situation de la région où elle apparaît, se trouve donc ainsi rapprochée des empires d'Égypte, d'Assyrie et de Médie, maîtres des côtes de la Méditerranée orientale; en même temps, le caractère péninsulaire et insulaire de presque toute la contrée qu'elle habite, ainsi que le nombre considérable de ses colonies attachées à toutes les côtes comme autant de navires à l'ancre, voilà des conditions qui multiplient singulièrement pour elle la surface de contact, qui rendent cette surface bien plus étendue. Pour la Grèce, ce n'est pas seulement sur une frontière que peut se faire, comme pour tel autre peuple, l'échange des idées et des procédés; étant presque partout île et côte, elle est partout frontière, partout ouverte, partout sensible à l'influence de l'étranger. Elle est toute tournée vers le dehors; pas de ces épaisseurs de pays fermé qui peuvent rester longtemps closes au passage des marchandises et des idées.

La Grèce étant ainsi située, il ne pouvait pas ne point arriver que, le jour où les populations qui l'habitaient s'éveilleraient et sortiraient de la barbarie, elles ne re-

çussent de l'Orient si voisin des germes féconds, des exemples, des modèles, des procédés, qu'elles n'absorbassent point, passez-moi l'expression, ces germes par tous les pores. Ce qui avait déjà été trouvé, pourquoi la Grèce prendrait-elle la peine de l'inventer à nouveau, de recommencer le travail dès le début, avec toutes ses lenteurs, tous ses tâtonnements?

Ne valait-il pas mieux prendre l'œuvre commune au point où elle était parvenue et se servir, pour aller plus loin, de ce que d'autres avaient déjà trouvé? L'homme va toujours au plus pressé; dès qu'un plus instruit lui enseigne quelque procédé qui peut améliorer sa vie et favoriser la satisfaction de ses besoins et l'expression de ses idées, il ne perd pas son temps à le critiquer, il s'en empare aussitôt; il l'applique d'abord tel qu'on le lui a transmis, puis ensuite il l'améliore dans le détail, il le perfectionne à l'épreuve, avec les années et l'expérience.

Aussi, plus l'étude du passé fait de progrès, plus on arrive à reconnaître quel fonds de vérité contiennent ces antiques traditions, ces vieilles légendes qui nous montrent, à leur manière et dans leur langue, l'influence de l'Égypte, de la Syrie, de l'Asie-Mineure s'exerçant sur la Grèce. Pour ne parler que de ce qui nous occupe ici, pour nous placer et rester sur le terrain de la plastique, l'historien de l'art, à mesure qu'il porte plus de précision dans ses recherches et que, par la multiplication des voyages et des fouilles, il a sous les yeux un plus grand nombre d'éléments de comparaison, à mesure que les formes sont représentées par des dessins plus exacts et qu'elles sont mieux définies, l'historien de l'art reconnaît dans l'art grec plus de *survivances,* c'est-à-dire un plus grand nombre de formes, de motifs, d'éléments qui avaient été inventés et déjà employés pendant des siècles par des civilisations antérieures. Il reconnaît aussi que les Grecs ont emprunté à ces prédécesseurs à peu près tout ce que l'on peut appeler la partie industrielle

de l'art, les procédés de la métallurgie, de la céramique, l'art de souffler le verre, de tisser et de broder les tapis et les étoffes, d'assembler la pierre, etc. La Grèce doit à ses prédécesseurs l'outillage matériel de la civilisation et la manière de s'en servir; elle leur doit ce que l'on peut appeler *l'alphabet de l'art.*

Pourtant l'art grec, — nous aurons sans cesse l'occasion de le montrer quand nous en serons arrivés à l'étudier en lui-même, — est profondément original; il est supérieur à tout ce qui l'a précédé, il a seul mérité de devenir et de rester classique, c'est-à-dire de fournir un ensemble de règles susceptibles d'être transmises par l'enseignement. En quoi consiste cette supériorité? Comment s'explique cette originalité? C'est ce que nous aurons à expliquer; mais, pour arriver à faire ressortir les différences, il faut que nous commencions par étudier l'art de ces peuples à l'école desquels s'est mise la Grèce, dont elle a été l'héritière et la continuatrice. Pour saisir, pour définir dans l'art grec ce qui est vraiment grec, ce qui appartient en propre à l'art grec, il est indispensable que nous commencions par étudier les éléments étrangers en remontant au milieu où ils se sont produits, aux civilisations qui les ont vus naître; il faut que nous saisissions l'esprit de ces civilisations, que nous en atteignions l'âme même et le génie, que nous voyions d'où elles sont parties et où elles sont arrivées, où elles se sont arrêtées. Sans entrer dans le détail, nous devons arriver à nous faire une idée exacte de leur valeur et de l'esprit qui les animait, nous devons, dans le domaine de la plastique, dresser leur inventaire.

C'est ce besoin qui explique la méthode suivie l'an dernier dans ce cours. Nous n'avons pas étudié l'Égypte, l'Assyrie, la Perse, pour elles-mêmes; nous nous sommes donc gardé d'entrer dans le détail et d'épuiser la matière. C'est toujours les yeux fixés sur la Grèce que nous avons poursuivi la route qui nous a conduits des bords du Nil à ceux du Tigre et de là sur le plateau de l'Iran, de

Memphis et de Thèbes à Babylone et à Ninive, de Ninive à Ecbatane, Persépolis et Suse.

III

C'est par l'Égypte que nous devions commencer; nous avons rappelé, ce qui ne fait plus doute aujourd'hui pour personne, que l'Égypte était l'aînée de notre civilisation, l'aïeule des nations; déjà constituée plus de trois mille ans avant notre ère, elle a eu trente siècles de vie indépendante, et son culte, sa langue et son art se sont encore prolongés jusque sous les maîtres perses, grecs et romains, jusqu'à la fin du troisième siècle après Jésus-Christ. C'est là un phénomène sans exemple dans l'histoire; nous en avons signalé l'intérêt et l'originalité.

En abordant l'étude de l'art égyptien, nous avons eu à écarter une opinion qui, toute répandue qu'elle soit, n'en est pas moins inexacte et fausse: celle de l'immobilité de l'art égyptien, expliquée par la théocratie. Nous avons protesté contre ce préjugé d'abord au nom des lois de l'histoire; tout est dans le devenir, tout change en nous et autour de nous. Il n'y a pas d'exemple d'un peuple qui ait pu se soustraire à cette loi du développement organique.

Nous avons ensuite montré par des faits, par l'étude même des monuments égyptiens, que les choses ne s'étaient point passées comme les présentait le préjugé vulgaire; dès que l'on étudie d'un peu près l'art égyptien, on y distingue des différences sensibles entre trois grandes périodes d'art qui correspondent à trois grandes périodes de l'histoire politique. Nous avons indiqué les traits qui caractérisent l'art naturaliste et sincère de l'ancien empire, qui le séparent de l'art grandiose et puissant, mais déjà plus conventionnel, du nouvel empire; nous avons marqué comment, à son tour, l'art saïtique se distingue par une certaine élégance un peu molle qui lui est propre.

Ceci posé, nous sommes entrés dans une rapide étude de l'art égyptien, et voici le résultat de nos recherches. L'architecture égyptienne est plus préoccupée qu'aucune de celles que nous aurons à étudier d'obtenir une solidité à toute épreuve, de vaincre et de défier le temps. Ainsi s'expliquent et le choix de ses matériaux et le choix de ses formes, le goût qu'elle a pour la disposition pyramidale. C'est une architecture en pierre qui fait un grand usage du support lapidaire; elle emploie partout la colonne; par là, elle semble annoncer l'architecture grecque et avoir pu lui fournir des modèles; mais nous avons insisté sur les différences essentielles qui séparent la colonne égyptienne de la colonne grecque, le temple égyptien du temple grec; nous avons montré comment l'Égypte, malgré l'ampleur et la beauté de ses constructions religieuses, n'était pas arrivée à la conception du *module,* c'est-à-dire d'un rapport constant entre les diverses parties de l'édifice. Les temples égyptiens ont des dimensions, ils n'ont pas de proportions; ils n'ont pas cette unité que donne au temple grec la *cella*, la maison du dieu, centre et partie principale de l'édifice, à laquelle toutes les autres se subordonnent. Quant à la décoration, sans entrer dans le détail, nous avons signalé en Égypte l'usage de cette *polychromie* que nous retrouverons partout dans l'art antique, et nous en avons expliqué la nécessité par l'intensité de la lumière du midi.

Dans la sculpture, l'art égyptien a débuté, à une époque très reculée, par un art libre et progressif qui a produit des chefs-d'œuvre et dont il semblait que l'on pût tout attendre; vous avez pu en juger même par le peu que nous possédons au Louvre des bas-reliefs et des statues de l'ancien empire; mais des causes, dont quelques-unes nous échappent, arrêtèrent cet essor. On peut signaler seulement, parmi ces causes, d'une part, les longues périodes de troubles et d'invasions étrangères qui viennent interrompre le développement de la civilisation égyptienne; de l'autre, la nature des matériaux

employés. Plus on va, et plus on a un goût exclusif pour les plus durs, qui ne se prêtent pas au travail du ciseau.

Arrêté par cet ensemble de circonstances, l'art égyptien se recommande par une science très avancée des proportions du corps humain; il arrive même à marquer très bien, dans la tête, le caractère individuel; mais, pour le reste, il se borne à une sorte d'ébauche abréviative, il ne prend pas à l'étude du corps humain et à la reproduction de ses beautés le genre d'intérêt qu'y trouve le sculpteur grec. Aussi garde-t-il jusqu'à la fin, alors même que l'habileté manuelle est poussée le plus loin, certaines conventions défectueuses qui gâtent ses œuvres même les plus achevées.

Quant à la peinture, nous n'avons pas eu longtemps à y insister. Il n'y a point eu, il est vrai, de peuple qui ait étendu plus de couleur sur des surfaces et qui ait même eu un sentiment plus juste que les Égyptiens de l'accord des tons; pourtant, ils n'ont jamais peint, au vrai sens du mot; ils n'ont jamais su marquer par la dégradation des couleurs la distance à laquelle les objets colorés sont censés être de l'œil du spectateur et la qualité de la lumière qui les baigne. Ils n'ont fait que de l'enluminure, mais ils l'ont faite d'une manière supérieure.

En Chaldée, surtout en Assyrie où les monuments sont mieux conservés, nous avons étudié un art qui remonte moins loin, du moins par les monuments qui nous en sont connus, que l'art égyptien, mais qui n'a pas des caractères moins tranchés. Les origines de l'art assyrien doivent être cherchées en Chaldée, dans la région voisine du golfe Persique; mais nous ne pouvons plus l'étudier, sur des monuments de grande dimension et d'une belle conservation, que dans la haute vallée du Tigre, en Assyrie, dans les ruines de Ninive et des palais qui en dépendaient.

Les caractères de l'architecture chaldéo-assyrienne s'expliquent surtout par les habitudes qu'elle a prises, dès le berceau, dans ces grandes plaines de la Babylonie

où manque la pierre. Le constructeur assyrien a la pierre sous la main ; il sait l'appareiller, et pourtant, par fidélité à d'anciennes traditions, peut-être surtout pour aller plus vite, il n'emploie guère la pierre que pour les soubassements et les revêtements. Le corps de l'édifice reste toujours construit en briques, et la brique cuite n'y entre même que dans des proportions restreintes. C'est la brique crue qui y joue le plus grand rôle, qui y forme l'épaisseur des murailles. Qu'en résulte-t-il? C'est que cette architecture, à sa base, a, par rapport à sa hauteur, un développement encore plus considérable qu'en Égypte; le chiffre qui exprimerait le rapport de l'épaisseur à la hauteur est ici encore plus élevé (un quart à un demi, quelquefois bien plus). Il en résulte aussi que la proportion des vides aux pleins, en élévation comme en surface, offre un caractère tout particulier; nous n'avons que peu de baies, dans des salles étroites et longues; partout domine la disposition en galeries, et ces galeries, croyons-nous, étaient couvertes par d'épaisses voûtes en pisé.

Dans un tel système de construction, la colonne semble n'avoir pas de place; on n'en a donc pas retrouvé une seule dans les ruines des grands palais. Pourtant on a découvert un ou deux chapiteaux, et les représentations architecturales qui se rencontrent sur les bas-reliefs suffisent à prouver que l'Assyrie a connu les supports lapidaires; le type lui en avait été fourni par les troncs de palmier encore aujourd'hui employés dans la construction des édifices privés d'un bout à l'autre de la basse Chaldée. D'ailleurs, elle n'a fait de ces supports lapidaires qu'un usage très secondaire; elle paraît ne s'en être servie que dans les bâtiments de petite dimension et peut-être au dernier étage de ses édifices, pour y supporter le comble de ces galeries hautes que l'on est amené, par divers indices, à restituer dans certaines parties des palais.

Quoi qu'il en soit, si la colonne joue ici un moindre

rôle qu'en Égypte, elle n'en est pas moins intéressante à étudier; à certains égards, la colonne assyrienne annonce et prépare mieux la colonne grecque que ne le fait la colonne égyptienne. Nous avons reconnu dans le chapiteau assyrien tous les éléments principaux dont se composera le chapiteau ionique; semblable est le mode de jonction avec l'entablement. Nous aurons plus tard à chercher par quelle voie ce type a pu se transmettre à la Grèce et y provoquer une adaptation, une imitation féconde; pour le moment, nous devions nous borner à signaler le fait comme l'une des données du problème que nous offrent à résoudre les origines de l'art grec.

C'est aussi par les conditions de la construction en argile que nous avons expliqué le caractère de l'ornementation assyrienne. A part certaines figures en haut-relief qui décorent les portes, toute cette ornementation n'a et ne pouvait avoir que le caractère d'un décor peint ou plaqué. Le pisé ne pouvait recevoir de moulures. L'ornementation ne fait pas, comme dans le temple égyptien ou grec, corps avec l'édifice; peinte sur enduit ou ciselée sur des appliques de bois, de métal ou de pierre, elle s'ajoute à l'édifice et s'en détache de même.

La principale ressource de cette décoration est dans la sculpture.

Nous y avons distingué :

1° Les figures en ronde-bosse;

2° Des figures composées dans un système tout particulier de haut-relief (portes et entre-deux des portes);

3° Les bas-reliefs (parois des cours et des salles).

Les statues sont très rares. Elles paraissent avoir été faites pour être adossées à un mur ou à un pilastre et n'être vues que par devant; le corps n'y a jamais toute sa rondeur, toute son épaisseur; il est toujours déformé par voie d'aplatissement. Ces statues sont la partie la plus faible de la statuaire assyrienne.

La seconde catégorie de monuments est formée par ces taureaux ailés, ces lions ailés ou copiés sur nature, ces figures de génies, dont le musée du Louvre et le musée britannique possèdent de si curieux échantillons. Nous avons essayé de deviner le sens que les Assyriens attachaient à ces figures; mais nous avons surtout insisté sur la convention très particulière qui a présidé à leur construction, sur ce mélange singulier des procédés du bas-relief et de ceux de la ronde-bosse au moyen duquel on a obtenu un très bel effet décoratif.

Les bas-reliefs proprement dits sont, d'ailleurs, la partie la plus intéressante et la plus variée de la sculpture assyrienne; ils occupent un espace considérable; il y en a 2,000 mètres environ dans le palais de Sargon, à Khorsabad. Nous les avons étudiés au point de vue des sujets traités et au point de vue de l'exécution. Au point de vue des sujets, ils ont un caractère tout historique. C'est le roi, toujours le roi, qui en est le sujet et le héros. Cette tapisserie de pierre n'est autre chose que l'illustration, le commentaire figuré des inscriptions qu'elle accompagne.

Pour ce qui est de l'exécution, nous y avons signalé des défauts analogues à ceux que présentaient les bas-reliefs égyptiens; mais nous nous sommes attachés surtout à faire ressortir les différences. Il y en a deux principales :

1. Le nu ne joue, pour ainsi dire, aucun rôle dans les bas-reliefs égyptiens. Le vêtement, sauf de rares exceptions, n'y laisse à découvert que le visage, l'avant-bras et la main, le bas de la jambe et le pied.

2. Le modelé assyrien est bien plus dur, bien plus ressenti, comme on dit en langage d'atelier, que le modelé égyptien.

Les Grecs avaient déjà remarqué que les Assyriens, les Mèdes, les Perses ne quittaient jamais leur habit; ces peuples avaient fini par regarder comme honteux pour un homme de se laisser voir dépouillé de ses vête-

ments (1). Nous avons cherché l'origine de ces habitudes dans le climat de la région qu'ils habitaient, climat à températures extrêmes et à variations brusques, où le vêtement est nécessaire pour défendre le corps contre les ardeurs du soleil en été, contre les subits refroidissements que de violents orages amènent aux changements de saison, surtout contre les froids de l'hiver. Ninive était dans le voisinage des hautes montagnes et à l'issue de vallées où s'engouffrait le vent du nord. L'artiste assyrien travailla donc surtout à rendre, par le jeu du ciseau, les détails de la draperie, la variété des étoffes et la finesse de leurs dessins; avec l'habileté qu'il y dépense, on sent à quels résultats il serait arrivé si le nu s'était offert à ses regards et à son imitation aussi librement qu'il s'offrait aux yeux de l'artiste égyptien et surtout de l'artiste grec.

La différence dans le caractère du modelé s'explique surtout par la nature de la matière qu'a presque constamment employée le sculpteur assyrien. La préférence accordée aux pierres dures avait conduit les Égyptiens à atténuer, à supprimer les détails; l'usage d'une pierre très tendre a conduit les Assyriens à les souligner, à les exagérer. L'albâtre se raye à l'ongle; le ciseau s'y enfonce presque comme le couteau dans du beurre; quelle tentation pour lui d'appuyer, d'insister, de marquer outre mesure tous ses effets, toutes ses intentions! C'est comme lorsqu'on écrit avec une plume d'oie un peu molle; même sans le vouloir, on est conduit à marquer, bien plus qu'avec une plume dure et fine, les pleins et les déliés. L'instrument guide en quelque sorte la main et l'entraîne.

Ce sont peut-être aussi les défauts de cette matière qui ont empêché les Assyriens de faire plus de statues. Des ouvrages comme les taureaux mitrés de Khorsabad n'au-

(1) Hérodote, I, 10, Platon, *Républ.* V, 3 (p. 452, c). Thuc., I, 6. Xénophon, *Hellén.* III, 4, 19.

raient pas été possibles, avec l'albâtre, en ronde-bosse pleine; les jambes se seraient écrasées sous le poids du corps. Il en aurait été de même d'une statue où les jambes auraient été écartées du tronc, où les bras auraient porté à faux. D'un bloc de cette pierre molle et comme fluide, allez donc tirer une figure semblable au Gladiateur combattant!

Détourné de l'étude attentive des formes par l'interposition perpétuelle de la draperie, le statuaire assyrien n'a même pas cherché ce dont l'égyptien avait toujours conservé le goût, l'exactitude dans la copie de la tête; non-seulement il n'a pas poursuivi la vérité du caractère individuel (à Ninive tous les rois se ressemblent), mais il n'a même pas essayé de rendre, ce qui est plus facile, des caractères de race très marqués et très sensibles. Dans les bas-reliefs de l'Égypte, on distingue très bien, à leurs traits, les Égyptiens, les nègres et les Sémites. Chez les Assyriens, ce n'est guère qu'au costume et à certains accessoires que se reconnaissent les peuples vaincus. Les sculpteurs ninivites n'ont guère que deux types : la tête barbue, la tête imberbe; ce second type revient trop souvent pour qu'on puisse toujours le considérer comme désignant des eunuques. C'est dans les têtes des rois et de leurs grands officiers qu'il faut chercher le type idéal de la race assyrienne, celui dans lequel cette race se reconnaît et s'admire. Il a de la noblesse, et se rapproche beaucoup de celui que l'on appelle d'ordinaire le type juif.

Où l'artiste assyrien a surtout montré ce dont il était capable, c'est dans la représentation de l'animal. Là son regard n'était pas gêné par le vêtement; il embrassait d'un coup d'œil toutes les formes de l'animal, il en voyait tous les muscles se tendre dans l'effort ou se relâcher dans le repos; aussi chacun des animaux qu'il introduit dans les scènes qu'il retrace est-il bien saisi dans l'originalité de sa forme propre et de ses mouvements particuliers. C'est le lion surtout qu'il a merveilleuse-

ment rendu dans ces tableaux de chasse qu'il a si fort multipliés; comme vérité d'attitude et de mouvement, certains lions assyriens n'ont pas été surpassés, ni par l'art grec, ni par aucun autre art (1).

Passant de la statuaire à la peinture, nous avons montré que la polychromie, dans un certain sens, était plus nécessaire encore à l'Assyrie qu'à l'Égypte. Avec ses grands plans verticaux et la pauvreté de ses saillies, l'architecture assyrienne ne pouvait se passer de la couleur pour éclairer et varier ses surfaces. La couleur y remplaçait les moulures presque absentes.

En Chaldée et en Assyrie, la peinture n'est, à proprement parler, comme en Égypte, que de l'enluminure. Elle ne connaît ni la perspective aérienne ni le clair obscur; elle ne procède que par teintes plates juxtaposées.

Elle s'offre à nous sous trois aspects principaux :

1° Émail ou couche de couleurs vitrifiées par le feu, qui revêt une des faces de briques cuites au four;

2° Peinture appliquée à froid sur un enduit préparé;

3° Peinture appliquée à froid sur les bas-reliefs.

Nous avons étudié ce qui reste des peintures obtenues par ces trois procédés; nous avons reconnu que si les Assyriens paraissaient avoir porté, dans la décoration de leurs édifices, cet instinct de la couleur qui distingue encore les peuples orientaux, qui fait encore la valeur de leurs tapis et de leurs étoffes, leurs décorateurs avaient été moins près d'être des peintres que ceux de l'Égypte; leurs fresques, autant que nous pouvons en juger par de faibles débris, étaient d'un ton moins franc et moins vif, surtout d'un dessin moins hardi et moins sûr.

(1) Voyez Layard, *Monuments of Nineveh*, f°, 2e série, pl. 2; Place, Ninive, pl. 55.

IV

Au terme de cette longue étude, nous ne pouvions nous dispenser de comparer l'un à l'autre l'art égyptien et l'art assyrien; ce sont les deux grands arts originaux qui se sont partagé le monde ancien avant l'avènement de l'art grec. La Médie et la Perse, la Phénicie, la Judée, la Cappadoce, la Phrygie et la Lydie, Cypre, tous les pays où nous retrouvons des monuments antérieurs à la victoire de l'hellénisme, ont subi l'influence de Babylone et de Ninive ou celle de Thèbes et de Memphis, parfois toutes les deux ensemble. Tantôt, comme en Médie, en Perse, en Asie-Mineure, c'est l'élément assyrien qui domine, modifié, dans une certaine mesure, par les circonstances locales et le milieu, par l'emploi de matériaux qui manquaient à la région mésopotamienne; tantôt, comme en Phénicie et en Judée, c'est au contraire l'Égypte qui fournit presque toutes les formes, presque tous les motifs, c'est l'esprit égyptien qui a le dessus et qui se fait sentir dans le caractère général des ensembles et jusque dans les plus petits détails. Nous avons essayé de définir ces deux styles; il nous reste à les rapprocher l'un de l'autre et à marquer les différences, les ressemblances qui les distinguent parmi des traits communs qui établissent entre eux comme un lien de parenté.

Sur le terrain de l'architecture, l'art assyrien est certainement inférieur à l'art égyptien.

Dans leurs constructions, les Chaldéens et les Assyriens paraissent être arrivés à la grandeur et à l'effet d'ensemble par l'ampleur du plan, le choix du site, la richesse de la décoration, mais il leur manque la hauteur; ils n'y arrivent que dans ces tours à plusieurs étages de la Babylonie, dont la forme ne peut échapper au reproche d'une certaine pauvreté, d'une certaine monotonie. Partout ailleurs, la nécessité des grandes épaisseurs de mur semble avoir donné à cette architecture quelque chose de lourd et

de trapu. Dans la décoration, la polychromie, même la plus riche, ne pouvait arriver à remplacer les effets d'ombre et de lumière qui sont fournis par les saillies des moulures, saillies que l'on ne peut demander qu'à la pierre. Citons une seule preuve à l'appui de notre dire : malgré toute l'ingéniosité des architectes, aucune construction en briques ne donnera jamais, je ne dirai point la perfection de l'entablement grec, mais même un couronnement aussi simple et aussi ferme que la grande gorge égyptienne par laquelle se terminent les pylônes.

Malgré ces imperfections, l'architecture assyrienne devait avoir sa beauté originale, dont peuvent surtout nous donner une idée les restaurations de MM. Thomas et Chipiez (1); mais le défaut irrémédiable et profond de cette architecture, c'est le manque d'adhérence et de solidité qui résulte du mode de construction. Œuvres hâtives de conquérants impatients, ces palais, formés d'une argile pétrie avec précipitation dans le moule, ne pouvaient avoir de durée; l'argile, à laquelle la main de l'homme n'a donné qu'une façon insuffisante, retourne bien vite à son état premier. A ces édifices, plus encore qu'au corps de l'homme, s'applique la parole des livres saints : « *Pulvis revertatur ad pulverem.* » Les voûtes s'abattent et s'émiettent; les revêtements des murs se renversent contre le sol et les murs s'écroulent. C'est cette épaisse couche de terre meuble qui a protégé, comme la sciure de bois dont se servent nos emballeurs, les taureaux et les bas-reliefs de Ninive; d'un mal, d'une disposition vicieuse, il est résulté ainsi un grand bien, et cependant, tout heureux qu'il soit du résultat obtenu, l'architecte ne saurait approuver ce mode de construction, qui condamne les édifices à devenir, dès que cesse l'entretien,

(1) M. Thomas est l'auteur des planches qui forment l'atlas de l'ouvrage de M. Place; il s'est surtout occupé des palais assyriens. Pour les tours à étages de la Chaldée, voir les beaux dessins exposés par M. Chipiez, au salon de 1879. C'est tout un essai de restauration d'une architecture dont les ruines mêmes ont péri.

un informe monceau de terre. Comparez la ruine assyrienne à la ruine égyptienne et surtout à la grecque; la première ne s'indique plus, dans la plaine, que par une hauteur confuse, un vague mouvement de terrain; la seconde, tant que la barbarie de l'homme n'en a pas arraché la dernière pierre, garde, dans le dernier de ses membres qui reste debout, sa beauté intacte et tout son caractère. Le goût de l'artiste, la marque du siècle reste empreinte dans chacune des parties. Une colonne debout, avec son chapiteau et une portion de l'entablement, il n'en faut pas plus pour nous donner la vision de tout le temple; dans chacune des pierres qu'a touchées le ciseau de l'ouvrier grec se retrouve, en raccourci, l'idée de l'édifice tout entier. Le moindre débris est vivant, parce qu'il est expressif. Ici, au contraire, après quelques siècles, presque tout ce qui composait l'édifice est redevenu matière brute, et l'âme de l'homme, qui avait un instant animé toute cette masse en lui imprimant une forme, s'est comme évanouie sans laisser de traces.

Dans la sculpture, il y a plutôt, de l'Égypte à l'Assyrie, différence qu'infériorité pour ce qui regarde l'exécution. Le sculpteur assyrien a un sentiment moins élevé de la forme que le sculpteur égyptien. Il n'a pas su traiter la figure en ronde-bosse. Non-seulement il n'a rien produit de comparable à certaines œuvres à la fois naïves et savantes du haut empire, mais même, si on le compare aux sculpteurs du moyen et du nouvel empire, il est loin encore de cette justesse de proportions et de cette élégance aisée qui caractérise toutes les œuvres un peu soignées de la plastique égyptienne. Pourtant, à certains égards, il est peut-être dans une meilleure voie que le sculpteur égyptien; il sent mieux la beauté, l'énergie du mouvement; il semble faire plus d'effort pour la rendre, il travaille mieux à remplir le contour que l'égyptien laisse à peu près vide.

Où il est encore décidément inférieur, c'est dans le

choix des sujets, dans la faculté créatrice. Dans la sculpture égyptienne, on trouve à la fois le monde divin et le monde humain; on trouve, mêlés les uns aux autres, de nombreux êtres créés par l'imagination et des personnages réels; une extrême variété résulte des relations de ces personnages, de la pénétration de ces deux mondes l'un par l'autre. En Assyrie, une certaine pauvreté d'invention, peu d'imagination. Le monde divin n'est représenté que par les génies qui se dressent auprès des portes et par qu lques petites figures ailées; la sculpture figure toujours des scènes historiques et se répète sans cesse. Le sculpteur ne remonte même guère au-delà du règne du prince sous lequel est bâti le palais.

A cet égard encore, il y a plus de rapports entre l'Égypte et la Grèce, où le monde divin a pris dans l'art un si riche développement, qu'entre l'Égypte et l'Assyrie. En Grèce, l'art, dans ses beaux siècles, ne représente que des êtres supérieurs à l'homme et plus beaux que lui; il ne représente que les enfants de son imagination, les héros et les dieux.

Une dernière observation : l'Assyrie, d'après ce parallèle, paraît inférieure à l'Égypte. Sa civilisation a été moins puissante, son art moins idéal; elle a moins tendu vers la perfection; elle s'est contentée à meilleur marché; elle a fait de moindres efforts d'invention. Comment se fait-il alors qu'elle ait, comme nous le démontrerons plus tard, exercé sur la Grèce une influence plus profonde que l'Égypte, qu'elle ait plus contribué à son éducation? Rien de plus simple. C'est une question de date. Quand l'Égypte sort de ses frontières et se répand sur le monde oriental, quand, grâce à la soumission de la Phénicie, elle a une flotte qui lui obéit et qui domine dans la Méditerranée, les populations qui seront plus tard les Grecs ou n'habitent pas encore leur patrie future ou y dorment encore du sommeil de l'enfance ; au contraire, lorsque, avec les Sargonides, Ninive devient la capitale de toute l'Asie antérieure, lorsque, par la conquête de la

Phénicie et de Cypre, elle débouche sur la mer qui baigne les îles grecques et se trouve en contact avec les cités grecques de Cypre, de Rhodes et de l'Asie-Mineure, la Grèce s'est éveillée; son génie est en pleine fermentation, en plein travail de sève et de jeunesse; elle a déjà la poésie épique, elle se prépare à créer la poésie lyrique. La Grèce est pubère; le contact peut et doit être fécond.

L'ÉLÉGIE ALEXANDRINE

PHILÉTAS, HERMÉSIANAX, PHANOCLÈS, ALEXANDRE D'ÉTOLIE

PAR M. AUGUSTE COUAT

I

Les poètes élégiaques alexandrins ont joui dans l'antiquité d'une grande renommée. Lus, relus et imités avec ardeur à Rome par Catulle, Properce et Ovide, vantés même par Horace (1), considérés par un juge compétent et désintéressé, Quintilien, comme les maîtres de l'élégie, les grammairiens grecs de l'école byzantine les mettaient encore au premier rang (2). L'élégie convenait particulièrement aux poètes alexandrins ; le travail y remplace moins difficilement les dons naturels, et le fini de la forme peut y faire oublier l'insuffisance des idées. La préférence avouée des Alexandrins pour ce genre de poésie et la supériorité incontestée dont ils y firent preuve, suffirait, à défaut d'une étude plus attentive, à faire pressentir les caractères généraux de cette école, où l'on avait plus de savoir que d'invention, où l'on était poète par choix plutôt que par instinct, où l'on faisait

(1) Hor., *Ep.* II, 2, 99.
(2) Phot., *Bibl.*, p. 319, *b.* — *Schol. ad Lycophr.*, vol. I, p. 237.

assidûment des vers sur l'amour, sans être amoureux. La querelle de Callimaque et d'Apollonius nous a fait connaître la doctrine (1); dans les élégies de Philétas et de Callimaque, nous en pourrions voir l'application.

Philétas et Callimaque sont en effet les deux plus grands noms de l'élégie alexandrine (2); partout ils sont cités côte à côte et associés à la même gloire, comme si toute la poésie de leur temps se résumait en eux. Malheureusement, il ne nous reste à peu près rien du premier, et peu de chose du second. Il est impossible de connaître Philétas, et téméraire de juger Callimaque. Il en est de même des nombreux poètes qui vécurent à la même époque. Quelques débris épars et sans suite, quelques fragments conservés par des grammairiens et des compilateurs : peut-on, avec si peu de ressources, écrire une histoire suivie? La science la plus sagace peut-elle suppléer au défaut de la matière?

Elle peut cependant mettre à profit les matériaux qui existent encore, si insuffisants qu'ils soient; elle peut grouper autour de chaque nom de poète les témoignages des anciens, et les discuter; collationner les moindres vers échappés au naufrage, en fixer le texte et le sens, chercher dans ces quelques vers, à l'aide des noms propres qui s'y trouvent, avec les souvenirs et les analogies qu'ils rappellent, quels genres de sujets ces poètes préféraient; surprendre les procédés de style et de versification qui étaient en usage; reconstruire ainsi, dans ses lignes principales, le plan de leurs œuvres, établir, par de sobres comparaisons de ces poètes entre eux, quelques jugements solides sur l'école alexandrine, et confirmer encore ces jugements par des rapprochements

(1) Voy. *Annuaire de* 1877, p. 71 et suiv.

(2) Propert., II, 34, 31; III, 1, 1.; III, 3, 52; III, 9, 44. — Ovid., *Am.*, I, 15, 13. — *Art. amat.*, III, 329. — *Rem. Am.*, 759. — *Ex Ponto*, IV, 16, 32. — Quintil., X, 1, 58. « Et elegiam vacabit in manus sumere, cujus princeps habetur Callimachus, secundas confessione plurimorum Philetas occupavit ». — Stat. *Silv.*, I, 2, 252.

discrets avec l'école latine; elle peut enfin, sinon achever dès aujourd'hui l'histoire de l'élégie grecque, du moins la préparer.

Beaucoup de savants ont commencé ce difficile travail, soit dans des études de détail, soit dans des histoires étendues (1). Aucun d'eux n'est encore arrivé à un résultat définitif, et il est permis de refaire encore après eux, sans témérité, la même tentative. Dans le présent mémoire, après quelques réflexions sur les origines de l'élégie alexandrine et sur Philétas, qu'il est impossible de négliger entièrement, j'essaierai de trouver et de faire ressortir dans les fragments d'Hermésianax, de Phanoclès et d'Alexandre d'Étolie, dont je donnerai la traduction, les caractères principaux de l'élégie alexandrine avant Callimaque, et d'assigner à chacun de ces poètes sa vraie place dans l'histoire de la littérature alexandrine.

C'est à la fin du cinquième siècle, avec Antimaque de Colophon, que commence véritablement l'élégie savante telle que la comprirent et la constituèrent dans la suite les poètes alexandrins (2). Jusque-là, les vers élégiaques avaient servi à exprimer des sentiments individuels ou des vérités générales utiles à la conduite de la vie. Chez les Doriens, c'étaient, avec Tyrtée et Théognis, d'héroïques exhortations au courage militaire, ou des conseils inspirés par une sagesse pratique, quelque peu égoïste, et par la vue des révolutions qui déchiraient les villes grecques. Chez les Ioniens, l'élégie était l'écho des joies et des tristesses de la vie, ou le résumé des premiers efforts de la méditation philosophique. Mais, soit

(1) Voir, entre autres écrits sur l'élégie alexandrine, Ruhnken, *Epist. crit.*, II; Bach, *Philetæ Coi, Hermesianactis Coloph. atque Phanoclis reliq. Halis Sax.*, 1829; Bernhardy, *Grundriss*, etc., I, p. 561 et suiv.; Hartung, *Die griechischen Elegiker*, vol. 2, Leips. 1859; Bergk, *de Hermesianactis elegia*, diss. Marb., 1844; Schulze, *Quæstiones Hermesianacteæ*, diss. Leipsig, 1858.

(2) Sur Antimaque, voy. Bach, liv. cit., p. 241 et suiv.

que chez Mimnerme elle peignît avec une grâce mélancolique la brièveté des heures fugitives, l'ivresse du plaisir et de l'amour, les amertumes de la vieillesse et la nécessité de l'inévitable mort, soit que, chez Solon et les sages, elle formulât avec une vigoureuse précision les règles de la politique et de la morale sociale, ce qui partout la distingue de l'épopée, c'est l'accent personnel, c'est la réflexion substituée au récit, ce sont les antiques souvenirs de la mythologie subordonnés à la réalité contemporaine. Aussi l'élégie est-elle avant tout vivante et sincère; elle s'adresse à tous, et non à quelques fins connaisseurs; elle exprime les émotions d'un cœur qui se répand en poétiques confidences, ou les préoccupations d'un noble esprit désireux de se communiquer aux autres; l'art y est des plus délicats, mais il y est toujours assez adroit pour se cacher.

Au contraire, l'unique souci d'Antimaque est de paraître ; tout chez lui est procédé. Mimnerme avait donné le nom de sa maîtresse, Nanno, aux deux livres d'élégies qu'il avait composés en son honneur ; Antimaque l'imite sur ce point; ses trois livres d'élégies prirent le nom de Lydé. Ce fut dès lors une habitude des poètes élégiaques, et ainsi devinrent célèbres, en Grèce Battis et Leontium, à Rome Lesbie et Cynthie. Mais là s'arrête la ressemblance. Sauf quelques récits mythologiques inévitables dans un temps où la mythologie était si intimement mêlée à la vie même, et dont nous ne pouvons d'ailleurs savoir comment ils se rattachaient au sujet principal, les vers de Mimnerme sont surtout frappants par la constance et la sincérité du sentiment qui les inspire; si travaillés qu'ils puissent être, l'amour n'en est point le prétexte, mais bien l'objet véritable et la source jamais tarie : Mimnerme trouve sa poésie en lui-même et non dans les livres.

Pour Antimaque, l'amour n'est plus qu'un prétexte, un thème auquel l'écrivain devra ramener toutes les fantaisies de son esprit, et plutôt encore, toutes les dé-

couvertes de son érudition. Ce ne seront plus ces vers qu'inspirent à un homme épris la pensée de sa maîtresse et l'amour qu'il ressent pour elle ; ce sera une savante compilation, une sorte d'épopée en vers élégiaques, à laquelle la femme aimée aura seulement donné son nom. Une lointaine analogie entre les différentes histoires que l'auteur raconte dans ce livre en fera l'unité : il s'agira de personnages qui, tous, auront aimé. N'est-ce point assez, et n'a-t-on pas le droit, à ce propos, de raconter tout ce que l'on sait d'eux?

Le procédé employé est des plus simples ; c'est celui qu'on appelle en rhétorique l'énumération des parties. A propos de sa maîtresse, l'auteur énumérera par le menu toutes les histoires que lui rappelle, non point spontanément, mais après beaucoup de recherches, sa propre aventure, ἐξαριθμησάμενος, dit Plutarque (1). Pour montrer toute l'ardeur de ses amours, il parlera surtout de ceux des autres. La grande affaire n'est pas d'être touchant, mais d'être complet. Encore n'est-il pas certain que cette femme, dont l'éloge provoque un tel déploiement d'érudition, ait véritablement existé. Aucun témoignage des anciens sur l'existence de Lydé, sauf peut-être celui d'Athénée (2), n'est entièrement véridique, et ce n'est pas faire tort à Antimaque que de supposer qu'il a tout inventé dans l'histoire de sa maîtresse, jusqu'à cette maîtresse elle-même. Ne lui fallait-il pas un motif

(1) Plutarque, *Consol. Apoll.*, 106, *b*.

(2) Athénée, XIII, 70, p. 597, *a*. Il n'est guère de poète à qui les auteurs de compilations appelées Ἐρωτικά n'aient prêté une ou plusieurs maîtresses, plus ou moins authentiques. C'est à un compilateur de ce genre, Cléarque, qu'Athénée a emprunté l'histoire de Lydé. Il nous apprend qu'un autre poète, Lamynthios, aurait été le rival d'Antimaque, et que tous les deux auraient composé, l'un en vers élégiaques, l'autre en vers lyriques, un poéme sur Lydé. Cette histoire paraît trop bien arrangée pour être vraie, ou, du moins, il semble plus probable que les deux poètes ont rivalisé de talent sur un thème donné, mais non à propos d'une femme qu'ils aimaient.

quelconque de décrire les mystères de Déméter (1), et les Thessaliens fuyant en Asie à la suite de Triopas (2), et la fable d'Œdipe (3), et les aventures de Bellérophon (4), et la longue expédition des Argonautes (5), si riche en légendes de toute sorte? Il voulait ainsi, dit Plutarque, se consoler de son chagrin (6). L'effort n'a pas dû être bien grand. L'imagination était plus malade que le cœur, si toutefois il y avait quelque chose de malade. Un poète alexandrin du troisième siècle av. J.-C., Posidippe, a caractérisé avec brièveté et précision les deux genres différents de Mimnerme et d'Antimaque : « Verse-toi à boire deux fois, dit-il, en l'honneur de « Nanno et de Lydé, de l'amoureux Mimnerme — φιλεράστου — et du sage Antimaque — σώφρονος — (7) ». Les élégies de ce sage, quoi qu'en ait dit Hermésianax, ne devaient pas être remplies de ses larmes (8).

Ainsi l'élégie, depuis Antimaque, changea de caractère; elle cessa d'être lyrique pour devenir conteuse et descriptive. En réalité, tout en évitant les grands poèmes épiques, qu'ils se sentaient incapables de composer, la plupart des poètes alexandrins, même quand ils écrivaient des élégies, cherchaient à se rapprocher de l'épopée. Ils en modifièrent le mètre, en dénaturèrent le sens et rabaissèrent la grandeur; ils prirent prétexte de rapprochements arbitraires pour dire à leur tour, avec plus d'esprit que de noblesse, en leur donnant un air à la fois archaïque et contemporain, les vénérables histoires

(1) Phot., *Lexic.*, p. 344, s. v. Ὀργεῶνες.
(2) Steph. Byz., *De Urbibus*, s. v. Δώτιον.
(3) Schol. Eurip. *Phœniss.*, 44.
(4) Schol. Venet. *Iliad.*, VI, 200.
(5) Schol. Apoll. Rhod. *passim;* cf. index de l'éd. Merkel.
(6) Plutarque, *loc. laud.*
(7) Anth. pal. XII, 168.
(8) Hermesian., fragm. cit. par Athén., v. 45.

. . . . γόων δ' ἐνεπλήσατο βίβλους
ἱράς.

du passé. On les retrouve ainsi presque toutes, successivement reprises par chaque écrivain, — car les anciens s'inquiètent peu de se répéter, — accommodées au goût d'un Grec de la décadence ou d'un Romain lettré du temps d'Auguste. On dirait des marbres d'un temple antique retrouvés parmi des débris, et qui serviraient à bâtir des villas modernes. Orphée, Homère, Hésiode, Socrate, Pythagore, Œdipe et Jason, Ariane et Pénélope reparaissent ainsi pêle-mêle dans des élégies maniérées. Ils prennent l'attitude et les façons du milieu où les introduit le poète; ces personnages austères ou touchants deviennent galants et aimables, jusqu'à ce qu'enfin, avec Ovide, ils finissent par s'écrire des lettres fort spirituelles, mais fort peu héroïques. L'élégie confine alors à la parodie.

Antimaque eut en effet une aussi grande réputation à Rome qu'à Alexandrie (1). Malgré les répugnances de quelques poètes d'un goût plus fin, comme Callimaque (2) et Catulle (3), qui le trouvaient lourd et enflé, dans les deux écoles on construisit des poèmes élégiaques sur le plan de Lydé. Les poètes de talent, Ovide et Properce, y mettaient de la discrétion; les autres l'imitaient résolûment, comme ce Proculus qui la reproduisit dans cent quarante livres d'élégies. Ce chiffre seul suffit à faire comprendre ce que devait être la poésie amoureuse de l'*énorme* Antimaque, « latus Antimachus » (4).

Un tel art serait misérable s'il n'avait sa raison d'être et son excuse. Aucun des poètes de ce temps ne se fait illusion sur son œuvre. Ils ne sont pas dupes de l'apparence; ils savent que leurs personnages n'ont de l'anti-

(1) Ovid., *Trist.*, I, 6, 1.
(2) Callim., fragm., 74, *b*.
(3) Catulle, 95, 10,

At populus *tumido* gaudeat Antimacho.

(4) Apul., *De orthog.*, 43.

quité que le nom. Ils ont voulu seulement recueillir les légendes oubliées, les coordonner, les introduire dans des poèmes composés avec soin. Ils ont voulu aussi conserver la langue en la remaniant, en unissant dans leur style composite les habitudes des époques antérieures aux façons d'écrire des modernes. Ils croyaient ainsi en arrêter ou ralentir l'inévitable déclin. Ce sont des savants plutôt que des poètes ; leurs élégies et leurs épopées sont à la fois des compilations d'érudits et des exercices de versificateurs. Ne pouvant être des créateurs, ils se résignent à n'être que des virtuoses. La nécessité de dresser un catalogue des richesses du passé, voilà leur raison d'être ; l'habileté et le consciencieux labeur, voilà leur excuse.

II

Antimaque avait ouvert la voie, mais longtemps après seulement, à l'époque de la fondation d'Alexandrie, commença le mouvement de renaissance littéraire et scientifique auquel cette ville a donné son nom. Dès le commencement de l'expédition d'Alexandre, on peut suivre les traces de cette renaissance en Macédoine, avec Addæos et Chœrilos, et le long des côtes de l'Asie Mineure, dans les Sporades, à Samos, à Kos, à Rhodes, avec Asclépiade, Philétas, Simmias. L'île de Kos, peu étendue, mais assez fertile, située en face d'Halicarnasse, voisine de la vallée du Méandre, berceau de l'antique poésie ionienne, en relations continuelles avec les villes illustres de Colophon, d'Éphèse et de Milet, célèbre elle-même par sa grande école de médecins, l'école des Asclépiades, était un des points les plus brillants dans ce cercle de villes fameuses dont l'éclat fut bientôt éclipsé par le rayonnement d'Alexandrie. C'est là que Ptolémée Soter alla chercher le poète Philétas, vers 294, pour lui confier l'éducation de son fils. Philétas avait alors près de cinquante ans.

Il n'y a que peu de chose à dire sur la vie de Philétas. Né à Kos (1) probablement vers 340 (Ol. CX), il fut à la fois poète, grammairien et philosophe (2). C'est là un des traits distinctifs de l'école d'Alexandrie. Les plus grands poètes furent en même temps des savants. Autrefois la poésie semblait exiger de ses initiés une vocation particulière et une passion exclusive; désormais elle n'est pour l'homme de lettres qu'une façon d'exercer son esprit, et une des formes multiples de son activité. Petit et chétif, au point que sa maigreur devint légendaire (3), mais doué d'une imagination vive et gracieuse,

(1) Strab., XIV, 2, 19, p. 357. — Élien, *Var. hist.*, IX, 14. — Suidas, s. v. Φιλητᾶς. — Properce et Ovide rappellent souvent la patrie de Philétas. — Théocrite, *Schol.*, VII, 40.

(2) Suidas, s. v. Φιλητᾶς — γραμματικός — κριτικός.

(3) Elien, *Var. hist.*, IX, 14. — Athénée, XII, 77, p. 552, *b*. — Bach a voulu conclure d'un passage de Plutarque, lequel, dans tous les cas, ne ferait pas autorité, que Philétas avait exercé des fonctions publiques. La chose en soi est invraisemblable : les poètes alexandrins vivaient étrangers aux affaires et n'étaient que des hommes de lettres pensionnés par le prince. On ne voit pas pourquoi Philétas aurait fait exception à cette règle. En outre, le passage de Plutarque ne dit rien de ce qu'on y a cru voir. Il est aussi absurde, dit l'auteur, de confier la direction des affaires à des jeunes gens d'une santé débile, que de la refuser à des hommes mûrs, mais vigoureux et aptes à remplir ce rôle : « Ὥσπερ οὖν ὁ Πρόδικον τὸν σοφιστὴν ἢ Φιλητᾶν τὸν ποιητὴν ἀξιῶν πολιτεύεσθαι, νέους μὲν, ἰσχνοὺς δὲ καὶ νοσώδεις καὶ τὰ πολλὰ κλινοπετεῖς δι' ἀρρωστίαν ὄντας, ἀβέλτερός ἐστιν, οὕτως ὁ κωλύων ἄρχειν καὶ στρατηγεῖν τοιούτους γέροντας, οἷος ἦν Φωκίων, οἷος ἦν Μασανάσσης ὁ Λίβυος, οἷος Κάτων ὁ Ῥωμαῖος. (Plutarque, *an seni sit gerenda resp.*, 15, p. 791, *c*.) « Celui-là eût été un insensé qui aurait confié le gouvernement au sophiste Prodicus ou au poète Philétas, qui étaient jeunes sans doute, mais délicats, maladifs et presque toujours alités à cause de leur mauvaise santé. De même il eût été absurde de refuser le commandement et les fonctions de général à des vieillards comme Phocion, Massinissa le Libyen ou le Romain Caton. » La phrase n'est point affirmative, mais conditionnelle, et ce qui le prouve, c'est qu'en fait, Phocion, Massinissa et Caton dirigèrent les affaires de leur pays. Plutarque a choisi Philétas et Prodicus comme exemples à cause de leur faiblesse

d'une curiosité toujours en éveil et d'une grande opiniâtreté au travail, Philétas, devenu célèbre à Kos où il forma des disciples renommés, entre autres Zénodote, Hermésianax, Théocrite (1), se rendit à Alexandrie, où il fit l'éducation du jeune Philadelphe (2), et mourut probablement assez jeune, s'il faut en croire une épigramme citée et commentée par Athénée. D'après cette épigramme, Philétas, dont la santé débile se soutenait à peine, mourut épuisé par le travail et les veilles, au milieu de recherches philosophiques (3). C'est sans doute après sa mort que les habitants de Kos consacrèrent sa renommée en lui élevant une statue d'airain (4).

De ce poète autrefois si célèbre et toujours cité par les élégiaques latins à côté de Callimaque, il ne nous reste qu'une cinquantaine de vers isolés et appartenant à des genres différents. Il est d'ailleurs difficile de le juger d'après ses imitateurs latins, car on ne peut distinguer avec certitude, ni même avec quelque vraisemblance, ce qui appartient dans ces imitations à Philétas plutôt qu'au poète de Cyrène ou à tel autre Alexandrin. Nous devons donc nous borner à chercher dans ces rares fragments quelques indications sur le caractère des poésies élégiaques de Philétas. Je mentionnerai toutefois le poème

physique. Dans le Protagoras de Platon, Prodicus est représenté couché et malade. (Plat., *Protag.*, 315, *d.*)

(1) Suidas, s. v. Ζηνόδοτος. — Schol. ad Nicandr., *Theriac.* , 3. — Théocrite, *Biogr. an.*

(2) Suidas, v. Φιλητᾶς.

(3) Athénée, IX, 64, p. 401, *e.*

ξεῖνε, Φιλητᾶς εἰμι · λόγων ὁ ψευδόμενός με
ὤλεσε, καὶ νυκτῶν φροντίδες ἑσπέριοι.

(4) Hermesianax, fragm. cit. p. Athén., XIII, p. 597, *a*, v. 75 et suiv. — J'ai discuté ailleurs toutes les dates relatives à la biographie de Philétas, *Annales de la faculté des lettres de Bordeaux,* n° 2, p. 106 et suiv. « *Sur la biographie de Philétas, d'Hermésianax, de Zénodote et de Théocrite.* »

épique intitulé *Hermès,* dont nous avons quelques vers, parce qu'on y voit déjà l'application du procédé alexandrin. Le titre même est inexplicable, et toutes les explications qu'on en a tentées ne sont que des hypothèses (1); il est seulement probable que le récit en était très varié, car l'histoire du séjour d'Ulysse auprès du roi Æolos, qui s'y trouvait réellement, ne semble avoir aucun rapport avec le titre. Cette histoire même ressemblait beaucoup à celles de l'élégie alexandrine. Le sujet en était tout érotique : aux aventures ordinaires d'Ulysse, le poète, pour embellir cette Odyssée, avait ajouté ses aventures amoureuses (2). Ulysse, jeté par une tempête dans l'île Méligunis, est reçu par le roi Æolos, auquel il raconte ses voyages. La fille du roi, Polymélé, touchée d'amour pour le héros, s'unit secrètement à lui. Après le départ de son amant, elle est surprise pleurant sur des objets enlevés au pillage de Troie. Son père veut la punir, mais le frère de celui-ci la demande et l'obtient en mariage. Ce sujet prêtait aux plus longs développements; on pouvait y faire entrer toute la guerre de Troie. L'*Hermès* devait être, croyons-nous, un recueil de fables racontées avec la science raffinée et dans le goût d'érudition qui caractérisent les poètes de cette époque. Quelques vers, conservés par Stobée, et écrits d'un style expressif, conviennent assez au personnage d'Ulysse racontant ses malheurs : « Certes, tu as été pétri de mille « maux, ô mon cœur, et tu n'as jamais pu, si peu que ce « fût, jouir d'une accalmie ; toujours de nouvelles « infortunes sont venues te troubler (3). » Deux autres vers de ce poème cités par Stobée (*Floril.,* 118, 3) expriment une idée reproduite plus tard par plusieurs poètes, presque dans les mêmes termes : « J'ai par« couru, dit un personnage, peut-être Ulysse, le chemin

(1) Bach., p. 29 et suiv.
(2) Parth., *Erot.,* 2.
(3) Stobée, *Floril.,* 104, 12.

« d'Hadès, d'où n'est jamais revenu aucun voyageur : »

ἀτραπὸν Αΐδεω
ἤνυσα, τὴν οὔπω τις ἐναντίον ἦλθεν ὁδίτης (1).

Un peu plus tard, dans Théocrite, un amant parlera ainsi de l'Achéron « ἀνέξοδον εἰς 'Αχέροντα » (*Id.*, XII, 19). Chez les Latins, Catulle dira la même chose en jolis vers, à propos de la mort du moineau de Lesbie (3, 11). Enfin, André Chénier, pleurant la mort d'un enfant, reprendra la même image mélancolique :

Adieu, dans la maison d'où l'on ne revient pas.

Comme tous les autres poètes alexandrins, Philétas eut une maîtresse, et écrivit des élégies en son honneur. Elle s'appelait Battis (2). Son nom servait-il de titre à tout le recueil des élégies de Philétas? On serait tenté de le croire. Ce nom revenait souvent dans les vers du poète, et Battis devint aussi célèbre que Lydé. Ovide les cite l'une à côté de l'autre, comme si l'une et l'autre avaient donné leur nom à une collection d'élégies. Hermésianax, voulant désigner d'un mot l'œuvre de Philétas, rappelle son amour pour Battis. Si donc le nom de Battis n'était pas le titre de l'œuvre, il en était au moins l'inspiration. Mais, comme il n'est fait nulle part mention d'un pareil titre, et qu'il nous en est au contraire parvenu d'autres, il serait encore posssible que Battis, sans donner

(1) J'ai adopté la leçon de Meineke, *Anal. alex.*, p. 350.

(2) Ce nom a été conservé par Hermésianax et reproduit ensuite par Ovide. Hermésianax, fragm. cit. par Athénée, appelle la maîtresse de Philétas Βιττίδα (Bittis). Ce nom n'est pas inusité en grec, mais dans les deux passages d'Ovide (Tristes, I, 6, 1 — *Ex Ponto,* III, 1, 17) qui nomment la même femme : « nec tantum Coo *Battis* amata suo est », tous les manuscrits donnent Battis et non Bittis. Ovide a répété ce nom d'après Hermésianax, et l'a répété exactement, en deux endroits. Le manuscrit d'Athénée est trop douteux pour que l'on puisse modifier deux fois le texte d'Ovide. — Voy. à ce sujet Bach, p. 15; — Hertzberg, *Quæst. Propert.,* I, 207; — Bergk, *Comment. in Hermes. eleg.*, p. 37.

son nom au recueil, eût été, comme la Cynthie de Properce, chantée dans des pièces séparées, ayant chacune un titre spécial. Le sujet de chacune de ces pièces serait emprunté à la mythologie, et le poète y aurait raconté des histoires rappelant plus ou moins directement ses propres amours. C'est ainsi que les *Aïtia* comprenaient sans doute l'ensemble des élégies savantes ou amoureuses de Callimaque, et que l'on y rencontrait des titres particuliers, comme Cydippé (1).

Stobée nous a conservé des élégies de Philétas le titre de Déméter (2). Le soin même avec lequel Stobée mentionne ce titre donnerait à penser que l'élégie de Déméter était isolée du recueil général, comme l'élégie de Callimaque sur la chevelure de Bérénice, comme l'Érigone d'Ératosthène. On ne voit pas en effet quel rapport, même indirect, le titre do Déméter pouvait avoir avec les amours de Philétas, à moins cependant qu'il n'y racontât l'amour de la déesse pour le chasseur Iasium. Ovide, imitant peut-être Philétas, a redit la même histoire dans ses amours à propos de sa maîtresse (3). On a supposé, non sans quelque apparence de raison, que le sujet de Déméter était l'enlèvement de Cora, et la peinture des inquiétudes maternelles de Déméter (4). D'après les six vers conservés par Stobée, il semble qu'un personnage, peut-être un de ceux auxquels Déméter demanda l'hospitalité, adresserait à la mère éplorée des consolations banales. Celle-ci répondrait que sa douleur, loin de diminuer, devient tous les jours plus forte. Mais il n'y a là qu'une conjecture. Ces vers, qui expriment d'une manière quelconque le sentiment si commun de la souffrance, peuvent se rencontrer partout, et se rapporter aux ennuis d'un amour malheureux, aussi bien qu'aux angoisses d'une mère à qui on a enlevé sa fille.

(1) O. Schneider, *Callim.*, II, 101.

(2) Stobée, *Floril.*, 124, 26, « Φιλητᾶ Δήμητρος ».

(3) Ovid., *Am.*, III, 10, 25 et suiv.

(4) Bach, p. 25.

La critique ne peut donc rien affirmer sur la Déméter de Philétas. Elle est également réduite aux hypothèses, mais à des hypothèses plus satisfaisantes, pour expliquer l'autre titre d'élégies cité par Stobée, παίγνια, poésies légères (1). Ce mot paraît désigner plusieurs pièces séparées, écrites d'un même style et traitant des sujets analogues, probablement des sujets érotiques. Une pareille dénomination, assez fréquente dans la poésie grecque et même dans la poésie latine (2), conviendrait à des élégies consacrées à une même femme, et rappellerait la façon dont Catulle désignait ses hendécasyllabes, ses bagatelles, *nugæ, ineptiæ,* ou encore les amours, *amores,* d'Ovide. Poésies légères, tel serait donc, à mon avis, le véritable titre des élégies de Philétas. L'examen des fragments qui nous en restent, soit que le titre παίγνια s'y trouve, soit qu'il ait été omis, me confirme encore dans cette opinion.

Dans un de ces fragments, le poète promet à ses chants l'immortalité : « Non, dit-il, je ne serai pas pareil à « l'aune de la montagne que déracine un pauvre labou- « reur armé de son hoyau ; mais, moi qui sais l'art de « faire des vers et qui me suis donné tant de peine pour « connaître les détours des chants variés... (*je vivrai*)» (3). La phrase est incomplète, et j'ai ajouté les deux derniers mots ; mais le sens en est clairement indiqué par la première partie de la comparaison. Ainsi chaque poète de l'antiquité viendra tour à tour, sous des formes différentes, répéter le même appel confiant à la postérité, et fera lui-même les honneurs de son talent. Deux choses

(1) Stobée, *Floril.*, 124, 10, « Φιλητᾶ παιγνίων ».

(2) Bach, p. 39, cite à propos l'épigramme suivante (Athénée, XI, 8, p. 463, *c*):

πίνωμεν, παίζωμεν, ἴτω διὰ νυκτὸς ἀοιδή,
ὀρχείσθω τις· ἔχων δ' ἄρχε φιλοφροσύνης.

(3) Stobée, *Floril.*, 81, 4.

toutefois sont à remarquer dans ces vers. C'est d'abord, dans les mots « πολλὰ μογήσας », une exacte définition de la poésie alexandrine, savante plutôt qu'inspirée, acquise par le travail plutôt qu'envoyée par les Dieux. Callimaque dira de même que les fines poésies d'Aratus sont le fruit de ses veilles laborieuses (1). C'est ensuite le caractère de la comparaison, empruntée aux choses de la campagne et voisine de la poésie bucolique. On y reconnaît le maître de Théocrite. D'autres fragments ressemblent à des confidences de poète amoureux. Tantôt, à un de ses amis qui se plaignait peut-être de sa peine, il conseille la résignation. Sans doute, l'amour ne lui a pas épargné ses amertumes, mais il en a aussi connu la douceur. « Je ne te plains pas, ô le plus cher des hôtes; après avoir connu le bonheur, Dieu t'a envoyé à ton tour ta part de souffrances (2). » — « Il n'y a pas un seul homme, disait autrefois Mimnerme, à qui Zeus n'ait envoyé beaucoup de maux.» Telle est la sagesse antique : jouir des biens que nous accorde la vie sans nous étonner des douleurs qu'elle nous réserve; les uns sont d'autant plus précieux, que celles-ci sont inévitables.

S'il est des jours amers, il en est de si doux,

dira plus tard André Chénier (3). Enfin, la muse d'un poète moderne, pour le consoler de ses tristesses, ne pourra que lui redire encore, à peu près comme Philétas :

Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu (4)?

On aime à retrouver ainsi à travers les siècles, exprimées en beaux vers, les mêmes pensées communes qui sont le fonds de la science humaine. Le timbre de la voix n'est plus le même, mais la note n'a pas changé.

(1) Callim., *Epig.*, 26.
(2) Stobée, *Floril.* 124, 11.
(3) André Chénier, *la Jeune Captive*.
(4) A. de Musset, *la Nuit d'octobre*.

Ailleurs, moins stoïque pour son propre compte que pour celui de ses amis, Philétas oublie cette résignation philosophique qu'il recommandait tout à l'heure, et se lamente sur ses propres infortunes. Que peu de chose suffit à abattre les plus fermes! On prêche le courage, mais on ne le pratique pas, et un sourire, dira Lucrèce, suffit à nous désespérer. « Aussi, s'écrie le poète, tan-« dis que les années nombreuses, envoyées par Zeus, « passent à leur heure, sur la terre et sur la mer, la « destinée, hélas! ne m'enlève aucun de mes maux; ils « s'enracinent au contraire et grandissent les uns après « les autres (1). »

Quelques vers enfin ont un sens plus précis, et se rapportent *peut-être* à Battis. Philétas supposerait que sa maîtresse lui survit, et la prierait de ne point l'oublier. « Du fond du cœur, verse sur moi quelques larmes, et « dis-moi doucement quelques paroles, puis *rappelle-toi*, « même quand je ne serai plus (2). » Être oublié après sa mort de ceux qu'on aime, n'est-ce pas mourir autant de fois? La même idée devait encore se rencontrer chez les poètes élégiaques grecs et latins, et chacun allait à son tour confier à sa maîtresse, quelquefois avec émotion, trop souvent avec esprit, le soin de son tombeau. Tibulle, vraiment malade et près de sa fin, le recommandera à sa Délie (3); Properce imaginera plusieurs fois d'être mort, afin d'avoir à dépeindre les attitudes de Cynthie infidèle ou noyée dans les pleurs (4). De notre temps, le mot même de Philétas, rappelle-toi « μεμνῆσθαι », enchâssé dans des vers exquis, est devenu le sujet et le titre d'une adorable élégie (5).

(1) Stobée, *Floril.*, 104, 15.

(2) Stobée, *Floril.*. 124, 10:

> ἐκ θυμοῦ κλαῦσαί με τὰ μέτρια καί τι προσηνὲς
> εἰπεῖν, μεμνῆσθαί τ' οὐκ ἔτ' ἐόντος ὅμως.

(3) Tibulle, I, 3.

(4) Propert. I, 19. — II, 13. — III, 16.

(5) A. de Musset, *Rappelle-toi* (*Poésies nouvelles*).

Mais, à côté de ces accents émus, de cette note intime, assez remarquable chez un écrivain élégant, et plus châtié que personnel, nous devons nous attendre à rencontrer des épisodes mythologiques. Ils n'y manquent pas en effet, même dans le peu de vers qui nous restent. Philétas avait raconté la gracieuse histoire d'Hippomène et d'Atalante, développée plus tard par Ovide ; il avait même suivi une tradition moins commune. Tandis que, d'après la légende vulgaire, Cypris a dérobé dans le jardin des Hespérides ou dans l'île de Cypre les pommes brillantes qui font naître l'amour, d'après Philétas, c'est à la couronne même qui entoure le front de Bacchus, que ces pommes ont été cueillies (1). Ainsi, entre plusieurs légendes, les poètes alexandrins choisissent ordinairement la plus rare. On rencontre chez eux plus d'une allusion à cette fable d'Atalante; le souvenir de ces pommes d'amour, ἐράσμια, reparaît assez souvent dans l'élégie grecque ou latine. Catulle, parlant du plaisir qu'il aura à apprendre que ses vers légers ont trouvé des lecteurs, ajoute : « Cela me sera aussi agréable que le fut, dit-on, à la vierge aux pieds rapides la pomme d'or à cause de laquelle elle délia sa ceinture si longtemps attachée (2). » Ce commentaire de Catulle suffit à montrer quelle place pouvait occuper dans l'élégie alexandrine l'épisode d'Atalante.

J'ai enfin à signaler un dernier caractère, et le plus important peut-être, de ces fragments. Le souvenir de certaines superstitions répandues à la campagne, comme

(1) Théocrite, *Schol.*, 2, 120. — Ovid., *Metam.,* X, 605 et suiv.

(2) Catulle, I, *b*, 4 (éd. Schwabe) :

Tam gratum est mihi quam ferunt puellæ
Pernici aureolum fuisse malum,
Quod zonam solvit diu ligatam.

Cf. Catulle, LXV, 19-24. — Ovid. epist. 20, 21, histoire de Cydippe et d'Acontius, imitée de Callimaque : cf. O. Schneider, Callim. II, p. 99 et suiv. — Dilthey, *de Callim. Cydippa,* Leips., 1863, p. 63 et suiv.

le faon piqué par l'épine du cactus (1), et dont les ossements muets ne peuvent plus rendre de sons après sa mort, ou les abeilles nées des cadavres des bœufs (2), un vers où le poète se représente sans doute lui-même, pareil à un chevrier de Théocrite, assis à l'ombre d'un grand platane (3), et, comme le prouve un passage d'Hermésianax, chantant sa Battis, tout cela prouve, aussi bien que la comparaison dont j'ai déjà parlé, que les élégies de Philétas avaient un caractère bucolique, quelque chose de populaire et de familier, l'amour pour objet et la nature pour cadre. Telles étaient les idylles de Théocrite, imitation originale et neuve de celles de Philétas. Comment Théocrite aurait-il pu dire, dans les Thalysies, qu'il ne se flattait pas de l'emporter sur Philétas (4), s'il n'y avait entre les deux poètes aucune ressemblance qui justifiât cette comparaison? Ne voit-on pas dans cette ressemblance même une explication du titre παίγνια, moins ambitieux que celui d'ἐλεγεῖα et plus voisin du titre que choisit Théocrite, εἰδύλλια? Les poésies de Théocrite sont de petits tableaux de la vie réelle; celles de Philétas sont des chansons légères inspirées par le milieu où il vivait.

Il est impossible, avec seize ou dix-sept distiques, de juger la versification d'un poète. Il me suffira donc de montrer par quelques preuves comment, même en un si petit nombre d'exemples, les débris de Philétas nous offrent les principaux caractères de la poésie alexandrine. Sa versification est aisée, élégante et harmonieuse, mais on y remarque certaines recherches dont les poètes postérieurs useront souvent et abuseront quelquefois.

(1) Athénée, II, 71, *a*.
(2) Antig. Karyst., c. 23.
(3) Athénée, V. p. 192, *e*.
(4) Théocrite, VII, 39.

οὔτε τὸν ἐσθλὸν
Σικελίδαν νίκημι τὸν ἐκ Σάμω οὔτε Φιλητᾶν
ἀείδων.

L'hexamètre de Philétas est léger et rapide, généralement formé de dactyles et de deux spondées en dehors du cinquième pied, quelquefois même exclusivement composé de dactyles : il y en a quatre exemples. Les vers spondaïques ne pouvaient s'y rencontrer fréquemment, encore s'en trouve-t-il deux. Philétas emploie surtout la césure penthémimère au troisième pied, quelquefois seule, le plus souvent accompagnée d'une ou de deux autres. Deux fois seulement, il n'y a qu'une césure au cinquième pied; encore, dans le premier cas, cette césure est fortifiée par un monosyllabe à l'arsis du second pied.

Mais c'est surtout pour le pentamètre que les poètes alexandrins réservent toutes les ressources de leur art. C'est lui, en effet, qui donne à la poésie élégiaque sa souplesse, son mouvement, sa mélodie. A la période épique, qui déroule majestueusement ses longs replis, ses propositions savamment rattachées les unes aux autres, succèdent des strophes courtes, de même longueur, formant chacune un tout, et cependant étroitement liées entre elles. Il faut qu'elles soient à la fois variées et semblables, que chacune ait son caractère, mais que dans toutes se reconnaisse la même structure et résonne le même refrain. Les Alexandrins doivent surtout à la construction savante de leurs distiques une grande partie de leur renommée. L'élégie a perdu entre leurs mains quelque chose de sa simplicité et de sa vivacité primitives, mais elle y a gagné plus de sonorité, de variété et de force.

Les pentamètres de Philétas sont habilement construits et présentent une heureuse combinaison des sens et des sons des mots. Ceux-ci sont placés symétriquement, au commencement ou à la fin des hémistiches, de manière à s'opposer les uns aux autres et à s'appuyer mutuellement, selon les rapports qui les unissent, soit qu'un génitif précède immédiatement le nominatif dont il dépend, comme dans le vers suivant :

ἔλλαχε, καὶ πενθέων φάρμακα μοῦνος ἔχει,

soit qu'un adjectif soit opposé au substantif auquel il se rapporte, comme ici :

κήδεα δειλαίων εἶλεν ἀπὸ πραπίδων.

Les mots qui terminent le vers sont aussi disposés selon leur longueur, de manière que la finale du vers soit plus variée. Déjà apparaissent dans le pentamètre de Philétas les longs mots chers aux Alexandrins. Au milieu de mots de deux et de trois syllabes, qui sont les plus fréquents, se distinguent plusieurs mots de cinq syllabes : μελαγκράϊνον, — ἐπιστάμενος, — προσαυξάνεται, — φυλαξαμένη. Enfin, Philétas, comme ses successeurs, recherche particulièrement dans le distique l'assonance des deux hémistiches ; il y en a dans ses quelques vers d'assez nombreux exemples :

καὶ γάρ τις μελέοιο κορεσσάμενος κλαυθμοῖο,
κήδεα δειλαίων εἶλεν ἀπὸ πραπίδων.
καλὸν Ἰακχαῖον θηκαμένη στέφανον.
αἱρήσει κλήθρην, αἰρόμενος μακέλην.
ἐκ Διὸς ὡραίων ἐρχομένων ἐτέων.
βουγενέας φάμενος προσεβώσατο μακρὰ μελίσσας.

Même recherche pour la langue. Elle est savante, ingénieuse, mêlée d'expressions épiques, de comparaisons naïves empruntées à la vie rustique, de mots rares, de composés nouveaux. A la langue homérique, Philétas emprunte des expressions comme celles-ci : κήδεα εἶλεν ἀπὸ πραπίδων, expression reprise par Callimaque : λευκῶν πραπίδων (fragm. an. 193). — μύθων παντοίων οἶμον ; voir dans l'hymne homérique à Hermès, v. 451 : οἶμος ἀοίδης, expression reprise aussi par Callimaque : Φοίβου δὲ λύρης εὖ εἰδότας οἴμους (I, 78). — Voici, au contaire, des expressions et des mots familiers à la poésie alexandrine : le mot φάρμακον pris dans un sens métaphorique, πενθέων φάρμακα μοῦνος ἔχει. Théocrite l'emploie souvent, XI, 1, 17 ; XIV, 52 ; XXIII, 24, en parlant des remèdes de l'amour ;

Bion, XIV, 3, et enfin, Callimaque, épig. 47 : ἡ πανακὲς πάντων φάρμακον ἡ σοφία. — Le mot ἀγροιώτης qui se trouve trois fois dans Théocrite (XIII, 44 ; XXV, 23, 168), employé par Philétas dans un passage d'un ton élevé. Des métaphores neuves, comme le mot χορεσσάμενος, employé pour exprimer une idée abstraite : χορεσσάμενος κλαυθμοῖο. Le même mot se trouve deux fois dans Théocrite avec son sens positif (VIII, 67 ; XXIV, 138). Enfin, des mots et des composés nouveaux, comme θρήσασθαι, dans le sens de s'asseoir, — μελαμπέτροιο — μελαγκράϊνον.

Les exemples précédents nous font déjà entrevoir les traits caractéristiques de l'élégie alexandrine. Nous les retrouverons plus nettement accusés chez les poètes suivants ; mais il est permis d'affirmer que, par la composition, le style, la versification et la langue, les élégies de Philétas diffèrent des élégies anciennes. Malgré son originalité propre, qui consista surtout à mêler aux recherches d'une poésie impersonnelle et érudite des accents sincères et la familiarité de la poésie bucolique, Philétas appartient légitimement à cette école alexandrine dont il a donné lui-même la définition.

III

Philétas eut pour élève et pour ami Hermésianax, un des premiers poètes de l'école nouvelle. Sa biographie est très-incertaine. Il est cependant probable qu'il naquit vers 330 à Colophon, qu'il vint pendant sa jeunesse dans l'île de Kos où l'avait attiré la réputation de Philétas, et que de là, peut-être à l'époque où Philétas fut appelé à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe, il se fixa à Éphèse. Colophon avait été depuis plusieurs années détruite par Lysimaque, et les habitants en avaient été emmenés à Éphèse (1). Les témoignages des anciens

(1) Sur tous les détails relatifs à la biographie d'Hermésianax, cf. *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, n° 2, p. 110 et suiv.

nous apprennent encore qu'il écrivit une épopée, *les Persiques*, Περσικά (1), et trois livres d'élégies sur sa maîtresse Léontium. Rarement cité par les écrivains grecs, il ne l'est jamais par les poètes latins qui l'ont cependant imité quelquefois. Hermésianax ne nous aurait donc laissé à peu près qu'un nom, si Athénée n'avait cité de lui un long fragment de quatre-vingt-dix-huit vers très-utile pour l'étude de la poésie alexandrine. A l'aide de ces vers et de quelques renseignements épars, on peut encore tenter, bien que discrètement, de reconstruire l'œuvre perdue (2).

L'existence de l'épopée des *Persiques* a été contestée (3), mais l'unique texte auquel ce mot est emprunté n'est pas douteux, et il n'y a aucune raison pour ne pas admettre qu'un poète alexandrin se soit à la fois exercé dans l'épopée et dans l'élégie. Presque tous, au contraire, ont abordé des genres différents ; c'était même une des règles de l'école. Il est vrai que les anciens n'ont cité aucun fragment des Persiques, mais le titre n'en subsiste pas moins. On pourrait peut-être rapporter à ce poème une des histoires que Parthénius de Nicée a empruntées à Hermésianax, l'histoire de Nanis et de Cyrus (4). Cyrus assiégeait sans succès la ville de Sardes qui résistait avec vigueur. Il désespérait de s'en emparer, lorsque la fille même de Crésus, Nanis, amoureuse de Cyrus, livra la ville pour une promesse de mariage. Sardes fut prise, mais la promesse ne fut pas tenue. Ce fragment ferait naturellement partie d'un récit des affaires persiques, mais il pourrait aussi naturellement entrer dans une élégie. Remarquons, toutefois, que si cet épisode appartient à une épopée, celle-ci, comme l'Her-

(1) Schol. ad Nicand. *Theriaca*, 3.

(2) Athénée, XIII, 70, p. 597 *a* et suiv.

(3) Bernhardy, *Grundriss*, I, 497. — Voir Schulze, *Quæst. Hermesian.*, p. 26.

(4) Parthenius, *Erotic.*, c. 22 : « ἡ ἱστορία παρὰ Λικυμνίῳ τῷ Χίῳ μελοποιῷ καὶ Ἑρμησιάνακτι. »

mès de Philétas, était voisine de l'élégie et n'en différait peut-être que par la versification. Ce serait encore une preuve que l'école alexandrine avait rapproché l'élégie de l'épopée, étendu l'une et diminué l'autre, et découpé la mythologie héroïque en *nouvelles* d'amour.

Ce sont aussi des histoires d'amour qu'Hermésianax raconta dans les trois livres d'élégies auxquels il donna pour titre le nom de sa maîtresse, *Léontium* (1). Épicure avait aimé une courtisane de ce nom (2), mais, comme il avait plus de cinquante ans à l'époque où cette Léontium dut être la maîtresse d'Hermésianax (3), comme l'une a dû vivre à Athènes et l'autre à Éphèse, il est probable que ce sont deux femmes différentes; le poëte et le philosophe ne furent pas rivaux. L'existence de la Léontium d'Hermésianax n'est d'ailleurs pas plus certaine que celle de la Lydé d'Antimaque. Les vers que nous connaissons parmi ceux qu'il lui a consacrés n'en sont pas une preuve décisive. A vrai dire, il faut se méfier. Adresser à une femme qu'on aime trois livres d'élégies où il est continuellement question de l'amour des autres, depuis l'origine des choses, et jamais du vôtre, lui parler toujours des femmes d'autrefois et jamais d'elle; dérouler patiemment un catalogue très-complet, et même quelque peu grossi, de ce qu'ont dit les poëtes les plus obscurs sur les héros les plus inconnus, perdre son temps dans ces efforts de versificateur érudit, ce temps si précieux, quand vous auriez tant de choses à dire sur elle, sur vous, sur vos plaisirs, sur vos ennuis, sur ces mille riens qui sont toute la vie; aimer une femme et lui écrire comme à un être abstrait sans couleur et sans forme; ce

(1) Athénée, *l. l.* : « ἀπὸ γὰρ ταύτης, ἐρωμένης αὐτῷ γενομένης, ἔγραψεν ἐλεγειακὰ τρία βιβλία. »

(2) Diog. Laert. X, 3, 6. — Cic. *De nat. Deor.*, I, 33. — Athénée, XIII, p. 588: « οὗτος οὖν Ἐπίκουρος οὐ Λεόντιον εἶχεν ἐρωμένην, τὴν ἐπὶ ἑταιρίᾳ διαβόητον γενομένην ; »

(3) Épicure était né en 342 (Ol. CIX, 3), et il mourut en 271 (Ol. CXXVII, 2); voir sur cette question Schulze, *l. l.*, p. 22 et suiv.

n'est pas ainsi qu'un vrai poète, un Catulle, joyeux ou désespéré, caressant ou brutal, parle de sa Lesbie. Je crains bien que la Léontium d'Herménsianax ne soit qu'une fiction, ou peut-être un de ces souvenirs banals que la mémoire conserve, mais non le cœur, un nom comme tant d'autres, un titre d'élégie.

Le recueil d'Hermésianax ressemble de très-près à celui d'Antimaque; Léontium est conçue sur le même plan que Lydé. Antimaque s'était consolé de la mort de Lydé en recherchant l'histoire des amours célèbres (1); Hermésianax se distrait — car il ne paraît pas avoir besoin de consolation — à refaire, d'une autre façon, la même histoire. Le procédé est resté le même, l'énumération. Voici, d'après quelques témoignages de l'antiquité, les lignes principales de l'œuvre. Le poète y avait décrit les amours des bergers, car les types principaux de la poésie bucolique s'y retrouvent : Polyphème, Daphnis et Ménalcas. Le personnage dépeint dans un vers cité par Hérodien, regardant fixement les flots de son œil unique, ne peut être que Polyphème (2). Nous le revoyons avec la même attitude dans l'idylle XI de Théocrite : « assis sur un rocher élevé et regardant vers la mer, il chantait ainsi (3) ». Hermésianax avait donc à son tour, après Philoxène et en même temps que Théocrite, retracé cette idylle à la fois comique et touchante où est si heureusement exprimé le contraste de la grâce et de la laideur, de l'amour naïf et de la force brutale, sous la lumière d'un beau ciel et devant le sourire des flots bleus. Daphnis, le type idéal de la vie rustique, le pâtre chanteur et poète, épris des beautés de la nature et de la

(1) Plutarque, *Consol. Apollon.*, p. 106 *b* : « παραμύθιον τῆς λύπης ».

(2) Æl. Herodian. Περὶ μονήρους λέξεως, p. 16 (éd. Dindorf).

δερκόμενος πρὸς κῦμα, μόνη δέ οἱ ἐφλέγετο γλήν.

(3) Théocrite, XI, 18.

beauté de Ménalcas ou de celle d'une nymphe (1), y apparaissait peut-être dans la joie innocente de l'enfance, mais plutôt encore avec les troubles de la passion contenue qui se venge, en le tuant, de celui qui lui résiste (2). Le poète voulait peindre les ravages de l'amour, en plaindre les victimes, en montrer la fatalité; il n'avait donc pas négligé, parmi les aventures de Daphnis, les plus pathétiques, celles qui causèrent sa mort. Ce qui le prouve, c'est que le nom de Daphnis est, dans les scholies de Théocrite, rapproché de celui de Ménalcas qui, d'après le récit d'Hermésianax, ne pouvant plus vivre après avoir été dédaigné de celle qu'il aimait, se serait pendu (3). Les poètes modifiaient ainsi ce que la tradition rapportait de ces personnages fabuleux, et leur prêtaient, au gré de leur imagination, des aventures diverses, en changeant leur âge et leur patrie. Théocrite vit surtout en eux les poètes de la vie des champs, Hermésianax les héros d'un drame de l'amour malheureux. D'après la citation d'Hérodien, l'histoire de Polyphème appartiendrait au premier livre de Léontium. Hermésianax ayant, selon toute apparence, composé son poème avec la plus grande régularité, et groupé toutes les histoires qui le composent d'après leur ressemblance et la condition des personnages, on peut supposer que l'histoire de Daphnis et de Ménalcas faisait aussi partie de ce premier livre dont tous les personnages étaient des bergers.

Le second livre comprenait une série de récits du même genre, mais dont les héros étaient d'une condition plus élevée. Arcéophon, riche, mais d'humble naissance, amoureux d'Arsinoé, fille de Nicocréon, roi de Salamine, à Cypre, la demande en mariage. Mais le roi ne veut

(1) Schol. ad Theocr., VIII : 55, « ὁ Ἑρμησιάναξ γὰρ λέγει τὸν Δάφνιν ἐρωτικῶς ἔχειν τοῦ Μενάλκου. »

(2) Cf. Théocr., éd. Fritzsche, la première idylle et les commentaires auxquels elle a donné lieu.

(3) Script. argum. ad Theocr. idyll., IX.

point d'une mésalliance. Repoussé par le père, Arcéophon cherche à se faire écouter de la jeune fille, et, pour pénétrer jusqu'à elle, gagne sa nourrice. Arsinoé, indignée, raconte tout à ses parents, qui chassent la nourrice infidèle après l'avoir horriblement mutilée. L'amant, désespéré, se laisse mourir de faim. Cependant, cette mort lamentable excite la pitié populaire; on prépare au malheureux Arcéophon de pompeuses funérailles; les Dieux mêmes s'intéressent à ce drame sanglant, et au moment où, poussée par une curiosité coupable, pour voir une dernière fois et insulter peut-être sur le bûcher funèbre celui dont elle avait causé la mort, l'insensible Arsinoé venait assister aux funérailles, Aphrodite la change en pierre. C'est ainsi que cette histoire a été reproduite d'après Hermésianax (1). La suite de la narration, le grand nombre de détails précis et frappants, l'arrangement dramatique des épisodes, prouvent que l'obscur compilateur a religieusement suivi, en l'abrégeant, le récit du poète. Les éléments d'une tragédie touchante ne manquent pas dans un pareil sujet; aussi a-t-il tenté Ovide qui l'a développé sous d'autres noms (2). Arcéophon et Arsinoé sont devenus Iphis et Anaxarète; au lieu de se laisser mourir de faim, ce qui est bien long, l'amoureux dédaigné choisit le genre de mort le plus usité en ce cas chez les poètes anciens : il se pend, mais non sans avoir adressé à sa cruelle maîtresse un discours éloquent. Ovide a emprunté à Hermésianax les traits principaux du récit, mais le discours porte sa marque et doit lui appartenir; un poète grec, fût-il même un imitateur d'Antimaque, n'aura pas oublié que ce n'était pas le moment des longs discours, et qu'il était alors plus spirituel de se taire que d'avoir de l'esprit.

Plus émouvante encore est l'histoire de Leucippe et de sa sœur, que Parthénius a reproduite dans ses *Ero-*

(1) Antonin. Liberal. Metam., 39 : « ἱστορεῖ Ἑρμησιάναξ Λεοντίου β'. »

(2) Ovid. *Metam.*, XIV, 698, 758.

tiques, d'après Hermésianax (1). Leucippe, fils de Xanthios, descendant de Bellérophon, jeune homme plein de force et de courage, a dédaigné Aphrodite. La Déesse se venge en lui mettant au cœur un amour irrésistible pour sa propre sœur. Après avoir longtemps résisté à la passion qui le dévore, l'infortuné raconte à sa mère son douloureux secret et menace de se tuer si elle ne veut être sa complice. La mère, par amour pour son fils, devient la confidente et l'instrument de l'inceste ; elle favorise l'union de ses deux enfants. Cependant un prétendant à la main de la jeune fille dénonce au père le crime sans nommer le criminel. Les deux amants sont surpris pendant la nuit par le père et le fiancé. La jeune fille, affolée par la honte et la crainte, s'élance dans les ténèbres à la porte de la chambre ; son père, croyant avoir affaire au séducteur, la perce de son épée. Celui-ci, à son tour, entendant des cris et craignant d'être reconnu, frappe mortellement le père de sa maîtresse. — Quelle terrible tragédie ! Comme un Euripide y eût montré l'odieuse puissance de Vénus et ses sanglants effets (2) ! Mais les poètes élégiaques de la décadence ne semblent pas s'être souciés de développer des sentiments, d'en analyser les nuances et les progrès ; Hermésianax avait probablement décrit les faits sans les expliquer. Son récit était la matière d'un drame plutôt qu'un drame même.

Dans ce même livre se trouvait encore l'histoire du centaure Eurytion (3), tué par Héraklès sur la prière de son hôte Dexamenos, dont le centaure avait outragé la fille, et celle d'Attis (4) qui, après avoir institué en Lydie un culte de Cybèle, fut tué par un sanglier que Zeus, jaloux, avait envoyé contre lui. Ces rares témoignages de

(1) Parthénius, *Erot.*, 5 : « ἱστορεῖ Ἑρμησιάναξ Λεοντίῳ. »

(2) Comparez avec la première partie de cette fable *le Jeune Malade* d'André Chénier.

(3) Pausanias, VII, 18, 1.

(4) Pausanias, VII, 17, 5.

l'antiquité, que nous avons rangés dans leur ordre probable, prouvent d'une manière frappante à quel point l'œuvre d'Hermésianax, sinon par le choix même des légendes, au moins par l'inspiration générale et par le procédé, ressemblait à celle d'Antimaque. Tous les personnages que nous avons cités ont aimé et en ont été punis ; le second livre développe donc, comme le premier, cette idée que personne, fût-il roi ou berger, n'échappe aux attraits et, le plus souvent, aux cruautés de la passion. C'est une sorte d'épopée dont le héros est l'amour.

Cette présomption devient une certitude quand on lit le fragment du troisième livre si heureusement échappé à l'oubli. Dans ces vers, Hermésianax cite tous les poètes qui l'ont précédé, depuis Orphée jusqu'à Philétas, et montre que tous, comme lui, ont été amoureux. Leur exemple sera son excuse; Léontium, qui est une lettrée (1) et qui connaît ses auteurs, l'absoudra en faveur des précédents.

« Ainsi (2) le fils chéri d'Œagros, armé d'une cithare

(1) Ce caractère même de Léontium a pu faire croire qu'elle avait été aussi la maîtresse d'Épicure, laquelle, dit Athénée, « οὐχ, ὅτε φιλοσοφεῖν ἤρξατο ἐπαύσατο ἑταιροῦσα. » Mais une courtisane lettrée n'était pas une exception; enfin, Hermésianax a pu fort bien prêter à Léontium, si elle existait, une science qu'elle n'avait pas.

(2) Le texte d'Hermésianax, très-obscur et très-défiguré, a été corrigé successivement avec bonheur par Ruhnken dans sa seconde lettre à Ernesti, par Bach dans son édition, par Hermann, par Bergk dans la dissertation que nous avons déjà citée sur l'élégie d'Hermésianax (1844), et enfin par Welcker (Rhein. Mus., 1846). Hartung, dans son édition, (p. 306 et suiv.) des élégiaques grecs, a proposé quelques corrections nouvelles moins heureuses. J'ai suivi le texte de Bergk, sauf dans quelques cas où j'ai cru devoir m'en écarter. Il reste encore bien des passages douteux qu'un Bergk seul pourrait redresser. Mais l'incertitude du texte est un attrait auquel il faut résister : je me suis borné à deux ou trois changements qui me paraissaient exigés par le sens même. Au reste, voici comment Bergk lui-même a jugé sa tentative : « Quare si ego quoque, quantum quidem possim, ad hujus constitui carminis emendationem conferre, sic velim existimari,

« de Thrace, emmena de chez Hadès Argiopé. Il navi-
« gua vers le lieu triste et inexorable où Charon, dans
« la barque commune (1), entraîne les âmes des trépas-
« sés, tandis qu'au loin retentit l'onde du marais qui se
« plaint à travers les grands roseaux. Seul, sur le bord
« du fleuve, Orphée osa jouer de la cithare, et les dieux
« ennemis furent charmés. Il vit se dérider le sourcil de
« l'implacable Cocyte; il soutint le regard du chien ter-
« rible dont la gueule en feu aboie, dont les prunelles
« en feu menacent, dont la triple tête jette l'épou-
« vante (2). Enfin, par ses chants, il persuada les tyrans

viam me potius corrigendi aliquam in plerisque locis voluisse ostendere, quam certa putare corruptorum remedia reperisse, gavisurumque potius esse, si meliora quis afferat, quam ipse quæ invenerim defensurum. »

(1) V. 4. J'ai repris l'ancienne leçon κοινήν, au lieu de κυανῆν proposé par Bergk et Meineke, 3e éd. de *Théocr.*, p. 317. — Les manuscrits donnent ἀκοήν. Bergk dit que le mot κοινήν est faible, et il rapproche l'épithète κυανῆν du vers célèbre de Virgile, « et *ferruginea* subvectat corpora cymba ». Meineke cite un vers de l'*Anth. pal.*, VII, 67, où la barque de Charon est accompagnée de l'épithète κυανός « πορθμίδι κυανέῃ. » Il me semble que le mot κυανῆν s'écarte trop du sens de la phrase et des habitudes d'Hermésianax qui emploie fort peu d'épithètes descriptives. On en trouverait à peine trois ou quatre dans tout le fragment. En outre, l'épithète κοινήν, quoiqu'elle s'applique ici, non à une seule personne, mais à toutes les âmes des morts, est justifiée par une imitation de Properce, III, 18, 22 :

Exoranda canis tria sunt latrantia colla,
Scandenda est torvi *publica* cymba senis.

Au lieu de κοινήν et de κυανῆν, Welcker propose ἀχέων, participe qui se rapporterait à Charon et s'opposerait au ῥεῦμα ἀΰτεῖ des vers suivants. Rien ne rend nécessaire cette correction; en outre, le rapprochement, dans le même hémistiche d'un pentamètre, d'un adjectif et d'un substantif offrant la même terminaison, est, comme on le verra plus loin, contraire aux principes de la versification dans Hermésianax.

(2) V. 12. Au lieu de φέρων donné par les manuscrits, et qui n'offre pas un sens suffisant, je lis, après Ruhnken, φέρον. La suite de la phrase amène presque nécessairement ce mot. Orphée n'avait pas à effrayer Cerbère, mais il pouvait être épouvanté par lui et ne le fut

« redoutables de laisser Argiopé reprendre le doux souf-
« fle de la vie.

« Et le fils de Méné, Musée, le maître des Grâces, ne « laissa pas non plus sans honneur Antiope qui, à « Éleusis, poussait à haute voix le cri des initiés aux cé- « rémonies des mystères, et, prêtresse de Déméter, célé- « brait saintement le culte de la Déesse de Rarium (1). « Elle est connue aussi chez Hadès.

« Et je dis que, abandonnant la patrie de Bœotos, « Hésiode, lui aussi, le maître de toute science, vint avec « empressement à Ascra, bourg de l'Hélicon. C'est là « que, épris d'Éoé d'Ascra, il souffrit cruellement et « écrivit son œuvre dont chaque hymne commençait « par le nom de la jeune fille.

« Et celui-là même, ce poète que la volonté de Zeus « préserva de célébrer le plus aimable des Dieux, le di- « vin Homère raconta Ithaque dans ses vers, dévoré « d'amour pour la sage Pénélope. Pour elle, au prix de

pas. Voilà certainement ce qu'a voulu dire le poète. Au point de vue grammatical, φέρων serait placé trop loin d' Ὀρφεύς auquel il se rapporte, et dont il est séparé par cinq vers : φέρον, au contraire, se rattache naturellement à ὄμμα du vers précédent. (Cf. Welcker, *loc. laud.*)

(1) V. 19. Ce vers a été l'objet de corrections très-nombreuses dont aucune n'est tout à fait satisfaisante. Welcker fait remarquer que les mots adoptés par Bergk, ἀν' ἑδώλια conviennent peu, et qu'il ne s'agit pas ici des petits temples qui pouvaient avoir été élevés dans la plaine de Rarium, mais du temple fameux d'Éleusis auquel il est fait allusion plus haut, Ἐλευσῖνος παρὰ πέζαν. — L'ancienne leçon Ῥαρίον, épithète se rapportant à Δήμητρα, est naturelle; Welcker a d'ailleurs défendu le participe διαποιπνύουσα justifié par un composé analogue, μεταποιπνύουσαι (Ap. Rhod., IV, 1113). Reste donc le mot inintelligible ανεμω qui doit exprimer la manière dont la prêtresse de Déméter s'acquittait de ses fonctions. Peut-être faudrait-il y voir l'adverbe ἁγνῶς, employé dans Homère pour les actes religieux (Hym. in Ap., 121). Je lirais donc :

Ῥαρίον ὀργειῶν ἁγνῶς διαποιπνύουσα
Δήμητρα.

« bien des souffrances, il aborda dans cette île étroite, « bien loin de sa belle patrie délaissée. C'est en se rap- « pelant ses propres épreuves qu'il pleurait sur la fille « d'Icarios et le peuple d'Amyclos et la ville de Sparte (1).

« Et Mimnerme, à qui ses longues douleurs inspirèrent « la mollesse et l'harmonie du doux pentamètre, brûla « pour Nanno; souvent, jouant avec une sourdine sur la « flûte de brillant lotus, il chantait avec Examias des « chansons amoureuses. Ni l'odieux Hermobios, ni le « détestable Phéréclès ne pouvaient exciter sa haine, « malgré les vers injurieux qu'ils lançaient contre lui (2).

« Et Antimaque, frappé au cœur par l'amour de la « Lydienne Lydé, alla vers le fleuve du Pactole, en Dar- « danie, où elle mourut. En pleurant, il l'ensevelit dans « la terre aride, et quitta l'Azanie pour les hauteurs de « Colophon. En écrivant pour elle des livres pleins de « pieuses larmes, toute sa peine s'apaisait.

« Et Alcée de Lesbos, combien sur sa lyre fit-il de chan- « sons, pour Sapho, vers qui l'attirait son désir? Tu le

(1) V. 33. Welcker conserve l'ancienne leçon ἔκλαιε au lieu de ἔκλεε proposé par Bergk. Le verbe ἔκλαιε ne convient nullement en effet à l'Iliade et à l'Odyssée, mais l'hémistiche du vers suivant, ἰδίων ἁπτόμενος παθέων, prouve qu'il ne s'agit point de l'Iliade et de l'Odyssée. Herménianax suppose que, pendant son séjour à Ithaque, Homère, amoureux de Pénélope, déplora dans des vers plaintifs son amour malheureux pour la fille d'Ikarios, et qu'il chanta en même temps la ville de Sparte, berceau de la famille de Pénélope. Le mot ἔκλεε, adopté par Bergk, se rapportant à l'Iliade et à l'Odyssée, ne saurait convenir à la ville de Sparte.

(2) V. 39, 40. Welcker a heureusement corrigé ces deux vers en rétablissant l'ancienne leçon ἤχθεε au lieu de δήχθη, et en substituant dans le texte de Bergk οὐδέ à ἠδέ. Les deux vers de Bergk signifient que Mimnerme, exposé aux morsures de l'odieux Hermobios et du détestable Phéréclès, les détestait à cause de leurs injures. Cette remarque a peu de sens et ne s'accorde guère avec le commencement de la strophe. Hermésianax a voulu dire plutôt que le poète, tout entier à son amour et à ses plaisirs, ne daignait même pas haïr ses rivaux. Sur la construction grammaticale et sur le sens de οὐδέ, cf. Welcker, loc. laud.

« sais. L'éloquence du poète épris de ce rossignol harmo- « nieux faisait le tourment du chantre de Téos. C'est « qu'Anacréon à la bouche de miel lui disputait Sapho dont « la beauté brillait parmi le chœur des Lesbiennes (1). Et « fuyant tantôt Samos, tantôt sa patrie fertile en vignes « et couchée au penchant d'un coteau, il venait souvent « à Lesbos, l'île des vins; et il apercevait souvent Lectos, « le promontoire mysien, de l'autre côté de la mer éo- « lienne.

« Tu sais aussi comment l'abeille de l'Attique, aban- « donnant les nombreux sommets de Colone pour les « chœurs tragiques, chanta Bacchus et son amour pour « Théoris, [dans de beaux chants que] Zeus accorda à « Sophocle (2).

« Et je dis que lui aussi, cet homme qui s'était toujours « prémuni contre la passion, lui qui, jusqu'au bout des « ongles, avait de la haine contre toutes les femmes, « atteint par la flèche oblique du Dieu, ne put échapper « aux douloureuses insomnies; et, en Macédoine, errant « dans les rues des villes, il suivait l'Égéenne, esclave « d'Archélaos (3), jusqu'à ce qu'enfin, Euripide, un Dieu

(1) V. 52. J'ai maintenu la leçon antérieure πολλαῖς Λεσβιάσιν, au lieu de ἁπαλαῖς adopté par Bergk. Les épithètes faibles ne manquent pas dans Hermésianax, et il y aurait trop de corrections à faire si l'on voulait changer témérairement tout ce qui est languissant ou médiocre chez un poète médiocre.

(2) V. 60. Le dernier vers de la strophe est incomplet, mais le sens en est clair. Hartung l'a complété ainsi :

[ἃς τότε καλλίστας] Ζεὺς ἔπορεν Σοφοκλεῖ.

L'expression est des plus faibles, et je ne l'ai traduite que pour donner un sens complet.

(3) Bergk a ainsi corrigé le vers 66 : au lieu de Αἰγείων il a mis Αἰγάων. Il s'agirait de la ville d'Égée, voisine de Pella, en Macédoine, et séjour du roi Archélaos. Mais il semble que le mot Αἰγείων des éditions antérieures, de quelque manière qu'on le corrige, doive être le nom de la maîtresse d'Euripide. Hermésianax, racontant les amours des poètes, nomme la femme que chacun d'eux a aimée.

« te fit trouver la mort dans la rencontre des chiens « funestes d'Amphibios.

« Et le poète de Cythère, qu'allaitèrent les nourrices « de Bacchus, le plus fidèle serviteur de la flûte, le dis- « ciple des Muses, Philoxène, tu sais après quelles « épreuves subies à Ortygie (1) il vint dans notre ville, « et comment il faisait partager, même aux agneaux nou- « veau-nés, le vif regret de sa Galatée.

« Et enfin, tu sais que ce poète auquel les concitoyens « d'Euripylos, les habitants de Kos, élevèrent une statue « d'airain, celui qui, à l'ombre d'un platane, chantait « Battis, Philétas, ce maître habile à disposer des mots « et du langage, a été brûlé des feux de l'amour.

« Et tous ceux qui ont passé leur vie austère à suivre

Qu'on relise tout le morceau, et l'on verra qu'à côté du nom de chaque poète, l'auteur de Léontium a cité un nom de femme, fût-ce même Pénélope à côté d'Homère, Eoé à côté d'Hésiode. Il est donc tout à fait vraisemblable qu'il a nommé, aussi bien que les autres, la maîtresse d'Euripide. Ilgen, par une très-simple transposition de lettres, a changé le nom de ville Αἰγείων en un nom de femme Αἰγεινώ. Je préférerais pour ma part l'adjectif αἰγαίαν, se rapportant à ταμίην et faisant une sorte de nom propre, comme dans Théocr., XVII, 53, Ἀργεία κυάνοφρυ, et au lieu de μεθέπεν δ', construction fautive, puisque δέ se rattache à αἰγείαν qui en est séparé par un autre mot, je lirais le participe présent μεθέπων, construction régulière et très-usitée, comme on le verra plus loin, dans Hermésianax. C'est ainsi que le texte a été avec raison amendé par Hartung : Αἰγαίαν μεθέπων Ἀρχέλεω ταμίην.

(1) V. 72. J'ai donné dans les « *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* », loc. laud., les raisons pour lesquelles il faut lire Ὀρτυγίῃ et non Ὀρτυγίην. — Au lieu de « sous le coup de quelle frayeur quittant Ortygie », je traduis maintenant ce vers, pour lui laisser le vague des expressions grecques, par « après quelles épreuves subies à Ortygie. » Le mot τιναχθείς peut se rapporter à la fois aux menaces de Denys qui ont épouvanté Philoxène, et à l'amour que le poète éprouva pour Galatée. Cette dernière idée doit être exprimée ici, comme elle l'est dans les autres strophes, à propos des autres poètes, et particulièrement à propos d'Homère, dans une tournure analogue, « λεπτυνθείς ». (V. 29.)

« le chemin difficile de la sagesse, ceux que la méditation « étreignit de ses liens serrés, et que séduisit le redou- « table honneur de l'emporter dans la dispute, ceux-là « même, à l'apparition de l'amour, n'en évitèrent pas les « troubles, et vinrent se ranger sous cette main redou- « table.

« Ainsi fut dominé par sa passion pour Théano Pytha- « gore de Samos, qui trouva les courbes élégantes de la « géométrie et disposa tout entier sur une petite sphère « le cercle qu'enveloppe l'éther.

« Et ce Socrate, duquel Apollon avait prédit qu'il serait « le premier de tous les hommes pour la sagesse, de « quelle flamme il fut atteint, par la colère puissante de « Cypris ! Son âme aux pensées profondes souffrait de « plus légers soucis, et il allait vers la demeure d'Aspasie, « sans pouvoir jamais la quitter, lui qui trouva à la dia- « lectique des routes nouvelles.

« Et le philosophe de Cyrène, le pénétrant Aristippe, un « désir impérieux l'attira dans l'isthme de Corinthe, « lorsque, amoureux de Laïs (1), il déserta tous les sa- « vants entretiens ; [et, naviguant loin d'Ephyra, la vie lui « était insupportable] (2). »

(1) Sur le mot Ἀπιδανῆς, cf. la note de Bergk.

(2) Ce dernier vers est absolument inintelligible dans les manuscrits, où on lit οὐδαμένον ἐξεφόρησε βίον. Bergk a substitué εὐλιμένων ἐξ Ἐφύρης ὁρίων. Il me semble que le sens doit être tout opposé. Le poète montre dans les deux premiers vers de la strophe comment un amour irrésistible poussait vers Corinthe le philosophe Aristippe. Les derniers vers doivent se rapporter à la même idée ; loin de sa maîtresse, doit-il dire, Aristippe ne pouvait plus vivre. En effet, la correction ἐξ Ἐφύρης, loin de Corinthe, proposée par Bach, est excellente et a été adoptée depuis. Restent les mots ουδαμενον et εβιον qui, venant après la phrase « il dédaignait et fuyait tous les savants entretiens », ne peuvent signifier que ceci : « et il ne pouvait ou ne voulait pas vivre loin d'Ephyra ». Aussi, bien que la leçon de Bach « οὐδ' ἀπέχων ἐξ Ἐφύρης ἐβίω » me paraisse peu élégante, elle a du moins l'avantage de présenter un sens satisfaisant. Peut-être, au lieu d'ἀπέχων, pourrait-on lire πλέων, allusion aux nombreux voyages

Ce fragment, comme on le voit par la traduction qui précède, est des plus importants; il nous donne une idée nette de l'invention et du style des poètes alexandrins. Ce qui frappe tout d'abord, et cette impression, bien qu'un peu affaiblie par un examen plus attentif, ne s'efface jamais, — c'est la puérilité de la conception. Le poète soutient, sans y croire, cette thèse que, parmi les grands écrivains, nul n'a pu se soustraire au joug de l'amour, et il cite comme exemples Homère épris de Pénélope, Hésiode amoureux d'Éoé! Ne voyons en effet dans ce développement qu'un procédé d'artiste indifférent au fond des choses, et seulement préoccupé de la façon de les exprimer. Mais cela seul ne prouve-t-il pas que l'art avait dégénéré, et que, ne pouvant ou ne sachant trouver aucune inspiration dans la société confuse où ils vivaient, peu curieux d'observer et de peindre les mœurs contemporaines, les poètes étaient réduits à travestir l'antiquité, afin de pouvoir en parler à leur tour? Quelle sincérité et quelle poésie doit-on attendre d'un auteur qui, pour se consoler ou se justifier d'une passion dont il se prétend tout plein, recherche patiemment les légendes les plus suspectes ou en imagine de nouvelles, afin de prouver qu'il n'est pas le premier à aimer sa maîtresse; qui invoque l'Iliade et l'Odyssée, les drames de Sophocle et ceux d'Euripide, la philosophie de Pythagore et celle de Socrate, à propos d'une courtisane, fait de tous ces grands noms un cortège au nom de Léontium, et résume en une aventure galante l'histoire du génie? Les différents poètes se rencontrent là pêle-mêle, fort étonnés sans doute de cette ressemblance qui les réunit en pareil lieu, Mimnerme à côté d'Homère, Sophocle près d'Anacréon, Euripide en compagnie de Philoxène, sans que l'auteur ait pour la vérité historique plus de respect que pour la

d'Aristippe (Diog. Laert., II, 8, 71.) L'expression πλέων ἐξ Ἐφύρης s'opposerait naturellement à εἴσω πόθος ἔσπασεν Ἴσθμου. Sur la quantité de οὐδὲ πλέων, cf. Théocr., VII, 61; XI, 61.

dignité de l'art. Si ce n'était qu'un jeu d'esprit, une gageure, l'objet en serait au moins mal choisi; mais la chose est racontée le plus sérieusement du monde, d'un accent mélancolique et pénétré. Toutes les strophes se déroulent tristement, comme si l'auteur s'attendrissait véritablement sur ce pauvre Homère méchamment persécuté par Pénélope !

C'est que peu à peu, dans cette école préoccupée avant tout de la forme et nullement soucieuse de la vérité, tous les sujets, quels qu'ils fussent, avaient pris aux yeux des poètes une valeur égale ; on ne voyait plus dans tous les souvenirs de l'antiquité qu'autant de matières admirables à mettre en vers grecs ou latins; la versification et la langue seule importaient. En outre, la nouveauté de la découverte faisait oublier la sottise et l'invraisemblance du sujet; personne n'exigeait du poète qu'il fût touchant, pourvu qu'il fût neuf: on cherchait la science au point d'en être volontairement dupe, comme ces amateurs de l'inédit qui le paient très-cher, même quand il est apocryphe.

Ce n'était pas, à vrai dire, une nouveauté, que ce procédé de l'énumération mis à la mode par Antimaque et repris successivement par le plus grand nombre des poètes alexandrins. Il avait été emprunté aux anciennes poésies, et surtout à celles qui portaient le nom d'Hésiode. C'est de lui que s'inspira l'école alexandrine : Hermésianax l'appelait « le maître de toute science (1) », et Callimaque, le plus doux des poètes (2). Cet éloge, qui ne peut convenir ni à la *Théogonie*, ni au poème *des Travaux et des Jours*, désigne l'ouvrage mentionné par

(1) « πάσης ἤρανον ἱστορίης ».

(2) Callim., épigr. 26, dit à propos d'Aratus, imitateur d'Hésiode :

Ἡσιόδου τόδ' ἄεισμα καὶ ὁ τρόπος · οὐ τὸν ἀοιδῶν
ἔσχατον, ἀλλ' ὀκνέω μὴ τὸ μελιχρότατον
τῶν ἐπέων ὁ Σολεὺς ἀπεμάξατο.

Hermésianax (1), les ἠοῖαι μεγάλαι et les catalogues, source féconde où les Alexandrins puisaient sans se lasser. Il y avait là tout un trésor autrefois négligé pendant la période classique. Il s'en exhalait ce parfum de vétusté, si cher aux littératures sur le déclin. Hermésianax, tout en modifiant profondément la matière même des catalogues, en avait, croyons-nous, imité d'assez près la disposition. Comme les ἠοῖαι formaient le quatrième livre des catalogues et traitaient un sujet spécial, l'histoire des héroïnes de l'époque fabuleuse, épouses des Dieux et mères des héros, ainsi le troisième livre de *Léontium* rappelait particulièrement les noms des femmes qu'avaient aimées les grands poètes. Les catalogues, plus détaillés et plus longs que les ἠοῖαι, n'étaient pas conçus sur le même modèle; de même, les deux premiers livres de *Léontium* contenaient, comme nous l'avons vu, des épisodes dramatiques plus longuement développés que ceux du troisième (2). En outre, Hermésianax emprunte au vieux poète d'Ascra le dessin même de ses strophes. Chacune d'elles, consacrée à un seul poète, commence d'une manière à peu près uniforme, avec l'affectation de naïveté d'une poésie primitive et religieuse. Poètes et philosophes, dans ces litanies monotones où se succèdent leurs images, se ressemblent tous. L'artiste a volontairement rendu les traits immobiles et éteint les couleurs du tableau, comme ceux d'une tapisserie à demi effacée; mais il n'a pas su rester naïf jusqu'au bout; les physionomies sont des plus simples, sans que l'art du poète cesse d'être très-compliqué. Ce mélange même plaisait d'ailleurs aux connaisseurs. Ils aimaient par-dessus tout

(1) Voici les vers d'Hermésianax qui désignent certainement les ἠοῖαι : (fragm., v. 25) :

πάσας δὲ λόγων ἀνεγράψατο βίβλους,
ὕμνων ἐκ πρώτης παιδὸς ἀπαρχόμενος.

(2) Voy. Bernhardy, *Grundriss*, I, p. 325.

les imitations de l'antique, à la condition qu'on y sentît la main d'un moderne.

Un poète de cette école ne laisse rien au hasard; toutes les expressions sont pesées, la place de chacune est calculée; une symétrie compliquée arrange les mots, les oppose les uns aux autres, combine savamment les longues et les brèves, ajoute les sonorités de la rime à celles de la quantité, donne à chaque strophe, à chaque distique, à chaque pentamètre, son allure, sa composition; si bien que de l'accord de toutes ces nuances, de toutes ces harmonies, résulte un ensemble mélodieux et doux, pareil à la plainte d'une plage lointaine. Il semble qu'on entende le murmure affaibli de tous ces amours disparus.

Les pentamètres surtout contribuent à donner cette impression. On a déjà remarqué (1) que, sur 49 pentamètres, il y en a 26 dont chaque hémistiche est terminé par l'adjectif et le substantif correspondants; l'adjectif est à la fin du premier, le substantif à la fin du second. De là, dans chaque pentamètre, une sorte de balancement et d'équilibre des deux hémistiches. Voici le type de cette combinaison :

ἔνθα Χάρων κοινὴν ἕλκεται εἰς ἄκατον (2).

Une seule fois, sans doute à cause d'un nom propre, le substantif est placé avant l'adjectif; encore, le mot Πακτωλοῦ peut-il être considéré comme une sorte d'adjectif :

πληγεὶς, Πακτωλοῦ ῥεῦμ' ἐπέβη ποταμοῦ (3).

Quelquefois l'adjectif est à la fin du premier hémistiche, et le substantif au commencement du second :

ὕμνων ἐκ πρώτης παιδὸς ἀπαρχόμενος (4).

(1) Bergk, l. l.

(2) V. 4, 6, 8, 10, 12, 14, 18, 22, 24, 30, 32, 34, 36, 42, 44, 52, 58, 64, 68, 72, 74, 78, 80, 84, 92, 94.

(3) V. 42.

(4) V. 26, 56, 96.

Ailleurs, l'adjectif et le substantif commencent les deux hémistiches :

ἥδιστον πάντων δαίμονα μουσοπολεῖν (1).

La même relation a été observée entre les nominatifs et les génitifs qui en dépendent. Tantôt le génitif est à la fin du premier hémistiche, et le nominatif à la fin du second :

Βάκχου καὶ λωτοῦ πιστότατον ταμιήν (2).

Tantôt, au contraire, l'un est à la fin du premier hémistiche et l'autre au commencement du second :

Μουσαῖος χαρίτων ἤρανος Ἀντιόπην (3).

Tantôt, enfin, c'est le verbe et son substantif qui sont ainsi placés (4). Toujours, sauf dans trois vers, on retrouve une disposition analogue.

Des procédés employés dans la versification alexandrine, le plus usité de tous est, comme nous l'avons vu pour Philétas, l'assonance des hémistiches. Chez Hermésianax, le premier et le dernier mot du vers riment deux fois, comme dans celui-ci :

Ἀργιόπην, Θρῆσσαν στειλάμενος κιθάρην (5).

Deux fois le second mot rime avec le dernier :

καὶ πάντων μῖσος κτώμενον ἐξ ὀνύχων (6).

Seize fois enfin, ce sont les derniers mots de l'hémistiche :

ῥεῦμα διὰ μεγάλων δυρομένης δονάκων (7).

Enfin, les pentamètres d'Hermésianax, outre l'assonance et la savante disposition des mots, ont des termi-

(1) 28, 50.
(2) V. 70.
(3) V. 16, 82, 86.
(4) V. 20, 38.
(5) V. 2, 44.
(6) V. 62, 82.
(7) V. 6, 8, 18, 22, 24, 30, 34, 36, 42, 56, 64, 68, 74, 80, 84, 92.

naisons variées, au milieu desquelles le poète en choisit cependant une qui, par son retour plus fréquent, maintient l'harmonie dominante. Pour accentuer la sonorité du vers un peu court et léger, il emploie à la fin du second hémistiche, au contraire des Latins, les mots de trois, quatre et cinq syllabes. Je compte dans le fragment d'Hermésianax 5 mots de deux syllabes, 22 de trois syllabes, 11 de quatre, 5 de cinq syllabes et 1 de six. Les mots de trois syllabes dominent, puis ceux de quatre.

Dans l'hexamètre, Hermésianax ménage avec le plus grand soin l'emploi des spondées et des césures. Le plus souvent, l'hexamètre ne contient qu'un spondée en dehors du dernier pied, quelquefois deux, très-rarement trois. Sur 49 hexamètres, on en rencontre 2 avec trois spondées, 15 avec deux, 26 avec un seul. Il y a en outre trois vers spondaïques et trois vers entièrement composés de dactyles. Dans les hexamètres à un seul spondée, celui-ci est placé tantôt au premier, tantôt au second pied, alternativement. C'est ainsi qu'il passe presque régulièrement du premier au second pied, et réciproquement, dans 19 vers sur 27. Le retour alternatif d'un son plus grave et plus plein à deux places déterminées du vers, s'ajoutant à la régularité de l'assonance des hémistiches du pentamètre, complique encore la symétrie de cette versification laborieuse. Le plus souvent, enfin, l'hexamètre n'a qu'une ou deux césures; quelquefois même la césure fait défaut, ou n'est formée que par un monosyllabe. On trouve en effet 18 vers à une seule césure, 19 à deux césures, 10 sans césure, et 3 seulement qui en ont trois. Le plus souvent, la césure unique est penthémimère; quelquefois elle est au second pied. On peut donc considérer comme les types de l'hexamètre d'Hermésianax les deux vers suivants :

Λέσβιος Ἀλκαῖος δὲ πόσους ἀνεδέξατο κώμους
γιγνώσκεις · ὁ δ' ἀοιδὸς ἀηδόνος ἠράσαθ'. ὕμνων (1).

(1) V. 46, 48.

L'expression, toujours cherchée, est rarement vive et forte; on y rencontre peu d'images. La couleur de ses tableaux est discrète, faite de nuances adoucies. Les phrases se déroulent avec une lenteur nonchalante, semées d'épithètes choisies, ordinairement mises à une place importante du vers, comme, dans une rivière, les bouquets d'arbres qui l'animent. Le plus souvent, une seule phrase est consacrée à chaque poète; aussi la construction de ces phrases est-elle monotone. Chaque verbe à un mode personnel est accompagné d'un participe qui le complète et l'explique : verbes et participes se suivent tour à tour, reliés entre eux au moyen de particules copulatives, comme la particule δέ. Voici, par exemple, la phrase où il s'agit d'Antimaque :

Λύδης δ' Ἀντίμαχος Λυδηΐδος ἐκ μὲν ἔρωτος
πληγεὶς, Πακτωλοῦ ῥεῦμ' ἐπέβη ποταμοῦ,
Δαρδανίῃ δὲ θανοῦσαν ὑπὸ ξηρὴν θέτο γαῖαν
κλαίων, Αἰζάνιον δ' ἦλθεν ἀποπρολιπὼν
ἄκρην ἐς Κολοφῶνα· γόων δ' ἐνεπλήσατο βίβλους
ἱράς, ἐκ παντὸς παυσάμενος καμάτου (1).

C'est surtout dans le choix des mots et des métaphores que se manifeste le goût alexandrin. On est frappé du mélange d'expressions antiques empruntées à Homère et aux tragiques avec les expressions nouvelles peu usitées ou même imaginées par le poète (2). En voici quelques exemples : 1° expressions classiques :

Vers 6, δυρομένης. — Esch. *Prom.*, 271. — Soph., *Œd. R.*, 1218. — Eurip., *Héc.*, 754.

Vers 8, ἐξεπάειας θεούς. — Soph. *Œd. Col.*, 1194: φίλων ἐπῳδαῖς ἐξεπᾴδονται φύσιν.

(1) V. 41 et suiv.

(2) J'emprunte tous ces mots seulement aux vers dont le texte est à peu près établi, et je laisse de côté ceux qui pourraient fournir des expressions nouvelles, mais douteuses, comme μουσοπολεῖν, v. 28, — λεπτυνθείς, v. 29, — οἷα τιναχθείς, v. 71, — θερῆν πυρί p. θερῆναι, v. 77, — πᾶσαν ῥυόμενον λαλίην, v. 78, — λύγοις ἐσφίγξατο μῆτις, v. 81.

Vers 75, πολιῆται. — Forme homérique.

Vers 93, πωλεύμενος. — Forme homérique.

2° Métaphores et expressions rares :

Vers 2, στειλάμενος κιθάρην (ornatus cithara), emploi nouveau du verbe στέλλειν. Callim. fragm. an. 120 : κισσῷ δ' ἱμερόεντι καλὰς ἔστελλεν ἐθείρας (1).

Vers 11, φωνὴν τεθοωμένου (incitata voce latrantis). — Nicand., *Ther.*, 227 : αὐτὰς ἐνώπης φοινίσσει τεθοωμένος. — Opp., *Halieut.*, I, 557. — II, 525.

Vers 62, πάντων μῖσος κτώμενον ἐξ ὀνύχων (omnibus unguibus aversantem) ordinairement, ἁπαλῶν ἐξ ὀνύχων (teneris unguibus). — Anth. pal., V, 129, ἐξ ἁπαλῶν κινυμένης ὀνύχων.

Vers 84, δεινὸν δ' ἦλθον ὑφ' ἡνίοχον (iverunt sub aurigam metuendum). — Pollux, I, 98, en parlant du poète Timothée : κιθάρας δεξιὸν ἡνίοχον. Cette métaphore est fréquente dans l'Anthologie, à propos de l'amour.

Vers 98, κουφοτέρας ἐξεπόνησ' ἀνίας (levioribus laboravit curis). — Anthol. Plan., IV, 1, 4 : Διοκλεῖ μναμόσυνον ταύταν ἐξεπόνασε χάριν.

3° Emploi du moyen à la place de l'actif.

Vers 25, ἀνεγράψατο. — 29, ἐνετείνετο. — 35, εὕρετο. — 45, ἐνεπλήσατο. — 79, ἐστήσαντο. — 81, ἐσφίγξατο. — 88, ἀποτασσόμενον.

4° Mots rares et ἅπαξ λεγόμενα.

Vers 3, ἀπειθέα, en parlant des choses inanimées : Orph., *Arg.*, 245 : ἀπειθεῖς τόποι καὶ τραχεῖς.

Vers 7, μονόζωστος, seul exemple.

Vers 17, ἦρανος ἱστορίης : ἦρανος s'emploie ordinairement au sens propre, même chez les Alexandrins.

Vers 18, εὔασμον, seul exemple.

Vers 19, ὀργειών. — Antim. Lyd. fr. 2 : Καβάρνους θῆκεν ἀγακλέας ὀργειῶνας.

Vers 50, πολυφραδίῃ, seul exemple.

(1) Le sens de ce mot est clairement indiqué par l'imitation de Virgile : « Threicia *fretus* cithara ». En., VI, 120.)

Vers 57, πολυπρήωνα, seul exemple.

Il était nécessaire d'insister longuement sur le seul fragment considérable qui nous soit parvenu de l'élégie alexandrine. Les qualités et les défauts que nous y avons fait remarquer ne sont pas particuliers à Hermésianax. Ceux qui lui succéderont emprunteront comme lui aux poètes antiques des légendes dont ils dénatureront le caractère; ils emploieront comme lui le procédé commode de l'énumération, qui enlève à l'écrivain le souci de la composition. Un poète, peut-être contemporain d'Hermésianax, Phanoclès, reprendra à son tour la série des aventures d'amour de l'antiquité héroïque; Moschus, dans son idylle sur la mort de Bion, associera à sa douleur tous les poètes anciens et récents (1), depuis Hésiode jusqu'à Théocrite; plus tard enfin, Ovide, pour se justifier d'avoir parlé de l'amour, rappellera dans une rapide et spirituelle revue de tous les écrivains que, depuis l'Iliade jusqu'aux contes milésiens, la littérature s'était toujours inspirée de l'amour (2). Sur ce thème commun et sur des thèmes analogues, chaque poète, à tour de rôle, écrira des vers ingénieux où les raffinements d'une langue et d'une versification subtiles font oublier l'invraisemblance et la banalité du sujet, où les souvenirs de l'antiquité, les noms propres perdus de villes et de héros, mêlés aux hardiesses de la langue moderne, lui donnent un charme de nouveauté plus piquante encore.

IV

Phanoclès vécut certainement après Démosthène, d'après le témoignage de Clément d'Alexandrie (3). Fut-ce

(1) Mosch., *Id.*, III, 87, 95.

(2) Ovid., *Trist.*, II, 363—466.

(3) Clem. Alex., *Strom.*, VI, p. 750, dit que Phanoclès traduisit en un distique la pensée de Démosthène, « πᾶσι γὰρ ἡμῖν ὁ θάνατος ὀφείλεται ». Que Phanoclès ait imité Démosthène ou ait exprimé la même

quelque temps après, fut-ce beaucoup plus tard? On l'ignore, mais la première conjecture est la plus vraisemblable. Bien que nous ne possédions pas d'autre texte sur la vie de Phanoclès, ni sur le lieu de sa naissance, le sujet même qu'il choisit, les procédés de composition dont il s'est servi, son style (1) où se rencontrent des expressions de Théocrite, de Callimaque et d'Apollonius, tout prouve qu'il appartint à l'école alexandrine et qu'il faut le placer à côté d'Hermésianax et de Callimaque, à l'origine de l'école alexandrine. S'il n'est pas Alexandrin par la naissance, il l'est par le talent.

Hermésianax avait chanté l'amour de la femme; Phanoclès chanta celui des jeunes garçons. Dans son recueil d'élégies intitulé : « ἔρωτες ἢ καλοί (2) », il racontait l'histoire des héros qui avaient été perdus par leur passion pour de beaux éphèbes. La liste des victimes était nombreuse; leur châtiment avait été plus fort, étant plus mérité. Ils avaient obéi à un amour réprouvé de Cypris : Cypris s'était vengée. Ainsi avaient été causées les infortunes tragiques des Tantale, des Laius, des Agamemnon. La puissance fatale de l'amour entraîne à sa perte l'homme éperdu, incapable de résistance et de raison;

pensée que lui, il reste toujours que, d'après Clément d'Alexandrie, le poète vécut après l'orateur.

(1) On verra plus loin combien le style de Phanoclès ressemble à celui des Alexandrins. Leutsch, *Philologus*, vol. XII, conclut dans le même sens, en s'appuyant sur les analogies de la versification et de la langue. Bernhardy est du même avis. Bach avait fait remarquer avant eux que dans le premier vers du fragment conservé, ἢ ὡς Οἰάγροιο πάϊς Θρηίκιος Ὀρφεύς, Phanoclès avait changé la quantité de Θρηίκιος. Voy. Hom., *Il.*, X, 559 : Θρηίκιοι τὸν δέ σφιν, etc. De même plus tard Virgile, *Én.*, VI, 120 : *Threicia fretus cithara.* Chez les Alexandrins, ι dans Θρηίκιος est long : Apoll. Rhod., IV, 905 : Θρηίκιος Ὀρφεύς. Ce fait laisserait supposer que Phanoclès appartenait à l'école alexandrine.

(2) Clem. Alex., *Protrept.*, p. 11 : « Φανοκλῆς δὲ ἐν Ἔρωσιν ἢ καλοῖς ». — Lactant., *Argum. IV in Ovid. Metam.* 2 : « Phanocles in cupidinibus auctor ».

mais c'est un amour dénaturé, maladie étrange venue de pays lointains. Tel était, du moins, le sens des antiques légendes de Talos et de Rhadamanthys, de Zeus et de Chrysippe, fils de Pélops, de Laius et de Chrysippe, dont Eschyle et Euripide firent des sujets de tragédies (1). En les reprenant à son tour, Phanoclès continua la tradition, mais il affaiblit l'effet de ces fables pathétiques et leur donna la forme, la douceur et la mélancolie de l'élégie. Le mal était venu de l'Orient. De la Mysie et de la Phrygie, il avait pénétré en Grèce par la Thrace. « Orphée, dit Phanoclès, fut le premier en Thrace qui aima de jeunes garçons (2). » Chez les Doriens, en Thessalie et dans le Péloponnèse, ce sentiment eut les caractères de la race; il fut chaste et grave. L'admiration de la beauté, le besoin de protéger la faiblesse et le partage des hasards y rendaient l'amitié plus délicate, plus exigeante, plus jalouse, et la transformaient en amour. Une sorte de mariage mystique unissait la grâce et la force. C'était une chevalerie (3). Mais, quand s'éteignit la féodalité primitive, les vices de la race ionienne changèrent le caractère de ces unions. L'amour des garçons devint alors dans toute la Grèce ce qu'il a été depuis. Dans l'amour d'Achille et de Patrocle, Homère n'a laissé voir que le dévouement et l'affection fraternelle. Les sacrifices mutuels, les périls communs, la mort affrontée, relevaient et ennoblissaient le désir, même dépravé. Plus tard, dans la sécurité monotone de la vie, ce ne fut plus qu'une fantaisie commune et grossière. « Le désir est commun à tous les hommes (4) », disait au jury athénien un client de Lysias, pour s'excuser d'avoir pour-

(1) Voy. Pindare, *Olymp.*, I, 36. — Athénée, III, p. 603; — XIII, p. 602. — Cf. sur cette question : L. Preller, *Rhein. Mus.*, 2e série, vol. IV.

(2) Fragm., v, 9.

(3) Voy. O. Müller, *die Dorier*.

(4) Lysias, disc. 3, 4.

suivi un garçon, comme il aurait fait une courtisane. L'héroïsme disparu, le désir seul était resté.

Sur la mort d'Orphée, causée par sa passion pour le jeune Calaïs, Stobée a conservé un fragment de vingt-huit vers, où l'on peut prendre quelque idée de la manière de Phanoclès (1). C'est la première fois que nous trouvons ainsi expliquée la mort violente d'Orphée, mais on ne peut affirmer que Phanoclès ait imaginé la légende. Comme les autres fables de ce genre dont il a parlé se retrouvent chez les poètes antérieurs, il est permis de croire qu'il avait également emprunté celle-là, à moins toutefois que, fidèle aux habitudes des Alexandrins, et en particulier à l'imitation d'Hermésianax, il n'ait voulu, pour rendre l'énumération plus complète, y comprendre le créateur de la poésie, le Thrace Orphée. La mort d'Orphée, déchiré par les femmes de Thrace, devint ensuite et fut toujours un des sujets favoris de la poésie. La légende varia; les uns, comme Pausanias, racontaient que les femmes, prises de vin, le déchirèrent parce qu'il avait entraîné à sa suite leurs maris (2); les autres, comme Virgile et Ovide, qu'elles se vengèrent ainsi de ses dédains et du souvenir persévérant qu'il conservait à Eurydice; mais tous s'accordent à reproduire la belle description de Phanoclès, la tête coupée du poète flottant sur la mer avec sa lyre d'où s'échappe une mélodie expirante (3). Touchante image de la poésie méconnue et persécutée, mais charmant encore ses bourreaux! Ovide reproduisit, d'après Phanoclès, cette tradition qu'Orphée avait le premier appris aux Thraces l'amour des jeunes éphèbes (4); mais, pour la mort même du chantre divin, il suivit la même fable que Virgile et peignit à son tour en vers poétiques la triste fin de l'époux inconsolé d'Eurydice. Avec son ex-

(1) Stobée, *Florileg.*, LXIV, 14.
(2) Pausanias, IX, 30, 3.
(3) Virgile, *Géorg.*, IV, 523 et suiv.
(4) Ovid., *Metam.*, X, 79 et suiv.; — XI, 50 et suiv.

quise délicatesse, Virgile avait compris que la tradition adoptée par Phanoclès, quoique moins connue, était moins intéressante. Il substitua Eurydice à Calaïs, l'époux fidèle au souvenir, à l'amant possédé d'une passion coupable; mais il conserva du poète alexandrin, de celui que Plutarque appelait ἐρωτικὸς ἀνήρ (1), l'accent tendre et désolé, la poésie qui murmure à la fois comme une plainte et comme une caresse.

« (2) ... Ou bien comment le fils d'Œagros, le Thrace « Orphée, aima du fond du cœur Calaïs, fils de Borée. « Souvent, dans les bois ombreux, il s'asseyait pour « chanter son désir, et son cœur n'était jamais en repos. « Mais, toujours en éveil, son amoureux souci le ron« geait, tandis que ses yeux regardaient le florissant « Calaïs. Les cruelles Bistonides, répandues autour de « lui, le tuèrent, ayant aiguisé leurs épées bien affilées, « parce que, le premier parmi les Thraces, il avait donné « l'exemple d'aimer de jeunes garçons et avait dédaigné « l'amour des femmes. Avec le fer, elles coupèrent sa « tête et la jetèrent aussitôt dans la mer de Thrace, « clouée sur sa lyre, afin que toutes deux fussent empor« tées par les flots et baignées par l'eau glauque. La mer « blanchissante les transporta dans la sainte Lesbos (3). « La voix de la lyre sonore emplissait et la mer, et les « îles, et les grèves battues des vagues; c'est là que des « hommes ensevelirent la tête harmonieuse d'Orphée et « qu'ils déposèrent dans un tombeau la lyre sonore dont

(1) Plutarque, *Sympos.*, IV, 5, 3.

(2) Le texte de Phanoclès est à peu près fixé. J'ai adopté celui de l'édition de Stobée de Meineke.

(3) Ovid., *Metam.* XI, 50 et suiv. :

Caput, Hebre, lyramque
Excipis, et, mirum, medio dum labitur amne,
Flebile nescio quid queritur lyra, flebile lingua
Murmurat exanimis : respondent flebile ripæ.
Jamque mare invectæ flumen populare relinquunt,
Et Methymnææ potiuntur littore Lesbi.

« les accents avaient charmé les antres sourds et l'onde « funeste de Phorcus. Depuis ce temps, les chants et les « doux accords de la cithare retentissent dans l'île, qui « est de toutes la plus mélodieuse. Mais quand les « Thraces, fils d'Arès, apprirent l'action sauvage de leurs « femmes, pleins d'ennui, ils les marquèrent d'un stig- « mate livide imprimé sur leur chair, afin de leur rap- « peler toujours ce meurtre odieux. Encore aujourd'hui, « en souvenir de la mort d'Orphée, les femmes de « Thrace expient par des stigmates leur ancien forfait. »

Phanoclès avait ainsi conservé à la légende son caractère de religieuse tristesse. Il n'exalte ni ne raille les victimes; il les plaint. Il n'a ni un esprit curieux de connaître le vice, ni une imagination malade heureuse de le décrire; il s'attendrit avec une certaine grâce enfantine sur les malheurs de ses héros et a trop bon goût même pour en sourire. D'ailleurs, il ne paraît pas avoir plus que les autres poètes alexandrins l'instinct dramatique. Comme eux, il n'est qu'un écho. Il se borne à répéter ce qu'on a dit avant lui dans des récits rapides où le sujet est à peine effleuré : comment Dionysos poursuivit par les montagnes le divin Adonis (1); comment Cycnos, pleurant la mort de Phaéton qu'il aimait, fut changé en cygne (2); comment l'amour de Tantale pour Ganymède excita une grande guerre (3); comment Agamemnon, voyant Argynnos se baigner dans le Céphise, fut pris d'amour pour lui et, après sa mort, éleva un temple à Aphrodite (4). A toutes ces fables, il faudrait peut-être en ajouter quelques-unes qui se rapportent au même sujet, par exemple celles de Talos et de Rhadamanthys, de Laius et de Chrysippe, d'Achille et de Patrocle. Phanoclès avait dû les emprunter, comme les autres, aux poètes antérieurs, son livre étant, sans doute, un cata-

(1) Plutarque, *Sympos.*, loc. laud.

(2) Lactant., *loc. laud.* — Virg., X, 189.

(3) Oros., *Hist.*, I, 12.

(4) Clem. Alex. *Protrept.*, p. 11. — Propert. III, 5, 51.

logue à la manière de celui d'Hésiode dont il avait imité la forme.

Le fragment qui précède donne une idée assez favorable du talent de Phanoclès. Sa versification, moins régulière que celle d'Hermésianax, est d'une élégance plus distinguée et plus délicate. Les procédés sont les mêmes. Phanoclès, comme son émule, place souvent l'adjectif et le substantif correspondants à la fin de chaque hémistiche du pentamètre. On rencontre cette disposition six fois sur quatorze vers, comme dans le suivant :

ἀλλ' αἰεί μιν ἄγρυπνοι ὑπὸ ψυχὴν μελεδῶναι.

Trois fois le substantif et son régime sont également placés à la fin de chaque hémistiche :

ἄρρενας, οὐδὲ πόθους ᾔνεσε θηλυτέρων.

Il a recours assez fréquemment à l'assonance des hémistiches ; on rencontre cinq vers comme celui-ci :

ἄμφω ἅμα γλαυκοῖς τεγγόμεναι ῥοθίοις.

Enfin, il emploie plus équitablement qu'Hermésianax les mots de longueur différente pour terminer le pentamètre. J'y trouve, en effet, quatre mots de deux syllabes, quatre de trois syllabes, quatre de quatre syllabes et deux seulement de cinq.

La construction de l'hexamètre est très-simple. Une fois sur deux, il n'a qu'un spondée en dehors du cinquième pied. Les sept autres hexamètres ont tantôt deux, tantôt trois spondées ; d'ailleurs, point de spondaïques. Les césures sont réparties avec le même art ; le plus souvent, le vers ne contient qu'une césure (cinq fois sur quatorze vers) ; trois vers même n'ont aucune césure, même monosyllabique ; trois vers ont deux césures ; trois vers en ont trois.

Cette variété dans la construction du vers, ce petit nombre de spondées, le retour assez fréquent de vers

sans césure, et, enfin, l'abondance des longs mots comme Βιστονίδες, κακομήχανοι, ἀμφιχυθεῖσαι, θηξάμεναι, καρτύνασαι, τεγγόμεναι, ἐμφορέοιντο, etc., appuyés sur des mots plus courts et plus sonores, ἀείδων, ἡσυχίῃ, ψυχήν, ἔρωτας, θηλυτέρων, Θρηικίην, θαλάσσῃ, ἱερῇ, πολιή, λιγυρῆς, etc., donnent aux vers de Phanoclès le charme pénétrant d'une cantilène.

Peu de remarques à faire sur la langue de Phanoclès. Ses phrases ont de grandes analogies avec celles d'Hermésianax. Composées de quatre ou de six vers et formant chacune une sorte de strophe distincte, elles ont une démarche à la fois légère et molle. Les propositions y sont rattachées ensemble par des conjonctions et des participes. Le style, d'une grande justesse, n'a ni les recherches ni le mauvais goût de celui d'Hermésianax, et se distingue plutôt par une simplicité discrète. Il appartient, néanmoins, par le choix des expressions et des tournures, à la période alexandrine. Les exemples suivants en sont la preuve :

Vers 2, ἐκ θυμοῦ Κάλαϊν στέρξε Βορειάδην. — Théocr., XVII, 130 : ἐκ θυμοῦ στέργοισα κασίγνητόν τε πόσιν τε.

Vers 17, ἁλιμυρής. Employé par les poètes dans le sens de « qui se jette avec bruit dans la mer », ou « qui est baigné par les flots bruyants de la mer ». On trouve surtout le premier sens dans Homère : Od., V, 460; — Il., XXI, 190. Le second sens, celui de Phanoclès, est plus souvent employé par les poètes alexandrins. Ap. Rhod., I, 913 : λῦσεν ὑπ' ἐκ πέτρης ἁλιμυρέος, — id., II, 554. — IV, 645. — Opp. Halieut., II, 258 : πέτρης ἁλιμυρέος.

Vers 22, πασέων δ' ἐστὶν ἀοιδοτάτη. — Callim., IV, 252 : μουσάων ὄρνιθες, ἀοιδότατοι πετεηνῶν. — Théocr., XII, 7 : συμπάντων λιγύφωνος ἀοιδοτάτη πετεηνῶν.

Vers 23, Θρῆκες δ' ὡς ἐδάησαν Ἀρήιοι ἔργα γυναικῶν [ἄγρια, καὶ πάντας δεινὸν ἐσῆλθεν ἄχος. — Même tournure dans Callim., III, 195 :

μεσφ' ὅτε μαρπτομένη καὶ δὴ σχεδὸν ἥλατο πόντον.

Vers 28, εἰς ἔτι νῦν κείνης εἵνεκεν ἀμπλακίης. — Callim., V, 244 :

> Ἀστερίῃ δ' οὐδέν τι βαρύνομαι εἵνεκα τῆσδε
> ἀμπλακίης.

V

Contemporain d'Aratus et d'Antagoras de Rhodes, familier du roi de Macédoine Antigone, appelé plus tard à la cour de Ptolémée Philadelphe, Alexandre d'Étolie naquit à Pleuron, vers 320 (1). Comme Philétas, il se rattache plus directement que Phanoclès et Hermésianax à l'école d'Alexandrie. Sa renommée l'y appela au moment où Philadelphe s'occupait d'organiser la bibliothèque commencée par son père. Il avait distribué la tâche aux hommes les plus éminents d'alors, Zénodote et Lycophron (2). Alexandre fut chargé de la recension et du classement des tragédies. Il n'était donc pas un poète proprement dit, mais un lettré, γραμματικός, dit Suidas. Cependant, bien qu'il ne fût pas exclusivement poète, il n'en écrivit pas moins un nombre considérable de vers. Ses tragédies eurent du retentissement et le firent mettre au rang des poètes de la pléiade (3); nous connaissons le titre et nous avons quelques vers de plusieurs épopées qui lui sont attribuées, le Pêcheur [Ἁλιεύς] (4), Circé

(1) Eudoc., *Viol.,* p. 62. — Vit. Arat. ed. Buhle, I, p. 3; II, p. 442.

(2) Anonym. de Comœd. ap. Cram. Anecd. Par. I, p. 6 : « Ἀλέξανδρος ὁ Αἰτωλὸς καὶ Λυκόφρων ὁ Χαλκιδεὺς ὑπὸ Πτολεμαίου τοῦ Φιλαδέλφου προτραπέντες τὰς σκηνικὰς διώρθωσαν βίβλους, Λυκόφρων μὲν τὰς τῆς κωμῳδίας, Ἀλέξανδρος δὲ τὰς τῆς τραγῳδίας, ἀλλὰ δὴ καὶ τὰς σατυρικάς. » — Schol. Plaut., Ritschl., opusc. I, 5.

(3) Eudoc. *l, l.* — On a conservé un titre de ces tragédies : Ἀστραγαλισταί. Schol. Venet. *Hom.* Il. XXIII, 86.

(4) Athénée, VII, 296, *e*.

« aux robustes descendants de Bacchus. Anthée sera « cher au rapide Hermès, et pour lui la jeune femme « éperdue sera prise soudain d'un amour adultère qu'on « punit de la lapidation. Embrassant les genoux de l'ado- « lescent, elle le poussera au crime ; mais lui, respectant « Zeus hospitalier, et le sacrifice solennel, et le sel « marin (1), et la maison de Phobios, a lavé dans l'eau « courante des sources cette parole impie. Et elle, voyant « que le brillant Anthée se refuse à ce triste mariage, « préparera contre lui une ruse adroite, et le trompera « par ses paroles. Voici donc ce qu'elle lui dira : « Mon « beau vase d'or! tout à l'heure, comme je le tirais du « fond du puits, la corde méchante s'est cassée, et il est « allé chez les nymphes qui habitent sous l'eau. Au nom « des Dieux, je t'en prie, car j'entends dire à tout le « monde que le chemin est facile à travers cette ouver- « ture, retire-le, et tu seras mon ami le plus cher ». — « Et l'enfant, sans réfléchir, quittera son vêtement de « Milet, travail de sa mère Ellaméné, et à la hâte, « descendra dans la profondeur du puits ; alors, la femme « qui a médité des desseins perfides, de ses deux mains, « lancera sur lui une pierre meulière. Ainsi, le plus « infortuné des hôtes occupera le tombeau que le destin « lui réservait (2) ; et elle, s'étant suspendue par le cou, « descendra avec lui chez Hadès. »

Toutes les scènes dramatiques, on vient de le voir, sont indiquées et pressenties, la folie de Cléobé, l'ar-

(1) Ici le texte est douteux. Le manuscrit donne la leçon conservée par Meineke, et que j'ai traduite, ἅλα ξυνεῶνα θαλάσσης. Le sens n'est pas très-satisfaisant, bien qu'il puisse se comprendre, « *le sel se formant dans la mer* ». Brunck a proposé ἅλα ξυνεῶνα τραπέζης, qui se comprend mieux, mais s'éloigne trop du manuscrit ; Hartung donne ἅλα ξυνήν τε τράπεζαν, leçon encore plus hardie.

(2) Ἠρίον ὀγκώσει a paru trop hardi à Brunck qui l'a remplacé par ἠρίον οἰκήσει. Meineke n'est pas loin de partager l'avis de Brunck. Ὀγκώσει me semble plus neuf et mieux dans le goût alexandrin. Je rappelle à ce propos ce vers de l'Électre de Sophocle, sur la cendre

deur de son amour et de ses prières, la pudeur presque religieuse d'Anthée ; mais le poète n'a pas voulu ou n'a pas su s'y arrêter. Au contraire, il n'aura rien oublié des détails secondaires de la double mort. Cette femme, à laquelle il ne prêtait tout à l'heure aucune parole, quand il s'agissait de décider Anthée à un crime, il la fera parler quand il ne s'agira plus que de demander un service insignifiant. Il nous apprendra même, ce poète consciencieux, qu'Anthée était revêtu d'une étoffe de lin venue de Milet. N'aurions-nous pas mauvaise grâce, après cela, à nous plaindre de ne pas connaître nos personnages?

Ce n'est donc, au lieu d'un drame, qu'une anecdote rapide et légère, mais racontée en jolis vers et en termes choisis. Elle a un air d'archaïsme qui ne lui messied pas, en même temps que cette simplicité expressive à laquelle on n'arrive pas sans beaucoup d'efforts. Les vers, plus variés que ceux d'Hermésianax et de Phanoclès, n'ont pas la même harmonie plaintive ; ils sont coupés, mêlés de récit et de dialogue, moins surchargés de conjonctions et de participes revenant systématiquement à des places régulières ; c'est un récit plutôt qu'un chant. Les pentamètres sont rarement assonancés ; l'adjectif et le substantif, le substantif et son régime ne s'y rencontrent plus avec la même rigueur au commencement et à la fin des hémistiches ; enfin, le dernier mot est le plus souvent un disyllabe. Il s'y trouve six disyllabes, quatre mots de trois syllabes, trois de quatre et de cinq syllabes à la fin du pentamètre. C'est cette différence des pentamètres qui distingue surtout la poésie d'Alexandre d'Étolie de celle des poètes précédents. L'hexamètre est chez lui d'une allure légère. Sur dix-sept hexamètres, il y en a douze qui n'ont qu'un spondée en dehors du cinquième

d'Oreste : σμικρὸς προσήκεις ὄγκος ἐν σμικρῷ κύτει (1142). J'ai traduit par *occupera le tombeau*, parce que l'expression grecque est intraduisible en français. Elle signifierait : son corps grossira le tombeau que le destin lui réservait.

pied. Ce spondée est placé alternativement au premier et au second pied, comme dans Hermésianax. Ils ont généralement deux césures (huit fois sur dix-sept), et mêlent dans une heureuse proportion les mots de longueur et de sonorité inégales. A côté d'un vers surtout composé de disyllabes, comme le suivant :

τῷ δ' ἄλοχος μνήστη δόμον ἵξεται, ἧς ἔτι νύμφης,

on rencontre un vers appesanti par des mots longs et sonores :

παῖς Ἱπποκλῆος Φοβίος Νειληϊάδαο.

Dans le style d'Alexandre d'Étolie, où les expressions homériques côtoient les mots nouveaux, où abondent les noms propres et les archaïsmes, je signalerai seulement ce qui est rare, et de l'invention du poète ; par exemple, la périphrase suivante, qui désigne la sainteté du serment : ὅρκι' ὁμηρείης πίστ' ἐπιϐωσάμενος, — le mot μαινάς pris exceptionnellement dans le sens du participe μαινομένη : Pindare avait dit, *Pyth.*, IV, 216, μαινάδ' ὄρνιν, — l'épithète λιθόλευστος appliquée au mot ἔρως, — dans l'expression étrange ἅλα ξυνεῶνα θαλάσσης, le mot ξυνέων inusité avec cette quantité. Il eût été facile de contracter en ξυνῶνα, mais l'écrivain a préféré une nouveauté ; — le nom propre qu'on ne trouve nulle part ailleurs, λελεγήϊον εἶμα, — l'expression très-peu usitée, λιρὰ νοεῦσα γυνή, — l'image ἠρίον ὀγκώσει (inflabit tumulum), se rapportant à un mort, pour ὀγκωθήσεται ἠρίῳ.

Avec Alexandre d'Étolie, nous avons enfin pénétré au cœur même de l'école d'Alexandrie ; de Kos et de Colophon, nous sommes arrivés au Musée. Nous y trouvons un écrivain d'un talent subtil et exercé, un polygraphe plutôt qu'un poète. L'élégie semble, avec lui, avoir perdu ce qu'elle avait encore d'accent et de grâce ; elle n'est plus que spirituelle et savante. Alexandre d'Étolie n'est pas cité, il est vrai, parmi les grands poètes élégiaques de l'école ; il en est pourtant un des représentants les

plus connus. Poète pensionné par le prince, organisateur de la bibliothèque, ami d'Aratus, de Lycophron, de Callimaque, c'est à lui, plus qu'à tout autre, que nous pouvions demander des modèles de la poésie nouvelle. Les vers qui nous restent de lui sont peu de chose, et il y aurait injustice à en abuser. Mais, s'il y en a trop peu pour faire connaître l'écrivain, il y en a assez pour révéler le système.

NOTE SUR L'ÉTAT

DES

ÉTUDES GRECQUES EN FRANCE

AUX PREMIERS TEMPS DU MOYEN AGE

PAR M. L'ABBÉ TOUGARD

C'est une opinion généralement reçue que le grec n'a point été cultivé en France au moyen âge. Quelques faits que j'ai eu occasion de publier (1) m'ont amené à faire de nouvelles recherches sur ces temps si reculés et, par suite, si imparfaitement connus. Notre *Annuaire* m'a paru le recueil le plus naturellement destiné à mettre en lumière ce côté de notre histoire littéraire.

Saint Augustin écrivait au ve siècle que « la langue grecque avait la prééminence chez les nations » (2). Son influence se fit en effet sentir jusqu'aux extrémités de l'Occident. L'Angleterre en offre de remarquables exemples qui serviront d'introduction à notre sujet.

Les moines saint Adrien et saint Théodore, premiers

(1) Dans le volume *Quid ad profanos mores dignoscendos augendaque lexica conferant Acta Sanctorum græca Bollandiana*, etc.; Paris, Didot, 1874, in-8; thèse pour le doctorat ès lettres.

Quant à la présente note, la substance en est prise de l'*Histoire littéraire de la France* des Bénédictins; surtout aux volumes III, IV, VI, VII et IX. Les autres sources seront indiquées en leur lieu.

(2) *De Civitate Dei*, VIII, 10, 2. — Dans le volume précité, j'ai inséré un curieux passage de la vie de saint Fulgence, où l'on voit que sa mère lui fit apprendre le grec avant le latin.

apôtres de cette île, étaient d'habiles hellénistes. Ils y formèrent des disciples qui, au témoignage contemporain de Bède, possédaient le grec comme leur langue maternelle (1).

Entre leurs disciples brilla saint Adhelme, plus tard évêque de Scherburn. Afin qu'il pût se perfectionner dans la connaissance du grec, le roi Ina, son proche parent, fit venir d'Athènes deux précepteurs. Adhelme, qui écrivit le premier des vers dans la langue anglo-saxonne, ouvrit lui-même une école, au programme de laquelle figure l'étude de la métrique (2).

Claudien Mamert, contemporain de saint Augustin, étudiait dans la solitude du cloître les auteurs grecs et latins, sacrés et profanes. On lisait alors en France saint Athanase, saint Basile et les saints Grégoire ; « et l'on doit inférer de là, observe très bien D. Rivet, qu'il faut qu'on y cultivât la langue grecque pour y lire ainsi les Pères grecs ; puisqu'il ne paraît pas que ceux que nous venons de nommer eussent encore tous été traduits en latin.

« A Condat, en Bourgogne, on élevait les jeunes moines dans la connaissance de cette langue, comme dans celle du latin. C'est ainsi que saint Eugende, qui en fut abbé dans la suite, y fut instruit sous la discipline de saint Romain et de saint Lupicin, *ut præter latinis voluminibus etiam græca facundia redderetur instructus;* étude qu'il continua jusqu'au-delà de soixante ans, qui fut le terme de sa vie. »

Sainte Radegonde, reine de France, savait aussi le grec, selon Godescard et Petit-Radel. Le P. Cahier est moins affirmatif (3), en convenant d'ailleurs que la langue grecque n'était point inconnue du tout chez nos pères à cette époque. D. Rivet dit simplement, lui qui ne croit pas aux traductions : « Elle lisait les Pères grecs

(1) Les Bollandistes, *Janvier*, I, 596 ; c. 6. (Éd. Palmé.)

(2) Les Bollandistes, *Mai*, VI, 84-85.

(3) *Nouveaux Mélanges d'archéologie*, IV, 92. Ce splendide volume renferme de nouveaux et curieux détails sur les études au moyen âge.

comme les latins, et leurs ouvrages dogmatiques comme les moraux. »

L'histoire est muette sur les siècles suivants ; mais ce sont plutôt les annalistes que les études qui firent défaut(1). Au IXe siècle, « on travailla à donner en latin quelques traductions d'ouvrages écrits en grec. On a déjà nommé plusieurs gens de lettres, à qui cette langue n'était pas étrangère ; ce qui fait juger qu'on donna quelque attention à la cultiver. On a vu que Charlemagne, qui l'entendait, avait établi une école à Osnabrück, où il voulait qu'on l'enseignât. Presque tous les écrivains du commencement de ce siècle employaient quelques mots grecs dans leurs ouvrages. Quelques poètes le faisaient aussi sous Charles le Chauve. Hincmar de Reims reprochait à Hincmar de Laon, son neveu, d'en user de même et de le faire avec affectation.

« Dans la suite des reproches d'Hincmar à son neveu, il est fait mention des glossaires ou lexicons, d'où celui-ci tirait les mots grecs et autres expressions extraordinaires qu'il faisait passer dans ses écrits.

« Il paraît assez visiblement par là, et que l'on faisait quelque étude de la langue grecque quoiqu'on ne voie point d'ailleurs qu'on y eût un grand succès, et que cette sorte de dictionnaire était dès lors en usage en France. Il y en avait même paru avant la fin du VIIIe siècle : témoin le vocabulaire de Paul Warnefride, en faveur du renouvellement des études. En ce siècle-ci, les gloses, les glossaires, les lexicons devinrent tout communs. »

D. Rivet cite alors comme exemple un lexique manuscrit grec-latin en lettres onciales fait sous le règne de Charles le Chauve. Montfaucon a prouvé (2) que ce glossaire, qui appartenait à l'abbaye de Notre-Dame de Laon,

(1) L'un des nouveaux Bollandistes, le P. van Hecke, a donné dans les actes de saint Lulle, archevêque de Mayence, un petit mémoire sur le commerce des livres entre l'Allemagne et la Bretagne au VIIIe siècle. (*Octobre*, VII, 1076-1078.)

(2) *Paléographie*, p. 248-249, et 235-236.

fut écrit par un Latin à la prière de l'abbé; les lettres grecques décèlent une main étrangère. Quelques pages plus haut, la *Paléographie* parle d'un Écossais nommé Sédule, habile dans la langue grecque et qui dissertait sur le texte grec des épîtres de saint Paul.

Scot Érigène, tristement célèbre par ses erreurs théologiques, savait le grec comme le latin. Il fut assez longtemps à la tête de l'école du palais sous Charles le Chauve. On lui attribue la conservation du traité de Macrobe sur la différence et la conformité du grec et du latin. Il composa quelques vers grecs, traduisit et commenta les œuvres attribuées à saint Denis l'Aréopagite, et traduisit également les scholies grecques de saint Maxime sur saint Grégoire de Nazianze. Tous ces travaux lui méritèrent le titre de *gloria Græcorum*, et avec plus de raison sans doute que ne le croyait Montfaucon (1) qui n'avait vu que quelques-uns de ses vers.

A ce siècle appartient encore le B. Raban Maur, archevêque de Mayence, sa patrie, qui avait puisé le goût des sciences au monastère de Saint-Martin de Tours. Ce docte prélat, l'homme le plus savant de son siècle, a laissé près de quatre-vingts traités sur les matières les plus diverses. Ses ouvrages témoignent qu'il avait lu Josèphe et Philon. « Il avait très-bien compris, dit son biographe, que personne parmi les Latins ne peut se trouver véritablement érudit ni consommé dans les lettres sacrées, s'il n'a acquis la connaissance de la langue grecque (2). » Il transmit plus tard cette connaissance à ses disciples, et le biographe cité, qui n'est autre que Trithème, moine allemand de la fin du xv[e] siècle, ajoute : « Raban est le premier de tous qui sous la foi du Christ ait appris aux Germains à parler le grec et le latin. »

(1) *Paléographie*, p. 42.

(2) Les Bollandistes, *Février*, I, 534, E. — Suivant cet auteur, Raban Maur aurait appris le grec à Rome sous un nommé Théophile, originaire d'Éphèse. La France ne serait donc pas l'origine de sa science grecque.

Reuchlin, qui, dans les temps modernes, propagea en Allemagne les études grecques, en avait pris la première teinture à Paris dans le milieu du xv[e] siècle (1). Ces faits seraient bons à méditer au-delà du Rhin, où l'on affecte un même dédain et pour les études françaises et pour la patristique (2).

Raban Maur eut pour élève le moine Rupert, qui dirigea l'école de Mayence et était savant en grec comme en latin.

L'abbé Lebeuf (3) montre par des exemples que les « caractères grecs et même des mots entiers » étaient employés par les évêques dans leurs *lettres formées* (sorte de pièces *officielles*).

On peut affirmer que le grec était compris par les lettrés de Normandie au ix[e] siècle. Ce qui le prouve sans réplique, c'est la *Chronique de Fontenelle*, écrite vers 834 dans le célèbre monastère du même nom (aujourd'hui, commune de Saint-Wandrille, canton de Caudebec, Seine-Inférieure). Les mots grecs abondent dans ce livre, où il faut voir peut-être un reflet des goûts littéraires de la cour de Charlemagne, puisque Éginhard (ou plutôt saint Éginhard) avait été moine à Fontenelle peu d'années auparavant. Le manuscrit du Havre donne tous ces mots écrits en lettres latines, mais ce n'est qu'une transcription du xi[e] siècle. J'y ai noté : *Anaglificus, onomata, paralisis*, *scema*, *tirannidem* (souvent), et même un composé qui paraît être de la création du bon annaliste, *Theoypocthonioi*, par lequel il désigne les démons.

Il y a mieux encore. Qui eût jamais soupçonné qu'au ix[e] siècle le grec servît à expliquer le latin? C'est pourtant ce qui arrive ici : car le moine neustrien, voulant éclaircir les mots *turricula* et *curia*, ne trouve rien de

(1) *Académie des Inscriptions*, XVI, Histoire, 11 (*ancienne série*).

(2) C'est avec une sorte d'indignation que l'un de nos vénérés fondateurs, M. Alexandre, me signalait le mépris que Lobeck professait pour la langue des Pères de l'Église.

(3) Cité dans le *Nouveau Traité de Diplomatique*, III, 128, note.

mieux que d'y joindre comme glose les mots *pyrgiscos* et *bouleuterion*. (Voici son texte : *Curia, quæ græce Bouleuterion dicitur.*) Il supposait donc ses lecteurs assez familiers avec la nomenclature grecque.

Le x[e] siècle ne négligea point l'étude du grec, comme le pourrait faire croire le nom de *siècle de fer*, qu'on lui a assez injustement donné.

« On en faisait encore une étude particulière à l'école de Saint-Gal, dit l'*Histoire littéraire*. Quelques manuscrits de Saint-Martial de Limoges, faits au même siècle, retiennent des marques que les moines de cette maison se mêlaient aussi de gréciser. Le docte saint Brunon, archevêque de Cologne, contribua peut-être plus que tout autre à inspirer à nos Français du goût pour cette langue dans laquelle il se rendit fort habile. Après avoir passé quatre ans à l'école d'Utrecht, il forma le dessein d'apprendre à fond la langue grecque, et ce qu'ont de meilleur les historiens, les orateurs, les poètes, les philosophes de l'antiquité. Pour l'exécution de ce projet, il eut soin d'attirer près de lui les plus savants hommes en grec et en latin qu'il put déterrer. Il est aisé de juger par là du mérite de cette académie, qui se tenait plutôt en Lorraine qu'à Cologne, et des heureuses influences qu'elle répandit dans nos provinces.

« C'est apparemment de là que Gerbert, qui passa quelque temps en Germanie, apporta le goût qu'il avait pour le grec. Il savait effectivement cette langue et exhortait les autres à s'y appliquer. » Othon, empereur d'Allemagne, écrivit en faveur des études grecques à ce Gerbert qui, plus tard, devint pape sous le nom de Silvestre II. « Nous voulons, lui dit-il, que vous ayez en horreur la grossièreté saxonne et que vous provoquiez dans ses études notre délicatesse grecque. Car, s'il est quelqu'un pour la ranimer, on trouvera en nous quelque étincelle de l'habileté des Grecs (1). »

(1) *Patrologie latine* de l'abbé Migne, CXXXIX, 230, A-B.

« Un autre moyen qui servit beaucoup à répandre la connaissance de la langue grecque parmi les Français, poursuit D. Rivet, furent ces Grecs auxquels saint Gérard, évêque de Toul, donna retraite dans son diocèse. Ils y formèrent des communautés entières avec des Irlandais qui s'étaient mêlés avec eux, et y faisaient séparément l'office divin en leur langue et suivant leur rite particulier. L'établissement de ces communautés de Grecs en Lorraine est tout à fait remarquable. Ce fut vers la fin de ce siècle qu'il se fit; et il n'y a pas de doute qu'il ne subsistât encore au siècle suivant et peut-être au delà.

« Il y a beaucoup d'apparence que ce fut dans quelqu'une de ces communautés que le célèbre Humbert, d'abord moine de Moyen-Moutier, puis cardinal de la sainte Église romaine, puisa cette profonde connaissance qu'il avait du grec, et dont il fit un si heureux usage, contre les Grecs mêmes, en faveur de l'Église latine.

« Il pourra paraître encore dans le cours de l'histoire de ce x[e] siècle plusieurs autres hommes de lettres qui prirent soin de cultiver la même langue. Remi d'Auxerre, disciple d'un maître qui l'avait beaucoup étudiée, peut être mis de ce nombre. »

Ce maître, que D. Rivet ne nomme pas ici, est saint Héric, moine de Saint-Germain-d'Auxerre, orateur distingué, écrivain poli et l'un des meilleurs poètes de son temps. Quant à Remi, l'*Histoire littéraire* le nomme « le plus célèbre docteur qu'ait eu alors l'Église de France », où il restaura les études. Il compta au nombre de ses disciples saint Odon, abbé de Cluny, « l'ornement et la plus brillante lumière de la France au commencement du x[e] siècle (1) ». Ces trois hommes illustres ont laissé des écrits ; les œuvres de Remi comprennent une ving-

(1) On notera que saint Odon, en se faisant moine dans l'abbaye de la Sainte-Baume, en Bourgogne, y porta avec lui cent volumes.

taine d'ouvrages. Ce fut lui qui ouvrit à Paris la première école publique dont l'existence soit nettement connue.

Peu d'années avant la venue des Grecs, dont il vient d'être parlé, il est certain que le grec n'était pas enseigné à l'école épiscopale de Toul, puisque le pape saint Léon IX, qui y fut élève, n'apprit cette langue qu'à l'âge de cinquante ans, alors qu'il était déjà souverain pontife (1). Ce zèle dans le chef de l'Église atteste hautement de quel prix il estimait la connaissance du grec; et c'est l'un des exemples les plus augustes à proposer en faveur de nos études.

Nous touchons au XIe siècle, où les documents sur l'hellénisme en France sont assez nombreux. D. Rivet en ouvre le détail par la notice d'un manuscrit grec écrit en 1022, pour l'abbé de Saint-Denis, par un moine nommé Hélie. Il le suppose copié à Rouen ou aux environs; mais un examen plus attentif a fait voir à D. Montfaucon (2) que ce manuscrit fut exécuté au « Camp de Cologne », qu'il place avec quelque hésitation dans le Maine. Le pauvre scribe, qualifié de très malhabile par Montfaucon, paraît avoir été fort empêché à tracer les caractères grecs et bien plus à l'aise avec les lettres norvégiennes qu'il y a jointes, lesquelles sont fort nettes et fort menues. Son œuvre n'en fut que plus méritoire et n'en demeure que plus intéressante pour la postérité.

A l'abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu, l'abbé saint Gervin, qui avait tenu les petites écoles à Saint-Vannes, puis avait vécu en solitaire dans la forêt d'Eu, fit copier les lettres de saint Ignace, l'histoire d'Eusèbe, divers traités de saint Grégoire de Nazianze et de saint Jean Chrysostome.

Quelques évêques grecs se retirèrent à Saint-Bénigne

(1) Les Bollandistes, *Avril*, II, 648-662, E. — D. Rivet insinue que ce pape avait appris le grec dès sa jeunesse. J'ai suivi la table des Bollandistes. Le fait est que le texte de l'hagiographe prête à une double interprétation.

(2) *Paléographie*, p. 292-294.

de Dijon; et, en 1044, Ponce, évêque de Marseille, mit des moines grecs dans l'église de Saint-Pierre d'Auriol. « Tous ces étrangers, qui vivaient au milieu de nos Français, dit D. Rivet, devaient naturellement leur faire naître la curiosité d'apprendre les langues qu'ils parlaient et leur en donner même du goût. Mais très peu se piquèrent d'émulation pour de si nobles et si utiles connaissances. Le cardinal Humbert, qui en reconnut mieux le prix que tant d'autres, étudia le grec avec succès. Cependant, quoiqu'il le possédât assez bien, comme il paraît par ses ouvrages contre Michel Cerularius et Nicétas Pectorat, il ne savait ni le parler ni l'écrire (c'est-à-dire, apparemment, composer en cette langue). C'est pourquoi, ayant composé ses écrits en latin, il fut obligé de les faire traduire en grec.

« Le B. Lanfranc avait fait aussi une étude particulière du grec et en avait une grande connaissance. Saint Anselme, son principal disciple, paraît n'y avoir pas été ignorant. Sigon, moine de Marmoutiers, puis abbé de Saint-Florent de Saumur, savait parfaitement lire et écrire le grec. Guillaume, de moine de Cormeri évêque de Salpina en Pouille, passait pour habile dans la langue grecque. Odon Stigand, seigneur normand qui fut chambellan des empereurs Isaac Comnène et Constantin Ducas, parlait parfaitement la même langue et possédait plusieurs belles connaissances. »

Adam de Paris, après avoir achevé ses études dans la capitale, voulut aller à Athènes vers 1060 pour perfectionner ses connaissances. En arrivant à Spalatro, en Dalmatie, il fut reçu avec honneur par l'archevêque de cette ville, qui l'engagea à mettre en meilleur style les actes de saint Domnie et de saint Anastase. Adam fit plus qu'on ne lui demandait : car il rythma l'office de saint Domnie et en composa les hymnes. Son travail a paru aux Bollandistes digne de paraître dans les *Acta Sanctorum*; mais ils n'en ont donné qu'une traduction (1).

(1) *Avril*, II, 7, A.

Ce fait, des plus significatifs, prouve que Adam était meilleur helléniste que l'élite des habitants de Spalatro.

« A l'égard du grec, lit-on dans le *Discours sur l'état des Lettres en France au* XII[e] *siècle*, on doit compter pour presque rien le progrès qu'y firent les Français en ce siècle. Il se trouva, cependant, quelques-uns de nos gens de lettres qui donnèrent une certaine application au grec. On tire des écrits d'Othon de Frisingue, élève des écoles de Paris, et des ouvrages de Rupert, abbé de Tuy, qu'ils avaient étudié la même langue. Abélard, Héloïse, saint Pierre Maurice, Jean de Salisbury, Hélinand de Froimont et divers autres en avaient aussi quelque connaissance. »

Interrompons ici la citation pour dire que Jean de Salisbury étudia à Paris sous Abélard, fut secrétaire de saint Thomas de Cantorbéry, et devint évêque de Chartres. Il passe au jugement de quelques savants pour avoir rendu la langue grecque à son ancienne pureté.

« Jean Sarrazin, moine de Saint-Denis, puis abbé en Italie, le possédait jusqu'au point qu'il fit une traduction de la *Hiérarchie*, attribuée à saint Denis Aréopagite, qui mérita les applaudissements des savants. Jean de Salisbury, qui était du nombre, consultait volontiers le traducteur sur l'interprétation des mots grecs.

« Guillaume de Gap, qui fut abbé de Saint-Denis en 1172, savait aussi la même langue, puisqu'il passe pour avoir traduit en latin la vie du même saint Denis, écrite en grec par Michel Syncelle, prêtre de Jérusalem. Mais le plus habile de tous nos Français en cette langue fut Macaire, abbé de Fleury. On lui attribue effectivement un lexicon ou dictionnaire grec imprimé plusieurs fois. »

Suivant les explications données plus loin par l'*Histoire littéraire* (XIII, 314-315), l'auteur de ce glossaire est fort incertain. Quant à sa composition même, « ce n'est point un dictionnaire alphabétique, c'est une suite de nomenclatures, disposées par ordre de matières, comme dans

l'ouvrage de Julius Pollux; mais sans éclaircissements, sans observations, sans paraphrases ». Suivent des colloques consistant en de très petites phrases familières, et deux dictionnaires alphabétiques extrêmement incomplets.

Malgré la sécheresse de ce lexique, Henri Estienne ne dédaigna point de l'imprimer, en 1573, dans son volume intitulé : *Glossaria duo e sinu vetustatis eruta*, et qui se joignait au *Thesaurus*. « Ce *Trésor*, ajoute malicieusement Daunou à l'adresse des bibliophiles, perd, dit-on, la moitié de sa valeur, quand il manque de ce prétendu Ve tome. »

« Hildebert du Mans, saint Bernard et plusieurs autres qui écrivaient dès le siècle précédent, citent les Pères grecs, quoiqu'ils ne sussent pas la langue originale. Il y en avait, par conséquent, plusieurs qui avaient été traduits en latin avant ce temps-là. En ce siècle-ci, l'on prit du goût pour cette sorte de traductions, et l'on traduisit plusieurs autres Pères. Mais, à la *Hiérarchie* près, nos Français n'eurent point d'autre part à ce travail que le fruit qu'ils en tirèrent, en lisant en latin ce qu'ils n'auraient pu lire en grec. La gloire de cette entreprise est due au pape Eugène III, élève de Clairvaux, et l'honneur de l'exécution à Burgondion, premier magistrat de Pise, que ce pontife engagea à s'en charger. » L'*Histoire littéraire* cite parmi les auteurs ainsi traduits partiellement : saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nysse et saint Jean Damascène. « Il parut encore en ce siècle, ajoute-t-elle, diverses traductions d'Aristote, les unes faites sur le grec, les autres sur l'arabe. Mais elles n'étaient pas toutes fort exactes, comme s'en plaint Jean de Salisbury. Elles ne laissèrent pas cependant d'être reçues avec empressement par nos philosophes, qui étaient pour la plupart grands partisans d'Aristote. »

Il est vraisemblable, sans pousser plus loin ces recherches, que le grec fut encore moins cultivé en France au XIIIe siècle, du moins dans les monastères où l'étude

du latin lui-même était déjà moins florissante, ainsi que l'a constaté à plusieurs reprises l'un de nos plus savants confrères, M. Léopold Delisle (1). Peut-être faut-il attribuer cette sorte d'indifférence pour les langues savantes, qui envahit alors le cloître, à la fondation des universités et aussi aux progrès de la langue nationale, dont les plus anciennes productions ont souvent pour auteurs des religieux.

Il semble que l'on peut conclure et résumer tout ce que nous venons de dire, par les lignes suivantes que D. Rivet applique au XI[e] siècle : « Quoique, depuis la première décadence des lettres, nos Français, comme tous leurs voisins, eussent négligé, disons même méprisé, les langues orientales, le grec,... et qu'on ne s'avisât d'en recommander l'étude qu'au commencement du XIV[e] (*sic*; peut-être faut-il lire XV[e]) siècle, il ne laissa pas de se trouver en France plusieurs gens de lettres qui donnèrent quelque attention au moins au grec et à l'hébreu. »

Mais il s'en faut bien que les notes qu'on vient de lire donnent une idée exacte et complète de l'hellénisme en France durant la première période du moyen âge. Quelques heures de recherches n'ont pu y suffire. L'*Histoire littéraire* doit renfermer d'autres noms et d'autres faits en faveur des études grecques. Les écrits surtout de ces laborieux écolâtres (et presque tous les hommes éminents le furent alors) qui remplissent un bon nombre de volumes de la *Patrologie* nous révéleraient là-dessus bien des secrets, s'ils étaient attentivement feuilletés. Il faudrait enfin tenir compte des œuvres inédites qui forment, suivant le cardinal Pitra, « la moitié, les trois quarts peut-être, de l'héritage littéraire de cette époque, encore enseveli dans les bibliothèques sous le triple sceau de l'inconnu, du mal famé et du mal jugé (2) ».

(1) Par exemple, dans ses *Rouleaux des Morts*, p. II et 427; et dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 2[e] série, vol. III.

(2) *Études sur les Bollandistes*, Dissertation préliminaire, p. XCIV.

L'une des causes du peu de zèle de nos pères pour l'étude de la langue grecque fut, suivant D. Rivet, la rareté des manuscrits grecs. Les bons copistes devaient être encore moins communs, puisqu'au IXe siècle on écrivait parfois le grec en lettres latines, comme le montre D. Tassin (1). Si l'on joint à cette double difficulté les traductions qui se répandirent au XIIe siècle, on comprendra comment les savants mêmes de ces temps-là crurent pouvoir négliger une langue, dont les textes originaux étaient si rares et dont les principaux écrits avaient passé en latin.

Cette confiance aux traductions était des plus téméraires; en voici, pour terminer, une bonne preuve empruntée à une anecdote peu connue que raconte le P. Papebroch, l'une des gloires de l'école bollandienne. Le P. Christianus Lupus, moine augustin et habile canoniste, avouait qu'il aurait volontiers racheté par la perte d'un ou deux doigts de la main sa négligence à apprendre le grec durant ses humanités, et cela à cause des graves erreurs qu'il rencontrait dans les traductions latines des Pères grecs (2).

(1) *Nouveau Traité de Diplomatique,* à l'endroit cité.

(2) Papebroch, *Responsio ad exhibitionem errorum,* dans les *Acta SS. Bollandiana vindicata,* p. 443, A. Antuerpiæ, 1755, in-folio.

OBSERVATIONS

SUR

DEUX DIALOGUES DE LUCIEN

LES *PORTRAITS* ET LA *DÉFENSE DES PORTRAITS*

PAR M. MAURICE CROISET

Les deux dialogues de Lucien intitulés *Portraits* et *Défense des portraits* ont donné lieu à de nombreuses controverses. On n'en a guère contesté l'authenticité; mais on a discuté et on discute encore pour savoir qui était cette femme, nommée Panthea, dont l'éloge fait le sujet même des deux écrits. J'avouerai qu'en cette question, comme en plusieurs autres, il me semble que les choses ont en elles-mêmes une clarté que les discussions n'ont pas toujours : si j'entreprends de les exposer ici à mon tour, c'est que la simple comparaison des témoignages et des opinions, pour peu qu'elle soit précise et complète, me paraît de nature à tirer d'incertitude ceux qui restent hésitants en présence de conjectures successives et isolées. Or, une fois ces doutes écartés, j'espère montrer qu'on peut déterminer aisément le lieu et la date de la composition de ces dialogues, ce qui ne laisse pas que d'avoir quelque importance pour la biographie de leur auteur.

I

La question d'authenticité n'a été posée, si je ne me trompe, que par Belin de Ballu et Bekker. Sans vouloir la grossir artificiellement, il est nécessaire d'en dire quelques mots.

Le doute exprimé par le traducteur français (1) provient d'un scrupule plus moral que littéraire. Il lui paraît inadmissible qu'un écrivain aussi sincère, aussi indépendant, aussi ennemi de l'adulation que Lucien l'a été, ait pu composer un tel éloge d'une femme qui n'était après tout qu'une courtisane de haut rang. Je ne crois pas que les raisons de cet ordre soient de nature à faire grande impression aujourd'hui. Il y a quelque chose de naïf dans cette manière doctorale de décider ce qu'un homme d'esprit a pu ou n'a pas pu penser et publier, surtout quand il s'agit d'un écrivain tel que Lucien, qui, de son propre aveu, a été rhéteur et sophiste jusqu'à l'âge de quarante ans. Je ne comprendrais le doute, pour ma part, que si l'éloge contenu dans ces dialogues était insipide et banal; mais s'il est, au contraire, comme les meilleurs juges l'ont reconnu, aussi spirituel que gracieux, plein d'enjouement et de délicatesse, qui donc voudrait soutenir sérieusement que Lucien, à l'âge où il cherchait encore la réputation de beau diseur, n'a pas pu en faire hommage à une femme qu'il compare lui-même à la célèbre Aspasie?

Bekker, dans son édition de Lucien, a noté, lui aussi, les deux dialogues en question comme apocryphes. Il est fort à regretter qu'il n'ait pas eu occasion d'expliquer d'après quel principe il les condamnait. Je ne puis croire que les raisons alléguées plus haut soient celles qui l'aient décidé. Mais, d'autre part, il est bien difficile

(1) Belin de Ballu, *Œuvres de Lucien,* traduites du grec, etc. Paris, 1789, t. III, p. 447, note.

d'imaginer quels arguments en faveur de son opinion ont pu lui être suggérés par des écrits qui portent l'empreinte si vive et si nette du génie de Lucien. L'un de ses traducteurs, Gesner, écrivait à Reitz : « *Imagines totum, quantus est, Lucianum spirant et referunt* (1). » Cela est vrai de l'ensemble comme des détails. La composition et le style révèlent l'auteur de la manière la moins contestable.

Au reste, sauf les deux exceptions citées, l'impression que j'énonce ici semble avoir été celle de tous les éditeurs et critiques. Je me borne à citer les noms de Lehmann, Mees, Planck, Dindorf et Sommerbrodt (2); mais j'ajouterai que Wieland, le charmant et spirituel auteur d'*Oberon*, qui a traduit et commenté Lucien en ami plus encore qu'en critique, avait une prédilection visible pour les *Portraits*, comme on peut s'en convaincre en lisant la note placée, dans sa traduction, à la fin de ce dialogue (3). Je suis très éloigné de croire que Wieland ne se soit jamais trompé dans sa traduction ou dans ses notes critiques, et j'aurai même tout à l'heure l'occasion de relever une de ses erreurs; mais j'avoue que, quand il s'agit d'apprécier ces mille détails infiniment délicats qui constituent la marque personnelle d'un écrivain, j'ai grande confiance dans le discernement d'un esprit aussi fin, s'il n'est, d'ailleurs, fait aucune objection précise à son opinion.

Laissons donc de côté cette question d'authenticité qui n'aurait pas dû être soulevée, et cherchons de qui Lucien a fait l'éloge.

(1) Cité dans l'édition de Lehmann, t. VI, p. 402.

(2) Lehmann, *Luciani Opera*, t. VI, p. 402. — Mees, *de Luciani studiis et scriptis juvenilibus*, Rotterdam, 1841, p. 34. — Planck, *Quæstiones Lucianeæ*, Tubingue, 1850, p. 14. — Dindorf, *Luciani Opera*, Paris, 1840, et Leipzig, 1858-59. — Sommerbrodt, *Ausgewählte Schriften des Lucian*, t. I, p. 16.

(3) Wieland, *Lucians von Samosata sämtliche Werke*, t. III, p. 305.

II

Au chapitre x des *Portraits*, il apprend à ses lecteurs qu'il s'agit de la maîtresse de l'Empereur, τὴν Βασιλεῖ συνοῦσαν, et qu'elle s'appelle Panthea, comme la femme d'Abradate dans la *Cyropédie* de Xénophon. Le sens du mot βασιλεύς, dans ce passage, est rendu tout à fait certain par le chapitre xvii, où Panthea est comparée à l'Athénienne Aspasie : « La ressemblance est loin d'être exacte, dit l'un des personnages; car quelle inégalité n'y a-t-il pas entre la puissance que possédaient alors les Athéniens et celle que les Romains ont aujourd'hui (1)? » Il résulte de là nécessairement qu'il s'agit, dans le dialogue, d'un empereur romain contemporain.

Le nom de Panthea n'est mentionné par aucun historien ; mais, d'après une scolie, ce nom aurait été celui de la femme de Lucius Verus (2).

Il y a là une erreur évidente quant à la qualité : Lucius Verus n'a été marié qu'une fois, et il épousa la fille de Marc-Aurèle, Lucilla. D'ailleurs, l'expression même qu'emploie Lucien, τὴν Βασιλεῖ συνοῦσαν, ne peut évidemment convenir à une impératrice, non plus que l'ensemble de la description. Mais, si le scoliaste s'est trompé sur la qualité de Panthea, s'il a employé à tort, en parlant d'elle, l'expression qui sert à désigner ordinairement la femme légitime, ce n'est pas le moins du monde une raison de croire qu'il s'est mépris aussi sur le nom du prince dont elle fut aimée. Ce nom lui a été fourni évidemment soit par une tradition scolaire, soit

(1) *Portraits*, 17: οὐ γὰρ ἴσον οὐδὲ ἐγγὺς Ἀθηναίων ἡ τότε πολιτεία, καὶ ἡ παροῦσα τῶν Ῥωμαίων δύναμις.

(2) *Défense des portraits* : le scoliaste dit, à propos de ce second dialogue : Ὁ λόγος οὗτος ἀντιγραφὴ τοῦ εἰς Πανθέαν τὴν Σμυρναίαν, γυναῖκα δὲ Οὐήρου τοῦ χρηστοῦ Καίσαρος, ἐκείνου ἐστίν, ὃν καὶ Εἰκόνες ἐπέγραψεν.

par un texte historique aujourd'hui perdu. Dans l'un comme dans l'autre cas, nous n'avons aucune raison de rejeter son témoignage, à moins d'objections décisives.

Or, non-seulement ces objections ne se sont pas produites, mais de plus le dire du scoliaste est formellement confirmé par un passage du livre de Marc-Aurèle, auquel renvoient de concert une des scolies du premier dialogue et une note additionnelle qui complète dans un manuscrit la scolie du second dialogue que je viens de mentionner. Marc-Aurèle, dans le VIII[e] livre de ses *Méditations*, où la pensée de la mort revient si souvent, réfléchit à la frivolité des amours humaines, et il s'écrie : « Est-ce « que Panthea ou Pergamos sont aujourd'hui assis auprès « du tombeau de leur maître (1) ? Est-ce que Chabrias ou « Diotimos veillent auprès de celui d'Adrien ? Question ri- « dicule en vérité. Mais, fussent-ils auprès d'eux, est-ce « que ces morts s'en apercevraient? Et si les morts s'en « apercevaient, est-ce qu'ils s'en réjouiraient? Et, enfin, « si les morts s'en réjouissaient, est-ce que ces objets de « leurs amours seraient éternels? » Ce passage établit de la manière la plus évidente qu'une femme nommée Panthea a été aimée ardemment par quelqu'un sur la conduite duquel Marc-Aurèle a eu l'occasion de réfléchir. Ce nom est resté dans sa mémoire ; le souvenir qu'il lui a laissé est celui d'une grande passion brisée par la mort. On voit, d'ailleurs, par la seconde phrase, qu'il songeait, en écrivant ces lignes, aux amours des empereurs. Cela seul suffirait, en l'absence de tout autre indice, à faire soupçonner que c'est d'un empereur aussi qu'il est question dans la première phrase. Je demande si l'on peut, dès lors, raisonnablement douter que la Panthea de Lucien et celle de Marc-Aurèle ne soient la même personne, et qu'elle n'ait été aimée avec éclat

(1) VIII, 37. Μήτι νῦν παρακάθηται τῇ τοῦ κυρίου σόρῳ Πάνθεα ἢ Πέργαμος ; — Saumaise a proposé de lire τοῦ Οὐήρου au lieu de τοῦ κυρίου. La question serait alors tranchée. Mais j'avoue que cette correction, fort plausible en elle-même, me paraît inutile.

d'un des empereurs que Marc-Aurèle a connus et qu'il a vu mourir. Mais quels sont ces empereurs? Il ne peut être question d'Adrien, puisque son nom, dans le passage de Marc-Aurèle, est en quelque sorte opposé au nom de celui qui fut l'amant de Panthea; la chronologie de la vie de Lucien s'y opposerait, d'ailleurs, absolument. Il ne peut être question non plus d'Antonin : nous savons, il est vrai, par un passage de Julius Capitolinus, qu'après la mort de Faustine, il vécut avec une femme que le biographe ne nomme pas (1); mais il serait souverainement ridicule d'attribuer à Antonin, déjà âgé, une passion semblable à celle que l'allusion de Marc-Aurèle laisse deviner (2); d'ailleurs, le nom du jeune Pergamos joint à celui de Panthea exclut absolument cette hypothèse, car Marc-Aurèle a rendu témoignage de la façon la plus explicite à la pureté des mœurs de son père adoptif et à l'aversion qu'il éprouvait pour les amours contre nature (3). Il ne s'agit donc, dans le passage que nous étudions, ni d'Antonin, ni d'Adrien; et pourtant il y est fait allusion à un empereur, contemporain de Lucien et de Marc-Aurèle; on voit assez que cet empereur ne peut être que Lucius Verus, le frère de Marc-Aurèle, associé par lui à l'empire en 161 et mort en 169. Le témoignage du scoliaste est ainsi confirmé d'une manière décisive par ce qu'on pourrait appeler le témoignage des choses elles-mêmes (4).

(1) Jul. Capitol., *Anton. Pius,* 8, 9. Repentinus famosis percussus est, quod per concubinam principis ad præfecturam venisset.

(2) Antonin, d'après Capitolinus, mourut à l'âge de 70 ans. Sa mort eut lieu en 161. Faustine, sa femme, était morte en 141 ; il avait donc alors 50 ans.

(3) Marc Aurèle, I, xvi.

(4) On dira peut-être que l'autorité du scoliaste n'est pas distincte ici de celle de Marc-Aurèle, au texte duquel il renvoie, et qu'il ne faut pas les alléguer concurremment. Au fond, cela importe assez peu. Je ferai toutefois à ce sujet une observation. Les scoliastes de Lucien n'étaient ni assez érudits ni assez réfléchis pour se donner la

On est surpris, en présence de preuves aussi certaines, que des opinions divergentes aient pu se produire. Mais il est à noter qu'aucune de ces opinions n'a été émise après discussion de ces preuves. On a négligé le dire du scoliaste à cause de l'erreur qu'il commet sur la qualité de Panthea, comme si cette erreur autorisait à le tenir pour non avenu; quant au passage de Marc-Aurèle, on l'a considéré isolément et on a trouvé qu'il ne contenait aucune affirmation précise; mais personne n'a essayé de dissiper l'évidence qui résulte du rapprochement des trois témoignages concordants du scoliaste, de Marc-Aurèle et de Lucien. Il suit de là qu'aucune des opinions auxquelles je fais allusion ne se présente dans des conditions qui permettent de lui attribuer une véritable valeur scientifique. J'en parlerai donc très-brièvement.

Parmi ces opinions, il en est deux qu'on peut écarter tout d'abord : celle de La Croze, qui voulait faire de Panthea la maîtresse de l'usurpateur Avidius Cassius, et celle de Wieland, qui pensait que Marc-Aurèle seul était digne d'une telle femme. La Croze avait composé tout un roman sur les prétendues relations de Lucien avec Avidius Cassius : il réunissait des écrits appartenant à des périodes fort diverses de la vie de Lucien, et, avec une adresse amusante, il en tirait des allusions qui lui paraissaient fort convaincantes (1). Ce serait perdre le temps que de réfuter de pareilles fantaisies. Non-seulement elles

peine d'interroger de près un texte et d'en tirer une information qui n'y est contenue qu'implicitement. Si donc ils ont emprunté à ce passage de Marc-Aurèle le renseignement qu'ils nous donnent, on doit en conclure ou bien que la correction de Saumaise est vraie et restitue le texte qu'ils ont eu sous les yeux (Οὐήρου au lieu de κυρίου), ce qui supprimerait toute discussion, ou bien qu'ils faisaient usage de commentaires aujourd'hui perdus qui rendaient claires pour eux les allusions historiques contenues dans ces quelques lignes.

(1) Voyez dans le *Lucien* de Lehmann, t. I, p. LX, le passage de la compilation biographique de Reitz où est exposé le système de La Croze.

sont en désaccord avec les témoignages que je viens d'alléguer, mais encore il suffit de relire les deux dialogues pour s'assurer qu'elles ne sont pas moins inconciliables avec la situation représentée par l'écrivain grec. Quant à Wieland, c'est une raison de sentiment qui l'a décidé. Il a trouvé Panthea si belle et si aimable, sur la foi de son ami Lucien, qu'il n'a pu se résoudre à la livrer à un illustre débauché tel que Lucius Verus. Or, en lisant la biographie de Marc-Aurèle dans l'*Histoire Auguste*, il y trouva ce détail, assez singulier d'ailleurs, qu'après la mort de Faustine, le sage empereur, ne voulant pas donner une marâtre à ses enfants, contracta non un mariage légal, mais une simple union avec la fille d'un procurateur de sa femme (1). Cette découverte enchanta Wieland : le sort de Panthea était assuré : c'était elle que Marc-Aurèle avait aimée : « J'avoue », écrivait-il dans une note de sa traduction de Lucien (2), « que « cette hypothèse, qui jette un si beau jour sur ce dialo- « gue (les *Portraits*) et sur le suivant (*Défense des Por- « traits*), me tient fort au cœur, et que ce serait un « chagrin pour moi si quelque raison historique que je « ne connais pas venait dérober à la belle Panthea l'hon- « neur (bien éphémère, d'ailleurs) d'avoir été l'objet de « l'amour d'un Marc-Aurèle. » N'est-ce pas le cas de dire, avec Pascal : « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas » ? Wieland n'a pas eu la douleur d'être désabusé ; mais, si on lui eût mis sous les yeux le passage de Marc-Aurèle, précédemment cité, quelle peine n'aurait-il pas éprouvée en se voyant détrompé par celui-là même sur lequel il avait compté pour faire le bonheur de Panthea !

Si nous laissons de côté ces hypothèses, il ne reste, si je ne me trompe, qu'une seule opinion à réfuter : c'est à la fois la plus hardie et la plus spécieuse ; selon quel-

(1) Jul. Capitol., *Marc Aurèle*, 29, 10.
(2) T. III, p. 309.

ques critiques (1), la Panthea de Lucien serait simplement un personnage fictif inventé par l'auteur pour servir de prétexte à d'ingénieuses descriptions. Quand une question a été longtemps débattue, les opinions de ce genre ont toujours chance de succès : elles enlèvent l'adhésion de tous ceux qui sont las du conflit des arguments. Je m'explique ainsi que de bons esprits aient accepté ce paradoxe. En réalité, il tombe de lui-même dès qu'on y réfléchit. Si Panthea n'est pas un personnage réel, que signifie le passage de Marc-Aurèle où elle est nommée ? D'ailleurs, le dialogue de Lucien ne porte-t-il pas en lui-même la preuve de cette réalité ? Comment admettre que l'auteur, traçant, comme on le veut, une sorte d'image des qualités féminines, se soit mis dans l'esprit l'étrange idée de représenter cette femme idéale comme la maîtresse de l'empereur régnant ? Et combien serait alors forcée cette ingénieuse invention du second dialogue où Lucien, en justifiant auprès de Panthea l'excès apparent de ses premiers éloges, trouve le moyen de les compléter si agréablement ! Rien de plus naturel que cette justification, si le premier dialogue était, en effet, de nature à faire accuser son auteur de flatterie ; mais rien de moins vraisemblable, en revanche, si les hommages qu'il contenait s'étaient adressés uniquement à une femme imaginaire.

En vérité, alors même que nous serions absolument dépourvus de témoignages positifs sur Panthea, ces divers systèmes seraient bien difficiles à soutenir ; mais j'avoue qu'en présence de ceux dont j'ai fait ressortir plus haut la valeur tout à fait décisive, il ne me paraît pas qu'ils méritent de faire naître même une simple hésitation. Il y a beaucoup de points obscurs dans la biographie de Lucien ; il faut, lorsqu'on l'étudie, se résigner souvent à douter et à ignorer ; mais ce serait pousser les

(1) Wetzlar, *De scriptis Luciani*, p. 38. — Hermann, *Allgem. Schulz.*, 1832, p. 808. — Planck, *Quæst. Lucianeæ*, p. 14.

choses un peu loin que de s'embarrasser sans motif sérieux dans des doutes qui n'ont réellement aucune raison d'être.

III

Ces questions préliminaires étant ainsi résolues, il me semble qu'on peut déterminer la date des deux dialogues en question avec beaucoup plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Lucius Verus y porte le titre d'empereur; l'écrit est donc postérieur à 161. D'autre part, il faut nécessairement qu'il soit antérieur au mariage de ce même Lucius Verus : il est bien clair, en effet, que Lucien n'aurait pas pu, dans un dialogue qui devait être publié et qui le fut (1), déclarer formellement que Panthea était la maîtresse de l'empereur, si celui-ci avait été déjà le mari de Lucilla, fille de Marc-Aurèle ; il n'aurait pas pu davantage affirmer, comme il le fait au chapitre XXII des *Portraits*, qu'elle était la femme prédestinée à faire le bonheur du même prince. Or, Lucius Verus épousa Lucilla au milieu de la guerre des Parthes, soit en 164 (2). C'est donc entre 161 et 164 que les deux dialogues ont été écrits.

Cette première approximation me paraît certaine; mais il est possible de la pousser plus loin encore. Le second dialogue a été composé lorsque le premier était déjà publié (3); or, le lieu de la scène est le même dans

(1) *Portraits*, 23: ὥστε, εἰ δοκεῖ, ἀναμίξαντες ἤδη τὰς εἰκόνας..., μίαν ἐξ ἁπασῶν συνθέντες, ἐς βιβλίον καταθέμενοι, παρέχωμεν ἅπασι θαυμάζειν τοῖς τε νῦν οὖσι καὶ τοῖς ἐν ὑστέρῳ ἐσομένοις. — *Défense des portraits*, 8 : σὲ δὲ εἰδέναι ὅτι ἀνιάσει αὐτὴν τὸ βιβλίον οὕτω περινοστοῦν, ὥσπερ σοι διάκειται. Et plus loin, 14 : ἀλλὰ μηδὲ ἐκεῖνο αἰσχυνθῇς εἰ μεταρρυθμιεῖς τὸν λόγον ἤδη διαδεδόμενον. Le premier dialogue était donc publié déjà lorsque le second fut composé.

(2) Jul. Capitolinus, *Marc-Aurèle*, 9, 4 : Medio belli tempore... filiam suam nupturam... ad eum (Lucium Verum) misit (M. Antoninus). — Cf. Borghesi, t. V, p. 431.

(3) Voyez l'avant-dernière note, ci-dessus.

l'un et dans l'autre; c'est dans ce lieu que l'auteur a rencontré Panthea, c'est là qu'il a écrit en son honneur son premier dialogue, qu'il l'a donné au public et qu'il a ensuite imaginé le second pour répondre aux critiques provoquées par le premier. Il en résulte nécessairement que Panthea a dû faire un assez long séjour, en compagnie de Lucius Verus, là où ces dialogues ont été écrits. Nous pouvons, dès lors, en suivant pas à pas Lucius Verus, à partir de 161, essayer de déterminer le lieu et la date de cette composition.

Lucius Verus fut associé à l'empire par Marc-Aurèle en 161. Il quitta Rome fort peu de temps après (1) pour se rendre en Syrie où la guerre des Parthes venait d'éclater. Ce n'est pas à Rome que les *Portraits* ont été composés : d'abord, parce que Lucius Verus y est désigné, non pas comme l'un des empereurs, mais comme l'empereur : rien de plus naturel en Orient, où toute méprise était impossible; à Rome, au contraire, ou en Italie, le titre seul, sans le nom, n'eût pas été une désignation suffisante. En second lieu, Verus, en même temps qu'il fut associé à l'empire, fut fiancé à Lucilla; comment admettre que Lucien ait eu assez peu de tact et d'à-propos pour faire à ce moment, devant le public romain, l'éloge d'une de ses maîtresses et des souhaits pour l'affermissement de son bonheur (2)?

En quittant Rome, Lucius Verus fut accompagné par Marc-Aurèle jusqu'à Capoue. Il traversa doucement la Campanie et fut malade à Canusium par suite de ses excès (3). Une fois rétabli, il vint s'embarquer à Brindes. De Brindes, il se dirigea sur Corinthe et sur Athènes :

(1) En 162, selon Borghesi, l. c.

(2) J'ajoute que Lucien parle, au § 7, d'un tableau d'Aétion. Nous savons par son *Hérodote* (§ 5) qu'il avait vu ce tableau en Italie. Si les *Portraits* avaient été composés à Rome, n'aurait-il pas, en parlant de ce tableau, indiqué qu'il était loisible à son interlocuteur de le voir quand il le voudrait ?

(3) Pour tous ces détails, je suis le récit de Jul. Capitolinus.

« *Apud Corinthum et Athenas* », nous dit son biographe, « *inter symphonias et cantica navigabat* ». Il est difficile de savoir s'il s'arrêta dans ces deux villes. En tout cas, le séjour qu'il y fit ne put être évidemment de bien longue durée : ce n'est donc pas là non plus que les deux dialogues en question ont été composés. D'ailleurs, en ce qui concerne Athènes, nous en avons une preuve décisive dans le dialogue même. L'un des deux interlocuteurs y demande à l'autre s'il a vu tels et tels chefs-d'œuvre qui se trouvent, dit-il, *à Athènes*, dans tel et tel endroit (1).

D'Athènes, Lucius Verus gagna la côte d'Asie, et il se mit à naviguer le long de cette côte en s'arrêtant dans les villes les plus opulentes et les plus voluptueuses, « *et per singulas maritimas civitates Asiæ*, *Pamphyliæ*, « *Ciliciæque clariores voluptatibus immorabatur* ». Nous voyons, par plusieurs passages des deux dialogues, que Panthea était de Smyrne : c'était sans doute une des plus brillantes courtisanes de cette capitale de l'Ionie; il est donc vraisemblable que Lucius Verus la connut là et qu'il l'emmena avec lui. Toutefois, ce n'est pas en Ionie que Lucien a composé son dialogue, car l'un des deux interlocuteurs, Lycinos, donne comme indice à l'autre, Polystrate, pour l'aider à reconnaître Panthea, qu'elle est Ionienne (2); et Polystrate s'écrie alors : « Je la reconnais à sa patrie (3)! » Évidemment, ce qui était un indice suffisant en Syrie n'en eût pas été un en Ionie.

La navigation de Lucius Verus l'amena enfin en Syrie au but de son voyage. Il vint débarquer près d'Antioche et s'établit dans cette ville (4). Il y resta à peu près tout le temps de la guerre, c'est-à-dire jusqu'en 166, passant

(1) *Portraits*, 4: ἴθι μοι καὶ τόδε ἀπόκριναι, εἰ καὶ τὴν ἐν κήποις Ἀθήνησι τὴν Ἀλκαμένους ἑώρακας.

(2) *Portraits*, § 2.

(3) *Ibid.*, § 10.

(4) Dion Cassius, Epit., lib. LXXI. Ὁ οὖν Λούκιος ἐλθὼν ἐς Ἀντιόχειαν..., αὐτὸς μὲν ἐν τῇ πόλει ἐκάθητο.

l'été dans le faubourg de Daphné et s'éloignant à peine en hiver pour se rendre à Laodicée (1). En 163 seulement, sur le conseil de ses lieutenants, il fit une excursion, plutôt qu'une campagne, en Mésopotamie; en 164, il alla chercher Lucilla à Éphèse pour l'épouser (2). Comme j'ai établi plus haut que l'écrit de Lucien est antérieur à cet évènement, il faut donc qu'il ait été composé à Antioche. Lucius Verus, d'après ce qui vient d'être raconté, dut y arriver dans le courant de l'année 162 et probablement vers la fin de l'été; il n'aurait pas navigué le long des côtes, comme il le fit, dans une autre saison. Mais comme, d'autre part, il n'est nullement question, dans aucun des deux dialogues, d'une absence de l'empereur et des dangers qui le menacent, ils ont dû être écrits avant son départ pour la Mésopotamie en 163. C'est donc vers la fin de 162 ou le commencement de 163 que Lucien les a composés.

Cela résulte encore d'une autre observation. Certains passages du premier dialogue témoignent qu'il a été imaginé peu de temps après que Panthea était arrivée à Antioche : le début indique qu'elle est encore à peine connue dans la ville : on s'arrête sur son passage, on s'interroge mutuellement, et Lycinos ignore qui elle est (3). Mais Polystrate, qui est supposé être de Smyrne, lui dit (4) : « Toi, Lycinos, tu ne l'as vue qu'une seule « fois, et elle a passé devant toi comme un éclair; il est « naturel que tu loues en elle ce qui frappe les yeux, « c'est-à-dire sa beauté. Mais les qualités de son âme, tu « n'as pu les voir, et tu ne sais pas qu'il y a en elle une « beauté cachée bien supérieure à celle de sa personne « et bien plus divine. Moi, au contraire, je la connais ;

(1) Jul. Capit., *Verus*, 7, 3. Egit autem per quadriennium Verus hiemem Laodiceæ, æstatem apud Daphnen, reliquam partem Antiochiæ.

(2) *Ibid.* — Cf. Borghesi, t. V, p. 431.

(3) *Portraits*, I, 2.

(4) *Ibid.*, II,

« car, étant de son pays, je l'ai fréquentée et je me suis « entretenu souvent avec elle. » Évidemment, ce passage laisse deviner que, si Lucien était à Antioche depuis quelque temps déjà, Panthea, au contraire, venait seulement d'y arriver. C'est au moment où cette arrivée faisait sensation que le dialogue a été composé. Mais si Panthea, dès les premiers temps de son séjour à Antioche, était publiquement reconnue comme la maîtresse de Lucius Verus, c'est que ce titre lui appartenait déjà précédemment et qu'elle était venue en Syrie avec son amant, c'est-à-dire à la fin de 162. Nous arrivons ainsi à la même conclusion que tout à l'heure : les *Portraits* et la *Défense des Portraits* ont été écrits à la fin de 162 ou au commencement de 163. Lucius Verus avait alors si complètement oublié ses engagements à l'égard de Lucilla que le public d'Antioche et Lucien pouvaient bien les oublier aussi.

IV

Si j'ai insisté longuement sur ces détails, c'est qu'ils me paraissent avoir une certaine importance pour la biographie de Lucien. Ils nous permettent, en effet, d'affirmer que Lucien séjourna quelque temps à Antioche, dans les premières années de la guerre des Parthes, en 162 et 163. Nous savons de plus, — car les dialogues en question le prouvent clairement, — qu'il n'était alors qu'un sophiste brillant, qu'il avait visité l'Ionie, la Grèce et l'Italie, et qu'il ne songeait pas encore à se faire moraliste.

Je me contente ici d'indiquer ces résultats, en me réservant d'en développer les conséquences dans une étude d'ensemble sur la vie de Lucien.

UNE LETTRE

D'UN

GREC DU QUINZIÈME SIÈCLE

La lettre que nous publions ici se trouve sur les feuillets de garde d'un manuscrit qui contient les *Helléniques* de Xénophon; ce manuscrit est conservé aujourd'hui à la bibliothèque communale de Pérouse (n° E, 65 du catalogue) et provient d'un couvent de Saint-Pierre qui existe dans la même ville. Le manuscrit est du xv[e] siècle; la lettre est d'une autre main et paraît avoir été ajoutée après coup.

Cette lettre est d'un certain Δημήτριος ὁ Καστρηνός, qui ne semble pas être connu autrement; elle est adressée à un Grec, dont elle ne nous apprend pas le nom; elle est datée du 29 mars et a dû être écrite le 29 mars 1473, car il y est question de la mort récente du cardinal Bessarion, lequel mourut, comme on sait, le 18 novembre 1472 (1).

Le commencement de la lettre (lignes 1-36) est une déclamation un peu compassée et froide sur la tyrannie des Turcs et sur la nécessité de supporter vaillamment la mauvaise fortune. Cette partie n'est curieuse que comme échantillon du style d'un lettré grec du xv[e] siècle. La seconde partie est plus intéressante. Dèmètrios Kas-

(1) V. la thèse de M. Vast, *Le cardinal Bessarion* (Paris, 1878), p. 430 et suiv.

trènos vient seulement d'apprendre la mort de Bessarion, qui remontait cependant déjà à plusieurs mois; il ne peut croire encore à la réalité d'un si grand malheur, et il demande à son ami, qui habite Rome, si la nouvelle est vraie. On sait que la mort du cardinal Bessarion fut pour tous les Grecs réfugiés en Italie un deuil public; cette douleur et ces regrets universels sont exprimés par Dèmètrios Kastrènos avec assez d'éloquence.

Le manuscrit de Pérouse ne contient qu'une copie de la lettre; certaines fautes qu'on y rencontre (voyez lignes 17, 22, 24, 32, 33, etc.) ne peuvent être que des fautes de copiste. Au contraire, pour certaines incorrections d'orthographe, on pourrait se demander si on les doit attribuer au copiste ou à l'auteur même de la lettre. J'ai cru devoir rétablir partout dans le texte l'orthographe véritable, et je n'ai laissé au compte de l'auteur que certaines constructions incorrectes, dues peut-être à la hâte avec laquelle il dit avoir écrit sa lettre (ligne 6, ἀποσεισάμενος au lieu de ἀποσεισάμενον; ligne 42, τὴν κοινὴν, etc., au lieu de τῇ κοινῇ, etc.; ligne 49, ὃν—δύσαντα au lieu du génitif absolu οὗ — δύσαντος; lignes 51—52, ὅταν—πενθοῦσιν). Les variantes du manuscrit sont indiquées en note.

Μετὰ τὴν τῆς Πελοποννήσου συμφορὰν, ταὐτὸν δ' εἰπεῖν, μετὰ τὴν τοῦ γένους πανωλεθρίαν, πολλοὺς πολλάκις ἐρωτήσας τὰ περὶ σοῦ — πῶς γὰρ οὐκ ἔμελλον ὑπὲρ ἀνδρὸς ἀρίστου καὶ ἐμοὶ διαφερόντως φιλτάτου τοῦτο ποιεῖν; — ἄλλοι ἄλλως ἐκεῖνά μοι διηγοῦντο, καὶ τελευτῶν ἐπυθόμην σε τὴν Ῥώμην οἰκεῖν, πᾶσαν βαρβαρικὴν ἀποσεισάμενος δίαιταν, ὡς οὐ μόνον τοῖς τῶν Ἑλλήνων ἔθεσι μηδ' ὁπωσοῦν προσήκουσαν, ἀλλὰ καὶ τῶν ὑπ' ἐκείνῃ

1 Ms. ταυτὸν.
4 Ms. ἐκεῖνα.
5 Ms. τελευτὼν et ῥωμην.
6 Ms. ἀπωσεισάμενος et ἑλλήνων.
7 L'ι souscrit est toujours omis dans le ms., excepté au mot ἀρετῇ l. 27 et au mot ἐκείνῳ l. 52.

τελούντων ἐνίοις, ἅτε βέλτιον λογιζομένοις, περιφανῶς ἀπαρέσκουσαν. Ἐπήνεσα γοῦν σε τῆς εὐβουλίας καὶ τοῦ μὴ παρ' ἐκείνοις χρονίσαι οἵ τὸ ἀλόγιστον θαυμάζονται λόγου παντὸς, καὶ τὸ δίκαιον ἐν ταῖς χερσὶ τῷ ἑαυτῶν τιθέμενοι νόμῳ, ὅθεν καὶ ἡμᾶς τοὺς ἀθλίους μηδὲν ἠδικηκότας μετὰ τῶν ὄντων καὶ τῆς ἐλευθερίας ἀφείλοντο καὶ τὸ ἐκείνοις προσῆκον ἀπένειμαν, ἁπανταχοῦ πλανᾶσθαι καὶ δουλεύειν αἰσχρῶς, ταῖς τῆς ἐναντίας τύχης ἀνάγκαις· δι' ἃς καὶ τῶν ἡμετέρων ἕκαστος οὐ τὸν φυσικὸν μόνον, ἀλλὰ καὶ τὸν Θεμιστοκλέους θάνατον αἱρετώτερον οἴεται. « Ὅστις γὰρ » — κατὰ τὸν σοφὸν Εὐριπίδην — « οὐκ εἴωθε γεύεσθαι κακῶν Φέρει μὲν, ἀλγεῖ δ' αὐχέν' ἐντιθεὶς ζυγῷ· Θανὼν δ' ἂν εἴη μᾶλλον εὐτυχέστερος Ἢ ζῶν· τὸ γὰρ ζῆν μὴ καλῶς μέγας πόνος. » Ἀλλὰ τί ταῦτα διέξειμι; οὐ γὰρ αὐξήσων ἥκω τὸ πάθος φλεγμαῖνον ἔτι καθ' αὑτὸ καὶ ὀδύνας οὐ μικρὰς ἡμῖν τοῖς αἰσθανομένοις παρέχον, ἀλλὰ καταψήξων καὶ λόγοις, ἵν' οὕτως εἴπω, λαθικηδέσι τὸ οἰδαῖνον καταστορέσων. Ὅθεν σου δέομαι πρὸς Θεοῦ καὶ τῆς φιλίας αὐτῆς ὅπως τὴν παροῦσαν τύχην γενναίως φέρῃς, προβόλου δίκην πρὸς τὰς ἀπ' αὐτῆς ἐπιθέσεις τὸν λογισμὸν ἀντιτάξας, ὥσπερ οἱ ἐν σταδίῳ πυκτεύοντες τὰς χεῖρας προτίθενται, φυλαττόμενοι τὰς τῶν ἐναντίων ἐπιφοράς. Πρὸς γὰρ τῇ ἄλλῃ ἀρετῇ ᾗ σαυτὸν παιδόθεν κεκόσμηκας καὶ δύο τὰ μάλιστα πρὸς τοῦτο συντείνοντα κέκτησαι, δύναμίν τε λόγων καὶ φρόνησιν, εἴπερ τις, ἱκανωτάτην. Δι' ὧν δύνασαι καὶ σαυτὸν καὶ τοὺς ταὐτά σοι πάσχοντας ἀρκούντως πα-

10 Θαυμάζονται = θαυμάζονται μᾶλλον.

12 Emploi incorrect de μηδέν au lieu de οὐδέν; cette faute n'est pas rare dans la grécité postérieure.

12 Μετὰ τῶν ὄντων καί, etc. = οὐ μόνον τῶν ὄντων, ἀλλὰ καί, etc. — Ἀφαιρεῖσθαί τινά τινος au lieu de τινά τι ou de τινός τι.

13 Ms. ἀπανταχοῦ.

15 Ms. φισικὸν.

16 Voyez Hécube, vers 375-378.

17 Γεύεσθαι; ms. γένεσθαι.

22 Ms. καταψήσων, — ἵν', — et λαθηδέσι corr. en λαθηκηδέσι.

24 Ms. προβόλον.

25 Ms. ὥσπερ.

29 Ms. εἴ πέρ τις.

30 Ms. ταυτά,

ραμυθήσασθαι· ὡς οὐκ ἔστιν ἐν ᾧ μᾶλλον ἄν τις ἁρμοδιέστερον ἐκεῖν' ἐπιδείξαιτο, εἰ μὴ ἐν τῇ τῶν δυσχερῶν παρουσίᾳ, ὥσπερ που καὶ κυβερνήτης οὐκ ἐν ἄλλῳ ἢ ἐν τῷ τοῦ χειμῶνος τὴν ἑαυτοῦ δήπουθεν τέχνην, δι' ἧς αὐτόν τε καὶ τὴν ναῦν καταποντίζεσθαι μέλλουσαν περισώσας ἐπαίνου τ' ἂν δικαίως ἀξιοῖτο καὶ τῶν ἐν Ὀλυμπίᾳ στεφάνων οὐχήκιστα.

Εἶεν. Περὶ δὲ τοῦ κυρίου ἡμῶν καρδιναλίου τοῦ Βησσαρίωνος ἔναγχος ἐπυθόμην ὅπερ μοι καὶ μέχρι ψυχῆς καθήψατο· εἶπον γάρ τινες ἐκεῖνον βαρέως (φεῦ!) νοσήσαντα ἀποθανεῖν καὶ τὰ τοῦ ἡμετέρου γένους λείψανα νῦν ἀτεχνῶς ὀρφανὰ καταλιπεῖν. Ἐπὶ τίνι γὰρ ἄλλῳ οἱ τὰ ἔσχατα παθόντες ἡμεῖς ἢ θαρρῆσαι ἢ καὶ ἄλλως αὐχῆσαι εἴχομεν, εἰ μὴ ἐπ' ἐκείνῳ, τὴν κοινὴν τοῦ γένους ἄγκυραν καί, ἔτι μᾶλλον εἰπεῖν, μάλα σωτήριον; Ἐθρήνησα γοῦν αὐτὸς οἷα εἰκὸς ἐπὶ τῇ τοῦ θείου ἀνδρὸς ἐκείνου ἀποβολῇ καὶ θρηνῶν οὐ παύσομαι. Λελύπηνται δ' ἔτι λίαν καὶ πολλοὶ τῶν ἐνταῦθα, μάλιστα δέ τις ἀνὴρ σοφός τε καὶ ἀγαθός, ὁ τῆς Πάρμας ἐπίσκοπος· ὅς τῆς ἐκείνου καλοκἀγαθίας πειραθεὶς οὐ μόνον τῶν Ἑλλήνων κλέος, ἀλλὰ καὶ ὀφθαλμὸν τῆς Ῥωμαϊκῆς Ἐκκλησίας καὶ τῆς Ἰταλίας ἁπάσης ἀστέρα λαμπρότατον ἀπεκάλει, ὃν ἔναγχος δύσαντα (ὅπερ ἀπείη!) πάντα μηδὲν εἶναι οἴεται· οὕτω τῆς ἐκείνου σοφίας καὶ

32 Ms. ἐπιδείξαντο.
33 Ms. τοῦχει μῶνος. — Avec τέχνην, sous entendez ἐπιδείξαιτ' ἄν.
34 Ms. κατὰ ποντίζεσθαι.
35 Ms. τὸν au lieu de τῶν.
37 Ms. τῶν au lieu du premier τοῦ.
38 Ms. μη au lieu de μοι.
40 Ms. ὀρφανὰ et καταλειπεῖν.
43 Ms. λιπεῖν corr. en εἰπεῖν, et οἵα.
47 Ms. καλοκαγαθίας.
48 Ms. ὀφθαλμὸν.
49 Ms. ἀπάσης.
49 Ὅπερ ἀπείη, « *quod absit!* » porte, je crois, sur πάντα μηδὲν εἶναι, et non sur ὃν ἔναγχος δύσαντα. — Le sens de la phrase me paraît être : « Maintenant que cet astre s'est couché, la gloire des Grecs, l'éclat de l'Église romaine et de l'Italie entière, tout cela n'existe plus » ; mais l'accusatif ὃν — δύσαντα ne dépend de rien, et δύσαντα est pris d'une façon irrégulière dans le sens intransitif.

ἀρετῆς ἑάλω. Ἐμὲ δ' ἐπὶ τούτοις πῶς οἴει διακεῖσθαι, ὅταν οἱ τῷ γένει μηδ' ὁπωσοῦν ἐκείνῳ προσήκοντες οὕτω πενθοῦσιν; Ὅθεν δέομαί σου, χρυσῆ κεφαλή, ὅπως μοι περὶ τούτου γράψῃς, καὶ διὰ ταχέων· οὔπω γὰρ δύναμαι πιστεύειν τὴν πάλαι ἡμῖν πολεμοῦσαν τύχην τὸν κολοφῶνα νῦν τῶν κακῶν ἐπιθεῖναι. Εὖ ἔρρωσο. Ἀπὸ τοῦ Μεδιολάνου, τῇ τοῦ Μαρτίου κθ', μετὰ σπουδῆς. Δημήτριος ὁ Καστρηνός.

51 **Ἁλίσκεσθαι avec le gén., « s'éprendre de... ».**
52 **Ἐκείνῳ = τῷ Βησσαρίωνι.**
53-54 **Ms. διὰ ταχέως.**

LE

ROMAN D'ACHILLE

TEXTE INÉDIT EN GREC VULGAIRE

PAR M. C.-N. SATHAS.

La littérature byzantine, écho lointain de la littérature grecque classique, ne peut pas être regardée comme la littérature nationale des Grecs modernes.

Dante le premier fit remarquer que les Byzantins n'écrivaient pas la langue qu'ils parlaient, mais qu'ils préféraient une autre langue factice, qui demandait une grande pratique de la grammaire et des glossaires (1).

Un monument très-curieux du xe siècle nous montre la manière dont ces savants rédigaient leurs écrits; c'est la suite de la chronographie de Georges Hamartole (2). Ce récit nous présente trois sortes de langues tout à fait différentes, la langue classique, la moyenne et la vulgaire. Dans la première forme, l'auteur a pris le temps d'appliquer les règles de la grammaire, il n'a mis que la première main à la seconde, et la troisième, faute de temps, a été laissée dans la langue vulgaire.

Un épigrammatiste du vie siècle, Constantin de Gaza,

(1) *De vulgari eloquio*, liv. I, chap. I.

(2) Chronographie de Georges Hamartolus, édition Muralt. (Voir les échantillons que j'ai donnés dans ma *Bibliotheca Græca medii ævi*, vol. VI, p. 28-29 de la préface.)

dit qu'une de ses poésies n'était que la traduction d'un chant populaire (1).

Anne Comnène est justement regardée comme le représentant du plus pur atticisme du XIIe siècle; cependant il nous est parvenu une rédaction vulgaire de sa chronographie (2), et ce qui est plus curieux, son fils préférait la langue vulgaire à celle dans laquelle sa mère excellait (3). M. Miller a fait connaître aussi une rédaction vulgaire de Nicétas Choniate.

Les médecins de Constantinople tâchaient d'imiter dans leurs écrits le style d'Hippocrate et de Galien; néanmoins ils écrivaient des guides pour les hôpitaux de Constantinople dans la même langue que parle le peuple de nos jours; témoin le grand traité de thérapeutique de l'iatrosophiste Jean d'Antioche (XIIe siècle) (4).

C'est dans ce langage vulgaire que l'affamé Ptochoprodrome adresse ses suppliques versifiées à l'empereur Manuel Comnène, et pourtant Ptochoprodrome passe pour un grammairien attique.

Les scènes (ἄκτα) qu'on chantait à l'hippodrome étaient rédigées tantôt dans une langue poétique par Ptochoprodrome, Choniate et autres, tantôt dans la langue vulgaire par les *librettistes* spéciaux des factions du cirque. C'est dans la même langue que fut chanté par les mêmes factions un pamphlet contre l'empereur Maurice (VIe siècle) (5).

(1) Sathas, *Histoire du Théâtre chez les Byzantins*, p. 337 (*Maii Spicilegium Romanum*, IV, p. XXXVIII).

(2) Historiens des Croisades (auteurs grecs, par M. Miller, préf., VII, et p. 65-179, 342).

(3) Un des plus anciens monuments de la langue populaire est le poème moral de Spanéas; d'après un manuscrit de Venise, le nom de Spanéas est le sobriquet d'un Alexis Comnène qui adresse des conseils au césar Bryennios, lequel n'est autre que le fils d'Anne Comnène (Wagner, *Carmina græca medii ævi*, p. 1, note).

(4) Voir les fragments publiés dans ma *Bibliotheca Græca*, VI, pages 33-35 de la préface.

(5) *Bibliotheca Græca medii ævi*, VI, p. 27-28, note. On connaît la

Je pourrais invoquer d'autres témoignages pour démontrer que la langue vulgaire dédaignée par les beaux esprits de Byzance est néanmoins représentée par des monuments très-anciens. Ceux qui ont lu les papyrus publiés par M. Egger et M. Brunet de Presle (1) sont frappés de voir que les sujets des Ptolémées n'écrivaient pas tous comme Callimaque et Diodore, mais qu'ils préféraient la langue parlée, qui rappelle à chaque instant notre grec vulgaire (1).

Eustathe, qui contournait exprès sa langue « pour n'être pas compris de tout le monde », dit qu'à côté de la langue du bas peuple (ἰδιωτικὴ ou καθωμιλημένη γλῶσσα), il en existait une autre plus élevée cultivée même par quelques-uns, et que cette langue était appelée *le vulgaire savant* (χυδαία λογιότης) (2).

Ce *vulgaire savant* est la langue dont se servent les Grecs modernes, langue inférieure, il est vrai, au vulgaire populaire, quant à la souplesse et aux expressions poétiques, mais plus naturelle que la langue dithyrambique et factice d'Eustathe et de Philé (3).

célèbre comédie du cirque contre Justinien, qui fut la cause de la grande révolution de *Vincas;* les historiens du Bas-Empire ne connaissant pas la signification du mot *actum* ont cru qu'il s'agissait là d'un acte judiciaire tiré des archives de l'Empire! Voyez mon *Histoire du Théâtre byzantin,* p. 359-360.

(1) *Les Papyrus grecs,* Paris, 1866. Comparez *Bibliotheca Græca medii ævi,* VI, p. 9-11.

(2) « Τὸ πρὸ τῆς κροκοπέπλου ὑπονύκτερον χρῶμα, ὃ καὶ λυκόφως ἡ καθωμιλημένη γλῶσσα καλεῖ. » — « ὅτι ἀμφιλύκη νὺξ τὸ παρ' ἡμῖν ἰδιωτικώτερον λεγόμενον λυκόφως. » — « λυκόφως ὁ πρὸ τῆς ἀνατολῆς χρόνος, εἰ καὶ ἡ χυδαία λογιότης γλυκόφως αὐτὸ λαλεῖ (écrivez καλεῖ). » Eustathe, commentaires sur les rhapsodies Δ et la H de l'Iliade (mot λυκηγενέϊ), vol. II, p. 689, édition de Rome. « Οὓς ἡ τεχνικὴ χυδαία γλῶσσα προσφιλοῦντάς φησι. » Commentaire sur la rapsodie Ψ (mot δοκοί).

(3) Malheureusement des circonstances désastreuses, telles que l'asservissement des Grecs et l'influence pédantesque de l'école byzantine, représentée par le patriarcat de Constantinople, ont empêché le développement scientifique de cette langue, développe-

Le grand malheur de cette langue hellénique fut que pendant tout le moyen âge il ne s'est pas rencontré un Dante ou un Pétrarque pour la relever de l'humble état où l'a laissée végéter le dédain des Byzantins; toutefois les Grecs, ne pouvant s'en passer, ont reconnu ce vulgaire épuré comme leur langue nationale. En recueillant avec une piété filiale les débris des monuments qui sont parvenus jusqu'à nous et dont sera construite l'histoire de leur littérature nationale, ils ne peuvent qu'à peine s'acquitter d'un juste tribut de reconnaissance envers les hellénistes français et allemands qui par leurs travaux ont aidé à faire connaître cette littérature.

C'est l'Académie des Inscriptions qui la première eut l'heureuse idée d'ajouter une belle page à l'histoire de cette littérature inconnue des Hellènes. Par l'ouvrage couronné de notre président M. Gidel, les Grecs ont appris pour la première fois, non-seulement l'existence d'une littérature romanesque, mais aussi les rapports intimes de cette littérature avec les grandes épopées françaises (1).

Dernièrement M. Gaston Paris a mis en lumière la réciproque de cette relation intellectuelle de la France avec la Grèce, c'est-à-dire l'influence grecque sur le roman français (2).

La Grèce au moyen âge n'était pas aussi barbare qu'on pourrait le croire; elle avait une civilisation à elle, elle avait sa poésie, ses épopées. Assurément les Croisés y

ment qui, commencé par les Crétois et les autres éditeurs de Venise, s'arrêta brusquement pour donner place à la malheureuse querelle sur la préférence d'une langue plus noble, querelle longue et envenimée à laquelle mit heureusement fin la Révolution de 1821. Le nombre des partisans de la langue byzantine a considérablement diminué, et l'on espère qu'avec le temps la langue du peuple reprendra le rang qui lui est dû.

(1) C. Gidel, *Études sur la littérature grecque moderne*, Paris, 1866.

(2) Aucassin et Nicolette, chant-fable du XIIᵉ siècle, traduite par A. Bida, révision du texte original par Gaston Paris, 1887, p. xx.

ont beaucoup importé de l'Occident, mais ne furent-ils pas influencés par la civilisation et surtout par la littérature hellénique? Tout cela, peut-on dire, est une pure conjecture, et il faudrait démontrer que les Grecs d'alors avaient des romans et des épopées. C'est là justement ce qui ressort des dernières découvertes. On connaît l'épopée de Digénis Akritas (1), une espèce de Roland grec qui vivait au xe siècle (2) et dont le peuple chante encore les exploits contre les Arabes. Voilà qu'une nouvelle découverte faite il y a quelques mois par le savant professeur de Saint-Pétersbourg, M. Destunis, nous révèle une autre épopée célébrant un Armuris, héros qui rap-

C'est un fait digne de remarque, que quelques-uns des anciens romanciers français disent qu'ils ont rapporté ces romans de la Grèce; ainsi Aimé de Varennes (1180) écrit à propos de son roman *Florimont :*

Il l'avoit en Grèce veüe,
Mais n'estoit pas trop saüe,
A Felipople la trova,
A Chastillon l'en aporta.

Un manuscrit du *Florimont*, conservé à la bibliothèque de Tours, porte en tête : « Le livre que Aymes fist de grizois (grec) en françois d'un estoire qu'il vint en Grèce. » Un autre roman (*le Troyen*), conservé à la même bibliothèque, porte aussi qu'il a été écrit « en grezois language, et du grezois en latin, et de latin en françois. » Doranze, Catalogue des Mss. de la bibliothèque de Tours, p. 421.

(1) *Les Exploits de Digénis Akritas,* épopée byzantine du xe siècle. Paris, 1875.

(2) L'épopée grecque d'*Akritas,* antérieure aux Croisades, peut avec le temps servir comme de point de départ d'une étude sur les relations très-anciennes de la France avec l'Orient hellénique. Il est à remarquer que, dans le cycle d'Akritas chanté jusqu'à nos jours à Trébizonde, *le gardien de marches grecques* porte le surnom Πορφύρης (Pourpre); y a-t-il quelque affinité entre ce Porphyrios grec (le Farfour des Persans) et le nom frank de Roland (Rothland)? Dans ce même cycle sont mentionnés les Pharangues, et on sait que ces Varangues (Danois et Francs) étaient les mercenaires des Byzantins, tenant garnison en Asie Mineure et Chypre, pays qui ont conservé jusqu'à nos jours les plus grandes chansons de l'épopée akritique.

pelle Akritas, mais probablement son aîné, puisqu'il combat les Arabes entre le VII[e] et le XI[e] siècle (1).

Deux découvertes si importantes faites dans le court intervalle de deux ans permettent d'en espérer d'autres plus importantes encore, maintenant que les savants ont commencé de demander aux dépôts des manuscrits grecs dans les diverses bibliothèques d'autres monuments que des textes classiques. Quand cette recherche sera épuisée, alors seulement on pourra prononcer un jugement positif sur la mesure de cette mutuelle influence de l'Orient et de l'Occident au point de vue intellectuel. Cet état de choses me paraît donner un certain intérêt à un nouveau roman grec que j'ai tiré de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford.

C'est un petit manuscrit in-8 de 24 feuillets, catalogué dans le dépôt des *Codices Miscellanei* (*Auctarium,* 5,24), et écrit par la même main (XVI[e] siècle) qui a copié le poème de *Spaneas*, conservé à la même bibliothèque (*Auctarium*, 5,22) (2). Le copiste de ces deux manuscrits,

(1) Τοῦ Ἀρμούρη ᾆσμα δημοτικὸν τῆς βυζαντινῆς ἐποχῆς, ἐκδοθὲν, Ῥωσσιστὶ μεταφρασθὲν καὶ διερμηνευθὲν παρὰ Γαβριὴλ Δεστούνη. Ἐν Πετρουπόλει 1877.

(2) De ce poème on connaît deux versions, publiées tour à tour par Christophore Zanetti (Venise, 1580?), Mavrofridis et Wagner; le manuscrit de la Bodléienne contenant une troisième version tout à fait différente, j'en donne le titre et la préface qui est inédite.

« Τοῦ σοφωτάτου κυροῦ ἄρχοντος τοῦ Σπανοῦ προσφωνήματα καὶ παραγγελίαις πρὸς τὸν αὐτοῦ υἱόν.

Σπανήας ὁ λαμπρότατος ἄνθρωπος ἦτον μέγας,
ἄρχων ὑπῆρχεν εὐγενὴς, ἔχασεν καὶ τὸ φῶς του·
υἱὸν εἶχεν ἀγαπητὸν, παιδὶν ἐξαιρημένον,
ὃς νέος ἐπλανήθηκεν, ἄφηκεν τοὺς γονεῖς του
'ς τὰ ξένα ἐδιάβηκεν, τὴν ξενιτειὰν ἐπῆρε.
Ἀλλ' ὁ πατέρας ὁ καλὸς ὑπομονὴν οὐκ εἶχεν,
σκοπῶντα πῶς περιπατεῖ 'ς τὰ ξένα τὸ παιδί του,
μὴ μάθῃ στράταις ἄτυχαις καὶ τὸν θεὸν ἀφήσῃ,
καὶ ἂν ἀφήσῃ τὸν θεὸν πολλὰ κακὰ νὰ πάθῃ.
Τυφλὸς ἦτον καὶ ἔκλαιε, τοιαῦτα πονεμένα

ignorant tout à fait l'orthographe, appartenait selon toute probabilité à cette classe du peuple qui s'amusait à copier les poésies vulgaires pour son propre compte.

Le manuscrit du roman d'Achille est si défectueux qu'on ne réussit qu'avec grande peine à deviner les mots défigurés et surtout les vers, toujours écrits comme de la prose. La restitution du texte oxonien aurait été facilitée par la collation des deux autres manuscrits contenant le même roman et conservés au British Museum (n° 8241, f. 7-77), et à la bibliothèque royale de Naples (1), si ces manuscrits ne présentaient un autre inconvénient qui rendrait impossible la comparaison des trois textes.

Les deux manuscrits de Londres et de Naples appartenant à une seule famille sont si différents de la version conservée dans le manuscrit oxonien, qu'il sera nécessaire de publier en entier cette nouvelle version, qui, comme texte, n'a aucun rapport avec celui de la Bodléienne.

Est-ce un simple caprice du copiste, comme cela arrive souvent dans ces sortes de poèmes, ou quelque pensée préméditée qui a apporté une telle différence entre ces deux versions de l'Achilléide populaire? Il y a des raisons de se prononcer pour la seconde hypothèse.

πιττάκια τὸν ἔγραφε κ' ἠπέδε τον 'ς τὰ ξένα,
[ἐ]σκόπα ὅτι βλέπει τον καὶ λέγει τον μὲ πόθον,
[ἐ]σκόπα ὅτι ἔρχεται κὴ ἅπλονε νὰ τὸν πιάσῃ.
Εὔκαιρος ὅταν 'πόμενε*, ἔκλαιε λυπημένα,
δάκρυα ἔχυνε πολλὰ, παρηγοριὰν οὐκ εἶχεν,
καὶ γράμματα τὸν ἔπεδε 'ς ἐκεῖνα εὐφραινέτουν,
τοιούτους λόγους ἔγραφε κὴ ἐμήνα τὸν υἱόν του.
« Υἱὲ, ἀγάπα** τὸν θεὸν ἐξ ὅλης σου καρδίας, etc.

* Le manuscrit porte les mots transmis, ὅταν εὔκαιρος ἀπόμενε.

** Dans le Ms. il y a, υἱὲ πρῶτον ἀγάπα; j'ai omis le second mot comme surchargeant le vers.

(1) Salv. Cyrillo, Codices Mss. Græci bibl. Burbonicæ, Naples, 1832, II, p. 331.

Dans la rédaction du manuscrit d'Oxford, Achille ressuscité après une mort deux fois millénaire, me paraît la personnification du ressentiment des Grecs contre les Croisés qui ont envahi la Grèce au commencement du XIIIe siècle; dans la seconde rédaction, celle du British Museum et de Naples, à la place d'un Achille à la chevelure blonde et crépue (ξανθὸς καὶ σγουροκέφαλος) nous voyons les parents du héros grec faire tondre l'enfant à la mode franque :

Ἦσαν καὶ τὰ μαλλάκιά του Φράγκικα κουρεμένα.

Dans la version oxonienne, la fille du roi vaincu par Achille, devenue son épouse, est tout simplement une étrangère; dans celle des deux manuscrits précités, cette étrangère porte le costume franc (φράγκικην φορεσίαν... φράγκικα ζωσμένη). Dans le premier manuscrit, les mots néo-latins sont rares, tandis que dans les autres versions s'introduisent des mots de provenance néo-latine indiscutable comme παλαφρέτοι (palefreniers). Au vers 7, notre rédaction porte le mot byzantin ἱπποδρόμιον signifiant le tournoi des Francs, tandis que dans les autres rédactions le mot byzantin, vieilli déjà, est remplacé par un néologisme grec qui ne signifie pas la même chose ('μάδευσις, (ὁμάδευσις) rassemblement).

Ces particularités peuvent donner quelque consistance à l'opinion que la première version, celle du manuscrit d'Oxford, fut écrite au milieu du XIIIe siècle, quand la haine enflammait encore les cœurs des Grecs contre les envahisseurs, tandis que le remaniement de l'autre version fut fait au siècle suivant, après que la domination franque fut fondée et reconnue.

Je puis invoquer un autre exemple en faveur de cette conjecture. Dans un temps plus éloigné de l'invasion franque, la Thessalie, avait beaucoup souffert des invasions des Bulgares et des Hongrois; mais, quand ces invasions furent oubliées, par suite d'un plaisant anachronisme

nous voyons les Thessaliens présenter leur héros national conduisant à la guerre de Troie ses troupes « composées de Bulgares, Hongrois et Myrmidons ».

Φέρνει στράτευμα Βουλγάρων
Οὔγγρων τε καὶ Μυρμιδόνων (1).

Cependant il y a un épisode qui ne manque dans aucune des versions de l'Achilléide ; durant la célébration du mariage d'Achille avec la fille du roi étranger, ce roi demande à son gendre d'ordonner un tournoi pour éprouver la vaillance des preux des armées ennemies et des armées réconciliées par cette union. Pendant que les partisans d'Achille avaient l'avantage, il apparut subitement un intrépide chevalier Franc qui provoqua les Grecs au combat. En vain Patrocle, le cousin bien-aimé d'Achille, s'élance contre le provocateur, en vain les poètes parlent dédaigneusement de ce *petit Franc* (Φραγκόπουλος), cet étranger est invincible. Alors le bouillant Achille, sentant son orgueil de Grec blessé, insulte sa femme qui oublie qu'elle est l'épouse *du lion et du dragon* de la Grèce, et reconnaît la vaillance de son compatriote, *ce petit renard*. Blême de colère, il s'élance comme une flèche dans l'arène, et d'un coup de sa lance démonte le Franc et le jette dédaigneusement aux pieds de son beau-père.

Cet épisode, écho un peu affaibli de la légende de l'A-

(1) Μαυροφρύδου Ἐκλογὴ Μνημείων, Ἀθῆναι, 1866, p. 107. La mention des Bulgares parmi les sujets d'Achille n'est pas une interpolation moderne ; six siècles avant Hermoniacos, le chronographe Jean Malalas, analysant le même poème vulgaire remanié par le versificateur thessalien, cite aussi les Bulgares que, par une étrange bévue, il confond avec les Myrmidons : « καὶ ἀπῆλθε μετὰ τῶν Ἀτρειδῶν ὁ αὐτὸς Ἀχιλλεύς, ἔχων ἴδιον στρατὸν τῶν λεγμένων Μυρμιδόνων τότε, νυνὶ δὲ λεγομένων Βουλγάρων. » Malalas, édition de Bonn, p. 97. On peut être étonné de voir les Bulgares mentionnés par un chronographe si ancien, mais il y a d'autres textes grecs inédits qui parlent de cette nation avant Malalas.

chille homérique, et rappelant le combat de Patrocle avec Hector et la mort du héros troyen tué par Achille, fut introduit vraisemblablement dans les deux rédactions de l'Achilléide vulgaire comme l'expression de l'hostilité permanente des Grecs contre les Francs qui, comme on sait, prétendaient descendre des Troyens. Mais, s'il est naturel de rencontrer cet épisode dans la version oxonienne, on est quelque peu étonné de le voir figurer aussi dans les autres versions qui présentent Achille réconcilié avec les Francs, et les imitant même jusqu'à la tonsure de sa blonde chevelure.

Cela peut être expliqué comme une marque de l'orgueil national des Grecs, qui se flattaient de regarder encore leur héros francisé comme vainqueur du plus vaillant chevalier des conquérants de la Grèce.

Un argument historique vient à l'appui de la conjecture, d'après laquelle une des versions de l'Achilléide porte la trace de cette réconciliation ; mais, avant de l'exposer, il serait nécessaire de chercher à démontrer quel fut le pays où prit naissance la légende d'un Achille du moyen âge.

Nous avons dit qu'un chronographe byzantin, Jean Malalas, avait donné l'analyse d'un roman populaire sur la guerre de Troie ; dans ce roman, Achille joue un grand rôle, quoique la partie qui le concerne soit incomplète dans l'unique manuscrit qui contient le chronographe (1). Heureusement que le roman analysé par Malalas nous est conservé dans une version vulgaire remaniée au XIVe siècle par un poète probablement d'origine thessalienne, Constantin Hermoniacos. Mais, si la patrie d'Achille a gardé durant tant de siècles le roman dont celui-ci est le héros, ne peut-on supposer que d'autres légendes roulant sur le même sujet y furent aussi connues, et que cette Achilléide vulgaire qui nous occupe appartient aussi au même cycle troyen conservé par le peuple de Thessalie?

(1) Malalas, p. 97-103, 123-132.

Précisément au siècle où Hermoniacos remaniait ce roman sur la guerre de Troie, les auteurs byzantins parlent de la Thessalie comme de la pépinière de la poésie populaire hellénique. Voici ce que dit Théodule Magister à propos des exploits d'un général envoyé par Andronic Paléologue contre les Catalans qui dévastaient la Grèce : « Ces victoires sont chantées par les Thessaliens, elles sont chantées par presque tout le monde (1). »

Un peuple si poétique a sans doute conservé à toutes les époques quelque vague souvenir d'Achille, qu'il regardait à juste titre comme son héros national ; nous pouvons même reconnaître des traces d'une Achilléide des Thessaliens plus ancienne dans les vers précités d'Hermoniacos, qui représente Achille comme conduisant à Troie les Myrmidons, les Hongrois et les Bulgares. Voyons maintenant comment le moderne Achille des Thessaliens fit un pacte avec les Francs (2).

On sait que, Constantinople conquise par les Croisés (1204), l'empire byzantin fut partagé entre les conquérants et quelques petits seigneurs grecs qui, profitant de l'anarchie, se déclarèrent indépendants, et par des combats continuels entravèrent le torrent de l'invasion étrangère. Parmi ces princes ennemis des Latins se distinguent les Ange-Comnènes, les fondateurs de la seigneurie ou despotat de l'Épire et de celui de la Thessalie. A la mort de Michel Comnène II (1271), ce despotat se partage en celui de l'Épire et de la Thessalie ; le célèbre Jean Sébastocrator devenu seigneur de la Thessalie, ou duc de Néopatras (Hypate) comme le nomment les Français, il se réconcilia si bien avec les ennemis de son père, qu'avec

(1) Mavrofrydis, op. cit., p. 73-82. Hopf croit que Hermoniacos vivait à la cour du despote d'Épire Jean II (1323-1335), mais on sait que les despotats de l'Épire et de la Thessalie étaient très-souvent confondus à cette époque. (Voyez Geschichte Griechenlands im Mittelalter. Allg. Encyklop. von Ersch., vol. 85), p. 429.

(2) « Ὥστ' ᾄδουσι μὲν ἐς δεῦρο Θετταλοί, ᾄδουσι δὲ σχεδὸν πάντες ἄνθρωποι. » Boissonade, *Anecdota græca*, II, p. 199.

l'assistance des Français il battit les armées des Paléologues de Constantinople; il donne sa fille Hélène en mariage à Guillaume Ier de la Roche, duc d'Athènes (1275), et ses successeurs sont si étroitement alliés aux Français que le fils de cette Hélène, Gui II de la Roche, gouverne la Thessalie pendant la minorité de Jean II, son cousin germain, petit-fils de Jean Sébastocrator (1303-1308). Sous ce nouveau régime, la principauté thessalienne devient vraiment française, à ce point que les monnaies frappées au nom de son dernier prince portent une légende française.

D'après cela, on peut conjecturer qu'Achille lui-même a suivi le cours des évènements politiques de sa patrie; personnification de la haine nationale contre les Français sous les premiers Comnènes, il se réconcilie quand cette réconciliation lui paraît nécessaire pour son but politique; il se marie même avec une Française quand Hélène Comnène s'unit avec les Laroche et les Brienne (1); enfin il tond sa chevelure à la mode française, probablement pour imiter l'enfant qui règne au pays des Myrmidons sous la tutelle des Français. Mais cet Achille ainsi transformé par les évènements reste toujours Grec, et quand le plus vaillant des chevaliers français ose le provoquer au combat, devant ce descendant des Troyens il oublie tout de suite le pacte conclu et lui rappelle la leçon déjà donnée à Hector (2).

Le roman d'Achille appartient comme plan et comme poésie à la même famille des compositions grecques que nous connaissons, d'Akritas, de Lybistros, de Belthandros. Tous ces romans, quoique écrits en langue vulgaire, ne peuvent être considérés comme les vrais représentants de la poésie du peuple; cela est démontré clairement par

(1) Hélène contracta un second mariage avec Hughes de Brienne (1291), le fondateur de la seconde dynastie d'Athènes.

(2) Achille, quoique aimant de tout son cœur la fille du roi étranger, soupçonne sa sincérité, et au milieu des tendresses amoureuses n'oublie pas de lui recommander de ne pas lui tendre un piège.

l'épopée de Digenis Akritas ; entre l'épopée conservée par les manuscrits, et les grands fragments cycliques que le peuple chante encore, il y a une différence radicale. Tandis que la poésie populaire charme par la forme correcte des vers et l'expression naturelle des images poétiques, les vers de l'épopée manuscrite sont pour la plupart faux, la langue est hybride, les vraies beautés poétiques sont très-rares.

Cela démontre que le versificateur d'Akritas, peu lettré, mais voulant faire étalage de savoir, a détruit l'œuvre du peuple avec l'idée pédantesque de la corriger (1).

Le même malheur arriva à tous ces romans populaires, et par conséquent à celui d'Achille dont la poésie est très-médiocre ; il est impossible que le peuple de Thessalie, renommé par ses qualités poétiques, ait jamais goûté un roman aussi dénué de sentiments poétiques. De même que Hermoniacos remania à sa manière la guerre de Troie (2), ainsi le caprice de son compatriote anonyme transforma l'Achilléide ; nous voyons même d'autres versificateurs nous donner la version défigurée du même roman que les manuscrits de Londres et de Naples ont conservée. C'est une conséquence regrettable de ces transformations qu'au milieu de ce remaniement continuel nous ne pouvons plus démêler la partie qui revient à la vraie poésie populaire et les modifications qui la dénaturent. L'appréciation de ces deux courants poétiques

(1) Une seule de ces épopées, la plus ancienne, nous est conservée dans son original populaire, celle d'Armuris. En lisant ce poème on reconnaît la vraie langue et la poésie populaire des Grecs ; on peut même le regarder comme la matrice des chansons populaires de la Grèce, la plupart des épisodes d'Armuris sont encore chantés par le peuple. Malheureusement le manuscrit de Saint-Pétersbourg ne contient que 200 vers seulement de cette épopée intéressante.

(2) Au XVI[e] siècle, un versificateur de Corfou, Nicolas Loucanis, a remanié le roman populaire de la guerre de Troie d'après une version qui, différente de celle de Malalas et de Hermoniacos, me paraît une traduction un peu fidèle de l'Iliade elle-même. Tandis que Hermoniacos, ayant mis comme préface la version des poèmes dits An-

qui ont contribué à la composition de ces romans versifiés est difficile même pour l'épopée d'Akritas, dont nous possédons, outre la version remaniée, les cycles chantés de nos jours par le peuple.

Il serait encore assez malaisé de préciser la nature des relations qui rattachent entre eux ces divers romans celui par exemple dont nous nous occupons présente des ressemblances très-frappantes avec Akritas, Lybistros, Belthandros et même Erotocritos (1); avant d'accuser l'un de ces versificateurs de plagiat, il faudrait bien établir l'origine de chacun de ces romans. Je me contente pour le moment de signaler l'étude de cette question à l'attention de ceux de nos confrères qui sont particulièrement compétents en matière de poésie comparée.

Mais, quel que soit l'avenir que réserve la science à ces

tehomerica, traduit quelques fragments de l'Iliade, Loucanis commence par la traduction de l'Iliade. De ces deux poèmes rares voici les six premiers vers, pour qu'on voie la manière dont chacun de ces versificateurs a traduit Homère.

HERMONIACOS.

Τὴν ὀργὴν ᾆδε καὶ λέγε,
ὦ καλόφθαλμη κυρία,
'Αχιλλέως τοῦ ἀνδρείου,
πῶς ἐγίνην ὀλεθρία
καὶ 'ς τοὺς ἄριστους 'Αχαίους
πολλὰς θλίψεις πεποιῆκεν.
(Vers 1187-1292.)

LOUCANIS.

Τὴν ὀργὴν ᾆδε καὶ λέγε,
ὦ θεά μου Καλλιόπη,
τοῦ Πηλείδου 'Αχιλλέως
πῶς ἐγίνετ' ὀλεθρία
καὶ πολλὰς λύπας ἐποῖσε
εἰς τοὺς 'Αχαιοὺς δὴ πάντας.
(Vers 1-6.)

De la version de Loucanis publiée à Venise, 1526, 1603 et 1604, la première partie est rééditée dans la *Colletion des Monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique* de M. Legrand, n° 5, Paris, 1870.

(1) On peut trouver aussi quelques faibles relations entre ce roman d'Achille et la *Guerre de Troie* de Hermoniacos; ce dernier par exemple, qui écrit correctement les noms des héros homériques, défigure celui de Patrocle en Πάντορκλος (v. 1021), comme notre poète Πάντουρκλος, Πάτουρκλος. Hermoniacos compare les combattants à des faucons (ἱέραξ ὑψιπέτης, v. 1739), image dont fait un grand abus le poète auteur de notre roman.

romans peu connus, on ne pourra jamais nier l'intérêt capital que ces poésies ont pour l'histoire de la Grèce pendant le moyen âge. Ce peuple malheureux, ayant vu tous les conquérants passer sur son territoire, dédaigné et calomnié même par le monde officiel de Byzance, resta, au milieu de cette barbarie plusieurs fois séculaire, profondément attaché à son sol, et vécut pauvre et ignorant, mais fidèle à la tradition hellénique.

C'est un fait digne de remarque que pas un empereur de Byzance ne survécut dans la mémoire du peuple de la Grèce (1), qui pendant tout le moyen âge a préféré chanter dans une poésie barbare Alexandre, Achille, Digenis Akritas, le roi fabuleux d'Athènes Hercule (dans l'Erotocritos), la reine des Amazones Maximo, et d'autres héros réels ou imaginaires, Aléandre, Philopappos, Cinnamos, Ankylas (dans Akritas.)

L'esprit du peuple grec au x[e] siècle est bien représenté par le poète de l'épopée de Digenis Akritas. Après tant d'exploits contre les Sarrasins et les Apélates, le héros populaire se retire à son château dont il fait peindre les murs en mosaïque représentant, outre quelques faits de l'Ancien Testament, des scènes inspirées par les romans populaires qui circulaient alors. Dans ce long inventaire de peintures, nous ne rencontrons pas la moindre trace d'un souvenir romain ou byzantin; au contraire, sont énumérées des mosaïques représentant « les guerres fabuleuses d'Achille, les très-cruelles épreuves de deux époux infortunés, Aldelaga (?) et Olopé, leurs merveilleuses aventures, l'audace déployée contre Cinnamos; Bellérophon tuant la Chimère, qui vomit le feu; la défaite de Darius, les grandes victoires du terrible et courageux Alexandre, la reine Candace, enfin tout ce qu'on connaît des exploits du roi Alexandre » (2).

(1) Je ne parle pas du dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue, dont la mort héroïque est chantée comme un vrai deuil national.

(2) *Les Exploits de Digénis Akritas*, p. 233. Dans les chansons

Un seul des capitaines byzantins est chanté dans ces poésies populaires, Bélisaire ; mais cette exception n'est pas flatteuse pour les Byzantins ; dans le roman que nous a conservé le remaniement de Georgilas, Bélisaire n'est pas le glorieux général de Justinien, mais un pauvre vieillard persécuté et aveuglé par les plus illustres familles des derniers Byzantins, les Paléologues, les Cantacuzènes, les Ducas, les Asanis, les Rallis et les Diplovatatzis !

populaires, Akritas est représenté comme l'ennemi personnel du plus mishellène des Byzantins, l'empereur Constantin le Porphyrogennète.

ΔΙΗΓΗΣΙΣ ΠΕΡῚ ΤΟΥ͂ ἈΧΙΛΛΈΩΣ. Fol. 1 r°.

Ἦν τις Ἑλλήνων βασιλεὺς ἐν χώρᾳ Μυρμιδόνᾳ,
πλούσιος καὶ πάνυ εὐγενής, καὶ πλούσιος εἰς τόπον,
εἶχεν αὐτὸς καὶ σύζυγον Ἑλλήνων δὲ γονέων,
ἐρωτική, ἐξαίρετος, αὐτὴ ἡ Ἀφροδίτη·
καὶ ἤτονεν ἀνδρόγυνον τοῦ κόσμου ἐξηρημένον,
εἶχεν καὶ τὸ διάδημα ὡς πρὸς τὴν βασιλείαν·
εἶχεν καὶ νέους μαχητάς, διαλεκτὰ φουσάτα,
πρὸς μάχας καὶ παραταγὰς πάντας δοκιμασμένους,
ὅλους καλοὺς καὶ εὐγενεῖς, πλουσίους πολεμάρχους.
Εἶχεν γοῦν παραιπόνεσιν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος Fol. 1 v°.
ποῦ χρόνοι δέκα 'πέρασαν παιδὶν οὐδὲν ἐποῖκεν,
ἡ καρδιά τ' ἐκαίετον, ἐθλίβετον ἡ ψή του,
κῂ ἄπαι τὸν πόνον τὸν πολὺν καὶ τὴν πικριὰν τὴν εἶχεν,
ἐψήφισε νὰ χωριστῇ τὴν πάντερπνον ἐκείνην
καὶ μὲ ἑτέρας γυναικὸς ἵνα τεκνοποιήσῃ.
Τὴν θλίψιν δὲν [ἐβάστασαν] οἱ ἀδελφοὶ τῆς κόρης
ἀλλὰ κ' οἱ συγγενήτορες πάντες οἱ ἐδικοί της,

Le titre du ms. δίισις. — 1. ms. ἐλλήνου, confusion fréquente de ων en ου. — 2. πλούσιος, répété deux fois, me paraît une faute du copiste, et je préférerais lire ἀνδρεῖος, πάνυ εὐγενής. — 3. Probablement ἑλληνικῶν γονέων. — 4. Ἀφροδίτης. — 5. ἤδονεν. — 6. οπρὸς. — 11. καὶ χρόνους ἰ ἔπιισεν. — 12. ἡ καρδία του. — 13. καὶ.

βεργὶν ἐπῆρεν κόκκινον καὶ πάντας ἀνατρέχει,
κὴ ἀπὸ τῆς ὄψις ἔβλεπεν καὶ κατεσκόπαν πάντας·
καὶ εἴ τινος γὰρ ἔβλεπε τὴν ὄψιν καὶ τὴν θέαν,
ἠννόει τὴν καρδίαν του ὅτι στερεὸς ὑπάρχει.
Ἀφοῦ γοῦν τοὺς ἐγνώρισεν ὅλους τοὺς ἰδικούς του,
τοὺς πάντας ἐξεφώνησεν μετὰ χαρᾶς μεγάλης·
« ἄρχοντες, ἀρχοντόπουλα, συντρόφοι στρατιῶται,
καιρὸς πολέμου ἔφτασεν, ὡς βλέπετε, καὶ μάχης·
κὴ ὁ μὲν πατήρ μου ὁ βασιλεὺς ἔχει τὴν ἐξουσίαν,
ἐμένα δὲ ἀπέστειλεν νὰ πολεμῶ μετά σας.
Οὐ θέλω νὰ ἦμαι βασιλεὺς, ἢ στρατηγὸς καθόλου,
ἀλλ' νὰ στρατεύω μετ' ἐσᾶς ὅπου καὶ ἂν ὑπᾶμεν·
οἱ πάντες γὰρ ἠβλέπετε τ' ἀνδραγαθήματά μου,
κὴ ἐλπίζ[οντας] εἰς τὸν θεὸν, οὐδεὶς μᾶς ἀντιτείνῃ·
θέλω γὰρ πάντας ἐκ παντὸς νὰ 'δῶ τοὺς ἀνδριωμένους,
θέλω καὶ τὰ φαρία σας μαζὶ μὲ τ' ἄρματά σας.
Fol. 6 r°. Πάλιν δὲ παραγγέλνω σας καὶ τοῦτο λέγω σᾶς το,
εἴ τιναν εὕρω πρόθυμον ἔμπροσθεν τοῦ πολέμου,
εὐθὺς δωρήματα πολλὰ νὰ τὸν φιλοτιμήσω
κὴ ὡς ἀνδριωμένον πάντοτε νὰ τὸν ποθ' ἡ ψυχή μου,
εἴ τιναν εὕρω ὄπισθεν τρεπόμενον καὶ φεύγῃ,
μὰ τὴν ἀνδριάν μου τὴν φριχτὴν, νὰ τὸν διχοτομήσω. »
Ἐπαίνεσαν τὸν ὁρισμὸν τοῦ θαυμαστοῦ Ἀχιλλέως
καὶ πάντες προσεκύνησαν καὶ πρὸς ἐκεῖνον λέγουν·
« χαρὰ 'ς τὸν θειὸν ποῦ μᾶς 'δωκεν τοιοῦτον βασιλέα·
(εἰς μάχας καὶ παραταγὰς τὴν δύναμιν φοβοῦνται·)
χαρὰ 'ς τὸν ποῦ τὸν 'γέννησε, πάλιν χαρὰ 'ς ἐκείνην,
χαρὰ κὴ εἰς τὴν ἐρωτικὴν ποῦ τὸν θέλει κερδίσει. »
Μαῦρον φαρὶν τὸν ἤφεραν ὅπερ ἠγάπαν πλέον,
ἦν δυνατὸν τοῦ σχήματος, φρικτὸν ἀπὸ τῆς θέας,
καὶ χρυσοκόκκινον βλαττὶν ἐσάγισαν τὸν μαῦρον,
χρυσῆν λεκάνην ἤφεραν μὲ τὸ κρασὶν ὀπρός του,
κὴ ἦτον ὁ μαῦρος μεθυστὴς καὶ ἤρξατο τοῦ παίζειν.
Fol. 6 v°. Εὐθὺς ἐπεχαιρέτησαν μετὰ χαρᾶς μεγάλης, ...

149. ὄψεος, il s'agit de la visière de son casque. — 161. καὶ ἐλπίζω. — 172. θεὸν ὁποῦ μᾶς ἔδωκεν.

ἐδώκασιν τὰ βούκινα, πηδοῦν, καβαλλικεύουν,
μὲ τὰ φουσάτα πάνπληθα ἀριθμισμὸν οὐκ ἔχουν,
ἐκεῖ νὰ εἶδες ταραχὴν τοῦ κόσμου ἐξηρημένην!
Ἀφοῦ γὰρ ἐξεδιέϐησαν μιλίου ἕναν τόπον,
ηὗραν λιβάδιν ἔμμορφον, χαριτωμένην βρύσιν,
ἐκεῖ γὰρ ἐπεδιάϐησαν ὅλον τους τὸ φουσάτο·
ὁ κάμπος ὅλος γέμισεν τὰς τέντας τοῦ φουσάτου,
τοῦ δ'Ἀχιλλεῶς τοῦ θαυμαστοῦ ὅλ'ἦτον χρυσωμένη·
ἐκεῖ γοῦν ἐπεδιάϐησαν τὴν ἅπασαν ἡμέραν,
(τὸ καῦμα γὰρ οὐκ ἴσχυσεν διὰ νὰ περιπατοῦσιν).
Τὴν δ' ἐπαυρίον τὸ πουρνὸ πάντες καϐαλλικεύουν
οὐχὶ δὲ τὰ φαρία των, ἀμμ' ἄλογα τοῦ δρόμου,
κὴ εἰς δύο μῆνας ἔσωσαν μετὰ σπουδῆς μεγάλης
καὶ πρὸς τὸν τόπον ἔφτασαν ταῖς χώραις ταῖς ἐκράτει.
Μαντατοφόρους εἴδασιν τότες ἀπὸ μακρόθεν, Fol. 7 r°.
διὰ τοὺς ἐχθροὺς τοὺς 'ρώτησαν, τὴν δύναμιν τὴν ἔχουν·
ἐκεῖνοι ἀπεκρίθησαν καὶ πρὸς ἐκείνους λέγουν·
« πολλὴν ἔχουν τὴν δύναμιν, πολλὴν τὴν παρρησίαν,
ὡς ἄστρα εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ φύλλα εἰς τὰ δένδρα
οὕτως ἔνε ἡ τένταις τους 'ς τὸν κάπον ἁπλωμέναις. »
Καὶ τότε τοὺς ἐρώτησεν ὁ Ἀχιλλεὺς καὶ λέγει
« καὶ τ' εἶν' τὸ ἐμποδίζουνται κὴ οὐκ ἔρχουνται ἐδῶθεν; »
Ἐκεῖνοι ἀπεκρίθησαν καὶ πρὸς ἐκεῖνον λέγουν·
« καστέλλιν ἦτο, δέσποτα, τὸ ἀγάπαν ὁ πατήρ σου
κὴ ὥσπερ κλουϐὶν τὸ ἔποικεν εἰς ὅλας του τὰς χώρας,
ἐκεῖνοι παρακάθουνται ἵνα τὸ θέλουν πάρει,
καὶ κάθ' ἑκάστην πολεμοῦν τοῦ καστελλιοῦ τὴν πόρταν. »
Τοῦτον ἀκούσας παρευθὺς ὁ 'Αχιλλεὺς τὸν λόγον,
γράφει γραφὴν, ἀντίγραμμα στέλνει αὐτοὺς ὀπίσω,
τῆς δὲ γραφῆς ὁ πρόλογος εἶχεν τοιούτους λόγους·
« ἐγὼ δυνάστης βασιλεὺς υἱὸς τοῦ βασιλέως
ἔρχομαι πρὸς βοήθειαν τῶν ἐδικῶν μου πάντων·
ἐθαύμασα τὴν πίστιν σας καὶ ὑπερθαύμασά την, Fol. 7 v°.
ὅτι ὡς ἄνδρες στερεοὶ καὶ ὡς ἀνδριωμένοι
ποσῶς οὐκ ἐδειλιάσετε νὰ δώσητε τὸ κάστρον·

188. ταίτας. — 194. probablement 'μέραις. — 206. prob. κλειδίν. — 10. γραφὴν γράφει.

εὐχαριστῶ σας ἅπαντας κὴ ὑπερευχαριστῶ σας·
βαστάξετέ με, φίλοι μου, μόνον δυὸ τρεῖς ἡμέρας
νὰ φτάσουν τὰ φουσάτα μου καὶ ἡ παραταγαῖς μου,
νὰ ἔλθω νὰ τὸν εὕρωμεν αὐτὸν τὸν βασιλέαν,
καὶ μὴ δοκῆτε τίποτε ὅτι παιδὶν ὑπάρχω·
τοὺς ἐν τῷ κάστρῳ χαιρετῶ πάντας τοὺς ἐδικούς μας. »
Λαβὼν τὴν νύχταν παρευθὺς τὸν ὁρισμὸν ἐκεῖνον
ἐπήγασιν καὶ ἔφτασαν εἰς τὸ καστέλλιν 'κεῖνον,
τὸ δὲ διάστημα λοιπὸν ἦτον μιᾶς ἡμέρας·
ὁ Ἀχιλλεὺς ἐπόμεινεν καὶ συβουλὴν ἐποῖκεν·
τινὲς ἐσυβουλεύτησαν νύκτα νὰ τοὺς ἐδώσουν
καὶ νὰ τοὺς περιπέσουσιν ἀμέριμν' ὡς κοιμοῦνται
ἐξαίβνης ἀνερμάτωτους καὶ νὰ τοὺς καταιλύσουν.
« Καλὴ ἂν ἔν' στρατιῶταίς μου, ἡ συβουλὴ ἐτούτη,
ἀλλὰ ἀνδρία 'παινετὴ οὐχ ἔνε γὰρ ἐτούτη. »
Ἔστησαν γοῦν τὴν συβουλὴν ἡμέρᾳ νὰ τοὺς δώσουν
Fol. 8 r°. καὶ νὰ τοὺς παραιπέσουσι ἀπάνω 'ς τ'ἄρματά τους,
καὶ νὰ τοὺς καταιλύσουσι καὶ νὰ τοὺς κατακόψουν.
Ὠρέχθην καὶ ὁ βασιλεὺς ἀπὸ ψυχῆς μεγάλης,
τὸν λόγον του ἐστρέψασιν ἀπὸ ψυχῆς μεγάλης·
βουνόπουλον τοὺς ἔδειξεν ἀνάμεσα τὸν κάπον
ἐκεῖ διὰ ν' ἀρματωθοῦν κανεὶς νὰ μὴ τὸ μάθῃν,
ἀτός του τοὺς ἐρμάτωσεν 'σὰν ἤθελεν κὴ ἠγάπα·
ἐκεῖνος πάλιν μοναχὸς μόνος του ἐρματώθην,
ἐπῆρεν τὸ σκουτάρι του καὶ τὸ λαμπρὸν κοντάριν,
μαῦρον ἐκαβαλλίκευσεν ἔμμορφον καὶ ὡραῖον,
ἔστραπτεν ὡς ὁ ἥλιος ἐπάνω 'ς τὸ φαρίν του.
Κανεὶς δὲν τοὺς ἐγνώρισεν ὅτι πλησίον εἶνε.
Ἐκεῖνος γοῦν ὁ βασιλεὺς ἐκήρυξεν εὐθέως,
τοὺς πάντας ἐπροσφώνησεν ὅτι ν' ἀρματωθοῦσιν,
τοὺς υἱούς του ἐπαράγγειλεν, αὐτὰ δὲ τοὺς ἐλάλει·
« ἐπάρετε τὰς τέντας σας κὴ ὅλο σας τὸ φουσάτον
Fol. 8 v°. καὶ πρὸς ἐκείνους δράμετε ἔνθα νὰ τοὺς εὑρῆτε
ἐξάκωνα τοὺς δέσετε καὶ φέρετέ τους ὧδε. »

223. Je vois ici une faute du copiste, et je préfère lire, λαβόντες τοίνυν παρευθὺς. — 229. κεξεύνης. — 244. πλησίον των. — 247. τοὺς γὰρ υἱοὺς.

Καὶ μετὰ σοβαρότητος ἐκίνησαν ἀπέκει·
κὴ ἀφόντης ἐπλησίασαν μίλιον ἕναν τόπον,
ἐλάλησεν ὁ βασιλεὺς τὸν Πάτουρκλον ἐκεῖνον
(τὸν πρῶτόν του ἐξάδελφον πολλὰ ἠγαπημένον)·
« ἔπαρε σὺ τὸ φλάμπουλο νὰ τὸ ἰδοῦσι ὅλοι. »
Ἰδὼν δὲ πλῆθος ἄπειρον ὁ Πάντουρκλος ἐκεῖνος
φοσσάτων ἐδειλίασεν, τοῦ Ἀχιλλέα λέγει·
« πολλὰ πουλίτζια, δέσποτα, τὸν κάπον καταιβαίνουν,
καὶ οὕτως ἂς συντρίψωμεν ὡς γίέρακες περδίκια. »
Τοῦτον ὑπερεθαύμαξεν ὁ Ἀχιλλεὺς τὸν λόγον,
ἐσμίξασιν οἱ δώδεκα κὴ εὐθὺς ἐπιλαλῆσαν,
καὶ καθ'ἑξῆς τ'ἀλλάγια τὰ δέκα κατ'ἀξίαν,
κὴ ἐκεῖνος τοὺς ἐνέτρεχεν μόνος μεμονωμένος,
καὶ καθ'αὐτόν του ἔλεγε « κρῖμα θέλομεν ἔχει. » Fol. 9 r°.
Τὰ τρί' ἀλλάγια ἐσμίξασιν ἀπὸ τῶν ἐναντίων
κὴ εἰς ἕναν ἐκατέβησαν ἀπὸ τοῦ Ἀχιλλέως·
καλῶς τοὺς ἐπεδέξατο καὶ οὐκ ἐδειλιασέν τους·
νὰ εἶδες ἀγούρους θαυμαστοὺς σπαθιοῦ δοκιμασμένους,
οὐδένας ἐδευτέρονεν νὰ μὴν τὸν ῥίξῃ κάτω,
θράσος μεγάλον ἔποικαν εἰς ὅλα τὰ φουσάτα·
ὅμως δὲν ἐδυνήθησαν διὰ νὰ ποίσουν νίκος,
ἀλλ' ὄπισθεν ἐγύρισαν, ἐπιτροπὴν ἐποῖκαν·
ἀλλάγια τρία ἐχώρισαν ἀπὸ τοῦ Ἀχιλλέως
εἰς ἕναν ἐκατέβησαν ἀπαὶ τοῦ βασιλέως,
τὰ τρί' ἀλλάγια ἔδειραν κὴ ἀνέβησαν ὡς ἄνδρες.
Κὴ ἀπαὶ τῶν πέντε τῶν εἶχε τῶν θαυμαστῶν ἐκείνων
ἕναν ἐπῆρεν ὁ θυμὸς κὴ ἐσέβην εἰς τὴν μέσην,
καὶ τοὺς τριάκοντά 'δειρεν ὡς ἱέραξ τὰ περδίκια.
Εὐθὺς ἐξεχωρίστησαν οἱ ἀδερφοὶ κὴ οἱ πέντε
κὴ ὑπάγουσιν 'ς τὸν Ἀχιλλεῦ ἵνα τὸν πολεμήσουν· Fol. 9 v°.
χωρίζεται εἷς ἀδερφὸς τάχα τε ὡς ἀνδριωμένος
καὶ 'πιλαλεῖ μετὰ σπουδῆς, κρούει τον κονταρέαν,

255. φλάκουλο. — 256. τοφουσατον. — 259. τὰ περδίκια. — 261. Au lieu de δώδεκα, je crois qu'il faut écrire οἱ δύο τους. — 264. καθ' ἑαυτόν τ. — 272. ἐρήγησαν. — 278. ἔδειρεν. — 279 .καὶ ὑπάντε. — 280. καὶ εἰς τὸν 'Αχ. ὑπάγουσιν.

ἀλλὰ ποσῶς οὐ 'σείστηκεν ἀπάν' ἐκ τὸ φαρίν του·
ἐξήβαλεν ὁ Ἀχιλλεὺς ἐκεῖνος τὸ σπαθίν του
κ' εἰς τὸν ἐρμὸ τὸν ἔδωκεν ἀπάνω εἰς τὸ κεφάλιν,
ἕως τὴν σέλλαν, λέγω σας, ἐχώρισεν τὸν νέον,
ὁμοίως καὶ τοὺς ἄλλους υἱοὺς τοὺς δυὸ τοῦ βασιλέως
ἐφόνευσεν, κὴ ἀπέκτεινεν ὅλον των τὸ φουσσάτον·
ὡς εἶδεν καὶ τὸν 'γνώρισεν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος,
φεύγει πολλὰ ὡς 'δύνετον εἰς τὸν ἴδιόν του τόπον
μετὰ τῶν δύο του υἱῶν τῶν ἐναπολειφθέντων.
Τούτους ἐδιῶξ' ὁ βασιλεὺς κὴ οἱ δώδεκά του ἀγοῦροι
κὴ ἀπέσω τοὺς ἐκατέκλεισαν εἰς ἐδικόν τους κάστρον,
μέχρι τῆς πόρτας ἔσωσαν κὴ ἐσέβησαν ἀπέσω·
Fol. 10 r°. κὴ ἔξω ἐπέμειναν ἐκεῖ μετὰ τοῦ Ἀχιλλέως,
κὴ ἐξήβαλαν τὰ ἅρματα ἐπάνω ἐκ τὰ κορμιά τους
μικρὸν νὰ παρηγορηθοῦν νὰ πάρουν δαμὶν ἀέραν,
[καθῆσαν καὶ ἀνάσαναν?] ἐκ τὸν πολὺν ἱδρῶταν.
Ὅμως ἐσκέπτετον λοιπὸν τὴν σύθεσιν τοῦ κάστρου,
γυναῖκες ἐπαράσκυψαν τὸν ἄγουρον νὰ 'δοῦσιν,
καὶ μέσον τους ἐστέκετον ἡ ἐξαίρετος ἐκείνη,
ἐκείνη ἡ εὐγενικὴ τοῦ βασιλεῶς θυγάτηρ
τὴν ὕστερον ἐκέρδισεν ὁ Ἀχιλλεὺς ἐκεῖνος·
ἰδὼν δὲ ταύτην ὁ Ἀχιλλεὺς ἐτρώθην ἡ καρδιά του,
εὐθὺς ἐφάνην ἄφωνος ἐπὶ πολλὴν τὴν ὥραν.
Ἐδώκασιν τὰ ὄργανα ἔνδον τοῦ καστελλίου,
κ' ἐσέβην εἰς τὴν πόρταν του μετὰ χαρᾶς μεγάλης·
πάντες ὑπερεθαύμασαν τὸ κάλλος του τὸ τόσον,
τὴν ἡλικιὰν τὴν θαυμαστὴν τὴν ἐρωτοφαγοῦσαν,
καὶ ἐθαρροῦσαν εἰς αὐτὸν τινὰν νὰ μὴν φοβοῦνται,
ἀμμὴ νὰ ἔλθῃ ὁ βασιλεὺς ὁ μέγας ὁ πατήρ του
κὴ ἐκεῖ νὰ κατοικήσουσιν διὰ τοὺς ὑπεναντίους.
Καὶ τὸ καστέλλιν ἰσχυρὸν τὸ ἔποικεν ἀτός του,
Fol. 10 v°. ἔμμορφος τόπος, πεδινός, εὐάρεστος κὴ ὡραῖος.
Καθίζει γράφει γράμματα πρὸς τοὺς γονιούς του στέλνει,

289. ὡς τὸν εἶδεν καὶ τὸν ἐγνώρισεν.— 292. οὕτως διώξας.— 293. ἐκατέκλισεν... του. — 294. τὰς πόρτας ἔσοσεν. — 295. ἐπέμιναν οι. — 298. Je propose cette correction des premiers mots incompréhensibles du vers : γοησανταενοισαν.

τῆς δὲ γραφῆς ὁ πρόλογος πρὸς τὸν πατήρ του γράφει.
*Τὴν δὲ γραφὴν ὡς ἔλαβεν ὁ βασιλεὺς εἰς χεῖρας,
ἐπλήθην ἡ ψυχίτσα του, ἐχάρην ἡ καρδιά του,
δόξαν ἀνέπεψεν θεῷ, καὶ πάντες οἱ 'δικοί του
χαρὰν ἐποίκασιν πολλήν· μετὰ πολλὰς ἡμέρας
ἕναν ἐποῖκαν κεφαλὴν ἀπὸ τοὺς ἐδικούς του
διὰ νὰ κρατῇ τὰς χώρας τους νὰ τὰς παραφυλάττῃ,
καὶ νὰ κρατῇ τὸ δίκαιον, τινὰς μὴν ἀδικῆται,
ὁ δὲ βασιλεὺς κὴ ἡ δέσποινα ὑπᾶσιν πρὸς ἐκεῖνον.
Μαθὼν δὲ τοῦτο Ἀχιλλεὺς [πῶς] ἔρχοντ' οἱ γονεῖς του,
εἰς ἀπαντὴν ἐξέβησαν ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες,
καὶ εἰς τὴν χώραν ἦλθασιν ἀπέσω εἰς τὸ καστέλλιν
τὸ θαυμαστόν, τὸ ἰσχυρόν, τὸ ἔκτισεν ἐκεῖνος.
*Ὁρίζει ζωγραφίζουσι τὸν Ἔρωταν τὸν μέγαν
καὶ πρὸς ἐκεῖνον ἔλεγεν μετὰ πολλῶν δακρύων.
« Ἔρως μου ποῦ 'ν' τὰ τόξα σου καὶ ποῦ 'ν' ἡ δύναμίς σου ! » Fol. 11 r°.

* ΓΡΑΦΗ ΤΟΥ ἈΧΙΛΛΕΩΣ ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΚΟΡΗΝ.

« Παρακαλῶ σε, ἀφέντριά μου, νὰ 'σέβῃς εἰς ἀγάπην·
καὶ πάλιν τί σὲ ἔπταισα καὶ τί κακὸν σ' ἐποῖκα
καὶ τὴν καρδιάν μου σύρριζην ἐξανασπᾷς καὶ ῥίχνεις;
ἐμὲ σπαθιὰ οὐχ ἔκοψαν, κονδάρια οὐδὲ ὅλως,
πόλεμον οὐ 'φοβήθηκα ποσῶς, αὐθέντριά μου·
ἔσφαξες τὴν ψυχίτσα μου καὶ χάνω τὴν ζωήν μου·
ἂν μ' εὕρῃς τοῦ θεληματου σου ἔξω, τοῦ ὁρισμοῦ σου,
τὸν ἑαυτόν μου δίδω τον κὴ ὅλην μου τὴν καρδίαν,
κὴ ὡς ξένον καὶ ἀλλότριον ἄς μὲ καταφονεύσουν·
εἶμαι τοῦ θεληματου σου, δοῦλος τοῦ ὁρισμοῦ σου,
διατὶ νὰ πάσχω, νὰ πονῶ, νὰ μὲ καταμαραίνῃς;

Probablement, entre les vers 316 et 317, manque le texte de la lettre. — 323. νὰ μήν. — 330. Le manuscrit porte le titre erroné Γραφὴ τῆς κόρης πρὸς τὸν Ἀχιλλέα.— 338. Il faut corriger ainsi ce vers faux :

ἐὰν τοῦ θεληματου σου δὲν μ' εὕρῃς, τὠρισμοῦ σου.

ἀρνοῦμαι, μὰ τὰς Χάριτας, καὶ συγγενοὺς καὶ φίλους,
κὴ ὅ,τι ὁρίσ', αὐθέντριά μου καὶ ἰδική μου κόρη,
ὅρισε κὴ ἂς μὲ ποίσουσιν, κὴ ἂς μὲ καταφονεύσουν. » *

Fol. 11 v°. ΠΙΤΤΑΚΙΝ ΤΟ ΑΠΕΣΤΕΙΛΕΝ Ο ΝΕΩΤΕΡΟΣ ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΚΟΡΗΝ.

« Χαρτὶ σὲ πέμπω, λιγερή, χαρτὶν, ἀλλ'ἀπὸ πόθου,
πιάσε το μὲ τὰς χεῖράς σου, μὴν τὸ κενοδοξήσῃς,
νὰ μάθῃς πῶς μαραίνομαι, κόρη μου, δι' ἐσένα
καὶ δὲν 'πορῶ νὰ κοιμηθῶ νύχταν τε καὶ ἡμέρα.
Παρακαλῶ σε, ἀφέντρια μου μυριοχαριτωμένη,
τὸν ἔρωταν νὰ δέξεσαι μεσίτην τῆς ἀγάπης,
καὶ τὴν καρδιά μου δρόσισε, πολύ 'νε φλογισμένη. »
Καὶ τὸ πιττάκιν ἔστειλεν καὶ πάγει πρὸς τὴν κόρην·
ἡ κόρη γοῦν τὸ δέχθηκεν τοῦ νέου τὸ πιττάκιν,
ποσῶς οὐδὲν ἐκλίθηκεν νὰ ἔλθῃ εἰς ἀγάπην,
ἀλλὰ γοργὸν ἐκάθισε γράφει τον τὸ πιττάκι.

ΓΡΑΦΗ ΤΗΣ ΚΟΡΗΣ ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΑΧΙΛΛΕΑΝ.

« Κῦρί μου, τὸ πιττάκι σου εἰς χεῖράς μου ἐδεξάμην·
οὐκ οἶδα τ' ἔνε τὸ πονεῖς, οὐκ οἶδα τ' ἔν' τὸ πάσχεις·
ἂν σὲ μαραίνουν οἱ ἔρωτες καὶ πάσχῃς διὰ πόθον,
πολλὰ τοὺς παραικάλεσε ἵνα σὲ συμπαθήσουν·
ἐγὼ δυνάστην ἔρωτα ποσῶς οὐδὲν φοβοῦμαι,
ὅλη ἀκαταδούλωτος τοῦ ἔρωτος τυχάνω·
ἢ, ἂν πονῇς, τὸν ἔρωταν ὑπόμεινε γενναίως,
Fol. 12 r°. ἂν δ'|οὐ πονῇς κὴ οὐ δύνασαι τοὺς πόνους νὰ βαστάξῃς,
μόνος σου γὰρ νὰ φονευτῇς, μόνος σου ν'ἀποθάνῃς. »
Καὶ τὸ πιττάκιν ἔστειλεν ὡς πρὸς τὸν 'Αχιλλέα.

* 343. καὶ τὰς Χ. — 358. ουχαιδιατι νακονις, ουχαιδιατι νακασχις, corrigé selon le manuscrit du British Museum.

ΠΙΤΤΆΚΙΝ ΤῸ ἈΠΈΣΤΕΙΛΕΝ Ὁ ΝΈΟΣ.

« Θλίβομαι πάλ' εὐγενικὴ βασιλεῶς θυγάτηρ,
βαρὺ μὲ φαίνεται πολλὰ μὴ πάλιν θλίψιν ἔχω
τὸ πῶς οὐδὲν προκλίνεσαι εἰς ἔρωταν νὰ ἔρθῃς ·
οἱ ἔρωτες μ' ἐμάραναν ἐμένα τὸν ἐβλέπεις ·
κὴ ἐγὼ, ἀφέντρα, Ἔρωτα νὰ τὸν παρακαλέσω ·
νὰ ῥίψῃ βέλος εἰς ἐσέν', νὰ σὲ καταμαράνῃ,
νὰ 'γνώρισες, ἀφέντρά μου, τὸ τ'εἶναι ἡ ἀγάπη. »
Ἡ κόρη [ἐκεῖ?] ἐδιέβηκεν, ἦλθε νὰ τὸν πιάσῃ,
κὴ ἐκεῖνος τὴν ἐδόξεψε κὴ ἀγάπη τὴν ἐδῶκεν,
καὶ τὴν καρδιάν της ἔκαψε τὴν εὐγενικωτάτην,
κὴ ἀπαὶ τὸ δένδρον 'πέταξεν κὴ ἐχάθην ἀποπρός της.
Ἐστέναξεν, ἐδάκρυσε καὶ γράφει πρὸς ἐκεῖνον Fol. 12 v°.
ὁποῦ ποτὲ οὐκ ἤθελεν, οὐδ' ἐχρειάζετό τον,
τώρα δὲ γοῦν τὴν ὕστερον δουλεύει τὴν ἀγάπην ·
ἀλλὰ γοργὸν ἐκάθισεν καὶ γράφει πρὸς ἐκεῖνον.

ΓΡΑΦῊ ΤῆΣ ΚΌΡΗΣ ΠΡῸΣ ΤῸΝ ἈΧΙΛΛΈΑΝ.

« Χαρτὶ σὲ πέμπω, ἐρωτικὲ, αὐθέντη εὐγενικέ μου,
ἐποίησεν ὁ Ἔρωτας θέλημα ἐδικό σου,
τὸν νοῦν μου τὸν ἀμέτρητον ἐκατεδούλωσέν τον,
τὸν πύργον τῆς καρδίτσας μου τὸν ἰσχυρὸν καὶ μέγαν,
ὁποῦ ἐθάρρουν πάντοτε ποσῶς νὰ μὴ χαλάσῃ,
Ἔρως σαγίτταν ἔσυρεν καὶ κατεχάλασέν τον,
κὴ εἰς πόθον τῆς ἀγάπης σου ἤφερε τὴν ζωήν μου,
κὴ ἔλα, παρηγορία μου, γοργὸν νὰ σὲ συντύχω. »
Καὶ 'κεῖνος γοῦν δεξάμενος τῆς κόρης τὸ πιττάκιν,
ἐχάρην ἡ ψυχίτσα του, ἐτρόμαξ' ἡ καρδιά του,
καὶ τοὺς ἀγούρους 'λάλησεν, καὶ τίντα τοὺς ἐλάλει ·

367. θλίβομαι μαὶ πάλαι εὐγενικὴ. — 371. Corriger, ἀφέντρα, 'γὼ τὸν ἔρωτα θὰ τὸν παρακαλέσω. — Entre les vers 373-374, manque la description de l'Amour qui, transformé en faucon, vient à blesser le cœur de la jeune fille, comme cela existe au B. M.

« ἀκούσετε μυστήριον καρδίας καὶ ψυχῆς μου,
Fol. 13 r°. λόγον ἔχω, συντρόφοι μου, θέλω νὰ σᾶς συντύχω·
δι' ἐμέναν ἀγρυπνήσετε μόνο τὴν νύχταν τούτη,
καὶ μὴ θαρρεῖτε, ἀγοῦροί μου, διὰ πόλεμο σᾶς θέλω·
οὐκ ἐνικήσετε προχτὲς τὸν μέγαν βασιλέαν;
τὴν θυγατέραν του ποθῶ, θέλω νὰ τὴν κερδίσω,
μαραίνει γάρ με ἐκ παντὸς ἀέρος καὶ μὲ φλέγει. »
Καὶ εἷς ἀπὸ τοὺς δώδεκα γέρων ἐπιλογήθη·
« οὐκ ἔλεγά σε, δέσποτα, τοὺς ἔρωτας μὴ ψέγῃς;
τώρα νὰ μάθῃς τὴν ἰσχὺν καὶ δύναμιν τὴν ἔχουν! »
Οἱ πάντες ἑτοιμάσθησαν ὅλοι ἁρματωμένοι,
ἐδώκασι τὰ βούκινα, πηδοῦν, καβαλλικεύουν
καὶ εἰς τὴν μέσην ἔστησαν τὸν Ἀχιλλέαν ὡς ἄστρον·
ἐσώσασιν εἰς τὸ λαπρὸν κουβούκλιον τῆς κόρης,
μίαν λογὴν ἐφόρεσαν οἱ δώδεκά του ἀγοῦροι,
στεφάνια πανέμμορφα, καβάδια ὡραιωμένα·
Fol. 13 v°. ὁ Ἀχιλλεὺς ἐφόρεσε βλαττὶ μετὰ μαργάρων
κὴ ἀπάνου πάλαι κίτρινον μετὰ λιθομαργάρων·
ἐδώκασι τὰ ὄργανα, πηδοῦν, καβαλλικεύουν
φαρία γὰρ ὑπόψηλα καὶ θαυμαστὰ τοῦ κάλλους,
καὶ ἄλογον τοῦ ἔστρωσαν μαῦρον ἀλλὰ φοδούλην·
ἔκλινεν γὰρ ὁ ἥλιος, ἐσέβηκεν ἡ νύκτα,
ἄνεμος γαληνούτσικος ἐπέκρουεν τὰ δένδρα,
ἔτρεχεν ὕδωρ πάνγλυκον ἐκ τοῦ δενδροῦ τὴν ῥίζαν,
τὰ πάντα δὲ ἐρωτικὰ χαρίτων πεπλησμένα·
κὴ ἡ κόρη κλαίων ἔστεκεν, κλαίων 'μυρολογᾶτον,
ἐνύσταξεν λιγούτσικον, ἔπεσεν εἰς τὴν κλίνην,
ἐκδέχεται τὸν ἄγουρον νὰ ἔλθῃ νὰ τοῦ συντύχῃ·
καὶ εἰς χρυσὸν τὸν πλάτανον ἔκατσεν ἀηδόνι,
νὰ εἶδες πῶς ἐθλίβετον κ' ἤλεγεν διὰ τὴν κόρην!
ἐκείνη ἀπὸ τῆς κλίνης της ὡσὰν ἐπροσηκώθην
καὶ ἀποκάτου 'κάθισεν 'ς τὴν ῥίζαν τοῦ πλατάνου
καὶ πρὸς τ'ἀηδόνιν ἤλεγεν μετὰ πολλῶν δακρύων·
Fol. 14 r°.

397. οὐ γὰρ ἐν. — 405. μέσην τους ἔστησαν. — 409. βλαττὶκμετὰ λιθομαργάρου. — 413. ἀραφοδούλην (ἀραβοδοῦλιν?) corrigé d'après le B. M., qui écrit autre part φουδούλην. — 419. ἐνύσταζεν.

« ἀηδόνιν μου πολύπονον, ἐρωτικόν μου ἀηδόνιν,
εὐχαριστῶ σε ἀηδόνι μου ὅτι πονεῖς τὸν πόθον
τὸν ἔχω εἰς τὴν καρδίαν μου καὶ μέσα 'ς τὴν ψυχήν μου. »
Ἐν ὅσῳ ταῦτα ἔλεγεν ἡ κόρη μὲ τ'ἀηδόνιν
ἰδὰς τὸν κτύπον ἤκουσεν τῶν θαυμαστῶν φαρίων,
ἦν δὲ καιρὸς ἀπὸ τοῦ νῦν ὥρα μεσονυκτίου,
ἦν δὲ καὶ φέγγος ἔμνοστον καὶ νύκτα τῆς ἀγάπης.
ἰδὰς ἐλιγοθύμησεν [καὶ] τρέχ' εἰς τὴν φισκίνα.
Ὁ Ἀχιλλεὺς ἐγύριζεν ἀπ' ἔξω ἀπὸ τὸν τοῖχον,
καὶ τὸ φαρὶν ἐπέζευσεν, ἐσπάραξεν ὡς πάρδος,
καὶ τὸ κοντάριν ἔπηξεν, ἐπήδησεν ἀπ' ἔσω·
οἱ δώδεκα 'τριγύρισαν ἀπ' ἔξωθεν τοῦ τοίχου, Fol. 14 v°.
καὶ κείνη οὐδὲν ἐγνώριζεν εἰ σέβηκεν ἀπ' ἔσω.
Κὴ εἰς ἀπορίαν ἔπεσεν τὸ πῶς νὰ τὴν συντύχῃ,
καὶ εἰς τὸν χρυσὸν τὸν πλάτανον κρατεῖ την ἀκ τὸ χέριν,
καὶ τρέμει ἡ καρδία του βλέποντα τόσον κάλλος,
καὶ ἀπὸ τὴν γῆν σηκόνει την, κρατεῖ, καταφιλεῖ την,
ἀπάνου της ἐπλέκετον καὶ χόρτασιν οὐκ εἶχεν,
παρῇ οὐκ ἤθελέν ποτε τὸν ἔρωταν πληρῶσαι·
ἵνα καὶ πάλιν γίνονται ἀμφότεροι κ' οἱ δύο,
κὴ ἀπὸ τὰ καταφιλήματα καὶ τὰς περιπλοκάς των
τὰ δέντρη τὰ ἀναίσθητα αὐτοδονοῦσιν πλέον.
Οὕτως κατέλαβεν ἡ αὐγὴ καὶ πρὸς ἐκεῖνον λέγει·
« ἐγείρου, χρυσοπτέρουγε φάλκε, ἀπὸ τῆς κλίνης,
ὕπαγ' εἰς τὴν μητέρα σου, ἡμέρα τώρα φθάνει,
αὔριον πάλιν [μέσ'] αὐτοῦ σὲ θέλω ἀπαντέχει. »
Ἐλάχτισεν τὸν μαῦρόν του, τρέχει πρὸς τοὺς ἀγούρους,
καὶ πάλιν ὡς πρὸς ἔρωταν ὑπάγει πρὸς τὴν κόρην·
τσ' ἀγούρους του ἐλάλησεν καὶ πρὸς ἐκείνους λέγει·
« δεῦτε πάλιν, ἀγοῦροί μου, ὑπᾶμεν πρὸς τὴν κόρην,
ὑπᾶμεν νὰ χορτάσωμεν κάλλος τ' ὡραιωμένον· Fol. 15 r°.
κ' ἐπιλαλήσετ' ἔμπροσθεν, ἀφῆτε ἐμέν' ὀπίσω,
νὰ ῥίξῃ βλέμμα εἰς ἐσᾶς ἐκείνη νὰ σᾶς βλέπῃ,
κὴ εὐθὺς ἐγὼ κατόπισθεν νὰ 'πιλαλήσω μόνος
καὶ τὴν καρδιάν της σύρριζον νὰ τὴν ἐξανασπάσω. »

432. νύκταν. — 433. φῆσκοίνα. — 437. ετριγυρίσασιν. — 453. ἴστον.

'Πιλάλησαν κὴ οἱ δώδεκα κὴ ὑπᾶσιν πρὸς τὴν κόρην,
ἡ κόρη δὲ τότε λοιπὸν ἀκούσασα τὸν κτύπον
εἰς ἡλιακὸν ἐξέβηκε κ' ἐστάθην καὶ ἐρώταν
« καὶ ποιὸς ἀπὸ τοὺς δώδεκα ἔνε ὁ ποθητός μου ; »
Ὁ Ἀχιλλεὺς ἐλάχτισε τὸ θαυμαστὸν φαρίν του,
χαμογελῶν διέβηκεν ἀπ' ἔμπροσθεν τῆς κόρης,
κὴ ἡ κόρη ὡς τὸν 'γνώρισεν ὅτι ἐκεῖνος ἔνε,
εὐθὺς ἐλιγοθύμησεν, ἐπῆγε ν' ἀποθάνῃ
ἀπ' τὴν ἀγάπην τὴν πολλὴν τὴν εἶχεν εἰς ἐκεῖνον·
ἡ βάγαις τὴν ἐσήκωσαν τὴν κόρην παρευθὺς
καὶ πρὸς ἐκεῖνον ἔλεγαν τὸν θαυμαστὸν Ἀχ'λλέαν
« στράφου, αὐθέντη εὐγενῆ, καὶ γύρισε, ἀνδριωμένε,
Fol. 15 v°. ἰδὲ καὶ καταιχόρτασε τὰ θαυμαστά της κάλλη,
ἐτούτη πρέπ' [αὐθέντη μου], νὰ χαίρεται μὲ σένα. »
Ἡ κόρη οὐκ ἐπέμεινε ποσῶς νὰ τὸν ἐβλέπῃ,
ὁρίζει παίρνουν στέφανον ἀπαὶ τὸ περιβόλιν,
εἶχεν καὶ ἄθη πάνπλουμα ξένα ἑπταπλασίως,
ἐκράτιεν εἰς τὰς χεῖράς της κ'ἔστεκεν ὥσπερ ἄστρον·
ἅπαντες ἐδιέβησαν, καὶ ἡ κόρη μήτ'ἐκίνει,
ἐκεῖνος γοῦν κατόπισθεν στέκει κὴ ἀναρωτᾷ την
« πῶς ἔχεις, κόρη εὐγενική, ψυχῆς παρηγορία, »
ἡ δὲ « καλῶς, ἀντέφησεν, 'ς τὴν ἐδικήν σου ἀγάπη. »
« τὸ μισανύχτιον ἔρχομαι, κόρη, ἀπάντεχέ με,
πλὴν κόρη [μου] εὐγενική, βλέπε μὴ μὲ προδώσῃς·
τοῦτο πληροφορῶ σέ το, εἰς τὸν θεὸν σ' ὁρκίζω,
ἂν ἦμαι 'ς τὸ περ'βόλι σου καὶ κάθωμαι 'ς τὸν κᾶπον
νὰ ξεύρῃς μὴ μὲ στρέψουσιν, ἐὰν ἦταν μυριάδες·
Fol. 16 r°. εἰ δὲ εἰς τὸ κλινάρι σου, κόρη, καὶ εὕρουσί με,
ὥσπερ γυναῖκαν ἄνανδρον οὕτως νὰ μὲ φονεύσουν. »
Εὐθὺς ἡ κόρη ἐστέναξεν καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον,
« ἀκόμη οὐκ ἐπίστευσες 'ς τὸν πόθον μου τὸν τόσον !
τί ἔν', ἀφέντη, εἰς ἐσέν' καὶ ἔρως καὶ ἀγάπη ;
νὰ μ' ἔχῃ ὁ νοῦς σου στεναγμούς, θέλεις νὰ μ'ὅδεινίζῃς,

461. 'Επιλάλησαν. — 462. τοδιληνὸν. — 469. ἀπαὶ. — 474. πρέπει. — 478. χεῖρας του ἔστεκεν. — 486. Probablement κῆπον. — 487. ἠξεύρῃς νὰ μή. — 490. ἐνεστέναξεν. — 492. ἐυ τὸν. — 493. μοδινίζης.

νὰ θλίψῃς τὴν καρδίτσα μου τὴν πολυπόθητή μου!
τοῦτο πληροφορήθητι, δι' ἐσένα ν' ἀποθάνω,
ἐσ' εἶσαι ἡ καρδίτσα μου, ἐσ' εἶσαι ἡ ψυχή μου. »
ὡσὰν τὸν λόγον ἔλεγεν ἡ κόρη πρὸς ἐκεῖνον,
τὸ στέφανον τὸ ἔρριξεν τὸν Ἀχιλλέαν τότε,
καὶ 'κεῖνος τὸ ἐδέξατο, κρατεῖ καταφιλᾷ το.
Ὁ Ἀχιλλεὺς ἐγύρισεν καὶ πρὸς τὴν κόρην λέγει·
« εὔξου με, κόρη, εὔξου με, μὴ μὲ ἀλησμονήσῃς! »
Ἐλάχτισεν τὸν μαῦρόν του τρέχει πρὸς τοὺς ἀγούρους,
ἐκεῖνοι τὸν ὠνείδισαν, τάδε τοῦ συντυχαίνουν·
« καλὸν οὐκ ἦτον, δέσποτα, τοιοῦτον πρᾶμμα ποιῆσαι,
ἂν τὸ γροικήσουν οἱ ἀδερφοὶ πλέον νὰ τὴν φυλάγουν. »
Ἐκεῖ ἐφτάσαν σύντομα καὶ 'πέζευσαν οἱ πάντες,
ἐπίασαν τὴν σκάλαν του, ἐπέζευσεν ὁ νέος, Fol. 16 r°.
ἐκάθησεν 'ς τὴν τράπεζαν μετὰ χαρᾶς μεγάλης.
Ἔφτασεν κὴ ἡ ὁλόφωτος λελαπρυσμένη νύκτα,
πηδοῦν καβαλλικεύουσιν ὥσπερ γοργοὺς πετρίταις
κὴ οἱ δώδεκά του οἱ θαυμαστοὶ ἀγοῦροι ἐδικοί του,
ἁρματωμένοι δυνατὰ καὶ καταφυρωμένοι·
ἐκεῖνος πάλιν σύντομα μαῦρον καβαλλικεύει,
(ἄσπρον εἶχεν εἰς ἔρωταν, καὶ μαῦρον εἰς πολέμους).
Ἐκίνησαν, περιπατοῦν, ἐφτάσασιν συντόμως,
κὴ ἀφόντου ἐπλησίασαν τῆς κόρης τὸ κουβοῦκλιν,
τὸ καταλόγιν ἤρχισεν ὁ Ἀχιλλεὺς καὶ λέγει
εἶχεν καὶ τὴν κατάλεξιν τοῦ τραγουδιοῦ ἐτούτου·
« μὲ τὸ φεγγάριν ἔρχομαι 'ς τὸν κῆπόν σου, κυρά μου,
καὶ ἂν κοιμᾶσαι, 'ξύπνησε, ἂν στέκῃς, ἔβγα ἰδέ με·
κόρη, πολλὰ σ' ὀρέγομαι νὰ σὲ καταχορτάσω. »
Λοιπὸν ἐκεῖ ἐσώσασιν ['ς] τοῦ καστελλιοῦ τὴν πόρτα,
τσ' ἀγούρους του | παράγγειλε νὰ τὸν ἀκαρτεροῦσιν. Fol. 17 r°.
Ἐκεῖνος τοίνυν παρευθὺς ἥρπαξεν τὸ κοντάριν
κὴ ὡς λέων ἐβρυχίστηκεν, ἐμούκρισεν ὡς πάρδος,
καὶ εἰς τὸ κάστρον 'σέβηκε ἀπάνω εἰς τὸν πύργον,

497. ἐσύ. — 505. τἀδέρφιάτης. — 508. εἰς. — 509. καὶ ὁλόφωτος. — 521. σὲ. — 526. ἀνέβηκεν.

κὴ ἡ κόρη τὸν ἐννόησεν πῶς 'σέβηκεν ἀπ' ἔσω,
ἐκεῖ 'συναπαντήθηκαν μέσον τοῦ παραδείσου,
σφικτὰ ἐπεριλαπάθησαν, γλυκειὰ καταφιλοῦνται,
τὴν νύκταν ὅλην 'χαίρουνταν οἱ δυὸ ὡς τὴν ἡμέραν·
τότε πάλαι ὁ Ἀχιλλεὺς τὴν κόρην συντυχαίνει·
« Ἔλα, κόρη εὐγενική, πᾶμε 'ς τὰ γονικά μας,
νὰ 'δῇς καὶ τὴν μητέρα μου τὴν πολυπόθητή μου. »
Ὁ Ἀχιλλεὺς ἐπήδησεν ἀπάνου ἀπαὶ τὸ κάστρον
καὶ πρὸς τὴν κόρην ἔλεγε μετὰ πολλῆς ἀγάπης,
« βλέπε, κόρη εὐγενική, εἰς χεῖράς μου νὰ πέσῃς· »
καὶ εἰς τὰς χεῖράς τ' ἔπεσεν ἡ κόρη παραυτίκα,
ἐκεῖνος τὴν ἐδέχτηκεν, κρατεῖ, καταφιλᾷ την,
Fol. 17 v°. καὶ πρὸς | τοὺς δώδεκά 'λεγεν ἀγούρους ἐδικούς του·
« ἄς χωριστοῦσιν ἀφ' ἡμῶν οἱ ἥμισοι μὲ μέναν,
καὶ σύ, 'ξάδελφε Πάτρουκλε, μετὰ τῶν ἄλλων ἔξη
δίδω σε τὴν καρδίαν μου, δίδω σε τὴν ψυχήν μου,
εἰς χεῖράς σου τὴν ἔπαρε, δράμε 'ς τὰ γονικά μου. »
Εὐθὺς ἐκαβαλλίκευσεν ἐπρός του τὴν ἐπῆρεν.

ΤΡΑΓΟΥ͂ΔΙΟΝ ΤΟΥ͂ ἈΧΙΛΛΈΩΣ.

« Περδίκιν ηὗρα 'ς τὸ κλουβίν, ἀδούλωτον τοῦ πόθου,
ἀδούλωτον, ἀπείραστον ἔρωτος καὶ ἀγάπης,
καὶ τὸ περδίκιν ἥρπαξα, καὶ τὸ κλουβὶν ἐφῆκα,
καὶ μέν' κανεὶς οὐκ ἔνωσεν ἀπαὶ τοὺς ἐδικούς του,
κὴ ἂν ἔχῃ αὐθέντη πούπετα ποῦ 'κράτιεν τὸ περδίκιν
ἄς τὸ γυρεύσει σύντομα, μὴ δράμῃ κὴ ὑπαγαίνῃ. »
Καὶ τῆς φωνῆς ἀκούσαντες οἱ ἀδελφοὶ τῆς κόρης
πηδοῦν καβαλλικεύουσιν ὡς γέρακες πετρῖταις
μετὰ φουσάτα πάνπληθα, ἀρίθμητα ὡς ἄστρα,
ὥσπερ πουλιὰ 'ξεπήδησαν ἀπέσω ἐκ τὸ κάστρον.
Ὁ Ἀχιλλεὺς ἐλάλησεν πάλαι τοὺς ἐδικούς του·
Fol. 18 r°. « ἀπέξω τοὺς γυρίσετε, μὴν ἔχουν πόθεν φύγουν,

530. ἐχαίρουνταν. — 532. νὰ πᾶμε εἰς. — 533. νὰ ἴδες. — 537. του. — 539. ἔλεγεν. — 541. ἐξάδελφε. — 543. εἰς. — 545. εἰς. — 549. ἐκράτιεν. — 556. φήρησεν, corrigé en γυρίσετε d'après le B. M. qui porte γυρίζετε.

ἐμένα ἀφῆτε μέσα τους νὰ χαίρωμαι μετ' αὕτους,
πλὴν βλέπετε μὴ φονευθοῦν οἱ γυναικάδελφοί μου
καὶ θλίψω τὴν καρδίτσα της τῆς πολυποθητῆς μου. »
Ὡς λέων ἐβρυχίστηκεν, ἐπήδησεν ὡς πάρδος,
μόνο ἐκ τὴν φωνίτσα του τὴν πανωραιωμένην
τριακοσίους ἔδειρεν ὡς ἱέραξ τὰ περδίκια,
καὶ πάλε εἰς τὴν σύνταξιν (οὐκ οἶδα πόσοι νᾆταν)
ἐπήδησεν ὡς ἱέρακας, ἐγύρισεν ὡς φάλκος,
καὶ κατετσάκισεν αὐτοὺς, ῥαβδειὰς καλὰς ἐπῆραν.
Κὴ εἷς ἀπ' ἐκείνους λέγω σας τοὺς ἀδελφοὺς τῆς κόρης
τὸν Ἀχιλλέαν ἔδωκεν γεμάτην κονδαρέαν,
ἀλλὰ οὐδὲν τὸν ἔσεισεν ἀπάνου ἀπαὶ τὴν σέλλαν,
ἀλλὰ ἐγύρισεν γοργὸν καὶ πρὸς ἐκεῖνον λέγει,
« φιλῶ τὴν κονδαρίαν σου καὶ τὴν πολλή σου τόλμη, Fol. 18 v°.
ὅμως ἀκόμη οὐκ ἔμαθες νὰ κρούγῃς κονδαρέας,
φιλοτιμήσου με, καλὲ, κ'ἐγὼ νὰ σὲ τῆς μάθω. »
Πιλαλητὰ κατέβηκε, [καὶ] κονδαριὰν ἐδῶκεν,
καὶ σύσσελλον τὸν πέταξεν, (δοξόβολον ὑπῆρχεν),
καὶ ['ς] τοῦτον ὅλοι ἔφριξαν τὸ πρᾶγμα τὸ ἐποῖκεν.
Ἰδόντες τοίνυν παρευθὺς οἱ γυναικάδελφοί του
πεζεύουν ἐκ τὰ ἄλογα, κίπτουσι προσκυνοῦν τον
καὶ λέγουν τον « αὐθέντη μου, κράτησον τὸν θυμόν σου,
ἐπεὶ τοιαύτην χάριταν σ' ἐχάρισεν ἡ φύσις·
ἐπῆρες καὶ στανίως μας κρυφὰ τὴν ἀδερφή μας,
ἀμμὴ καὶ πρέπει σας μαζὶ νὰ χαίρεστε οἱ δύο,
κ' ἐμεῖς νὰ σ' ἔχωμεν γαπρὸν καὶ νὰ σὲ προσκυνοῦμεν·
ὁ θειὸς γὰρ σὲ ἐδόξασεν ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ ἦσαι,
καὶ γάμους νὰ πληρώσωμεν εἰς τὴν πολλή σου ἀνδρεία. »
Τοῦτον ἀκούσας ὁ Ἀχιλλεὺς τὸν λόγον τὸν ἐλέγαν,
ἐμαλακίστ' ἡ ὄψις του, ἔπαυσεν ὁ θυμός του, Fol. 19 r°.
ἐπέζευσεν ἐκ τ' ἄλογον, κρατεῖ, καταφιλεῖ τους
καὶ λέγει τους « ἀδέρφιά μου, ὑπᾶτ' εἰς τοὺς γονειούς σας,
ἀλλ' ὅμως ὅ, τ' ἐπάθετε ἀπ' ἐδικό σας ἦτον,

565. ῥαβδέας. — 570. καλὴ corrigé en πολλὴ d'après B. M. — 573. ἐκατέβηκε κονδαρέαν τὸν ἐδ. — 575. καὶ τοῦτον ὅλοι ἐφρίξασιν πραγμάτον. — 587. τὸ. — 589. ὅ, τι.

λοιπὸν ἐλᾶτε σύντομα νὰ ποίσωμεν τὸν γάμον. »
Καὶ ἔφτασεν ὁ Ἀχιλλεὺς σύντομα εἰς τὴν κόρην,
κὴ ἡ κόρη τὸν ἐδέξατο, κρατεῖ καταφιλᾷ την
ἡ κόρη δὲ ἐγέλασεν, τὸν Ἀχιλλέα λέγει·
« τί ἦτον ὁποῦ ἤργησες, ἀφέντη μου, τοσοῦτον; »
ἐκεῖνος δὲ ἐγέλασεν καὶ πρὸς τὴν κόρην λέγει,
« οἱ ἀδελφοί σου ἐξέβησαν νὰ μᾶς καταδιώξουν,
ἀλλά, μὰ τὴν ἀγάπη μας καὶ τὴν πολλή μου ἀδρεία,
ὅσους ὁπρός μου ηὗρη[κα] ξυλίαις τοὺς ἐδῶκα·
τοὺς ἀδελφούς σου ἀπέστειλα νὰ 'πᾶσι εἰς τοὺς γονειούς σου
νὰ τοὺς ἐπάρου νἄλθουσι νὰ ποίσωμε τοὺς γάμους. »

Fol. 19 v°.

Ἡ ΠΡΟΣΑΠΑΝΤΗΣΙΣ ΤΟΥ ἈΧΙΛΛΕΩΣ ΕἸΣ ΤῸΝ ΠΕΝΘΕΡΌΝ ΤΟΥ.

Αφοῦ γὰρ εὑρεθήκασι τοῦ δειλινοῦ τὴν ὥραν,
ἐχαίρουνταν ἀμφότεροι διὰ ὅλη τὴν νύκταν,
μέχρι καὶ τοῦ προγεύματος τὴν ὥραν ἐκοιμοῦνταν·
οἱ δώδεκα γοῦν τὸ πρωῒ ἐσέβησαν θαρρῶντα
καὶ λέγουν τον « αὐθέντη μου, ἔρχετ' ὁ πεθερός σου,
καὶ ἂς ὑπᾶμε καὶ ἡμεῖς εἰς συναπάντησίν του,
νὰ τὸν δεξώμεθα κὴ ἡμεῖς μετὰ χαρᾶς μεγάλης. »
Πηδοῦν, καβαλλικεύουσιν ὥσπερ γοργοὶ πετρῖταις,
μετὰ βουκίνων καὶ χαρᾶς, τοῦ κόσμου τὰ παιχνίδια,
ὑπᾶν εἰς συναπάντησιν με[τὰ] τὸν βασιλέαν,
ἐξέβη καὶ ἡ λιγερὴ μετὰ τοῦ Ἀχιλλέως·
κὴ ἀφοῦ τὸν ἐπλησίασαν ἀμφότεροι οἱ δύο,
τὸ ἄσπρο τὸ ἐρωτικὸ ὁ Ἀχιλλεὺς λαχτίζει,
μόνος ἐπῆγεν ἔμπροσθεν, πεζεύει προσκυνεῖ τον·
ὁ πεθερὸς ἐπέζευσεν μετὰ τῆς δεσποινᾶς του,
Fol. 20 r°. εὐθὺς περιλαπάνου τον, γλυκειὰ καταφιλοῦν| τον·
ἐπῆρέν τους ἐπήγασιν ἀπέσω εἰς τὸ κάστρον,
καὶ πρὸς ἀλλήλους ἔλεγαν οἱ συγγενεῖς τῆς κόρης·
« ἴδε φουδοῦλα κὴ ἄγουρος, ἐρωτικὸς στρατιώτης!

598. ηὗρα ὁπρός μου ξυλ. — 614. πεζεύουν. — 615. δέσποινάς της.
619. ορωτικὸς.

καλὰ κὴ εἶχεν τὴν ἀκοή, καλὰ καὶ τὴν ἀνδρείαν,
ἀλλ' ἐκ τῆς θέας φαίνεται ὅτι φρικτὸς ὑπάρχει·
χαρᾶς καὶ 'ς τὴν ἐρωτικὴν ἐκείνην τὴν ὡραίαν
'ποῦ τὸν ἐπηκολούθησεν τὸν θαυμαστὸν ἐκεῖνον! »
Ὁ βασιλεὺς ἠσπάσατο τὴν ἑαυτοῦ θυγάτηρ,
κατοδεινίζειν ἔλεγεν, χαμογελῶν ἡδέως,
« πῶς ἐκατέλιπες ἐσὺ πάντας τοὺς ἐδικούς σου
κὴ ἀγούρους ἠκολούθησες ἀλλότριους καὶ ξένους; »
Ἡ κόρη δὲ χαμογελῶν κάτω 'ς τὴν γῆν ἐθώρειν·
ἔστησεν γοῦν ὁ βασιλεὺς τὴν κόρην καὶ τὸν νέον,
ἀπαὶ τὸ χέρι τοὺς κρατεῖ καὶ λόγους τοὺς ἐλέγεν.

ΕΥΧΗ ΤΟΥ ΠΕΘΕΡΟΥ ΕΙΣ ΤΟΝ ΑΧΙΛΛΕΑΝ.

« Τέκνα μου, καλὰ θρέμματα, ψυχῆς παρηγορία,
παρακαλῶ γὰρ τὸν θεὸν νύκτα τε καὶ ἡμέρας
νὰ σᾶς ἀξιώσῃ γὰρ αὐτός, νὰ σᾶς εὐεργετήσῃ
νὰ γίνεστε πολύχρονοι, στέμματος κληρονόμοι, Fol. 20 v°.
νὰ γίνεστε πολύχρονοι μέχρις ἄκρων τοῦ γήρους,
νὰ μὴ σᾶς ἔλθῃ λυπηρὸν τὰ ἔτη τῆς ζωῆς σας. »
Αὐτὸς ἦτον ὁ γάμος τους, πᾶσα ἡ εὐλογία,
ἐκεῖ τοὺς ἐστεφάνωσεν, κρατεῖ καταφιλεῖ τους·
ἐγύρισεν ὁ Ἀχιλλεὺς κ'ἐφίλησεν τὴν κόρην,
ὁ βασιλεὺς ἐγέλασεν καὶ πάντες οἱ 'δικοί του·
εὐθὺς ἐγένετο χαρὰ εἰς ἅπαντας ἐκείνους.
Τὸ δειλινὸν ἐζήτησαν τὸν πενθερὸν οἱ ἀγοῦροι
νὰ σμίξωσιν, νὰ δώσουσιν ἀλλήλως κονδαρέας
μετ' Ἀχιλλέως θαυμαστοῦ ἐκείνου τοῦ μεγάλου.
Ἔσμιξασιν' πιλαλητὰ καὶ κρούουν κονδαρέας,
κὴ ὁ Ἀχιλλεὺς ἐχαίρετον βλέπων τοὺς ἐδικούς του.
Ἄλλος καλὸς νεώτερος ἔμμορφος καβαλλάρης
Φρανκίτζης, πολὺ ἐρωτικός, ἔμμορφος στρατιώτης

624. ἐσπάσατο. — 631. παρηγορίαν. — 636. σὲ ἔλθῃ. — 641. ἅπαντες εἰς ἐκείνους; B. M. μεγάλη εἰς ἐκείνους. — 644. μετὰ τοῦ Ἀχιλλέως τοῦ θαυμαστοῦ. — 646. βλέποντα. — 648. B. M. Φραγκόπουλος ἐρωτικός, πλούσιος, ἀντρειωμένος.

ἀπέσ' ἦλθεν 'πιλαλητὰ νὰ δώσῃ κονδαρέας,
καὶ πάντας ἐφοβέρισεν ἡ κονδαριά του μόνη·
Fol. 21 r°. ὁ Πάντουρκλος τὸν 'πιλαλεῖ, κρούει τον κονδαρέαν,
οὐδὲ αὐτὸς τὸν ἔσεισεν ποσῶς ἀπαὶ τὴν σέλλαν.
Ὡς εἶδεν δὲ ὁ Ἀχιλλεὺς τὴν τόσην του τὴν τόλμην
τὸν Πάντουρκλον ἐλάλησε, τοιαῦτα τὸν ἐλέγεν,
« μάτην, ἀνδρεῖε, ἦλεγα, Πάντουρκλε, νὰ τὸν ῥίξῃς! »
ἀνεθυμώθην, ὥρισεν κανεὶς νὰ μὴν τὸ μάθῃ,
ὥρισεν νὰ τὸν φέρουσιν τὸν ἔμμορφον τὸν μαῦρον·
ἡ κόρη τὸ ἐγροίκησεν, κρατεῖ καταφιλᾷ τον,
καὶ λέγει τον « αὐθέντη μου, καθέζου ἐσὺ νὰ ἴδῃς,
φοβοῦμαί τον, αὐθέντη μου, αὐτὸν τὸν στρατιώτην. »
Καὶ τότε ἐθυμώθηκεν καὶ ἄκου τ' ἔν' τὴν λέγειν·
« ἂν οὐ σ' ἀγάπου τὰ πολλὰ κ'ἐπόθου σε μεγάλα,
μιὰ σφοντυλιὰ νὰ σ'ἔκρουγα νἄβγαινε ἡ ψυχή σου!
δράκοντα σὺ περιπλακῇς, λέων περιλαπάνεις,
καὶ τὴν μικρὴν τὴν ἀλεποῦ οὕτως τὴν ἐφοβήθης;
ὅμως ἐγώ, ψυχίτσα μου, νὰ εἶδες τὸ τὶ εἶμαι,
νὰ δείξω τὸν πατέρα σου τίνες ἀγοῦροι ἔχει. »
Εὐθὺς κοντάριν ἥρπαξεν βενέτικον μετ' ἄστρων,
Fol. 21 v°, ἡ ὄψι του ἐχάθηκε μετὰ θυμοῦ μεγάλου,
κὴ ἀπὸ μακρὰν ἐπήδησεν κ'εὑρέθη καβαλλάρης,
ὡς ἄστρον ἐξεπήδησε καὶ εἰς τὸν Φρακόπλον ἦλθε,
καὶ τὸν Φρακόπλον ἔλεγε, γελῶντα συντυχαίνει·
« στρατιώτη μου, οὐχ ἔμαθες πῶς κρούγουν κονδαρέας· »
καὶ κονδαριὰν τὸν ἔδωκεν ἀπάνου τε καὶ κάτου?
ὁλόσελλον τὸν 'πέταξε ἐμπρὸς 'ς τὸν πενθερόν του,
καὶ λέγει τον « παράλαβε τοῦτον τὸν ἀνδριωμένον

655. ἀδρεῖέ μου. — 659. καὶ τόδης. B. M. αὐθέντη, κάθου δυνατὰ, φοβοῦμαί τον τὸν Φράγκον. — 662. πόθου τα μ. — 665. B. M. εἶδες καὶ ἐφοβήθης. — 671. B. M. ὡς ἀστραπὴ ἐξεπήδησεν, δὲν ἐφοβήθη Φράγκον. — 672. B. M.

Ὁ Φράγκος δὲν φοβήθηκε νὰ τὸν συναπαντήσῃ.
τὸν μαῦρον ἐπιλάλησε κ'ἐφώναξε τὸν Φράγκον·
« δέξου με, Φράγκε, δέξου με σὲ σένα καταιβαίνω. »

674. διά του. — 675. ὁλοσύσελλον... εἰς.

καὶ στρατηγόν σου χρίσ' τονε καὶ πρωτοκονδαρέον ! »
καὶ ὄπισθεν ἐγύρισεν καὶ λέγει πρὸς τὴν κόρην
« εἶδες, ψυχή, τὸν ἄγουρον αὐτὸν τὸν ἐφοβήθης
τὸ τὶ πήδημα ἔποιχεν ὀπρὸς τὸν βασιλέαν,
πῶς τὸν ἐσελλογλύστρισα μὲ κόλπον κονδαρίου ;
κάτεχε, κόρη εὐγενική, ψυχή μου καὶ ζωή μου,
οὐδὲ κανεὶς εὑρίσκεται διὰ νὰ μὲ πολεμήσῃ. Fol. 22 r°.
κ' ἔχε το 'ς τὴν καρδίαν σου, μέσα 'ς τὸν λογισμόν σου. »
Ἀφοῦ γὰρ ἐδιέβησαν ἡμέραις τῆς χαρᾶς τως,
εὐθὺς ἀπεχαιρέτησαν οἱ ἐδικοὶ τῆς κόρης
καὶ σὺν αὐτοῖς ἐξέβησαν διὰ νὰ τοὺς παραβγάλουν.
Ἦτον ὁ τόπος δύσβατος καὶ ὅλος καλαμώδης,
λέων ἐξέβην φοβερὸς ἀπ' ἔσω ἀπ' τὸ καλάμιν,
κὴ ὁ βασιλεὺς ἐφώνησεν « ἄρχοντες, ἔνε λέων ! »
Εὐθὺς πεζεύ' ὁ Ἀχιλλεὺς, κρατεῖ ἀπελατίκι,
καὶ τὸν λέων ἐζήτησεν καὶ εἰς αὐτὸν κατέβη,
'πελατικιὰν τὸν ἔδωκεν ἀπάνου 'ς τὸ κεφάλιν,
τ' ἀπελατίκιν ἔρριξεν, πιάνει τον ἐκ τὸ στόμα,
ἀμέσως τὸν ἐδίχασεν τὸν λέοντα εἰς δύο,
καὶ ἔφηκαν τὸν λέοντα, καὶ 'πᾶσιν τὴν ὁδόν τους.
Ἐδιέβηκεν ὁ Ἀχιλλεὺς ὡς δύο μίλλιων τόπον,
εὐθὺς ἀπεχαιρέτησαν οἱ συγγενεῖς τῆς κόρης,
ὁ Ἀχιλλεὺς τοὺς 'χώρισεν μετὰ τῆς ποθητῆς του,
τὴν κόρην τὴν ὡραιωτικὴν καὶ τὴν ὡραιωμένην Fol. 22 v°.
περιλαπάνει την σφικτά, γλυκὰ καταφιλεῖ την,
καὶ εἰς τὴν κλίνην ἔπεσεν τὴν ἔμμορφην ἐκείνην.
Λοιπὸ τὶ λέγω τὰ πολλὰ καὶ οὐδὲν τὰ περικόπτω ;
ἔξη χρόνους ἐχαίρουνταν ἀμφότεροι οἱ δύο,
κὴ ἀφόντου ἐπληρώσασι ἔξη καὶ μόνο χρόνους,
ὁ Χάρος τὴν ἐζήλεψεν τὴν χαρμονὴν ἐκείνην·
τοὺς εὐγενεῖς ὁ θάνατος καὶ τοὺς ὡραιωμένους
οὐκ ἐλεεῖ τὰ κάλλη τους νὰ τὰ καταμαραίνῃ·
ἔφθασεν καὶ ὁ θάνατος σήμερον τῆς φεδούλας
κὴ ὡς ἄστρον εἰς τὴν κλίνην της ἔκατσεν ἀπὸ πάνου,

677. χρήστονε. — 679. εψές. — 681. επελησστηξα. — 684. ὡς ἔχεται — 687. τὸν. — 693. καὶ πελατ. — 695. καιμέσω.

κὴ εἴ τις ποτὲ οὐ 'δάκρυσε δάκρυα ἀπὸ καρδίας,
ἂν ἦτον λιθοκάρδιος, τότες οὖν νὰ ἐθρήνα.
Ὁ Ἀχιλλεὺς ἐστέναξεν μετὰ πολλῶν δακρύων,
ἐπῆγεν καὶ ἐκούπησεν πλησίον εἰς τὴν κόρην,
καὶ ἡ κόρη ἐδάκρυσεν καὶ πρὸς ἐκεῖνον λέγει·
« Δὲν ἔχεις δύναμιν πολλὴν καὶ θαυμαστὴν ἀνδρείαν,
Fol. 23 r°. νὰ πάρῃς τὸ σπαθίτσιν σου νὰ σφάξῃς τὸν ἐχθρόν σου;
ἀμμ' ἐκ παντὸς ἀφίνεις με καὶ ἄλλος μὲ λαβαίνει ! »
Κὴ ὁ Ἀχιλλεὺς τὴν ἔλεγεν μετὰ πολλοῦ δακρύου
« ἂν ἦτον τρόπος, 'μμάτιά μου, νὰ 'στέκετον ὀπρός μου,
καὶ ἂν ἦτον ὅλος σίδερον καὶ πάφρικτος ὡς λέων,
ἀρματωμένος δυνατὰ καὶ καταφυρωμένος,
ἂν δὲν τὸν ἔθετα νεκρὸν, ἂς μὲ 'λιθοβολοῦσαν·
ἀμμὴ ὡς κλέπτης ἔρχεται, οὐδένας τὸν ἐβλέπει. »
Καὶ ἡ κόρη σιγήσασα, μικρὴ φωνίτσα σέρνει,
ἐδάκρυσεν, ἐστέναξεν καὶ πρὸς τὸν νέον λέγει·
« ὦ θαυμαστὲ καὶ δυνατὲ κύριέ μου καὶ αὐθέντη,
οὐδὲν γινώσκεις ἀκριβῶς τὴ βίαν τοῦ πολέμιου
ὁποῦ ἐπαραστάθηκε, διὰ νὰ μὲ καταδράξῃ!
ὅλα ἐκεῖ' παράτησα καὶ τοὺς γονεῖς ἀφῆκα,
καὶ τοὺς χρυσούς μου ἀδελφοὺς κὴ ὅλους τοὺς ἐδικούς μου,
καὶ σένα ἐκολούθησα νὰ μὴ 'ποχωριστοῦμε·
Fol. 23 v°. λοιπὸ παραῦτα ἀφῆκές με καὶ ἄλλος μὲ λαβάνει!
εὖξου με, αὐθέντη, εὖξου με, μὴ μὲ ἀλησμονήσῃς,
οὐχ ἠποροῦν τὰ χείλη μου νὰ σὲ συντύχου πλέον,
οὐχ ἠποροῦν τἀμμάτιά μου νὰ σὲ ἀνατρανίσουν,
τὸ φῶς μου ἐθαπώθηκεν, ποσῶς οὐδὲν ἐβλέπω
καὶ ἡ φωνὴ τῶν λόγων μου τώρα κατακρατήθη,
τὸ κάλλος μ' ἠλλοιώθηκε, ἡ ἐμμορφιά μ' ἐχάθη. »
Τοιούτῳ ἀκούσας ὁ βασ'λεὺς ἐκείνων τῶν ῥημάτων,
εὐθὺς ἐλιγοθύμησεν, ἔπεσεν εἰς τὴν κλίνην·
ὁ βασιλεὺς κὴ ἡ δέσποινα τὸν ἄγουρον κρατοῦσι,
μαύρας στολὰς ἐφόρεσαν οἱ δώδεκά του ἀγοῦροι

716. ἀνεχις. — 719. Peut-être πολλῶν δακρύων comme au vers 713. — 720. δρόμος. — 724. κανεὶς οὐδένας. — 729. νὰ μὴ μᾶς καταδράξουν. — 730. ἐκεῖνα ὅλα παρατήθηκακαὶ καὶ τοὺς λογισμοὺς ἀφ. — 731. τοὺς ἀδ.

καὶ τὸ κεφάλι ἔκλιναν, μεγάλην θλίψιν ἔχουν.
Ἡ κόρη ἐνετράνισεν καὶ [πρὸς] τὸν νέον λέγει·
« εὔξου με, αὐθέντη, εὔξου με, μὴ μὲ ἀλησμονήσῃς! Fol. 24 r°.
Ἔλα, αὐθέντη μου καλὲ, νὰ ἀποχωριστοῦμε,
[καὶ] δεῦτε πάλιν ἅπαντες ἀς ἀποχωριστοῦμε,
ἡ γὰρ ψυχή μου ἐσπάραξεν, ὁ θάνατος μὲ 'παίρνει. »
Καὶ πάντες ἐσυνάχθησαν, ὅλοι καταφιλοῦν την·
ὡς λέων ἐβρυχίστηκεν καὶ τὴν στολήν του ῥίπτει,
καὶ τὸ μαχαῖριν ἥρπαξεν νὰ δώσῃ τὸν αὐτόν του,
κὴ οἱ δώδεκα τὸ ἥρπαξαν ἐκ τῆς χειρὸς τοῦ νέου.
Ἡ μήτηρ του κὴ ὁ κύρης του[κὴ]ὅλοι οἱ ἐδικοί του
θρῆνον πολὺν ἐποίησαν μέγαν, ὑπὲρ[τὸ]μέτρον,
τίς νἆτον λιθοκάρδιος, τότες οὐ νὰ ἐθρήνα
μὲ ὅλην τὴν καρδία του καὶ μετὰ τὴν ψυχή του;
τὸ λοιπὸν τότε ἔφθασεν ὁ θάνατος τῆς κόρης
ἐκείνης τῆς εὐγενικῆς καὶ τῆς ὡραιωμένης.
Ὁ Ἀχιλλεὺς ἐκοίτετον κειμένος εἰς τὴν κλίνην
ἄψυχος καὶ ἀναίστητος ὡσὰν νενεκρωμένος.

751. ὁ λέων. — Le manuscrit du British Museum finit par ces vers :

Μέγας κλυαμὸς ἐγίνετον εἰς ὅλην τὴν χώραν 'κείνην,
χρυσὸν κιβοῦριν ἔκαμεν κ'ἐβάλεν την ἀπέσω·
τοῦ Ἀχιλλεῶς τὰ δάκρυα ποτὲ οὐδὲν στεγνόνουν,
ποτέ του δὲν εἶχε χαρὰν, πάντα 'μοιρολογᾶτον,
καὶ τότε πάλιν ὁ Ἀχιλλεὺς εἰς τὸ κορμίν του λέγει :
« ἐπλήρωσαν οἱ χρόνοι σου (*) καὶ σὺ τώρ' ἀποθαίνεις. »
καὶ τότε 'πέθανε κὴ αὐτὸς μετὰ κἂν ἔξη χρόνους.
Εἶδες τοῦ κόσμου τὰ καλὰ πῶς τὰ κερδαίνει ὁ Χάρος,
εἶδες τὸ πῶς διαβαίνουσιν εἰς ὀλίγον καιρὸν οἱ πάντες!
πλοῦτος τινὰν οὐ 'φέλεσεν, οὐ γένος, οὐδ' ἀνδρεία (**),
ὅλους κερδαίνει ὁ θάνατος, ὅλους μαραίν' ἡ πλάκα.

(*) οἱ χρόνοι σου, ὦ Ἀχιλλεῦ καὶ.
(**) πλοῦτος τινὰν οὐδὲν ἐφέλσεσεν, οὐδὲ γένος, οὐδὲ ἀνδρεία.

ΤΕΛΟΣ ΤΟΥ ΑΧΙΛΛΕΩΣ.

Nous tâcherons maintenant de donner une analyse du texte ci-dessus imprimé.

(Vers 1-15.) Il y avait un roi riche et très-noble parmi les Hellènes qui régnait sur le pays des Myrmidons ; sa femme, descendante des anciens Hellènes, était belle et gracieuse, on eût dit Vénus elle-même. Cependant ce bienheureux couple était tourmenté du chagrin de n'avoir pas d'enfant, et à cause de cela le roi prit la décision de se séparer de sa bien-aimée et de prendre une autre compagne.

(16-34). Ayant appris cette triste nouvelle, les parents de la reine viennent au-devant du roi et, les larmes aux yeux, le prient de leur épargner une telle honte, en le menaçant à la fin de la mort. Le roi ému leur explique la cause de sa décision, et, enfin touché, il garde sa belle épouse en laissant l'éventualité de sa descendance à la bonne volonté de Dieu.

(35-46.) Après dix ans, la reine mit au monde un garçon, jamais plus bel enfant n'était né d'une femme. Au milieu de la joie de ses parents l'enfant arrive à la quatrième année de son âge, et alors commence à se développer sa beauté, beauté dont le soleil et Vénus furent jaloux.

(47-59.) A quatorze ans commence l'enseignement des lettres grecques, et à dix-huit ans, renommé pour sa vaillance et le maniement de l'épée, il ne demande qu'à guerroyer. Le père voyant le développement prodigieux de son fils était plein de joie, et la mère le baisant et le tenant dans ses bras priait les dieux de protéger la vie de ce fils bien-aimé qu'elle surnommait le Compagnon (Σύνταιρον-συνέταιρον).

(60-72.) Il arrive à sa vingt-troisième année ; élancé comme un cyprès et souple comme un roseau, il avait une ceinture si fine qu'elle pouvait passer au travers d'une bague. Ses pieds et sa poitrine, blanche comme la

neige, avaient la force d'un lion; ses bras admirables ressemblaient à une verge souple; il était simple en amour et d'une beauté incomparable; les charmes d'une femme purent seuls le subjuguer, mais à la fin Achille sort vainqueur de cet amour.

(73-93). Un jour le père d'Achille le Porphyrogennète, voulant éprouver les plus nobles combattants de son armée, ordonne une course aux chevaux, et, assis sur son trône, il avait les yeux tournés vers son enfant chéri. A la vue de ce combat, Achille sent ses membres frissonner, et, ne pouvant se contenir, il saute sur un cheval de bataille noir comme une olive mûre; un bouclier et une lance à la main, il se jette au milieu de l'arène, sans être reconnu de personne. Le frein et la selle de son cheval étaient ornées de pierreries, sa lance était couverte de peintures admirables, et il portait un habit de pourpre orné de perles. Il fait le tour de la carrière, comme un faucon impétueux, au milieu de l'admiration de tout le monde et du roi en particulier. Tous ceux qui l'ont provoqué au combat furent écrasés comme des perdreaux par le faucon.

(94-101.) A la fin il est reconnu à sa voix; tous les chevaliers se mettent à terre et en le saluant avec humilité, adressent leurs compliments au roi et ils avouent que dorénavant ils seront les esclaves de leur vainqueur.

(102-117.) Le roi ému descend de son trône, et, embrassant avidement Achille, il ôte sa couronne et la met sur la tête de son fils. Le sage Achille n'accepte pas la couronne, mais il prie son père de mettre à part douze destriers d'élite qui seront sa propriété.

(118-134.) Un jour, pendant le repas, on apporte au père d'Achille des nouvelles graves; un grand roi étranger, à la tête d'une armée innombrable, entre audacieusement sur ses terres et les pille. Cette nouvelle consterne le roi, mais Achille l'entend au contraire avec une grande joie; il console son père et lui demande la permission de choisir douze guerriers, en lui promettant que lui, tout

seul, ira à la rencontre des envahisseurs et qu'il rapportera leurs têtes.

(135-145.) Le roi, ayant consenti à sa demande, ordonne que les douze compagnons de son fils soient prêts sans retard; ceux-ci avec une joie inexprimable passent leurs cuirasses luisantes, et, se ralliant en ordre de bataille, ils remplissent l'air de leurs cris.

(146-175.) Achille, chevauchant sur un destrier noir et avec un bâton de couleur écarlate à la main, reconnaît ses compagnons qu'il voit à travers de sa visière; par une harangue, il les exhorte au combat, en promettant des récompenses aux braves et la mort aux lâches.

(176-180). On lui amène le noir destrier qu'il aimait de préférence, couvert d'une couverture dorée écarlate; on met devant le terrible animal un bassin plein de vin, et le cheval, ayant bu sa boisson préférée, se met à caracoler joyeusement..

(181-195.) Les clairons sonnent, et aussitôt les chefs à la tête d'une armée nombreuse se mettent en marche. Après avoir parcouru un mille, l'armée d'Achille campe au milieu d'une jolie prairie baignée d'une onde fraîche, et là, ayant séjourné à cause de la chaleur, le lendemain elle continue sa marche, montant non plus les chevaux de bataille, mais des bêtes de somme; après une marche précipitée, qui dure deux mois, ils arrivent aux frontières.

(196-225.) Ils apprennent par des messagers que l'armée ennemie, innombrable comme les étoiles, campe près de là, assiégeant la forteresse bâtie par le père d'Achille et qui par sa position stratégique domine tout le pays. Par les mêmes messagers, Achille envoie une lettre aux assiégés en les exhortant de persister à la résistance encore deux ou trois jours, jusqu'à ce que son armée, déjà fatiguée, soit en état de tomber sur les ennemis.

(226-244.) Dans le conseil de guerre, Achille rejette comme une lâcheté le plan proposé par quelques-uns de

tomber sur l'ennemi pendant la nuit, et, ayant accepté le combat en plein jour, il envoie une partie de son armée vers une colline située au milieu de la prairie, avec ordre de se bien cacher là pour n'être vue de personne.

(245-264.) Le roi ennemi, voyant seulement une partie de l'armée d'Achille, commande à ses fils de se porter contre eux, de les prendre et de les amener devant lui les mains liées derrière le dos. Ceux-ci se mettent en marche avec fierté, mais à peine se sont-ils approchés d'un mille, qu'Achille commande au célèbre Patrocle, son cousin bien-aimé, d'élever l'étendard pour que tout le monde le voie. Patrocle, considérant le grand nombre des ennemis, se prend de peur et il crie à Achille : « Beaucoup d'oiseaux, mon seigneur, descendent dans la plaine ; élançons-nous pour les écraser comme les faucons écrasent les perdrix. » A ces paroles Achille s'unit à Patrocle, et après lui viennent en ordre dix escadrons de cavalerie ; ils s'élancent sur les ennemis, et au milieu de la mêlée on distingue Achille parcourant son armée et l'encourageant.

(265-278). Trois escadrons ennemis s'élancèrent sur l'un de ceux d'Achille, qui supporte très-bravement ce choc ; alors dans le combat à l'épée se distinguèrent les admirables jeunes gens ; chaque coup, sans s'y reprendre, terrassait un ennemi ; après un combat acharné, aucun ne fut le vainqueur. Les escadrons d'Achille firent volte-face. Trois autres escadrons s'élancèrent contre un de ceux du roi, mais ces braves repoussés s'en retournent en bon ordre. Cependant un des cinq compagnons d'Achille, pris de colère, s'élance au milieu de trente ennemis et les bat.

(279-298.) Aussitôt les fils du roi viennent séparés contre Achille ; celui qui passait pour le plus vaillant de ses frères, courant avec vitesse, lui porte un coup de lance ; Achille nullement remué sur la selle de son cheval, tire son épée et, la dirigeant contre la tête de son ennemi, fend le jouvenceau en deux jusqu'à la selle de

son cheval ; il tue aussi les deux autres fils du roi et toute leur armée. Le roi, voyant ce désastre, prend la fuite et vient à son campement avec les deux fils qui lui restent. Achille et ses douze compagnons poursuivent le roi jusqu'à la porte de sa forteresse, et près de là ils ôtent leurs armures pour respirer un peu, ruisselants de sueur.

(299-305). Tandis qu'il observait la construction de la forteresse ennemie, des femmes se baissèrent pour voir le jeune homme, et parmi celles-ci était la noble et gracieuse fille du roi, qu'avec le temps Achille a gagnée. La voyant alors, il fut blessé au cœur et resta muet pendant longtemps. (Le Ms. du British Museum ajoute qu'elle portait le costume franc.)

(306-331.) Achille ayant entendu sonner les trompettes de la forteresse paternelle, y entre au milieu de l'admiration de la garnison, qui reconnaît en lui un brave défenseur. Il restaure le château et écrit à ses parents de venir y habiter. Il y fait peindre le dieu Amour, auquel il adresse ses prières, en lui demandant d'intervenir en sa faveur près de la fille du roi, dont la beauté enflamme son cœur.

(332-389.) Première lettre amoureuse d'Achille à sa bien-aimée, qui en lui répondant se moque de son amour. Seconde lettre menaçant la jeune fille de la vengeance du dieu qu'elle dédaigne. L'Amour, transformé en oiseau, vientau jardin de la fille du roi, et, tandis que celle-ci va le prendre, il lance un trait au milieu de son cœur ; ainsi la fille au cœur blessé écrit une lettre à Achille pleine de tendresse amoureuse, et lui demande un rendez-vous.

(390-428.) Achille fait part de son amour à ses compagnons et leur demande assistance pour une expédition que cet amour lui suggère. Un des douze, le plus vieux, lui reproche son ancien dédain pour l'amour. Tandis qu'Achille à la tête de ses amis va au rendez-vous, la jeune fille l'attend avec anxiété dans son jardin. Le soleil était à son couchant, une brise légère battait les arbres,

tout était plein d'amour et de grâce. Quand la jeune fille prise de sommeil se met dans son lit, un rossignol, assis sur un platane doré, chante les tourments de la fille, qui reconnaissante remercie l'oiseau de sa complainte.

(429-447.) Tandis qu'elle parle au rossignol, le galop d'un cheval se fait entendre; la jeune fille s'évanouit, et (revenue à elle même) elle court à la piscine du jardin pour se rafraîchir. Il était minuit, c'était une nuit pleine d'amour, la lune étincelait de lumière ; Achille, arrivé à la muraille, pose sa lance comme marchepied, et d'un saut se trouve dans le jardin. A la vue de la beauté de la jeune fille, il tremble, il ne sait comment lui adresser la parole; enfin il l'enlève dans ses bras.

(448-474.) Il reste jusqu'au matin avec son amante, qui le prie de s'en aller, en lui promettant un second rendez-vous pour le lendemain. En revenant à ses compagnons, il les prie de défiler devant la jeune fille. Aussitôt qu'elle entend le piétinement des chevaux, elle sort au balcon et se demande quel est son amant. Achille, resté en arrière, chevauche devant elle, qui l'ayant reconnu tombe évanouie jusqu'à la mort. Les servantes, la soulevant et la montrant à Achille, lui disent : « Retourne-toi, ô noble et puissant seigneur, pour voir cette admirable beauté qui t'est destinée. »

(475-508.) La jeune fille, revenue à elle, commande qu'on lui apporte une belle couronne de fleurs, bien arrangées en sept couleurs, et, la tenant à la main, elle brille comme une étoile. Achille passant le dernier devant la jeune fille lui demande des nouvelles de sa santé, et, ayant reçu la réponse, lui promet qu'il reviendra à minuit ; il lui recommande de prendre garde qu'un piège ne lui soit tendu. La jeune fille en soupirant lui reproche de tels soupçons, indignes de son amour passionné, et en lui disant : « Tu es mon cœur, tu es mon âme, » elle lui jette la couronne de fleurs. Achille rejoint ses compagnons, qui lui reprochent de s'exposer à de bien grands périls, car les frères de la jeune fille, en apprenant leur amour,

feront bonne garde autour d'elle. Ils arrivent au château et se mettent à table en grande joie.

(509-537.) La nuit est arrivée, et les douze se mettent à cheval comme d'agiles faucons. Achille donne la préférence à son destrier noir, « le blanc étant pour l'amour, et le noir pour la guerre. » S'approchant du kiosque où la jeune fille l'attend, il entonne une chanson amoureuse: « Avec la lune je viens à ton jardin, ô ma chère; si tu dors, lève-toi; si tu veilles, viens me voir; j'ai grande envie de me repaître de ta beauté. » A la porte du château il mugit comme un lion, et hurle comme une panthère; enfin il pénètre près de la jeune fille et reste avec elle toute la nuit. Le matin il lui propose de l'emmener chez ses parents, et de la montrer à sa mère bien-aimée ; la proposition acceptée, il saute le premier de la tour et, ouvrant ses bras, il la reçoit.

(538-559.) De retour près de ses amis, Achille les partage en deux corps: il confie la jeune fille à Patrocle, et le charge de courir en avant. Tandis que Patrocle ayant mis la jeune fille sur son cheval chevauche, Achille entonne une chanson injurieuse à l'adresse des parents de la fille enlevée. Les fils du roi indignés montent sur leurs chevaux et sortent du château à la tête des armées innombrables comme les oiseaux. Achille commande aux siens de les entourer tout en prenant garde de tuer ses beaux-frères.

(560-584). Mugissant comme un lion, il s'élance au milieu des ennemis comme une panthère, et, pareil à un faucon qui écrase les perdrix, il bat trois cents; après cela, il se jette au milieu de la masse compacte des adversaires et il les défait. Un des fils du roi lui donne un vigoureux coup de lance, mais Achille, ayant reçu le coup sans être démonté, apostrophe le jeune homme avec ironie et, chevauchant contre lui d'un coup appelé doxovole, le jette en bas avec la selle. A ce coup hardi, les frères de la jeune fille sautent à bas de leurs chevaux et saluent le vainqueur en lui disant: « Retiens ta colère,

ô seigneur, la nature t'ayant doué d'une telle vaillance ; cette sœur que tu nous as enlevée, tu la mérites ; nous te reconnaissons comme notre beau-frère et nous sommes prêts à célébrer le mariage. »

(585-636.) Achille touché à ses paroles, descend de son cheval, et en les embrassant leur fait des excuses ; après cela il vient raconter à son amante ses exploits, et lui annoncer qu'on va célébrer le mariage. Les deux amoureux dorment jusqu'au déjeuner, et c'est avec grand' peine que les douze parviennent à éveiller Achille pour lui annoncer l'arrivée de son beau-père. Monté sur son cheval blanc, il sort avec la jeune fille à la rencontre de leurs parents ; ceux-ci, en les voyant, sont transportés de joie. Le roi embrassant sa fille lui reproche sa fuite, et celle-ci reçoit le doux reproche avec un sourire et les yeux baissés vers la terre. Le beau-père souhaite à Achille toute sorte de bonheur, et le mariage est célébré au milieu de la joie générale.

(637-667.) Après midi, le roi avec la permission de son beau-fils, ordonne un tournoi. Tandis qu'Achille regardait ses compagnons briser les lances contre leurs adversaires, un beau et vaillant soldat franc chevauche au milieu de la carrière, et de sa lance menace tous les combattants. Patrocle attaque le Français, mais il ne réussit pas à l'abattre. Achille voit l'inutilité des efforts de Patrocle : « C'est en vain, lui dit-il, ô mon vaillant Patrocle, que tu tâches de le démonter. » Et, bouillant de colère, il ordonne qu'on lui amène son cheval de bataille, le destrier noir ; son épouse veut l'empêcher de combattre, ayant peur de ce Français, mais Achille excité la traite brusquement : « Si je ne t'aimais tant, lui dit-il, je te tuerais d'un coup de poing ; tu embrasses un dragon, tu as à ton côté un lion, et tu as peur de ce petit renard ! Tu vas voir qui je suis, en montrant à ton père la vaillance des gens de ton pays. »

(668-684.) Aussitôt il saisit une lance de couleur bleue parsemée d'astres ; la colère l'a rendu blême ; il

saute de loin et, se trouvant en selle, il file comme une étoile et il dit au Français : « Prends garde, Franc, c'est à toi que je m'élance ! » Il lui donne un coup de lance, et, l'enlevant avec la selle, il le jette aux pieds de son beau-père en lui disant : « Le voilà ton brave, nomme-le ton général, et le premier entre ceux qui pour toi portent la lance. » Et il retourne à sa place en racontant à sa bien-aimée sa bravoure.

(685-696.) Après quelques jours passés en réjouissances, les parents de la jeune épouse prennent congé d'Achille qui les accompagne avec les siens. Le pays qu'on parcourait était rude et plein de roseaux ; un terrible lion s'élance. Achille se met à terre et il va droit à la bête fauve ; en lui appliquant sur la tête un coup de massue, il le prend par les mâchoires et le déchire en deux.

(697-739.) Achille, ayant accompagné ses parents jusqu'à deux milles de là, retourne avec son épouse ; ils vécurent en joie pendant six ans. Mais Charon, qui n'a de pitié ni pour la beauté ni pour la vaillance, touche de près la jeune femme qui languissait sur son lit comme une fleur fanée. Tout le monde pleurait, et Achille en sanglots restait près de sa belle qui lui dit avec tristesse : « Pourquoi me laisses-tu sans défense aux mains d'un autre ? Où est ta force si renommée ? Prends ton épée et délivre-moi ! » Mais lui, au milieu des sanglots lui répond : « O ma bien-aimée, si l'ennemi qui menace tes jours voulait se mettre devant moi tout couvert de fer et ayant l'aspect d'un terrible lion, que je ne pusse l'écraser, je consentirai alors à être lapidé. Mais il vient comme un voleur, personne ne le voit. » La jeune femme lui répète : « O mon adoré seigneur, j'ai abandonné mes frères et tous mes parents pour n'être jamais séparée de toi ; pourquoi me laisses-tu maintenant aux mains d'un autre ? Ma bouche ne peut plus parler, mes yeux ne peuvent plus te regarder : ma lumière est troublée, je ne vois pas, ma voix s'éteint, ma beauté est perdue ! »

(740-749.) A ces paroles, le roi tombe évanoui; son père et sa mère le tiennent dans leurs bras, et les douze compagnons habillés en noir penchent vers lui la tête pleins de tristesse. La jeune femme adresse à Achille ces derniers mots: « Souviens-toi de moi, mon seigneur; viens que nous nous embrassions, venez tous recevoir mes embrassements: mon âme s'envole, la mort m'enlève! »

(750-761.) Tous se rassemblent et l'embrassent; Achille mugissant comme un lion déchire ses habits, et prend un poignard pour se donner la mort; les Douze ôtent de sa main l'arme meurtrière; au milieu des sanglots de ses parents et de sa suite, il tombe sur le lit et reste insensible comme un mort.

Ici finit le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne; celui du British Museum contient encore onze vers où il est dit qu'Achille construisit un cercueil doré dans lequel il mit le corps de sa femme bien-aimée, et après six ans d'une vie triste, sentant sa fin approcher, il dit à son corps : « Ton temps est accompli, tu vas aussi mourir! »

DE L'AUTHENTICITÉ

DU SOPHISTE

PAR M. CH. HUIT.

La légitime origine d'une œuvre littéraire se reconnaît à une double pierre de touche. Premièrement, les idées s'accordent-elles avec ce que nous savons des doctrines de l'auteur, la composition et le style avec ses qualités comme écrivain? Secondement, la tradition qui le désigne est-elle éclairée, constante et unanime? C'est ce que les critiques allemands, rompus aux recherches de ce genre, ont appelé le *critérium interne* et le *critérium externe*.

Lorsqu'il s'agit d'un traité philosophique tel que le *Sophiste*, l'analyse doctrinale et l'exégèse acquièrent nécessairement une importance exceptionnelle; mais il serait difficile, sans briser avec les habitudes de ce recueil, d'y introduire des dissertations de pure métaphysique (1). Aussi, ce que je voudrais de préférence soumettre aux lecteurs de l'*Annuaire*, ce sont quelques réflexions générales destinées à caractériser la physionomie de ce dialogue, que je ne crois pas sorti de la main de Platon.

(1) Cette partie de mon travail a été l'objet d'une série de lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques et sera publiée dans les Comptes rendus de cette Académie.

Certains arguments, j'en conviens, pourront paraître de mince valeur. Toutefois, dans l'instruction toujours longue et délicate de semblables procès d'attribution, où l'accusé est un texte muet dont on ne peut obtenir aucun aveu, où les témoins sont rares, mal renseignés, et leurs dépositions d'ordinaire indifférentes, quand elles ne sont pas contradictoires, rien ne doit être négligé de ce qui peut éclairer la conscience des juges : les moindres vraisemblances, les plus légers indices, et jusqu'à de simples détails d'expression, tout mérite d'être recueilli et pesé avec le plus grand soin.

Dans un second chapitre, l'étude des témoignages de l'antiquité relatifs au *Sophiste* achèvera la démonstration de la thèse que je me propose ici d'établir.

I

Commençons notre enquête par ce qui attire d'abord l'attention, je veux dire le style et ses premiers éléments, les mots. Le lecteur à qui la langue de Platon est familière se sent en face du *Sophiste* plus d'une fois dépaysé, si l'on me permet cette expression. Les termes insolites ou, comme s'expriment les érudits, les ἅπαξ εἰρημένα abondent. Feuilletez le *Lexicon Platonicum* d'Ast : vous n'en rencontrerez pas moins de vingt-deux à la seule lettre A (1). Mais ce qui frappe peut-être plus encore, c'est de voir certains mots employés dans un sens particulier et tout scolastique qui ne leur a appartenu qu'après Platon. De ce nom-

(1) En voici la liste par ordre alphabétique : Ἀγόρασις (219 D), ἀδιανόητος (238 C et 241 A), ἀδολεσχικός (225 D), ἀλλακτικός (223 C), ἀντίθεσις (257 E), ἀντίκειμαι (258 B), ἀντίσταθμός (229 C), ἄξενος (217 E), ἀπατητικός (240 D), ἀπερημῶ (237 D — Politique 274 B), ἀπομαρτύρομαι (237 A), ἀποτελεύτησις (264 A), ἀπραξία (262 C), ἀρχαιοπρεπής (229 E), ἀσύννους (267 D), ἄτομος (229 D), αὐτοποιητικός (266 A), αὐτοπώλης (231 D — Politique 260 C) et αὐτοπωλικός (224 E), αὐτουργικός (266 D), ἀφάνισις (259 E) et ἄφθεγκτος (238 C).

bre sont, entre autres, ἔλεγχος (1), δύναμις (2), σῶμα (3), ἀπορία et ἀπορεῖν (4), ὅρος (5) et ὁρίζειν, ἀπόδειξις, φάσις et ἀπόφασις, ainsi que l'opposition de ποιεῖν et de πάσχειν : plus d'une fois on serait tenté de se croire transporté en pleine terminologie aristotélicienne, ce qui n'empêche pas l'auteur d'user en mainte circonstance du vocabulaire normal de la théorie des Idées (6).

Si des mots nous remontons à la diction elle-même, impossible de ne pas être choqué par la sécheresse de la forme, presque partout renfermée dans les cadres étroits d'une aride dialectique. Certes, ce n'est pas avec un pareil écrivain qu'on peut s'abandonner, comme avec le vrai Platon, au charme de l'exposition, et partager l'illusion de Cicéron croyant entendre dans les écrits de son philosophe de prédilection un écho des entretiens des dieux : au lieu d'une de ces conversations séduisantes où le débat conserve la plus complète liberté d'allures, on dirait une dissertation d'école sur un sujet imposé. Nous sommes plus près de la *Métaphysique* que du *Protagoras* ou du *Banquet*. Le plus grand désaccord règne entre les critiques sur l'époque probable où fut composé le *Sophiste ;* mais, quelque place qu'on lui assigne au milieu des autres dialogues, comment Platon, dont le style harmonieux est un modèle d'atticisme, Platon que la méthode socratique avait si admirablement servi, à

(1) L'emploi de ce mot rappelle le titre d'un des traités d'Aristote les plus connus, Περὶ σοφιστικῶν ἐλέγχων.

(2) Dans la définition célèbre qu'on lit 247 E.

(3) Malgré les exemples qu'on a coutume d'alléguer (*Rep.*, V, 467 A, et *Timée,* 35 A), σῶμα, répondant à notre expression moderne « les corps », paraît d'une époque postérieure à Platon.

(4) Les lecteurs d'Aristote savent combien ces mots lui sont familiers.

(5) La liste des écrits de Platon chez Diogène Laërce contient un livre de *Définitions* (ὅροι) ; mais c'est une compilation des siècles suivants.

(6) C'est ainsi que les mots παρουσία, κοινωνία, μετέχειν, reviennent fréquemment sous sa plume.

qui elle a valu tant de chefs-d'œuvre, aurait-il adopté un ton aussi pédantesque, aussi étranger à son inspiration poétique et à sa brillante imagination? sous quelle influence dominante et irrésistible eût-il ainsi abdiqué ses dons les plus merveilleux? Voilà ce qu'il faudrait nous apprendre.

Le *Sophiste* offre-t-il du moins une unité organique, un plan véritable? Il serait téméraire de l'affirmer en présence des digressions de tout genre dans lesquelles se complaît l'auteur (1), si bien que l'on dispute aujourd'hui encore sur le but principal de son œuvre. Pour expliquer les lenteurs du développement, l'aridité de la discussion, le peu de relief des interlocuteurs, l'absence, qui serait si surprenante chez Platon, de toute préoccupation pratique (2), on a essayé d'invoquer le tour abstrait des questions traitées : une simple comparaison avec la *République* ou même avec le *Philèbe* suffit pour réduire cette excuse à sa juste valeur. Ces retours incessants sur le chemin parcouru, ces résumés placés à la fin des morceaux les plus importants, enfin cette méthode uniforme dont il n'est pas permis de s'affranchir là même où elle est reconnue insuffisante et presque impraticable (3), tout cela non-seulement tranche avec les procédés habituels de Platon, mais nous annonce un

(1) Certaines pages ne sont là que pour fournir une transition telle quelle entre deux ordres d'idées tout différents.

(2) Stallbaum a très-bien vu que le *Sophiste* devait être l'œuvre d'un homme plongé dans les spéculations philosophiques, et absolument dépris des événements et de la politique de son temps : aussi le suppose-t-il composé par Platon pendant que ses voyages le retenaient loin d'Athènes et sous l'influence de l'enseignement qu'il avait reçu à Mégare.

(3) Cf. 219 E, 235 B et D, 265 A et ailleurs. Un critique allemand a dit de l'auteur du dialogue : « In dividendi negotio est tam indefessus, tam subtilis, ut facile agnoscas hominem in disserendo ad certæ alicujus scholæ rationem et consuetudinem assuefactum. » Comment expliquer autrement des expressions telles que : ὁ πατρικὸς 242 A), τὸ Ἐλεατικὸν ἔθνος (242 B), etc.?

homme qui a grandi au milieu des controverses savantes de l'école. J'en dirai autant de cette érudition philosophique que l'auteur étale avec autant d'empressement que Platon en met à cacher la sienne. On sait que, dans ses œuvres les plus magistrales, Aristote se plaît à passer en revue et à juger, exactement comme c'est le cas dans le *Sophiste*, les opinions des philosophes qui l'ont précédé. Au contraire, rien de plus rare chez le vrai Platon.

Ce qui achève de montrer que nous ne sommes pas en présence d'une création originale, sortie d'un seul jet d'une intelligence de génie, ce sont les inégalités choquantes, les disparates singulières que l'on découvre dans le dialogue (1). Ici le langage est embarrassé, la discussion superficielle, presque puérile : là se révèle une profondeur apparente, sinon réelle. Certains passages sont dépourvus de tout mérite, d'autres faits pour provoquer de sérieuses méditations ; mais, tandis que des dialogues de Platon, même des moins célèbres, on peut presque toujours détacher de grandes et fortes pages, où à la vigueur de la pensée s'associe la beauté de la forme, ici l'on ne trouve à citer que des idées détachées apparaissant inattendues au milieu d'un contexte auquel elles ne sont que faiblement reliées. Chaque fois qu'il rencontre une veine heureuse, l'auteur, comme s'il était incapable de la suivre, l'abandonne presque aussitôt pour retomber dans la monotonie de sa dialectique : encore faut-il constater que ses assertions les plus remarquables paraissent des emprunts aux théories de Platon et surtout à celles d'Aristote, ce qui ne lui laisse guère qu'un rôle de compilateur, rôle que ses connaissances historiques lui ren-

(1) Je n'ignore pas qu'une partie des reproches qu'on est en droit d'adresser à l'auteur retombent sur son époque : c'est dans la seconde moitié seulement du IVe siècle qu'Aristote compose son *Organon* et crée la démonstration philosophique. Jusqu'alors la logique, comme la grammaire et la syntaxe, était restée bien incomplète, et, au temps de Platon, un essai de classification devait être une véritable nouveauté.

daient facile. On dirait des fragments de torses et de statues antiques d'origine diverse, rapprochés, non sans quelque habileté, par un artiste plus récent.

Si de l'écrivain nous passons au philosophe, nos doutes ne feront que s'accroître. Quelques pages que Platon n'eût pas désavouées ne sauraient donner le change sur ce que l'ensemble a de peu platonicien. Prenons, par exemple, la définition qui termine et résume tout à la fois le dialogue : « L'imitation dans cette sorte de contradiction qui est ironique et selon l'opinion; l'imitation fantasmagorique qui est une partie de l'art de faire des simulacres, non la divine, mais l'humaine; l'imitation qui est précisément dans le discours l'art de produire des prestiges : telle est la race, tel est le sang du véritable sophiste : en l'affirmant, on est assuré de ne rien dire que de très-vrai. » Voilà donc le dernier mot de l'auteur et le résultat définitif d'une si laborieuse discussion !

Assurément c'est une pensée toute platonicienne de combattre et de railler les sophistes : bien plus, après vingt-trois siècles, l'entreprise paraît aussi méritoire qu'au premier jour, car les Calliclès et les Thrasymaque ont laissé des descendants (1). Mais c'est avec des armes bien différentes que, dès ses débuts dans la carrière, le disciple de Socrate s'est attaqué à la popularité de ces héros du jour. Déjà, du vivant de son maître, il avait entamé la lutte : après l'avoir vu succomber victime de la calomnie et de la haine, il se promit de le venger : on sait comment il a tenu parole.

Or, voici une composition qu'on nous représente comme une production de sa maturité. Sans insister sur cette circonstance étrange que Socrate, ailleurs l'adver-

(1) Voir le livre que vient de publier M. Funck-Brentano sous ce titre : *les Sophistes grecs et les sophistes contemporains* (Paris, Plon et Ce).

saire si habile, si triomphant des sophistes, en est ici réduit à supplier un étranger de lui enseigner à quels signes on les distingue des vrais philosophes, demandons-nous en quoi cette étude *ex professo,* si je puis ainsi parler, l'emporte sur les nombreux dialogues qui l'ont précédée ou suivie. Est-ce par la nouveauté des vues, par l'originalité des aperçus? Nullement : Schleiermacher lui-même en a fait le loyal aveu. Est-ce du moins par l'habileté du plan, par le relief de la mise en scène? Tout au contraire les sophistes sont cent fois mieux dépeints et caractérisés ailleurs : les coups portés dans le *Protagoras,* dans le *Gorgias,* dans l'*Euthydème* à ces perfides discoureurs de tout rang et de toute profession sont bien autrement décisifs que cette succession de définitions arbitraires et fantastiques, accumulées dans la première moitié du dialogue. Là c'étaient autant de scènes vivantes, où ces charlatans de science et de vertu apparaissent chacun avec son individualité propre et tous cependant avec des traits communs. Quelle amusante galerie que ces tableaux où sont mis à nu leurs faux principes métaphysiques, leurs théories esthétiques incomplètes, leur soif insatiable de chicane et de controverse, enfin leurs fatales concessions aux instincts les plus égoïstes de la nature! Ceux-ci ont en partage une rhétorique merveilleuse : ceux-là un esprit subtil et retors : l'amour-propre des uns se dissimule sous d'insinuants détours : l'orgueil démesuré des autres s'affiche avec une pompeuse ostentation. Tel, plus réservé en apparence, se contente de faire sonner bien haut certains axiomes de son invention : tel autre, plus hardi ou plus cynique, pousse ses doctrines jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences. Avec quelle verve Platon flagelle leur ridicule suffisance! surtout comme il flétrit leur désastreuse influence sur le cœur et l'esprit des générations nouvelles! Il ne cherche pas à l'aide de quelles déductions logiques il expliquera leur rôle : ce qui le préoccupe, ce qui le préoccupera jusqu'à la fin de sa carrière

(je n'en veux d'autre preuve que l'éloquent réquisitoire développé au VI[e] livre de la *République*), ce sont, avant tout, les grandes lois religieuses et sociales menacées.

Ici rien de tout cela : au lieu de cette tendance toute pratique, des recherches d'un caractère purement théorique : au lieu de ces accents d'indignation, ou de ces traits de satire touchés d'une main sûre et légère, une dissertation monotone, s'inspirant d'une méthode aussi stérile que fatigante. Le contraste est si frappant que de savants critiques, tels que Bonitz, donnant un démenti aux affirmations les plus expresses du dialogue, ont imaginé l'explication suivante. A les entendre, Platon ne se proposait nullement de trouver une définition plus ou moins exacte du sophiste : ce n'est là qu'un cadre adroitement choisi pour y insérer certaines discussions métaphysiques. Mais alors pourquoi s'étendre avec tant de complaisance sur une question tout accessoire ? que signifient ces doléances perpétuelles sur l'obscurité de semblables recherches, ces difficultés parfois purement imaginaires que l'auteur rencontre ou plutôt soulève à chaque pas sur sa route ? Était-il possible à Platon d'oublier à ce point les œuvres les plus achevées, les pages les plus brillantes qu'il avait jusque-là signées de son nom ?

Mais il y a plus. Les dialogues composés avant la fondation de l'Académie (et le *Sophiste* passe communément pour être de ce nombre) contiennent une initiation plus ou moins lointaine à la théorie des Idées : ici au contraire cette théorie est supposée connue, établie, démontrée, sauf, il est vrai, à n'être acceptée qu'avec des modifications profondes, si profondes qu'on cesse de la reconnaître. Les uns se bornent à accorder qu'elle revêt dans le *Sophiste* une forme plus subtile et moins populaire; les autres, qu'elle y entre en composition avec les données de l'expérience. La vérité est qu'elle y subit un changement radical. Non-seulement l'auteur, transportant aux Idées tous les attributs des êtres sensibles, leur

refuse cette immutabilité dont Platon a constamment fait le premier privilège de leur essence, mais les Idées, telles qu'il les conçoit, cessent absolument de jouer dans la métaphysique le rôle éminent que Platon leur avait assigné. Qu'enseigne en effet le grand philosophe? Que dans le monde intelligible, et là seulement, la vérité se laisse apercevoir dans sa pure et radieuse lumière, tandis que les êtres éphémères qui nous entourent n'ont d'autre but que d'éveiller en nous tout à la fois le ressouvenir et l'amour de cette sphère idéale.

Il n'en va pas de même du *Sophiste* dont l'auteur, comme Aristote, admet sans hésitation et sans réserve, la réalité du monde extérieur (1). Ce n'est pas un matérialiste : au contraire, il repousse avec une énergie digne de Platon cette désolante doctrine. Mais l'idéalisme ne le satisfait pas davantage. Platon avait soigneusement évité de parler d'une idée de l'être, sentant très-bien qu'il se fût ainsi condamné ou à l'entendre, comme ici, dans un sens relatif et tout sophistique, ou à absorber dans cette Idée unique le monde entier des Idées. Cette crainte n'a pas retenu l'auteur du dialogue : pour lui l'Idée de l'être est le premier, l'unique objet des méditations du philosophe, et du même coup s'évanouit toute différence essentielle entre les Idées et les choses, car les unes et les autres participent également à l'être. C'est par une conséquence toute naturelle que l'être se trouve attribué indistinctement à tout ce qui peut se concevoir, s'exprimer, ou tomber sous les sens, et qu'au lieu de s'arrêter à l'origine purement subjective de l'erreur, l'auteur s'obstine à lui chercher une cause objective et pour ainsi dire matérielle.

Il reste cependant une dernière réponse à écarter. S'il

(1) C'est ce qui ressort évidemment d'expressions telles que : « la vérité des choses » (234 C), « le langage est pour nous un des genres des êtres » (260 A), et de cette phrase tout aristotélicienne (237 C) : Καὶ τοῦτο ἡμῖν που φανερὸν, ὡς καὶ τὸ τὶ τοῦτο ῥῆμα ἐπ' ὄντι λέγομεν ἑκάστοτε.

faut en croire Aristote, Platon, au déclin de sa carrière, cédant à des préoccupations nouvelles, aurait cherché à préciser avec plus de netteté qu'il ne l'avait fait jusque-là les éléments de composition et de différenciation du monde idéal. C'est un écho indirect de cette dernière période de son enseignement que nous aurions dans le *Sophiste,* d'autres ajoutaient, et dans le *Parménide.* Mais autre chose est commenter et expliquer une doctrine, autre chose s'en séparer et la confondre ; d'ailleurs, comment se résoudre à rapprocher ces deux dialogues, d'un ton si abstrait, d'une allure si pénible, des pages brillantes du *Timée* et de la *République*, ou de l'exposition si aisée, si familière du vaste traité des *Lois?*

Une circonstance qui n'a peut-être pas été assez remarquée, c'est que les pages les plus importantes du *Sophiste* attestent l'existence d'un conflit de doctrines étendu et presque général, à l'époque où ce dialogue a vu le jour (1). L'auteur, un érudit en son genre, a fait connaissance avec les philosophies antérieures ou contemporaines : il a passé par tous les systèmes, mais pour en voir surtout le côté faible et les combattre les uns après les autres. Lui-même a des opinions plutôt que des convictions : plus d'une fois il lui arrive de renier ou d'employer dans un sens nouveau les principes sur lesquels il s'était précédemment appuyé dans la discussion. C'est ce qui a lieu dans sa polémique contre les partisans des Idées : on en aurait une nouvelle preuve dans l'égal empressement qu'il apporte d'abord à démontrer que le non-être échappe absolument au raisonnement et à la parole, et plus tard à établir à grand renfort d'arguments la thèse opposée. De toutes parts il se voit aux prises avec des obscurités qui décréditent à ses yeux les résul-

(1) N'est-ce pas là l'explication la plus naturelle des phrases suivantes : Καὶ μὴν ἔοικέ γ' ἐν αὐτοῖς οἷον γιγαντομαχία τις εἶναι διὰ τὴν ἀμφισβήτησιν περὶ τῆς οὐσίας πρὸς ἀλλήλους (246 A), et plus loin (246 C) : Ἐν μέσῳ περὶ ταῦτ' ἄπλετος ἀμφοτέρων μάχη τις ἀεὶ ξυνέστηκεν.

tats obtenus au prix de laborieux efforts : on dirait que derrière ses conclusions les plus décisives en apparence il discerne d'avance l'objection qui va les atteindre. De là le retour fréquent de cette phrase sceptique : « C'est cela, ou bien aurions-nous encore quelque doute? » et ailleurs : « Voilà la vérité, à moins qu'on n'établisse le contraire. » N'est-ce pas la preuve que ce dialogue a été composé dans un temps où la critique, agrandissant chaque jour son rôle, avait mis en lumière les difficultés cachées dans les dernières profondeurs de la métaphysique?

L'antagonisme des diverses écoles issues de la réforme socratique avait donné en Grèce le signal de ces dissensions intellectuelles; mais, pour les voir éclater dans toute leur force, il faut attendre la guerre déclarée à Platon par son grand disciple Aristote, logicien redoutable à la rigueur duquel rien ne devait échapper. C'est ainsi qu'à force de tout scruter, de tout discuter, on aboutit à ne plus rencontrer partout que problèmes et questions. Vienne un Pyrrhon ou un Arcésilas, probabilisme et scepticisme trouveront un terrain merveilleusement préparé.

Ai-je besoin de rappeler ici que par son caractère et par les allures de son génie, sinon par sa date, Platon appartient à la jeunesse de l'esprit grec et à sa période de spontanée et généreuse fécondité? Ouvrez ses écrits : quel élan, quelle confiance intérieure! Il marche à la conquête de la vérité avec je ne sais quelle ardeur téméraire qui charme les profanes, en même temps qu'elle inquiète les savants. Des objections apparaissent-elles sur sa route, c'est en jouant qu'il les expose; et, si la solution lui manque, il en ajourne négligemment la recherche à des temps plus propices. La controverse philosophique, telle qu'elle est pratiquée dans le *Sophiste*, ne date que d'Aristote et de son école.

Plus haut j'ai fait en passant mention du *Parménide*. Jadis proclamé le chef-d'œuvre de Platon par quelques

commentateurs enthousiastes, aujourd'hui rejeté par le plus grand nombre comme une œuvre apocryphe, ce dialogue offre avec le *Sophiste* des analogies incontestables de tendances et d'argumentation. De part et d'autre c'est un Éléate qui est au premier plan, tandis que Socrate ne joue qu'un rôle effacé : à la question de doctrine est étroitement associée une question de méthode non moins importante : la théorie des Idées est en butte à des attaques directes ; enfin un ton sec et décoloré remplace cet art incomparable, source du prestige attaché au grand nom de Platon. On a même voulu établir entre ces deux dialogues une filiation logique, en affirmant tantôt que le *Sophiste* est une application de la méthode tracée dans le *Parménide,* tantôt qu'il contient la réponse aux objections redoutables élevées par le philosophe d'Élée. Rien de moins démontré ; mais de là à soutenir que ces deux ouvrages avaient vu le jour sous la même influence et presque à la même époque, il n'y avait qu'un pas.

Je n'y contredirai point, à la condition toutefois qu'on ne demande pas de les attribuer à un seul et même auteur ; car il est à peu près impossible qu'ils soient sortis de la même main. Et d'abord, la philosophie éléatique qui dans l'un s'impose et règne sans rivale, dans l'autre est directement prise à partie et réfutée, en dépit de certaines protestations de respect. Puis il est indubitable qu'à certains égards le *Sophiste* rompt moins ouvertement avec Platon que le *Parménide :* le style philosophique y dispose d'un vocabulaire plus riche et plus précis : la discussion y suit une marche moins déraisonnable et moins ténébreuse, si bien que le jour où la science sera unanime à condamner le *Parménide,* le *Sophiste* ne doit pas désespérer de trouver encore des défenseurs.

C'est qu'en effet, si les antinomies qui se déroulent dans le premier avec une abondance intarissable ne sont pas entièrement absentes du second, du moins ici nous ne sommes pas abandonnés sans guide au milieu d'un inextricable dédale. Bien mieux, ce qu'il y a de ridicule

et d'irrationnel dans l'argumentation du *Parménide* est vertement relevé dans le *Sophiste*, qui marque très-bien à quel abus sophistique se prêtent d'elles-mêmes les contradictions et les oppositions logiques (1). Avec un scepticisme peut-être égal dans le fond, il y a ici, à n'en pas douter, plus de dogmatisme dans la forme.

Mais, quelle que puisse être cette supériorité relative, il faut néanmoins convenir que le *Sophiste* ne fait guère songer à Platon. En dehors même du désaveu formel infligé sur plus d'un point aux théories fondamentales du célèbre philosophe, il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup pratiqué ses écrits pour être persuadé qu'on chercherait en vain dans notre dialogue son inspiration poétique, sa profonde et pénétrante morale, et, ce qui est plus significatif encore, son souffle et son esprit. Quel est cet esprit? et comment le définir? Quelques lignes de M. Janet vont nous donner la réponse : « Ce qui domine dans Platon, c'est le sentiment et, si l'on peut dire, la foi de l'idéal : son intelligence s'élève librement et d'elle-même vers ces régions lumineuses, vers cette patrie paisible et aimée... L'âme ailée, étouffée sur la terre, ne demande qu'un coin libre pour prendre son vol : Platon dégage ses entraves et l'enlève avec lui. »

Qu'après avoir relu, afin de mieux s'en convaincre, quelques pages choisies du *Phèdre* et de la *République*, on redescende de ces hauteurs aux arides et stériles controverses du *Sophiste*, involontairement on sera amené à se dire : « Non, Platon n'a point passé par là. »

II

Appliqué au *Sophiste*, le critérium interne, nous venons de le voir, conduit à refuser à Platon cet étrange dialogue : le critérium externe nous obligerait-il au contraire à revenir à l'opinion traditionnelle? En d'autres termes,

(1) La condamnation portée 259 B est singulièrement explicite.

un examen attentif et impartial de la forme, de la méthode suivie et des théories soutenues montre dans le *Sophiste* l'œuvre, non de Platon lui-même, mais tout au plus d'un disciple dissident ayant fait partie de son école : trouverait-on en revanche dans l'histoire des témoignages assez nombreux, assez précis, assez décisifs pour fermer la bouche à quiconque refuserait de mettre ce dialogue au même rang que les monuments les plus authentiques du génie de Platon? Certes, une pareille contradiction serait peu naturelle; mais, puisque les défenseurs de l'authenticité du *Sophiste* se flattent de posséder dans certaines preuves historiques un rempart solide, notre démonstration serait à bon droit jugée incomplète, si ces dernières positions demeuraient en leur pouvoir.

Quels sont les anciens qui nous parlent de ce dialogue? quel jugement en ont-ils porté? et quelle valeur convient-il d'attribuer à leur témoignage? Voilà autant de problèmes que nous avons à résoudre.

Disons tout de suite que les Alexandrins, aux yeux desquels le *Parménide* recélait tant de merveilles, sont bien éloignés de professer la même vénération pour le *Sophiste :* ils s'en font une idée plus raisonnable, ou, si l'on aime mieux, moins extraordinaire, ce qui ne les a pas empêchés de tomber parfois, ici comme ailleurs, dans les plus fantastiques hypothèses. Un scoliaste nous rapporte, par exemple, que, dans le sophiste défini par Platon, Iamblique voyait une sorte de démiurge d'ordre inférieur chargé par le Dieu suprême de la création de tout notre monde sublunaire, copie imparfaite du monde céleste des Idées (1). Porphyre avait écrit sur notre dialogue des commentaires cités par Boèce et depuis lors perdus. Étaient-ils conçus dans le même esprit que ceux de Proclus sur le *Parménide?* En ce cas, il y aurait moins

(1) Ruhnken, *Scolies sur Platon,* p. 34 : Ἔστι γὰρ κατὰ τὸν μέγαν Ἰάμβλιχον σκόπος νῦν περὶ τοῦ ὑπὸ σελήνην δημιούργου... οὗτος ἐνδέδεται τῷ μὴ ὄντι τὰ ἔνυλα δημιουργῶν καὶ τὸ ὡς ἀληθῶς ψεῦδος ἀσπαζόμενος, τὴν ὕλην : idée longuement développée dans la page qui suit.

à les regretter. Steinhart affirme que Plotin a emprunté au *Sophiste* sa définition de la dialectique platonicienne et les cinq idées premières (πρῶτα γένη) dont il fait les catégories fondamentales de sa logique (1). De même Alcinoüs, que l'on place au IIe siècle de notre ère, accordait au *Sophiste* une origine bien authentique, car il termine son *Introduction à la doctrine de Platon* par un chapitre d'ailleurs assez court où il s'inspire de ce dialogue pour définir la nature et le rôle des sophistes (2).

Au premier siècle, Plutarque cite expressément le *Sophiste* dans deux passages au moins de ses écrits philosophiques (3), et on peut admettre qu'il en a tiré la division des parties du discours en ῥήματα et ὀνόματα, division qu'il discute au dixième chapitre de ses *Questions platoniciennes*.

Enfin, non-seulement, au temps de Tibère, Thrasylle le range sans hésiter par miles œuvres de Platon, mais, cent cinquante ans seulement après la mort de ce grand philosophe, le catalogue incomplet de ses écrits, dressé par les soins du célèbre grammairien Aristophane de Byzance, réunit dans une trilogie le *Sophiste,* le *Politique* et le *Cratyle*. Il est vrai qu'on y voit figurer au même titre des écrits aussi apocryphes que l'*Epinomis* et le *Minos*.

Mais, quelque concluants qu'ils soient en apparence, ces divers témoignages pesés dans la balance de la critique, perdent presque toute valeur. Pour avoir le droit d'en être surpris, il faudrait ignorer les innombrables causes d'erreur qui vinrent altérer la tradition littéraire et philosophique au moment même où l'érudition des bibliothécaires alexandrins en recueillait pour la première fois les éléments épars. Malgré leur zèle et leur savoir, ces estimables savants, fort peu philosophes d'ail-

(1) Cf. *Ennéades*, VI, 2, 8, 14 et 16.
(2) Chap. XXXV (*Platonis dialogi*, éd. Hermann, vol. VI, p. 189).
(3) *De ei apud Delphos*, 391 B, et *De animæ procr.*, 1013.

leurs, ne surent pas toujours se soustraire aux pièges que leur tendaient de toutes parts l'ignorance des copistes et la cupidité des faussaires, intéressés par l'appât du gain à substituer sur un manuscrit le nom de Platon ou d'Aristote à celui de quelque penseur inconnu. En revanche, Aristophane de Byzance, Callimaque et leurs collaborateurs furent crus sur parole et leurs décisions désormais acceptées sans appel, comme celles d'autant de juges infaillibles. Or, dans une foule de cas, nous avons des preuves préremptoires de leur extrême crédulité.

Il est évident au contraire que des raisons très-graves seraient nécessaires pour justifier la défiance, si, en remontant le cours des âges, il était possible de suivre pas à pas la tradition jusqu'à Platon lui-même, ou du moins jusqu'à ses contemporains et à ses légitimes héritiers. Supposons un instant, par exemple, qu'il fût démontré par des textes irrécusables qu'Aristote non-seulement a connu le *Sophiste,* mais qu'il l'a considéré comme sorti des mains de son maître aussi bien que la *République* et le *Phédon :* on serait alors réduit à la fâcheuse alternative ou de contester l'autorité d'Aristote ou de mettre sur le compte de Platon d'inexplicables contradictions. Quoi qu'il en soit, la thèse que je soutiens verrait ainsi se dresser en face d'elle une objection redoutable, et les défenseurs du *Sophiste* n'ont rien épargné pour atteindre à ce résultat.

Les historiens de la philosophie savent qu'après bien des tentatives désespérées il a fallu définitivement renoncer à trouver dans Aristote une phrase quelconque ayant trait directement au *Parménide*. En ce qui concerne le *Sophiste*, son silence serait d'autant plus surprenant que ce dialogue touche à un plus grand nombre de points : méthode, définition de la sophistique, rôle métaphysique et logique du non-être, rapports et attributs essentiels des Idées, par cent côtés différents il devait attirer l'attention d'Aristote et donner prise à sa critique. Les

questions ici traitées sont les objets par excellence de la controverse philosophique en Grèce au milieu du IVe siècle, et, en dépit des ravages du temps, la collection aristotélicienne à l'heure actuelle est encore trop vaste pour qu'on puisse attribuer au hasard l'absence de toute allusion manifeste ou détournée.

Examinons d'abord les textes qui, dans ce débat, ont paru le plus directement en cause. Après avoir défini au VIe livre de la *Métaphysique* ce que l'on appelle en philosophie le *contingent* (τὸ συμβεβηκός), Aristote ajoute : « Aussi n'est-ce pas à tort, à un certain point de vue, que Platon a rangé dans le non-être l'objet de la sophistique (1). » Voilà, s'écrie-t-on, une transcription fidèle d'un des plus célèbres passages du *Sophiste* (2), dépouillé de la métaphore qui l'embellit, et le doute est d'autant moins permis que c'est le seul dialogue où Platon, qui d'ordinaire juge et flétrit les sophistes en moraliste, ait jugé à propos de les analyser en métaphysicien.

En premier lieu, qu'on veuille bien le remarquer, ces lignes ne font aucune mention d'un écrit quelconque de Platon : or personne n'a jamais songé à démontrer qu'Aristote a emprunté à un dialogue toute assertion de son maître qu'il approuve ou qu'il combat. Dans une foule de cas, chacun le sait, sa polémique vise l'enseignement qu'il avait reçu pendant près de vingt ans aux leçons de l'Académie (3). De plus, que l'on considère avec soin le contexte : Aristote n'a pu s'inspirer ici de notre dialogue sans commettre une méprise évidente. Pourquoi en effet loue-t-il Platon d'avoir assigné le non-être au

(1) *Métaph.*, VI, 1026 b 14 : Διὸ Πλάτων τρόπον τινὰ οὐ κακῶς τὴν σοφιστικὴν περὶ τὸ μὴ ὂν ἔταξε.

(2) 254 A.

(3) D'après Ueberweg, il en serait ainsi chaque fois qu'Aristote se sert du verbe au passé ; mais, en grec comme en français, quelle distinction marquée établir entre des phrases telles que : *Descartes dit, Descartes disait, Descartes a dit?* Les nuances, s'il y en a, sont imperceptibles.

sophiste comme son domaine propre? Parce que le sophiste, abandonnant le général, seul et véritable objet de la science, ne s'attache qu'aux accidents qui, aux yeux de l'auteur de la *Métaphysique,* sont ἐγγύς τι τοῦ μὴ ὄντος (1). Y a-t-il un seul mot de cette théorie dans le *Sophiste?* Il semble donc qu'Aristote se soit borné à rappeler en passant une assertion de Platon où il voyait une sorte de confirmation de ses propres doctrines. Que si maintenant on me demande de citer en dehors du *Sophiste* un dialogue d'où cette phrase ait pu être tirée, ne fût-ce que par voie de conséquence, je répondrai par ce beau passage de la *République* (2), où, après avoir été proclamée « la connaissance de l'être », la science nous est représentée tout à la fois comme le but et le privilège du vrai philosophe. Quel sera donc le domaine de son mortel adversaire, le sophiste, sinon le non-être avec ses ténèbres (3)?

Un second passage de la *Métaphysique* a été invoqué par Bonitz d'abord et plus tard par Ueberweg, en faveur de l'origine platonicienne du *Sophiste.* Le voici : « Il fallait après Parménide, pensait-on, prouver l'existence du non-être : alors les êtres proviendraient de l'être et de quelque autre chose et la pluralité serait expliquée... On va même jusqu'à prétendre que le faux est cette nature, ce non-être qui avec l'être produit la multiplicité des êtres (4). » Sans doute dans le *Sophiste,* comme dans

(1) *Mét.,* 1026 b 21.

(2) V, 478 A. Cf. VI, 490 A.

(3) Je n'insiste pas sur un texte qui n'offre qu'une variante de celui qui nous occupe (*Mét.,* XI, 8, 1064 b 29 : Διὸ Πλάτων οὐ κακῶς εἴρηκε φήσας τὸν σοφιστὴν περὶ τὸ μὴ ὂν διατρίβειν) ; à cause des répétitions qu'il contient, ce onzième livre a été regardé comme apocryphe par des critiques aussi judicieux que M. Zeller (*Phil. des Grecs,* II, 2, p. 57, 2ᵉ édit.). On doit à M. Schaarschmidt (*Die Sammlung der Platonischen Schriften* (p. 99 et suiv.) des conjectures ingénieuses, sinon solides, sur le rapport de ces deux textes avec le *Sophiste.*

(4) *Mét.,* XIV, 2, 1089 a 5 : Ἀλλ' ἀνάγκη εἶναι τὸ μὴ ὂν δεῖξαι ὅτι

ce texte d'Aristote, c'est un vers fameux de Parménide qui sert de point de départ à la discussion ; mais ce n'est nullement le même problème qui est en jeu. Dans le *Sophiste*, il s'agit de justifier la possibilité de l'erreur ; dans la *Métaphysique*, la pluralité des êtres. Aristote voit dans le non-être, pour lui presque synonyme de l'être en puissance, un principe (ὕλη) des idées et des choses : est-ce là ce qu'enseigne le *Sophiste?* Je ne vois pas sur quoi l'on s'appuierait pour l'affirmer. Ajoutons que non-seulement le titre du dialogue n'est pas rappelé une seule fois dans toute cette page de la *Métaphysique*, mais que le nom même de Platon ne s'y rencontre pas : ce qui doit d'autant moins surprendre que le livre XIV est consacré à la critique des Platoniciens et non de Platon lui-même.

Enfin dans quelques passages Aristote parle de divisions (διαιρέσεις), dans lesquelles on a cru reconnaître la dichotomie recommandée et mise en pratique dans notre dialogue. Il blâme en particulier (1) une classification des animaux qui se retrouve, avec quelques variantes, dans le *Sophiste* et dans le *Politique*. Mais précisément le traité auquel Aristote déclare l'emprunter (αἱ γεγραμμέναι διαιρέσεις), attribué par quelques-uns à Platon, était regardé par Alexandre d'Aphrodise, au témoignage de Philoponus, comme une œuvre apocryphe. Avait-il servi de modèle à l'auteur du *Sophiste*, ou réciproquement? Nous sommes à cet égard dans une ignorance complète : ce qui est certain, c'est que l'authenticité de ce dernier

ἔστιν· οὕτω γὰρ ἐκ τοῦ ὄντος καὶ ἄλλου τινὸς τὰ ὄντα ἔσεσθαι, εἰ πολλά ἐστι, et plus loin, ligne 20 : Βούλονται μὲν δὴ τὸ ψεῦδος καὶ ταύτην τὴν φύσιν λέγειν τὸ οὐκ ὄν, ἐξ οὗ καὶ τοῦ ὄντος πολλὰ τὰ ὄντα. Aristote continue : Διὸ καὶ ἐλέγετο ὅτι δεῖ ψεῦδός τι ὑποθέσθαι, ὥσπερ καὶ οἱ γεωμέτραι τὸ ποδιαίαν εἶναι τὴν μὴ ποδιαίαν. Il y a entre cette phrase et le *Sophiste* (237 A) un rapprochement de mots qui a fait illusion à quelques critiques ; mais l'exemple allégué ne se trouve ni dans le *Sophiste* ni ailleurs.

(1) *De part. animal.*, I, 2, 642 b 10.

dialogue serait plutôt affaiblie que démontrée par ce passage d'Aristote (1).

Les autres textes invoqués (2) sont si peu concluants qu'il m'est permis de les passer sous silence et de conclure avec M. Schaarschmidt qu'il ne faut demander à Aristote aucune preuve décisive de l'origine platonicienne du *Sophiste* (3). En eût-il été de même, selon toute vraisemblance, si le dialogue eût été reconnu de son temps pour un écrit authentique de Platon ? Non, sans doute, et nous en avons donné plus haut la raison.

En revanche, moins on réussit à découvrir dans Aristote des allusions certaines au *Sophiste,* plus on surprend dans ce dialogue des traces irrécusables de l'enseignement péripatéticien. Certains critiques, je ne l'ignore

(1) Aristote cite sans doute une fois (*De gener. et corrupt.*, II, 3, 330 b 16) : Πλάτων ἐν ταῖς διαιρέσεσιν ; mais, puisqu'il s'agit dans ce passage de trichotomies, ce ne sont pas les γεγραμμέναι διαιρέσεις dont il vient d'être question. Alexandre d'Aphrodise pense que l'opinion ici rappelée avait été consignée dans les ἄγραφα δόγματα.

(2) Ainsi Bonitz rapporte au *Sophiste* (260 C) une phrase du traité *De interpr.*, 21 a 32 : Τὸ μὴ ὄν, ὅτι δοξαστόν, οὐκ ἀληθὲς εἰπεῖν ὄν τι, et cette assertion relevée ailleurs comme sophistique (*Soph. Elench.*) 25, 180 a 33) : Ἆρ' ἐνδέχεται τὸ μὴ ὂν εἶναι ; ἀλλὰ μὴν ἔστι γέ τι μὴ ὄν. Grote, de son côté, prétend établir qu'Aristote dans ses *Topiques* (VI, 10, 148 a 15) critique une définition du *Sophiste* (246 E). Enfin M. Fouillée suppose que l'auteur de la *Métaphysique* a dû emprunter au *Sophiste* (253 B) la comparaison dont il se sert dans la phrase suivante (*Mét.,* I, 9, 993 a 7) : « Comment connaître sans la sensation ce dont il y a sensation ? Il le faut pourtant, si les Idées sont les éléments constitutifs de toutes choses, comme les sons simples sont les éléments des sons composés. » Des rapprochements aussi lointains seraient presque sans intérêt alors même que l'authenticité du *Sophiste* serait parfaitement démontrée ; à plus forte raison sont-ils impuissants à l'établir.

(3) Ueberweg avait d'abord conclu de ses recherches sur ce point que les textes d'Aristote constituaient en faveur de l'authenticité du *Sophiste* « une probabilité très-voisine de la certitude » ; plus tard, frappé par les doctrines soutenues dans ce dialogue, il n'a pas hésité à le refuser à Platon.

lève de Platon à l'Académie et non encore entièrement soustrait à son influence, il préludait déjà néanmoins à sa polémique future.

Socher avait songé à chercher dans les rangs des Mégariques l'auteur du *Sophiste :* il oubliait que cette école soutint avec opiniâtreté l'immobilité de l'être, si vivement attaquée dans ce dialogue. Il est bien plus probable que ce fut l'œuvre d'un platonicien frotté de péripatétisme, selon l'expression d'un moderne. L'éclectisme qui s'y fait jour, soit dans la définition du sophiste, soit dans l'explication de l'être, soit dans la critique de la théorie des Idées, répond tout à fait à la tendance générale du mouvement philosophique dans la seconde moitié du IVe siècle. En effet, sans parler de l'inclination qu'ont les hommes, naturellement peu inventeurs, à emprunter des opinions toutes faites à leurs plus célèbres devanciers, il est impossible qu'en présence de la réputation immense de Platon et de l'ascendant croissant d'Aristote, la pensée de concilier ces deux grands génies n'ait pas germé spontanément dans une foule d'esprits.

Platon, l'histoire en fait foi, n'eut que des héritiers infidèles, plus préoccupés de combiner sa doctrine avec celle de Pythagore ou d'Aristote, que de la maintenir énergiquement dans toute son intégrité. Xénocrate, successeur de Speusippe qui découronna, comme on l'a dit, la philosophie du Bien, n'a laissé d'autre renom que celui d'éclectique intelligent. Nous savons d'ailleurs que l'enseignement de l'Académie revêtit de plus en plus un caractère mathématique et abstrait, par où se justifient très bien certaines positions prises par l'auteur du *Sophiste.* Les écrits de cette période nous sont très mal connus ; mais la production philosophique ne fut jamais plus active, et plusieurs indices nous montrent qu'au temps d'Aristote une littérature à demi platonicienne commençait déjà à se répandre, dissimulée parfois sous des titres tels que ἄγραφα δόγματα ou Πλατωνικαὶ συνουσίαι. Plus tard, quand se fondèrent les célèbres bibliothèques

d'Alexandrie et de Pergame, les critiques, trompés par l'apparence, inscrivirent eux-mêmes ou laissèrent inscrit en tête de ces ouvrages le nom si honoré de Platon. Leur conscience ne devait-elle pas être particulièrement rassurée quand il s'agissait d'un dialogue où intervenait Socrate et qui renfermait plus d'une pensée d'origine platonicienne? Or, tel est bien le cas du *Sophiste*. Dès lors la tradition était fondée : elle s'est perpétuée sans obstacle, et aujourd'hui, en face de ceux qui osent lui demander ses preuves, elle se dresse avec l'autorité spécieuse dont elle est redevable à son antiquité.

LA
CHANSON DE MAITRE JEAN
OU
RÉVOLTE DES SFAKIOTES, EN 1770,

POÈME EN DIALECTE CRÉTOIS

PUBLIÉ PAR ÉMILE LEGRAND.

Le poème suivant est le plus complet de ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour sur la révolte des Sfakiotes et de Maître Jean contre les Turcs, en 1770; ceux qui sont imprimés ne dépassent guère, en effet, 80 vers, tandis que celui-ci atteint le chiffre de 1032. C'est un récit très exact, à ce qu'il semble, et très circonstancié d'un des épisodes les moins connus de l'histoire de la Crète.

Ce poème nous a été donné par un Crétois du district de Sfakia, M. Joseph Manoussogiannakis, qui habite actuellement la Canée.

M. Manoussogiannakis tenait ce poème de M. Constantin Papadodimitrakis, du village de Mouri (canton de Sfakia), arrière-petit-fils de Papas Sifis Scordylis, père de l'auteur de ce récit (voyez vers 989). Nous prions M. J. Manoussogiannakis d'agréer tous nos remercîments pour sa précieuse et intéressante communication.

Nous regrettons vivement que le temps nous ait manqué pour faire la traduction de ce texte, fort difficile du reste; mais nous nous réservons de la donner plus tard ailleurs avec tous les éclaircissements que réclame le sujet.

Sur Maître Jean, on peut consulter G. PERROT, *l'Ile de Crète* (pp. 190 et suivantes) et mon *Recueil de Poèmes historiques en grec vulgaire* (pp. 237 et suivantes).

Θέ μου, καὶ δός μου φώτισι, καρδιὰ σὰν τὸ καζάνι,
νὰ κάτζω νὰ συλλογιαστῶ τὸ Δάσκαλο τὸ Γιάννη·
θέ μου, καὶ δός μου λογισμὸ κ' ἠπόρεσι, ν' ἀρχίξω
τὸ Δάσκαλο τὸ ξακουστὸ πρικειὰ νὰ τραγουδήξω·
θέ μου, καὶ δός μ' ἀπομονὴ καὶ νοῦν εἰς τὸ κεφάλι,
ν' ἀναθιβάλω καὶ νὰ εἰπῶ καὶ τῶ Σφακιῶ τὰ βάλη.
Ἦτον ὁ μπέης τζῆ Βλαχιᾶς κὴ ὁ μπέης 'ποὺ τὴ Μάνη,
κρυφομιλίαις εἶχασι μὲ τὸ Δασκαλογιάννη,
ἀποῦ ἦτονε ξεχωριστὸς σὲ πλούτη κὴ ἀξιωσύνη,
μὲ τὴ καρδιά του τὸ ἤθελε τὴ Κρήτη Ῥωμηοσύνη.
Κάθα Λαμπρὴ καὶ κυριακὴν ἔβαννε τὸ καπέλλο,
καὶ τῶ παπάδων ἤλεγε· « τὸ Μόσκοβο θὰ φέρω,
νὰ τὰ συδδράμη τὰ Σφακιὰ τζοὶ Τούρκους νὰ ζυγώξου,
καὶ γιὰ τὴ κόκκινη μηλιὰ δρόμον νὰ τῶνε δώσου·
μὰ κὴ ὅποιοι τῶνε θέλουσι 'ς τὴ Κρήτη ν' ἀπομείνου,
σταυρὸ νὰ προσκυνήσουσι καὶ χρισθιανοὶ νὰ γίνου. »
Μὰ ἤλεγε κὴ ὁ πρωτόπαπας· « Δάσκαλε, τὰ λογιάζεις,
θὰ τὰ σκλαβώσης τὰ Σφακιὰ μ' αὐτὰ ποῦ λογαργιάζεις·
κὴ ἀνὲ τὸ μάθ' ὁ βασιλειᾶς, Τουρκιὰ θὰ μᾶσε φέρη,
νὰ δίδωμε δοσίματα, σὰν κ' εἰς τὸ Κατωμέρι,
νὰ δίδωμε δοσίματα, νὰ δίδωμε χαράτζια,
μὴ μᾶσε πέψ' ὁ βασιλειᾶς τρακόσια μπαϊράκια·
νὰ δίδωμε δοσίματα, χαράτζια κάθα χρόνο,
μὴ μᾶσε πέψη καὶ Τουρκιά, νὰ μᾶσε ζώση πόνο.
Δάσκαλε Γιάννη, σώπασε, τὴ Κρήτη μὴ ξεβγάλης,
τὰ παλληκάρια τῶ Σφακιῶ εἰς τὴ φωθιὰ θὰ βάλης. »
« Σώπαιν' ἐσύ, πρωτόπαπα· μ' ἀκόμη δὲν σοῦ τὸ εἶπα·

ἐγὼ θὰ ὑπάω τὸ σταυρὸ εἰς τῶ Χανιῶ τὴ πόρτα,
ἐγὼ θὰ ὑπάω τὸ σταυρὸ 'ς τὴν πόρτα νὰ κολλήσω,
καὶ μὲ τζὴ λεμονόκουπαις ὄξω νὰ τζοὶ πορίσω.
Δὲν δίδω 'γὼ δοσίματα, δὲν δίδω 'γὼ χαράτζια,
κὴ ἂς μᾶσε πέψ' ὁ βασιλειᾶς χιλιάδαις μπαϊράκια,
ἂς μᾶσε πέψ' ὁ βασιλειᾶς ἀσκέρια καὶ πασάδαις,
μἄχουσιν ἄντραις τὰ Σφακιὰ κὴ ἄξιους πολεμιστάδαις·
ἔχουσιν ἄντραις τὰ Σφακιὰ ἄξιους καὶ παλληκάρια,
οὔλη τζῆ Κρήτης τὴ Τουρκιὰ νὰ τήνε φᾶν τὰ ψάρια,
οὔλη τζῆ Κρήτης τὴν Τουρκιὰ 'ς τὴ θάλασσα νὰ ῥίξου,
καὶ 'λίγους νὰ τζ' ἀφήσουσι τζὴ χώραις νὰ γυρίσου·
καὶ μὲ τζοὶ πρώτους τοῦ Μωρηᾶ ἔχομε συφωνίαις,
τζοὶ Τούρκους νὰ τζοὶ διώξωμε νὰ ὑπᾶσι τζὴ Χιντίαις.
Μὲ τζῆ Βλαχιᾶς τὸ πρίτζιπα ἔχομε μιλημένα.
Τοῦρκο νὰ μὴν ἀφήσωμε 'ς τὸν τόπο μας κιανένα·
κὴ ὁ Μόσκοβος ὀγλήγορα καράβια θὲ νὰ πέψη,
τζοὶ δουλωμένους τζοὶ Ῥωμηοὺς μὲ μιὰ νὰ ξεμιστέψη. »
Δείχνει του καὶ τὰ γράμματα ποὔχε ἀποὺ Ῥουσσία,
κὴ ἀποὺ τὸ μπέη τοῦ Μωρηᾶ καὶ μπέη 'ς τὴ Βλαχία,
ποῦ μέσα 'κεῖ τοῦ ἠλέγασι· « Δάσκαλε, χαζιρεύγου·
καράβια 'ποὺ τὴ Μοσκοβιὰ κὴ ἀσκέρια θὰ καταίβου.
Καί, σὰν ἀκούσῃς πόλεμο σὲ τοῦτα δᾶ τὰ μέρη,
νὰ ξεκινήσῃς τὸ εὐτὺς μὲ οὖλο σου τ' ἀσκέρι.
Τὰ παλληκάρια τῶ Σφακιῶ τζοὶ Τούρκους νὰ μολάρῃς·
νὰ μὴ τωνὲ χωστῆ πεζός, μουϊδὲ καὶ καβαλλάρις,
καὶ τὴ Τουρκιὰν οὖλοι μαζὶ νὰ τήνε πολεμοῦμε,
λεύτερη τὴ πατρίδα μας γοργὸ νὰ τὴν ἰδοῦμε.
Ἄκουσες δά, πρωτόπαπα, τὰ πράμματα πῶς πᾶσι,
οὖλ' οἱ Ῥωμηοὶ θὰ σηκωθοῦ καὶ τὴ Τουρκιὰ θὰ φᾶσι·
μὰ θὲ νὰ περιμένωμε γιὰ νὰ χαζιρευτοῦσι,
τὰ κάτεργα τοῦ Μόσκοβου κάτω νὰ καταιβοῦσι.
Καιτὲς χαρὰ τζοὶ Σφακιανοὺς εἰς τὸ καιρὸν ἐτοῦτο,
ποῦ θὰ τὴ λευτερώσουσι τὴ Κρήτ' ἀποὺ τὸν Τοῦρκο. »
Ἐτότες κὴ ὁ πρωτόπαπας κουνεῖ τὴ κεφαλήν του,
συλλογιασμένος βρίσκεται πολλὰ θωρ' ἡ ψυχή του.
« Δάσκαλε Γιάννη, λέει του. Ἔλα 'ς τὸ λοϊσμό σου,
οὔλης τζῆ Κρήτης τὸ λαὸ θὰ πάρεις 'ς τὸ λαιμό σου.

καὶ θὲ νὰ βάλῃς τὰ Σφακιὰ ἐκεῖ ποῦ δὲν χωροῦσι,
οὖλ' οἱ πασᾶδες κ' ἡ Τουρκιὰ ἐπὰ θὰ μαζωχτοῦσι,
κὴ ὥστε νὰ 'ρθοῦν τὰ κάτεργα κὴ ὁ Μόσκοβος νὰ φτάξῃ,
δὲν θἄχῃ σπίτι Σφακιανὸς εἰς τὰ Σφακιὰ νὰ κάτζῃ,
τὰ παλληκάρια τῶ Σφακιῶ θὲ νὰ 'λιγολαήσου,
καὶ χήραις κὴ ὀρφανὰ παιδιὰ ὀπίσω των θ'ἀφήσου·
τὰ παλληκάρια τῶ Σφακιῶ ἄδικα θὰ χαθοῦσι,
καὶ τὰ Σφακι' ἀνωφέλευτα θὰ ὑπᾶν νὰ σκλαβωθοῦσι. »
Καὶ παίρνει τὸ μπινίσι του, πάει 'ς τὴν ἐκκλησιά του,
γιὰ νὰ διαβάσῃ τὸ 'σπερνό, κὴ αὔριο τὴ λουτρουγιά του,
καὶ παίρνει τὸ μπινίσι του, πάει 'ς τὴν ἐκκλησία,
παράκλησι γιὰ τζοὶ Ῥωμηοὺς κάννει 'ς τὴν Παναγία.
Μᾶρθασι πάλι γράμματα καὶ τοῦ Δασκαλογιάννη,
πῶς ἐσηκώθηκ' ἡ Βλαχιά, κ' ἡ Ῥούμελη κ' ἡ Μάνη,
πῶς 'ς τὸ Μωρηὰ μοσκόβικαις ἀρμάδαις τριγυρίζου,
κ' εἰς τὴ στερηὰ σιμόνουσι, τὰ κάστρα φοβερίζου·
κ' εἰς τὰ νησιὰ πηγαίνουσι, τριγύρου σολατζάρου,
κὴ οὖλα τὰ κάστρα τῶν Τουρκῶ γλήγορα θὰ τὰ πάρου.
Καθίζει, γράφει γράμματα μὲ μπέννα καὶ μελάνι
νὰ μαζωχτοῦν οἱ γέροντες κὴ οὖλ' οἱ μεγαλουσιάνοι·
γράφει σὲ οὖλα τὰ Σφακιὰ γιὰ νὰ πρεμαζωχτοῦσι,
νὰ τῶνε δείξῃ γράμματα κὴ ἀπηλογιὰ νὰ εἰποῦσι,
νὰ τῶνε δείξῃ γράμματα ποῦ τοὖρθαν ἀπὸ 'πάνω
κ' εἰς τὸ Μωρηὰ σηκώσασι πόλεμο τοῦ Σουλτάνο.
Μαζόνουνται κ' οἱ γέροντες κὴ οὖλ' οἱ μεγαλουσιάνοι,
κὴ ἀπ' ἧς ἐμαζωχτήκασι, γυρίζει καὶ τῶν κάννει·
« ἄρχοντες, νὰ γροικήσετε τὸ βιαστικὸ χαμπέρι·
ἐπλάκωσεν ὁ Μόσκοβος εἰς τοῦ Μωρηᾶ τὰ μέρη·
ἀπὸ καιρὸ σᾶς τὸ ἤλεγα γιὰ νὰ χαζιρευτοῦμε,
τὴ Κρήτη τὴ πατρίδα μας λεύτερη νὰ τὴ 'δοῦμε. »
Κὴ αὐτόνος ὁ πρωτόπαπας εἶχε λιγάκι γνῶσι,
κ' ἐγύρισε καὶ λέει του· « νὰ μὴν ἤθελε σώσῃ·
γιατ' ἀπὸ χρόνους ἡ Τουρκιὰ 'λίγη ἀφορμὴ τὴ θέλει,
νὰ βγῇ νὰ κάμῃ τὰ Σφακιὰ ἐδέτζ' ἀποῦ τὰ θέλει. »
Μὰ κεῖνος βγάννει τὴ γραφὴ ποῦ τοὖρθεν ἀπὸ 'πάνω
πῶς ἐσηκῶσαν οἱ Ῥωμηοὶ πόλεμο τοῦ Σουλτάνο·
καὶ βγάννει καὶ τὰ γράμματα ποὖχεν ἀποὺ τὴ Μάνη

πῶς ἐκαταιϐ' ὁ Μόσκοϐος κάτ' ἀποὺ τὸ ποτάμι,
κὴ αὐτάνα τὰ καράϐια του κ' ἐπιάσα τὰ μπουγάζια,
κὴ ἀλλά 'ρθασιν εἰς τὸ Μωρηὰ γιὰ νὰ φυλάγουν βάρδια·
κὴ ἀπ' ἧς τῶν τ' ἀποδιάϐασεν ὁ Δάσκαλος, ῥωτᾷ τζοι
νὰ εἰποῦν κὴ αὐτοὶ τὴ γνώμη των κ' ἴντα βουλὴ νὰ πιάσῃ.
Κ' ἐκεῖν' ἀποκριθήκασι πῶς θὲ νὰ τ' ἀκλουθοῦσι,
τζῇ Ῥωμηοσύνης τὸν ὀχθρὸ οὖλοι νὰ πολεμοῦσι.
« Δάσκαλε Γιάννη, σπούδαξε, καὶ κάμ' ὅ, τι σ' ἀρέσει,
πριχοῦ σηκώσ' ὁ βασιλειᾶς Τουρκιὰ νὰ μᾶσε πέψῃ·
μὰ 'μεῖς χαζίρι κ' εἴμεστα 'ς τὸν πόλεμο νὰ ἡμποῦμε,
τὴ Κρήτ' ἀποὺ τὰ βάσανα λεύτερη νὰ τὴ δοῦμε.
Ἅρματα δὲν μᾶς λείπουνται, καὶ μονετζιά'νιαι πλήθια,
τὴ Παναγία θἄχωμε καὶ τὸ Χριστὸ βοήθεια. »
Λέει τωνὲ κὴ ὁ Δάσκαλος εὐτὺς νὰρδινιαστοῦσι,
καὶ νὰ μονομεριάσουσι κάτω νὰ καταιϐοῦσι,
ν' ἀρχίξουσι τὸν πόλεμο, γιατ' ὁ καιρὸς σπουδάζει,
κὴ ὁ Μόσκοϐος τὸ πάτησε τζῇ Πόλις τὸ μπουγάζι.
Πιάνει, βουλλόνει μιὰ γραφή, πέμπει τη τοῦ Σουλτάνο,
γιὰ νὰ σηκώσῃ τὴ Τουρκιὰ ἀποὺ τὴ Κρήτ' ἀπάνω,
γῆ νὰ σηκώσῃ τὴ Τουρκιὰ κὴ ἀποὺ τὰ τρία κάστρη,
γῆ θὰ τοῦ κάμῃ πόλεμο κὴ οὖλα νὰ τὰ χαλάσῃ.
Μὰ ἔμαθέν το κὴ ὁ πασᾶς, ἀπ' ὥριζε τζῇ χώραις,
πῶς τὰ Σφακιὰ σηκώσασι σαντζάκια καὶ παπιόραις.
'Σ τὸ Ῥέθεμνος κ' εἰς τὰ Χανιὰ τὸ μουκαρέμι φτάνει,
καὶ πέμπει καὶ τοῦ βασιλειᾶ 'ς τὴν Πόλι τὸ φερμάνι.
« Νὰ ζῇς, ἀφέντη βασιλειᾶ, καὶ 'πέ μου πῶς νὰ διάξω·
γῆ νὰ τ' ἀφήσω τὰ Σφακιά, γῆ οὖλα νὰ τὰ κάψω;
γιατ' ἐξεμυιαστήκασι νὰ πάρουν ἴσια κάτω,
κὴ οὔλη τὴ Κρήτη γλήγορα θὰ κάμουν ἄνω κάτω.
Πόλεμον ἐσηκώσασι τζοὶ Τούρκους νὰ ζυγώξου,
σταυρὸ νὰ προσκυνήσουσι γῆ οὔλους νὰ τζοὶ σκοτώσου.
Πόλεμον ἐσηκώσασι κεφάλι τζ' ἀφεδδιᾶς σου,
νὰ πάρουσι τζοὶ τόπους σου, νὰ διώξου τὰ παιδιά σου,
καὶ κάθα ἡμέρα βιαστικὰ μᾶς πέμπουσι μαντάτα,
νὰ φύγωμεν ὀγλήγορα, ν' ἀφήσωμε τὰ κάστρα,
νὰ τῶνε παραιτήσωμε κλειδιὰ καὶ τοπανάδαις,
νὰ ὑπᾶμε νὰ μισσέψωμεν ἀσκέρια καὶ πασᾶδες. »

Μὰ γράφει του κὴ ὁ βασιλειᾶς· « ἀνήμενε λιγάκι,
κὴ ἂς τζοὶ κὴ ἂς ἐσηκώσασι πόλεμο καὶ σαντζάκι.
Στέκα καὶ μίλησέ τωνε νὰ ἰδῇς τὴν ἀφορμήν των,
μπὰς καὶ κουζουλαθήκασι νὰ φᾶν τὴν κεφαλήν των;
πάλι κὴ ἂν δὲν σ' ἀκούσουσι νὰ κάτζουν εἰς τ' αὐγά των,
νὰ 'βγῇς μὲ οὕλη τὴ Τουρκιὰ νὰ κάψῃς τὰ χωριά των,
νὰ μάθου πῶς τζὴ παίρνουσι τοῦ βασιλειᾶ τζὴ χώραις.
γιατὶ πολλ' ἀνακεφαλιὰ τῶν ἔρχετ' ὥραις ὥραις. »
Μὰ τὴν ἡμέρα τ' ἀπριλιοῦ, ὡς τὸ κολατζιδάκι,
κ' οἱ Σφακιανοὶ τὸ σταίξασι 'ς τὴ Κράπη τὸ σαντζάκι,
τὴ συββουλὴ τοῦ βασιλειᾶ δὲν στέκου ν' ἀνημένου,
μονημερὶς σηκόνουνται, τὸ Κατωμέρι μπαίνου·
τζοὶ Τούρκους διαγουμίζουσι, 'ς τὰ κάστρα κουβαλιοῦνται,
κὴ ὅσ' ἀπομεῖνα 'ς τὰ χωριὰ εἰς τὰ κονάκια κλειοῦνται·
κὴ ὅσοι τῶν ἐχεντζώσασι καὶ μούρην ἐγυρίσα,
σὰν λούπηδες ἐπέσασι καὶ τζ' ἐξετζαμπαδίσα·
ἐδιαγουμίσα τὰ χωριὰ καὶ κάννου κελεπίρια,
παίρνουσι βούγια καὶ σφαχτά, καὶ ροῦχα καὶ μπακίρια·
ἐπὰ τζ' ἀγάδαις πολεμοῦ κ' ἐκεῖ τζοὶ κυνηγοῦσι,
σὰν τὰ κοπάδια λαλητοὺς 'ς τζὴ χώραις τζοὶ λαλοῦσι.
Μὰ 'φτάξα καὶ τὰ γράμματα τοῦ Δάσκαλου τοῦ Γιάννη,
τὴν ὥρα ποῦ ἦτ' ὁ βασιλειᾶς ἀπάνω 'ς τὸ ντιβάνι,
κὴ ὡς τ' ἄκουσε ξαγρίγεψε, τὰ γένεια του τανύζει,
ἀρμάδαις νὰ κινήσουσιν ἀμέσως διορίζει,
κὴ ἀσκέρια νὰ χαζιρευτοῦ νὰ καταιβοῦ 'ς τὴ Κρήτη,
νὰ βγοῦν νὰ κάψου τὰ Σφακιά, νὰ μὴν ἀφήσου σπίτι.
Πέντε ντελίνια ξεκινοῦ καὶ τέσσερεις φριγάδαις,
καὶ φορτωμένα μονετζιά, ἀσκέρια καὶ πασάδαις·
μὰ σέρνασι κὴ ἀλόγατα πῶκάννα τὸ γιουρούσι,
τοῦ Μισιργιοῦ, τοῦ Τζεντεριοῦ, καὶ τοῦ Ταραμπουλούση,
καὶ παραγγέννει τοῦ πασᾶ ἀποῦ ἦτο σερασκέρης·
« οὕλους τζοὶ πρώτους τῶ Σφακιῶ δεμένους νὰ μοῦ φέρῃς·
νὰ μοῦ τζοὶ πιάσῃς ζωντανούς, κιανένα μὴ σκοτώσῃς,
μπιστάγκωνα κὴ ὁρμαδιαστοὺς ἐπὰ νὰ τζ' ἀποσώσῃς·
καὶ δεύτερό μου βασιλειᾶ θὰ σ' ἔχω 'ς τὸ ντιβάνι,
ἀνὲ μοῦ φέρῃς ζωντανὸ τὸ Δάσκαλο τὸ Γιάννη,
νὰ τὸν ἰδῶ 'ς τὸ πρόσωπο, τὸ μπόϊ κὴ ὀμμορφιά του,

γιατὶ πολλὰ μοῦ τὸ παινοῦν περίσσια τ' ὄνομά του. »
Καὶ τὰ καράβια ξεκινοῦ, δὲν στέκουσι μιὰν ὥρα,
φτάνουσ' ἀπόξω 'ς τὸ Λουτρὸ κ' εἰς τῶ Σφακιῶ τὴ χώρα,
καὶ βλέπουν τα κ' οἱ Σφακιανοὶ ποῦ ἦσαν 'ς τὰ γυρογιάλια.
καὶ φεύγουσιν ἡ φαμελιαῖς καὶ πιάνουν τὰ φαράγγια.
Μἄγραψε πάλ' ὁ βασιλειᾶς καὶ τοῦ πασᾶ 'ς τὸ Κάστρο.
νὰ βγῇ κὴ αὐτὸς εἰς τὰ Σφακιὰ μ' οὖλον του τὸ φουσσάτο,
γλήγορ' ἀπάνω 'ς τὰ Σφακιὰ τ' ἀσκέρι νὰ τὸ βάλῃ,
νὰ μὴν ἀφήσ' ὀπίσω του πέτραν ἀπάνω 'ς ἄλλη.
Πορίζουσ' ἀποὺ τὰ Χανιὰ σαράντα μπαϊράκια,
νὰ ὑπᾶσι νὰ τὰ κάψουσι τοῦ Γιάννη τὰ κονάκια·
ἠβγήκασι κ' οἱ Καστρινοί, βγαίνου κ' οἱ Ῥεθεμιώταις,
καὶ σμίξασι 'ς τοῦ Μπαμπαλῆ ποῦρχουντα κ' οἱ Χανιώταις.
Ἐπρεμαζώχτηκ' ἡ Τουρκιὰ 'ς τοῦ Μπαμπαλῆ τὸ χάνι,
πάνω 'ς τὴ Κράπ' οἱ Σφακιανοὶ μὲ τὸ Δασκαλογιάννη,
καὶ τὰ καράβια 'ς τὸ Λουτρὸ ἀπόξω σολατζάρου,
νὰ βγῇ τζῆ Κρήτης ἡ Τουρκιὰ κὴ αὐτὰ νὰ ξεβαρκάρου·
μἄπιασ' ἀνεμοστρόφιλος κὴ ἀνεμικὴ μεγάλη,
καὶ φεύγουσ' ἀποὺ τὰ Σφακιὰ νὰ ὑπᾶν νὰ βροῦ λιμάνι.
καὶ φεύγουσ' ἀποὺ τὰ Σφακιὰ κ' ὑπᾶσιν εἰς τὴ Σοῦδα,
τ' ἀσκέρια ξεβαρκάρουσι, τὰ μονετζιὰ καὶ οὖλα.
Καὶ τρίτη μέρα ξεκινοῦ κάτ' ἀποὺ τζὴ Καλύβαις,
τζὴ Βρύσες ἀποσώσασι πεζοὶ καὶ ἀτιλῆδες.
Κὴ οὖλη τζῆ Κρήτης ἡ Τουρκιὰ ἐκεῖ μονομεριοῦσι,
καὶ διπλοχαζιρεύγουνται εἰς τὰ Σφακιὰ νὰ βγοῦσι.
Πέντε πασᾶδες κάθουνται εἰς τὰ Κεφαλοβρύσια,
πάνω 'ς τὴ Κράπ' οἱ Σφακιανοὶ χτίζουσι μιτιρίσια.
Πέντε πασᾶδες κάθουνται καὶ κάννουσι κουσοῦλτο
πῶς νὰ τὰ πάρου τὰ Σφακιὰ ποῦ δὲν γνωρίζου Τοῦρκο,
πῶς νὰ τὰ πάρου τὰ Σφακιὰ π' ἀκόμη δὲν τὰ πῆρα,
χαράτζι δὲν πλερόνουσι, βεργὶ δὲν τῶν ἐδίδα·
κ' ἐδᾶ σηκῶσα πόλεμο τζοὶ Τούρκους νὰ σκοτώσου,
τὰ κάστρα νὰ τῶν πάρουσι γῆ οὔλους νὰ τζοὶ σκοτώσου.
Μαυρίζουσι τἀ' ληόφυτα καὶ οὖλα τὰ χωράφια
ἀποὺ τὸ μῦθος τὴ Τουρκιὰ κὴ ἀποὺ τὰ μπαϊράκια·
ἡ Βρύσες γυρωτρίγυρα μαυρίζουν σὰν τὰ δάση,
κὴ ἀπὸ τρεῖς τόπους ξεκινοῦ εἰς τὰ Σφακιὰ νὰ ὑπᾶσι·

εἰς τὴ κεφάλα βγαίνουσι ἀπῶναι τὸ Ληδάκι,
κ' οἱ πασαλῆδες φτάνουσι 'ς τὸ Πύργο τ' Ἀληδάκη·
κὴ οὖλο τ' ἀσκέρ' ἐφώνιαξεν ἐτότες τὸ ἰζάνι,
γιατὶ θὰ βγοῦν νὰ πολεμοῦ τὸ Δάσκαλο τὸ Γιάννη.
Καὶ κάννου πρῶτον πόλεμον εἰς τὸ σελὶ τζῆ Κράπης,
πέφτουσι Τοῦρκοι ἀρίφνητοι κὴ ὁ μέγα Τζιτζαράπης,
πέφτου καὶ δέκα Σφακιανοί, πολλοὶ κ' ἐλαβωθῆκα,
κ' εἰς τὰ σωμάρια βγήκασι κ' ἐτοποθετηθῆκα·
καὶ ξανακάννου πόλεμο, κ' οἱ Τοῦρκ' εἶνι' ἀποκάτω,
κ' ἐσκοτωθῆκαν ἑκατὸ εἰς τοῦ Κατρὲ τὸν πάτο,
κὴ ἀποὺ τὰ Σφακιανόπουλα κιανεὶς δὲν ἐσκοτώθη,
μόνο 'να Νιμπριωτόπουλο λιγάκιν ἐλαβώθη,
κὴ ἀποὺ τοῦ Δέσκου τὰ κορμιὰ ἐφράξασι τὸ πόρο,
μὰ πέφτουσι καὶ Σφακιανοὶ εἰκοσιδυὸ 'ς τὸ τόπο,
κὴ ἀποὺ τζῆ Κοπελιᾶς τ' ἀρμί, τ' Ἀζιλακιὰ τὴ στράτα,
ἐπέσασι σαράντα τρεῖς ὥστε νὰ βγοῦσι τ' ἄστρα,
μὰ ἡ Τουρκιὰ ἦτονε πολλὴ ἀμέτρηταις χιλιάδες,
ἀσκέρια, ντόπια ξενικά, γιανίτζαροι, πασᾶδες.
Καὶ μὲ τὰ ξημερώματα ἐπῆραν ἴσια πάνω
οὔλη τζῆ Κρήτης ἡ Τουρκιά, τ' ἀσκέρια τοῦ σουλτάνο·
ἄλλοι τοῦ Δέσκου βγαίνουσι κὴ ἄλλ' ἀποὺ τὸ Σιμάλι,
κὴ ἀποὺ τὸ Δοχαρόπορο κὴ ἀποὺ τὴ Στάζον ἄλλοι.
Καὶ ποῦ νὰ τζοὶ βαστάξουσι τὰ 'λίγα παλληκάρια,
κὴ ἂς ἔχου πόδια σὰν φτερά, δύναμι σὰν λειοντάρια;
Ἀφῆκαν τζοι γιὰ δὲν μποροῦ πίσω νὰ τζοὶ γυρίσου,
ἐσκαπουλῆσα τζὴ κορφαὶς καὶ θὲ νὰ τζοὶ τυλίξου·
τζ' εἴκοσι πέντε τ' ἀπριλιοῦ, πρίχου σηκώσ' ἡ μέρα,
μπαίνουν οἱ Τοῦρκοι 'ς τὰ Σφακιὰ μὲ τὸ σπαθὶ 'ς τὴ χέρα.
Ἠμπῆκαν τὸ Ξυλόδεμα, κὴ ἀπάν' ἀποὺ τοῦ Δέσκου,
κὴ οὖλο τ' Ἀσκήφου πιάνουσι, τὴ Νίμπρο καὶ τ' Ἀσφέντου·
στράταις γεμίζου καὶ κορφαίς, καὶ λάκκοι καὶ κεφάλια,
τ' Ἀγώρια ποῦ τ' ὁρπίζετε νἄρθετε 'ς ἔτοια χάλια!
Μὰ κὴ ὁπώπροπατήξασι παντοῦ τζοὶ κουττελόνου,
καὶ σκοτωμένους 'ς τὰ βουνὰ ἐπᾶ κ' ἐκεῖ πετρόνου.
Πολὺν καιρὸν ἐθάφτασι καὶ τὰ μιαρὰ κ' ἡ σκάραις
εἰς τζὴ παπούραις κ' εἰς τ' ἀρμιὰ νὰ ὑπάη τζὴ μαδάραις,
'ς τὴν Ἄμπελο, 'ς τοῦ Λαχανᾶ, Ξερόκαμπο, Κουβάτζια,

τζῆ Νίμπρος τὰ πορόλαγγα, 'ς τὰ Γούργουθα, 'ς τὰ Φράτζια.
πόλεμον ἀπαντήξασι, τοίχους καὶ μιτιρίσια,
μὰ ποῦ νὰ τζοὶ κρατήξουσιν ἀποῦ ἦσαν σὰν μερμήγγια;
Κεντοῦ τ' Ἀγώρια, καὶ περνοῦ τζοὶ Βουβαδοβρασκάδαις,
κακὸ πολὺ τὸ πάθετε, καϊμέναις Κωμιτάδες.
Σαββάτο ἡμέρα φτάξασιν εἰς τῶ Σφακιῶ τὴ χώρα,
π' ἡ γῆ κὴ ὁ κόσμος ἔτρεμεν ἀποὺ τὰ μυρολόγια·
ἡ μιά 'κλαιγε τὸν ἄντρα τζη κ' ἡ γιἄλλη τὸν υἱόν τζη,
κ' ἡ γιἄλλη τὸν ἀφέντη τζη, κὴ ἄλλη τὸν ἀδερφόν τζη.
Τὸ Μεσοχώρι καίουσι, καῖσι καὶ τοῦ Γεωργίτζη,
τὸ Θόλος, τὸν Ὀμπρὸς Γιαλὸ, καὶ δὲν ἀφίνου σπίτι·
ἐκάψα τὸν Ὀμπρὸς Γιαλὸ κάτω τζοὶ μαγαντζέδαις,
πὼκατεβαῖνα οἱ γιἄρχοντες κ' ἐκάννα τζ' ἐγλεντζέδαις·
τζοὶ μαγαντζέδαις ἔκαψαν, καῖσι καὶ τ' ἀργαστήρια,
πὼπηαίνασιν οἱ νεϊκοὶ κ' ἐπαῖζαν τὰ παιγνίδια.
'Σ τὸ Πόρον ἦτ' ὁ Δάσκαλος, γράφει νὰ μαζωχτοῦσι,
κὴ ὅσο τὸ γληγορήτερο 'ς τὰ Κρούσια νὰ βρεθοῦσι,
καὶ νὰ μονομεριάσουσι δίχως κιανένα πρᾶμμα,
οἱ Τοῦρκοι τζ' ἐσκροπίσασι, φύλλα φτερὰ τζ' ἐκάμα·
φύλλα φτερὰ τζ' ἐκάμασι, κ' ἐχάσα τὰ νερά των,
κ' εἰς τὰ βουνὰ χτυπήσασι νὰ κρύψου τὰ παιδιά των.
Πέντε σαῆδες τρέχουσι, τὰ γράμματα βαστοῦσι,
οὖλοι 'ς τὰ Κρούσια νὰ βρεθοῦ γιὰ νὰ συββουλευτοῦσι,
κ' ἐκ' ἐπρεμαζωχτήκασι, μὰ Σφακιαν' ἦσα μόνο,
κ' ἐθάρρειες κ' ἦσαν ἄγγελοι εἰς τοῦ θεοῦ τὸ θρόνο,
'ς τὴ μέση στέκει ὁ Δάσκαλος ζωσμένος τὸ σπαθί του,
κ' ἐφόρειε τὸ μπουρνοῦζον του κ' ἔλαμπε τὸ κορμί του.
Λέει· « μᾶς ἔγραψ' ὁ πασᾶς νὰ ὑπᾶ νὰ τὸν ἰδοῦμε,
τ' ἅρματα νὰ τοῦ δώσωμε, καὶ φίλοι νὰ γενοῦμε.
Κ' ἐγὼ θὰ ὑπάω μοναχὸς νὰ τὸν προϋπαντήσω,
κὴ ἀνὲ μ' ἀφήση ζωντανὸν, ὀπίσω θὰ γυρίσω·
μ' ἂν δὲν μ' ἀφήση νἄρθω πλειὸ νὰ φέρω τὰ χαμπάρια,
οὖλοι νὰ φουργιαρέψετε 'ς τὰ δάση, 'ς τὰ σπηλήάρια·
εἰς τζῆ μαδάραις τῶ Σφακιῶ νὰ κλαῖτε τ' ὄνομά μου.
κὴ ἀφίνω κ' εἰς τὰ χέρια σας σήμερο τὰ παιδιά μου,
κὴ ἀφίνω σας παραγγελιὰ πάλι γιὰ τ' ὄνομά μου,
νὰ τήνε συλλογιάζεστε τὴ δόλια φαμελιά μου. »

Καὶ τότες ἀποκρίθηκε καὶ ὁ Μπουνατογιάννης·
« Δάσκαλ', ἴντα 'ναι τὰ μιλεῖς κὴ αὐτὰ π' ἀναθιβάννεις;
ἀνὲ καταίβῃς 'ς τοῦ πασᾶ νὰ τόνε προσκυνήσῃς,
ἐγὼ δὲν τὸ πιστεύγω πλειὸ πῶς θὰ ξαναγυρίσῃς,
κ' ἐμεῖς ἐσηκωθήκαμε Τούρκους νὰ πολεμοῦμε,
κὴ ὄϊ νὰ προσκυνήσωμε νὰ ὑπᾶ νὰ σκλαβωθοῦμε·
γιατὶ σὰν προσκυνήσωμε καὶ πάρουν τ' ἅρματά μας,
μουϊδὲ ζωὴ θὰ ῥίζωμε, μουϊδὲ καὶ τὰ παιδιά μας·
ἀλλοίμονο 'ς τὰ χάλια μας καὶ τ' ἀποδόματά μας·
χάνομε τὴν ὑπόληψι κὴ οὔλη τὴν ἀνθρωπιά μας.
Καὶ τ' ὄνομά 'ναι ξακουστὸ 'ς οὔλη τὴν οἰκομένη
πῶς 'ς τὰ Σφακιὰ παντοτινὰ βγαίνουν οἱ γιάντρειωμένοι·
κὴ ἀκόμη κὴ ὄντεν ἤσασι 'ς τὴ Κρήτ' οἱ Βενετζιάνοι
κιανεὶς δὲν εἶπε 'ς τὰ Σφακιὰ κατοικηριὸ νὰ κάνῃ·
μόνο 'ς τὴ χώρα τῶ Σφακιῶ ἀπῶναι τὸ καστέλλι
ἦρθ' ἕνας μ' ἄλλους δεκατρεῖς καὶ δίχως νὰ τὸ θέλῃ·
γιατ' εἰς τὴν Κρήτην εἴχασι πρῶτον οἱ Βενετζιάνοι,
καὶ τζ' ἔπεμπεν ὅπου ἤθελε κὴ ὅ, τ' ἤθελε νὰ κάνῃ,
καὶ τζ' ἔπεψε γιὰ νἄρθουσι καστράκι γιὰ νὰ χτίσου,
δοσίματα νὰ πάρουσι κ' ἐπᾶ νὰ κατοικήσου·
κὴ ὄντιμας δὲν τζ' ἀφήκασι πολὺ καιρὸν νὰ κάμου
εἰς τὰ Σφακιὰ τζ' ἀλλόφυλους κατοικηριὸ νὰ κάμου·
'ς τὸ Σχύδιν, εἰς τὸν Ἤλεγγα ἀπῶναι τὸ σκαλάκι,
ἐκ' ἴδια τζ' ἐσκοτώσασι τζοὶ Βενετοὺς οἱ Βλάχοι,
οἱ Βλάχοι κ' οἱ Σχορδύληδες, κὴ ἄλλ' ἀποὺ τζοὶ Μωριάνους,
αὐτοῦνοι τζ' ἐσκοτώσασιν ἐκεῖ τζοὶ Βενετζιάνους.
Καὶ τότε βλαστημήξασι κιανεὶς νὰ μὴ ξανάρθῃ
νὰ κατοικήσῃ 'ς τὰ Σφακιὰ τὰ ἴδια γιὰ νὰ πάθῃ.
Κ' ἦτο μεγάλος βασιλειᾶς αὐτὸς ὁ Βενετζιάνος,
μὰ δὲν ἐξαναπάτησεν εἰς τὰ Σφακι' ἀντζιγγάνος,
καὶ γιὰ ἴντα 'μεῖς οἱ σημερνοὶ ἔτζι νὰ φοβηθοῦμε,
τζοὶ Τούρκους νὰ τρομάξωμε νὰ ὑπᾶ νὰ σκλαβωθοῦμε.
Ἐγὼ πασᾶ δὲν προσκυνῶ, σουλτάνο δὲν γνωρίζω,
κ' εἰς τζὴ μαδάραις τῶ Σφακιῶ θὰ ὑπάω νὰ γυρίζω,
κὴ ἀκόμη κὴ ὅποιος μ' ἀκλουθᾷ, ἀδέρφια νὰ γενοῦμε
νὰ πολεμοῦμε τὴ Τουρκιὰ ὅσο καιρὸ κὴ ἂν ζιοῦμε. »
Καὶ τότες ἀποκρίθηκε κὴ ὁ Δασκαλομανοῦσος,

λέει κὴ ὁ Βολουδόπωλος καὶ ὁ Παπαμανοῦσος·
« εἰς τὴ κορφὴ τζῆ Σβουριχτῆς καλλιὰ νὰ κατοικοῦμε,
παρὰ νὰ δώσωμ' ἄρματα, Τούρκους νὰ προσκυνοῦμε·
παρὰ νὰ δώσωμ' ἄρματα, χαράτζι τοῦ σουλτάνο,
καλλιὰ νὰ ξεκληρίσωμε 'ς τὸ κόσμο τὸν ἀπάνω. »
Καὶ λέει κὴ ὁ Μανούσακας μὲ τὸν Πατερογεώργι·
« οὖλοι θὰ φουργιαρέψωμεν εἰς τὰ βουνὰ, 'ς τὰ ὄρη,
εἰς τὰ φαράγγια, 'ς τὰ βουνὰ, καὶ νταῦκοι κατοικιά μας,
παρὰ νὰ τὰ σκλαβώσωμε σήμερο τὰ παιδιά μας.
Μαζὶ νὰ μᾶς θερίσουσιν ἡ πεῖνα καὶ τὸ χιόνι,
γῆ τὸ μαχαίρι τῶν Τουρκῶν, ἡ μπάλαις, τὸ κανόνι! »
Κὴ οὖλοι μὲ μιὰ φωνιάζουσι· « μαζὶ θὰ πολεμοῦμε,
καλλιά μας ν' ἀποθάνωμε παρὰ νὰ σκλαβωθοῦμε! »
Γυρίζει κὴ ὁ πρωτόπαπας· « ἔχετε τὴν εὐχή μου!
Τοῦρκον νὰ μὴ γνωρίσωμε κ' ἐμέναν ἡ βουλή μου. »
Σ' αὐτὴ τὴν ὥρα βλέπουσι τὸ Γεώργι τὸ Σκορδύλη,
κ' ἐβάστα κ' εἰς τὸ χέρι του τὸ κόκκινο μαντίλι,
κ' εἶχε καὶ 'ς τὸ σακκούλι του γράμματα μὲ μελάνι,
ποῦ τῶδωκεν ὁ πρίτζιπας ἀπ' ὥριζε τὴ Μάνη.
Ἐτότες πρεμαζόνουνται οὖλα τὰ παλληκάρια
ν' ἀκούσουσι τὰ γράμματα 'ς τὰ Κρούσια 'ς τὰ πηγάδια.
— « Δάσκαλε Γιάνν', ἐχάθηκες δίχως κιανένα πρᾶμμα,
ἀνὲ κ' ὑπάῃς 'ς τοῦ πασᾶ, τοῦ λέσιν εἰς τὸ γράμμα,
Δάσκαλε Γιάνν', ἐχάθηκες ἂν πᾷ νὰ προσκυνήσῃς,
κ' εἰς τὰ βουνὰ τζοὶ Σφακιανοὺς ἔρημους θὰ τζ' ἀφήσῃς. »
Τότες φωνιάζ' ὁ Δάσκαλος νὰ καταιβοῦ κ' οἱ γιάλλοι,
'ς τὸ λάκκο νὰ πρεμαζωχτοῦν οὖλοι μιτζοὶ μεγάλοι,
ν' ἀκούσου τὴ παράκλησι, καιτὲς νὰ σηκωθοῦσι,
νὰ ὑπᾶσιν εἰς τὸ Φάραγγα τζοὶ Τούρκους νὰ κρατοῦσι.
Πέμπει καὶ γράμματα παντοῦ νἄρθουν οἱ γιάντρειωμένοι,
ποῦ τζῇ κορφαῖς ἐπᾶ κ' ἐκεῖ ἦσα διασκροπισμένοι·
« ἐλάστε σεῖς, Γιαλιθιανοὶ, κ' ἐσεῖς, οἱ γιἈγωρίταις,
κ' ἐσεῖς, οἱ Μέσα Χωριανοὶ, κ' ἐσεῖς, Ἀνωπολίταις·
οὖλα τὰ παραιτήσετε πράμματα καὶ κουράδια,
κ' ἐλάστε γιὰ νὰ σμίξωμε 'ς τὰ Κρούσιαηπ ἀ 'ς τγάδια.
Ἴντα τὰ θέλομεν ἐμεῖς τὰ πράμματα καὶ πλούτη,
ἀνὲ καὶ δὲν νικήσωμε καὶ τὴ βολὰν ἐτούτη;

Θωρεῖτε οὖλο τὸ λαὸ τζῆ Κρήτης πῶς περνοῦσι,
ἀποὖνιαι μὲ τζ' Ἀγαρηνοὺς, μαζί τωνε καὶ ζιοῦσι;
ἐδέτζι θὰ τὴν πάθωμε κ' ἐμεῖς ἀποὺ τὸν Τοῦρκο,
ἀνὲ καὶ δὲν νικήσωμε 'ς τὸν πόλεμον ἐτοῦτο. »
Λέει καὶ τοῦ πρωτόπαπα γιὰ νὰ τζοὶ πρεμαζώξῃ,
καὶ νὰ βρεθοῦ 'ς τὸ Φάραγγα πρίχου νὰ ξημερώσῃ.
Γράμματα πέμπου τοῦ πασᾶ μὲ τζοὶ μαντατοφόρους
πῶς θὰ τὸν ἀνημένουσι 'ς τοῦ Φάραγγα τζοὶ πόρους,
πῶς, ὥστε ν' ἀναπνέουσι καὶ νὰ κτυπᾷ ἡ καρδιά των,
εἰς ἐντροπήν των τὤχουσι νὰ δώσου τ' ἅρματά των.
Κὴ αὐτόνος ποῦ τὰ γύρεψε σὰν ἕναι παλληκάρι,
ἀποὺ τὴ μποῦκκα δίδουν τα, κὴ ἂς πάῃ νὰ τὰ πάρῃ.
Μὰ κὴ ὁ σεὴς 'ς τ' ἀστῆθι του τὸ στέρεψε τὸ γράμμα.
γιὰ νὰ τὸ ὑπάῃ τοῦ πασᾶ δίχως κιανένα πρᾶμμα.
Κάτω 'ς τὴ χώρα τῶ Σφακιῶ, 'ς τοῦ Γιαλεροῦ τὸ σπίτι,
ἐπῆγε ντρέττα 'ς τοῦ πασᾶ σὰν τὸ καλὸ κανίσκι.
Κ' ἐκεῖνος τὸν ἐρώτηξε, δὲν στέκει ν' ἀνημένῃ,
σὰν πόσοι νἄνιαι Σφακιανοὶ 'ς τὰ Κρούσια μαζωμένοι.
Λέει του· « δὲν τὰ μέτρησα οὖλα τὰ παλληκάρια,
σὰν δυὸ χιλιάδες βρίστουνται 'ς τὰ Κρούσια 'ς τὰ πηγάδια. »
« Γειὰ 'πέ μου, πάλι τὸν ῥωτᾷ, ἐσὺ ποῦ εἶσαι κοντά μου.
θἄρθουν νὰ προσκυνήσουσι, γῆ πόλεμο θὰ κάμου; »
« Δὲν μοῦ εἴπανε γιὰ νὰ σοῦ εἰπῶ, ἀνὲ καὶ μ' ἐρωτήξῃς,
μὰ σοῦ ἤφερα τὰ γράμματα, καὶ πιάσε νὰ τ' ἀνοίξῃς·
κὴ ἀνὲ καὶ θέλεις γιὰ νὰ ἰδῇς ἴντα σκοπὸ βαστοῦσι,
τὰ γράμματά των διάβασε, κ' ἐκεῖνα θὰ σοῦ εἰποῦσι. »
Προστάζ' ἀμέσως ὁ πασᾶς, κόβγου τὴ κεφαλή του,
κ' εἰς τὸ γιαλὸ τήνε πετᾷ μαζὶ μὲ τὸ κορμί του·
καὶ τ' ἀσκεριοῦ τὠφώνιαζε γιὰ νὰ χαζιρευτοῦσι
'ς τὸν κάμπο 'ς τὴν Ἀνώπολι νύχτα θὲ νὰ βρεθοῦσι.
Φωνιάζει καὶ τοῦ μετρητῆ τ' ἀσκέρι νὰ μετρήσῃ.
νὰ ἰδῇ πόσοι τοῦ λείπουσι, καιτὲς νὰ ξεκινήσῃ.
Καὶ φέρνουν του τὸ μέτρημα, λείπουσι τρεῖς χιλιάδες.
τρακόσιοι καβαλλάριδες καὶ γιανιτζαραγᾶδες.
Κὴ οὔλους τζοὶ πρώτους τὸ γιαμιᾶς ἐμάζωξε ντιβάνι,
καὶ τ' ἀσκεριοῦ τὠφώνιαξεν ἐδᾶ θὰ βγάλει νάμι,
εἰς τζ' Ἄσαις εἰς τὸ σώχωρο, 'ς τὸ Πρῖνον ἀπὸ κάτω.

ἐξημερώθηκε ὁ πασᾶς μ' οὖλον του τὸ φουσσάτο,
'ς τὴ μούρη 'ς τὸ περίχειλο ἐσταῖξα τὰ κανόνια,
'ς τὸ Δρακολάκι 'ς τὸ νερὸν ἠβγαίνασι τὰ βόλια,
'ς τ' ἀπάνω Πόρου τὴ κορφὴ ἐσταῖξα τζὴ μπουρμπάδαις,
'ς τὸ Μεσημέρι 'ς τὰ γρεμνὰ ἠβγαίνασιν ἡ μπάλαις.
Μὰ ἐδιαλάλησ' ὁ πασᾶς 'ς οὖλον του τὸ φουσσάτο·
« ὅποιος ἐκεῖνος εὑρεθῇ νὰ ἠμπῇ τὸν Πόρο κάτω,
καὶ νὰ μοῦ φέρῃ σήμερο τὸ σφακιανὸ σαντζάκι,
θὲ νἆναι ὁ χαβάζης μου πρῶτος εἰς τὸ κονάκι. »
Καὶ πόλεμον ἀρχίξασι 'ποὺ τὸ ταχὺ ὡς τὸ βράδυ,
καὶ κάννουσι κὴ οὐληνυχτὶς μὲ τ' ἄστρα 'ς τὸ σκοτάδι.
Καὶ πάλι καὶ τὴν ταχυνὴ πόλεμον οὖλη μέρα,
κὴ ὄντιμας δὲν ἐφτάξασι γιὰ νὰ περάσου πέρα.
Μὰ ἡ γιἄλλη τὴ βαθειὰν αὐγὴ μὴν εἶχε ξημερώσῃ,
κὴ ὁ ἥλιος ὁ παντότεινος μὴν ἤβγαινε νὰ δώσῃ!
Τζῆ τρίτης μέρας τὴν κακὴν ὧραν ἀποῦ δηγᾶστε,
κὴ ὅσ' εἶστε 'ς τὴν Ἀράδενα πάντα θὰ τὴ θυμᾶστε.
Κάτ' ἀποὺ τὰ Λιβανιανὰ οἱ Τοῦρκοι ἀπογυρίζου,
κ' ἠβγαίνουσ' ἀποὺ τὸ Πλακιὰ καὶ τὸ Στερνὶ πορίζου·
'ς τοῦ Διωματάρη τὸ σελὶ πέμπου τὸ μιραλάη,
κ' ἐπέρασε τὸ Φάραγγα, 'ς τὸ Ῥωδακὶν ὑπάει.
Κὴ ὁ Δάσκαλος ἐστέκετο κάτω 'ς τὸ μοναστήρι,
'ς τὸν ἅγιον Ἀρχιστράτηγο, πῶναι τὸ πατητήρι·
'ς τὸ δῶμά τοῦ μοναστηριοῦ εἶχε τὸ μπαϊράκι,
κ' ἐβάστα το 'ς τὴ χέρα του τὸ Σηφοδασκαλάκι.
« Φύγε, μπαϊρακτάρη μου, καὶ σεῖς, οἱ καπετάνοι,
γιατὶ μᾶς ἐτυλίξασιν οἱ σκύλ' οἱ Μουσουλμάνοι. »
Καὶ τότε σηκωθήκασι καὶ βάννουντα 'ς τὰ πόδια,
κὴ ἀπάνω τῶνε σὰν βροχὴν ἡ μπάλαις καὶ τὰ βόλια.
'Σ τὸ πλάϊ 'ς τὴν Ἀράδενα, πῶν' ὁ μεγάλος πεῦκος,
ἔπεσ' ὁ Μπουρμπαχοστρατὴς κὴ ὁ Διγενὴς ὁ Πέτρος·
εἰκοσιέξε Σφακιανοὶ καὶ γεῖς Μαυροβουνιώτης
πέφτουν ὄντε τζ' ἐσπάσασι στραθιώτης καὶ στραθιώτης·
κὴ ἂν δὲν ἐσποῦσα τὸ γιαμιᾶς ἤθελα τζοὶ τυλίξου,
καὶ μέσα 'ς τὴν Ἀράδενα ἕναν νὰ μὴν ἀφήσου.
Τὸ χολατζιὸν ἐσπάσασι, τὸ μεσημέρ' ἐφύγα,
κὴ ἀργὰ βρεθῆκα οἱ ζωντανοὶ εἰς τὸ τζουνὶ τοῦ Ῥήγα.

'Σ τοῦ Θοδώρ' ἀποκατωθειό, ποῦ λὲν 'ς τὸ Μεσημέρι,
ἐκλαίγασιν οἱ Σφακιανοὶ γιὰ τὸ κακὸ χαμπέρι·
κ' οἱ Τοῦρκοι 'ς τὴν Ἀνώπολιν τὰ παῖζα τὰ παιγνίδια,
κάτω 'ς τὸ Φραγκοκάστελλο τὰ σταῖξα τὰ τζαντήρια·
οὖλα τὰ σπίθια καίουσι, τ' ἀμπέλια ξερριζόνου,
καὶ κόβγουσι καὶ τζὴ μουρναῖς,τζ' ἐληαῖς τζὴ ξεπατόνου.
Κεντοῦσι τὴν Ἀράδενα καὶ πᾶν 'ς τὸν Ἅϊ Γιάννη,
προβαίν' ἡ Ξαθομάλλινη καὶ τὰ μαλλιά τζη βγάννει,
κλαίει τζὴ θυγατέραις τζη, περίσσια τὴ μεγάλη,
ποῦ προξενιὸ τζ' ἐπέψασι νὰ πάρου καὶ τὴν ἄλλη.
« Μαρία μ', ἀποῦ σ' εἶχα 'γὼ 'ς τὸ μέλι μαθημένη,
κ' ἐδᾶ σοῦ δίδου τὰ σκυλιὰ τὴ σφάκα ζυμωμένη·
Μαρία μ', ἀποῦ σ' εἶχα 'γὼ μὲ τὰ χρυσὰ τερλίκια,
κ' ἐδᾶ σὲ σέρνου τὰ σκυλιὰ 'ς τζὴ πέτραις, 'ς τὰ χαλίκια! »
Κλαῖσι γυναῖκες καὶ παιδιὰ, οὖλοι μιτζοὶ μεγάλοι,
κλαίει κὴ ὁ πρῶτος τῶ Σφακιῶ ὁ Δάσκαλος ὁ Γιάννης,
κλαίει πῶς ἐσκλαβώθηκαν ἡ δυό του θυγατέρες·
κακὸ πολὺν ἐγείνετο ἐκείναις δὰ τζ' ἡμέραις!
Πιάνουν οἱ Τοῦρκοι τζὴ Γιαλιαῖς, πᾶν τὴν Ἅγια Ῥωμέλη,
καὶ φεύγουσιν ἡ φαμελιαῖς, βγαίνουν τὸ Λινοσέλι.
Κάννου νὰ ἡμποῦσι τὸ λογγὸ τζῆ Σαμαριᾶς τὸν πάτο,
τζὴ πόρταις ἀπαντήξασι τὸ Γιάννη τὸ Μπουνάτο,
καὶ κάννει τῶνε πόλεμο, κὴ ὀπίσω τζοὶ κολόνει,
τὴν Ἐλιγιὰ περάσασι κὴ ἀκόμη τζοὶ ζυγόνει.
Μ' ἄλλ' ἀποὺ τὸ Ξυλόσκαλο ἡμπῆκαν ἴσια κάτω,
κὴ ὅσαις ηὑρῆκαν φαμελιαῖς τζὴ κάννουν ἄνω κάτω.
'Λίγ' ἦσα πὠφυλάγασι κ' ἐξάφνου τζ'ἐπλακῶσα,
καὶ μόνο 'ς τὸ Νερούτζικο φτάνου καὶ τζ' ἐστυλῶσα,
γιατ' ἦσα ξέγν' οἱ Σφακιανοὶ πῶς ἀπὸ 'κεῖ δὲν μπαίνου,
'λίγ' ἦσαν οἱ βαρειόμοιροι καὶ ποῦ νὰ πρωτοπηαίνου·
καὶ σὰν τὸ μάθαν ξαφνικὰ πῶς παίρνουν τὰ παιδιά των,
ἀποὺ τὸ γλάκι ὁ ἵδρωτας τρέχει 'ς τὰ γόνατά των·
δρομαχισμένοι τρέχουσι μήπως καὶ τὰ γλυτώσου,
γῆ ν' ἀναγκάσουν τὴν Τουρκιὰ νὰ ἤθελε τὰ σκοτώσου·
καλλιὰ νὰ τὰ σκοτώσουσι παρὰ νὰ σκλαβωθοῦσι,
καὶ ν' ἀλλαξοπιστήσουσι καὶ Τοῦρκοι νὰ γενοῦσι.
Φτάνουν τζοι 'ς τὸ Ξυλόσκαλο, πόλεμο τῶνε κάννου,

μὰ γιὰ τὰ γυναικόπαιδα κιανένα δὲν προφτάνου·
Τούρκους σκοτόνουσι πολλοὺς καὶ πιάνουσι καὶ σκλάβους
καὶ τέσσερ' ἀγαδόπουλα ἀποὺ τζοὶ γιανιτζάρους,
σκοτόνουνται καὶ Σφακιανοὶ ὀκτὼ καὶ παλληκάρια
πώμπαῖναν εἰς τὸν πόλεμο σὰν τ' ἄγρια τὰ λειοντάρια.
Τζοὶ σκλάβους ἀπὼπιάσασι τζ' ἀλλάξασι μὲ σκλάβαις,
κ' ἐξεσκλαβῶσα δεκατρεῖς κοπέλαις καὶ μαννάδαις,
κὴ οὔλους τζοὶ Τούρκους διώχνουσι 'ποὺ τ' Ὀμαλοῦ τὰ μέρη,
κυνηγητοὺς τζ' ἐχύσασι κάτω 'ς τὸ Κατωμέρι·
καὶ δὲν ἀποφασίσασι νὰ ξαναβγοῦ Χανιώταις,
νὰ ἡμποῦσι τὸ Ξυλόσκαλο μουϊδὲ καὶ Σελινιώταις.
Μὰ οἱ πασᾶδες κάθουνται κ' εἶνιαι τζαντηρωμένοι,
κάτω 'ς τὸ Φραγκοκάστελλο 'ς τὸν κάμπον ἁπλωμένοι·
καὶ οὔλη μέρα 'ς τὰ βουνὰ κὴ ὅπου μποροῦν πηγαίνου,
καὶ κάθ' ἀργὰ γιαέρνουσι κ' εἰς τὰ τζαντήρια μένου·
καὶ μιὰ βολὰ 'ποὺ τζὴ πολλαὶς ἐπιάσα τζ' ἀμμουδάραις,
τζοὶ Σφακιανοὺς νὰ κάμουσιν ἀγρίμια τζὴ μαδάραις.
Πάνω 'ς τοῦ Κάστρου τὴ κορφὴ τὸ βράδυν ἀποσόνου,
καὶ μιντιρίσια χτίζουσιν ἐκεῖ καὶ τζαντηρόνου·
μὰ δὲν εἶδασ' ἀνάπαψι κὴ οὖλοι ξετρουμισμένοι,
τὴν ταχυνὴ σηκόνουνται μεσοξεπαγιασμένοι·
κὴ ἀνωκατίζουσι τ' ἀρμιὰ κάτω νὰ καταιβοῦσι
κ' οἱ Σφακιανοὶ τζοὶ κυνηγοῦ καὶ ζωντανοὺς τζ' ἁρποῦσι.
Οἱ Σφακιανοὶ τζοὶ κυνηγοῦ καὶ χύνουν τζοι τὴ Νιάτο,
κὴ ἄλλους ἀποὺ τοῦ Κουταλᾶ ἔκαμαν ἴσια κάτω·
ἀποὺ τὸν Ῥουλαυλήμονα τζῆ Μέλισσας τὴ πλάκα
οἱ Τοῦρκοι ξενερίζουσι, κὴ ὅποιος ἡμπόρει' ἐγλάκα·
Τοῦρκοι σαράντα τέσσερεις καὶ Σφακιαν' ἦσαν ἕξε,
τζοὶ Τούρκους ἐζυγόνασι κ' ὑπῆγαν τζ' ὡς τζοὶ Δέτ̣αις.
Καὶ νὰ ξαναξωμείνουσι πλειὸ δὲν ἀποφασίσα
νὰ χτίσου τοίχους 'ς τζὴ κορφαὶς νὰ κάμου μιτιρίσια·
μόν' ἀποὺ τὰ τζαντήρια των τὴν ταχυνὴ μισσεύγου,
καὶ οὖλ' Ἀγώρια καὶ Γιαλιαὶς μονημερὶς γυρεύγου,
μὰ βγαίνασι καὶ Σφακιανοὶ μέσ' ἀποὺ τζ' ἀμμουδάραις,
κ' ἐπιάνουντα 'ς τὸν πόλεμον εἰς τζὴ ῥιζομαδάραις,
'ςτοῦ Σκοῦντζο κ' εἰς τὴ Τρικουκιά, 'ς τὴ Κόρδα κ' εἰς τὴ Νιάτο
πόλεμο τῶνε κάννουσι καὶ τζοὶ γυρίζου κάτω·

'ς τὰ Γούργουθα καὶ εἰς τζ' Ὀργιαῖς, κὴ οὔλη τὴ Ῥίζα πέρα
Τοῦρκο νὰ μὴ σκοτώσουσι δὲν τῶν ἐπέρνα ἡμέρα·
συχνὰ τζ' ἐκουτελόνασι κὴ ὀπίσω τζ' ἐκολόνα,
'ς τὰ τζούγκρη κ' εἰς τὰ χάλαρα πολλοὺς ἐμπερδουκλόνα,
μποσκάδαις τῶν ἐκάννασι καὶ ζωντανοὺς τζ' ἁρποῦσα,
καὶ κάθα ἡμέρα 'πᾶ κ' ἐκεῖ Τούρκους ἐκαταλυοῦσα.
Μὰ καὶ πατούλια διαλεχτὴ ἄντραις Καλολακκιώταις,
μαζὶ μὲ τὸ Μανούσακα κ' ἔσερνε καὶ Νιμπριώταις·
ἐκεῖ 'ς τὴ στράτα τοῦ Μουριοῦ ποῦ ὑπάει 'ς τὰ Σκαφίδια
ἐκόψασι μιὰ κομματὲ κ' εἴχασι καὶ παιγνίδια·
'ς τὸ πλάϊν ἀποπανωθειὸ ποῦ λὲν 'ς τὸ Νεροσέλι
οἱ Τοῦρκοι δὲν κατέχουσιν ἰντά 'ναι ποῦ τῶν μέλλει·
'ς τὸ δάσος τζ' ἐτυλίξασι κὴ ἁρποῦνται χέρια χέρια,
μὰ ἦσα κ' οἱ Τοῦρκοι ἀδυνατοὶ κ' εἴχασι καὶ μαχαίρια,
κ' ἐσέρνασι κὴ ἀλόγατα κὴ αὐτὰ χιλιμιντρίζουν,
καὶ σὰν θεριὰ τζοὶ Σφακιανοὺς ἀπάνω γιουρουντίζουν·
κὴ ἀπ' ἧς ἐσκότωσ' ὁ Μπρασὶ 'νιοὺς ἄσπρου καβαλλάρι,
τ' ἄλογο τὸν ἐζύγονε, γυρεύγει νὰ τὸν φάῃ,
εἰς ἕνα πρῖνο χώστηκεν ἐκεῖ καὶ τριγυρίζει,
αὔκαιρα τ' ἀσημάρματα καὶ ποῦ νὰ τὰ γεμίζῃ·
καὶ σιάζει του μιὰ κοπανὲ μὲ τὴ σκουλομαχαῖρα,
τὴ κεφαλὴν τὠμοίρασε καὶ πάει πέρα πέρα.
Μὰ πιάστη κὴ ὁ Μανούσακας 'ς τὸ πόλεμον ἐκεῖνο
μὲ μιὰ Τουρκάλα ποῦ ἦτονε θεριὸ σὰν ἕνα πρῖνο,
καὶ παίζει τζη μιὰ μαχαιρὲ, βρίστει τηνὲ 'ς τὴ μέση,
καὶ δυὸ κομμάθια γίνηκε πρίχου 'ς τὴ γῆ νὰ πέσῃ.
Κὴ οὖλοι Στρατίκοι, Παταχοὶ, Σκορδύλοι κὴ ὅσοι ἄλλοι
ἀποὺ τζοὶ Τούρκους δυὸ καὶ τρεῖς κάννου δίχως κεφάλι·
οὔλους τζ' ἐσύγυρίσασι τζοὶ πρίνους ἀπὸ κάτω,
μὰ ἐσκοτώθη κὴ ὁ Ξηρᾶς 'ς τὴ κοῦρτα 'ς τὸ μιτάτο.
Τζῆ Μέσα Νιάτος τὸ σελὶ κ' εἰς τοῦ Καταστρωμένου
οἱ Τοῦρκοι μιὰν ταϊτερινὴ συναυγοπὰ προβαίνου,
κὴ ἁρποῦνται μὲ τζοὶ Πάτερους καὶ μ' ἄλλους Ἀγωρίταις,
κ' ἐπέσασι πενῆντα δυὸ τζοὶ νταύκους κ' εἰς τζῆ τρύπαις.
Πότες 'ς τὴ Νιάτο πηαίνουσι, πότες τοῦ Σκοῦντζο βγαίνου,
καὶ πότες τὴν Ἀγκαθοπὴ 'ς τὴ Βίγλαν ἀνασέρνου·
εἰς τὰ Σκαφίδια βρίστουνται, 'ς τοῦ Διωματάρη φτάνου,

κὴ ὅπου κὴ ἂν τύχου Σφακιανοὶ πόλεμον τῶνε κάννου·
κὴ ἂν δὲν τῶν κάννου πόλεμο, θὰ ἡμποῦν εἰς τζ' ἀμμουδάραις,
νὰ ὑπᾶν νὰ τζοὶ μαζώξουσι οὖλους γυναίκαις κὴ ἄντραις.
Ἐδέτζι παραδέρνουσι κὴ ὅλο 'λιγολαγοῦσι,
Τούρκους χιλιάδαις ἑκατὸ μονάχοι πολεμοῦσι.
Μἄγραψε πάλιν ὁ πασᾶς καὶ τοῦ Δασκαλογιάννη
λόγια πολλὰ λυπητερὰ μὲ πράσινο μελάνι·
« Δάσκαλε Γιάννη τῶ Σφακιῶ, ἔλα νὰ μ' ἀνταμώσῃς,
καὶ τὰ πουλιὰ π' ἀγρίγεψες γιὰ ἰδὲ νὰ τὰ 'μερώσῃς.
Δάσκαλε Γιάννη, Δάσκαλε, κ' ἐμένα νὰ γροικήσῃς,
τὰ παλληκάρια τῶ Σφακιῶ οὖλα θὰ τ' ἀφανίσῃς.
Ποῦ ἔν' ὁ μπέης τοῦ Μωρηᾶ κὴ ὁ μπέης 'ποὺ τὴ Μάνη,
ἀποῦ σᾶς ἐγελάσασιν αὐτοῖν' οἱ Μοσκοβιάνοι;
ὁ Βλάχος ἔναι 'ς τὴ Βλαχιά, τὴν ἔπαθ' ὁ Μανιάτης,
καὶ ἡ Ῥουσσία κάθεται 'ς τὰ μέρη τὰ δικά της.
Ὀγλήγορα νὰ καταιβῇς, νὰ μὴν ἀργοπορήσῃς,
καὶ τὰ Σφακι' ἀνωφέλευτα μὴ τὰ σιοξεκληρίσῃς·
'ς τὰ γράμμἄτά μου πίστεψε, 'ς ὅ, τι κὴ ἀνὲ σοῦ εἰποῦσι,
ν' ἀφήσῃς πάλι 'ς τὰ Σφακιὰ ἄντραις νὰ κατοικοῦσι.
Σὰν ἔρθῃς νὰ μιλήσωμε κ' ἐπᾶ ν' ἀνταμωθοῦμε,
οὖλα θὲ νὰ συμπαθιστοῦ καὶ φίλοι νὰ γενοῦμε. »
Καὶ βάννει καὶ τὸν ἀδερφὸ τοῦ Δάσκαλου τοῦ Γιάννη,
ποῦ σκλάβο τὸν ἐπιάσασι κὴ αὐτὸν οἱ Μουσουλμάνοι,
γιὰ νὰ τοῦ γράψῃ μιὰ γραφή, νὰ τόνε συββουλέψῃ
εἰς τοῦ πασᾶ νὰ καταιβῇ, μαζί του νὰ φιλέψῃ·
μὴ σιοξεβγάλῃ τὰ Σφακιά, ποῦ ἥπῆρε 'ς τὸ λαιμόν του,
κὴ ἂν δὲν τ' ἀκούσῃ γλήγορα κρῖμα μιστὸ δικόν του.
Γράφει κ' ἐκεῖνος μιὰ γραφή, πέμπει τη τ' ἀδερφοῦ του,
τὸ σελαμέτ' ἐγύρευγεν ὁ δόλιος τ' ἀπατοῦ του·
νὰ μὴν ἀργήσῃ, λέει του, εἰς τοῦ πασᾶ νὰ φτάξῃ,
(καὶ σὰν δὲν ἐφοβάτονε μὴν ἤθελε τὸ γράψῃ,)
νὰ μὴν ἀργήσῃ 'ς τοῦ πασᾶ νὰ ὑπάῃ δίχως ἄλλο,
ποῦ θὰ τὸν κάμει πρίτζιπα καὶ ντερεϊλὴ μεγάλο·
μὰ 'ς τὴ γραφ' ἀποκατωθειὸ κάννει τρία σημάδια,
νὰ μὴν ὑπάῃ 'ς τοῦ πασᾶ τοῦ τὸ ἤλεγαν καθάρια,
τὰ τρία μ τοῦ ἠλέγασι ἂν πᾷ νὰ προσκυνήσῃ,
εἰς τὰ Σφακι' ἄλλη μιὰ βολὰ δὲν θὰ ξαναπατήσῃ.

Πᾶν τοῦ Δασκάλου τὴ γραφὴ, πιάνει καὶ τὴ διαβάζει·
τ' ἀμμάθια του δακρύζουσι καὶ βαραναστενάζει.
— « Ἐγὼ θὰ ὑπάω 'ς τοῦ πασᾶ, μαγάρι νὰ μὲ πνίξῃ,
μὴ σιοξεβγάλῃ τὰ Σφακιὰ κὴ οὗλα νὰ τ' ἀφανίσῃ·
κὴ αὐτάνα π' ἀπομένασι νὰ πάρω 'ς τὸ λαιμό μου,
καλλιὰ νὰ μὲ κρεμάσουσι, τὸ θέλει κὴ ὁ θεός μου·
ὁ 'ποθαμμός μου 'ς τὰ Σφακιὰ πολὺ καλὸ θὰ φέρει,
γιατ' ὁ χειμῶνας ἔρχεται, πάει τὸ καλοκαίρι·
'ς τὰ χιόνι' ἀπάνω οἱ Σφακιανοὶ οὗλοι νὰ μὴ χαθοῦσι,
γιατὶ θὲ νἄρθῃ καὶ καιρὸς νὰ μᾶσε δικηωθοῦσι.
Ἐλάστε, παλληκάρια μου, ἐπᾶ νὰ φιληθοῦμε
κ' ἡ γιἄδικη ὥρα πλάκωσε ποῦ θὲ νὰ χωριστοῦμε,
ἐλάστε, ὅσ' ἀπομένετε νὰ σᾶσε παραγγείλω,
τοῦ Τούρκου μὴ πιστεύγετε, ἂν κάνῃ καὶ τὸ φίλο,
κ' ἐσεῖς παιδιὰ κ' ἐγγόνια σας ὀχθροὺς τζοὶ Μουσουλμάνους,
σὰν πάντα κ' οἱ κυροῦδες σας τζῆ Κρήτης τζοὶ τυράννους,
ὥστε νὰ στέκου τὰ Σφακιὰ καὶ Σφακιανοὶ νὰ ζιοῦσι,
τζοὶ Τούρκους νὰ τζοὶ μάχουνται καὶ νὰ τζοὶ πολεμοῦσι.
Εἰς τζῇ μαδάραις οὗλοι σας σταθῆτ' ὅσο μπορεῖτε,
τὰ χιόνια νὰ πετρώσουσι, καιτὲς νὰ καταιβῆτε.
Ποῦ θὲ νὰ φύγῃ κ' ἡ Τουρκιὰ 'ς τζῇ χώραις γιὰ νὰ ὑπάῃ,
νὰ μείνουσι καὶ Σφακιανοὶ, οὕλους νὰ μὴ τζοὶ φάῃ. »
Ἐτότες κὴ ὁ πρωτόπαπας κὴ ἄλλοι πολλοὶ τοῦ λέσι,
τὰ σωθικά τωνε πονοῦ, τ' ἀμμάθια τῶνε κλαῖσι·
« Δάσκαλε Γιάννη τῶ Σφακιῶ, κ' ἐμεῖς θὰ σ' ἀκλουθοῦμε,
γιὰ νὰ σὲ συντροφιάζωμε, νὰ σὲ παρηγοροῦμε.
Κὴ ἀνὲ καὶ δὲν σ' ἀφήσουσι ὀπίσω γιὰ νὰ 'ρθοῦμε,
μαζί σου ν' ἀποθάνωμε, μαζί σου νὰ πνιγοῦμε. »
« Κάτζετ' ἐσεῖς, πρωτόπαπα, καὶ χρεία 'ναι μεγάλη
νὰ ἰδῆτ' ἵντα θ' ἀπογενῇ καὶ τῶ Σφακιῶ τὸ χάλι.
Μὰ γιὰ νὰ μ' ὠφελήσετε καθόλου δὲν μπορεῖτε,
καὶ μόνο ποῦ θὲ νἄρθετε μαζί μου νὰ χαθῆτε. »
« Ἐμεῖς μαζί σου θἄρθωμεν νὰ πηαίνωμεν ἀντάμη,
καὶ ὁ πασᾶς εἰς τὰ Σφακιὰ ἵντ' ἄλλο πλειὸ θὰ κάμει;
Ἐρήμαξε κ' ἐσκλάβωσε, κ' ἐχόρτασ' ἡ καρδιά του,
σὰν πᾶμ' ἐμεῖς, θὰ σηκωθῇ νὰ ὑπάῃ 'ς τὴ δουλειά του. »
Μὰ λέει κὴ ὁ Μανούσακας· « κάμετ' ὡς ἀγαπᾶτε·

ἐγὼ δὲν τὸ θωρῶ καλὸ εἰς τοῦ πασᾶ νὰ ὑπᾶτε·
ἐγὼ κὴ ὁ Βολουδόπωλος, ὁ Χοῦρδος καὶ οἱ γιἄλλοι
δὲν προσκυνοῦμ' ἐμεῖς πασᾶ καὶ βασιλειᾶ κεφάλι.
Εἰς τὰ φαράγγια, 'ς τὰ γρεμνὰ θὰ ὑπᾶ νὰ κατοικοῦμε,
κὴ ὥστε νὰ στέκῃ ἕνας μας Τούρκους θὰ πολεμοῦμε.
'ς τὴ Σβουριχτὴ θὰ κάτζωμε, πάνω 'ς τὸ Λινοσέλι,
κὴ ἂς μᾶσε κάμῃ ὁ θεὸς κ' ἡ χάρι τ' ὅ,τι θέλει! »
Λέει τωνὲ κὴ ὁ Δάσκαλος μὲ μάθια δακρυσμένα·
« πιστεῦτε εἰς τὴ χάριν του, ἀδέρφια μπιστεμμένα,
οὖλοι γυναῖκες καὶ παιδιὰ ἀπάνω 'ς τζῇ μαδάραις,
ὥστε ν' ἀφήσου τὰ Σφακιὰ οἱ γιἄπιστοι μπουρμᾶδες·
κὴ ὀρπίζω πῶς ὀγλήγορα, σὰν πᾶμε νὰ μᾶς 'δοῦσι,
ζήσωμε γῆ 'ποθάνωμε, θὲ νὰ ξεκουμπιστοῦσι. »
Κὴ ἀπόκειας ἐσηκώθηκε, καὶ ὑπάει 'ς τὰ παιδιά του,
νὰ παραγγείνῃ καὶ νὰ εἰπῇ τ' ἀπομισσέμματά του.
Λέει· « γυναῖκα μ' ἀκριβή, καὶ μπιστικό μου 'ταίρι,
μὲ γνῶσι καὶ μὲ φρόνεψι ἄκουσε τὸ χαμπέρι·
ἐγὼ θὰ ὑπάω 'ς τοῦ πασᾶ μαζί του νὰ μιλήσω,
καὶ δὲν κατέχω καὶ γοργὸ ἀνὲ γυρίσ' ὀπίσω.
Ἔχε τὴν ἔγνοια τῶ παιδιῶ, σὰν εἶσαι μαθημένη,
καὶ νὰ τὰ συλλογιάζεσαι, ξύπνου καὶ κοιμισμένη.
Πάντα μαζὶ μὲ τζ' ἐδικοὺς, ξαδέρφους καὶ μπαρμπάδαις,
μὲ τζ' ἀδερφοὺς καὶ τζ' ἀνηψιοὺς, π' ἀφῆκαν οἱ γιἀγᾶδες.
Κὴ ὀρπίζω πῶς μὲ τὸν πασᾶ κ' ἐγὼ θὲ νὰ φιλέψω,
κ' ἐκείνους πῶσκλαβώθηκαν γιὰ νὰ τζοὶ ξεμπερδέψω·
τὰ θάρρη μας εἰς τὸν θεὸ, νὰ τὸν παρακαλοῦμε,
νὰ ξαναϊδοῦμεν ὅσους ζιοῦ, κὴ οὖλοι ν' ἀνταμωθοῦμε.
Ἐλάστε 'ς τὴν ἀγκάλη μου, παιδιὰ, νὰ σᾶς φιλήσω,
καὶ φρόνιμα νὰ κάνετε, ὥστε ποῦ νὰ γυρίσω·
ν' ἀκούσετε τζῆ μάννας σας κ' ἐπᾶ τῶν ἐδικῶ σας,
καὶ τὴν εὐχή μου νἄχετε, καὶ τὸ θεὸ βουηθό σας.
Κ' ἐσεῖς, οἱ φίλοι κ' ἐδικοὶ, ἀδέρφια, Σφακιανοί μου,
ἀκούσετε νὰ σᾶς εἰπῶ κ' ἐγὼ τὴ συββουλή μου·
τοῦ Τοῦρκο μὴ θαρρεύγεστε ὅσα κὴ ἀνὲ σᾶς τάσῃ,
μὲ ψόμματα θὰ πολεμᾷ οὔλους νὰ σᾶς γελάσῃ.
Μακρειὰ τοῦ Τοῦρκο φεύγετε, κιανεὶς μὴν τοῦ σιμόνῃ,
ὥστε νὰ ἰδοῦμ' ἡ μοῖρα μας τὰ μᾶς φυλάγει ἀκόμη. »

Κὴ ὡς ἄνοιξε τὰ χεῖλη του γιὰ ν' ἀποχαιρετήξῃ,
ἐτρέχασι τ' ἀμμάθια του σὰν τὸ νερὸ 'ς τὴ βρύσι·
μ' ἀπήτις ἐξεκίνησε κ' ὑπῆρεν ἴσια κάτω,
ἐτότες κ' ἡ γυναῖκα του τὸν ἐμυρολογᾶτο·
« μισσεύγεις, Δάσκαλε Γιαννιό, κ' ἴντα μου παραγγέννεις;
θωρῶ το καὶ κατέχω το πῶς δὲν ξαναγιαγέρνεις.
Ὡς πότε νὰ σὲ καρτερῶ, πότε νὰ σ' ἀνημένω,
νἄχω τὴν πόρταν ἀνοιχτὴ καὶ τὸ τεψὶ στρωμένο; »
« Ἀποὺ τὸ Κάστρο νἄρθω 'γὼ θ' ἀργήσω πῶς κὴ ἂ διάξω,
μὰ σὰν γιαύρω τὸ γιαμιᾶς τὰ σπίθια μας θὰ σιάξω.
Νὰ κάτζῃς σὰν ἀρχόντισσα, ἀποῦ εἶσαι μαθημένη,
νἄχῃς τὴν πόρτα σ' ἀνοιχτή, τὴ τάβλα σου στρωμένη·
τὰ μυρολόγια σώπασε, ἔλα 'ς τὸ λοϊσμό σου,
μὰ ζωντανὸ τόνε θωρεῖς ἀκόμη τὸ Γιαννιό σου. »
Μὰ βουρκωμένος προπατεῖ καὶ πάει ν' ἀλαργάρῃ,
μέσα ἡ καρδιὰ τὤσκλίβωσε κὴ ἂς ἦτο παλληκάρι·
κὴ ὄντεν ἐπέρνα 'ς τὸ χωριό, τ' ἀμμάθια τὤδακρύζα,
ἀπὤβλεπε τὰ σπίθια του ἀκόμη κ' ἐκαπνίζα.
Βαρειὰ βαρει' ἀναστέναξε καὶ μοναχάς του λέει,
(τὸν ἀπατόν του δὲν ψηφᾷ, καὶ τὰ κονάκια κλαίει)·
« ἄντζαμπα νὰ μὲ φτάξουσι σακκούλια πεντακόσια,
νὰ σιάξω τὰ κονάκια μου σὰν ἦσα σὰν καὶ πρῶτα! »
Ἐσυντροφιάζασίν τονε διχολογιαὶς καὶ ξένοι,
κ' ἦσα μιὰν ἑβδομηνταρὲ κὴ οὗλιοι ξεδιαλεμμένοι.
Φτάνου 'ς τὸ Φραγκόκαστελλο, κ' εἰς τοῦ πασᾶ 'ποσόνου,
κ' ἐκεῖνος ἐδιάταξε κ' εὐτὺς τζοὶ ξαρματόνου·
οὗλους τζ' ἐξαρματώσασι καὶ τζοὶ μπισταγκωνίζου,
καὶ τότες δὰ τὸ νοιώσασι πῶς δὲν ξαναγυρίζου.
Οὗλους τζοὶ πέμπει μαζωχτοὺς μαζὶ ἀλυσοδεμένους,
πολλὰ τζ' ἐβασανίσασι 'ς τὸ δρόμο τζοὶ καϊμένους·
'ς τὸ Κάστρο τὸν ἐπέψασι τὸ Δάσκαλο τὸ Γιάννη,
νὰ τὸν ὑπᾶν εἰς τοῦ πασᾶ ἀπάνω 'ς τὸ ντιβάνι·
ἐσέρνασί τονε πολλοὶ πεζοὶ καὶ ἀτιλῆδες,
τὸ δρόμο δρόμο τζ' ἔβαννε, τὸ ξένο, ριτζαντζίδαις·
« κὴ ἂν θέλετ' ἄσπρα, δίδω σας· κὴ, ἂν θέλετε, παράδαις,
μὰ 'γ' ἀπατός μου τζ' ἔχοβγα τζὴ μεγαλοβδομάδαις·
ἂν θέλετ' ἄσπρα, δίδω σας· κὴ, ἂν θέλετε, τζικκίνια.

μὰ 'γ' ἀπατός μου τἄκοϐγα, κιανιοὺς δὲν εἶχα χρεία. »
« Δὲν θέλομ' ἀποὺ τ' ἄσπρα σου, μουΐδ' ἀποὺ τὸ φλουρί σου,
μὰ κεῖνος ποῦ μᾶς ἔπεψε θέλει τὴ κεφαλή σου. »
'Σ τὸ Κάστρ' ὄντε τζ' ἐϐάννασι 'ποὺ τῶ·Χανιῶ τὴν πόρτα,
μαδιοῦ οἱ Τοῦρκοι τὰ γένεια των σὰν τοῦ μαϊοῦ τὰ χόρτα.
Ἔστεκεν ἡ Τουρκιὰ νὰ ἰδοῦν οὖλοι μιτζοὶ μεγάλοι
τζοὶ πρώτους πώσηκώσασι τοῦ βασιλειᾶ κεφάλι.
Ἐπήγασίν τζοι 'ς τοῦ πασᾶ, κ' ἦτονε ῥαμαζάνι·
« χίλια καλῶς ἐκόπιασες, ἄρχο Δασκαλογιάννη,
καλῶς τονὲ τὸ Δάσκαλο, τὸ πρῶτο τῶν χρουσάρω,
ἀποῦ μώμήνα κ' ἦλεγε « τζὴ χώραις θὰ σοῦ πάρω.
Καλῶς ἦρθεν ὁ Δάσκαλος μὲ τὸ μεγάλο νάμι·
κ' ἐσεῖς, οἱ γιἄλλοι Σφακιανοί, στραθιώταις, καπετάνοι. »
Κὴ ἀμέσως ἐδιάταξε σκαμνιὰ γιὰ νὰ καθίσου,
φαητὸ νὰ τῶνε δώσουσι, κρασὶ νὰ τζοὶ ποτίσου·
κ' ἐπρόσταξε κ' ἕνα καφὲ τοῦ Δάσκαλου τοῦ Γιάννη,
κ' ἕνα τζιμπούκι γιασεμὶ χίλια τζικκίνια κάννει.
Κὴ ἀπόκειας τὸν ἐρώτηξε· « Δάσκαλε, ποῦ νὰ σώσῃς;
'πέ μου κ' ἴντα ἦτο ἡ γιάφορμὴ πόλεμο νὰ σηκώσῃς.
Οἱ Σφακιανοὶ δοσίματα, χαράτζια δὲν ἐδίδα,
κὴ ἄδικα καὶ παράδικα γιὰ σέναν ἐχαθῆκα·
καὶ Σφακιανὸς δοσίματα δὲν ἔδιδε ποτές του,
κὴ ὁ βασιλειᾶς τῶν τ' ἄφινε χατίρι τζῆ νενές του·
κὴ, ἂν εἴχετε παράπονα, ἔπρεπε νὰ τὸ εἰπῆτε
ἐμένα, ποῦ ἤμουν ὁ πασᾶς, καὶ νὰ μὴ σηκωθῆτε·
νὰ γράψω 'γὼ 'ς τὸ βασιλειᾶ, κ' ἐσεῖς εἰς τὴν σουλτάνα,
ποῦ σᾶς ἀγάπα σὰν παιδιὰ δίχως κιανένα πρᾶμμα·
μόνο σηκώθης, Δάσκαλε, μὲ τὸ Μωρηὰν ἀντάμη,
γιὰ νὰ χαθῇ τόσος λαὸς κ' ἐσὺ νὰ βγάλῃς νάμι,
τ' ἀσκέρια τὰ βασιλικὰ ν' ἀδικοσκοτωθοῦσι,
κὴ ἀποὺ τζῆ Κρήτης τὴ Τουρκιὰ χιλιάδες νὰ χαθοῦσι·
πάνω 'ς τὰ ὄρη, 'ς τὰ βουνὰ, εἰς τζ' ἔρημαις μαδάραις,
χιλιάδες ν' ἀπομείνουσι γιανίτζαροι κὴ ἀγᾶδες. »
Κὴ ὁ Δάσκαλος τόνε γροικᾷ, γυρίζει καὶ τοῦ κάννει,
καπνὸν ἀποὺ τ' ἀρθούνια του κὴ ἀποὺ τὸ στόμα βγάννει·
« Καλὲ, ἴντα 'νι' αὐτὰ, πασᾶ, ποῦ κάθεσαι καὶ λέεις,
καὶ τὸ λαὸ πὼχάθηκε περίσσια τόνε κλαίεις;

Πῶπέρασαν οἱ γέκατὸ ἀποῦρθετε 'ς τὴ Κρήτη,
κ' ἐκάμετε τζοὶ Κρητικοὺς καὶ δὲν ὁρίζου σπίτι,
μουϊδὲ καὶ τζ' ἀπατρύς τωνε, μουϊδὲ καὶ τὰ παιδιά των,
μουϊδὲ καὶ τὴ ζωήν τωνε, μουϊδὲ τὰ πράμματά των;
Οὐλημερνὶς εἰς τζ' ἐγγαρειαὶς, 'ς τὰ βάσανα καὶ κόπους,
καὶ σὰν τὰ ζᾶ τζοὶ διάχνετε, δὲν τζοὶ θωρεῖτ' ἀνθρώπους,
καὶ δὲν γυρεύγετ' ἀφορμὴ, τὸ γαῖμα των νὰ πιῆτε,
καὶ νὰ σκοτώσετε Ῥωμηὸ πολλὰ τὸ πεθυμεῖτε,
κ' ἔναι κ' ἡ μόνη σας χαρὰ νὰ ἰδῆτε σκοτωμένους,
ξεκοιλιασμένους 'ς τὰ στενὰ κ' αἱματοκυλισμένους·
ἀποῦ δὲν τζοὶ στιμάρετε μουϊδὲ σὰν κλωσσοπούλια,
γιὰ νὰ τζοὶ θάψουν ὕστερα τζοὶ βάννου 'ς τὰ σακκούλια·
καὶ ἡ γαιτία εἶστ' ἐσεῖς, οἱ γιἄνομοι πασᾶδες,
π' ἀφίνετ' ἀχαλίνωτους τζοὶ γιανιτζαραγάδαις,
π' ἀφίνετε τζοὶ χρισθιανοὺς σὲ τέθοια τυραννία,
ἀποῦ καὶ τ' ἄγρια τὰ θεριὰ ἔχουσιν ἐσπλαχνία.
Ἀλήθεια 'ναι κ' οἱ Σφακιανοὶ δοσίματα δὲν δίδου,
μουϊδὲ τὴν τυραννία σας ἀκόμη δὲν γνωρίζου·
μὰ 'γῶδλεπα τζοὶ χρισθιανοὺς ἀποῦνιαι 'ς τὸ σουλτάνο,
τὸ πῶς δὲν εἶνιαι τίβοτζι 'ς τὸν κόσμο τὸν ἀπάνω·
γι' αὐτόνον ἀποφάσισα τὴ Κρήτη νὰ σηκώσω,
κὴ ἀποὺ τὰ νύχια τῶν Τουρκῶ νὰ τὴν ἐλευτερώσω,
πρῶτας γιὰ τὴ πατρίδα μου, δεύτερο γιὰ τὴν πίστι,
καὶ τρίτο γιὰ τζοὶ χρισθιανοὺς ποῦ κάθουνται 'ς τὴ Κρήτη·
γιατὶ κὴ ἂν ἦμαι Σφακιανὸς, παιδὶ τζῆ Κρήτης εἶμαι,
καὶ νὰ θωρῶ τζοὶ Κρητικοὺς 'ς τὰ βάσανα πονεῖ με. »
Καὶ ὁ πασᾶς χαμογελᾷ, τὰ γένεια του χαϊδεύγει,
τὴ μάνιτάν του τὴ πολλὴ νὰ καταπιῇ γυρεύγει.
Πάλι ξαναρωτᾷ τονε· « 'πέ μου, Δασκαλογιάννη,
ποιὸς ἔν' ἀπῶχεις 'ς τὸ Μωρηὰ καὶ φίλον εἰς τὴ Μάνη;
Καὶ 'πέ μου οὕλη τὴ δουλειὰ καὶ πρᾶμμα πῶς πηγαίνει,
καὶ πῶς σᾶς ἐγελάσασι κ' ἐχάθητε καϊμένοι;
'Πέ μου γιὰ ὅσα σ' ἐρωτῶ καὶ μὰ τ' αὐτὴ τὴν ὥρα,
θὲ νὰ σὲ πέψω τὸ εὐτὺς εἰς τῶ Σφακιῶ τὴ χώρα. »
Δὲν στέκει ν' ἀφρουκάζεται πλειὸν ὁ Δασκαλογιάννης,
λέει του· « σώπασε, πασᾶ, μόνο τὰ λόγια χάνεις·
κομμένο 'ναι τὸ δίχτυ σου, τὸ ψάρι δὲν τὸ πιάνεις·

πασᾶ, κατέχω το καλὰ πῶς θὲ νὰ μ' ἀποθάνῃς·
καὶ λέω σού το φανερὰ, οὖλα ἦσαν ἀπὸ μένα,
καὶ ὅ,τι θέλεις κάμε μου, μὴ βλάψῃς πλειὸ κιανένα.
Μ' ἀνὲ καὶ θέλεις ἄφησ' με μιὰν ὥρα δὲν μὲ φτάνει
νὰ παραγγείνω 'ς τὰ Σφακιὰ μὲ τὸν Μπουνατογιάννη,
νὰ εἰπῇ τζῇ Ξαθομάλλινης νὰ μὴ μὲ περιμένῃ,
καὶ νὰ φορέσῃ φορεσιὰ μαύρη, σκουτουφλιασμένη,
νὰ κόψῃ τὰ ξαθὰ μαλλιὰ, νὰ χώσῃ τὸ λαιμό τζη,
πῶς δὲν τονὲ ξαναθωρεῖ, ἡ δόλια, τὸ Γιαννιό τζη. »
Καὶ ὁ πασᾶς χαμογελᾷ, κουνεῖ τὴ κεφαλή του,
ἄφτει καὶ σβύν' ἡ μούρη του, καὶ τρέμει τὸ κορμί του.
« Ἄφησε τζὴ παραγγελιαῖς, Δάσκαλε, γιὰ τὴν ὥρα,
γιατ' ἔχομε λογαργιασμὸ, σὰν ἦρθες εἰς τὴ χώρα·
καὶ ὁ Μπουνάτος 'ς τὰ Σφακιὰ ἀκόμη δὲν ὑπάει,
καὶ σὲ κ' ἐκεῖνο, Δάσκαλε, τὸ κῦμα θὰ σᾶς φάει. »
« Ἐγὼ σοῦ εἶπα, κατέχω το, πῶς θὲ νὰ μὲ χαλάσῃς,
τζῆ θάλασσας γῆ τῶ σκυλῶ ῥίξε με νὰ χορτάσῃς.
Δὲν τὤχω γιὰ τὸ χαλασμὸ, κ' ἐχαλαστῆκα κὴ ἄλλοι,
μὰ τὤχω γιὰ τζοὶ χρισθιανοὺς καὶ τῶ Σφακιῶ τὸ χάλι·
τὤχω γιὰ τόσαις φαμελιαῖς, ἀπ' ὀρφαναῖς θὰ μείνου,
κὴ αὐταῖς πὤσκλαβωθήκασι καὶ τούρκικαις θὰ γείνου,
καὶ γιὰ τζοὶ τόσους Σφακιανοὺς ποῦ δὲν μ' ἀφρουκαστῆκα,
κ' ἤρθασιν εἰς τὰ χέρια σου, 'ς τὸ μακελλειὸ κ' ἡμπῆκα.
Μ' ἄστε νὰ στέκου τὰ Σφακιὰ, καὶ Σφακιανοὶ νὰ ζιοῦσι,
τζοὶ Τούρκους θὰ τζοὶ πολεμοῦ νὰ μᾶσε δικηωθοῦσι. »
Καὶ ὁ πασᾶς τόνε γροικᾷ, τ' ἀχείλια του δακκάνει,
τὰ σωθικά του χοχλακοῦ καὶ βράζουν σὰν καζάνι·
τουρκολογᾷ κὴ ἀγριεύεται, ἡ γιὄψι του μαυρίζει,
γδαρτὸν νὰ τόνε κάμουσιν ἀμέσως διορίζει·
« γιὰ ἰδέτε τὸ γκιαούρμπαση ποῦ θὲ ν' ἀποκοτήσῃ,
καὶ μέσα 'ς τὸ σεράγι μου γιὰ νὰ μὲ φοβερίσῃ·
γλήγορα πάρετέ τονε, νὰ φύγῃ ἀπὸ 'μπροστά μου,
νὰ τὸν ἰδῶ δίχως πετζὶ, νὰ δροσιστ' ἡ καρδιά μου. »
Κὴ ἀπ' ἧς ἀπόπιε τὸ καφὲ, τοῦ παίρνου τὸ τζιμπούκι,
πιάνου καὶ καταιβάζουν τον κάτω 'ς τὸ Γιμουρούκι·
κὴ ἀπ' ἧς ἀπόπιε τὸ καπνὸ κ' ἤπιε καὶ τὸ καφέ του,
λουρίδαις τὴν ἐβγάλασιν οἱ σκύλοι τὴν προβέ του·

κὴ ὄντε τὸν ἀπογδέρνασι, ἔτριξ' ἡ μιά του χέρα.
καὶ τότες ἐτουρκεύγασι τὴ μιά του θυγατέρα,
τουρκεύγου καὶ τὴν ἄλλη του, χανούμισσα τὴ κάννου.
κ' ἐρώτα γιὰ τὸν κύριν τζη ἴντα τον ἀποκάννου.
« Κάτω 'ς τὸ γλέντι κάθεται μὲ κὴ ἄλλα παλληκάρια. »
Κ' ἐκεῖνο τὸν ἐτρώγασι τζῆ θάλασσας τὰ ψάρια.
« Δασκαλογιαννοπούλαις μου, κοντὸ ἦτονε γραφτό σας
Τούρκας παιδὶ νὰ μυριστῇ τζῇ νειότης τὸν ἀθό σας;
κοντὸ νὰ τὸ βαστάξετε Τούρκισσαις νὰ γενῆτε,
καὶ Τούρκους νὰ βυζάξετε, παιδιά σας νὰ τζ' εἰπῆτε;
Ποῦ σᾶς ἁρπάξαν σὰν θεριὰ 'ποὺ τὴ γλυκειά σας μάννα,
τὸν ἀκριβό τὸ κύρι σας σὰν ῥίφι τὸν ἐγδάρα! »
Ἄντζαμπα τὸ λογιάζετε, τ' ἀμάλαγα κοράσια,
ἀποῦ σᾶς ἐζηλεύγασι τοῦ μάϊ τὰ κεράσια·
ἀρχοντοπούλαις ἀκριβαὶς, ἀφράτα κοπελούδια,
ἀποῦ σᾶς ἐζηλεύγασι τ' ἀπρίλι τὰ λουλούδια·
ἐσεῖς κοπέλαις σφακιαναὶς, κρῖνα ξεφουντωμένα,
γιὰ νὰ σᾶσε μαράνουσι κανάκια μολυσμένα!
Τὸ Δάσκαλον ἐγδάρασι κὴ ἄλλους πολλοὺς ἐπνίξα,
καὶ τζ' ἄλλους τζ' ἀποδέλοιπους εἰς τὴ φλακὴ τζ' ἐρρίξα·
καὶ ὁ πασᾶς ἐπρόσταξε καλὰ νὰ τζοὶ σφαλίξου
νὰ κάμουσι χρόνους ἐφτὰ κὴ ὄξω νὰ μὴ ξανοίξου·
μόνον ὅσ' ἐμπατήρασι κ' εἶναι καὶ διαβασμένοι,
θὰ νοιώσουν ἴντα πάθασιν εἰς τὸ Κουλὲ οἱ καϊμένοι·
πρῶτας τζ' ἐμαγκλαβίζασι κ' εἰς τὴ φλακὴ τζ' ἐβάννα,
σίντερα, χεροπόδαρα μεγάλα τῶν ἐβάννα·
καὶ κάθ' ἀργὰ τζ' ἐβγάννασι, σὰν ἤθελε νυχτώσῃ,
κ' εἰς τὴ δουλειὰ τζ' ἐρρίχτασι, ὥστε νὰ ξημερώσῃ.
Καὶ οὔλη νύχτα 'ς τὴ δουλειὰ καὶ τὸ ψωμὶ λιγάκι,
γιὰ νὰ μὴν ἔχου νάκαρα νὰ τρέχουν εἰς τὸ γλάκι·
γιατ' ἐφοβᾶτον ὁ πασᾶς τόσ' ἄξια παλληκάρια
νὰ μὴν τοῦ σπάσου τὴ φλακὴ καὶ νἄχου καὶ ποδάρια·
νὰ πάρουν δίπλα τζῇ κορφαὶς εἰς τὰ Σφακιὰ νὰ ὑπᾶσι.
νὰ μὴ μπορέσῃ κὴ ἄλλη μιὰ γιὰ νὰ τζοὶ ξαναπιάσῃ,
καὶ τρεῖς χρόνους ἐκάμασι 'ς τὸ σκότος φλακιασμένοι,
ὥστ' ἀποσπάσα τὴ φλακὴ, καὶ ἕνας ἕνας βγαίνει·
ἐφύγα κ' ἐγλυτώσασι ὅσους δὲν ἐσκοτῶσα,

γιατ' οἱ βαρδιάνοι τζ' εἴδασι ντελόγως καὶ τζ' ἐνοιῶσα.
Κ' ἐπροπατοῦσα κάθ' ἀργὰ μὲ τζῇ πληγαῖς 'ς τὰ πόδια,
καὶ πέντε ἡμέραις χάννουσι 'ς τὰ δάση κ' εἰς τὰ ὄρια,
κ' ἐπῆγαν εἰς τοῦ Γέργερη, 'ς τοῦ Βαγιανοῦ τὸ σπίτι,
κ' ἐκεῖνος τζ' ἀποδέχτηκε σὰν διάχνουν εἰς τὴ Κρήτη.
Ψωμί, στιβάνια καὶ πετζιὰ τῶν δίδει νὰ βαστοῦσι,
νἄχουσ' ἐκεῖ ποῦ πηαίνουσι κ' ἐκεῖ ποῦ προπατοῦσι·
καὶ παίρνει τζοι καὶ μοναχός, βγάννει τζοι 'ς τὸ Κουδούνι,
καὶ πάει τζοι καὶ βάννει τζοι 'ς τὴ τρύπα τοῦ Κουρμούλη.
καὶ 'μέραις δεκατέσσερεις χάννουσιν εἰς τὴ τρύπα,
τὸ ξακουστὸ πρωτόπαπα ἐκεδᾶ τὸν ἀφῆκα·
ὅσοι κὴ ἂν ἦστε χρισθιανοὶ καὶ βλέπετε τὸν ἥλιο,
κλάψετε τὸν πρωτόπαπα κὴ ἀπόθανε 'ς τὸ σπήληο·
κλαῖτε καὶ τζ' ἄλλους Σφακιανοὺς π' ἀπόμειναν τζοὶ δρόμους,
ἀποὺ τὰ χάλια ποῦ εἴχασι 'ς τὰ σίντερα τζοὶ βρώμους·
καὶ τὸ Μιχαλιουδόπαπα ποῦ 'ς τὴ φλακὴ ἐκουτζάθη,
κὴ ἀπόμεινεν εἰς τὸ Κουλέ, κ' ἐτέλειωσε 'ς τὰ πάθη.
Πέμπουσι 'ς τὰ Σφακιὰ σαὴ νὰ ὑπάη τὰ χαμπάρια,
νὰ ὑπᾶσι νὰ τζοὶ πάρουσι, νὰ σέρνου καὶ μουλάρια·
ἕναν Ἀνωγιαννόπουλο τὸ Γεώργι τὸ Σουλτάτο,
αὐτὸν ἐπέψα 'ς τὰ Σφακιὰ κ' ἔδωκε τὸ μαντάτο·
ἐπήγασι κ' ἠπῆραν τζοι, μὰ λίγους πλειὸ τζ' εὑρῆκα,
κ' ἐκείνους ἀπῶβρήκασι, κακὴ ζωὴ τὴν εἶχα.
Καὶ ποιὸς μπορεῖ νὰ δηγηθῇ οὖλα τὰ βάσανά των,
τὰ νυχτοπαραδάρματα καὶ τὰ σκοντάμματά των;
πώπροπατοῦσα κάθ' ἀργὰ τζῇ νύχτας οὖλαις τζ' ὥραις,
ὥστε ποῦ ν' ἀποσώσουσι 'ς τὸ Πρέβελ' ἀπὸ 'πόδες.
Τὸ Φοινικιὰ περάσασι, 'ς τὰ Χάλαρα κ' ἐφτάξα,
κ' ἐκ' ἐξεκουραστήκασι καὶ τὸ θεὸ δοξάσα·
'ς τ' Ἄγι Αντωνιοῦ τὸ ποταμὸ εἰς τὴν ἐληὰ 'πὸ κάτω,
κ' ἐκ' ἐξεκουραστήκασι κ' ἤπιαν νερὸ δροσάτο.
Εἰς τὰ Σφακιὰ 'ποσώσασι καὶ πᾶν εἰς τὰ χωριά των,
μὰ ποῦ νὰ βροῦν γυναίκαις των καὶ ποῦ νὰ βροῦ παιδιά των,
ποῦ τρεῖς χρόν' ἐπεράσασι ποῦ τὰ ξεχωριστῆκα,
κὴ ἄλλα 'ποθάνα 'ς τὰ βουνὰ κὴ ἄλλα σκλάβ' ἐπιαστῆκα,
κ ἐπέρασέν των ἡ χαρὰ πῶς ἐξεσκλαβωθῆκα,
γιατ' ἄλλα πάλι βάσανα κὴ ἄλλοι καϊμοὶ τζ' εὑρῆκα,

ἀγνώριστά 'δραν τὰ Σφακιὰ, τζὴ γειτονιαὶς ξεχνοῦσι,
κὴ ὄνειρο τῶν ἐφαίνετο ἐκεῖ ποῦ τζὴ θωροῦσι,
κιανένα σπίτι ποῦ καὶ ποῦ ἀνατροχαλιασμένο,
καὶ σὰν μιτατοκάθισμα κτισμένο σκεπασμένο.
Πεῖνα καὶ φτώχεια, κ' ἐρημιὰ, κλάϊματα, μυρολόγια,
ἀκούουσιν εἰς τζὴ Γιαλιαὶς καὶ βλέπουν εἰς τ' Ἀγώρια,
ἀναστενάζου θλιβιερὰ καὶ κλαῖσι βουρκωμένα,
πῶς ἀποδῶκα τὰ Σφακιὰ τὰ πολιοπαινεμένα,
ἀποῦ εἶχαν χώρα καὶ χωριὰ, κονάκια καὶ σεράγια,
κὴ ἄντραις λεβένταις 'ς τὴ θωριὰ, κ' εἰς τὴ καρδιὰ λειοντάρια,
ποῦ εἶχασι νειοὺς γιὰ τ' ἄρματα, γέρους νὰ συββουλεύγου,
καὶ γεροντάδαις κὴ ἄρχονταις ἄξιους νὰ δασκαλεύγου,
νοικοκεράδαις τοῦ σπιθιοῦ, καμώτραις γιὰ τὴ ῥόκα,
γερόντισσαις νὰ κάθουνται νὰ ξαίνουν εἰς τὴν πόρτα,
ἀνυφαντούδαις γνωστικαὶς νὰ κάνου τὸ διασίδι,
κοράσια γιὰ τὸ ξόμπλιασμα καὶ νειαὶς γιὰ τ' ἀργαστήρι·
κοράσια σὰν τὰ κρυὰ νερὰ, σὰν τζοὶ κρυγιοὺς ἀγέραις,
πώρχιοῦντα σὰν τὰ μάροπα κάθα καλαὶς ἡμέραις·
ἀπ' οὖλα ξόμπλια καὶ δουλειαὶς κάθ' ἑορτὴν ἀφίνα,
κ' ἡπηαίνασι 'ς τὴν ἐκκλησιὰ σὰν τοῦ βουνοῦ τὰ κρῖνα·
ἀναστενάζου θλιβιερὰ καὶ χύνου μαῦρα δάκρυα,
πῶς ἀποδῶκαν τὰ Σφακιὰ τζῆ Ῥωμηοσύνης τ' ἄκρια,
ποῦ εἶχαν καράβια ξακουστὰ καὶ ναύταις παινεμένους,
σὲ Πόλι καὶ σὲ Βενεθιὰ περίσσια ξακουσμένους·
δὲν ἐδειλιοῦσα πέλαγος, φουρτίναις δὲν ψηφοῦσα,
καὶ τὰ στοιχειὰ τζῆ θάλασσας κὴ αὐτάνα τὰ νικοῦσα,
κ' ἐδᾶ βαρκάκια βλέπουσι σάπια καὶ τρυπημένα,
εἰς τὴν ἀμμοῦτζα κείτουνται ξερὰ, χαρβαλιασμένα·
ἄντραις, γυναίκαις καὶ παιδιὰ 'ς τὰ μαῦρα βουτημένους,
κὴ ἀποὺ τὰ πάθη τὰ πολλὰ καὶ λύπαις χλωμιασμένους·
δὲν βλέπουσιν ἀρχόντισσαις μὲ τζὴ μακραὶς πλεξούδαις,
σπαλέττα μὲ χρουσόπλεχτα, μὲ ξόμπλια βηστιδούραις·
καὶ κορασίδαις παχουλαὶς μὲ τὰ γιορταναλίκια,
μουϊδὲ μὲ τζὴ χρουσόμπολιαις, μουϊδὲ μὲ τὰ τερλίκια.
Δὲν βλέπου νειοὺς μὲ τ' ἄρματα ἀσημοκουκλωμένους,
'ψηλοὺς καὶ λιγνομέσηδαις, σὰν βιόλαις στολισμένους,
νὰ γαϊτανίζου τὸ χορὸ, νὰ λέσι μαντινάδαις,

νὰ σειοῦνται, νὰ λυγίζωνται μὲ τόσαις ταπεινάδαις·
καὶ γέρους κὴ ἀσπρομάλληδαις νὰ κάθουνται 'ς τὴ τάβλα,
νὰ τρῶσι καὶ νὰ πίνουσι, νὰ τραγουδοῦ μεγάλα,
νὰ λὲν τραγούδια τοῦ σκαμιοῦ καὶ τοῦ πολέμου βάλη,
κ' ἡ τάβλ' ἀποὺ τὴ μιὰ μερὲ ν' ἀντιλαλῇ 'ς τὴν ἄλλη·
οἱ γέγλεντζέδες ἔπαψαν, πᾶσιν οἱ χαροκόποι,
κὴ ἀγνώριστος ἐγίνηκε κὴ ὁ τόπος κ' οἱ γιἄνθρῶποι.
Ποῦ εἶνι' οἱ γιἄντρες τῶ Σφακιῶ, οἱ γιἄξιοι κὴ ἀντρειωμένοι,
'ς οὖλο τὸ κόσμο ξακουστοί, περίσσια τιμημένοι;
ποῦ εἶνι' οἱ γιἄντρες τῶ Σφακιῶ, οὖλοι μιτζοὶ μεγάλοι,
ποῦ τὤπρωτοσηκώσασι τοῦ βασιλειᾶ κεφάλι;
Δάσκαλε Γιάννη ξακουστέ, πρωτόπαπ' ἀντρειωμένε,
'ς τὴ γνῶσι κ' εἰς τὴ φρόνεψι ἀπ' οὔλους παινεμένε·
Ἀνώπολι κὴ Ἀράδενα, κ' ἐσεῖς Ἀϊγιαννιώταις,
ποῦνιαι τὰ παλληκάρια σας κ' οἱ γιὄμμορφοι παιγνιώταις;
Ἀγώρια, ποῦνι' οἱ γιἄντρες σας οἱ πολιοπαινεμένοι,
τζὴ φρονιμάδαις κ' εἰς τζ' ἀντρειαῖς 'ς τὸ κόσμο ξακουσμένοι
Ἀσκύφου, ποῦνι' οἱ Πάτεροι, αὐτ' οἱ Μαυροπατέροι,
οἱ τιμημένοι 'ς τὴν ἀντρειά, τζῆ Κρήτης τὸ ξιθέρι;
Λεβένταις Καλλικραθιανοί, Νιμπριώταις ἀντρειωμένοι,
Γεωργιτζιανοί μου φρόνιμοι καὶ κοσμογυρισμένοι,
ποῦ εἶστε οἱ Βολουδιανοί, τῶν Σφακιανῶν ἀζᾶδες,
πὼκάννετε κ' ἐτρέμασι τζῆ Κρήτης οἱ πασᾶδες;
Ποῦ εἶστε οἱ Δασκαλιανοί, κ' ἐσεῖς οἱ Μιχαλιάκοι,
καὶ Βλάχοι καὶ Σαπόληδες, κ' ἐσεῖς οἱ Στρατικάκοι,
Βάρδακοι καὶ Σχορδύληδες, κ' ἐσεῖς οἱ Κουτρουμπᾶδες,
ποῦχετε 'ς τὴν παλάμη σας τζοὶ γιανιτζαραγάδαις;
Ποῦ εἶστε οἱ Σπαντιδιανοὶ καὶ Μπούρμπαχοι καὶ ἄλλοι,
καὶ Χούρδηδες, καὶ Σφακιανοὶ οὖλοι μιτζοὶ μεγάλοι;
Ἄλλους ἔφα ὁ πόλεμος, κὴ ἄλλ' ἐξενιτευτῆκα,
κ' ἔρημα καὶ παντέρημα καὶ τὰ Σφακιὰ τ' ἀφῆκα.
ἔρημ' ἀφῆκα τὰ Σφακιά, κλιτὰ καὶ γρυγιασμένα,
καὶ οὖλ' Ἀγώρια καὶ Γιαλιαῖς κατατροχαλιασμένα.
Ποῦ ἔν' ἡ χώρα τῶ Σφακιῶ μὲ τὰ πολλὰ καράβια,
μὲ τζ' ἑκατό τζη τζ' ἐκκλησιαῖς, τὰ πλούσια τὰ σεράγια;
τὸ Μεσοχώρ', Ὀμπρὸς Γιαλός, τὸ Θόλος, τοῦ Γεωργίτζη,
οὖλα γινήκετε σωρός, καὶ δὲν βγορίζει σπίτι·

Λιβανιανὰ κὴ Ἀνώπολι, Μουρὲ καὶ Κομιτᾶδες,
ποῦ εἶνιαι τὰ κονάκια σας, χαμόσπιτα κὴ ὀντᾶδες;
Ἄϊ Γιάννη κὴ Ἀράδενα, Λουτρὸ κὴ Ἅγια Ῥωμέλη,
ποῦ τὰ καράβια κάννασιν οἱ Σφακιανοὶ μαρνέροι,
Βρασκὰ, Βουβὰ καὶ Πατζιανὲ κὴ Ἀγώρια τὰ δικά σας,
ποῦ εἶνιαι οἱ γιόντᾶδες σας, τὰ καμαρόσπιτά σας;
οὖλα γινῆκαν τρόχαλος καὶ ποιὸς νὰ τ' ἀναχτίσῃ,
πώπιάσαν οἱ νοικοχυροὶ Ἀνατολὴ καὶ Δύσι;
γιὰ δὲν τῶν ἔκαννε καρδιὰ τζοὶ Τούρκους νὰ γροικοῦσι,
κὴ ἄλλ' εἰς τὸν ᾅδ' ὑπήγασιν, ἐκεῖ καὶ κατοικοῦσι·
καὶ κεῖνοι ποῦ 'πομείνασι σὰν ξωτικοὶ γυρίζου,
κὴ ὄρεξι δὲν τῶν κάννει πλειὸ σὰν πρῶτας νὰ καθίζου,
μουϊδὲ 'ς τὸν νοῦν των τῶβανναν, μουϊδὲ 'ς τὸ λοϊσμόν των
πῶς θὲ νὰ δώσουσι βεργὶ 'ς τὸν Τοῦρκο τὸν ὀχθρόν των.
μὰ ἴτα νὰ κάμουν οἱ φτωχοὶ, κακὸς ἔναι κὴ ὁ ζόρες,
αὐτοὶ καλὰ τὸ λόγιασαν νὰ πάρουσι τζὴ χώραις.
Κὴ ὄντιμας δὲν ἠμπόρεσαν δὲν ἔναι καὶ ντροπή των,
μόνο πῶς τὴν ἐπάθασιν ἀποὺ τὴ κεφαλή των·
γιατὶ δὲν εἶχαν ἀφορμὴ μονάχοι των ἐζιοῦσα
'ς τὰ χώματά τωνε ποτὲ Τοῦρκοι δὲν ἐπατοῦσα·
δοσίματα δὲν ἔδιδαν, μουϊδ' ἐγγαρειαὶς ἐκάννα,
τὰ δυό των πόδια τῶν Τουρκῶ 'ς ἕνα παπούτζ' ἐβάννα·
εἶχαν καὶ τὰ καράβια των ποῦ τῶν ἐκουβαλοῦσα,
σὰν μπέηδες καὶ πρίτζιπες εἰς τὰ Σφακιὰ περνοῦσα,
κ' ἤθελα τὸ συλλογιαστοῦ καλὰ νὰ τὸ μετρήσου
οὔλους τζοὶ Τούρκους μοναχοὶ πῶς θὰ τζοὶ πολεμήσου,
κὴ ὁ Μόσκοβος κὴ ἂν ἤτονε 'ς τὴ Γαῦδο γιὰ νὰ φτάξῃ,
ἐτόσο μῦθος καὶ Τουρκιὰ ἤθελα τζοὶ ῥημάξῃ·
καὶ δίχως νὰ τὴ κάμουσι τὴ Κρήτη Ῥωμηοσύνη,
νὰ τὰ ξεβγάλου τὰ Σφακιὰ δὲν ἦτο δικηοσύνη·
μὰ κλείσασι τ' ἀμμάθια των γιατὶ βαρειὰ πονοῦσα
νὰ βλέπουσι τζοὶ Κρητικοὺς τὰ χάλια πώπερνοῦσα·
κ' ἐμοιάσασι τοῦ μέρμηγκα, ποῦ λὲ ἡ παροιμία
τὸ πῶς σὰν τ' ὠργίστ' ὁ θεὸς τὸν κάννει σὰν τὴ μυῖα·
φτερὰ τοῦ δίδει καὶ πετᾷ καὶ τὴ φωλιάν τ' ἀφίνει,
καὶ βρίστει τόνε τὸ πουλὶ καὶ τόνε καταπίνει.

Ἐγ' Ἀναγνώστης τοῦ Παπᾶ τοῦ Σήφη τοῦ Σκορδύλη

αὐτὰ ποῦ σᾶς δηγήθηκα μὲ γράμμα μὲ κοντύλι
ἀρχίνιξα καὶ τἄγραφα λιγάκια κάθα ἡμέρα
κ' εἰς τὴ Παποῦρα κάθουμου 'ς τὸ Γκίβερτ' ἀπὸ πέρα·
εἰς τὴ Παποῦρα κάθουμου γιατ' εἶμ' ἐγγαλονόμος,
καὶ μὲ τὸν μπάρμπα Πατζελιὸ ἀπῶναι τυροκόμος.
Ἐγὼ ἐκράθειου τὸ χαρτὶ κ' ἐκράθειου καὶ τὴ μπέννα,
κ' ἐκεῖνος μῶδηγάτονε καὶ τἄγραφα ἕνα ἕνα·
ἐκεῖνος μῶδηγάτονε τὸ Δάσκαλο τὸ Γιάννη,
τ' ἀμμάθια του δακρύζουσι σὰν τὸν ἀναθιβάννει·
ἡ γέμιλιά του κόδγεται, συλλογιασμοὶ τὸν πιάνου,
καὶ μαύρους ἀναστεναγμοὺς τὰ σωθικά του βγάννου.
Πόσα καὶ πόσα βάσανα, πόσαις καὶ πόσαις λύπαις,
τῶρχουνται 'ς τὸ συλλογιασμό, πόσοι καϊμοὶ καὶ πρίκαις!
Ἀναστορᾶται μονομιᾶς τοῦ Καστελιοῦ τζ' ἀνθρώπους,
τζοὶ χωριανούς του κ' ἐδικοὺς, τζοὶ φίλους καὶ συντρόφους·
ἀναστορᾶται τὰ Σφακιά, τζ' ἄντραις καὶ τὰ καλά των,
τὰ πάθη καὶ τὰ χάλια των, καὶ τ' ἀποδόματά των.
Τραγουδιχτὰ μοῦ τὰ ἤλεγε, γιατ' ἔναι ῥιμαδῶρος,
γιατ' ἔχει κὴ ἀποὺ τὸ θεὸ καὶ τὸ μεγάλο δῶρος·
ὅσα δὲν εἶδ' ἐκάτεχε, κὴ ὅσα εἶδε δὲν τὰ ξέχνα,
γιατ' ἔχει καὶ θυμητικὸ καλήτερ' ἀπὸ μπέννα.
Καὶ ποιὸς μπορεῖ νὰ δηγηθῇ ἐκεῖνα ποῦ θυμᾶται,
κ' εἰς τὸ τραγούδι νὰ τὰ εἰπῇ ἐκεῖνα ποῦ δηγᾶται·
πολλὰ εἴδασι τ'ἀμμάθια του κὴ ἀκούσασι τ' αὐθιά του,
καϊμένα χείλη, βάσανα ἀσπρίσαν τὰ μαλλιά του.
Τὰ χίλια ὀχτακόσια δὲν ἔφταξε τὸ ἔτος,
ἐκ τοῦ Δασκάλου τὸ καιρὸ δεκάξε χρόν' ὀφέτος,
πῶδάστου 'ς τὸ σακκούλι μου μπέννα, χαρτὶ, μελάνι,
καὶ τὸ τραγούδι τῶγραψα τοῦ Δάσκαλου τοῦ Γιάννη·
μ' ἂν ἦν' τὰ γράμματα σφαλτὰ, τὰ λόγια δίχως χάρι,
σὰν τυροκόμου μάθησι καὶ μπέννα μιτατάρη·
ἂν ἦν' τὰ γράμματα σφαλτὰ, τὰ λόγια μπερδεμένα,
συμπάθει' ὅσοι τ' ἀκούετε δὲν ἔναι κὴ ἀπὸ μένα·
σὰν αἰγιδάρης ὁ φτωχὸς, 'πὸ κάτ' ἀποὺ τὸ πρῖνο,
τῶγραψα σὰν ἐκάτεχα, τῶ γνωστικῶ τ' ἀφίνω
νὰ τραγουδοῦσι θλιβερὰ οὗλοι μιτζοὶ μεγάλοι,
νὰ τόνε κλαῖν τὸ Δάσκαλο καὶ τῶ Σφακιῶ τὸ χάλι·

καὶ νὰ μὴ λέῃ καὶ κιανεὶς γιὰ τὰ γραφόμενά μου,
ἄλλοι τὰ δηγηθήκασι πιλειὰ προτήτερά μου,
κὴ αὐτὸς ὁ μπάρμπα Πατζελιὸς ἐδᾶ 'ς τὰ γεραθιά του,
ποῦ τὰ εἴδασι τ' ἀμμάθια του κὴ ἀκοῦσαν τα τ' αὐθιά του,
κ' εἶχε καὶ πεθυμιὰ πολλὴ πάντα νὰ τὰ δηγᾶται,
σὰν τὸ ψαλτήρ' ὁ δάσκαλος ἀπόξω τὰ θυμᾶται.

XLII CHAPITRES INÉDITS ET COMPLÉMENTAIRES

DU

RECUEIL DE MICHEL PSELLUS

INTITULÉ

ΔΙΔΑΣΚΑΛΙΑ ΠΑΝΤΟΔΑΠΗ

OU

NOTIONS VARIÉES

PUBLIÉS

PAR CH.-ÉM. RUELLE.

Parmi les nombreux écrits de Michel-Constantin Psellus inspirés plus particulièrement de l'antiquité profane et chrétienne, figure une collection d'articles sommaires, presque tous très-courts et se rapportant à divers points de théologie et de philosophie, de physique, d'astronomie, de météorologie et de physiologie. Cette collection se rencontre rarement à l'état complet dans les manuscrits et elle y a reçu différents titres. Nous adopterons celui de Διδασκαλία παντοδαπή qui lui est attribué dans les meilleures copies. Allatius et Fabricius ont traduit ces mots par ceux d'OMNIFARIA DOCTRINA. Le titre français qui

semble le mieux convenir à ce recueil est celui de Notions variées.

Léon Allatius, à la fin de sa *Diatriba de Psellis*, a donné, d'après un manuscrit sur lequel nous n'avons d'ailleurs aucun renseignement, mais qui vraisemblablement doit se trouver à Rome, une table des articles contenus dans ce recueil au nombre de cent quatre-vingt-quatorze (1). Fabricius en a publié cent cinquante-sept, avec traduction latine, dans le tome V de la *Bibliothèque grecque,* d'après un manuscrit de Hambourg (2). Il a prétendu que ces cent cinquante-sept articles représentaient la totalité de la Διδασκαλία παντοδαπή, divisée en cent quatre-vingt-quatorze paragraphes, il le rappelle, dans le manuscrit d'Allatius. Harlès, son continuateur, a consigné dans la deuxième édition de la *Bibliothèque grecque* (t. X, p. 84) une rectification de cette erreur (3), et fait connaître presque toutes les ressources que nous avons pour compléter la publication faite par Fabricius.

Nous donnons ici les parties encore inédites du re-

(1) La table d'Allatius va du n° 1 au n° 193, mais le véritable chapitre Ier (περὶ πίστεως), qui devrait avoir reçu le n° 1, n'est pas numéroté. Le lecteur une fois prévenu, il vaut mieux maintenir que rectifier le numérotage de cette table, qui servira ainsi de base à la classification de nos chapitres inédits.

(2) Hambourg, 1712. — On avait publié les nos 1 à 11 et 13 en 1611. (Éd. gr.-lat. Jo. Wœgelinus, Aug. Vindelic., in-8.) — Allatius (*De Psellis*, § 72), dit avoir eu dans les mains une traduction latine de 162 articles qui lui avait été communiquée par J. J. Bouchard. — Heilbronner a reproduit dans son *Historia Matheseos* (p. 413-425) les parties du texte de Fabricius qui ont trait à l'astronomie et à la météorologie. — L'abbé Migne l'a réédité intégralement (*Patrologie gr.,* t. CXXII).

(3) M. Guillaume Wagner, professeur de littérature ancienne au Johannium de Hambourg a eu l'obligeance de comparer l'édition donnée par Fabricius avec le manuscrit qui lui a servi d'original. Il m'écrit que le διδασκαλία παντοδαπή, dans ce manuscrit, a le même nombre de chapitres que dans l'édition (ce qui a pu causer l'erreur de Fabricius), et que ce recueil y est suivi du texte intitulé : Ἐπιλύσεις σύντομοι φυσικῶν ζητημάτων, dont nous dirons un mot plus loin.

1° Fol. 2. Eusebii adversus Marcellum Ancyranum opus.

2° Fol. 86. Mich. Psellus de omnifaria doctrina.

3° Foi. 110. Jo. Argyropoulos ad Michaelem Ducam, de processione Spiritus sancti.

4° Fol. 118. Claudii Guisii Cardinalis Lotharingiæ interrogationes et responsa Zachariæ presbyteri Cretensis de variis fidei articulis.

5° Fol. 127. Isidori Pelusiotæ CCXXIX Epistolæ (n°s 1542 à 1770). — Extrait d'une correspondance qui devait comprendre deux mille lettres (1).

6° Fol. 195. Gemistus Pletho, de processione Spiritus sancti.

Le recueil des *Notions variées*, dont ce manuscrit renferme soixante-neuf articles, a ici pour suscription : Μιχαὴλ ὑπερτίμου τοῦ Ψελλοῦ πρὸς τὸν βασιλέα κῦρον Μιχαὴλ τὸν Δοῦκαν περὶ πίστεως ὀρθῆς καὶ ἀληθίνης τῶν Χριστιανῶν, ce qui n'est, comme on voit, que le titre du premier paragraphe.

ms. Bb (n° 2087 de la Bibliothèque nationale).

Anciens numéros CIƆIƆLXXXVIII, 1728, 3089; volume in-4 de 259 feuillets, écrit sur papier dit bombyx au XIII° ou plutôt au XIV° siècle. Cette copie de l'*Omnifaria doctrina*, qui n'est pas mentionnée directement au catalogue imprimé de la Bibliothèque (2), nous a été signalée par notre confrère M. Miller. Voici un extrait de la note que le savant académicien a rédigée à ce sujet : « La collection de Psellus se trouve dans le manuscrit 2087

(1) Cp. Fabric. ed. Harl. *B. Gr.*, t. X, p. 481, où le mot « aliquot », emprunté d'ailleurs au catalogue imprimé de la Bibliothèque nationale, est insuffisant pour désigner ce recueil de lettres.

(2) « Michel Psellus; responsiones ad interrogationes de rebus theologicis ». L'auteur du catalogue s'est arrêté aux premiers chapitres du recueil, lesquels traitent en effet de théologie.

fol. 71 r. et sq. Elle comprend 205 chapitres (1) et est par conséquent la plus complète... Ce manuscrit est important à consulter pour le texte. Il fournit d'excellentes leçons sans parler des portions inédites. »

Il contient :

1° Ammonius, in V Porphyrii voces, fol. 1.

2° Excerptum ex Anastasio Sinaïte, fol. 67.

3° Catalogus imperatorum Constantinopolitanorum, versibus iambicis, fol. 68 r.

4° Catalogus patriarcharum C. P. vers. iamb. fol. 68 v.

5° Quædam astronomica, fol. 69 (avec figures).

6° De veris Dei adoratoribus interrogatio et responsio.

7° Michaël Psellus, omnifaria doctrina, en 201 articles, sous le titre suivant : Τοῦ σοφωτάτου ὑπερτίμου τοῦ Ψελλοῦ ἀποκρίσεις συνοπτικαὶ καὶ ἐξηγήσεις πρὸς ἐρωτήσεις διαφόρους καὶ ἀπορίας, γραφεῖσαι πρὸς τὸν βασιλέα κῦρον Μιχαὴλ τὸν Δοῦκαν (même titre que dans le ms. A), fol. 71.

8° Ejusdem, rescriptum ad monachum interrogantem de definitione mortis, fol. 116 v.

9° Ejusdem, expositio dicti apostolici, fol. 119 v.

10° Ejusdem, solutio dubii propositi a Paganis de necessitate Christi incarnationis, fol. 120 v.

11° Chrysomallus, liber quod nemo salvari possit absque humilitate, fol. 122.

12° Breve chronicum partim compactum ex libris Vet. Testamenti, cum serie imperatorum rom. et C. P. usque ad Theod. Lascarim, fol. 123.

13° Octastichon iambicum continens monita quædam ad vitam, cum dodecastichon de XII signis Zodiaci, fol. 126 v.

14° Constantinus Manasses. Chronicon, vers. politicis, fol. 127.

15° Theodorus Prodromus (alias Ptochoprodomus); ver-

(1) Nous n'admettons pas dans cette collection ce qui suit le chap. 201, intitulé : Ἐπίλογος. — M. Miller a bien voulu nous proposer quelques corrections pour l'établissement du texte.

sus politici votivi ad Jo. Comnenum proficiscentem contra Persas, fol. 211.

16° Ejusdem encomium in eumdem imperatorem vers. polit. in eumdem, fol. 217.

17° Ejusdem aliud encomium in eumdem imp. vers. polit. fol. 217 v.

18° Ejusdem versus alii polit. in eumd. imp. μετὰ τὴν αὐτοῦ ἐξέλευσιν, fol. 220 v.

19° Michaël Psellus, commentarius in Canticum Canticorum, fol. 222.

20° Tryphon, de tropis poeticis, fol. 241; reprise, fol. 246.

21° De bello et pace, etc. fol. 244.

22° Quædam excerpta ex Hermogenis libro de Inventione, fol. 247 v.

23° Excerpta ex Aristotelis libris *de Anima,* fol. 258 r.

24° Excerpta ex libris Procli de στοιχειώσει φυσικῇ (1), fol. 258 v.

Le manuscrit 2087 renferme tous les articles dont la table d'Allatius donne les titres, excepté le n° 6, intitulé περὶ ἐνυποστάσεων (?), article qui, d'ailleurs, n'existe pas davantage dans les autres manuscrits consultés. Il contient en outre six articles non mentionnés par Allatius. Son contingent propre est de *onze* chapitres dont le dernier, ayant pour titre ἐπίλογος, nous donne lieu de croire que la publication du Διδασκαλία παντοδαπή est maintenant complète.

Ms. C (n° 2231 de la Bibliothèque nationale).

Anciens numéros : CIƆIƆIIII; 1754, 2696; volume in-4 de 111 feuillets, écrit sur parchemin au commencement du XIVe siècle.

Il contient :

(1) Sur cet ouvrage de Proclus publié et même traduit en français, voir Fabricius, éd. Harl., III, 410.

1° Fol. 1. Le recueil alphabétique des substances alimentaires composé par Syméon Seth et dédié par lui à l'empereur Michel Ducas; texte attribué dans plusieurs manuscrits à Michel Psellus (cp. Fabricius, éd. Harlès, Bibl. gr., t. X, p. 58).

2° Fol. 43. Traité περὶ γνώσεως καὶ συνέσεως traduit de l'arabe en grec par Syméon Seth.

3° Fol. 52. Autre traduction grecque, par le même d'un texte arabe (Recueil de fables en huit livres). C'est le *Sapientia Indorum,* ou ΑΩι καὶ Δίμνι.

4° Fol. 91. Vers de Georgius Kerameus sur cet ouvrage.

5° Fol. 92. Morceau de Psellus περὶ αἰῶνος, qu'il ne faut pas confondre avec le § 107 des *Notions variées* portant le même titre et publié sous le n° 80 dans l'édition de Fabricius.

6° Fol. 94. Psellus, εἰς διαφόρους ἀπορίας. Portion anépigraphe du recueil des *Notions variées* (61 chapitres).

Ms. D (Bibliothèque nationale de Madrid n° 51).

Le manuscrit de Madrid est un volume in-4 écrit sur papier bombyx vers le milieu du XIVe siècle. Il a été décrit longuement par Iriarte (1). Le contingent qu'il fournit au recueil de Psellus consiste en quatre-vingt-quatre articles. Dix d'entre eux correspondent à un même nombre de nos morceaux inédits. Ce manuscrit a été consulté en vue de la présente publication par M. Charles Graux. Notre jeune et savant confrère, dans le cours de sa première mission philologique en Espagne, a pris le soin de collationner les parties qui nous intéressent, et cette collation nous a procuré quelques leçons excellentes. Du reste, le manuscrit de Madrid, à la différence de ceux de

(1) *Regiæ Bibliothecæ matritensis codices græci mss.*, etc. Matriti, 1769, in-fol., n° LI.

Paris, ne contient pas un seul chapitre inédit qui ne se retrouve dans quelqu'un des quatre autres.

Les manuscrits précédents comprennent tous un nombre différent de chapitres du recueil encyclopédique formé par Psellus (A, 109; B, 69; Bb, 201; C, 61 et D, 84). Il nous reste à dire quelques mots des autres copies plus ou moins complètes. Nous ajouterons peu aux détails donnés à cet égard dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, édition Harlès (t. X, p. 83, note *hhh*). Trois manuscrits sont conservés à Florence (Bandini, t. I, p. 414; t. II, p, 548; t. III, p. 394). A Oxford, le n° 18 du fonds Thomas Roe de la Bodléienne renferme un texte de Psellus où le nombre des chapitres dépasse celui de la table dressée par Allatius et atteint le chiffre de 230. Signalons à Venise les mss. de Saint-Marc 266 et 537; à Turin le ms. 330, volume où se trouvent précisément le même nombre de chapitres que dans le recueil d'Allatius, 194; et le ms. 367 où le Διδασκαλία paraît avoir reçu le même titre que dans notre manuscrit A.

Nous compléterons cette énumération, empruntée à la *Bibliothèque grecque*, par la mention d'un manuscrit conservé au mont Athos, dans le monastère de Vatopédi et contenant un texte intitulé : Ψελλοῦ πρὸς Μιχαὴλ τὸν βασιλέα κεφάλαια ρο' ζητημάτων (1).

Il n'est pas impossible que la collection formée par Psellus sous le nom de Διδασκαλία παντοδαπή se composât tout ensemble des 201 chapitres contenus dans notre ms. Bb et des 29 chapitres groupés dans quelques manuscrits sous un nouveau titre ainsi conçu : Ἐπιλύσεις σύντομοι φυσικῶν ζητημάτων πρὸς Μιχαὴλ τὸν Δοῦκαν ἐν βιβλίοις δυσί. Cette seconde partie a été publiée par Seebode, Gotha, 1840, et Wiesbaden, 1857 (édition reproduite avec traduction latine dans la *Patrologie grecque* de l'abbé Migne, t. CXXII, p. 786) (2).

(1) C. Sathas, *Bibliotheca græca medii ævi*, t. I, p. 278.

(2) On remarquera que le total des deux nombres de chapitres

Nous rappellerons à l'appui de cette hypothèse le titre qu'ont reçu, dans un manuscrit de Paris (n° 1259) les deux premiers de ces 29 chapitres, insérés là isolément au milieu d'une série d'écrits théologiques, et fondus en un seul : Τοῦ πανσόφου Μιχαὴλ Ψελοῦ (*sic*) διδασκαλίας παντοδαπῆς καὶ πάντη ἀναγκαιοτάτης περὶ τοῦ εἶναι τὴν γῆν σφαιροειδῆ (fol. 336). Le copiste qui a exécuté ce manuscrit dans un monastère grec vers 1452, avait sans doute sous les yeux un apographe dans lequel la suite des notions philosophiques et scientifiques résumées par Psellus était encore présentée sous le titre général de Διδασκαλία παντοδαπή.

Il n'est pas inutile de dresser un tableau de concordance entre la table d'Allatius et les séries de chapitres que renferment nos divers manuscrits, afin que d'un seul coup d'œil on puisse voir la composition de chaque recueil partiel dans ses rapports avec le manuscrit indiqué par cette table (1), la part de contribution que chaque manuscrit nous a fournie et enfin les éléments avec lesquels nous avons essayé de reconstituer le Διδασκαλία παντοδαπή.

(201 + 29 = 230) correspond exactement au nombre des chapitres que renferme le ms. d'Oxford.

(1) Il ne nous est pas permis de garantir absolument l'appropriation des textes publiés aux numéros d'ordre adoptés par Allatius d'après le manuscrit qu'il avait sous les yeux. La table dressée par lui a été plusieurs fois reproduite. (*Bibl. gr.*, t. V, 2e part., p. 51; — Id. ed. Harl., t. X, p. 84; — *Patrologie gr.* de l'abbé Migne, t. CXXII, p. 524.)

NUMÉROS D'ORDRE		RANG DES ARTICLES dans les manuscrits.				
dans la table d'Allatius.	dans l'édition de Fabricius (= F), ou dans le texte ci-après (= R).	A	B	Bb	C	D
...Πιστεύω...	F. 1	1		1		
1-2	F. 2	2	2	2		
2-3		3	3			
3	F. 3-4	4	4	3-4		
4	F. 5	5	5	5		
5	F. 6	6	6	6		
6 περὶ ἐνυποστάσεων						
7	F. 7	7	7	7		
8	F. 8	8	8	8		
[9] (1)	F. 9	9	9	9		
10	F. 10	10	10	10		
11	F. 11	11	11	11		
12	F. 12	12	12	12		
13	F. 13	13	13	13		
14	F. 14	14	14	14		
15	F. 15	15	15	15		
16	R. I	16	16	16		70
17	F. 16	17	17	17		62
18	F. 17	18		18		
19	F. 18	19		19		
20	F. 19	20	18	20	1	69
21	F. 20	21	19	21	2	
22	F. 21	22	20	22		
23	F. 22	23	21	23	29	
24	F. 23	24	22	24	30	
25	F. 24	25	22	25	31	
26	F. 25	26	23	26		
27	F. 26	27	24	27	33	

(1) Autre rédaction sous le n° 198 (= R. XXXIX).

NUMÉROS D'ORDRE		RANG DES ARTICLES dans les manuscrits.				
dans la table d'Allatius.	dans l'édition de Fabricius (= F), ou dans le texte ci-après (= R).	A	B	Bb	C	D
28	R. II	28	25	28		
29	R. III	29	26	29		
30	R. IV	30	27	30	32	
31	F. 27	31	28	31		
32	R. V	32	29	32	34	
33	F. 28	33	30	33		
34	F. 29	34	31	34		
35	R. VI	35	32	35	35	
36	R. VII	36	33	36		
37		37		37		
38	R. VIII	38	34	38	36	
39	R. IX	39	35	39-40	13	
40	R. X	40	36	41		
41	R. XI	41	37	42		
42	R. XII	42	38	43	14	
43	R. XIII	43			15	
44	F. 30	44	39	44		
45	R. XIV	45	40	45		
46	R. XV	46	41	46		
47	F. 31	47	42	47		56
48	F. 32	48	43	48		55
49	F. 33	49	44	49	16	47
50	F. 34	50	45	50	17	52
51	F. 35	51	46	51		43
52	F. 36	52	47	52		44
53	F. 37	53	48	53		45
54	F. 38	54	49	54		46
55	R. XVI	55	50	55		48
56	F. 39	56	51	56		49
57	F. 40		52	57	18	1

NUMÉROS D'ORDRE		RANG DES ARTICLES dans les manuscrits.				
dans la table d'Allatius.	dans l'édition de Fabricius (= F), ou dans le texte ci-après (= R).	A	B	Bb	C	D
58	F. 41	57	53	58	19	51
59	F. 42	58	54	59	20	57
60	F. 43	59	55	60	21	58
61	F. 44		56	61		50
62	F. 45	60	57	62		54
63	F. 46	61	58	63	22	53
64	F. 47	62	59	64	23	60
65	R. XVII	63		65		59
66	F. 48	64	60	66		
67	F. 49	65	61	67		
68	F. 50	66	62	68	24	
69	F. 51	67	63	70		
70	R. XVIII		64	75	3	
71	R. XIX			76	4	107
72	R. XX			69	25	108
73	F. 52		65	71	26	
74	F. 53		66	72		
75	F. 54		67	73	27	
76	F. 55			74	28	
77	F. 56			77	5	
78	F. 57			79	7	
79	F. 58			80	6	
80	R. XXI			78		
81	R. XXII			81		
82	F. 59	68	68	82		2
83	F. 60	69		83	8	3
84	R. XXIII		69	84	9	5
85	R. XXIV			85		
86	F. 61			86		4
87	F. 62			87	10	

NUMÉROS D'ORDRE		RANG DES ARTICLES dans les manuscrits.				
dans la table d'Allatius.	dans l'édition de Fabricius (= F), ou dans le texte ci-après (= R).	A	B	Bb	C	D
88	F. 63			88		
89	F. 64			89	11	
90	F. 65	70		90	12	
91	F. 66			91	37	
92	F. 67			92		
93	F. 68			93		
94	F. 69			94	38	61
95	F. 70			95	39	63
96	R. XXV			91 [bis]	40	64
97	R. XXVI			92 [bis]		
98	F. 71	71		93 [bis]		65
99	F. 72			94 [bis]		67
100	F. 73			100		66
101	F. 74			101	41	
102	F. 75			102		68
103	F. 76			103		
104	F. 77			104		
105	F. 78			105		
106	F. 79			106		
107	F. 80			107		
108	F. 81	72	42	108		72
109	F. 82			109		73
110	F. 83	73	43	110		
111	R. XXVII	74	44	111		
112	R. XXVIII	75	45	112		
113	R. XXIX	76	46	113		
114	F. 84	77	47	114		79
115	R. XXX	78	48	115		78
116	F. 85	79	49	116		74
117	F. 86	80	50	117		77

NUMÉROS D'ORDRE		RANG DES ARTICLES dans les manuscrits.				
dans la table d'Allatius.	dans l'édition de Fabricius (= F), ou dans le texte ci-après (= R).	A	B	Bb	C	D
118	F. 87	81		118		75
119	R. XXXI	82		119		76
120	R. XXXII	83		120		
121	F. 88	84		121		
122	F. 89	85	51	122	6	
123	F. 90	86	52	123	22	
124	F. 91	87	53	124 (1)	19	
125	F. 92	88		125	20	
126	R. XXXIII	89		126	11	
127	F. 93	90	54	127	12	
128	F. 94	91		128	55	13
129	F. 95	92		129	56	14
130	F. 96	93		130		18
131	F. 97	94		131		7
132	F. 98	95		132		8
133	F. 99	96		133		
134	F. 100	97		134		
135	F. 101	98		135		9
136	F. 102	99		136	57	10
137	F. 103	100		137	58	15
138	R. XXXIV	101		138		17
139	F. 104	102		139		21
140	F. 105	103		140		23
141	R. XXXV	104		141		24
142	F. 106	105		142	59	25
143	F. 107	106		143	60	26
144	F. 108	107		144	61	27
145	F. 109			145	(d[er])	28

(1) Ms. : ρκγ' iterum.

NUMÉROS D'ORDRE		RANG DES ARTICLES dans les manuscrits.				
dans la table d'Allatius.	dans l'édition de Fabricius (= F), ou dans le texte ci-après (= R).	A	B	Bb	C	D
146	F. 110	108		146		34
147	F. 111			147		35
148	F. 112			148		36
149	F. 113			149		40
150	F. 114			150		41
151	F. 115			151		
152	F. 116			152		
153	F. 117			153		
154	F. 118			154		
155	F. 119			155		
156	F. 120			156		
157	F. 121			157		
158	F. 122			158		
159	F. 123			159		
160	F. 124			160		
161	F. 125			161		16
162	F. 126			162		
163	F. 127			163		
164	F. 128	109		164		29
165	F. 129	110		165		42
166	F. 130	111		166		30
167	F. 131			167		32
168	F. 132			168		
169	F. 133			169		
170	F. 134			170		
171	F. 135			171		39
172	F. 136			172		
173	F. 137	112		173		
174	F. 138			174		31
175	F. 139	113		175		33

NUMÉROS D'ORDRE		RANG DES ARTICLES dans les manuscrits.				
dans la table d'Allatius.	dans l'édition de Fabricius (= F), ou dans le texte ci-après (= R).	A	B	Bb	C	D
176	F. 140			176		38
177	F. 141			177		
178	F. 142			178		
179	F. 143			179		
180	F. 144			180		
181	F. 145			181		
182	F. 146			182		
183	F. 147			183		
184	F. 148			184		
185	F. 149			185		
186	F. 150			186		
187	F. 151			187		
188	F. 152	115		188		82
189	F. 153	116		189		80
190	F. 154			190		
191	F. 155			191		83
192	F. 156			192		84
193	F. 157			193		81
	R. XXXVI			194		
	R. XXXVII			195		
	R. XXXVIII			197		
	R. XXXIX			198		
	R. XL			199		
	R. XLI			200		
	R. XLII			Épilogue		

Les notes paléographiques qui accompagnent les chapitres inédits du Διδασκαλία παντοδαπή n'indiqueront que les mots omis et les variantes assez importantes pour modifier l'ordre des mots ou la signification. Quant aux autres leçons, qui n'offrent guère d'intérêt qu'au point de vue paléographique, en voici un aperçu sommaire :

Ms. A : πλῆθος ἐστὶν pour πλῆθός ἐστιν (variante d'accentuation universellement usitée au XIV[e] siècle). — οὖν ἐστὶν (même remarque). — ὅπερ ἐστὶν accentué ὅπέρ ἐστιν. — Confusion perpétuelle de ἡ, ἥ, ἧ, εἰ et de ι. — ως pour ος. — τὸ pour τόν. — περὶ pour παρὰ. — ε pour αι et αι pour ε. — οις pour ης. — οι pour η. — παδ pour παυ. — τὸ pour τόν. — θύλη pour θῆλυ. — ο pour ω. — υ pour οι. — θηλάς τινας accentué θηλὰς τινάς.

Ms. B : Confusion de ων et de ον. — ε pour αι. — Consonnes redoublées : ὅλλως, μόρρια... — ἡ pour ἧ, etc. — η pour υ. — η pour ε. — ει pour η. — L'esprit rude pour l'esprit doux. — ὡν pour ὡς. — οι pour ι. — Πλάτωνά ἐστι accentué Πλάτωνα ἐστὶ. — Ἀριστις et Ἀριστης pour Ἀριστοτέλης.

Ms. Bb : εις pour ις. — η pour ει. — finale ῆς pour οῦ et réciproquement. — ος pour ως. — τοὺς pour τὰς. — ἐλλοίμεθα pour ἑλοίμεθα. — Ponctuation plus régulière que dans les trois autres mss.

Ms. C : Περὶ pour παρὰ. — Αὐτήν φασιν accentué αὐτὴν φασίν. De même γνῶσις ἐστὶν. — δέ ἐστιν accentué δὲ ἐστὶν. — ὅπερ ἐστὶν accentué ὅπέρ ἐστιν. — στέρησίς ἐστι accentué στέρησις ἐστὶν.

Ms. D : πλῆθός ἐστιν accentué πλῆθος ἐστὶν. — ω pour ο et réciproquement. — Iotacismes divers.

Quant aux autres remarques, elles porteront exclusivement sur les rapprochements de texte que nous ont suggérés cet ἀνέκδοτον.

Nous reproduisons *in extenso* le titre donné par Allatius.

ΔΙΔΑΣΚΑΛΊΑ ΠΑΝΤΟΔΑΠΉ

καὶ πάντως ἀναγκαιοτάτη ἐν ἕκατον ἐνενήκοντα πρὸς τοῖς τέσσαρσι (*sic*) κεφαλαίοις θεωρουμένη, χωρὶς τῶν σχεδιασθέντων λόγων καὶ στίχων πρὸς διαφόρους ὑποθέσεις ἐκτεθεῖσα, πρὸς τὸν εὐσεβέστατον καὶ ἀοίδιμον βασιλέα κῦρον Μιχαὴλ τὸν Δοῦκαν αὐτοκράτορα γεγονότα.

I.

Table d'Allatius, n° 16. — Ms. A, fol. 83 r. — Ms. Bb, fol. 75 r. — Ms. D, fol. 98 r.

ΕἸ ἌΠΕΙΡΟΝ ΤῸ ΘΕΪ́ΟΝ ΚΑῚ ΠΩ͂Σ ἌΠΕΙΡΟΝ.

Πᾶν τὸ ὄντως ὂν οὔτε κατὰ τὸ πλῆθός ἐστιν ἄπειρον, οὔτε κατὰ τὸ μέγεθος, ἀλλὰ κατὰ μόνην τὴν δύναμιν. Ὁ γὰρ Θεὸς οὔτε πλῆθός ἐστιν, ἀλλὰ κυρίως ἕν· οὔτε μέγεθος ἔχει, ἀσώματος γάρ. Ἄπειρος οὖν ἐστιν κατὰ μόνην τὴν δύναμιν· οὐ γὰρ πέρατι λαμβάνεται ἡ τούτου ἐνέργεια· ἀλλ' ἥ τε γεννητικὴ αὐτὴ δύναμις, ἥ τε φρουρητική, ἥ τε ζωογόνος, ἥ τε ἀναγωγική, καὶ ἁπλῶς πᾶσαι αἱ δυνάμεις αὐτοῦ ἄπειροί εἰσι, καὶ ἀνέκλειπτοι· καὶ αὐτὸς ἄπειρος καὶ κατὰ τὴν ἀρχὴν καὶ κατὰ τὸ τέλος. Καὶ τὸ μὲν ἄνω αὐτὸ ἄναρχον ὀνομάζεται, τὸ δὲ κάτω ἀτελεύτητον, τὸ δὲ ξύμπαν, αἰώνιον. Ἄπειρος οὖν τὴν δύναμιν ὁ Θεός, ἄναρχός τε καὶ ἀτελεύτητος, καὶ αἰώνιος. Τοῦτο δὲ καὶ ὁ Θεολόγος Γρηγόριος τὸ ὂν θεολογικῶς διορίζεται.

I, ligne 2. ἀλλὰ μόνον τὴν δύναμιν (fort. legend. ἀ. μ, κατὰ τὴν δυν.) D. Cp. Proclus, *Institut. théolog.*, § 86. — 3. τὰ σώματα γὰρ A. — 5. αὐτὴ) αὐτοῦ Bb fort. melius. — εἴτε ζωογ. εἴτε ἀναγ. A. — 7. αὐτοῦ) αὐταὶ A. — ἀνέκληπτοι Bb. — 8. αὐτοῦ Bb. — 11. τῷ ὄντι θεολογικῷ διορ. Bb. Cp. Grég. de Naz., t. I, p. 553 et 847-8, éd. Paris, 1840, in-fol.

II.

Table d'Allatius n° 28. — Ms. A, fol. 85 v. — Ms. B, fol. 95 v. — Ms. Bb, fol. 77 v.

ΠΕΡῚ ΝΟΕΡΟΥ͂ ΕἼΔΟΥΣ.

Πᾶν νοερὸν εἶδος ἀΐδιόν ἐστιν ὑποστατικόν, καὶ πᾶς νοερῶς ἀριθμὸς πεπέρασται. Καὶ πᾶς νοῦς ὅλως ἐστὶν ὡς ἐκ μερῶν ὑποστάς, καὶ ἕκαστος ἥνωται τοῖς ἄλλοις καὶ διακέκριται ὑπ' αὐτῶν. Καὶ πᾶς ὁ μετασχόμενος νοῦς ἢ θεῖός ἐστιν, ἢ θεῶν ἐξημμένος, ἢ νοερὸς μόνον. Καὶ πᾶς θεῖος νοῦς μετεχόμενος ὑπὸ ψυχῶν μετέχεται θείων. Καὶ πᾶς νοῦς μετεχόμενος μέν, νοερὸς δὲ μόνον, μετέχεται ὑπὸ ψυχῶν οὔτε θείων, οὔτε νοῦ καὶ ἀνοίας ἐν μεταβολῇ γενομένων, ἀλλ' ὑπὸ τῶν κατ' οὐσίαν ἀεὶ καὶ κατ' ἐνέργειαν νοερῶν. Καὶ πᾶς νοῦς τὸ ἑνὶ ὑφίστησι τὰ μετ' αὐτόν· καὶ ἔστιν αὐτοῦ καὶ ἡ ποίησις ἐν τῷ νοεῖν, καὶ ἡ νόησις ἐν τῷ ποιεῖν. Καὶ πᾶς νοῦς νοερός ἐστι καὶ τὰ πρὸ αὐτοῦ, καὶ τὰ μετ' αὐτόν, καὶ ἄλλη μὲν ἡ ἐν τῷ νῷ νόησις, ἄλλη δὲ ἡ τῆς ψυχῆς.

III.

Table d'Allatius n° 29. — Ms. A, fol. 86 r. — Ms. Bb, fol. 78 r.

ΠΕΡῚ ΝΟΥ͂.

Νοερὰ μὲν καὶ ἡ ψυχή· νοερὸς δὲ καὶ ὁ νοῦς· ἀλλ' ὁ μὲν κατ'

II, 1. ἀϊδίων B. Cp. Proclus, *Institut. théolog.*, § 178. — νοερὸς B, Bb. — 2. Cp. Procl., § 179. — 3. ἀπ' αὐτῶν B, Bb. Cp. Procl., § 180, La leçon de Psellus est préférable à celle des éditions de Proclus : ἐκ μ. ὑπ. ἕκαστος καὶ ἥνωται. — 4. ἢ θεῶν) ὡς θ. A, Bb. — 5. μόνον) Cp. Procl. § 181. — νοῦ Bb f. mel. — 6. θείων) Cp. Procl., § 182. — 7. νοερῶς δὲ μένων mss. Corrigé d'après le texte de Proclus. — 8. γενομένων B. — νοερὰν Bb. — 9. καὶ πᾶς νοῦς τὸν νοεῖν A. καὶ π. ν. τῷ νοεῖν Bb, f. mel. — 10. καὶ ἡ ἕνωσις B. Cp. Procl., § 174. — 11. μετ' αὐτὸν.) Cp. Procl., § 173.

III, 1. νοερῶς A 3 fois.

οὐσίαν νοερός, ὁ δὲ κατὰ μέθεξιν. Ὁ μὲν γὰρ νοῦς τὸν νοερὸν αὐτὸν ἔχει, καὶ τὸ νοῦς εἶναι, καὶ τὸ νοερός, ἓν καὶ κατ' αὐτὸν κληρωσάμενος· ψυχὴ δὲ νοερὰ τὸ πρὸς νοῦν βλέπει, δευτέρως ἔχουσα τὸ νοεῖν, ὅπερ πρώτως ὁ νοῦς, καὶ κατὰ μετουσίαν καὶ τοῦ νοῦ λεγομένη νοερὰ, ὅπερ ὁ νοῦς κατ' οὐσίαν ὑπῆρχε. Νοερὰ οὖν ἡ ψυχὴ διὰ τὴν τοῦ νοῦ μέθεξιν. Ὅταν γὰρ ἡ ψυχὴ νοῇ, καὶ ὅταν ὁ νοῦς ἐνεργῇ εἰς ἡμᾶς, τότε ἡ ψυχὴ γίνεται νοερὰ, καὶ μετέχει νοήσεως· ὑπερκάθηται δὲ τῆς ψυχῆς ἡμῶν προσεχῶς ὁ μερικὸς νοῦς ὃς λέγεται μέρος ἡμῶν, ὡς ἰδίων ὑφ' ἡμῶν μετεχόμενος. Ἡ γὰρ ἄνοδος ἡμῶν ἡ προσεχὴς εἰς τοῦτον, καὶ ἡ πρὸς τὸν ὅλον νοῦν ἐπιστροφὴ διὰ τούτου, καὶ ἡ τελειότης κατὰ τοῦτον.

IV.

Table d'Allatius, nº 30. — Ms. A, fol. 86 r. — Ms. Bb, fol. 78 r. — Ms. B, fol. 96 v. — Ms. C, fol. 101 r.

ΠΕΡΙ ΨΥΧΗΣ.

Πᾶσα ψυχὴ ἢ θεία ἐστὶν ἢ μεταβάλλουσα ἀπὸ νοῦ εἰς ἄνοιαν ἢ μεταξὺ τούτων, ἀεὶ μὲν νοοῦσα, καταδεεστέρα δὲ τῶν θείων ψυχῶν. Καὶ πᾶσα μὲν θεία ψυχὴ θεός ἐστι ψυχικῶς· πᾶσα δὲ νοεροῦ μετέχουσα νοῦ, θεοῦ ὀπαδὸς ἀεὶ καὶ κατὰ μετουσίαν τοῦ νοῦ λεγομένη νοερά. Πᾶσα δὲ μεταβολῆς δεκτικὴ θεοῦ ὀπαδός. Καὶ πᾶσα ψυχὴ ἀσώματός ἐστιν οὐσία· καὶ χωριστὴ σώματος, ἀνώλεθρός τε καὶ ἄφθαρτος, καὶ ζωὴ καὶ ζῶν, μέση τε τῶν ἀμερίστων καὶ τῶν παρὰ τοῖς σώμασι μεριστῶν. Καὶ πᾶσα ψυχὴ μεθεκτὴ τὴν μὲν οὐσίαν αἰώνιον ἔχει, τὴν δὲ ἐνέργειαν κατὰ χρόνον, καὶ προσεχῶς ἀπὸ νοῦ ὑφέστηκε. Καὶ πάντα ἔχει δευτέρως τὰ εἴδη ἃ ὁ νοῦς πρώτως ἔχει.

3. καὶ ταυτὸν A. — 5. πρῶτον A. — καὶ τοῦ) om. καὶ Bb. f. mel. — 7. νοεῖ et ἐνεργεῖ mss. Corrigo. — 9. ὅπερ κάθηται A. — 12. διὰ τοῦτο A — 7. κατὰ τούτων A.

IV, 1. Cp. Procl., § 184. — 4. καὶ κατὰ μετ. τ. ν. λ. νοερά om. A, Bb, C. — 5. ὀπαδός) Cp. Procl., § 185. — 6. χωρὶς Bb, C. Cp. Procl., § 186. — 7. παρὰ) περὶ Bb. — 8. μεθεκτὴν μὲν C. Cp. Procl., § 191. — 9. προσεχῶς) Cp. Procl., § 193. — 10. δεύτερον... πρῶτον A. Cp. Procl., § 194, où il faut ajouter δευτέρως, d'après ce passage de Psellus.

Καὶ πάντα ἐστὶ τὰ πράγματα· παραδειγματικῶς μὲν τὰ αἰσθητά· εἰκονικῶς δὲ τὰ νοητὰ οὐσία τέ ἐστι ζωτικὴ καὶ ζωὴ οὐσιώδης.

V.

Table d'Allatius, n° 32. — Ms. A, fol. 86 v. — Ms. B, fol. 97 r. — Ms. Bb, fol. 78 v. — Ms. C, fol. 101 r.

ΠΕΡῚ ΝΟΫ́ ΚΑῚ ΨΥΧΗ͂Σ.

Εσχομεν τὰ εἴδη διχῶς, ἐν μὲν τῇ ψυχῇ, οἷον ἀνειλιγμένα καὶ οἷον κεχωρισμένα, ἐν δὲ τῷ νῷ, ὁμοῦ πάντα. Νοῦς δὲ ἄλλος μέν ἐστιν ὁ κατὰ μέθεξιν, ὃν καὶ δικαιότερον ἄν τις ἔλλαμψιν προσείποι νοεράν· ἕτερος δὲ οὐσιώδης. Νοῦς δέ ἐστι κατὰ μέθεξιν ὃν ἡ ψυχὴ ἔχει, ἕξιν οὖσαν τῶν παρὰ τοῦ νοῦ καθηκόντων εἰς αὐτὴν ἀγαθῶν. Καὶ οὐσιώδης δὲ νοῦς διττός ἐστιν, ὁ μὲν ἀμέθεκτος, ὁ δὲ μετεχόμενος, ὃν δὴ καὶ καλεῖν εἰώθασι μερικόν· Ἔχομεν δὲ τοῦτον τὸν νοῦν, καὶ κοινόν, καὶ ἴδιον· κοινὸν μέν, ὡς ἀμέριστον καὶ ἕνα· ἴδιον δέ, καθ' ὅσον ἔχει ἕκαστος αὐτὸς ὅλον. Καὶ τὰ μὲν ψυχικὰ εἴδη συμπληροῖ τὴν οὐσίαν ἡμῶν, τὰ δὲ νοερά, τελειοῖ τε ἡμᾶς καὶ κοσμεῖ. Καὶ τὰ μὲν νοερὰ ἥνωται, τὰ δὲ ψυχικὰ διῄρηται. Ἔχομεν δὲ καὶ τὸν θεὸν ὡς ἐποχούμενον τῇ νοητῇ φύσει.

VI.

Table d'Allatius, n° 35. — Ms. A, fol. 87 r. — Ms. B. fol. 98 r. — Ms. Bb, fol. 79 r. — Ms. C, fol. 103 v.

ΠΕΡῚ ΨΥΧΗ͂Σ.

Ἡ ψυχὴ ἐν σώματι οὖσα, ἢ ὀργάνῳ χρῆται τῷ σώματι, ἢ ἀχώ-

11. πάντα) Cp. Procl., § 195. — 12. εἰρηνικῶς C.

V, 1. Ἔχομεν A, C. — διχῶς et τῇ om. A, Bb, C; f. delend. — 3. ἐστιν om. B. — δικαιοτέρως C. — 5. νοῦ om. B. — παρὰ τοῦ νοῦ καθήκοντος A. παρὰ τ. ν. καθεστηκότων C. — 7. καὶ om. C. — δὲ om. B. — τὸν om. A. — 8. μεριστὸν A. — καὶ om. A, C. — 9. αὐτὸν ἕκαστος B. — 11. ἥνωνται et διῄρηνται B. — 12. νοερᾷ φύσει B.

ριστός ἐστιν αὐτοῦ. Ἀλλ' εἰ μὲν τὸ πρότερον, ἀναγκάζεται δέχεσθαι τὰ πάθη τοῦ σώματος· εἰ δὲ ἀχώριστός ἐστι τοῦ σώματος, ἢ κέκραται πρὸς αὐτὸ, ἢ διαπέπλεκται, ἢ ὡς εἶδος ἔνυλόν ἐστιν. Ἀλλ' εἰ μὲν κέκραται, οὐχ ἡ ψυχὴ αἰσθάνεται καὶ πάσχει, ἀλλὰ τὸ ἐμψυχούμενον σῶμα· εἰ δὲ διαπέπλεκται, δυνατὸν τὴν ψυχὴν ἀπαθῆ μένειν, τοῦ σώματος κακῶς πάσχοντος, ὥσπερ τὸ φῶς ἀκίνητον τοῦ ἀέρος μεταβάλλοντος· εἰ δὲ εἶδος ἔνυλόν ἐστιν, τὸ συναμφότερον ἂν εἴη τὸ ἐνεργοῦν καὶ πάσχον, ἀλλ' οὐχ ἡ ψυχή. Καὶ γὰρ ἐπὶ τοῦ πελέκεως, οὐχὶ τὸ σχῆμα μόνον ἐστὶ τὸ τέμνον, ἀλλὰ τὸ σύνολον, ὅπερ ἐστὶν ὁ σίδηρος ὁ οὕτως ἐσχηματισμένος. Εἰ δὲ ἄϋλον εἶδός ἐστιν ἡ ψυχή, ἀδύνατον αὐτὴν δεκτικὴν εἶναι τῶν τοιούτων παθημάτων καὶ τῶν γνώσεων ἃς διὰ σώματος παραδέχεσθαι πέφυκε. Τὰ δὲ πάθη καὶ ἢ αἰσθήσεις τινὲς, ἢ οὐκ ἄνευ αἰσθήσεως.

VII.

Table d'Allatius, n°s 36-37. — Ms. A, fol. 87 r. — Ms. B, fol. 98 r. — Ms. Bb, fol. 79 v.

ἝΤΕΡΟΝ ΠΕΡῚ ΨΥΧΗ͂Σ ΕἾΔΟΣ.

Πλάτων ἐν Τιμαίῳ μὲν διακρίνει τὰ πάθη τῶν αἰσθήσεων καὶ φησὶν οὐκ ἄνευ αἰσθήσεως αὐτὰ γίνεσθαι. Ἐν δὲ τῷ δευτέρῳ τῶν Νόμων τὰς ἡδονὰς καὶ τὰς λύπας αἰσθήσεις προείρηκεν. Ἐχρῶντο δὲ οἱ μὲν λέγοντες τὰ πάθη μηδὲν διαφέρειν τῶν αἰσθήσεων τοιῷδε λόγῳ. Τὰ ἡδέα καὶ τὰ λυπηρὰ αἰσθητά εἰσιν· εἰ δὲ ταῦτα αἰσθητὰ, καὶ αἱ ἡδοναὶ καὶ λύπαι αἰσθήσεις τινές. Οἱ δὲ διακρίνοντες τὰ πάθη τῶν αἰσθήσεων τὰ μὲν πάθη ἀνῆγον ἐπὶ τὴν ὀρεκτικὴν δύναμιν, τὰς δὲ αἰσθήσεις ἐπὶ τὴν κριτικήν· ἄλλο δὲ εἶναι τὴν ὄρεξιν, καὶ ἄλλο τὴν κρίσιν· τὸ δὲ ζῶον τριττόν· ἢ γὰρ τὸ σῶμα τὸ φυσικὸν, καὶ ὀργανικὸν, καὶ δυνάμει

VI, 2. αὐτῷ C. — οὐκ ἀναγκ. B. — 4 et 6. διαπλέκεται B qui om. ὡς. — 6. ἐμψυχομ. B; ἔμψυχον C; ἐμψυχώμενον Bb. Corrigo. — δυνατὸν) διὰ τὸ B. — 7. τοῦ σωμ.) τοῦ om. B. — 8. εἰ τοῦ ἀέρος μεταβάλλοιτο B. — 9. ἂν τυχὸν εἴη B. — ἀλλ' οὐχὶ A. — 10. τοῦ πελ. om. B. Cp. Aristot. *De anima*, l. II, p. 412 *b*. — 14. ἢ οὐκ) ἢ om. B.

VII, 1, ἐν τη μέσῳ A. Cp. Plat., *Tim.*, p. 64 B C. — 2. αὐτὰ om. Bb. — γίνεται B. — 3. Cp. *Lois*, l. II, p. 653 A. — 10. καὶ δυν.) καὶ

ζωὴν ἔχον· ἢ τὸ κοινόν, τοῦτο δέ ἐστι τὸ ἐξ αὐτῆς τῆς ψυχῆς καὶ τοῦ σώματος· ἢ ἕτερόν τι· τρίτον ἐπ' ἀμφοῖν γεγενημένον· τοῦτο δέ ἐστι τὸ ἐκ τῆς δευτέρας ζωῆς καὶ τοῦ σώματος.

Καὶ καθ' ἑαυτὴν μὲν ἡ περὶ ψυχῆς γνῶσις καλὴ καὶ τιμία, μειζόνως δὲ καὶ πρὸς πᾶσαν ἀλήθειαν συντελεῖ, τουτέστι, πρὸς τὴν τῶν ὄντων ἐπιστημονικὴν γνῶσιν, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὴν φυσικὴν θεωρίαν μάλιστα. Διότι ὡς ἐξ αἰτίας τὰ αἰτιατὰ γινώσκει· ἡ γὰρ ὡς ἐξ αἰτίων τῶν αἰτιατῶν γνῶσις κυριωτέρα τῆς ἐκ τῶν αἰτιατῶν εἰς τὰ αἴτια ἀναγομένης. Τούτων δὲ τῶν φυσικῶν οἷον ἀρχὴ ἡ ψυχή· οἷον δὲ εἴρηκα διότι τὸ εἶδος καὶ ἡ νοερὰ καὶ ἀμέριστος οὐσία, ὄντως ἀρχή· ἡ δὲ ψυχὴ ἐκβᾶσα τῆς ἀμερίστου οὐσίας καὶ τῆς ἀληθοῦς ἀρχῆς ἀπολείπεται. Ἐπιζητοῦμεν δὲ θεωρῆσαι καὶ γνῶναι τήν τε φύσιν αὐτῆς καὶ τὴν οὐσίαν. Δηλοῖ δὲ ἡ μὲν θεωρία τὴν ἐκ τῶν τῇ αἰσθήσει φαινομένων ἀναφορὰν εἰς τὴν περὶ αὐτῆς ἀλήθειαν, ἡ δὲ γνῶσις τὴν κατὰ λόγον ἐπιστημονικὴν κατάληψιν.

VIII.

Table d'Allatius, nº 38. — Ms. B, fol. 99 r. — Ms. Bb, fol. 80 r. — Ms. C, fol. 104 r.

ΠΕΡῚ ΨΥΧΗ͂Σ ἈΠῸ ΠΟΛΛΩ͂Ν.

Οὐκ εὔκολος ἡ τῆς ψυχῆς κατάληψις, ἐπειδὴ καὶ πᾶσα ἐπιστημονικὴ λέξις δυσκατάληπτος. Πρὸ γὰρ πάντων τὸ γένος αὐτῆς ὀφείλομεν λαβεῖν καὶ τότε τὴν διαφοράν· ἀμφισβητεῖται δὲ ἐπὶ τῆς ψυχῆς εἰ τὸ γένος αὐτῆς οὐσία, ἢ ποσόν, ἢ ποιόν· οἱ μὲν γὰρ οὐσίαν αὐτήν φασιν· οἱ δὲ ποιόν, οἷον ἁρμονίαν ἢ κρᾶσιν. Ξενο-

om. B. — 11. τὸ ἐξ) τὸ om. A, B. — 14. Les mss. A et Bb, commencent ici leur chapitre 37; B continue sans interruption son chap. 33. — 15. καὶ om. A. — 17. ἐξ αἰτ. τὰς αἰτίας B. — 19. ἀγομένης B. — 21. ἀμερίστου om. B. — 22. ἀληθῶς B, Bb, f. mel. — δὲ om. B. — 24. φαινομ.) ἐκφυομένων A; φυομεν. Bb. — 25. καταλ.) γνῶσιν B.

VIII, 2. ἕξις B, C. — 4. τῆς om. C, Bb; f. delend. — ἢ ποιόν, ἢ ποσόν B, Bb, f. mel. — 5. αὐτὴν οὐσίαν B. — ἁρμονίαν) Cp. Plat., *Phédon*, p. 92 B; Aristot., *De anima*, p. 407 *b;* Cicéron (citant le philosophe-musicien Aristoxène), *Tuscul.*, I, 10. — ἢ) καὶ B.

κράτης δὲ, ἀριθμὸν αὐτὴν φάμενος, ἐν ποσῷ τίθεται. Καὶ οὐδὲ καθαρῶς ἐστιν ἐντελέχεια· οὐ γὰρ ἀεὶ κατὰ τὴν τελείαν ἵσταται ἐνέργειαν, ἀλλ' ἐνίοτε κατὰ τὴν ἀτελεστέραν τὴν κατὰ τὴν ἕξιν. Καὶ οὐδὲ καθαρῶς ἀμέριστος· δηλοῖ δὲ τοῦτο ἡ κατὰ μέρος ἐπὶ τῶν ζητουμένων διέξοδος αὐτῆς. Ζητήσεως δὲ ἄξιον εἰ καὶ ὁμοειδεῖς ἀλλήλαις αἱ ψυχαὶ πᾶσαι, ἡ φυσικὴ, ἡ αἰσθητικὴ, καὶ ἡ λογικὴ. Ὁμοειδῆ δέ ἐστι τὰ καθ' ἓν τὸ εἰδικώτατον εἶδος ὁριζόμενα· τὰ γὰρ κατά τι κοινότερον ὁμογενῆ.

IX.

Table d'Allatius, n° 39. — Ms. B. fol. 99 r. — Ms. Bb, fol. 80 r. — Ms. C. fol. 97 r.

ΠΕΡῚ ΨΥΧῆΣ.

Ἰστέον δὲ ὅτι ὁμοειδεῖς ἡ φυτικὴ ψυχὴ, καὶ ἡ αἰσθητικὴ, καὶ ἡ λογικὴ ἐν τῷ ἀνθρώπῳ οὖσαι καὶ διάφοροι κατ' εἶδος πρὸς ἀλλήλας αὗται· ἀνομοειδεῖς δὲ αἱ τῶν διαφόρων ζώων δυνάμεις πρὸς τὰς τοῦ ἀνθρώπου· οἷον ἡ τοῦ ἵππου αἰσθητικὴ πρὸς τὴν τοῦ ἀνθρώπου αἰσθητικήν· πᾶσαι γὰρ αἱ ἀνθρώπειαι καθ' ἓν εἰδικώτατον ὂν τὸ ἀνθρώπειον χαρακτηρίζονται εἶδος. Λόγοις δὲ διαφόροις ποικίλλονται· πολλοὶ γὰρ οἱ καθ' ἕκαστον εἶδος λόγοι· κἂν πᾶσαι δὲ ψυχαὶ καὶ ζωαί τινες, ἀλλὰ κατὰ τὸ πρότερον καὶ τὸ ὕστερον

6. Aristote (*l. c.*, p. 404 *b*, 29, puis 408 *b*, 32) cite cette définition pythagoricienne, mais, au mot ἀριθμός, ajoute κινῶν ἑαυτόν. La définition donnée par Aristote se retrouve, mais cette fois avec le nom de Xénocrate, dans les Scholies sur Denys de Thrace (Bekker, *Anecdota gr.*, p. 664). Xénocrate, mort en 314 avant notre ère, avait écrit un *Traité de l'âme* (Diogène L., l. IV, II, 9). — 8 εὐτελ. B. — 10. καὶ εἰ Bb, C. — 11. Après ψυχαὶ, le ms. C achève le chapitre avec les mots διὰ τὸν τρόπον jusqu'à παράδοξος, fin du chapitre 65 dans la collection publiée par Fabricius (= n° 90 de la table d'Allatius). — 12. εἰσι τὰ καθ' ἕκαστον ἰδικώτερον τὸ εἶδος B.

IX, 1. δὲ om. Bb, C. — ὁμοιοειδὴς ἡ φυσικὴ B, C. — ψυχὴ om. Bb, *f.* mel. — 2. οὖσα B, C. — ἀδιάφοροι Bb, C. — 3. ἀνομοιοειδεῖς B, C. — 5. εἰδικώταται ὧν C. — 8. κατὰ τὸ) τὸ om. C. — τὸ ὕστερον) τὸ om. Bb.

ἀλλήλων διαφέρουσαι, οὐδ' ἂν ὑφ' ἓν τελοῖεν γένος. Τοιαῦτα γὰρ τὰ ὁμοταγῆ· τὰ δὲ ὕστερα τοῖς πρώτοις, ὡς τὰ ἀφ' ἑνὸς καὶ πρὸς ἓν κοινωνεῖ. Εἰ μὲν γὰρ ὁμοειδεῖς πᾶσαι, εἷς ἔσται πασῶν λόγος· εἰ δὲ ἀνομοειδεῖς καθ' ἕκαστον εἶδος ἑτέρας. Καὶ τὸ μὲν εἰδικώτατον εἶδος αὐτοτελῆ δηλοῖ ὕπαρξιν· τὸ δὲ γένος ἄνευ τῶν εἰδῶν οὐχ ὑφέστηκεν· ὡς δὲ μερικὸς λόγος ἐν τῷ εἴδει περιεχόμενος ὕστερον τοῦ εἴδους τὰς πολλὰς ἐν ἑκάστῳ ζώῳ ζωάς, εἴτε μόρια εἶεν, εἴτε δυνάμεις, ὁμοειδεῖς μέν, κατὰ λόγους δὲ διαφερούσας ῥητέον. Τὰς δὲ ἐν τοῖς ἀνομοειδέσι ζώοις καὶ κατ' εἶδος ἐξηλλαγμένας θετέον· ἵνα καὶ προηγουμένως τὸ κατ' εἶδος αὐτῶν διάφορον, ἐκ τῶν ψυχῶν ἐφίκῃ· καὶ τὸ μὲν φυσικὸν μόριον ἕτερον τοῦ ὀρεκτικοῦ, τὸ δὲ θρεπτικὸν καὶ αὐξητικὸν καὶ γεννητικόν, οὐ πλείω, ἀλλ' ἓν πάντα. Χαλεπὴ δὲ καὶ δυσδιάκριτος ἐπὶ τῶν μέσων ἢ τῶν ἀντικειμένων θέα, διὰ τὴν πρὸς τὰ ἄκρα τῶν μεταξὺ κοινωνίαν· ἐπιστημονικὸν δὲ ἐκ τοῦ « τί ἐστι; » τουτέστιν ἐκ τοῦ « τὸ εἶναι » ἐμφαίνοντος ὁρισμοῦ τὰ καθ' αὑτὰ συμβεβηκότα θεωρεῖν ταῖς οὐσίαις. Διότι ἐξ αἰτίων ἡ θεωρία. Ὅταν δὲ τὸ ἓν οὐκ ἔστιν ἐξ ἑαυτοῦ γνώριμον, ἐκ τῶν καθ' αὑτὰ συμβεβηκότων αὐτὸ γινώσκεται.

X.

Table d'Allatius, nº 40. — Ms. B, fol. 99 v. — Ms. Bb, fol. 80 v.

ΠΕΡῚ ΨΥΧῆΣ.

Ἐπὶ μὲν τῶν μαθημάτων γνώριμον τὸ τί ἦν εἶναι ἑκάστου διὰ τὸ ποσὰ ἄττα ἢ ποιὰ εἶναι τὰ ὁριζόμενα· Ὧν καὶ ἡ αἴσθησις καὶ ἡ φαντασία ἀντιληπτική, ὅσαι δὲ οὐσίαι, ὧν λόγος καὶ νοῦς θεωρητικός, οὐκ ἐξ ἑαυτῶν φανεραὶ τοῖς κατ' αἴσθησιν ζῶσιν, ἀλλ' ἐκ τῶν συμβεβηκότων αὐτοῖς ἡ ἐπ' αὐτὰ ἀναφορά. Ὃς τρόπος καὶ ἐπὶ

9. διαφ. ἀλλήλων B. — 12. ἀνομοειδεῖς B, C. — ἕτερα C. — ἰδικώτερον B. — 13. γένος, τῶν om. B. — 14. μεριστός B; ὁ δὲ μερ. C. — 15. Le ms. B commence son chapitre 40 avec τὰς πολλάς. C omet ces mots et toute la suite du chapitre. — 17. τὰς δὲ) τὰ δὲ B. — καὶ om. B. — ἐξημαγμένας B. — 19. ὁριστικοῦ B. — 22. ἐπιστημονικὴν B. — 25. τί δὲ ἐξ B. — 26. αὐτα Bb, f. mel.

X, titre. π. ψ. ἕτερον B. — 3. ὅσα Bb. — νοῦς καὶ λόγος B.

ψυχῆς ἀναγκαῖος, καὶ ἡ ἀπόδειξις ἡ ἐκ τοῦ « τί ἐστι » τὰ συμβεβηκότα συλλογιζομένη· ἀλλ' οὐχὶ ἀνάπαλιν ἡ ἐκ τούτων εἰς τὴν οὐσίαν ἀναδρομή. Πάθη δὲ ψυχῆς οὐχ ἁπλῶς πᾶσα αὐτῆς ἡ ἐνέργεια, ἀλλὰ τῆς παθούσης καὶ ἔξω ἀφ' ἑαυτῆς προϊούσης. Καὶ πᾶσα μὲν ψυχὴ οὐσία ἐστί, καὶ ἡ ἐσχάτη, οὐ πᾶσα δὲ χωριστὴ σώματος. Αἰσθήσεις γὰρ πᾶσαι καὶ φαντασίαι, οὐκ ἄνευ σωμάτων· ὥστε οὐδὲ ἡ ταῦτα πάσχουσα καὶ ἐνεργοῦσα ψυχὴ πάντη χωριστή· οἰκεῖαι γὰρ ἐπὶ ταῖς οὐσίαις ἐνέργειαι.

XI.

Table d'Allatius, n° 41. — Ms. B, fol. 100 r. — Ms. Bb, fol. 81 r.

ἜΤΙ ΠΕΡῚ ΨΥΧῆΣ.

Πολλαὶ αἱ κατὰ βάθος τοῦ ἀχωρίστου διαφοραί· αἱ μὲν γὰρ ἔσχαται ἀχώριστοι ὡς τοῦ ὀργανικοῦ σώματος οὖσαι ἐντελέχειαι καθ' ἃς ζωτικῶς δύνανται κινεῖσθαι· αἱ δὲ, ὡς κινηταὶ τοῦ ὀργάνου ἀνάλογον τῷ πλωτῆρι· δύνανται γὰρ καὶ χωριστὰς ἔχειν ἐνεργείας, ὡς καὶ ὁ πλωτὴρ τῆς νεὼς τὰς βαδιστικάς. Ἄλλον δὲ τρόπον ἀχώριστοι αἱ πρακτικαὶ τοῦ λόγου ἐπιστῆμαι κατὰ μόνην τὴν ἐλάττονα αἰσθήσει καὶ φαντασίᾳ συμπλεκόμεναι, καὶ διὰ τοῦτο κοιναὶ καὶ τοῦ ἔχοντος· κατὰ δὲ τὴν μείζονα οὐδὲν αὐτῆς προσδεόμεναι. Ὁμοίως δὲ καὶ ὅσαι θεωρητικαὶ τῶν φυσικῶς ὄντων, αἱ δὲ περὶ τὰ νοητὰ μὲν, κατὰ προσβολὴν δὲ, ἐνεργοῦσαι, οὐκ ἄνευ φαντασίας εἰσίν. Ἀχώριστοι οὖν καὶ αὗται· ἡ δὲ μόνιμος καὶ εἰς τὸ οὐσιῶδες συναιροῦσα τὴν ἐνέργειαν, παντελῶς ἐστι χωριστή.

8. πάθος B. — ἡ om. Bb, f. mel. — 11. γὰρ) δὲ B.

XI, titre. ἔτι om. Bb. — 1. ἐν μὲν γὰρ ἐσχάτοις Bb, f. mel. — 3. ζωτικοῖς et κοινεῖσθαι B. — 4. πλωτῇ Bb, même sens; seulement on accentue πλώτῃ. — 5. βαδιστικαί manque dans les lexiques avec l'acception d'un substantif. M. Sathas propose de sous-entendre κώπας. — 8. αὐτοῦ Bb f. mel. — 9. φυσικῶν B. — 10. προσβολὴν B.

XII.

Table d'Allatius, n° 42. — Ms. B, fol. 100 v. — Ms. Bb, fol. 81 r. — Ms. C, fol. 97 v,

ΠΕΡῚ ΨΥΧΗ͂Σ.

Ὅτι τὰ πάθη τῆς ψυχῆς διὰ τὴν εἰς τὸ σῶμα ῥοπὴν, οὕτως ὠνόμασται ἃ καὶ ἀχώριστά ἐστι τοῦ σώματος. Καὶ ἄλλο μέν ἐστιν ἡ εἰδοποιοῦσα τὸ σῶμα ζωὴ τῆς ψυχῆς ὡς ὄργανον. Ἄλλη δὲ ἡ χρωμένη καὶ κινοῦσα τὸ ὄργανον τουτέστι τὸ σῶμα τὸ ζῶν. Καὶ τὰ μὲν ὡς παρακολουθοῦντα μόνον τοῦ σώματος πάθη, ἐνέργειαι· τὸ γὰρ νοεῖν κἂν μὴ ἄνευ φαντασίας, ἐνέργεια μᾶλλον ἢ πάθος. Τὰ δὲ ὡς ὄργανον τὸ σῶμα εἰδοποιοῦντα πάθη, οἷον θυμὸς, πρᾳότης, καὶ τὰ ὅμοια, ἅπερ τοῦ κινουμένου μὲν ζωτικῶς ἐστὶ πάθη ὡς πάσχοντος, τῆς δὲ ψυχῆς, ὡς κινούσης. Ἔστι δὲ καὶ ἐν ταῖς ἐνεργείαις ὑπόβασις καὶ διαστροφὴ, ὅπερ ἕτερον τρόπον πάθος φαμὲν, κοινὰ δὲ τοῦ ἔχοντος σώματος τὰ τοιάδε πάθη· μεταβάλλει γὰρ τὸ σῶμα. Ὅταν δὲ καὶ μηδενὸς ἔξωθεν συμβαίνοντος δυσχεροῦς, οἱ μελαγχολικοὶ ἐν φόβοις γίνωνται, φανερὰ ἡ ἀπὸ τῆς τοῦ σώματος διαθέσεως αἰτία τῶν παθῶν.

XIII.

Table d'Allatius, n° 43. — Ms. Bb, fol. 115 v. — Ms. C, fol. 97 v.

ΠΕΡῚ ΨΥΧΗ͂Σ.

Ψυχὴ τελεία μὲν οὖσα καὶ ἐπτερωμένη κατὰ τὸ μέτρον αὐτῆς τῆς καθάρσεως, ἀναλόγως τῷ θεῷ σύνεστιν. Ἡ δὲ ἀκάθαρτος ὥσπερ

XII, 2. εἰσι Bb, C. — ἡ εἰδοπ.) ἡ om. B. — Bb om. ἄλλη jusqu'à τὸ ὄργανον. — 5. ὡς om. C; παρακολουθοῦντος B; μόνου C. — 6. κἂν) καὶ Bb. — 7. εἰδοποιοῦν τὰ πάθη B. — 8. τοῦ om. C. Cp., ci-dessus, XI, l. 3. — 10. ὃ περὶ ἕτ. τρ. C. — 11. κοινῶς B. — τὰ τοιαῦτα πάθη B. — 12. δυσχερεῖς C. — 13. φανερὰ ἡ α. τοῦ σωμ. αἰτία τοῦ π. B; Bb et C placent διαθ. après παθῶν.

XIII, titre : ἄλλο π. ψ. Bb. — 1. ἐπαιρομένη C.

ἐν δεσμωτηρίῳ τῷ σώματι κατακέκλεισται· ἀναλαβοῦσα δὲ τὴν ἑαυτῆς δύναμιν καὶ τὸ ἀρχαῖον ἀξίωμα, οὐδὲν δεινὸν ἡγήσεται. κἂν ὁτιοῦν γίνηται περὶ τὸ σῶμα καὶ τὰ ἐκτὸς τοῦ σώματος. Ὅταν τοίνυν ἰδεῖν τὸ ἐφ' ἡμῖν ἐθέλῃς, ἴδε ψυχὴν κατὰ φύσιν ζῶσαν· ἡ δὲ μὴ τοιαύτῃ χρωμένη ζωῇ, ἀσθενὴς καὶ κακίας ἀνάπλεως. Καὶ τοῦτο δὲ ἴσθι ὡς τῶν γνώσεων ἡ μὲν ἄλογος τὴν αἰτίαν τοῦ γινομένου οὐκ οἶδεν, ἡ δὲ εὐθὺς ὑπὲρ ἐκείνην, τὰς μὲν αἰτίας γινώσκει, ἐξ ὑποθέσεων δὲ ἄρχεται· τρίτη δὲ γνῶσίς ἐστιν ἡ καλουμένη ἀνυπόθετος. Αὕτη δέ ἐστιν ἡ κατὰ Πλάτωνα διαλεκτική. Τετάρτη γνῶσις ἡ νοερά, ἡ αὐτοπτικῶς τὰ ὄντα θεωμένη. Πέμπτη ἡ ὑπὲρ νοῦν, ἡ καλουμένη ἔνθεος, ἡ τὸ ἓν αὐτὸ τῷ οἰκείῳ ἑνὶ διαγινώσκουσα.

XIV.

Table d'Allatius, n° 45. — Ms. A, fol. 87 v. — Ms. B. fol. 101 r. — Ms. Bb, fol. 81 v.

ἜΤΙ ΠΕΡῚ ΨΥΧῆΣ.

Ἡ μὲν φύσις οὐ τοῦ κινεῖν, ἀλλὰ τοῦ κινεῖσθαί ἐστιν ἀρχὴ τῷ σώματι ἐν ᾧ ἐστιν, ἡ δὲ ψυχὴ οὐχ ἁπλῶς ἀλλὰ τοῦ ζωτικῶς καὶ ἔνδοθεν. Διὸ οὐ τοῦ κινεῖσθαι μόνον ὑπάρχει τοῖς ζώοις, ἀλλὰ καὶ ὡς αὐτὴ κινητική, τὴν δὲ ἐνδοθεῖσαν τῷ σώματι ζωὴν παρὰ τῆς ψυχῆς, οὐ πάνυ ψυχὴν Ἀριστοτέλης καλεῖ, ἀλλ' ἢ μέρος ψυχῆς, ἢ οὐκ ἄνευ ψυχῆς. Καὶ τὸ μὲν πρῶτον κινοῦν οὐκ ἀνάγκη κινεῖσθαι ἵνα καθαρῶς ἐν τῇ τοῦ κινεῖν [καὶ] μένειν αἰτίᾳ· τὰ δὲ μέσα κινεῖσθαί πως βούλεται ὁ Πλάτων, ὡς τοῦ πρώτου κινητικοῦ νοῦ ὑποβάντα, ἀλλ' οὐ τὴν σωματοειδῆ κίνησιν, ἐσχάτην οὖσαν καὶ τῶν μόνως κινουμένων. Καὶ γὰρ ἡ φύσις παρ' ἐκείνῳ κινεῖται διὰ

5. γένηται C. — C. aj. τοῦ après τὰ. — 7. ζωῇ) τοιαύτῃ...ζωή C. — 11. δὲ om. Bb, f. mel. — Cp. Platon, *Rép.*, l. VII, p. 533 C.

XIV, 2. ζωτικοῦ A, Bb. — 3. κατάρχει A, Bb. — 5. Cp. Aristot. *Part. des anim.*, p. 641 *a* 18. — 6. πρώτως B; πρῶτος (pour πρώτως), Bb. — 7. ἵνα B. — J'ajoute καὶ après κινεῖν. Cette phrase paraît incomplète. — 8. πῶς A. — Cp. Platon, *Lois*, l. X, p. 893 C. — κινητοῦ B; νοῦ om. A. — 9. ἐσχάτως Bb.

τὴν ἐκ τοῦ ἀμερίστου ὑπόβασιν, καὶ μειζόνως ἡ ψυχή. Ἀναξαγόρας δὲ οὐ σαφῶς ψυχὴν λέγει τὸν νοῦν, ὃν πρῶτον κινοῦν τίθεται.

XV.

Table d'Allatius, nº 46. — Ms. A, fol. 87 v. — Ms. B, fol. 101 r. — Ms. Bb, fol. 81, v.

ΠΕΡῚ ΨΥΧΗ͂Σ.

Οὐχ ἁπλῶς κινητὴ ἡ ψυχή, ἀλλ' αὐτοκίνητος, ὡς οὐ παντελῶς τῆς ἀμερίστου οὐσίας καὶ ἐνεργείας ἀποστᾶσα. Τὸ μὲν γὰρ αὐτοκίνητον τὴν ἀμέριστον οὐσίαν καὶ τὴν τελείαν ἐνέργειαν δηλοῖ· τὸ δὲ κινητὸν τῆς μερικῆς ἐστι σημαντικόν. Τῇ οὖν μεσότητι τῆς ψυχῆς τὸ ἐκ τῶν ἄκρων σύνθετον ἀποδέδοται τὸ ὄνομα διὰ τὴν πρὸς ἄμφω τὰ ἄκρα τοῦ μέσου κοινωνίαν. Ὁ δέ γε Ἀριστοτέλης αὐτοκίνητον ὀνομάζει τὴν ψυχὴν πολλάκις διὰ τὸ μηδὲν ὁρᾶν αὐτῆς κινοῦν, ὃ μὴ καὶ αὐτὸ κινεῖται. Εἰ δὲ καὶ ὁ νοῦς πρώτως κινεῖ, πάντῃ ὢν ἀκίνητος, ἀλλὰ σὺν τῇ ψυχῇ καὶ τῇ φύσει. Ἀναξαγόρας δὲ τὸν κατὰ φρόνησιν νοῦν οὐκ ἐν πᾶσιν ἀνθρώποις τίθεται, οὐχ ὡς μὴ ἔχουσι τὴν νοητὴν οὐσίαν, ἀλλ' ὡς μὴ χρωμένοις αὐτῇ ἀεί· δυσὶ δὲ τούτοις χαρακτηρίζεται ἡ ψυχή, τῷ τε κινητικῷ καὶ τῷ γνωστικῷ.

12. Cp. Plat., *Phédon*, p. 98 B.

XV, 2. τῆς om. Bb. — οὐσίας) αἰτίας B. — 3. τελείαν om. A, B. — 5. τὸ ἐκ τῶν ἀρετῶν ἄκραν ἀποδέδοτο (*sic*) B; eadem A qui legit ἀποδεδο τὸ. — τὸ om. B. — 6. Cp. Aristote, *de l'Ame*, l. I, ch. 3. — 7. καὶ om. B. — 8. πρῶτος B. — 9. καὶ om. A. — 10. νοητὴν B. Cp. ci-dessus XIV, l. 8. — 11. αὐτῷ Bb. Les deux leçons peuvent se soutenir. — 12. ἡ ψυχὴ om. B. — κινητῷ B, Bb. Cp. Aristote, *l. c.*, p. 405 *a* 18.

XIX.

Table d'Allatius n° 71. — Ms. Bb, fol. 88 r. — Ms. C, fol. 95 r.

ἜΤΙ ΠΕΡῚ ἈΡΕΤΩ͂Ν.

Πᾶσα ἠθικὴ ἀρετὴ μεσότης ἐστὶ, καὶ πέφυκε φθείρεσθαι ὑπὸ ἐνδείας καὶ ὑπερβολῆς. Τῆς γοῦν ἀνδρείας ἐν μεσότητι οὔσης, ὁ μὲν πάντα φεύγων καὶ φοβούμενος, καὶ μηδὲν ὑπομένων δειλὸς γίνεται, ὅπερ ἐστὶν ἔνδεια. Ὁ δὲ μηδὲν ὅλως φοβούμενος ἀλλὰ πρὸς πάντα βαδίζων, θρασὺς, ὅπερ ἐστὶν ὑπερβολή. Ὁ δὲ πᾶσαν φεύγων, ὥσπερ οἱ ἄγροικοι, ἀναίσθητός τις. Εἰσὶ δὲ ἀρεταὶ περὶ πράξεις καὶ πάθη· παντὶ δὲ πάθει καὶ πάσῃ πράξει ἕπεται ἡδονὴ καὶ λύπη· καὶ διὰ τοῦτο ἔστιν ἡ ἀρετὴ περὶ ἡδονὰς καὶ λύπας. Καὶ τὰ μὲν δίκαια πράττοντες δίκαιοι γινόμεθα· τὰ δὲ σώφρονα, σώφρονες· καὶ τὰ μὲν ἀνδρεῖα, ἀνδρεῖοι, τὰ δὲ φρόνιμα, φρόνιμοι. Καὶ οὕτως ἐπὶ πάσης ἀρετῆς.

XX.

Table d'Allatius, n° 72. — Ms. B. fol. 107 v. — Ms. Bb, fol. 86 v. — Ms. C, fol. 100 v.

ἜΤΙ ΠΕΡῚ ἈΡΕΤΩ͂Ν.

Τῶν μὲν πολιτικῶν ἀρετῶν ἤτοι τῶν κοσμουσῶν τὸν φαινόμενον ἄνθρωπον τέλος ἐστὶν ἡ μετριοπάθεια, αἵ τινες πρὸς κοινωνίαν βλέπουσαι τὴν ἀβλαβῆ τοῦ πλησίον καὶ ἐκ τοῦ συναγελασμοῦ καὶ τῆς κοινωνίας, πολιτικαὶ ὀνομάζονται. Τῶν δὲ θεωρητικῶν ἡ πρὸς θεὸν ὁμοίωσις· καὶ ἄλλως μὲν θεωρεῖται ἡ σωφροσύνη, καὶ ἡ φρόνησις, καὶ ἡ ἀνδρεία καὶ ἡ δικαιοσύνη ἐν ταῖς πολιτικαῖς ἀρεταῖς, ἄλλως δὲ ἐν ταῖς θεωρητικαῖς. Κατὰ γὰρ τὰ μέτρα τῶν ὑποκειμένων

XIX, 1. ἠθικὴ) ἡ θεουργικὴ Bb.

XX. Cp. Porphyre, *Sentences conduisant aux intelligibles*, § 34. — 1. μὲν om. B. — 2. τὸν ἄνθρ. τὸν φαιν. C. — 3. τῶν πλ. B. — τῶν πλησίων Bb, f. mel. — καὶ om. Bb. — ἐκ om. C. — 7. θεωρ.) καθαρτικαῖς Bb. — γὰρ om. B.

πραγμάτων καὶ αἱ δυνάμεις τῶν ἀρετῶν ὀνομάζονται καὶ ὁρίζονται. Καὶ ὁ μὲν ἔχων τὰς μείζους ἀρετὰς ἔχει καὶ τὰς ἐλάττους, καὶ πολλάκις ἐνεργήσει καὶ τὰς ὑφειμένας ἀρετὰς ὁ ἔχων τὰς μείζους, ἀλλ' οὐ προηγουμένως, ἀλλὰ κατὰ περίστασιν τῆς γενέσεως. Ὁ δὲ ἔχων τὰς ἐλάττους οὐ πάντως ἔχει καὶ τὰς μείζους, εἰ μὴ κατὰ προκοπὴν εἰς αὐτὰς ἀναβαίη.

XXI.

Table d'Allatius, nº 72. — Ms. Bb, fol. 88 v.

ἜΤΙ ΠΕΡῚ ἈΡΕΤΩ͂Ν.

Ὅτι ἀρετή ἐστιν ἕξις προαιρετική ἐν μεσότητι οὖσα τῇ πρὸς ἡμᾶς, μεσότης δὲ δυοῖν κακιῶν, τῆς μὲν καθ' ὑπερβολήν, τῆς δὲ κατ' ἔλλειψιν· καὶ τὸ τὰς μὲν ἐλλείπειν, τὰς δὲ ὑπερβάλλειν τοῦ δέοντος, ἔν τε τοῖς πάθεσι καὶ ταῖς πράξεσι· τὴν δὲ ἀρετὴν μέσον καὶ εὑρίσκειν καὶ αἱρεῖσθαι. Διὸ κατὰ μὲν τὴν οὐσίαν καὶ τὸν ὁρισμόν, μεσότης ἐστὶν ἡ ἀρετή, κατὰ δὲ τὸ ἄριστον καὶ τὸ εὖ, ἀκρότης. Οὐ πᾶσα δὲ ἐπιδέχεται πρᾶξις, οὐδὲ πᾶν πάθος τὴν μεσότητα· ἔνια γὰρ εὐθὺς ὠνόμασται συνημμένα μετὰ τῆς φαυλότητος, οἷον ἐπιχαιρεκακία, ἀναισχυντία, φθόνος, καὶ ἐπὶ τῶν πράξεων, μοιχεία, κλοπή, ἀνδροφονία· πάντα γὰρ ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα λέγεται τὰ φαῦλα εἶναι, ἀλλ' οὐχὶ αἱ ὑπερβολαὶ αὐτῶν, οὐδὲ αἱ ἐλλείψεις· πᾶσα γὰρ πρᾶξις κλοπῆς καὶ μοιχείας καὶ ἀνδροφονίας ἁμαρτία ἐστί· καὶ οὐκ ἔστιν αὐτῶν τὸ μὲν ὑπερβάλλον, τὸ δὲ ἐλλεῖπον, ἵνα τὸ μέσον αὐτῆς ὡς ἀρετὴν ἑλοίμεθα.

9. ἔχει om. C. — 11. γνώσεως B.

XXI, 9. φθόνου ms. — 11. τὰ φ.) τῷ φ. ms. — 14. αὐτῆς), f. legend. αὐτῶν.

XXII.

Table d'Allatius, n° 81. — Ms. Bb, fol. 89 v.

ἜΤΙ ΠΕΡῚ ἈΡΕΤΩ͂Ν.

Ηθός ἐστι ποιότης τοῦ ἀλόγου τοῦ μέρους τῆς ψυχῆς, ὅταν ὑπὸ τοῦ λόγου κοσμεῖται, καὶ οἷον ποιότητα ἤθους λαμβάνει, περὶ ὃ καὶ αἱ ἠθικαὶ ἀρεταὶ συνίστανταί τε καὶ ὀνομάζονται. Ἡ γὰρ ψυχὴ συνηρμοσμένη κατὰ λόγους καὶ ἀριθμοὺς οὐσιώδεις ἕτερον μὲν ἔχει τὸ νοερὸν καὶ λογιστικὸν, καὶ κρατεῖν καὶ ἄρχειν τοῦ ἀλόγου πέφυκεν, ἕτερον δὲ τὸ παθητικὸν καὶ ἄλογον. Καὶ τούτου τοῦ παθητικοῦ τὸ μὲν σωματικώτερόν ἐστιν, οἷον τὸ ἐπιθυμητικόν, τὸ δέ ἐστιν ὅπου τῷ λογισμῷ παρέχον ἰσχὺν καὶ δύναμιν, ὃ καὶ θυμοειδὲς ὀνομάζεται. Διαφέρει δὲ φρόνησις σοφίας, ὅτι ἡ μὲν φρόνησις τύχης δεῖται, ἡ δὲ σοφία οὐδὲ βουλῆς πρὸς τὸ οἰκεῖον τέλος. Μεσότης δέ ἐστιν ἡ ἀρετή, οἷον ἁρμονία τις καὶ ἐμμέλεια, τὸ ὑπερβάλλον καὶ ἐλλεῖπον τῶν κακιῶν φεύγουσα.

XXIII.

Table d'Allatius, n° 84. — Ms. B, fol. 109 v. — Ms. Bb, fol. 90 r. — Ms. C, fol, 96 r. — Ms. D, fol. 72 v.

ΠΕΡῚ ἸΔΕΩ͂Ν ΚΑΤΑ ΠΛΆΤΩΝΑ.

Ἰδέα κατὰ Πλάτωνά ἐστι καὶ ἡ πρώτη τοῦ δημιουργοῦ ἔννοια οἷον ἀνατύπωσίς τις οὖσα καὶ διαμόρφωσις τοῦ δημιουργήματος. Ὁ δὲ αὐτὸς ἀνὴρ πρὸ τοῦ αἰσθητοῦ κόσμου παράδειγμά φησι στήσασθαι τὸν θεὸν, τὸν νοητὸν διάκοσμον, καὶ καλεῖ καὶ τοῦτον ἰδέαν. Τρίτην ἰδέαν φησὶ τοὺς καθόλου λόγους καὶ χωριστοὺς τῶν σωμάτων, οἷον τὸν τοῦ ἀνθρώπου λόγον, τὸν καθόλου· καὶ τὸν τοῦ ἵππου, καὶ τὸν τοῦ βοὸς ἰδέαν καλεῖ· καὶ τὸν ἐν τῇ φύσει λόγον, καὶ τὸν ἐν τῇ ψυχῇ καὶ τὸν ἐν τῷ νοΐ. Ἀριστοτέλης δέ

XXII, 2. κοσμῆται ms.

XXIII, 1. Cp. Platon, *Phédon*, p. 73 C. Voir Th. H. Martin, *Études sur le Timée*, t. II, note LX. — 5. καθολλόγους B.

γε τὰ μὲν δέχεται τοῦ Πλάτωνος, τὰ δὲ οὐ προσίεται. Ὕπαρξιν μὲν γὰρ δίδωσι ταῖς ἰδέαις· οὐ μὴν καθ' ἑαυτὰς ὑφεστάναι ταύτας φησίν, ἀλλ' ἀχωρίστους τῶν σωμάτων εἶναι.

XXIV.

Table d'Allatius, nº 85. — Ms. Bb, fol. 90 r.

ΠΕΡῚ ΔΑΙΜΌΝΩΝ ΚΑῚ ἩΡΏΩΝ.

Ἡ μὲν καθ' ἡμᾶς εὐσέβεια πάντας τοὺς δαίμονας κακοὺς καὶ ἀρχηγοὺς κακίας ἀποφαίνεται. Ἕλληνες δὲ περὶ τὸν κόσμον τοῦτον διαιροῦντες καὶ περὶ τὰς τάξεις τοῦ παντὸς ἀφορίζοντες τοὺς μὲν αἰθερίους καὶ ἀερίους καὶ ἐμπυρίους, τούς τε ἑνοειδεῖς καὶ νοεροὺς καὶ ψυχικούς, ἀγαθοὺς νομίζουσι καὶ ὀνομάζουσι, τούς τε περὶ τὴν ὕλην καὶ τὰ σώματα, κακούς, οὐχ ὅτι κατὰ προαίρεσίν εἰσι πονηροί, ἀλλ' ὅτι κατὰ φύσιν παρὰ Θεοῦ ἔλαχον τὴν ὕλην φρουρεῖν καὶ τὰ σώματα, εἰ καὶ ταῖς ἀνθρωπίναις ἐναντιοῦνται ψυχαῖς, ἀλλὰ καὶ τοῦτο παρὰ Θεοῦ λαβεῖν τὰς φιλοσωμάτους κολάζειν ψυχάς. Οἱ δὲ ἥρωες μετὰ τοὺς δαίμονας τεταγμένοι εἰσί, τὴν αὐτὴν μὲν ἔχοντες ἐκείνοις φύσιν, οὐχ ὁμοίαν δέ, [ἀλλὰ] ἐλάττονα.

XXV.

Table d'Allatius, nº 96. — Ms. Bb, fol. 92 v. — Ms. C, fol. 104 r. — Ms. D, fol. 96 v. nº 64.

ΔΙᾺ ΤΊ ὍΛΩΣ ἜΣΤΙ ΤῸ ΚΑΚΌΝ.

Τὸ κακὸν κυρίως οὐκ ἔστιν, ἀλλὰ στέρησίς ἐστι τοῦ ἀγαθοῦ, ὥσπερ τὸ σκότος ἀπουσία καὶ στέρησις τοῦ φωτός. Ὁ δὲ φιλόσοφος

9. γε om. B, C, D. — Cp. Aristote, *Métaphys.*, p. 991 *a, b*. — 10. γὰρ om. B. — ἀλλὰ χωριστοὺς C; ἀλλὰ om. B. Cp. ci-dessus VI, ligne 2.

XXIV, 11. J'ajoute ἀλλὰ sans hésiter.

XXV, Cp. Platon, *Tim.*, p. 30 et suiv.; Proclus, *in Tim.*, p. 124 et tout le traité conservé en latin seulement *De mali subsistentia* (Procli opera, ed. Cousin, t. I). Plat., *Rép.*, l. II, p. 380 ; l. X, p. 612 et suiv.; *Lois*, l. X, p. 906; Plotin, *Enn.*, III, l. II, § 5 ; Épictète, *Manuel*, § 34, alias 27, et Simplic. in Epictet., § 34, p. 155, éd. Wolf.

Πλάτων ἑτέρως τὸν λόγον βιάζεται, παρυφίστασθαι λέγων τὸ κακὸν διὰ τὴν τοῦ κόσμου τελειότητα· οἷον δέ ἐστι τὸ λεγόμενον, ἄκουε. « Εἰ τέλειός ἐστιν ὁ κόσμος, οὐ τὰ ἄφθαρτα μόνον, ἀλλὰ καὶ τὰ φθαρτὰ πάροδον ἔσχεν εἰς τὸ εἶναι τὸ παρὰ φύσιν, ἐν τοῖς φθαρτοῖς ἐστι σώμασι καὶ ἐν ταῖς ἡμετέραις ψυχαῖς. Εἰ οὖν ἐστι τὸ κακόν, ἵνα τὸ φθαρτὸν ᾖ. » Τοῦτο δὲ, « Ἵνα μὴ μόνον ᾖ τὸ ἀΐδιον. » Τοῦτο δὲ, « Ἵνα τέλειον ᾖ τὸ πᾶν. » Τοῦτο δὲ « Διὰ τὴν εἰς τὸν κόσμον πρόνοιαν. » Σαφέστατα δή που δείκνυται « διὰ τὴν πρόνοιαν » εἶναι τὸ κακόν, ἵνα τελείως ᾖ πρόνοια τέλεον ἀποφήνασα τὸν κόσμον.

XXVI.

Table d'Allatius, nº 97. — Ms. Bb, fol. 92 v.

ΤΕΛΕΩΤΕΡΟΝ ΠΕΡῚ ΤΟΥ͂ ΚΑΚΟΥ͂.

Οὔτε οἱ λέγοντες ἁπλῶς εἶναι τὸ κακὸν ἀληθεύουσιν, οὔτε οἱ λέγοντες μὴ εἶναι. Ἐκεῖνοι δὲ τὸ ἀκριβὲς φάσκουσιν οἱ λέγοντες πῇ μὲν εἶναι, πῇ δὲ μὴ εἶναι· διττὸν γάρ ἐστι τὸ κακόν, τὸ μὲν οὐδὲν ἕτερον ἢ μόνον κακόν, τὸ δὲ παρεμπλοκὴν ἔχον καὶ ἕνωσιν πρὸς τὸ ἀγαθόν· τὸ μὲν οὖν μόνως κακὸν ἐν τοῖς οὖσι πάροδον οὐκ ἔλαχε· πῶς γὰρ ἂν τῆς ἀγαθότητος πάντων οὐσίας οὔσης, οὐσιωθῆναι δύναται τὸ κακόν; τὸ δὲ συμπεπλεγμένον μετὰ τοῦ ἀγαθοῦ ἐστιν ἐν τοῖς οὖσιν, οἷον ἡ ψυχὴ οὐ πάντοτε μετέχει τοῦ ἀγαθοῦ, ἀλλ' ἔστιν ὅτε οὐ μετέχει. Αὐτὸ οὖν ὅ τι μὴ μετέχει τοῦ ἀγαθοῦ, κακόν ἐστιν, ἀλλ' οὐκ ἔστι κακὸν ἄκρατον, ἀλλὰ μεμιγμένον τῷ ἀγαθῷ. Τῇ γὰρ μετοχῇ τοῦ ἀγαθοῦ ἀγαθῷ ὄντι πράγματι συμπέπλεκται τὸ μὴ μετέχειν αὐτοῦ. Ἔστιν ὅτε ὅπερ κακόν ἐστιν ἄντικρυς, διὰ τοῦτο καὶ Πλάτων ἐν μὲν τῷ Τιμαίῳ κατὰ τὴν δημιουργικὴν βούλησιν ἀγαθὰ μὲν πάντα, φλαῦρον δὲ μηδὲν εἶναί φησι. Ἐν δὲ τοῖς πρὸς τὸν γεωμέτρην λόγοις οὔ φησιν ἀπολέσθαι τὰ κακὰ ἀλλ'

On ne retrouve dans « Platon » aucune des citations rapportées ici par Psellus. Il faut lire « Proclus ». Cp. Procl. *de Provid.* (latin seul), éd. Cousin, p. 1250. — 7. φθαρτικοῖς C. — 11. τελέως Bb. — ἵνα τελείως ἡ πρόνοια τὸ τέλειον ἀποφαίνῃ τῷ κόσμῳ D.

XXVI, 3. Cp. Proclus *De mali subsist.*, p. 210. — 13. Cp. Plat., *Tim.*, p. 30 A. — 15. Cp. Plat. *Théétète*, p. 176 A.

ἐξ ἀνάγκης εἶναι, ὡς ἀκριϐὴς τῷ ὄντι φιλόσοφος ἄνω μὲν περὶ τοῦ καθόλου λέγων, καὶ μὴν διατεινόμενος ὅτι οὐ συνῆλθε τῷ βίῳ ἀμιγὴς κακία, κάτω δὲ, περὶ τοῦ μερικοῦ κακοῦ, καὶ τοῦ συμμεμιγμένου τῷ ἀγαθῷ φιλοσοφῶν. Ἐπεὶ καὶ τὸ σκότος τὸ μὲν ἀμιγὲς πάντη καὶ φωτὸς ἄμοιρον, οὐκ ἔστι, τὸ δὲ ὑπὸ τοῦ φωτὸς γενόμενον καὶ ὁριζόμενον τῶν ὄντων ἐστὶν, ἔστιν οὖν τὸ κακὸν ἐν ἡμῖν τοῖς μὴ πάντη κατὰ τὸ ἀγαθὸν εἶναι δυναμένοις.

XXVII.

Table d'Allatius, n° 111. — Ms. A, fol. 93 r. — Ms. Bb, fol. 95 v. — Ms. C, fol. 106 r.

ΠΩΣ ἌΡΡΕΝΑ ΚΑῚ ΘΗΛΈΑ ΓΊΝΟΝΤΑΙ

Ὥσπερ τῶν ὀρχέων ὁ μέν ἐστιν δεξιός, ὁ δὲ ἀριστερός, καὶ ὁ μὲν δεξιὸς μᾶλλόν ἐστι θερμότερος, ὁ δὲ ἀριστερὸς ἧττον· οὕτω καὶ ἡ μήτρα δύο ἔχει κόλπους ὑποδοχέας τοῦ ἀῤῥενικοῦ σπέρματος, τὸν μὲν δεξιὸν, τὸν δὲ ἀριστερόν. Ἐπεὶ οὖν θερμόν ἐστι τὸ ἄῤῥεν μᾶλλον τοῦ θήλεος, τὸ μὲν ἐμπεσὸν σπέρμα εἰς τὸν δεξιὸν κόλπον ἄῤῥεν γίνεται, διὰ τὴν θερμότητα, τὸ δὲ εἰς τὸν ἀριστερὸν, θῆλυ, διὰ τὴν ψυχρότητα. Ὅταν δὲ τὸ ἐμπεσὸν σπέρμα εἰς τὸν δεξιὸν κόλπον, θῆλυ γένηται, ἀῤῥενοποιότερον γίνεται, καὶ τρίχας ἐν τῷ πώγωνι φύει. Ἡνίκα δὲ τὸ ἐμπεσὸν εἰς τὸν ἀριστερὸν, ἄῤῥεν ἀποκατασταθῇ, θηλυπρεπέστερόν ἐστι καὶ τοῦ δέοντος μαλακώτερον. Εὕρηνται δὲ τοιαῦται μεταϐολαὶ ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν.

XXVII, Cp. Hippocrate, *Superfétation,* § 31, *Maladies des femmes,* § 233; Galien, t. IV, p. 633, ed. Kühn. — 3. μήτρα) μήτηρ (sic) A, C. — 6. διὰ θερμότητος A. — εἰς τὸν om. Bb. — 9. ἄῤῥενα πότερον A, C; ἀῤῥενωπότερον Bb. Corrigo. — ἀποκαταστῇ Bb, f. mel. — 10. ἐστι) γὰρ A, C. — τοῦ δὲ ὄντος A, C.

XXVIII.

Table d'Allatius, n° 112. — Ms. A, fol. 93 v. — Ms. Bb, fol. 95 v. — Ms. C, fol. 106 r.

ΔΙᾺ ΤΊ ΓΥΝῊ ΠΟΛΛΆΚΙΣ ΣΥΝΟΥΣΙΆΖΟΥΣΑ ΟΥ̓ ΣΥΛΛΑΜΒΆΝΕΙ.

Διὰ πολλὰς αἰτίας οὐ συλλαμβάνει ἡ γυνὴ [πολλάκις] συνουσιάζουσα· ἢ ὅταν ἢ τοῦ δέοντος θερμοτέρα ᾖ, ἢ ψυχροτέρα, ἢ ὑγροτέρα, ἢ ὅταν παραλελυμένα ἔχῃ τὰ μόρια· [ἢ ὅταν τύλους ἔχῃ καὶ σαρκώσεις·] ἢ ὅταν ἀραιοτέρα ᾗ τοῦ κατὰ φύσιν καὶ μικροτέρα· καὶ παρὰ τοιάνδε κρᾶσιν τοῦ ἀῤῥενικοῦ σπέρματος, οὐ δύναται συλλαβεῖν. Καὶ παρὰ τὴν τοῦ ἀῤῥενικοῦ αἰδοίου ἀσυμμετρίαν, οἷον ἢ λόξωσιν μὴ δυναμένου τὸν γόνον εὐθυβολεῖν, ἢ ἀπόστασιν ἢ παρέγκλισιν. Καὶ δι' ἀῤῥωστίας δὲ ἐπισύμβασιν καὶ διάθεσίν τινα οὖσαν ἀπογεννήσεως· καὶ ἄλλαττά εἰσιν αἴτια τοῦ μὴ κύειν τὰς μιγνυμένας ἄῤῥεσι τῶν γυναικῶν. Καὶ διὰ τέχνην δὲ πολλάκις καὶ τὸ ἀσύλληπτον γίνεται, ὅταν ἐξεπίτηδες ἢ ὁ ἀνὴρ ἢ ἡ γυνὴ παρὰ τὴν φύσιν τοῦ σπέρματος πανουργεύωνται· ἔστι γὰρ καὶ τοιοῦτον εἶδος ἐν τοῖς αἰτίοις.

XXIX.

Table d'Allatius, n° 113. — Ms. A, fol. 93 v. — Ms. Bb, fol. 96 r — Ms. C, fol. 106 v.

ΔΙᾺ ΤΊ ΔΊΔΥΜΑ ΚΑῚ ΤΡΊΔΥΜΑ ΓΊΝΕΤΑΙ.

Καὶ τῷ δίδυμα δὲ καὶ τρίδυμα γίνεσθαι πολλὰς ἄν τις αἰτίας

XXVIII, 1. πολλὰς) τὰς add. C male. — συλλαμβάνεται A. — ἡ om. Bb, f. mel. — πολλάκις addo. — 2. ἢ ὅταν) ἢ A; om. Bb, C. — θερμ. τοῦ δέοντος Bb, f. mel. — 3 et 4. ἔχει mss. Je conjecture que Psellus *a dû* mettre le subjonctif, puisqu'il a mis ᾖ plus haut et plus bas. — Les mots placés entre crochets sont omis dans Bb. — 5. σμικροτέρα. C. — ἡ παρὰ τὴν τοιάνδε A, B. — δύνηται Bb, f. mel. — 7. τόνον. — 9. ἀπογεννέσεως A; ἀπογενέσεως C; ἀπὸ γενέσεως Bb. Corrigo e conj. — 12. παρὰ) περὶ A, Bb.

XXIX. Cp. Hippocr., *Nature de l'enfant*, fin; Aristote, *Hist. des*

διαριθμήσεται· τὴν σχέσιν τοῦ σπέρματος, τὴν γονιμότητα τῆς γονῆς, τοὺς ἐν τῇ μήτρᾳ κόλπους. Διάφοροι γὰρ κοιλότητες τὴν μήτραν περιειλήφασιν. Ὅταν γοῦν ἐν τοῖς κόλποις τούτων τὸ σπέρμα διασχισθῇ, δίδυμα καὶ τρίδυμα γίνεται. Καὶ τὸ πλῆθος δὲ τοῦ ἀποῤῥέοντος σπέρματος αἴτιον πολλάκις τοῦ πλήθους τῶν ἐγκυμονουμένων καθίσταται. Ἡ μέντοι γε μήτρα πολλοὺς μὲν ἔχει κόλπους, δύο δὲ ἀξιολόγους κοιλότητας ὑμένι μέσῳ διειργομένας, ἐν αἷς ὅταν ἐμπέσῃ τὸ σπέρμα, δίδυμα καρπογονεῖ ἔμβρυα. Ὁ μέντοι γε Ἐρασίστρατος καὶ τὰς ἐπισυλλήψεις αἰτιᾶται ὥσπερ ἐπὶ τῶν ἀλόγων ζώων. Καὶ ἄλλας δ' ἂν εἴποι τις αἰτίας, ἢ αὐτὸς ἐφευρίσκων, ἢ τοῖς ἀρχαίοις ἑπόμενος.

XXX.

Table d'Allatius, nº 115. — Ms. A, fol. 94 r. — Ms. Bb, fol. 96 v. — Ms. C, fol. 106 v. — Ms. D. fol. 101 r.

ΕΙ ΚΑΙ ΤΟ ΕΜΒΡΥΟΝ ΖΩΟΝ ΚΑΙ ΠΩΣ ΤΡΕΦΕΤΑΙ ΤΟΥΤΟ.

Τισὶν ἐνετύχομεν βίβλοις περὶ τούτου τοῦ ζητήματος, Ἱπποκράτους, Πορφυρίου καὶ Γαληνοῦ· ὧν ὁ μὲν Ἱπποκράτης καὶ Γαληνὸς ζῶον αὐτό φασιν εἶναι ἐν τῇ γαστρὶ καὶ κινεῖσθαι ὑπὸ ψυχῆς, τὸ μὲν ἄλογον τῆς ἀλόγου, τὸ δὲ λογικὸν τῆς λογικῆς· τρέφεσθαί τε ἐν τῇ μήτρᾳ διὰ τοῦ στόματος· εἶναι γὰρ ἐν ταύτῃ θηλάς τινας καὶ στόματα δι' ὧν τρέφεται. Ὁ δέ γε Πορφύριος πολλοῖς λογισμοῖς καὶ ἀποδείξεσιν διατείνεται μὴ εἶναι τὸ ἔμβρυον ζῶον, μὴ δὲ ἐμψυχούμενον, ἀλλὰ δίκην φυτοῦ καταπεφυτεῦσθαι καὶ κινεῖσθαι, οὐχ ὑπὸ ψυχῆς, ἀλλ' ὑπὸ φύσεως· ὥσπερ

Anim., p. 637, *a, b*. — 1. τῷ) τὰ A, Bb. — 2. ἀριθμήσεται A; διαριθμήσηται Bb. — 3. γὰρ) γοῦν C. — 5. διασχεσθῇ A; διασχεθῇ C. — γίνονται A. — 6. ἐγκυμωνούντων A; ἐγκυμονούντων Bb. — 11. Εἴπει A; Εἴπῃ C.

XXX, 1. τρισὶν A, Bb, f. mel.; τισὶν ἐνέτυχον μονοβίβλοις D. —

α
Cp. Hippocr., *Nat. de l'enf.*, § 22, p. 514, éd.-trad. Littré. — 3. φ νον εἶναι A. — 6. Cp. Aristote, *Hist. des Anim.*, p. 746 *a*. — 7. ἐν πολλοῖς C. — διατείνεται) ἀποφαίνεται A. Voir Fabricius, *Bibl. gr.*, 1726, t. XIII, p. 378. — 8. ἐμψυχόμενον A; ἐμψυχωμένον C; f. legend. ἐψυχωμένον.

δὴ καὶ τὰ δένδρα καὶ τὰ φυτὰ κινεῖσθαι εἴωθε τρέφεσθαί τε οὐ διὰ τοῦ στόματος, ἀλλὰ διὰ τοῦ χορίου καὶ τοῦ ὀμφαλοῦ· ὅθεν τοῦτο ἀποδεσμοῦσιν αἱ μαῖαι, ἵνα διὰ τοῦ στόματος τὸ γεννηθὲν τρέφηται.

XXXI.

Table d'Allatius, nº 119. — Ms. A, fol. 95 r. — Ms. Bb, fol. 97 v — Ms. D, fol. 100 r.

ΔΙᾺ ΤΊ ΠΕΙΝΩ͂ΝΤΕΣ, ἘᾺΝ ΠΙΝΩ͂ΣΙ, ΠΑΎΟΝΤΑΙ, ΔΙΨΩ͂ΝΤΕΣ ΔΕ ἘᾺΝ ΦΆΓΩΣΙΝ, ἘΠΙΤΕΊΝΟΝΤΑΙ.

Ἡ δίψα τοῖς φαγοῦσιν ἐπιτείνεται διότι τὰ εἰσερχόμενα σιτία τῇ ξηρότητι τὸ διεσπαρμένον καὶ ὑγρασμένον καὶ ἀπολειπόμενον ἀσθενὲς καὶ ὀλίγον ἐν τῷ σώματι συλλέγουσιν καὶ προεξικμάζουσι. Τὴν δὲ πεῖναν τὸ ποτὸν ἀνίησι, διότι ἡ ὑγρότης τὰ ὑπόντα καὶ σιτία βρέξασα καὶ διαχέασα χυμὸν ἐγγινόμενον καὶ ἀτμὸν, ἀναφέρει τούτους εἰς τὸ σῶμα, καὶ προστίθησι τοῖς δεομένοις. Ἐνδυομένη γὰρ ἔξωθεν ἡ ὑγρότης εὐχυμώτερον ποιεῖ καὶ τροφιμώτερον τὸ χαλᾶσθαι τὰ ἐντός· ὥστε τῆς πείνης τὸ σφόδρα πικρὸν καὶ θηριῶδες ἐνδιδόναι καὶ παρηγορεῖσθαι· ὥστε καὶ πολὺν χρόνον ζῶσιν ἔνιοι ἄν, ὕδωρ μόνον ἐκλαμβάνοντες ἄχρις οὗ πᾶν ἐξικμασθῇ τὸ τρέφον καὶ προστίθεσθαι δυνάμενον.

10. δὲ C. — 11. τοῦτον Bb. — 12. τοῦ om. C.

XXXI, 1. τῇ om. A, D. — 2. τὸ om. A, D. — ὑγρὸν Bb. — 3. προεξικμάζ. leçon de Bb. (mot inconnu); προεζιμάζ. A; προεξακμάζ. D. — 4. A, Bb om. τὴν δὲ π. τ. π. ἀν. — ἡ om. A. — τὰ ὑπὸ τὸν A. — 5. χυμῶν ἐγγινομένων καὶ ἀτμῶν Bb. — 6. καὶ om. A, D. — 7. εὐχυμώτερα κ. τροφιμώτερα Bb. — 8. σχολᾶσθαι A, D. — 10. λαμβάνοντες Bb. — ἐξικμ.) ἐξατμισθῇ A, D.

XXXII.

Table d'Allatius, n° 120. — Ms. A, fol. 95 r. — Ms. Bb, fol. 97 v.

ΕἸ ἜΣΤΙ ΤΙ ἘΚΤῸΣ ΤΟΥ͂ ΟΥ̓ΡΑΝΟΥ͂.

Διάφοροι δόξαι περὶ τούτου παρ' Ἕλλησι καταβέβληνται· οἱ μὲν γὰρ περὶ Κλεομήδην τὸ κενὸν ἐκτὸς τούτου τιθέασι· Πλάτων δὲ ἐν τῷ Φαίδωνι ἐξυμνεῖ τοῦτο τὸ μέρος, καὶ δυνάμεις τινὰς θείας τὰς τὸν κόσμον κατευθυνούσας ἐνταῦθα τίθεται. Ὁ δέ γε Ἀριστοτέλης οὔτε κενὸν, οὔτε ἄλλο τι πάντως ὑπὲρ τὸν οὐρανὸν εἶναι οἴεται. Νοῦν μὲν γὰρ δογματίζει δημιουργὸν τοῦ παντός· οὐ μέντοι γε περιγράφει τοῦτον, οὔτε ἐντὸς τοῦ κόσμου, οὔτε ἐκτός· οὐδὲ διατειχίζει αὐτῷ τὸν οὐρανὸν, ἀλλ' ὑπὲρ τὸ πᾶν μὲν οἴεται. Οὐ βούλεται δὲ οἵαν τινα σωματικὴν φύσιν ἐκτὸς τοῦ οὐρανοῦ περικεχῦσθαι, ἢ ἑστηκέναι, ἀλλ' ἑαυτῷ εἶναι ἀτόπως καὶ ἀῤῥήτως.

XXXIII.

Table d'Allatius, n° 126. — Ms. A, fol. 96 v. — Ms. Bb, fol. 98 v. — Ms. D, fol. 74 v.

ΠΕΡῚ ΟΥ̓ΣΊΑΣ ἩΛΊΟΥ ΚΑῚ ΕἸ ΠΟΛΛΟΊ ΕἸΣΙΝ ἭΛΙΟΙ.

Τὴν μὲν οὐσίαν τοῦ ἡλίου εἰρήκαμεν φθάσαντες ὅτι κατὰ μὲν Ἀριστοτέλην πέμπτον σῶμα καὶ ἑτεροφυὲς πρὸς τὰ στοιχεῖα· κατὰ δὲ Πλάτωνα τοῦ τετραστοίχου τὸ διαυγέστατον. Περὶ δὲ ἀριθμοῦ ἡλίων, τοσοῦτόν φημι ὅτι ὁ μὲν ὁρώμενος ἥλιος εἷς ἐστιν, καὶ

XXXII. Ce chapitre est visé, avec le même n° 120, dans le « Plan d'une collection de mathématiciens », projetée par Edw. Bernard en 1697 (Fabric., *B. Gr.*, t. II, p. 576). — 2. τιθέμενοι Bb. — 3. *Phédon,* p. 109, E. Cp. Aristote, *Phys.*, p. 203 *a*. — τοῦτο δὴ mss. Je retranche δή. — τὸ μέρος) τὸ μὲν A. — 4. *Traité du ciel,* p. 277 *b*. Cp. Simplicius, *in l. de cœlo,* p. 122, ed. Karsten. — 5. ἄλλο τι τῶν πάντων Bb.

XXXIII, titre. εἰ om. A, D. — 2. Cp. *Métaphys.*, p. 1073 *b*. — 3. Cp. *Théétète,* p. 208 B.

οὔτε δύο, οὔτε πλείους. Ὑπὸ δὲ τῆς περιττῆς σοφίας τῶν Ἑλλήνων ἔνιοι δύο καὶ τρεῖς τίθενται, ἕνα μὲν τὸν ἐν τῷ δημιουργικῷ νῷ, καὶ ἕτερον τὸν παραδειγματικόν, καὶ τρίτον τοῦτον δὴ τὸν ὁρώμενον. Φασὶ γὰρ ὅτι βουλόμενος παραγαγεῖν ὁ Θεὸς τὸν νοητὸν ἥλιον, ἀνετυπώσατο τοῦτον, καὶ ἐνόησεν· καὶ ἔστιν οὗτος εἷς παρὰ τῷ δημιουργῷ ἥλιος· εἶτα ἐποίησεν νοητὸν ἥλιον, καὶ ἔστησεν εἰς παράδειγμα, καὶ τρίτον κατὰ τὸ ἀρχέτυπον εἶδος, τὸν αἰσθητὸν ἐξεικόνισεν.

XXXIV.

Table d'Allatius, n° 138. — Ms. A, fol. 98 v. — Ms. Bb, fol. 101 r. — Ms. D, fol. 77 r.

ΠΕΡῚ ΤΩ͂Ν ἌΣΤΡΩΝ ΤΩ͂Ν ΚΑΛΟΥΜΈΝΩΝ ΔΙΟΣΚΟΎΡΩΝ.

Ἐπὶ τοσοῦτον ἡ ματαία τῶν Ἑλλήνων σοφία ἠπάτηται, ὅτι καὶ τὰ παραλάμποντα δύο νεφύδρια, κατὰ τὴν ποιὰν αὐτῶν κίνησιν, καὶ τοῖς πλέουσιν ἐπὶ νεὼς ἐμφαινόμενα εἴδωλα εἶναί φασι τῶν Διοσκούρων ψυχῶν. Διοσκούρους δὲ ὀνομάζουσιν οἷον Διὸς παῖδας, τὸν Κάστορα καὶ Πολυδεύκην, τοὺς τῆς Ἑλένης ἀδελφούς· Ἑλένης δέ φημι ἐκείνης τῆς γαμηθείσης μὲν τῷ Μενελάῳ τῷ τῆς Σπάρτης βασιλεῖ, ἁρπαγείσης δὲ ὑπὸ Ἀλεξάνδρου τοῦ καὶ Πάριδος. Κἀκείνην γὰρ Διὸς παῖδα μυθεύονται Ἕλληνες, καὶ οὐδὲ τοσοῦτον ἔγνωσαν ὅτι αἱ μὲν ψυχαὶ ἀσώματοι καὶ ἀόρατοι, τὰ δὲ φαινόμενα νεφέλια, ὁρατὰ καὶ σωματικά· ἀλλὰ τοσοῦτον αὐτοῖς τὸ περιὸν τῆς ἀπάτης, ὅτι κατὰ τὴν οἰκείαν αὐτονομίαν Ἡρακλέα μὲν καὶ Διόνυσον ἀνθρώπους θνητοὺς ἀπεθέωσαν, Κάστορα δὲ καὶ Πολυδεύκην καταστερίζουσιν.

8. νοητὸν om. Bb, f. mel. — 9. εὖ ἔννοησε Bb; f. legend. εὖ ἐνόησε.
XXXIV, titre. τῶν om. Bb. — ἀστέρων A, D. — 2. ἐφύδρια A. — 3. καὶ εἴδωλα A. — 5. τῆς om. D. — 6. καὶ om. D. — 7. μηθέδοντες (pour μυθεύοντες) A. — 9. περὶ ὧν A.

XXXV.

Table d'Allatius, nº 141. — Ms. A, fol. 99 r. — Ms. Bb, fol. 102 r. — Ms. D, fol. 80 r.

ΠΕΡῚ ΔΡΌΣΟΥ ΚΑῚ ΑΥ̓͂ΘΙΣ ΠΆΧΝΗΣ.

Πάχνη καὶ δρόσος νηνεμίας καὶ αἰθρίας οὔσης γίνεται. Πολλοῦ γὰρ ἀνέμου πνέοντος διασκίδναται ἡ ἀτμὶς, ὑπὸ τῆς τοῦ πνεύματος βιαίας κινήσεως, πλὴν ἡ μὲν δρόσος ἐν τοῖς ἀλεεινοτέροις μάλιστα καιροῖς καὶ χωρίοις· ἡ δὲ πάχνη ἐν τοῖς ψυχροτέροις γίνεται. Καὶ ἡ μὲν δρόσος νοτίων πνευμάτων ἐπικρατούντων συνίσταται· ἡ δὲ πάχνη, βορείων. Ἀναλογεῖ δὲ ἡ μὲν πάχνη τῇ χιόνι, ἡ δὲ δρόσος τῷ ὑετῷ, ἡ δὲ χάλαζα καὶ ὁ κρύσταλλος ἄμφω πήξεις εἰσὶν ὕδατος. Ψυχρότατον δὲ ὂν ἡ χάλαζα ἐν τῇ θερμοτέρᾳ ὥρᾳ μάλιστα γίνεται, ἔαρι καὶ φθινοπώρῳ, πολλάκις δὲ καὶ τοῦ θέρους. Διότι φυσικῶς ἀντιπεριΐσταται τὸ θερμὸν πρὸς τὸ ψυχρόν· καὶ ὅταν μὲν ἔξω ᾖ τὸ θερμὸν, ἔνδον ἀποκλείεται τὸ ψυχρόν· ὅταν δὲ ἐκτὸς φέρηται τὸ ψυχρὸν, ἔνδον συνάγεται τὸ θερμόν. Ἐν οὖν ταῖς θερμοτέραις ὥραις τὸ ψυχρὸν ἔσω ἀντιπεριϊστάμενον τῷ θερμῷ ποιεῖ τὴν χάλαζαν.

XXXVI.

Nº 194 (suite à la table d'Allatius). — Ms. Bb, fol. 114 v.

ἌΛΛΟ ΠΕΡῚ ΨΥΧΗ͂Σ ΤΟΥ͂ ΑΥ̓ΤΟΥ͂.

Ψυχῆς οὐσιώδεις κινήσεις αἱ κατ' ἐνέργειαν μεταβολαί· τοιοῦτον δέ ἐστι τὸ σκοπεῖσθαι καὶ βουλεύεσθαι. Ἔστι δὲ κίνησις αὐτῆς καὶ ἡ κατ' οὐσίαν ἀπὸ τῆς νοερᾶς καὶ ἀμερίστου οὐσίας ὑπόβασις. Ἔσται οὖν ἡ ψυχὴ τῆς μὲν εἰδητικῆς οὐσίας ἔκστασις, κατ' αὐτὴν δὲ τὴν κίνησιν οὐσιωμένη καὶ τὸ εἶναι ἔχουσα, ἀλλ' οὐ γινομένη ἢ φθειρομένη. Κινεῖ δὲ ἡ ψυχὴ τὸ ζῶον οὐ τῷ τοπικῶς κινεῖσθαι,

XXXV. Cp. Aristote, *Météorol.*, l. I, p. 347-348. — 1. αἰθερίας A, D. — 8. ὑδάτων D. — 12. ἐνοῦντες A, D. — 13. περιισταμ. A, D. — τὴν om. A. D.

ἀλλὰ διὰ φαντασίας καὶ ὀρέξεων. Εἰ γὰρ καὶ ὁ νοῦς κινεῖ τὸν ἄνθρωπον, ἀλλὰ σὺν τῇ ψυχῇ· καὶ ὁ μὲν νοῦς ἐκ τῶν ἀμερίστων εἰδῶν, αἱ δὲ σωματοειδεῖς ζωαὶ ἐκ τῶν περὶ τὰ σώματα μεριζομένων, ἡ δὲ ψυχὴ ἐκ τῶν μεταξύ. Πυθαγόρας δὲ ἔλεγε τὸν οὐρανὸν τὴν ψυχὴν τοῖς ἑαυτῆς λόγοις ἐναρμόνιον φορὰν, καὶ γινώσκειν τήν τε ἐν τοῖς ὑπερτέροις, καὶ τὴν ἐν τοῖς ὑφειμένοις ἁρμονίαν, ὅτι καὶ τοῖς κρείττοσι κατὰ συνέχειαν συνάπτεται, καὶ τῶν ὑφειμένων ἐστὶν αἰτία.

XXXVII.

N° 195 (suite à la table d'Allatius). — Ms. Bb, fol. 114 v.

ἌΛΛΟ ΠΕΡῚ ΨΥΧΗ͂Σ ΤΟΥ͂ ΑΥ̓ΤΟΥ͂.

Πᾶσα ψυχὴ ἐνέργειαν λαχοῦσα σώματος μὴ δεομένην, ἐξ ἀνάγκης καὶ οὐσίαν εἴληχε τοιαύτην ἔξω σώματος καὶ χωριστήν. Οὔτε οὖν ἡ αἴσθησις ἔξω σώματος, ἀλλὰ σώμασιν ὀργάνοις χρῆται πρὸς τὴν τῶν ἔξω θεωρίαν, οὔτε δὲ θυμὸς ἢ ἐπιθυμία χωριστὰ σωμάτων, αἵ τε ὀρεκτικαὶ δυνάμεις μετ' αἰσθήσεως ἐνεργοῦσι. Ταῦτα δὲ τὰ εἴδη τῆς ζωῆς, ἄλογα πάντη ὄντα, τὴν κατὰ φύσιν ἐνέργειαν ἔχει μετὰ σώματος. Μόνη δὲ ἡ λογικὴ ψυχὴ ἐποχουμένη ταῖς κάτω ζωαῖς διορθοῖ καὶ τὴν αἴσθησιν σφαλλομένην, καὶ τὴν ὄρεξιν τοῦ προσήκοντος ἐκτραπεῖσαν, τοῦ τε θυμοῦ κολάζει τὴν προπετῆ κίνησιν, καὶ ἀτιμάζει τὴν αἴσθησιν ὡς ἀπάτης μεστὴν, εἶτα πρὸς ἑαυτὴν στραφεῖσα, ὁρᾷ τὴν ἑαυτῆς οὐσίαν, καὶ προβάλλεται τὰς ἐπιστήμας, καὶ εὑρίσκει κόσμον ἑαυτὴν ὄντα τῶν λογικῶν, εἰκόνα μὲν τῶν πρὸ αὐτῆς ἀφ' ὧν ἐξέθορε, παράδειγμα δὲ τῶν μετ' αὐτὴν οἷς ἐφέστηκεν.

XXXVII, 10. Je n'ai pas retrouvé cette pensée dans les fragments des pythagoriciens recueillis par Mullach.

XXXVIII.

N° 196 (suite à la table d'Allatius). — Ms. Bb, fol. 115 r.

ΠΕΡῚ ΨΥΧῆΣ.

Ψυχὴ πᾶσα μετεωροποροῦσα ταῖς ἀρεταῖς ἐπὶ τὴν εὐδαιμονεστάτην καὶ τελεωτάτην ἄνεισι τοῦ Θεοῦ θεωρίαν. Ὅταν δὲ πρὸς τὴν ἄνοδον ἐξασθενήσῃ, τῆς μὲν τοῦ ὄντος θέας ἄμοιρος γίνεται· δευτέραις δὲ ἄλλαις κατασπᾶται δυνάμεσι καὶ περὶ τὸν κόσμον στρεφομέναις. Ἀσθένεια οὖν ψυχῆς, τὸ τῆς ἑστίας ἐκείνης ἀμοιρεῖν καὶ φέρεσθαι πρὸς τὰ κάτω, δύναμις δὲ αὖθις ἐκείνης, γενέσθαι πρὶν εἰς βάθος πεσεῖν· κατιοῦσα δὲ ἀπὸ τῆς πρώτης τοῦ Θεοῦ θεωρίας, ἥξει δηλαδὴ εἰς τὸν λειμῶνα περὶ οὗ Πλάτων πολὺν ποιεῖται λόγον, καὶ θεάσεται τὰς ἐκεῖ ψυχάς· ἥξει δὲ καὶ ὑπὸ τῶν τῆς ἀνάγκης ὅρων. Ἀποδυτέον οὖν ἡμῖν τοὺς χιτῶνας οὓς κατιόντες ἀμφιεννύμεθα, καὶ γυμνοῖς ἐντεῦθεν πορευτέον ἐκεῖσε, καὶ νοῦν ἡγεμόνα ποιητέον τῆς ἔνδον ζωῆς ἀντὶ τῆς αἰσθήσεως.

XXXIX.

N° 197 (seconde rédaction du n° 5 de la table d'Allatius et du n° 6 de Fabricius). — Ms. Bb, fol. 115 v.

ΠΕΡῚ ὉΜΟΫΠΟΣΤΆΤΟΥ.

Ὁμοϋπόστατα λέγονται ὅσα διαφέρει μὲν ἀλλήλων κατὰ τὴν οὐσίαν, εἰς μίαν δὲ καὶ τὴν αὐτὴν ὑπόστασιν ἀλλήλοις συνεληλύθασιν, οἷον ἐπὶ τοῦδε τοῦ ἀνθρώπου ὁποῖον ἂν εἴποις. Οὗτος γὰρ ἐκ δυοῖν ἑτεροουσίων σύγκειται πάντως, ψυχῆς τε καὶ σώματος, ταῦτα γοῦν τὰ μέρη αὐτοῦ, ἡ ψυχὴ καὶ τὸ σῶμα, διάφορα πρὸς ἄλληλα κατὰ τὴν οὐσίαν εἰσίν· ἑτεροία γὰρ ἡ ἑκατέρου οὐσία. Ὁμοϋπόστατα δὲ κατὰ τὴν χριστιανικὴν δόξαν ὀνομάζονται ὅτι καὶ οὐδέτερον τοῦ ἑτέρου προγενέστερον ἢ τῷ χρόνῳ πρεσβύτερον,

XXXVIII, 5. ἀσθενεία (pour ἀσθενείᾳ?) ms. Corrigo. — 8. Cp. Platon, *Rép.*, p. 614-616.

ἀλλ' ὁμοῦ ψυχὴ καὶ σῶμα γεγόνασιν, εἰς ἀπαρτισμὸν μιᾶς ὑποστάσεως. Ἀλλὰ καὶ κατὰ τὸν τῆς ἑλληνικῆς φιλοσοφίας λόγον εἰκότως ἂν καλοῖντο ὁμοϋπόστατα, ἐπειδὴ καὶ διάφορος ἡ οὐσία τῆς ψυχῆς καὶ τοῦ σώματος, ἀλλά γε συνελθόντα ἀλλήλοις ἓν εἶδος εἰδικώτατον, εἴτουν μίαν ὑπόστασιν ἀποτέλεσαν.

XL.

N° 198 (suite à la table d'Allatius). — Ms. Bb, fol. 115 v.

ΠΕΡῚ ΤῊΣ ΚΑΤᾺ ΠΥΘΑΓΌΡΑΝ ΦΙΛΟΣΟΦΊΑΣ.

Πυθαγόρας ἀριθμοὺς ἔλεγε τὰ εἴδη ὡς πρῶτα διακεκριμένα μετὰ τῆς ἀμερίστου ἑνώσεως· τὰ γὰρ καὶ ὑπὲρ εἴδεα καὶ ὑπὲρ διάκρισιν, καὶ μὴν παντελὲς τῶν εἰδῶν πλῆθος διὰ τῆς δεκάδος ᾐνίττετο, τὰς δὲ πρώτας εἰδικὰς ἀρχὰς, τριάδα καὶ τετράδα ἐδόξαζε· τὴν γὰρ μονάδα, καὶ τὴν δυάδα οὐδὲ ἀριθμοὺς ἔλεγε, μετὰ δὲ τοὺς ἀριθμοὺς ἐν ζωαῖς δευτέραις καὶ πολλοσταῖς τὰ γεωμετρικὰ πρὸ τῶν φυσικῶν ὑπετίθετο μεγέθη. Καὶ τὸ μὲν σημεῖον εἰς τὴν μονάδα ἀνῆγε, τὴν δὲ γραμμὴν εἰς τὴν δυάδα, καὶ τὴν ἐπιφάνειαν εἰς τὴν τριάδα, τὸ δὲ στερεὸν εἰς τὴν τετράδα. Ἀνῆγε δὲ καὶ τὰς ψυχικὰς πάσας γνώσεις, τήν τε νοερὰν, καὶ τὴν ἐπιστημονικὴν, καὶ τὴν δοξαστικὴν, καὶ τὴν αἰσθητικὴν εἰς τοὺς αὐτοὺς ἀριθμούς· καὶ τὴν ψυχὴν ὡς γνωστικὴν τῶν ὄντων ἐκ τῶν ἀρχῶν τῶν ὅλων ἐδημιούργει, ἵνα καὶ αὐτὰς καὶ τὰς ἐξ αὐτῶν γνωρίζῃ, ἐπειδὴ τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον γινώσκεται.

XXXIX, 12. ἓν) fort. legend. [εἰς] ἕν.

XL. Même observation que ci-dessus (XXXVII, 10). — 2. ὑπερείδεα ms. — ὑπερδιάκρισιν ms.

XLI.

N° 199 (suite à la table d'Allatius). — Ms. Bb, fol. 116 r. — Ms. C, fol. 110 v.

ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ.

Περὶ δὲ χορεούσας οὐ βιασόμεθα τὸν λόγον· αὐτὸ γὰρ τοῦτο δ ποιοῦσι, στρεφόμεναι καὶ ἀντιστρεφόμεναι, προᾴδουσαι καὶ ἀντᾴδουσαι, ἱστάμεναί τε καὶ συγκινούμεναι, ἀντανακλώμεναί τε καὶ ἀνθελιττόμεναι, προϊοῦσαί τε καὶ ὑπαπιοῦσαι, εἰκών ἐστι τῆς τε οὐρανίας κινήσεως καὶ τῆς παντοδαπῆς χορείας τῶν περὶ τὸν οὐρανὸν πλανήτων ἀστέρων καὶ ἀπλανῶν. Ἐκ δεξιῶν μὲν οὖν συγκινούμεναι τῆς ἀπλανοῦς τὴν κίνησιν εἰκονίζουσιν, ἐξ ἀριστερῶν δὲ ἀντικινούμεναι τὸν δρόμον τῶν πλανήτων χαρακτηρίζουσι. Καὶ ἱστάμεναι μὲν τοὺς στηρίζειν δοκοῦντας διερμηνεύουσιν, ᾄδουσαι δὲ καὶ ἀντᾴδουσαι τὴν ἐκ τῶν ἀντικινήσεων ἀπόῤῥητον ἑρμηνείαν διασαφοῦσιν. Ἡ δέ γε προᾴδουσα τὸ πρῶτον μέλος τῆς ἀπλανοῦς ἀνακράζει πρὸς ὃ δὴ τὰ λοιπὰ μουσουργεῖται μέλη τῶν κινουμένων σφαιρῶν. Προϊοῦσαι δὲ εἰς τοὔμπροσθεν καὶ αὖθις ὑπαπιοῦσαι τοὺς προποδισμοὺς καὶ ὑποποδισμοὺς διαγράφουσι τῶν ἄστρων καὶ συναγόμεναι μὲν εἰς ταὐτὸ, τὰς πολυθρυλλήτους συνόδους ὑποσημαίνουσιν. Ἀποδιαιρούμεναι δὲ καὶ ἀντανακλώμεναι, καὶ παντοίοις σχηματισμῶν εἴδεσι ποικιλλόμεναι, τὰς ἐκ τῶν ἀποστάσεων ἢ συναφῶν μυρίας διαφορὰς τῶν σχημάτων παραδεικνύουσιν. Ἐπιπλέκουσαι δὲ τοὺς δακτύλους ἀλλήλαις, τὴν εἰς ταὐτὸ σύμπνοιαν τῶν κινουμένων φωστήρων ἐξακριβοῦσι καὶ τὸν ἕνα καὶ κοινὸν σύνδεσμον δι' ὃν σύμπνοα τὰ μέρη καθέστηκε τῇ ὁλότητι. Καὶ νῦν μὲν συγκατακροτοῦσαι τὴν γῆν, τὰς ἐκεῖθεν εἰς ἡμᾶς συμπάσας ἀποῤῥοίας παραδηλοῦσι· νῦν δὲ τὼ πόδε διαμείβουσαι, καὶ παρ' ἕνα ταύτης ὑπεραλλόμεναι, τὸ ἐνιαχοῦ ἄσχετον πρὸς τὰ τῇδε διερμηνεύουσι καὶ ἀσύνδετον. Καὶ ὅλως ἡ τοιαύτη θεωρεία ἑρμηνεία ἐστὶ συμφωνοτάτη τῶν οὐρανίων περιφορῶν.

XLI. 2. παρᾴδουσαι C, f. mel. — 4. ὑπασπιοῦσα Bb. — 6. οὖν om. C. — 7. ἔξεικον C. — 10. κινήσεων Bb. — 14. ἀστέρων C. — 18. μυρία Bb. — 22. συγκροτοῦσαι C, f. mel. — 25. χορεία Bb, f. mel.

XLII.

N° 200 (suite à la table d'Allatius). — Ms. Bb, fol. 116 r.

Ὁ ΠΡΟΣ ΤΩ͂Ι ΤΕΛΕΙ ἘΠΙΛΟΓΟΣ.

Φιλοτιμησάμενός σοι, θειότατε βασιλεῦ, πολλὰ νοήματα περὶ ψυχῆς ἐξενεγκεῖν, τὰ μὲν ἀπὸ τῶν ἡμετέρων ἱερῶν κρατήρων ἀρυσάμενος συναγήοχα, πολλὰ δὲ καὶ ἀπὸ τῶν ἁλμυρῶν ὑδάτων, φημὶ δὴ τῶν ἑλληνικῶν. Εἰ γὰρ καὶ ὅση μοι δύναμις διεκάθηρα καὶ πρὸς τὰς ἡμετέρας ἀληθινὰς δόξας μετενεγκεῖν ἐσπούδασα, ἀλλ' οὐ πάντη ἀφελεῖν αὐτῶν τὴν ἰδιότητα ἠδυνήθην. Σὺ δέ μοι τῶν μὲν ἀληθεστέρων λόγων καὶ θειοτέρων μὴ μόνον τὴν εἴδησιν ἔχε, ἀλλὰ καὶ τὴν πίστιν ἀκριβεστάτην· τὰς δὲ πρὸς τὸ ἑλληνικώτερον παρεγκεκλιμένας δόξας ὥσπερ ἀπαριθμουμένου ἐμοῦ λάμβανε, καὶ τοσοῦτον ἐξ αὐτῶν κέρδησον, ὅτι ἡμεῖς μὲν οὕτως, οἱ δὲ τῆς θύραθεν σοφίας ἄλλως ἐδόξασαν, καὶ εἰδείης τὰ μὲν τῶν ἡμετέρων γραφῶν ῥόδα ἄντικρυς ὄντα, τὰ δὲ τῶν ἀλλοτρίων σὺν τῷ ἄνθει καὶ τὸ φαρμακῶδες ἐγκεκρυμμένον ἔχοντα.

XLII, 10. J'adopté ici la ponctuation proposée par M. Sathas, qui a eu l'obligeance de revoir tous ces textes avec un grand soin.

LISTE

DES

PRIX DÉCERNÉS PAR L'ASSOCIATION.

(1868-1879.)

1868. Prix de 500 fr. M. Tournier, édition de Sophocle.

— Mention honorable. M. Boissée, 9e vol. de l'édition, avec traduction française, de Dion Cassius.

1869. Prix de l'Association. M. H. Weil, édition de sept tragédies d'Euripide.

— Prix Zographos. M. A. Bailly, *Manuel des racines grecques et latines.*

— Mention très-honorable. M. Bernardakis, Ἑλληνικὴ γραμματική.

1870. Prix de l'Association. M. Alexis Pierron, édition de l'Iliade.

— Prix Zographos. M. Paparrigopoulos, *Histoire nationale de la Grèce.*

1871. Prix de l'Association. M. Ch.-Émile Ruelle, Traduction des *Éléments harmoniques* d'Aristoxène.

— Prix Zographos. Partagé entre M. Sathas (Ἀνέκδοτα ἑλληνικά, Χρονικὸν ἀνέκδοτον Γαλαξειδίου, Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς, Νεοελληνικὴ φιλολογία, Νεοελληνικῆς φιλολογίας παράρτημα) et M. Valettas (Δονάλδσωνος ἱστορία τῆς ἀρχαίας ἑλληνικῆς φιλολογίας ἐξελληνισθεῖσα μετὰ πολλῶν προσθηκῶν καὶ διορθώσεων).

1872. Prix de l'Association (n'a pas été décerné).

— Prix Zographos (n'a pas été décerné).

— Médaille de 500 fr. M. Politis (Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων).

1873. Prix de l'Association. M. Amédée Tardieu, traduction de la Géographie de Strabon, tomes I et II.

— Médaille de 500 fr. M. A. Boucherie, Ἑρμηνεύματα et Καθημερινὴ ὁμιλία, *textes inédits attribués à J. Pollux.*

— Médaille de 500 fr. M. A. de Rochas d'Aiglun, *Poliorcétique des Grecs; Philon de Byzance.*

— Prix Zographos. M. Coumanoudis (Ét.-A.), Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι.

— Médaille de 500 fr. M. C. Sathas, *Bibliotheca græca medii ævi.*

1874. Prix de l'Association. M. C. Wescher, *Dionysii Byzantii de navigatione Bospori quæ supersunt; græce et latine.*

— Prix Zographos. M. Émile Legrand, *Recueil de chansons populaires grecques publiées et traduites en français pour la première fois.*

— Mention très-honorable. M. E. Filleul, *Histoire du siècle de Périclès.*

— Mention très-honorable. M. Alfred Croiset, *Xénophon, son caractère et son talent.*

1875. Prix de l'Association. Partagé entre M. C. Sathas (*Mich. Pselli Historia byzantina et alia opuscula*) et M. Petit de Julleville, *Histoire de la Grèce sous la domination romaine.*

— Prix Zographos. Partagé entre M. Méliarakis (Κυκλαδικά) et M. Margaritis Dimitza (Ouvrages relatifs à l'histoire de la Macédoine).

1876. Prix de l'Association. Partagé entre M. Lallier (Thèses pour le doctorat ès lettres : 1° *De Critiæ tyranni vita ac scriptis;* 2° *Condition de la femme dans la famille athénienne au* v^e^ *et au* ive *siècle avant l'ère chrétienne*) et M. Phil. Bryennios (Nouvelle édition complétée des lettres de Clément de Rome).

— Prix Zographos. MM. Coumanoudis et Castorchis, directeurs de l' Ἀθήναιον.

1877. Prix de l'Association (n'a pas été décerné).

— Prix Zographos : MM. Bayet et Duchesne, *Mission au mont Athos.*

1878. Prix de l'Association. Partagé entre M. B. Aubé (Restitution du discours véritable de Celse traduit en français) et Victor Prou (Édition et traduction nouvelles de la Chirobaliste d'Héron d'Alexandrie).

— Prix Zographos. Le *Bulletin de Correspondance hellénique.*

1879. Prix de l'Association. M. Em. Saglio, directeur du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines.*

— Prix Zographos, M. P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique.*

CATALOGUE

DE

PUBLICATIONS RELATIVES AUX ÉTUDES GRECQUES

(1878-79)

DRESSÉ PAR LE BIBLIOTHÉCAIRE DE L'ASSOCIATION (1).

I. PÉRIODIQUES.

ACADÉMIE des Inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1878. (Communications.)

Heuzey. Un vase sacré du sanctuaire de Dodone. — *Robert Mowat*. Lettre relative à une nouvelle inscription cypriote. — *Albert Dumont*. Sur une sculpture d'ancien style découverte à Tanagre en Béotie. — *Le même*. Sur un nouveau miroir grec décoré de figures au trait. — *Carapanos*. Nouvelle inscription inédite, provenant des fouilles faites (par lui) à Dodone. — *J. Girard*. Rapport de la commission des écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux écoles pendant l'année 1877.

— Mémoires présentés par divers savants, t. IX, première partie.

P. Foucart. Mém. sur les colonies athéniennes au ve et au IVe siècle.

ARCHIVES DES MISSIONS scientifiques et littéraires. 3e série, t. VI, 1re livr.

Ch. Graux. Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque nationale de Copenhague.

ΑΘΗΝΑΙΟΝ. Recueil bimensuel publié à Athènes. T. VII, année 1878-79. (Tous les articles sont en grec.)

S. D. Balbi. La maison de Socrate. — *A. Coumanoudis*. Inscriptions de l'Asclepieion et des lieux environnants. — *C. S. Condos*. Notes critiques et grammaticales. — *D. Ainianos*. Observations étymologiques. — *Euth. Castorchis*. Les tombeaux antiques de Nauplie. — *Le même*. Notions archéologiques sur Éleusis et sur Delphes. — *Ét. A. Coumanoudis*. Inscriptions diverses. — *A. Papadopoulos Kérameus*. Sur les poids byzantins du musée de la Société archéologique d'Athènes. — *Ét. N. Dra-*

(1) Voir comme complément de ce catalogue la liste insérée page LXXI de ce volume, le *Polybiblion*, la *Revue critique*, la *Revue de philologie* (Revue des Revues), la *Bibliotheca philologica classica* de C. Bursian, les Bulletins bibliographiques du Journal d'Athènes Ἑστία et de l' Ἀθήναιον.

Les auteurs et les éditeurs de toutes nouvelles publications relatives à la Grèce sont invités à faire connaitre à l'Association l'existence de ces publications. Cet avis aura pour conséquence la mention *assurée* de l'ouvrage ou de l'article dans le présent Catalogue. — Lorsque la date de la publication n'est pas indiquée, le millésime est 1878.

goumi. Inscriptions de Delphes. — *Ét. A. Coumanoudis*. Reproduction d'un article du journal Παλιγγενεσία. — *Le même*. Inscr. de Thespies et d'Athènes. — *Euth. Castorchis*. Les fables relatives aux migrations des Troyens en Italie, et les premières connaissances des Grecs sur Rome. — *Jean Pantazidès*. Notes critiques et explicatives. — Reproduction de cinq articles, extraits de l'*Hora* et de l'*Ephemeris*. — *Ét. A. Coumanoudis*. Inscriptions inédites de l'Attique. — *M. Lelekos*. Notes philologiques. — *Chrysosthène Valassidis*. Sur le rhythme de notre versification dans ses rapports avec la prosodie et la métrique anciennes. — *Th. B. Venizelos*. Sur la cause de la prise de Constantinople par les Latins. — *Ét. A. Coumanoudis*. Dernière réponse sur les constructions slaviques d'Olympie.

ATTIKON Ἡμερολόγιον (Almanach attique pour 1878, publié par Asopios). Sur le temple de la Minerve au promontoire de Sunium. Sur l'étymologie Βρυκόλακας, dénomination des revenants chez les Grecs modernes. Les inscriptions de Darius Hystaspès recueillies et expliquées par le Dr Neroutzos.

BEITRÆGE zur Kunde der indogermanischen Sprachen, hrsg. von *Adb. Bezzenberger*. *Göttingen*, *Peppmüller*. 4. Bd. gr. 8.

Leo Meyer. Die homerischen Vaternamen und einige verwandte Bildungen. — *Aug. Fick*. Zum Aorist- und Perfectablaut im Griechischen. *Adalb. Bezzenberger*. Homerische Etymologien.

BIBLIOTHEK, philosophische, oder Sammlung der Hauptwerke der Philosophie alter und neuer Zeit. Unter Mitwirkung namhafter Gelehrten hrsg., beziehungsweise übersetzt, erläutert und mit Lebensbeschreibungen versehen von *J. H. v. Kirchmann*. 257, 258. u. 263—265. Heft. *Leipzig*, 1877, *Koschny*. 8. à n. 50 Pf.

257. 258. *Aristotele's* zweite Analytiken, oder die Lehre vom Erkennen. Uebers. u. erläutert von *J. H. v. Kirchmann*. XXXI, 102 S. — 263—265. Erläuterungen zu den 2. Analytiken des Aristoteles. *Von demselben*. VII, 190 S.

BIBLIOTHÈQUE des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. (Ministère de l'instruction publique.) *Paris*, *Thorin*, p. 1—446. 8.

Fasc. 2. *Max. Collignon*. Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché. 1877.
Fasc. 3. *Id*. Catalogue des vases peints du musée de la Société archéologique d'Athènes. 1877.
Fasc. 8. *O. Riemann*. Recherches archéologiques sur les îles Ioniennes. I. Corfou. 1879.
Fasc. 10. *Ch. Rayet*. Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient avant la querelle des Iconoclastes. 1879.
Fasc. 12. *O. Riemann*. Recherches, etc. II. Céphalonie. 1879.

ΒΙΩΝ. Recueil mensuel de Smyrne, août-décembre 1878. (En grec.)

S. Solomonidis. Les guerres byzantino-bulgares. — *G. C. Hypéridis*. Lettres inédites d'Adam. Coray. — *G. C. Hypéridis*. Alexis Spanos. — *Ouranias Th. Timagenous*. L'île de Chypre. — *Le même*. Schliemann sur la langue grecque. La nouvelle Grèce : 1. Al. R. Rangabé. 2. Sk. D. Byzantios. Panthéon des hellénistes et des philhellènes. 1. Brunet de Presle; 2. Emile Legrand; 3. Ch. Gidel; 4. Marquis de Queux de Saint-Hilaire. Par *G. C. Hyperidis*. — *Le même*. Un poète byzantin (Const. Hermoniacos). — *** La nouvelle Grèce : 3. Théod. G. Orphanidis. — 4. Achille Paraschos. — *S. Solomonidis*. Catherine Cornaro, reine de Chypre. — *G. C. Hyp*. Panthéon, etc. 5. Le comte Gilford. — *S. Solomonidis*. La nouvelle Grèce. 5. Spyr. N. Basiliadis.

BLÆTTER für das bayerische Gymnasial- und Realschulwesen, red. von *W. Bauer* und *A. Kurz*. 14. Bd. 10 Hefte (à 2—3 B.). *München*, *Lindauer*. gr. 8. n. 7 M.

Keppel. Das Getreideworfeln bei den Alten. — *A. Deuerling*, zu Xen.

An. 1. 10, 12. — *Ant. Miller*, zu Strabo. — *Id.* Nachträge zu Placidus und dem lib. gloss. — *J. Wimmer*, zur alten Geographie.

— — Bd. 14. H. 6—9.

Bd. XIV. 1—5. *W. Zipperer*, Attische Spaziergänge (Vortrag). — *G. Gebhardt*. Zur Kritik und Erklärung des Demosthenes. — *Zehetmayr*. μεθ' ἡμέραν. — *Ant. Jäcklein*. Bemerkungen zur Odyssee. — *J. Wimmer*, Zur alten Geographie. — *Bissinger*. Das dritte Stasimon des euripideischen Hippolyt.

ΒΥΡΩΝ. Recueil mensuel publié à Athènes par le syllogue littéraire de même nom. Tome III, 1878. (En grec.)

1, janvier. L'Aréopage des anciens Athéniens. — *N. Petris*. L'Héreion d'Olympie. — Lettre autographe inédite de Dem. Ypsilanti.
4, avril. *J. Ph. Vérettas*. Sur Alos, ville des Achéens Phthiotes. — *M. J. Gédéon*. Le premier phanariote. – *J. Ph. Vérettas*. Poésies de Moschus et d'Anacréon traduites en grec moderne.
5, mai. *D. Potamianos*. Voyage d'Athènes à Naples. — *J. Ph. Vérettas*. Proverbes grecs anciens et modernes comparés. — *Ph. A. Iconomidis*. Sur la poésie hellénique moderne, réfutation du livre d'Em. Roïdis.
6, juin. *M. G. Antonopoulos*. Nicolas Mavrogénis. — *Potamianos*. Voyage, etc.
7, juillet. *Vérettas*. Proverbes, etc. — *C. Condos*. Remarques linguistiques.
8, août. *Vérettas*. Proverbes, etc. — *C. Condos*. Remarques linguistiques.
9, septembre. *C. Condos*. Remarques linguistiques. — *Ath. Petridis*. Sur les rois messéniens Aipytides et le tombeau antique de leur ancètre Aipytos en Arcadie.
10, octobre. *C. Condos*. Remarques linguistiques. — *A. A. Kantakidis*. Description sommaire de Sinope sur le Pont-Euxin.
11, novembre. *C. Condos*. Remarques linguistiques. *Kantakidis*. Description, etc. (Suite et fin).

CALVARY'S philologische und archæologische Bibliothek. 40., 41. und 42. Bd. *Berlin, Calvary et Co.* 8. n. 6 M.

Charikles. Bilder altgriechischer Sitte, zur genaueren Kenntniss des griechischen Privatlebens, entworfen von *Wilh. Adolph Becker*. Neu bearbeitet von *Herm. Göll*. 3. Bd. 1. 2. Hälfte. S. 1—425.

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES. Bulletin de correspondance hellénique. 2e année, juillet 1878.

Grégoire Bernardakis. Vie de Plutarque, explications et corrections (en grec). — *M. Beaudouin*. Les journaux philosophiques en Grèce. La Pandore. — *R. Dareste*. Explication d'une inscription hypothécaire découverte à Spata. — *Papadopoulos Kerameus*. Bas-relief en l'honneur d'Artémon, médecin de Smyrne (en grec). — *P. Girard*. Inscriptions d'Hyettos et d'Acraiphia. — *Michel P. Lambros*. Surnom de dieux sur des monnaies. *P. Foucart*. Note sur une borne sacrée trouvée en Laconie. — *Sp. P. Lambros*. Sur une chronique inédite de Laomédon Lecapène. — *Ch. Tissot*. Inscriptions de Milo. — *P. Girard*. Les tablettes judiciaires du Musée du Varvakéion. — *C. Mylonas*. Nouvelles acquisitions du musée de la Société archéologique d'Athènes (en grec). — *De Witte*. Vases peints portant des signatures d'artistes. — *Gustave Schlumberger*. Bulles byzantines inédites. — *A. Dumont*. Deux bas-reliefs athéniens datés, 2 pl. — *Th. Homolle*. Comptes des hiéropes du temple d'Apollon Délien, pl. — *J. Martha*. Restes d'un portique au sud de l'Asklépieion. — *Ch. Tissot*. Inscr. grecque et latine de Tunisie. Inscriptions de Naxos. — *P. Girard*. Inscr. archaïques de la Locride opontienne, 1 pl. — *B. Haussoullier*. Inscriptions de Béotie.

ΕΦΗΜΕΡΙΣ τῶν φιλομαθῶν (Athènes). Année 1879.

N° 22. *D. E. Kyriakopoulos*. Sur la stichométrie, traduit du français de *Ch. Graux*. — *J. N. Stamatelos*. Étymologies. — *D. N. Bernardakis*. Στάνη et τσομπάνης. — *D. E. Kyriakopoulos*. Remarques critiques sur Thucydide, traduit du français de *H. Weil*.

N° 23. Sur la stichométrie (Suite). — *P. Coupitouris.* Le pronom de la 3ᵉ personne en albanais.

ΕΣΤΙΑ. Revue hebdomadaire publiée à Athènes. Année 1878.

1ᵉʳ janvier. Sur l'étymologie du nom ΚΑΠΝΙΚΑΡΕΑ. — Une église byzantine d'Athènes.
15 janvier. Sur les trois styles de l'architecture grecque.
22 janvier. Vie de l'empereur Julien l'Apostat.
12 mars. Sur la tour franque de l'Acropole.
21 mai. Pèlerinage de sainte Hélène à Jérusalem.
3 septembre. La première imprimerie et le premier journal publié en Grèce.
5 novembre. L'île de Chypre.

GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE, par J. de Witte et Franç. Lenormant. 4ᵉ année, 1878. Livr. 1—3.

Edm. Le Blant. Lettre à M. le baron de Witte sur un sarcophage chrétien portant l'image des Dioscures. — *J. de Witte.* Lettre à M. Fr. Lenormant sur les apothéoses privées chez les anciens. — *Léon Fivel.* Laocoon et ses fils, peinture de Pompéi. — *A. Sorlin-Dorigny.* Diane chasseresse. — *S. Tivier.* Hercule et une des Thespiades. — *E. de Chanot.* Silène criophore. — *Fr. Lenormant.* Terres cuites de Tégée. — *Eug. Piot.* Vases peints athéniens. — *S. Tivier.* Tête de chef libyen, bronze de Cyrène. — *E. de Chanot.* Deux terres cuites de Tanagra. — *J. de Witte.* Aphrodite et Adonis. — *E. de Chanot.* La Vénus accroupie de Vienne. — *F. Lenormant.* Miroir étrusque. — *Alb. Dumont.* Sur un nouveau miroir grec décoré de figures au trait.

— — 1878. Livr. 4 et 5.

E. Le Blant. Note sur une coupe de bronze. — *Fr. Lenormant.* Triptolème en Syrie. — *E. de Chanot.* Les divinités criophores. — *Léon Fivel.* Pierres gravées du trésor de Curium. — *A. Héron de Villefosse.* La pyxis de Vaison. — *L. Trivier.* Guerrier casqué, terre cuite de Tanagra. — *J. de Witte.* Vases peints de la collection Paravey. — *A. Héron de Villefosse.* Jupiter armatus. — *E. de Chanot.* L'Hercule d'Athienau dans l'île de Chypre. — *Fr. Lenormant.* Deux terres-cuites grecques. — *A. Dumont.* Sur une sculpture d'ancien style découverte à Tanagra en Béotie. — *E. de Chanot.* Hermès criophores. — *Fr. Lenormant.* Observations sur la dissertation de Chanot sur l'enfant criophore. — Livr. 6. *L. Fivel.* Vase athénien de la collection Eug. Piot. — *S. Tivier.* Satyre assis, terre cuite de Tanagre. — *De Chanot.* Statues iconiques du temple d'Athienau, à Chypre.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS. 1878.

Août. *O. Rayet.* L'art grec au Trocadéro. 1ᵉʳ art.
Septembre. 2ᵉ article.

HERMES, Bd. 13. Heft 1, 2, 3.

H. Diels. Atacta. — *F. K. Hertlein.* Zur Kritik der attischen Redner. *F. Blass.* Das ägyptische Fragment des Alcman. — *B. Niese.* Beiträge zur Biographie Strabos. — *R. Hirzel.* Die Thukydideslegende. — W. *Dittenberger.* Die Familie des Herodes Atticus. — *C. Robert.* Zur Geschichte der Euripides-Handschriften. — Miscellen : *A. Kirchhoff.* Zur Aristotelischen Oekonomik. — *H. Zurborg.* Nochmals der letzte Ostrakismos.

M. v. Wilamowitz-Möllendorff. Zur ὀαριστύς. — *H. Zurborg.* Kritische Bemerkungen zu Demosthenes. — *A. Kirchhoff.* Zu Aristophanes. — Miscellen : *Chr. Belger.* Aristoteles de anima I. 402 b. 16. — *R. Hercher.* Zu Plutarchs Themistokles.

H. 3. : *Th. Mommsen.* Fabius und Diodor. — *A. Ludwich.* Die Psalter-Metaphrase des Apollinarios. — *Th. Thalheim.* Zur Dokimasie der Beamten in Athen. — *F. Blass.* Zu den griech. Inschriften. I. Zu den Söldnerinschriften von Abu-Simbl. II. Zu den lesbischen Inschriften. — W. *Dittenberger.* Epigraphisches. I. Das olympische Epigramm des Praxiteles. 2. Die Beilinschrift von Santa Agata. 3. Thessalische Grabschriften. 4. Zum Münzvertrag zwischen Mitylene und Phokaea. — Miscellen : *A. Nauck.* Zu Sophokl. Aias v. 1285.

F. Otto. Bericht über die Verhandlungen der zweiunddreissigsten Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Wiesbaden, vom 26.—29. September 1877.

2. Heft. I. Abth. : *O. Schneider*. Emendationum Aristophanearum decas quarta et quinta.

3. Heft. I. Abth. : *R. Rauchenstein*. Zu Aischylos Agamemnon. — *J. Golisch*. Zu Sophokles Antigone (v. 414). — *Th. Bergk*. Lesefrüchte. — Thukydides und Herodotos. — Zu Aristoteles Poetik. — Eine griechische Inschrift. — Zur Flexion des griechischen Zeitwortes. — Die Imperativform πέει. — *E. Heydenreich*. Zu Ciceros Aratea.

4. Heft. I. Abth. : *A. Römer*. Zur Ilias (Ω 390). — *A. Ludwich*. Zum Epiker Musaios. — *Ders*. Zu den Sibyllinischen Orakeln. — *R. Prinz*. Zu dem Briefe Harpokrations. — *C. Meiser*. Des Boetius Uebersetzung der Aristotelischen Schrift περὶ ἑρμηνείας. — *M. Hertz*. Miscellen. 51—53. *E. Heydenreich*. Zu den Scholien der Aratea des Germanicus. — *Th. Hasper*. Ad Ciceronis Philippicas I et II. — *R. Sprenger*. Zur Odyssee (α 297).

JAHRBUECHER, neue, für Philologie und Paedagogik. Hrsg. unter der Red. von *Alfr. Fleckeisen* und *Herm. Masius*. 47. Jahrg. 1877 oder 115. und 116. Bd. à 6 Hefte. *Leipzig, Teubner*. gr. 8. n. 30 M.

11. Heft. I. Abth. : *G. F. Schömann*. Zum ersten Stasimon in Aischylos Choephoren. — *K. J. Liebhold*. Zu Xenophons Hellenika. — *F. Rühl*. Zu Xenophons πόροι. — *K. Walter*. Zu Sophokles Oidipus auf Kolonos. — *Th. Hasper*. Menandri monostichium 446 denuo tractatur. — *C. Meiser*. Ein Fragment des Aristoteles. — *K. Seeliger*. Der Ostrakismos des Hyperbolos. — *Unger*. Horatius und Alkaios. — *E. Hiller*. Zu den Hephaistionscholien.

II. Abth. : *F. Otto*. Bericht über die Verhandlungen der zweiunddreizigsten Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Wiesbaden, vom 26.—29. September 1877. (Fortsetzung.)

12. Heft. I. Abth. : *F. Susemihl*. Kleine Beiträge zur griechischen Literaturgeschichte. 5. Gorgias und die attische Prosa. — *E. Wellmann*. Zur Philosophie des Stoikers Zenon. — *A. Philippi*. Miltiades Λακιάδης. — *G. Meutzner*. Zu Dionysios von Halikarnassos. — *H. Zurborg*. Zum Ostrakismos des Hyperbolos. — *A. Höck*. Ueber den thrakischen Fürsten Ketriporis in einer Inschrift aus dem Jahre 356/355 vor Ch. — *F. Hultsch*. Zu Kleomedes. — *H. Röhl*. Zu Pindaros (Pyth. 4, 93). — *H. Rœhl*. Zu Athenaios (XII 515 f.). — Register der im Jahrgang 1877 beurtheilten Schriften und Abhandlungen. Sachregister.

— — — 48. Jahrgang. 117. und 118. Band. 1878. Jährlich 12 Monatshefte. Ebds. gr. 8. geh. n. 30 M.

1. Heft. I. Abth. : *Th. Bergk*. Lesefrüchte. — Zu Hesiodos. — Zu den Pindarischen Scholien. — Zu Aristophanes Acharnern. — *K. J. Liebhold*. Lysias (31, 28). — *H. Usener*, Grammatische Bemerkungen, ἀείδω. templum. adverbia auf -τεν. δή ἄν. metrisches. hypostase.

5. u. 6. Heft. I. Abth. *J. H. Lipsius*. Die athenische Steuerreform im Jahr des Nausinikios. — *Ders*. Ueber den Zeitpunkt der Mündigsprechung im attischen Rechte. — *G. Gilbert*. Die Inschrift des Thebaners Xenokrates. — *L. Dindorf*. Ueber einiges Untergeschobene bei Sophokles und Euripides. — *J. Sœrgel*. Die Reden bei Thukydides. — *F. Susemihl*. Julianos und Aristoteles.

II. Abth. : *H. Holstein*. Klopstokiana. (Schlusz.) — *O. Weise*. Bericht über die Verhandlungen der dreiunddreizigsten Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Gera vom 30. September bis 3. Oktober 1878.

11. Heft. I. Abth. : *E. Wilisch*. Die Sagen von Korinth nach ihrer geschichtlichen Bedeutung. — *A. Lowinski*. Zu Aischylos Sieben vor Theben (v. 686 ff.). — *M. Schanz*, Mittheilungen über platonische Handschriften. — *K. Rossberg*. Zu Xenophons Anabasis (v. 5, 12). — *Th. Dœhner*. Zu Polybios. — *H. Müller-Strübing*. Zu Aristophanes.

JAHRESBERICHT über die Fortschritte der klassischen Alterthumswissenschaft, hrsg. von *Conr. Bursian*. 5. Jahrg. 1877. 12 Hefte. Mit einem Beiblatte : Bibliotheca philologica classica. 5. Jahrg. 1878. *Berlin, Calvary et Co.* 1. Heft. 80 S. gr. 8.
Subscr.-Pr. baar n. 30 M.

— — 6. Jahrg. 1878. 12 Hefte (13.—16. Bd.). Mit den Beiblättern: Bibliotheca philologica classica. 6. Jahrg. (1879) und biographisches Jahrbuch für Alterthumskunde. 2. Jahrg. (1879). *Berlin, Calvary et Co.* 1. Heft, 14. Bd. S. 1—16 und 15. Bd. S. 1—112. gr. 8. Subscr.-Pr. baar n. 30 M.; Ladenpr. n. 36 M.

JOURNAL DES SAVANTS. 1878.

Janvier. *E. Miller.* Sur l'histoire de la civilisation hellénique de C. Paparrigopoulos.

Février. *E. Miller.* Sur le dictionnaire français-grec de Courtaud-Diverneresse.

Mars, *Ernest Renan.* Le pasteur d'Hermas.

Avril. *E. Miller.* Sur les nouvelles études sur la littérature grecque moderne, de Ch. Gidel. (Fin dans le cahier de juin.) – *E. Egger.* Sur les plaidoyers civils de Démosthène, éd. H. Weil.

Août. *E. Egger.* Sur les plaidoyers de Démosthène, traduit par R. Dareste. (Suite en sept. et en oct.) — *Michel Bréal.* Un ancien texte de loi en dialecte crétois.

Octobre. *R. Dareste.* Esquisse du droit criminel athénien.

MÉLANGES gréco-romains, tirés du bulletin de l'académie impériale des sciences de St-Pétersbourg. Tome IV. Livr. 3. *St-Pétersbourg*, 1877. *Leipzig, Voss.* S. 237—371. Lex.-8. n. 1 M. 20 Pf.

MITTHEILUNGEN des deutschen archäologischen Institutes in Athen. 3. Jahrgang. H. 1 u. 2.

U. Kœhler. Ueber die Zeit und den Ursprung der Grabanlagen in Mykene und Sparta. — *L. Julius.* Zwei peloponnesische Bronzen. — *H. G. Lolling.* Symmachievertrag der Phoker und Böoter. — *G. v. Alten.* Die Thoranlagen bei der Hagia Triada zu Athen. — *A. Papadopulos* Inschriften aus Thira in Lydien. — *F. v. Duhn.* Bericht über eine Reise in Achaia. — *C. Robert.* Satyrmasken aus Terracotta. — *H. G. Lolling.* Ptoische Inschrift. Mit einem Anhang. — *G. Kœrte.* Zwei Statuen aus Aegion in Achaia. — *U. Kœhler.* Dokumente zur Geschichte des athenischen Theaters. I. II. Mit einem Excurs. — *H. G. Lolling.* Böotische Schauspielerinschriften. — *U. Kœhler.* Die Lage des Thesmosthesion in Athen. — *Ders.* Hallenanlage am Südfusse der Akropolis zu Athen. — *Ad. Furtwängler.* Büste Pans in Terracotta. — *U. K.* Inschriften von Naxos, Ios und Gythion (nach Mittheilungen der Herren Zerlentis, Smyrlis und Deffner). — *G. Lœschke.* Stele aus Amyklä. — *U. Kœhler.* φιάλαι ἐξελευθερικαί. — Miscellen. *Lolling.* Inschriften aus der korykischen Grotte. *Furtwängler.* Nachtrag zu S. 155. — *R. Weil.* Inschrift aus Thelpusa.

MNEMOSYNE. Nov. Ser. Vol. VI, p. 1. 2.

C. G. Cobet. De locis nonnullis in Plutarchi Moralibus. — *Cobet.* Responsio ad V. D. Gregor. N. Bernardakis. — *H. van Herwerden.* Curæ criticæ in poetis scenicis Græcorum. — *S. A. Naber.* ὑπὲρ τὰ ἐσκαμμένα. — *C. G. C.* Anecdota Bekkeri. — *Cobet.* Ad Plutarchi βίους παραλλήλους. (Theseus, Romulus, Lycurgus, Numa Pompilius, Solon, Valerius Poplicola, Themistocles, Camillus, Pericles, Fabius Maximus, Alcibiades). — *C. G. C.* Phrynikus in Bekk. Anecd. — *S. A. Naber.* Adnotationes criticæ ad Charitonem. — *C. G. C.* Galenus. — *H. J. Polak.* Ad Anthol. Palat. partem priorem (contin. et Tom. V). — *C. G. C.* Anecdota Bekkeri. — *C. G. C.* Galenus.

— p. 3. 4.

C. G. Cobet. Ἀριστόδημος. — *S. A. Naber.* Adnotationes criticæ in

Alciphronem et Aristænetum. — *Cobet*. Plato. — *Id*. Stichometrica. — *H. v. Herwerden*. ad poetas scenicos Græcorum (cont.). — *Cobet*. Quinti medici dicta. γναφεύς — γραφεύς confusa. — *Id*. Diodorus Siculus. — *Id*. De locis nonnullis apud Ennapium in vitis Sophistarum et fragmentis historiarum. — *Id*. ad Porphyrii vitam Plotini. — *Id*. Diodorus Siculus. — *Naber*. δεύτερον αὖθις. — *Cobet*. Φιλοδήμου περὶ ὀργῆς. Ex voluminibus Herculanensibus. — *E. Mehler*. Miscellanea. Ad Sam. Adr. Naber epistula critica. — *H. J. Polak*. Ad Anthologiæ Palatinæ partem priorem (Cap. V. VI. VII.) coniectanea. — *J. J. Cornelissen*. Archæologica. — *Cobet*. Varia : Σιβυλλιᾶν — σιλλυβιᾶν — Diodorus Siculus; Dio Cassius.

MONATSBERICHT der königl. preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Jahrg. 1878. 12 Hefte. *Berlin, Dümmler's Verl. in Comm.* (1. Heft. 75 S. mit 1 Steintafel) gr. 8. n. 12 M.

Januar—Mai. *A. Kirchhoff*. Ueber die Zeit von Herodot's Besuch in Sparta. — *Curtius*. Das Leokorion und die Volksversammlungsräume von Athen. — *V. Lingenthal*. Zur Kenntniss der notitiæ episcopatuum Græcorum. — *F. Zeller*. Mittheilungen über die von der kgl. Akad. unternommene Ausgabe der griechischen Commentare zu den aristotelischen Schriften.

MONUMENTS GRECS publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques. N° 7, 1878.

Albert Dumont. Notice sur une tête de statue en marbre d'ancien style athénien (avec 1 pl.). — *Le même*. Pyxis athénienne représentant Persée et les Gorgones (avec 2 pl.). — *Th. Homolle*. Les fouilles de Délos.

MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, année 1878.

J. Geslin. Etudes sur l'art chypriote. La statuaire, 3e époque et type étranger (fig.)

MUSEUM, rheinisches, für Philologie. Hrsg. von *Otto Ribbeck* und *Frz. Bücheler*. Neue Folge. 33. Bd. (Jahrg. 1878). 4 Hefte. *Frankfurt a. M., Sauerländer*. 1. Heft. 160 S. mit 1 Steintafel gr. 8. n. 14 M.

H. Müller-Strübing. Die Strategie des Demosthenes 418 v. Chr. — *N. Wecklein*. Zu Aeschylus und Euripides. — *J. Klein*. Epigraphisch-antiquarische Analecten. — Miscellen. *F. Leo*. Ein Sieg des Magnes.

Heft 2 : *J. Bernays*. Aristoteles Elegie an Eudemos. — *J. Steup*. Bemerkungen zu Thukydides (B. III—V). — *Miscellen. Sitzler*. Zu Tyrtaios. — *M. Schanz*. Ueber den Platocodex N. 1807 der Nationalbibliothek in Paris (Parisinus A). — *N. Wecklein*. Zu Plato Apolog. p. 30 C. — *J. Rieckher*. Zu Plato Sympos. p. 175 B. — *K. Fuhr*. Zu Hypereides.

Heft 3. *K. Fuhr*. Der Text des Isocrates bei Dionys von Halikarnass. — *P. Weizsäcker*. Neue Untersuchungen über die Verse des Klitias und Ergotimos. — *E. Leo*. Bemerkungen zur attischen Komödie. — *A. Schäfer*. Athenischer Volksbeschluss zu Ehren der Söhne Leukons von Bosporos. — *O. Ribbeck*. Apuleius de deo Socratis. — *A. Ludwich*. Ueber den Codex Hamburgensis der Odyssee-Scholien. — *W. Ribbeck*. Zu den Fragmenten der griechischen Epiker. — *O. Ribbeck*. Zu Aristophanes und Euripides. — *E. Heydenreich*. Drei neue Fragmente der Scholien zu des Germanicus Aratea.

ΟΙΚΟΝΟΜΟΣ. Revue économique. Janvier. Sur le commerce des céréales entre la mer d'Azoff et la Méditerranée, depuis Démosthène jusqu'à nos jours.

ΟΜΗΡΟΣ. Recueil mensuel publié à Smyrne par le syllogue de même nom. 6e année, 1878 (1).

(1) L'Association grecque n'a rien reçu depuis le 6e fascicule de l'année 1878.

Janvier. *P. Kaplanidis.* Panégyrique d'Homère.
Février. *Mme Em. Ktenas.* Sur la première traduction des poèmes d'Homère. — *A. Papadopoulos.* Liste des patriarches du siège œcuménique. — *Th. Ktenas.* Sur la tapisserie chez les anciens. — *G. Earinos.* Inscriptions.
Mars. *G. Earinos.* Inscription funéraire inédite de Smyrne.
Avril. *G. Hyperidis.* Les traductions et imitations en grec.
Mai. *B* Polyphème. — *K.* La poésie sacrée. — *G. K. Hyp.* Les traductions, etc. (suite). — *Em. Ginnakopoulos.* Géographie historique de l'ancienne Grèce. — *G. Earinos.* Inscriptions inédites de Smyrne.
Juin. *A. Papadopoulos.* Les évêques de Smyrne depuis le Ier jusqu'au XIXe siècle. — *Em. Ginnakopoulos.* Géographie, etc. (suite).

ΠΑΡΝΑΣΣΟΣ. Recueil mensuel publié par le syllogue d'Athènes, *Parnassos.* Année 1878. (Tous les articles sont en grec.)

Janvier. *Const. Condos.* Variétés philologiques. — *Spyr. P. Lambros.* Note sur l'église dite τῶν ἁγίων Θεοδώρων à Athènes.
Février. *N. Petris.* Sur Ithome et sur Messène. — *A. Papadopoulos Kérameus.* Sur quelques idiotismes du dialecte ionien parlé à Chio et à Erythrée, d'après des monuments épigraphiques des Ve, IVe et IIIe siècles av. J. C. (3 pl.). — *Pervanoglou.* Sur les bouffons au moyen âge.
Mars. *C. Condos.* Variétés philologiques. — *J. N. Stamatelos.* Simple conjecture sur les idiotismes du dialecte ionien, etc. (voir plus haut).
Avril. *Ign. Moshakis.* — La propagation de l'Evangile. — *Nic. Politis.* Mythologie néo-hellénique. Divinités marines. Les Gorgones. — *Spyr. Sakellaropoulos.* Sur les monnaies frappées par les Francs au cours du moyen âge. — Découvertes archéologiques.
Mai. *C. Condos.* Variétés philologiques. — *A. Papadopoulos Kérameus.* Sur la topographie et l'histoire anciennes de Phocée (avec 1 pl.) — *D. Bikélas.* Sur l'état des études grecques en Europe depuis le IVe siècle jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. — *P. Lambros.* Les B sur les monnaies des Paléologues. — *A. R. R.* Dodone.
Juin. *Ath. Petridis.* Découverte de la bourgade *Scala* et de la route dite *royale* aux sources du Pamisos. — *C. S. Condos.* Notes grammaticales. *K. A. Paléologue.* Documents russes sur la Grèce traduits pour la première fois en grec.
Juillet. *G. Sourias.* Mithridate. — *N. Petris.* Études homériques chez les Romains. — *P. Lambros.* Etude sur l'origine et les progrès de la typographie en Grèce jusqu'en 1821.
Août. *A. R. Rangabé.* Sur notre versification. — *Ath. Petridis.* Sur la ville antique de Lycias (aujourd'hui Lycoursion et son port. Mélanges. Ζεὺς ὀλύμπιος.
Septembre. *G. Sourias.* Mithridate (fin). — *C. Condos.* Variétés philologiques. — *K. A. Paléologue.* Documents russes, etc. — Archéologie : *Spyr. P. Lambros.* Le temple de Dionysos à Marathon.
Octobre. *C. Condos.* Variétés philologiques. — *N. Petris.* Etudes homériques, etc. — *S. K. Sakellaropoulos.* Découvertes archéologiques faites à Rome. Le palatin.
Novembre. *C. S. Condos.* Variétés philologiques. — *Spyr. P. Lambros.* Sur l'église de St-Jean le Théologien à Ephèse (avec une inscription). — *D. Spyridis.* Usages suivis pour les mariages à Meghisté (Castellorrhizo).
Décembre. *C. S. Condos.* Variétés philologiques. — *Sp. P. Lambros.* Le siècle de Périclès. — *N. Petris,* Etudes homériques, etc. (fin).

PHILOLOGUS. Zeitschrift für das klass. Alterthum. Hrsg. von *Ernst v. Leutsch.* 37. Bd. 4 Hefte. *Göttingen, Dietrichs Verl.* 1. Heft. 192 S. gr. 8. n. 17 M.

— — Bd. 37. Heft 3.

F. Rauchenstein. Hom. Il. A, 251. *Jahresberichte. H. F. Müller.* Plotinos. — *Miscellen. Mittheilungen aus Handschr. H. Schepps.* Eine Maibinger Handschr. zu Secundus Philosophus. — Zur Erklärung und Kritik der Schriftsteller. — *C. Hartung.* Bion, Id. 1. 70—71. — *C. Liebhold.* Zu Xenophons Memorabilien.

— — Bd. 38. Heft 1.

Herm. Skerlo. Homerische Verba. — *E. v. Leutsch.* Soph. Elect. 353. —

Miscellen. H. G. Schmalfeld. Ueber Hom. Il. IX, 153. — *Herm. Skerlo.* Ueber die Verbindung von βάλεν u. ἀφάμαρτεν. — *A. Proksch.* τρόπαιον ἱστάναι und ἵστασθαι.

ΠΡΑΚΤΙΚΑ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας. Année 1877. *Athènes,* 1878.

Philippos Joannou. Discours présidentiel. — *Ét. A. Coumanoudis,* secrétaire. Rapport sur les travaux de la société (avec une planche).

PROPUGNATORE, il. Studi filologici, storici e bibliografici. *Bologna, Romagnoli.* gennaio-ottobre. 18 L. 80 c. all'anno.

A. Ambrosini. Osservazioni critiche alla traduzione della Storia di Erodoto per M. Ricci.

PUBBLICAZIONI del R. Instituto di studi superiori pratici e di perfezionamento in Firenze. — Sezione di filosofia et filologia. Volume I. *Firenze, Le Monnier,* 1875. 252 p. 4.

Philologie. Gregorio Ugdulena. Corso di letteratura Greca, dettato l'anno 1867-1868.

— — Vol. II. disp. 1—5. ib. 1876—1877.

Domen. Comparetti. Sulla autenticità della epistola Ovidiana di Saffo a Faone e sul valore di essa per le questioni Saffiche, studio critico. 53 p. — *Hier. Vitelli.* In Hegesippi oratione de Halonneso codicum florentinorum lectionis discrepantiam descripsit. 12 p. — *Id.* Miscellanea. Epigramm. ap. Demosth. de Cor. § 289, p. 322 R. 16 p.

— — Accademia Orientale. 1875—1877.

Il Commento medio di Averroe alla retorica di Aristotele pubblicato per la prima volta nel testo Arabo da *Fausto Lasinio.* Fasc. 1. p. 1—32.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. Année 1878.

J. Mordtmann fils. Mélanges d'épigraphie. — *P. Foucart.* Décret du conseil des cinq cents de l'année 394. — *Ch. Chipiez.* Mémoire sur le temple hypaethre. — *P. Foucart.* Décret pour l'envoi de clérouques athéniens à Potidée.

Eug. Müntz. Inventaire des bronzes antiques de la collection du pape Paul II (1457—1470). — *Fr. Lenormant.* Eros et Psyché (groupe en terre cuite). — *Eug. Müntz.* Inventaire des camées antiques de la collection du pape Paul II. — *A. Mordtmann.* Sur une inscription byzantine de Thessalonique. — *Schlumberger.* Monnaie et bulle de plomb inédites de Terre-Sainte. — *Michel Bréal.* Un ancien texte de loi de Crète.

J. H. Mordtmann. Mélanges d'épigraphie. — Une épitaphe judéogrecque de Japha. — Une inscription de Xanthe en Lycie. — *Michel Bréal.* Un ancien texte de loi de la Crète.

REVUE belge de numismatique. 4e liv. 1878. *Bruxelles, Decq et Duhent.* Par an 12 fr.

Baron de Kœhne. Drachme d'Aristarque, roi de Colchide.

REVUE HISTORIQUE. Année 1878.

H. Lantoine. Cléon le Démagogue.

REVUE DE PHILOLOGIE de littérature et d'histoire ancienne. Année et tome III, 1879.

1re livraison, janvier. *Henri Weil.* Etudes sur Démosthène. — Γ. Note paléographique. — *X.* Sur Xénophon, *Cyropédie,* VIII, 1, 20, et Procope, G. des Goths, I, 14. — *Ed. Tournier.* Quelques passages d'Iphigénie en Tauride. — *H. W.* Sur un nouveau fragment d'Eschyle. — *H. van Herwerden.* Homerica (en latin). — *E. T.* Emendatiunculæ. — *A. de Rochas d'Aiglun et Ch. Graux.* Philon de Byzance, fortification.

2e livr. Avril. Philon de Byzance, etc. Revue des Revues pour 1878.

3e livr. Juillet. Philon de Byzance, etc. Revue des Revues.

4e livr. Octobre. Revue des Revues.

RIVISTA di filologia e d'istruzione classica. Anno VI. fasc. 4—6. Ottobre-Dicembre 1877; fasc. 7—9. Gennaio-Marzo 1878.

Aug. Cam. Firmani. Cenni intorno alla vita ed alle opere di Tucidide. — *Felice Ramorino.* La mitologia comparata ed il saggio su « Hermes » di Michele Kerbaker. — *Franc. Cipolla.* Della religione di Eschilo e di Pindaro.

— — fasc. 7—9. 12 L. all'anno.

F. Ramorino. Lo mitologia comparata ed il saggio su « Hermes » di Michele Kerbaker. — *F. Cipolla.* Della religione di Eschilo et di Pindaro. — *G. Canna.* Due alunni della istruzione classica.

ΣΕΡΑΠΕΙΟΝ. Recueil mensuel publié à Alexandrie d'Égypte, par G.-K. Constantinidis, sous les auspices du syllogue du même nom. 1re année, 1879.

Janvier. *C. Janssen.* Sur le Nil, souvenirs de voyage, traduit en grec par Constantinidis.
Février. *C. Janssen.* Sur le Nil, etc. — Ant. Th. Pappadakis.

STUDIEN, Leipziger, zur klassischen Philologie, hrsg. von *G. Curtius, L. Lange, O. Ribbeck, H. Lipsius.* 1. Bd. 1. Heft. *Leipzig, Hirzel.* S. 1—202. 8.

G. Curtius. Νόστος. — *L. Lange.* ἐπώνυμος ἄρχων.

ΣΥΛΛΟΓΟΣ (ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικός). Recueil annuel, t. XI, 1876-77. C. P. 1878, in-4.

Emm. Johannidou. Sur l'éducation. — *M. Paranikas.* Jacob (ou Jacques) Basilicos, Jac. Diasorinos et Georges Samaras (Notice littéraire et lettres). — *Le même.* Documents sur l'instruction publique dans l'Orient grec depuis le commencement du XIIIe siècle. — *J. Karolidis.* Sur l'origine du langage. — *M. Paranikas.* Sur la religion des anciens Grecs. — *G. Sarros.* Sur la législation pénale dans l'âge mythique de la Grèce. — *Daniel.* Rapport fait au nom de la commission de musique.

ZEITSCHRIFT für Numismatik. Red. von *Alfr. v. Sallet.* 6. Bd. 4 Hefte. *Berlin, Weidmann.* 1. und 2. Heft. 164 S. mit 36 eingedr. Holzschn. u. 2 Stein- u. 1 Lichtdr.-Taf. gr. 8. n. 14 M.; einzelne Hefte à n. 4 M.

Bd. 5. H. 3, 4 : *Th. Mommsen.* Zenobia und Vaballathus. — *A. v. Sallet.* Asklepios und Hygieia.

Bd. 6. H. 1—3. : *V. Sallet.* Die griechischen Münzen der türkischen Dynastie der Danischmende. — *Id.* Ceramus in Carien unter dem Namen Ptolemais. — *F. v. Vleuten.* Ueber eine seltene byzantinische Münze. — *J. P. Six.* Zur Münzkunde Pisidiens und angrenzender Länder. — *H. Heydemann.* Zur Münzsammlung Margaritis. — *A. v. Sallet.* Die Nachfolger Alexanders d. Gr. in Baktrien und Indien. 1. Historische Uebersicht. — *J. Friedländer.* Minoa. — *Id.* Heraclea Sintica. — *Id.* Ptolemais in Pamphylien, nicht Ceramus unter dem Namen Ptolemais. — *V. Sallet.* Die Umschrift der Europa auf Silbermünzen von Gortyna. Zu Ceramus und Ptolemais.

— für die österreichischen Gymnasien. Red. : *K. Tomaschek, W. Hartel, K. Schenkl.* 29. Jahrg. 1878. 12 Hefte. *Wien, Gerold's Sohn.* 1 Heft. 80 S. gr. 8. n. 24 M.

J. Rohrmoser. Beitrag zum Verständniss einiger Stellen aus Xenophons Hellenika. — *Clem. Bäumker.* Zu Aristoteles. — *Karl Ziwsa.* Der ägyptische Mythus im Phædrus des Platon und seine Consequenzen. — *Th. Gomperz.* Eine verschollene Schrift des Stoikers Kleanthes, der « Staat », und die sieben Tragödien des Cynikers Diogenes.

— — Jhrg. 29. H. 3. 5—11.

L. Cwiklinski. Beiträge zur Kritik und Erklärung des Thukydides. — *G. Hofmann.* Eine von Aristoteles erwähnte Bedeckung des Planeten

Mars durch den Mond. — *A. Ludwich.* Zur griechischen Anthologie. — *Al. Rzach.* Kritische Beiträge zu Musaios. — *W. Kloucek.* Zu Musaios. — *A. Ludwich.* Zur griechischen Anthologie. — *O. Hirschfeld.* Nachtrag. — *J. Rappold.* Zu den griech. Tragikern. — *Ant. Schwarz.* Ueber Lukians Demonax. — *S. Mekler.* Zu Euripides. — *N. Wecklein.* Ueber die Umarbeitung der Aulischen Iphigenie des Euripides. — *Arth. Ludwich.* Zur griechischen Anthologie. — *Aug. Scheindler.* Zur Paraphrase des Evangeliums des heil. Johannes von Nonnos.

— für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. Hrsg. von *Adalb. Kuhn.* Bd. 24. N. F. Bd. 4. H. 1—4. *Berlin,* 1877-78. 8.

Leop. Schröder. Die Accentgesetze der homerischen Nominalcomposita, dargestellt und mit denen des Veda verglichen. — *Gust. Meyer.* Ueber den Einfluss des Hochtons auf den griech. Vocalismus. — *K. Brugmann.* Die achte Conjugationsklasse des Altindischen und ihre Entstehung im Griechischen. — *Georg Mahlow.* Einige alterthümliche Perfectbildungen des Griechischen. — *Jac. Wackernagel.* Gr. ἱππεῦ = skr. açvayo. — *H. Osthoff.* Zur griechischen Vertretung der indogermanischen nasalis sonans.

— numismatische, hrsg. von der numismatischen Gesellschaft in Wien durch deren Red.-Comité. 10. Jahrg. 1878. Mit 5 lith., phototyp. und Kupfer-Tafel. Münzabbildungen und 8 eingedr. Holzschn. *Wien, Manz in Comm.* VIII, 429 S. gr. 8. baar n. 12 M.

Imhoof-Blumer. Die Münzen Akarnaniens. — *A. D. Mordtmann.* Ueber die persepolitanischen Münzen.

ZEITUNG, archäologische. Hrsg. vom Institut des Deutschen Reiches. Red. : *Max Fränkel.* 37. Jahrg. 1878. 4 Hefte. *Berlin, Reimer.* 1. Heft. 42 S. mit 6 Taf. gr. 4. n. 12 M.

II. RELIGION. — PHILOSOPHIE. — SCIENCES. — DROIT.

ALLIÉVO, Giuseppe, Il problemo metafisico studiato nella storia della filosofia dalla scuola Ionica a Giordano Bruno. *Torino, Stamp. Reale.* 260 p. 4.

ANTONA-TRAVERSA, Camillo, Dei miti greci. *Roma, tip. Sinimberghi.* 24 p. 8 (Extr.)

ARBOIS DE JUBAINVILLE, H. d', la Mythologie grecque et l'histoire de l'Europe occidentale. *Paris, Vieweg.* 38 p. 8. (Extr.)

BELTRAN Y ROZPIDE, Ricardo, Historia de la filosofia griega. Escuelas anteriores a Socrates. Breve exposicion de sus doctrinas y ensenanzas. *Madrid, Murillo.* 192 p. 8. 10 r.

BOUCHÉ-LECLERCQ, A., Histoire de la divination dans l'antiquité. T. I et II. *Paris, Leroux.* 1879, 1880, in-8. Chaque volume 8 fr.

BROWN, Robert, The great Dionysiak myth. Vol. 2. *London, Longmans.* 8. 12 sh.

BUERMANN, H., drei Studien auf dem Gebiet des attischen Rechts. (Aus : « Jahrbb. für class. Philol. 9. Suppl.-Bd. ») *Leipzig, Teubner.* 80 S. gr. 8. n. 2 M.

CARAPANOS, Constantin, l'Oracle de Dodone. *Paris, imp. Chamerot.* 18 p. et pl. 4. (Extr.)

COLLIGNON, Maxime, Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché. *Paris, Thorin.* 165 p. 8.

EGGERTZ, Carl. Magnus Uno, Den Grekiska filosofiens betydelse för läran om förnimmelsernas association. *Lund*, 1877. 74 S. 8. (Diss.)

FRAENKEL, Arthur, De condicione, jure, jurisdictione sociorum Atheniensium. *Rostochii.* 79 S. 8. (Diss. Lips.)

GAERTNER, Theod., Neopythagoreorum de beata vita et virtute doctrina eiusque fontes. *Zittaviæ*, 1877. 30 S. 8 (Diss. Lips.)

GRAPPIN, H., Éloge de Socrate. Discours prononcé à la distribution des prix du collège de Vienne, le 7 août 1877. *Vienne, imp. Timon.* 11 p. 8.

LAURIN, Du Gnosticisme. Thèse pour le doctorat, soutenue à la faculté de théologie d'Aix. *Aix, imp. Makaire.* 74 p. 8. 2 fr.

MANN, O., Der Prometheus-Mythus in der modernen Dichtung. *Frankfurt a/O.* 49 S. 4. (Prog.)

OCCIONI-BONAFFONS, Giuseppe, Mitologia e poesia come fonti storiche : saggio. *Udine, tip. Doretti.* 1877. 28 p 8.
Non in commercio.

OSTERWALD, Car., Guil., De notione fati in tragoediis Graecis expressa. *Mühlhausen i. Th.* 16 S. 4. (Progr.)

OVERBECK, J. griechische Kunstmythologie. Besonderer Theil. 2. Bd. 3. Thl. 4. Buch : Demeter und Kora. Mit 4 (phototyp.) Taf. u. 2. (eingedr.) Holzschn. *Leipzig, Engelmann.* X u. S. 407—701. Lex.-8 n. 12 M. (I—II, 3. : n. 53 M.

— Atlas der griechischen Kunstmythologie. 4. Lfg. Ebds. 5 Steintaf. m. 2 S. Text, *Imp.-Fol.* n. 48 M. (1—4. : n. 172 M.

PIERRET, Paul, Petit Manuel de mythologie, comprenant les mythologies indo-européenne et sémitique, hindoue, zende, grecque, etc., et suivi d'un index alphabétique. *Paris, Didier*, XI. 178 p. 18. 2 fr. 50 c.

SCHULTESS, Carol., De Epimenide Crete. *Bonnæ* 1877. 61 S. 8. (Diss. Gotting.)

SOBCZYK, Peter, Das pythagoreische System in seinen Grundgedanken. *Breslau' Köbner.* 42 S. mit 1 lith. Taf. 8. (Diss. Lips.) baar n. 1 M.

VÉRON, Eugène, la Mythologie dans l'art ancien et moderne, suivie d'un appendice sur les origines de la mythologie. Ouvrage orné de 823 grav. dont 32 tirées hors texte. XVI, 914 p. 8.

WERNER, Karl, Heinrich v. Gent als Repräsentant des christlichen Platonismus im 13. Jahrh. (Aus : « Denkschr. der k. Akad. der Wiss. ») *Wien, Gerold's Sohn in Comm.* 60 S. Imp.-4. 3 M.

WINCKLER, Heinr. Axel, ein Beitrag zur Geschichte des Stoicismus *Leipzig.* 60 S. 8. (Diss.)

— der Stoicismus eine Wurzel des Christenthums. Ein Beitrag zur

Geschichte der Stoa. *Leipzig, Bristkopf et Härtel.* 60 S. gr. 8. 1 M 20 Pf.

WUERZ, Car., de Mercede ecclesiastica Atheniensium. *Berlin, Mayer et Müller.* 39 S. gr. 8. baar 1 M. 20 Pf.

III. ARCHÉOLOGIE. — ÉPIGRAPHIE. — NUMISMATIQUE.

BINTZ, Jul., die Gymnastik der Hellenen. Mit 18 (eingedr.) Holzschn. *Gütersloh, Bertelsmann.* VIII, 175 S. 8. n. 2 M.

BOMPOIS, H. Ferdinand, Lettre à M. W. H. Waddington, membre de l'Institut, sur quelques monnaies anépigraphes attribuées indûment à la ville de Maronea, en Thrace. *Paris, Detaille.* 55 p. 4.

— Monnaies d'argent frappées à Héracléa de Bithynie ; le tyran Kléarchos. Ibid. 39 p. et pl. 8.

BOUTKOWSKY, Alex., Dictionnaire numismatique, etc. (Voir l'annuaire précédent.) 2—10. livr. *Leipzig, Weigel.* Sp. 65—670 mit eingedr. *Holzschn.* Lex.-8. à n. 1 M. 20 Pf. auf holländ. Pap. à n. 2 M. 40 Pf.

BURNOUF, Émile, Mémoires sur l'antiquité : l'Age de bronze ; Troie, Santorin ; Délos ; Mycènes ; le Parthénon ; les Courbes ; les Propylées : un faubourg d'Athénes. *Paris, Maisonneuve.* 343 p. 8.

CLÉMENT, Félix, l'Art égyptien. l'Art grec, l'Art romain. Conférences. *Paris, Delagrave.* 43 p. in-32.

COLLIGNON, Maxime, Catalogue des vases peints du musée de la Société archéologique d'Athènes. *Paris, Thorin.* VIII, 220 p. 8.

CORPUS inscriptionum atticarum. Consilio et auctoritate academiae litterarum regiae borussicae, Vol. III. Pars 1. Inscriptiones atticae aetatis romanae. Ed. Guilelmus *Dittenberger.* Pars 1. Additae sunt tabulae quinque lith. *Berlin, Reimer.* 522 S. Fol. n. 50 Pf. I—III. 1 u. IV. 1 n. 121 M.

CURTIUS, ADLER et **HIRSCHFELD**, Die Ausgrabungen zu Olympia. II. Uebersicht der Arbeiten und Funde vom Winter und Frühjahr 1876—1877. 35 Taf. (31 in Lichtdr. u. 4 lith.) 2. Ausg. *Berlin, Wasmuth.* 19 S. m. eingedr. Holzchn. gr. Fol. In Mapp. n. 50 M. (I. u. II. : n. 86 M.

DICTIONNAIRE des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments, contenant l'explication des termes qui se rapportent aux mœurs, aux institutions, à la religion, aux arts, aux sciences, etc., et en général à la vie publique et privée des anciens. Ouvrage rédigé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs, sous la direction de MM. Ch. *Daremberg* et Edm. *Saglio ;* avec 3,000 fig. d'après l'antique dess.

par P. Sellier et gravées par M. Rapine. 6e fascicule (Cae-Cas.) *Paris, Hachette.* p. 801 à 960. à 2 col. 4. 5 fr.

DILTHEYI, Caroli, Epigrammata graeca in muris picta duo tabulis lithographis expressa et commentario illustrata. *Göttingen, Dieterich's Verl.* 21 S. mit 2 Steintaf. in qu. Fol. 4. n. 1 M.

DOUSSAULT, C., La Vénus de Milo. Documents inédits. *Paris, Ollendorff.* 15 p. et 2 pl. 8. 1 fr. 50 c.

DRESSEL, H., und A. **MILCHHOEFER,** die antiken Kunstwerke aus Sparta und Umgebung. Mit einem epigraph. Anh., einem Excurse und 6 (4 Kpfr. und 2 'phototyp.) Taf. [Aus : « Mittheilungen des Archaeolog. Institutes in Athene » Bd. II.] *Athen, Wilberg in Comm.* 190 S. gr. 8. n. 8 M.

GARDNER, Percy, A catalogue of the Greek coins in the British Museum; the Seleucid kings of Syria. Edited by R. S. Poole. *London, Trübner.* 137 p. and 28 plates. 8. 10 sh. 6 d.

GORRESIO, Gaspare, Nota sulla croce gammata dei monumenti recentemente scoperti nell'isola di Cipro. *Torino, Stamp. Reale.* 4 p. 4.

GROSVENOR, Mrs. Louisa, Terminal, Greek dictionary. *London, Simpkin.* Part. 2. 12. 1 sh.

HOUTSMA, E. O., Dr. A. Schliemann en zijne opgravingen te Mycenae. Eene studie, *Groningen, Wolters.* 56 bl. 8. 75 c.

IMHOOF-BLUMER, F., die Münzen Akarnaniens. Mit 3 Taf. in Lichtdr. u. 8 eingedr. Holzschn. *Wien, Manz.* 180 S. gr. 8. baar n. n. 12 M.

JULIUS, Leop., über das Erechtheion. Mit einem lithogr. Grundrisse des Gebäudes. *München, Ackermann.* 33 S. gr. 8. n. 60 Pf.

LANGE, J., det joniske Kapitaels Oprindelse og Forhistorie. En Studie i sammenlignende Kunstforskning. Avec un résumé en français. (Vidensk. Selsk. Skr. 5te Raekke. Histor. og philos. Afd. 5te Bind II.) Host, 32 S. og 3 Tavler. 4. 1 Kr. 34 ore.

LINDENSCHMIT, Heinr., Schliemann's Ausgrabungen in Troja und Mykenae. Vortrag, geh. im Vereine zur Erforschung rheinischer Geschichte und Alterthümer. Mainz, v. Zabern. 38 S. gr. 8. n. 1 M.

LYON, W. P., Cleopatra's Needle : its wonderful history and instructive lessons. *London, the Book Society.* 30 p. 16. 1 d.

PIETSCH, L., Wallfahrt nach Olympia im ersten Frühling der Ausgrabungen (April und Mai 1876), nebst einem Bericht über die Resultate der beiden folgenden Ausgrabungs-Campagnen. Reisebriefe. *Berlin,* 1879, *Luckhardt.* IV, 251 S. 8. n. 4 M.

POSTOLACCA, Achilles, Synopsis numorum veterum, qui in museo numismatico Athenarum publico adservantur. *Athen, Wilberg.* 204 S. 4. n. n. 12 M.

RAYET, Olivier, Note sur une tête archaïque en marbre, provenant d'Athènes, *Paris, imp. Chamerot.* 11 p. 1 pl. et fig. 4. (Extr.)

RIEMANN, Othon, Recherches archéologiques sur les îles Ioniennes. 1. Corfou. *Paris, Thorin.* 62 p. et planches. 8. 3 fr.

ROSSIGNOL, J. P., Des services que peut rendre l'archéologie aux études classiques, d'après les plus anciennes inscriptions grecques. d'après les vases peints et lettrés des Grecs, etc. *Paris, Labitte*, 472 p. 8.

ROUDOLF, Will., der aristotelisch-ptolemäische Weltbau. Neuss. 11 S. 4. (Progr.)

SAULCY. F. de, Note sur les monnaies coloniales de Palmyre. *Paris, imp. Arnous de Rivière*. 11 p. et pl. 8 (Extr.)

SALOMAN, G., La statue de Milo dite : Venus victrix. Conférence tenue à l'Académie royale des Beaux-Arts à Stockholm. 1[re] partie. Sthlm, l'auteur. 1878. 35 p. 1 pl. et une photographie. 4. Ne se vend pas.

SCHLIEMANN, H., Mycenae : a narrative of researches and discoveries at Mycenae and Tiryns. With preface by W. E. Gladstone, maps, plans, and other illustrations, representing more than 700 types of the objects found in the royal sepulchres of Mycenae and elsewhere in the excavations. *London, Murray*. 410 p. 8. 50 sh.

— Mycènes. Récit des recherches et découvertes faites à Mycènes et à Tirynthe, avec une préface de M. Gladstone. Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par *J. Girardin*. Accompagné de 8 cartes et plans, et illustré de gravures sur bois représentant plus de 700 objets trouvés pendant les fouilles. *Paris, Hachette*. 494 p. avec 549 vign. 8. 25 fr.

SCHREIBER, Due vasi attici illustrati. 1876. 16 p. e tav. 8. (Extr.)

SOLDANO, Giuseppe, Sopra alcune osservazioni di C. Terenzio Mamiani sull'Aristotelismo della scolastica nella storia della filosofia. Lettera ad Enrico... *Palermo*, 1877, *tip. Roberto*. 44 p. 8.

Non in commercio.

TERRAKOTTEN, griechische, aus Tanagra und Ephesos im Berliner Museum. *Berlin, Wasmuth*. 32 Lichtdr.-Taf. mit 12 S. Text. gr. 4. n.40 M.

TEZA (E.) Inscrizioni cristiane d'Egitto, due in copto, una in greco. *Pisa, tip. Nistri*. 10 p. 4.

WESTROPP, H. M., Handbook of archaeology : Egyptian, Greek, Etruscan, Roman. 2nd ed., revised. (Bohn's Illustrated Library). *London, Bell*. 587 p. 12. 7 sh. 6 d.

IV. HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE.

BARGÈS. J. J. L., Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celtoligurie. *Paris, Leroux*. 160 p. 8 pl. in-8.

DE CASTRO, Giovanni, I popoli dell'antico Oriente. 2 vol. *Milano, Hoepli.* 312, 378 p. 16. 6 L. 50 c.

COX, G. G., Storia della Grecia per le scuole : trad. di G. Arnaud, con 10 carte geografiche-topografiche. *Milano, Meisner*, 1877. 380 p. 16. 8 L.

CURTIUS, Ernst, Storia greca. Prima trad. italiana, fatta sulla quarta ediz. originale tedesca da Giuseppe Müller e Gaetano Oliva'. corredata di nuove aggiunte dall'autore. *Torino, Loescher*. Fasc. VI, vol. II, p. 1—160. 8. 2 L.

Il vol. I (fasc. 1—5) fu publicato nel 1877. XXVIII, 664 p. 8. 9 L.

DROUIN. Ed., l'Edit de Dioclétien sur le maximum. *Meaux, imp. Destouches*. 11 p. 8. (Extr.)

HEYDEN, Ed. Aander, res ab Antiocho III. Magno, Syriae rege, praeclare gestae ad regnum Syriae reficiendum donec in Graeciam exercitum traiecit. 223—192. Dissertatio inauguralis. Monasterii 1877. Göttingen. Vandenhoeck et Ruprecht. 64 S. gr. 8. baar n. 1 M. 20 Pf.

HERWERDEN. Henr. van, Oratio de moribus Graecorum aetate Homerica, quam habuit die XXIII m. Martii a. MDCCCLXXVII, quum magistratum academicum deponeret. *Traiecti ad Rhenum, Beijers*, 1877. 70 bl. 8. 80 c.

HOUSSAYE, Henry, Athènes, Rome, Paris (l'histoire et les mœurs). *Paris, Lévy;* Lib. nouvelle. 338 p. 18. — Nouv. éd. 1879. 3 fr. 50 c.

KAUPERT, J. A. Karten v. Attika, hrsg. vom kaiserl. deutschen archäologischen Institute. Blatt I. Athen mit Umgebung. 1875. Mit Nachträgen bis 1877. 1 : 12, 500. Kpfrst. u. color. *Berlin, Reimer*. n. 2 M.

KIEPERT H., Carte de l'Epire et de la Thessalie. 2 blätter. 1 : 500.000. Zweite berichtigte Auflage, 1878. Neue Ausgabe ohne Terrain. Preis in Umschlag 2 M. 40 Pf. — Aufgezogen in Mappe 5 M.

KIRCHHOFF, A., über die Abfassungszeit der Schrift vom Staate der Athener. (« Aus Abhandlungen der königl. Akademie der Wissenschaften » 1878.) *Berlin, Dümmler's Verl.* 25 S. 4. n. 1 M. 50 Pf.

KLATT, Max, Studien zur Geschichte des Kleomenischen Krieges. *Berlin*, 1877. 58 S. 8. (Diss. Gotting.)

KLOTZ, Walter, Ueber die Quellen zur Geschichte Phokions in Diodor, Arrianos, Nepos und Plutarchos. *Zittau*, 1877. 69. S. 8. (Diss. Lips.)

KUHN. Emil., über die Entstehung der Staedte der Alten. Komenverfassung und Synoikismos. *Leipzig, Teubner*. VI, 454 S. gr. 8. n. 10M.

LAMBIN, Émile. Ajax, étude grecque. *Paris, Lefrançois*. 15 p. 16.

MONTAUT, Louis, Revue critique de quelques questions historiques, se rapportant à saint Grégoire de Nazianze et à son siècle. *Paris, Thorin*. 273 p. 8.

RIEDEL, Jul., De Hermocratis Syracusani vita ac moribus dissertatio. *Cassel*. 32 S. 4. (Progr.)

BÖTTSAHL, C., Die Expedition der Athener nach Sicilien in den Jahren 415—413 v. Chr. Ein Stück sicilischer Geschichte. 1. Abth. *Langensalza*. 23 S. mit 1 lith. Karte. 4. (Progr.)

V. PHILOLOGIE. — LINGUISTIQUE.

ARENS, Joann., De participii subiuncti ratione Homerica. *Kattowitz*. 14 S. 4. (Progr.)

AUTENRIETH, Geo., Grundzüge der Moduslehre im Griechischen und Lateinischen, für Schüler zusammengestellt 2. umgearb. Aufl. *Erlangen, Deichert*. 48 S. gr. 8. n. 80 Pf.

BALSER, Herm., de linguae graecae participio in neutro genere substantive posito. *Leipzig, Hinrichs'Sort. in Comm.* 49 S. gr. 8. baar n. 1 M. 20 Pf.

BALLAS, die Anomalien der griechischen Verbalflexion. Für den Schulgebrauch zusammengestellt. Gnesen, (*Berlin. Mayer et Müller.*) III, 18 S. gr. 8. cart. baar n. 60 Pf.

BARET, Paul, Essai historique sur la prononciation du grec. Thèse pour le doctorat présentée à la faculté des lettres de Paris. *Paris, imp. Donnaud*. 99 p. 8,

BAUDER, Guil., De generis neutrius pluralis cum verbo construendi vi et usu, praecipue apud Homerum et Hesiodum. *Lipziae*, 1877. 41 S. 8. (Diss.)

BAUDRY, F., Grammaire comparée des langues classiques, contenant la théorie élémentaire de la formation des mots en sanscrit, en grec et en latin, avec références aux langues germaniques. 1re partie. Phonétique. *Paris, Hachette*. XIV, 216 p. 8. 6 fr.

BORN, E., Tavole sinottiche per la coniugazione dei verbi irregolari della lingua greca. Seconda ediz. riveduta da Giuseppe *Müller*. *Torino*. 80 c.

CONSTANTINIDES, Geo., de infinitivi linguae graecae vulgaris forma et usu. (En grec.) *Strassburg, Trübner*, 35 S. gr. 8. n. 1 M.

ELLIS, A. I., The English Dionysian and Hellenic pronunciations of Greek considered in reference to school and college use. *London, Hodgson and Son*. 52 p. 8. 3 sh.

ENGLMANN, Lorenz, Syntax der griechischen Sprache. Möglichs, einfach und kurz dargestellt. *München, Lindauer*. 47 S. gr. 8. n. 80 Pf.

ENKLAAR, W. F. P., De Grieksche onregelmatige en gebrekkige werkwoorden, met aanwijzing der Aeolische, Dorische, Ionische, Attische en latere Grieksche vormen, voorafgegaan door een historisch overzicht der Grieksche tongvallen. *Deventer, Enklaar*, 1877. XII en 200 bl. 8. 2 fr.

ES, A. H. G. P., van den, Nederlandsch-Grieksche woordenlijst en lijst van eenige eigennamen behoorende bij het Grieksch-Nederlandsch woordenboek. 3e druk. *Groningen, Wolters*, 1877. 4 en 96 bl. grootendeels in 3 kolommen gedrukt. 8. 2 fr. 50 c.

FICK, Aug., Die griechischen Personennamen nach ihrer Bildung erklärt, mit dem Namensystem verwandter Sprachen verglichen und systematisch geordnet. gr. 8, 8 M.

FUEGNER, Franc., De nominibus graecis cum praepositione copulatis capita selecta. Dissertatio inauguralis. *Leipzig, Hinrichs'Sort.* 64 S. gr. 8. baar n. 1 M. 20 Pf.

KUEHNE, W., de aoristi passivi formis atque usu Homerico. Güstrow. *Berlin, Calvary et Co.* 29 S. gr. 4. n. 1 M. 60 Pf.

KYNNERSLEY, H. W. S., Parallel syntax, greek and latin, for beginners. *London, Blackwoods.* 12. 3 sh.

LERRA, Angelo, Del modo di adoperare la grammatica di G. Curtius nell' insegnamento della lingua greca : considerazioni. *Roma, tip. e lib. di Roma.* 16 p. 8.

MATTHAEI, Adph., de dialecto Pythagoreorum. Inaugural-Dissertation. *Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht.* 48 S. 8. n. 1 M.

MEHLER, E., De hoofdregels der Grieksche syntaxis. *Amsterdam, Brinkman.* 4 en 109 bl. 8. 1 f. 25 c.

MEYER, Gust., Herr Prof. v. Willamowitz-Möllendorff und die griechischen Dialekte. *Leipzig, Breitkopf et Härtel.* 28 S. gr. 8. 75 Pf.

MONTAUT, Ludovicus, De ratione quâ christiani theologi linguam graecorum philosophorum suae philosophiae accommodarint, disputavit ad doctoris gradum promovendus. *Paris, Thorin.* 64 p. 8.

PARKER, Frederick, Tracts on the Greek language. N° 3. The Greek article. *London, Simpkin.* 12. 2 sh.

POTTS, A. W., and C. **DARNELL**, Aditus faciliores Graeci. An easy Greek construing book, with vocabulary. *London, Blackwoods.* 164 p. 12. 3 sh.

RECUEIL des principaux verbes irréguliers de la langue grecque et de leurs dérivés grecs, latins et français; par un professeur de grammaire. *Paris, Delalain.* 86 p. 12.

REID'S indices to the passages for practice in translating at sight Latin and Greek. *London, Daldy and Isbister.* 16 p. 12. 1 sh. 6 d.

STUDIEN zur griechischen und lateinischen Grammatik, hrsg. von *Geo. Curtius und Karl Brugman.* 10. Bd. 2. Heft. *Leipzig, Hirzel.* S. 257—438. gr. 8. n. 4 M. (10. Bd. cplt : n. 9 M.)

WATTENBACH, Wilh., Schrifttafeln zur Geschichte der griechischen Schrift und zum Studium der griechischen Palaeographie. 2. Abtheilung. *Berlin*, 1877, *Weidmann in Comm.* 20 photolith. Taf. mit 12 S. Text. Fol. baar n. 12 M. (1. u. 2. : n. 22 M.)

ZIRWIK, Michael, Grundzüge einer wissenschaftl. Grammatik der griechischen Sprache. *Salzburg, Dieter.* 118 S. mit 3 Tab. in qu. Fol. gr. 8. baar n. n. 2 M.

V *bis*. MUSIQUE. — MÉTRIQUE.

CHRIST, W., Theilung des Chors im attischen Drama mit Bezug auf die metrische Form der Chorlieder. (Aus : « Abhandlungen der k. b. Akademie der Wissenschaften. ») *München*, 1877, *Franz in Comm*. 70 S. gr. 4. n. n. 2 M.

DÜHR, Ueber die Accentuation der Krasis im Griechischen. *Friedland*. 8 S. 4. (Progr.)

HILBERG, Isidor, das Gesetz der trochaeischen Wortformen im dactylischen Hexameter und Pentameter der Griechen vom 7. Jahrh. v. Chr. bis zum Untergang der griechischen Poesie. *Wien*, *Hölder*. 27 S. gr. 8. n. 80 Pf.

NIETZSCHE, Frdr., die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik. 2. Aufl. *Leipzig*, 1874, *Chemnitz*, *Schmeitzner*. IV, 144 S. gr. 8. n. 3 M. 60 Pf.

PAPASTAMATOPULOS, Joh., Studien zur alten griechischen Musik. *Bonn*. 63 S. 8. (Diss. Jenens.)

RUELLE, Ch. Émile, Quelques mots sur la musique des Grecs anciens et modernes. (Extr.) In-8.

— Une découverte d'archéologie musicale à Rome. *Paris*, *Brandus*.

SCHMIDT, J. H. Heinrich, Introduction to the rhythmic and metric of the classical languages. To which are added the lyric parts of the « Medea » of Euripides, and the « Antigone » of Sophocles.

VI. LITTÉRATURE. — GÉNÉRALITÉS.

AMBROSOLI, Francesco, Letteratura greca e latina : Scritti ed inediti, raccolti ed ordinati da Stefano Grosso. 2 vol. *Milano*, *Hœpli*. 420 et 470 p. 8. 8 L.

BIBLIOGRAPHISCHE Uebersicht über die die griech. und latein. Autoren betreffende Litteratur der Jahre 1867—76. Abth. I. 1879. Griechische Autoren. 2 Hefte. *Gröningue*, *Dieterich*. 8 M.

BRÉDIF, Léon, l'Eloquence politique en Grèce, introduction à un ouvrage en préparation sur Démosthène, orateur politique. *Toulouse*. *impr. Douladoure*. 30 p. 8.

BURSIAN, C., Bibliotheca philologica classica. Verzeichniss der auf dem Gebiete der class. Alterthumswissenschaft erschienenen Bücher, Zeitschriften, Dissertationen, Programm-Abhandlungen, Aufsätze in Zeitschriften und Recensionen. Beiblatt zum Jahresbericht über die Forschr. der class. Alterthumswissenschaft. 5. Jahrg. 1878. 4 Hefte. *Berlin*, *Calvary et C*[e].

— 6. Jahrg., 1879, 1. Heft.

CORAY, Nouvelles lettres françaises inédites, adressées à M. P. Prévost, de Genève; publiées par le marquis de Queux de Saint-Hilaire. *Paris, impr. Chamerot*. 30 p. 8 (Extr.)

DESMAZE, Edmond, études et souvenirs helléniques. 1re série. Études. *Lyon, Boullieux; Paris, Garnier*. 1879, XII, 368 p. 8. 4 fr.

DISSERTATIONES philologicae Argentoratenses selectae. Vol. I, II. *Strassburg, Trübner*. 1879. III, 412 u. 113 S. gr. 8. n. 7 M.

ES, A. H. G. P. van den, Letterkunde der Grieken en Romeinen. 2e geheel herziene uitgave. *Groningen*, 1877, *Wolters*. VIII en 311 bl. 8. 3 fr. 75 c.

FLACH, das griechische Theater. Ein populär-wissenschaftl. Vortrag (geh. im Tübinger Museum). Mit 2 lith. Abbildungen in Tondr. : *a*) Plan des Dionysostheaters von Athen, *b*) das griech. Theater nach dem Entwurf von Strack. *Tübingen*, *Fues*. 44 S. gr. 8. n. 2 M.

FŒRSTER, Rich., De antiquitatibus et libris manuscriptis Constantinopolitanis commentatio. *Rostock*, 1877, *Stiller*. 35 S. gr. 4. n. n. 2 M. 50 Pf.

FRÁNCKEN (C. M.), De grieksche en romeinsche letterkunde, in aard en grenzen. Toespraak ter opening der lessen over latijnsche taal- en letterkunde. 1877. 35 bl. 8. 25 c.

GIDEL, Ch., Nouvelles Études sur la littérature grecque moderne. *Paris, Maisonneuve*. VIII, 615 p. 8.

GIRARD, J., Rapport de la commission des écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux écoles pendant l'année 1877-1878. *Paris, impr. Firmin-Didot*. 1879. 30 p. 4.

NICOLAI, Rud., griechische Literaturgeschichte in neuer Bearbeitung. 3. Bd. Die nachklassiche Literatur. Die Literatur der byzantin. Studienperiode. *Magdeburg*, *Heinrichshofen's Buchverl*. XII, 435 S. gr. 8. n. 5 M. 80 Pf. (cplt. : n. 21 M.; geb. in Callico n. n. 24 M. 50 Pf.; in Halbfrz. n. n. 26 M.

QUEUX DE SAINT-HILAIRE, le marquis de, Des syllogues grecs en Orient et en Europe et du progrès des études littéraires dans la Grèce de nos jours. *Paris, impr. Chamerot*. 40 p. 8. (Extr.)

SABATINI, Francesco, la Poesia popolare in Grecia. *Roma*, *tip Sinimberghi*. 18 p. 8. (Estr.)

SATHAS, N. C., Ἱστορικὸν δοκίμιον περὶ τοῦ θεάτρου καὶ τῆς μουσικῆς τῶν Βυζαντινῶν ἤτοι εἰσαγωγὴ εἰς τὸ Κρητικὸν θέατρον. Ἐν Βενετίᾳ, τύποις τοῦ Φοίνικος, *Paris*, *Maisonneuve*. 420 p. 8. 10 L.

STOLL, H. W., die Meister der griechischen Litteratur. Eine Uebersicht der klass. Litteratur der Griechen für die reifere Jugend und Freunde des Alterthums. *Leipzig*, *Teubner*. VI, 426 S. mit Stahlstich. 8. 4 M. 20 Pf.

VOLKMANN, R., Nachträge zur Geschichte und Kritik der Wolf'schen Prolegomena. Jauer. 16 S. 4. (Progr.)

VII. AUTEURS GRECS ANCIENS.

ALCINOÜS.

Freudenthal, J., hellenistische Studien. 3. Hft. A. u. d. T. : Der Platoniker Albinos und der falsche Alkinoos. *Berlin*, 1879, *Calvary & Co.* S. 241—327. gr. 8. n. 2 M. 40 Pf. (1—3. : n. 8 M. 40 Pf.)

ALCMAN.

Spiess, Henr., De Alcmanis poetae dialecto. *Lipsiae*, 1877, *Hirzel*. S. 331—382 von Curtius und Brugman, Studien X. 8.

ALEXANDER VON TRALLES. Original-Text und Uebersetzung nebst einer einleitenden Abhandlung. Ein Beitrag zur Geschichte der Médizin, von Dr Theodor Puschmann. *Wien, W. Braumüller.* 1878-1879, 2 vol. gr. in-8.

ANAXIMANDRE.

Lütze, Frdr., über das ἄπειρον Anaximanders. Ein Beitrag zur richtigen Auffassung desselben als materiellen Princips. *Leipzig, Klinckhardt in Comm.* IV, 133 S. gr. 8. n. 2 M. 40 Pf.

ANDOCIDE. — Andocide e Licurgo, le orazione recate per la prima volta in italiano da Giuseppe Crosara. *Torino, Lœscher.* VIII. 264 p. 8. 4 L.

Gravenhorst, De fide et origine Andocideae quæ fertur orationis contra Alcibiadem. *Helmstedt.* 24 S. 4. (Progr.)

ANTIPHON.

Schæfer, Henr., De nonnullarum particularum apud Antiphontem usu. Inaugural-Dissertation. *Göttingen*, 1877, *Vandenboeck & Ruprecht.* 53 S. 8. baar n. 1 M. 20 Pf.

APOLLONIUS DYSCOLE, Vier Bücher über die Syntax. Uebersetzt und erläutert von Alex. Buttmann. *Berlin, Dümmler's Verl.* XLII, 411 S. gr. 8. n. 9 M.

Schneider, R., Commentarii critici et exegetici in Apollonium Dyscolum specimen. Accedunt emendationes. *Norden.* 16 S. 4. (Progr.)

APOLLONIUS DE PERGE.

Schœmann, Apollonius von Perga. *Treptow a. d. R.* 16 S. 4. (Progr.)

APOLLONIUS DE TYR.

Hagen, Herm. Der Roman vom König Apollonius von Tyrus in seinen verschiedenen Bearbeitungen 32 S. n. 60 Pf.
(Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge, hrsg. von *Rud. Virchow und Fr. v. Holtzendorff.* 303. Heft. *Berlin, Habel.* gr. 8.)

ARISTOPHANE, Ranae. The Frogs of Aristophanes. A revised text, with english notes and a preface by F. A. Paley. *London, Bell and Sons.* 176 p. 12. 4 sh. 6 d.

— Thesmophoriazusae, rec. Adph. v. Velsen. *Leipzig, Teubner.* 28 S. gr. 4. n. 1 M. 20 Pf.

Bachmann, Ottomar, conjecturarum observationumque Aristophanearum specimen I. *Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht.* 167 S. gr. 8. n. 3 M.

Bakhuyzen, W. H. van de Sande, De parodia in comoediis Aristophanis. Locos ubi Aristophanes verbis epicorum, lyricorum, tragicorum utitur, collegit et illustravit. *Traiecti ad Rhenum, Beijers*, 1877. VIII, en 220 bl. 8. 3 fr.

Nietahr, Joannes, Quaestiones Aristophaneae scenicae. *Gryphiswaldiae*, 1877. 40 S. 8. (Diss.)

Novati, Francesco, Delle Nubi di Aristofane secondo un codice cremonese. *Torino, Loescher*. 16 p. 8. (Estr.)

Piccolomini, Enea, Sopra alcuni luoghi delle Nubi di Aristofane : studi critici ed esegetici. *Pisa, tip. Nistri*. 50 p. 4.

Setti, Gio., la Critica letteraria in Aristofane. *Pisa*, 1877, *typ. Nistri*. 84 p. 8. 2 L. 50 c.

Witten, Frid., Qua arte Aristophanes diverbia composuerit. *Halis Sax*. 47 S. 8. (Diss.)

ARISTOTELES, l'Arte poetica, tradotta sul testo di G. Vahlen da G. Barco. *Torino, tip. Bona*. XX, 64 p. 8. 1 L. 50 c.

— Ethica Nicomachea, ed. et commentario continuo instruxit G. Ramsauer. Adjecta est Franc. Susemihlii ad editorem epistola critica. *Leipzig, Teubner*. VIII, 740 S. gr. 8. n. 12 M.

— Métaphysique, traduite en français avec des notes perpétuelles, par J. Barthélemy Saint-Hilaire. 3 vol. *Paris, Germer Baillière*. CCCXXII, 1239 p. 8.

— Physica. Rec. Carol. Prantl. *Leipzig, Teubner*. VI, 211 p. 8. 1 M. 50 Pf.

Averroe, il medio Commento alla « Rettorica » di Aristotele, pubblicato per la prima volta nel testo arabo da Fausto Lasinio. Fasc. 1 et 2. del testo arabo. *Firenze, Monnier*, p. 1—64.

Bullinger, Ant., der endlich entdeckte Schlüssel zum Verständniss der Aristotelischen Lehre von der tragischen Katharsis. *München, Ackermann*. 20 S. gr. 8. n. 40 Pf.

— Des Aristoteles Erhabenheit über allen Dualismus und die vermeintlichen Schwierigkeiten seiner Geistes- und Unsterblichkeitslehre. *München, Ackermann*. VIII, 94 S. gr. 8. n. 2 M.

Essen, Ernst, Bemerkungen zu Aristoteles' Poetik. *Leipzig. Berlin-Calvary et Co*. 34 S. gr. 8. n. 1 M.

Grant, Sir Alex., Aristoteles. Autoris. Uebersetzung von J. Imelmann. *Berlin, Bornträger*. VII, 168 S. 8. n. 2 M. 70 Pf.

Moore, Edward, An introduction to Aristotle's Ethics. Books 1—4 (Book 10, Chapters 6—9 in an appendix), with a continuous analysis and notes. Intended for the use of beginners and junior students. 2nd ed., revised and enlarged. *London, Rivingtons*. 8. 10 sh. 6 d.

Neuhaeuser, J., Aristoteles' Lehre von dem sinnlichen Erkenntnissvermögen und seinen Organen. *Leipzig, Koschny*. 134 S. gr. 8. n. 2 M.

Perander, J. J. F., Aristoteles' Idealstat dess Kulturform och inrättningar. *Helsingfors*. 137 S. 8. (Diss.)

Schmidt, Herm., Die Erziehungstheorie des Aristoteles. *Halle*. 54 S. 8. (Diss.)

Susemihl, Franc., de Aristotelis ethicis Nicomacheis recognoscendis dissertatio I. *Berlin, Calvary et Co*. 19 S. 4. baar n. 1 M. 20 Pf.

Waddington, Charles, De l'autorité d'Aristote au moyen âge. *Paris, Picard*. 57 p. 8. (Extr.)

Zeller, Ed., über die Lehre des Aristoteles von der Ewigkeit der Welt. (Aus : « Abhandlungen d. k. Akad. d. Wiss. ») *Berlin, Dümmler's Verl. in Comm*. 15 S. gr. 4. n. 1 M.

CALLIMAQUE.

Couat, Auguste, La querelle de Callimaque et d'Apollonius de Rhodes. *Paris, impr. Chamerot*. 36 p. 8. (Extr.)

— Remarques sur la date et la composition des hymnes de Callimaque. *Paris, impr. Chamerot*, 1879. 52 p. 8. (Extr.)

CÉBÈS.

Jerram, C. L., Cebetis Fabula, with introduction and notes. *London, Macmillan*, 92 p. 12. 2 sh. 6 d.

CLÉOMÈDE.

Ziegler, Herm. Rud., De vita et scriptis Cleomedis. Accedit de fide

et auctoritate codicum Medicei plut. LXIX, 13 et Lipsiensis Bibl. Acad. specimen. *Misenae.* 46 S. 8. (Diss. Lips.)

CONSTANTIN PORPHYROGENNÈTE.

Waeschke, Herm., Ueber das von Reiske vermuthete Fragment der Excerpte Konstantins περὶ ἀναγορεύσεως. *Dessau.* 24 S. 4. (Progr.)

DÉMÉTRIUS de Phalère, De l'élocution. Première traduction française, avec notes, par Guillemot. *Paris, Lahure.* 95 p. 18. (Extr.)

DEMOSTHÈNE, Première Philippique. Texte grec, accompagné d'une vie de Démosthène, d'une analyse et de notes en français, etc.; publiée par H. Weil. *Paris, Hachette.* XLIV, 39 p. 16. 40 c.

— — Texte grec accompagné d'une introduction, d'une annotation critique et de notes en français, par H. Weil. *Paris, Hachette.* 57 p. 16. 60 c.

Ditges, Phil. Jakob, Beziehungen der Reden über die Symmorien, für Megalopolis und Rhodus und gegen Aristokrates auf die nationale antiphilippische Politik des Demosthenes. *Köln.* 13 S. 4. (Progr.)

Herz, Walter, De Demosthenis Aristocrateae prima parte. *Halis Sax.* 48 S. 8. (Diss.)

Hoeck, Adalb., de Demosthenis adversus Pantaenetum oratione. Dissertation. *Berlin, Mayer et Müller.* 29 S. gr. 8. baar n. 1 M

Schulze, Ernst Rich., Prolegomenon in Demosthenis quae fertur orationem adversus Apaturium capita duo. *Lipsiae.* 84 S. 8. (Diss.)

Schwebsch, Herm., de oratione quae contra Leocharem a Demosthene scripta fertur. Dissertatio inauguralis. *Berlin, Kamlah.* 107 S. gr. 8. baar n. 2 M.

Wachholtz, Adf., De litis instrumentis in Demosthenis quae fertur oratione in Macartatum. Dissertatio inauguralis. *Kiel, Lipsius et Tischer.* 41 S. gr. 4. n. 1 M. 60 Pf.

. . . . .*) Adnotatiunculae ad legum formulas quae in Demosthenis Midiana extant nonnullas. *Gissae.* 8 S. 4. (Progr.)

DENYS D'HALICARNASSE, 1re lettre à Ammée. Éd. de H. Weil avec notes. *Paris, Hachette.* In-12.

1re lettre à Ammaeus sur Démosthène et Aristote. Edition classique, accompagnée de notes et remarques, et précédée d'une introduction historique et littéraire; par S. Bernage. *Paris, Delalain.* XII, 29 p. 12. 60 c.

— — Traduction française, précédée d'une introduction historique et littéraire, par S. Bernage. *Paris, Delalain.* XII, 24 p. 12. 60 c.

Usener, Herm., De Dionysii Halicarnassensis libris manuscriptis. *Bonnae.* XX S. 4. (Ind. lect.)

Wichmann, Joh., Dionysii Halicarnessensis de Thucydide iudicia componuntur et examinantur. *Halis Sax.* 34 S. 8. (Diss.)

DINARQUE.

Vogel, Paul. Joann., In Dinarchum curae grammaticae rhetoricae criticae. *Lipsiae,* 1877. 71 S. 8. (Diss.)

DIODORE DE SICILE.

Bornemann, Ludwig, De Castoris chronicis Diodori Siculi fonte ac norma. *Lübeck.* 32 S. 4. (Progr.)

Sieroka, Otto, die mythographischen Quellen für Diodors 3. und 4. Buch mit besonderer Berücksichtigung des Dionysios Skytobrachion untersucht. *Lyck, Wiebe.* 33 S. gr. 4. baar n. 1 M.

DIOGÈNE DE LAERTE.

Kern, Georg, Bemerkungen zum 10. Buch des Laertius Diogenes. *Prenzlau.* 14 S. 4. (Progr.)

Nielahr, Joannes, Quaestiones Aristophan-
diae, 1877. 40 S. 8. (Diss.)
Novati, Francesco, Delle Nubi di Ari-
monese. *Torino, Loescher*. 16 p. 8. (Est-
Piccolomini, Enea, Sopra alcu-
studi critici ed esegetici. *Pisa, tip*
Setti, Gio., la Critica letterar-
84 p. 8.
Witten, Frid., Qua arte Ar-
47 S. 8. (Diss.)

... Cassius Dio in historia
... VII e Livio desumpserit.

...que en vue de l'étude simul-
... avec des renvois à la Gram-
... suivi de versions grecques à
... etc.; par L. Humbert. 2e édition,
... versions grecques. *Paris, Gar-*

ARISTOTELES, l'Arte r
G. Barco. *Torino, tir*

... Contenant des notes historiques, etc.;
... français; par M. Chambon. *Paris, Belin.*

— Ethica Nicomach-
Ramsauer. Adje-
critica. *Leipzig*

— Métaphysiqu-
par J. Bart-
CCCXXII.

— Physic-

A-
pe-
v-

... docles. Eine Studie zur Philosophie der Griechen.
... III, 163 S. gr. 8 n. 2 M. 40 Pf.

... EN.
... de Aeneae commentario poliorcetico particula prima.
... 40 S. 8. (Diss.)

... Manuel. Nouvelle traduction française, précédée d'une
... d'une analyse, etc., par Henri Joly. *Paris, Delalain.*
... p. 12. 90 c.

... ÈNE, Catasterismorum reliquiae. Rec. Carolus Robert.
... prolegomena et epimetra tria. *Berlin, Weidmann.* VIII,
... S. Lex.-8. n. 12 M.

... NE. Rede gegen Ktesiphon. Erklärt von A. Weidner. *Berlin,*
Weidmann. 216 S. gr. 8. 1 M. 80 Pf.

...erwinkel, Joann., De lite Ctesiphontea commentatio. *Sondershusae.*
... S. 8. (Diss. Lips.)
Rosenberg, Emil, zur Kritik vom Aeschines' Ctesiphontea. *Leipzig,*
... S. 4. (Progr. v. Hirschberg.)

ESCHYLE, les Tragédies. Traduites en français par Ad. Bouillet. Avec les fragments, une introduction, des notices et les principales imitations françaises. *Paris, Hachette.* XXXII, 448 p. 18. 3 fr. 50 c.

— The Seven against Thebes. Edited, with English notes, critical and explanatory, by the Rev. James Davies. (Weale's Series.) *London, Crosby Lockwood.* 96 p. 12. 1 sh.

— Prometheus bound, with introduction and notes by A. O. Prichard. *London, Macmillan.* 108 p. 12. 2 sh.

Baumgarten, Oscar, Quaestiones scenicae de Aeschyli Choephoris. *Halis Sax.* 33 S. 8. (Diss.)
Beer, Rudolf, De arte Aeschyli. Observationum in Septem contra Thebas capita duo. *Lipsiae*, 1877. 78 S. 8. (Diss.)
Hennig, Paulus, Aristophanis de Aeschyli poesi judicia. Dissertatio inauguralis. *Leipzig, Teubner.* 50 S. gr. 8. n. 1 M. 20 Pf.
Herwerden, H. van, Emendationes Aeschyleae. (Aus : « Jahrb. für class. Philol. 10. Suppl.-Bd. ») *Leipzig, Teubner.* 45 S. gr. 8. n. 1 M. 20 Pf.
Klussmann, Rud., Index commentationum Aeschylearum ab a. MDCCCVIII maxime in Germania editarum. *Berlin, Calvary et Co.* 28 S. 8. baar n. 1 M.
Muff, Chrn., De choro Persarum fabulae Aeschyleae. *Halle, Mühlmann.* 24 S. gr. 4. n. 1 M.

Joh., De stasimo primo fabulae Aeschyleae quae Septem ..s inscribitur commentatio. *Münster*. 12 S. 4. (Progr.)

..., Quaestiones Aeschyleae. De falsis rationibus, quas ..ndanda Septem contra Thebas fabula inierunt et de ..ptem fabulae. Dissertatio inauguralis philologica. ..ller, 51 S. gr. 8. baar n. 1 M. 70 Pf.

..endationes Aeschyleae. *Jena*, 1876, *Frommann*. 12 S. baar n. 50 Pf.

..., Aeschylus' Eumeniden-Parodos krit. und exeg. be- ..au, *Koebner*. 22 S. gr. 4. n. 1 M. 20 Pf.

..ix de fables (texte grec), avec des notes grammaticales, ..s fables imitées d'Ésope par La Fontaine, et d'un lexique ..plet, par M. Aniel. *Paris, Belin*. XII. 130 p. 12.

..IPIDIS fabulae, ed. Rud. Prinz. Vol. I. Pars 1. Medea. *Leipzig, Teubner*. XI, 63 S. gr. 8. n. 2 M.

— L'Ifigenia in Aulide. Recensione ad uso delle scuole, con brevi note critiche di Girolamo Vitelli. *Firenze, Le Monnier*. 88 p. 16. 1 L.

Basedow, F., Commentationis de Euripidis fabula quae inscribitur Cresphontes particula prior. *Eberswalde*, 36 S. 4. (Progr.)

Fecht, Cuno, Quaestiones choricae Euripideae. *Friburgi Br*. 49 S. 8. (Diss.)

Neidhardt, Aemil., De Euripide poetarum maxime tragico. *Halis Sax*. 39 S. 8. (Diss.)

Rieck, Car., De proprietatibus quibusdam sermonis Euripidei. *Halis Sax*. 1877. 28 S. 8. (Diss.)

Schwabe, C., Aristophanes und Aristoteles als Kritiker des Euripides. *Crefeld*. 40 S. 4. (Progr.)

Vitelli, Girolamo, Intorno ad alcuni luoghi della Ifigenia in Aulide di Euripide : osservazioni, con una nuova collazione del cod. Laur. pl. 32, 2, e VII tav. fotolitographiche. *Firenze, Le Monnier*. VII, 72 p. 5 L.

EUSÈBE. Eusebii Pamphili kyrkohistoria i 10 böcker. Oefvers. och med upplysande anmärkningar försedd af O. W. Lemke. 3te hft. *Norrköping*, 1877, *Wallberg*. S. 161—240. 8. 1 kr.

GALENI de elementis ex Hippocratis sententia libri duo. Ad codicum fidem rec. Geo. Helmreich. *Erlangen, Deichert*. XIII, 69 S. gr. 8. n. 2 M.

Helmreich, Georg., Observationes criticae in Galeni de elementis secundum Hippocratem libros. *Erlangen*, 1877. V, 30 S. 8. (Diss.)

HÉGÉSIPPE.

Caesar, Jul., observationes nonnullas de Josepho latino, qui Hegesippus vocari solet, emendando praemisit. *Marburgi*. XIV S. 4. (Ind. lectt.)

HÉRACLITE D'ÉPHÈSE.

Dauriac, Lionel, De Heraclito Ephesio haec apud facultatem litterarum Parisiensem disputabat. *Paris, Klincksieck*. 95 p. 8.

HÉRODOTE, los nueve libros de la historia. Traducida del griego al castellano por el P. Bartolomé Pou. Tom. I. *Madrid, impr. Saiz*. 496 p. 8. 14 r.

Bauer, Adf., Herodot's Biographie. Eine Untersuchung. (Aus : « Sitzungsber. d. k. Akad. de Wiss. ») *Wien, Gerold's Sohn in Comm*. 32 S. Lex.-8. n. n. 50 Pf.

Brüll, Joh., Herodots babylonische Nachrichten. Uebersicht des nhaltes mit Beiträgen zur sachlichen Erläuterung. *Aachen*. 32 S. 4. (Progr.)

Cavallin, S. A., De modis atque temporibus orationis obliquae apud Herodotum. *Lundae*, 1877. 98 S. 8. (Diss.)

Hachez, Carolus, de Herodoti itineribus et scriptis. Inaugural-Dissertation. *Göttingen, Vandenhoek et Ruprecht.* 75 S. 8. baar n. 1 M. 40 Pf.

Kirchhoff, A., Ueber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes. Zwei akademische Abhandlungen. 2. Aufl. Mit einem Anhang: Ueber die Zeit von Herodots Aufenthalt in Sparta. *Berlin, Dümmler's Verl.* IV, 56 S. gr. 8. n. 1 M. 60 Pf.

May, Osw., De attractionis usu Herodoteo. Inaugural-Dissertation. *Breslau, Koebner.* 33 S. 8. baar n. 1 M.

Sihler, Ernest G., on Herodotus's and Aeschylus's accounts of the battle of Salamis. 14 p. 8.
(From Transactions Amer. Philol. Assoc., 1877.)

HÉSIODE, Hesiodi carmina, rec. et commentariis instruxit Carolus Goettlingius. Ed. III., quam curavit Joa. Flach. *Leipzig, Teubner.* XCIX, 444 S. gr. 8. 6 M. 60 Pf.

— quae feruntur carmina, ad optimorum codicum fidem rec. Joa. Flach. Ebd. IV, 94 S. 8. 45 Pf.

Devantier, Franz, die Spuren des anlautenden Digamma bei Hesiod 1. Thl. *Jever.* 24 S. 4. (Progr.)

Kausch, Ed., quatenus Hesiodi elocutio ab exemplo Homeri pendeat. *Berlin, Calvary et Co.* 37 S. gr. 4. n. 2 M.

HIPPOCRATE.

Teichmüller, Gust., neue Studien zur Geschichte der Begriffe. 2. Heft. Pseudohippokrates de diaeta. — Herakleitos als Theolog. — Aphorismen. *Gotha, Perthes.* XIV, 298 S. gr. 8. à n. 6 M.

HOMÈRE, Tomassi, V., I Greci : Omero. *Udine, tip. Doretti,* 1877. 4 p. 4.

— La Iliade. Traducida del griego al castellano por José Gomez Hermosilla. Tom. 2. 3. *Madrid, imp. central.* 432—392 p. 8. à 14 r.

— Odyssee. Erklärt von Vict. Hugo Koch. 6. (Schluss-) Heft. (φ—ω.) *Hannover, Hahn.* 117 S. gr. 8. à n. 1 M.

— Odyssey. Books XIII—XXIV. With introduction, notes, etc., by W. W. Merry. *London, Macmillan.* 400 p. 12. 5 sh.

— Inno a Venere. Versione di U. A. Amico. *Palermo, typ. Montaina.* 8 p. 8.

Baer, Karl Ernst v., über die homerischen Lokalitäten in der Odyssee. Nach dem Tode des Verfassers hrsg. von L. Stieda. Mit 3 Taf. Abbildgn. (in Holzschn. u. Lichtdr.) *Braunschweig, Vieweg und Sohn.* V, 34 S. gr. 4. n. 6 M.

Capelle, C., etc. Homericum, composuerunt C. Capelle, A. Eberhard, E. Eberhard, etc. Ed. H. Ebelung. Vol. II. Fasc. 5 et 6. *Leipzig, Teubner.* S. 225—336. Lex.-8. à n. 2 M.

Classen, Joh., Beobachtungen über den homerischen Sprachgebrauch. Neue Titel-Ausg. *Frankfurt a. M.* (1867) 1879, *Winter.* III, 231 S. gr. 8. n. 3 M.

Franke, Otto, Zu Homers Ilias B 455—483. *Wernigerode.* XX S. 4. (Progr.)

Geddes, Wm. D., The problem of the Homeric poems. *London, Macmillan.* 376 p. 8. 14 sh.

Gladstone, W. E., der Farbensinn. Mit besonderer Berücksichtigung der Farbenkenntniss des Homer. Autoris. deutsche Uebersetzung. *Breslau, Kern's Verl.* 47 S. gr. 8. n. 1 M.

— Homer. (Literature primers.) *London, Macmillan.* 154 p. 18. 1 sh.

Goebel, Ant., Lexilogus zu Homer und den Homeriden. Mit zahlreichen Beiträgen zur griechischen Wortforschung überhaupt, wie auch zur lateinischen und germanischen Wortforschung. 1. Bd. *Berlin, Weidmann.* XII, 623 S. gr. 8. n. 16 M.

Grumme, A., de Iliadis prooemii versu quinto et de parataxis Homericae quodam genere. *Gera, Reisewitz*. 8 S. gr. 4. baar n. 50 Pf.

Hoff, Ludwig, Ueber Homer als Quelle für die griechische Geschichte. *Siegen*. 36 S. 4. (Progr. von Attendorn.)

Miehe, Gustav, Verwandtschaft und Familie in den homerischen Gedichten nach ihrer sittlichen Bedeutung. *Halberstadt*. 21 S. 4. (Progr.)

Naber, S. A., Quaestiones Homericae. Edidit academia regia disciplinarum Nederlandica. *Amstelodami*, 1877, *van der Post*. 2 en 220 bl. 4. 4 fr. 20 c.

Paley, F. A., Homeri quae nunc exstant an reliqui cycli carminibus antiquiora jure habita sint. *London, Norgate*. 8. 1 sh. 6 d.

Schmidt, Mor., Meletemata Homerica. *Jena, Frommann*. 16 S. gr. 4. baar n. 50 Pf.

Schneidewin, Max, die homerische Naivetät. Eine ästhetisch-culturgeschichtliche Studie. *Hameln, Brecht*. VIII, 156 S. gr. 8. n. 2 M. 75 Pf.

Suhle, Berthold., De hymno Homerico quarto εἰς Ἀφροδίτην. Stolp. 29 S. 4. (Progr.)

ISOCRATE, Orationes. Recogn., praefatus est, indicem nominum addidit Gust. Ed. Benseler. Ed. II. curante Frid. Blass. Vol. I. *Leipzig, Teubner*. LVIII, 241 S. 8. 1 M. 35 Pf.

JOSÈPHE, Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains. Précédée de sa vie par lui-même et suivie de l'Ambassade de Philon; avec une introduction et des notes. 2 vol. *Bar-le-Duc. Contant-Laguerre*. 629 p. 8.

— Wars of the Jews. Translated by Wm. Whiston. Ibid. 8. 1 sh.

— Antiquities of the Jews. Translated by Wm. Whiston. *London, Ward and Lock*. 8. 1 sh.

— Volgarizzamento della istoria delle Guerre Giudaiche di Giuseppe Ebreo, cognominato Flavio. Testo di lingua antico, ridotto a più sana lezione da Luigi Calori. Vol. I. *Bologna, Romagnoli*. 418 p. 8. 9 L. 50 c.

LIBANIUS, ὑπὲρ τῶν ὀρχηστῶν oratio recensita a Rich. Foerster. *Rostock, Stiller*. 33 S. gr. 4. n. n. 2 M. 50 Pf.

Foerster, Rich., de Libanii libris manuscriptis Upsaliensibus et Lincopiensibus commentatio. *Rostock, Stiller*. 1877. 26 S. gr. 4. n. n. 2 M. 50 Pf

LONGUS, Daphnis et Chloé, traduit par P.-L. Courier, suivi des poésies d'Anacréon et de Sapho. Traduction nouvelle, d'après un manuscrit de l'École d'Athènes. *Paris, Ressayre*. 173 p. 12. 1 fr. 50.

— Daphnis et Chloé. Gravures de Scott. Notices par A. Pons. *Paris, Quantin*. II, 221 p., avec en-tête en camaïeu, genre étrusque, et encadrements en couleur. 32. 10 fr.

LUCIEN. Ausgewählte Schriften. Erklärt von Julius Sommerbrodt. 3. Bdchn.: Wie man Geschichte schreiben soll. Die Rednerschule. Der Fischer. Der ungebildete Büchernarr. Ueber die Pantomimik. 2. Aufl. *Berlin, Weidmann*. X, 266 S. gr. 8. 2 M. 40 Pf.

— Le Songe, ou le Coq. Texte grec, avec arguments et notes en français, par J. Lemaire. Nouvelle édition. *Paris, Delagrave*. VIII, 59 p. 12. 50 c

Roderich, Frdr. W., De Luciano philosopho. *Prüm*. 20 S. 4. (Progr.)

Schwarz, Ant., über Lukians Demonax. (Aus: « Zeitschr. f. d. österr. Gymnasien ».) *Wien, Gerold's Sohn*. 34 S. gr. 8. n. 80 Pf

LYSIAS.

Herrmann, Konr., Zur Echtheitsfrage von Lysias' X. Rede und über das Verhältniss zwischen Rede X und XI. *Hannover.* 24 S. 4. (Progr.)

Zucker, A., quae ratio inter vitas Lysiae Dionysiacam, Pseudo-Plutarcheam, Photianam intercedat, quaesivit. *Erlangen, Deichert.* 24 S. mit 1 Tab. gr. 8. n. 70 Pf.

MARC-AURÈLE.

Braune, Arnold, Marc Aurels Meditationen in ihrer Einheit und Bedeutung. *Altenburg, Bonde.* VI, 84 S. 8. (Diss. Lips.)

NONNUS.

Scheindler, Aug., Quaestionum Nonnianarum pars I. *Brunae.* 71 S. 8.

OPPIEN, La Pêche et la Chasse dans l'antiquité. Les Halieutiques, poème en cinq chants sur la pêche maritime; par Oppien de Cilicie. Les Cynégétiques, poème en quatre chants sur la chasse des quadrupèdes; par Oppien de Syrie. Traduction entièrement nouvelle, avec une préface et des notes, par E.-J. Bourquin. *Coulommiers, impr. Ponsot et Brodard.* XIII, 232 p. 8.

ORIGÈNE.

Rochat, L., Le De principiis d'Origène. *Lausanne*, 1877. VII, 66 S. 8. (Diss.)

ORPHÉE.

Wiel, Bemerkungen zu den Orphischen Hymnen. *Düren.* 16 S. 4. (Progr. v. Bedford.)

PAPPUS. Pappi Alexandrini collectionis quae supersunt, e libris manuscriptis ed., latina interpretatione et commentariis instruxit Frider. Hultsch. Vol. III. Insunt libri VIII reliquiae. Supplementa in Pappi collectionem. Indices. *Berlin, Weidmann.* 1879. XXII u. S. 1021—1288 u. Indices IV, 144 S. gr. 8. n. 20 M. (cplt.: n. 55 M.)

PINDARE. Olympische Siegesgesänge in durchgreifend geläutertem Texte, auf der Grundlage kritisch-exeget. Untersuchungen, nebst begleit. Uebersetzung und einem dreifachen Anh. mit zahlreichen pyth., nemäischen, isthm., sophokleischen und homer. Emendationen von Joh. Jos. Schwickert. *Trier, Lintz in Comm.* XVI, 135 S. gr. 8. n. 3 M.

Camarda, Nicolò, Gerone et la prima olimpica di Pindaro. *Palermo, tip. Montaina.* 20 p. 16.

Lübbert, Eduard, Pindaros von Kynoskephalai. *Kiel.* 16 S. 4. (Rede z. Feier d. Geburtstages des Kaisers.)

Menghini, Vitaliano, Ercole nei canti di Pindaro: saggio sul valore e sulla proprietà del mito nella poesia pindarica. *Milano, tip. Bernardoni.* 154 p. 16. 2 L.

Schroeder, Otto, studia Pindarica. *Berlin, Calvary et Co.* 8 S. gr. 4. n. 1 M.

Schwickert, Joh. Jos., Commentationis Pindaricae, emendationis studiosae atque explanationis liber singularis, adjecta Terentiani loci selecti emendatione. *Trier, Lintz.* 18 S. gr. 4. n. 75 Pf.

Wilpert, Osc., de schemate Pindarico et Alcmanico. Dissertatio inauguralis philologica. *Breslau, Koebner; Leobschütz, Kothe.* 57 S. gr. 8. baar n. 1 M.

PLANUDE. Maximus Planudes, das Rechenbuch, aus dem Griechischen übersetzt von Herm. Wäschke. *Halle, Schmidt.* VI, 56 S. gr. 8. n. 1 M.

PLATON, Dialoghi scelti. Il Protagora; testo riveduto da Gaetano Oliva. *Firenze, Le Monnier.* 80 p. 8. 1 L.

— **Le Criton. Nouvelle édition, précédée de notices sur Platon et sur le Criton, et accompagnée de notes, par M. Marcou.** *Paris, Garnier.* XII, 35 p. 18.

— Criton, ou le devoir du citoyen. Texte grec, publié avec un argument et des notes en français, par Ch. Waddington. *Paris, Hachette.* 28 p. 12. 50 c.

— Philebo, testo riveduto e dichiarato da Gaetano Oliva. 232 p. 16. 2 L.

Cohen, Herm., Platons Ideenlehre und die Mathematik. *Marburg.* 31 S. 4. (Progr.)

Eichhoff, Car., Logica trium dialogorum Platonicorum, Menonis, Critonis, Phaedonis, explicatio scholarum in usum conscripta. Ed. altera recognita. *Duisburg, Raske.* 31 S. 8. n. 80 Pf.

Funke, C. A., die Lehre Platon's von dem Seelenvermögen, nach den Quellen dargestellt und beurtheilt. *Paderborn, Schöningh.* 50 S. 8. n. 1 M. 20 Pf.

Krohn, A., die Platonische Frage. Sendschreiben an Herrn Prof. Dr. E. Zeller. *Halle, Mühlmann.* VIII, 166 S. gr. 8. n. 3 M. 60 Pf.

Reinhardt, Karl, Der Philebus des Plato und des Aristoteles Nikomaschische Ethik. *Bielefeld.* 25 S. 4. (Progr.)

Roeper, Aug., De dualis usu Platonico. *Gedani.* 34 S. 8. (Diss. Bonn.)

Rothlauf, Benedikt, die Mathematik zu Platons Zeiten und seine Beziehungen zu ihr, nach Platons eigenen Werken und den Zeugnissen älterer Schriftsteller. Inaugural-Dissertation. *Jena, Deistung.* 74 S. mit 1 Steint. gr. 8. n. 1 M. 60 Pf.

Schanz, Mart., über den Platocodex der Markusbibliothek in Venedig, Append. Class. 4 Nr. 1, den Archetypus der zweiten Handschriftenfamilie. Mit einer vollständigen Collation seiner Scholien. *Leipzig, Tauchnitz.* IV, 108 S. gr. 8. n. 4 M.

Schneider, G., das Princip des Maasses in der Platonischen Philosophie in den wesentlichsten Zügen dargestellt. *Gera.* 63 S. 8. (Begrüssungsschrift der 33. Philologen-Versammlung.)

PLOTIN. Enneades, rec. Herm. *Frdr. Müller.* Antecedunt Porphyrius, Eunapius, Suidas, Eudocia de vita Plotini. Vol. I. *Berlin, Weidmann.* IV, 28 und 280 S. gr. 8. 5 M, 40 Pf.

— Enneaden, übersetzt von Herm. *Frdr. Müller.* Vorangeht die Lebensbeschreibung des Plotin von *Porphyrius.* 1. Bd. Ebd. IV, 24 und 274 S. gr. 8. n. 4 M. 80 Pf.

PLUTARQUE, Lives. Translated from the original Greek, with notes, critical and historical, and memoir of the translators, John and William Langhorne. New ed. *London, Tegg.* 750 p. 8. 6 sh.

— Vie de Démosthène. Nouvelle édition, accompagnée d'un commentaire philologique, etc.. par Ch. R. Delaitre. *Paris, Garnier.* II, 68 p. 18.

Beuzekamp, A. E., Specimen litterarium inaugurale, continens observationes in Plutarchi vitam Catonis Uticensis. *Amstelodami,* 1876, *van der Land.* 6 en 127 bl. 8. 1 fr. 25 c.

Heinze, H., Sachlicher Commentar zu Plutarch's pythischen Schriften : 1. de Ei delphico, 2. de Pythiae oraculis. *Danzig.* 22 S. 4. (Progr. v. Marienburg.)

Holwerda, A. E. J., Disputatio de dispositione verborum in lingua Graeca, in lingua Latina et apud Plutarchum. Accedunt commentarioli ad libros de Iside et Osiride et de Genio Socratis. *Traiecti ad Rhenum, van Huffel.* 10 en 156 bl. 8. 1 fr. 50 c.

Langsdorf, Christ., exercitationes Plutarcheae. *Marburgi Cattorum.* 38 S. 8. (Diss.)

Schubert, R., die Quellen Plutarchs in den Lebensbeschreibungen des Eumenes, Demetrius und Pyrrhus. (Aus: « Jahrb. f. class. Philol. 9. Suppl.-Bd. ») *Leipzig, Teubner.* 190 S. gr. 8. n. 5 M.

RUFUS D'ÉPHÈSE. Œuvres de Rufus d'Éphèse, texte collationné sur les manuscrits, traduit pour la première fois en français, avec une introduction. Publication commencée par le Dr *Ch. Daremberg*, continuée et terminée par *Ch.-Émile Ruelle. Paris, Imp. nationale, librairie J.-B. Baillière et fils*, 1879, 1 vol. gr. in-8 de LV-673 p. 12 fr.

Second ouvrage de la « Collection des médecins grecs et latins » entreprise par feu le Dr Ch. Daremberg.

SAPPHO.

Modona, Leonello, la Saffo storica ed il mito di Saffo e Faone. (Dalla Rivista Europea.) *Firenze, tip. della Gazzetta d'Italia.*

SCYLAX. Anonymi vulgo Scylacis Caryandensis periplum maris internicum appendice. Iterum rec. *B. Fabricius. Leipzig, Teubner.* 41 S. gr. 8. n. 1 M. 20 Pf.

SIMONIDES.

Schaumberg, Vilhelm., Quaestiones de dialecto Simonidis Cei, Bacchylidis, Ibyci. *Celle.* 37 S. 4. (Progr.)

SOPHOCLE. Tragödien. In den Versmassen der Urschrift ins Deutsche übersetzt von Carl. *Bruch.* 2 Thle in 1 Bde. *Breslau,* 1879. *Morgenstern.* 237 u. 288 S. 8. n. 6 M. geb. n. 8 M.

– The Theban Trilogy. With copious explanatory notes for use of elementary students. By W. *Linwood. London, Longmans.* 296 p. 8. 8 sh. 6 d.

— Antigone, deutsch v. *Thdr. Kayser. Tübingen,* Fues. 82 S. 8. n. 1 M. 50 Pf.

Graul, De Sophoclis Ajace. *Soest.* 17 S. 4. (Progr.)

Kolisch, Alex., De Sophoclis anno et natali et fatali. *Halis Sax.* 28 S. 8. (Diss.)

Krichauff, Ernst, Quaestiones de participii apud Sophoclem usu. Dissertatio. *Kiel, Lipsius & Tischer.* 90 S. gr. 4. n. 2 M. 40 Pf.

Müller, Gerh. Henr., Emendationes et interpretationes Sophocleae. Collegit, retractavit, novas addidit. *Berlin, Weidmann.* 82 S. gr. 8. n. 2 M.

Schambach, C., Sophocles qua ratione vocabulorum significationes mutet atque variet. Pars II. *Nordhausen.* 29 S. 4. (Progr.)

Walter, K., Emendationum in Sophoclis fabulas specimen. *Arnstadtiae,* 1877. 39 S. 8. (Diss. Lips.)

Weerd, W. G. van, Aanteekeningen op Sophocles Oedipus rex, ten dienste van de hoogste klassen der gymnasia. *Deventer, Enklaar.* 4, III en 76 bl. 8. 1 fr.

STÉSICHORE.

Konstas, Lysander G. Chadzi, Iliupersis nach Stesichorus. Inaugural-Dissertation. *Leipzig; Berlin, Calvary et Co.* 72 S. gr. 8. baar n. 1 M. 20 Pf.

STRABON.

Niese, Bened., emendationes Strabonianae. *Marburgi.* 15 S. 4. (Ind. lect.)

THÉOCRITE. Theocriti carmina, ex codd. italis denuo a se collatis tertium ed. Chrph. *Ziegler. Tübingen, Laupp,* 1879. Gr. 8. n 5 M.

Donati, Girolamo, Volgarizzamento del terzo idillio di Teocrito, con alcune indagini sulla fillomanzia degli antichi. *Perugia, tip. Boncompagni.* 28 p. 4.

THÉOGNIS de Mégare, Sentences, traduites en français par Patin. *Paris, imp. Chamerot.* 45 p. 8. (Extr. de l'Annuaire.)

Schneidewin, Herm., De syllogis Theognideis. *Strassburg, Trübner* 41 S. gr. 8. n. 1 M.

THÉON DE SMYRNE. Theonis Sm. philosophi Platonici, expositio rerum mathematicarum ad legendum Platonem utilium. Rec. *Ed. Hiller. Leipzig. Teubner.* VIII, 216 S. 8. 3 M.

THÉOPHRASTE.

Müller, Ueber den Sprachgebrauch des Theophrastus. *Arnstadt.* 25 S. 4. (Progr.)

THUCYDIDE, συγγραφή. Praesertim in usum scholarum recogn. et brevi annotatione instruxit Henr. van *Herwerden.* Vol. II. continens lib. II. et III. Trajecti ad Rhenum. *Leipzig, Weigel in Comm.* VI. 196 S. 8. n. 2 M. 60 Pf. (I et II. : n. 3 M. 60 Hf.

— erklärt von *J. Classen.* 8. Bd. 8. Buch. *Berlin, Weidmann.* XXVI, 192 S. 8. 2 M. 25 Pf. (1—8. : 16 M. 5 Pf.

— Histoire de la guerre du Péloponèse. Traduction française, par *Ambr. Firmin-Didot.* Avec notes et cartes. T. 2, contenant les livres 3, 4 et 5. 2e édition. *Paris, Firmin-Didot.* 720 p. 8.

— Thucydides, By W. *Lucas Collins. London, Black-woods.* 190 p. 12. 2 sh. 6 d.

Struve, Otto, De compositi operis Thucydidii temporibus. *Halis Sax.* 40 S. 8. (Diss.)

Vollheim, F., Zur Entstehungsgeschichte des thucydideischen Geschichtswerkes. *Eisleben.* 17 S. 4. (Progr.)

TYRTÉE, Canti e frammenti, tradotti da Felice *Cavallotti. Milano, tip. Rechiedei.* 112 p. 8. 2 L.

XÉNOPHON, La spedizione di Ciro, commentata per uso dei licei e per lo studio privato, da *Adolfo Bersi.* Libri 1—4. con 2 tav. *Firenze, Le Monnier.* 372 p. 16. 3 L.

— Économiques. Chapitres I à XI. Texte grec, accompagné d'une introduction, d'une analyse de l'ouvrage complet et de notes en français; par *Ch. Graux. Paris, Hachette.* 107 p. 16. 90 c.

— Hellenics. Book 1 and 2. The text revised, with notes, critical and explanatory, analyses, indices and map, By Herbert *Hailstone. London, Macmillan.* 168 p. 12. 4 sh. 6 d.

Cima, Antonio, Senofonte, l'apologia di Socrate. *Milano, tip. Guglielmini.* 24 p. 8.

Hug, Arn., commentatio de Xenophontis anab. codice C i. e. Parisino 1640, cui additae sunt 2 tabulae lith. *Turici, Leipzig, Teubner.* 24 S. gr. 4. n. 1 M. 60 Pf.

Riemann, Otho, Qua rei criticae tractandae ratione Hellenicon Xenophontis textus constituendus sit. (Thèse pour le doctorat.) *Paris, Thorin.* VII, 104 p. 8.

VIII. AUTEURS DIVERS. — ANONYMES.

ANTHOLOGIA. — Epigrammi CLXX, scelti dall'Antologia Greca, tradotti in verso italiano do Isaia *Carminati*, pubblicati e commentati

da Giuseppe Melandri. *Roma, tip. Propaganda Fide*, 1877. 248 p. 8. 5 L.

Dilthey, Carl, Observationes criticae in Anthologiam graecam. *Göttingen, Dietrich's Verl.* 20 S. gr. 4.

POETAS BUCOLICOS GRIEGOS, Traducidos en castellano por *Iprandro Acaico* con notas explicativas criticas y filologicas. *Mexico.* 1877. XIX, 409 p. 4. 1 L. 5 sh.

COBET, C. G., Collectanea critica quibus continentur observationes criticae in scriptores Graecos. *Lugduni-Batavorum, Brill.* XII en 620 bl. 8. 7 fr.

CORPUS scriptorum historiae Byzantinae. Editio emendatior et copiosior concilio B G. Niebuhrii instituta, auctoritate academiae litterarum regiae Borussicae continuata. (Vol. XLIX. E. s. t. :) *Anna, Comnenae* Alexiadis libri XV. *Ed. Ludov. Schopenius.* Vol. II. Libri X—XV. Rec. L. Schopenii interpretationem latinam subjecit P. Possini glossarium, C. Ducangii commentarios, indices addidit *Aug. Reifferscheid.* Bonn, Weber. XII, 828 S. m. 4 Steintaf. gr. 8. n. 18 M.

— Schreibpap. n. 24 M.; Velinpap. 30 M.; (1—49. herabges. Pr. n. 270 M.

Schreipap. n. 384 M.; Velinpap. n. 705 M.

EPIGRAMMATA GRAECA, — *Kaibel, Geo.*, Epigrammata graeca ex lapidibus conlecta. *Berlin, G. Reimer.* XXIV, 703 S. gr. 8. n. 12 M.

GRAMMATICI graeci recogniti et apparatu critico instructi. I. vol. 1. Fasc. *Leipzig, Teubner.* gr. 8. n. 10 M.

Apollonii Dyscoli quae supersunt recensuerunt, apparatum criticum, commentarium, indices adjecerunt Rich. Schneider et Gust. Uhlig. vol. 1 fasc. 1. Apollonii scripta minora a Rich. Schneidero edita continens XVI, 264 S.

ORACULA SIBYLLINA.

Badt, B., Ursprung, Inhalt und Text des 4. Buches der sibyllinischen Orakel, eine Studie. *Breslau, Hepner.* 24 S. 4. baar n. 2 M.

POETAE TRAGICI. Inhoudsopgave der nog bestaande treurspelen van Aeschylus, Sophocles en Euripides. Naar de onderwerpen gerangschickt. Voor de hoogere klassen der gymnasia en beoefenaars der classieke tooneelpsezie. *Tiel*, 1877; *Mijs.* VIII en 103 bl. 8. 1 fr. 25 c.

HERWERDEN, Henr. van, Plutarchea et Lucianea cum nova Marciani codicis collatione. *Traiecti ad Rhenum* 1877, *Beijers.* 4 en 91 bl. 8. 1 fr. 25 c.

ORATORES ATTICI.

Schepe, K., De transitionis formulis quibus oratores Attici praeter Isocratem, Aeschinem Demosthenemque utuntur. *Bückeburg.* 32 S. 4 (Progr.)

IX. LITTÉRATURE NÉO-HELLÉNIQUE.

BIKÉLAS, Démétrius. Λούκης Λάρας. (Publication de l'*Hestia*.) *Athènes,* 1879, in-32. 1 dr.

— Louki Laras, traduit du grec par le marquis de Queux de Saint-Hilaire. *Paris,* Calmann Lévy, 1879, in-12. 3 fr. 50 c.

— Luki Laras. Eine Geschichte aus dem griechischen Befreiungskriegs, von D. Bikelas, aus dem neugriechischen übersetzt und mit einem Nachwort versehen von W. Wagner. *Hamburg,* K. Grœdener, 1879, in-8, 255 p.

COROMILAS. Catalogue des livres imprimés en Grèce depuis 1868 jusqu'en 1877. *Athènes,* 2 vol. in-8.

ELIADE-BEZANOS. Lettre politique de M***, traduite du grec. La grande idée hellénique. *Athènes,* in-8.

HYPÉRIDIS (G.-C.). Ἀλέξιος Σπάνος. *Smyrne*, in-8.

— Βυζαντιακὰ καὶ νεοελληνικὰ ἀνάλεκτα, nº 3. *Smyrne*, in-8.

LAMBROS (Sp.-P.). Collection de romans grecs en prose et en vers, publiés d'après les manuscrits de Leyde et d'Oxford. *Paris,* 1880, in-8.

LIZIO-BRUNO, L., canti popolari delle isole Eolie, tradotti ed illustrati. *Messina, D'Amico.* 300 p. 8. 3 L.

MANARAKI, Antonio, neugriechischer Parnass oder Sammlung der ausgezeichneteren Werke der neueren Dichter Griechenlands. Original und Uebersetzung. 2. und 3. Heft. *Athen. Berlin, Calvary et Co.* 48 et 51 S. gr. 8. n. 1 M.

— 4.—6. Heft à 48 S.

ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΑ παραμύθια. Contes populaires grecs, publiés d'après les mss du Dr J. C. de Hahn et annotés par Jean Pio. *Copenhague, A. S. Höst et fils,* 1879, in-8, 260 p.

SATHAS, N. C., Κρητικὸν Θέατρον, ἢ συλλογὴ ἀνεκδότων καὶ ἀγνώστων δραμάτων. Ἐν Βενετίᾳ, τύποις τοῦ Φοίνικος. 470 p. 8. 10 L.

SERGEANT (Lewis). New Greece. *Londres,* Cassell, 1879, in-8. (Chapitre III, sur la littérature néo-hellénique.)

STAMATIADIS. Ἐπετηρίς... Annuaire de la principauté de l'île de Samos par M. Ep. Stamatiadis, secrétaire de la chancellerie princière. *Samos,* in-8, 168 p.

VINCENT (Edgar) and **DICKSON** (T. G.). A Handbook to modern Greek, with a preface by professor J. S. Blackie. *London,* Macmillan, 1879, in-8, 273 p.

WAGNER, W. Ἀλφάβητος τῆς ἀγάπης, das A B C der Liebe, texte grec publié et traduit par W. Wagner, *Leipzig,* 1879, in-8, 87 p.

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE ADMINISTRATIVE

MÉMOIRES ET NOTICES

BIBLIOGRAPHIE



Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19. — 8341.

L'Association pour l'encouragement des études grecques en France décernera en 1880, parmi les publications qui lui auront été offertes avant le 1er mars :

1° Un prix de mille francs à l'ouvrage rédigé ou traduit en français, et publié récemment, qui sera jugé le plus utile au progrès des études grecques ;

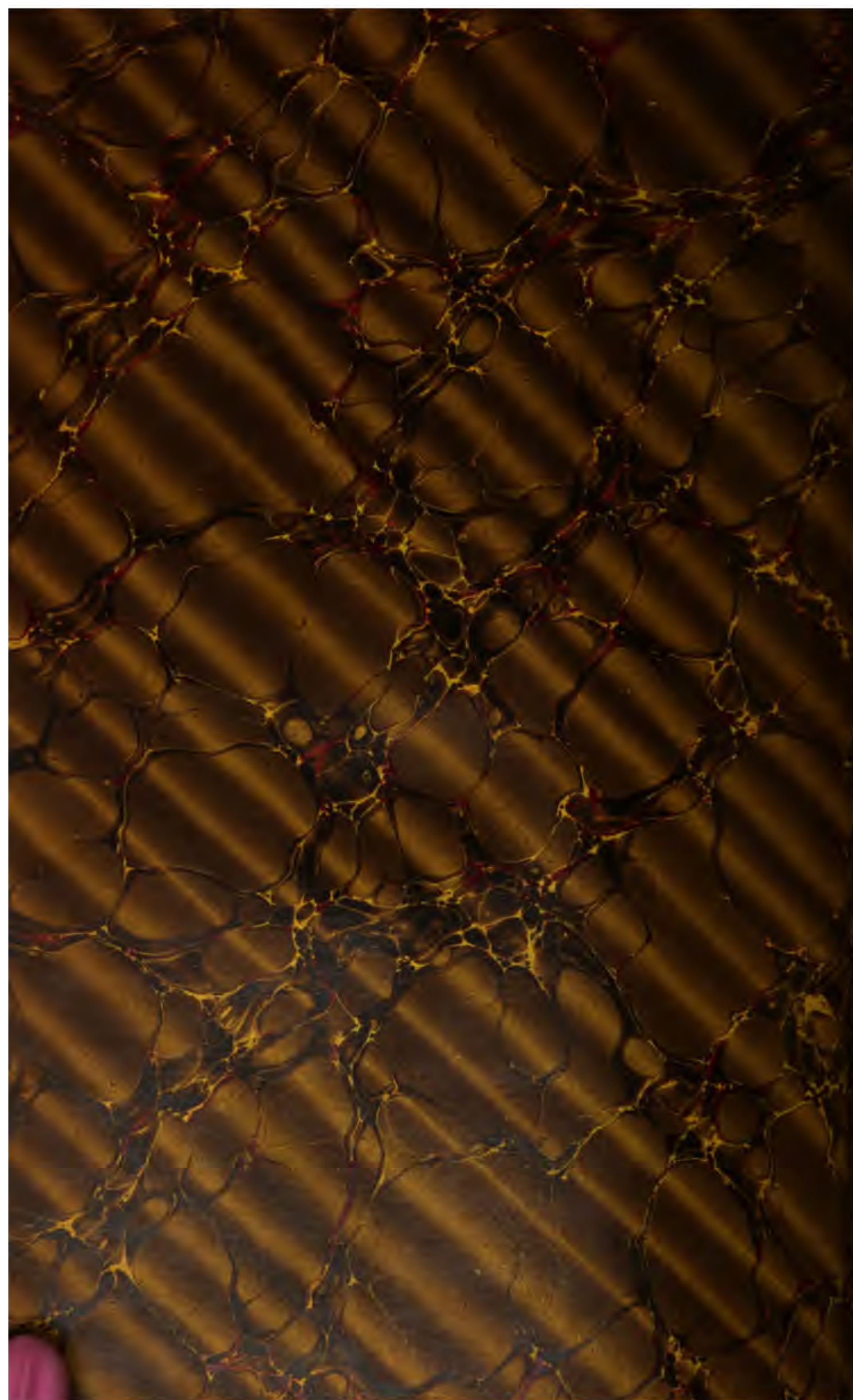
2° Un prix de mille francs, appelé, du nom de son fondateur, *prix Zographos*, à l'ouvrage rédigé ou traduit en français, en latin ou en grec, et publié récemment, qui sera jugé le plus utile au progrès des études grecques.

Les éditions nouvelles d'auteurs grecs sont comprises dans ce programme.

Les manuscrits ne sont pas admis au concours.

L'Association décerne tous les ans un prix de version grecque aux lauréats du concours général des lycées et collèges de Paris et Versailles.

Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19. — 8341.




3 2044 048 108 823

